

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Homicide 69

Reaves

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Sam REAVES

HOMICIDE

69



calmann-lévy

Sam REAVES

HOMICIDE 69

Roman traduit de l'anglais par Marie-France de Paloméra



calmann-lévy

Titre original (États-Unis) :
HOMICIDE 69

© Sam Reaves, 2007
Publié avec l'accord de Carroll & Graf Publishers,
New York
Tous droits réservés

Pour la traduction française :
© Calmann-Lévy, 2013

Couverture :
Rémi Pépin, 2013
Photo de couverture :
© Walter B. McKenzie/Stone/Getty Images

ISBN : 978-2-7021-5240-9

DU MÊME AUTEUR

Le taxi mène l'enquête

Seuil, 1994

Première partie

Quelque chose de vraiment
moche

– Notre macchabée va se faire tremper, dit Olson.

Le ciel avait la couleur d'une méchante ecchymose, une grave contusion ayant viré à un violet profond et malveillant un jour ou deux après une sérieuse raclée. *Un passage à tabac de première*, pensa Dooley.

– Allume tes phares.

Olson tendit la main vers le bouton.

– Ils ne pourront jamais terminer la partie. Ils ont déjà eu deux interruptions de jeu et le soir va bientôt tomber.

Dooley observa la lueur d'un éclair dans le vide au loin, de l'autre côté du lac.

– Ils jouent contre qui ?

– Les Astros¹. C'est Jenkins qui lance pour nous. S'ils gagnent aujourd'hui, ça en fera six d'affilée.

– De quoi sabrer le champagne.

– Ils sont dans une année faste. Invincibles. Ne me dis pas que les Cards² vont les coincer ?

Dooley haussa les épaules.

– Qu'est-ce qu'il a dit ? Par Weed ?

– Weed et le fleuve. Juste au sud de North Avenue.

– Tu devrais prendre par Elston.

– Pourquoi ? Weed est de ce côté du fleuve.

– Oui, mais ça t'oblige à revenir en arrière dans North Avenue. D'Elston Avenue, tu arrives à l'est en traversant le fleuve et tu y es.

– Et ça change quoi ? N'importe comment, on y sera.

– C'est sûr, mais pas avant la pluie.

Le ciel avait de nouveau ouvert les vannes le temps qu'ils rejoignent les voitures de police garées au bout de Weed Street, là où elle conduisait au fleuve dans une zone industrielle et anonyme de voies de chemin de fer, clôtures grillagées et longues successions d'usines. Personne n'avait envie de descendre et d'attendre sous la pluie, mais

ils finirent tous par s'y résoudre, Dooley, Olson et les quatre policiers des voitures, puis ils se tassèrent à l'abri d'un entrepôt.

– C'est les deux jeunes Noirs qui l'ont découverte, expliqua un des gars en tenue en montrant la voiture radio la plus éloignée d'un signe de tête.

Dans la lumière de son gyrophare, Dooley aperçut deux petites formes noires sur la banquette, là, à travers la vitre ruisselante de pluie.

– Une femme, hein ? dit Olson.

Hochement de tête du policier. Sans plus.

– Je ne me suis pas trop approché. Mais je dirais que oui. De l'autre côté de la clôture là-bas.

Il y avait bien une clôture au bout de la rue, mais personne ne l'avait réparée là où le grillage s'était détaché du piquet. Le trou permettait de passer à condition de se courber un peu. Dooley jeta un regard à l'herbe piétinée autour de la brèche.

– Vous êtes allés de l'autre côté ? cria-t-il au policier le plus proche.

– Juste assez loin pour voir le corps. Il n'y avait pas d'empreintes ni rien.

Plus maintenant, bien sûr. Dooley se faufila dans la brèche en veillant à marcher sur l'herbe déjà foulée et s'immobilisa à l'endroit où la rive se perdait dans des buissons et des gravats au bas du talus, un peu plus d'un mètre au-dessus de l'eau. La pluie piquetait la surface plombée du fleuve. Les arbustes qui s'accrochaient à la rive offraient un maigre abri. La tête dans les épaules, les mains dans les poches de son imper, il étudia le problème. Tout ce qu'il pouvait voir, c'était une portion de dos dénudé, blafard dans le crépuscule, et une masse de cheveux emmêlés.

– Je ne sais pas comment il peut l'affirmer, lui lança Olson de l'autre côté du grillage. T'as vu les tignasses des hippies ces derniers temps ?

– C'est une femme, dit Dooley.

– Si tu le dis...

Dooley se redressa et scruta longuement la pente en quête d'indices mais ne trouva que de petits ruisseaux qui se matérialisaient en rejoignant le fleuve. La pluie crépitait sur les feuilles au-dessus de sa tête. Il sortit un mouchoir d'une poche intérieure et essuya l'eau qui lui dégoulinait sur le front.

– Elle est enfouie dans les hautes herbes. Il n'y a pas de traces de

pas.

– Mmm... On l'y aura balancée une fois morte.

– Ou alors, elle est descendue s'allonger là pour mourir.

– Sans ses vêtements ?

– Je n'ai pas dit que c'était probable. Qui c'est qui va se salir les chaussures ?

– Je viens de m'acheter des Florsheim toutes neuves, protesta Olson. Tu es déjà sur les lieux.

Dooley suivit la rive, s'éloignant du corps, cherchant un endroit où descendre sans polluer les preuves. Trois mètres plus loin, il posa le pied sur la pente, glissa et prit appui sur un genou pour se retenir.

– Rien à foutre de tes Florsheim ! s'exclama-t-il. Moi, mon costume sort de chez le teinturier !

Dooley reprit pied là où la pente s'aplanissait à la hauteur du talus et rebroussa chemin en suivant la rive vers le corps et en tâchant d'oublier la pluie qui chassait vers son visage. Il aperçut deux plantes de pied, souillées de noir, et vit le renflement d'une fesse nue au-dessus des herbes. Il s'agenouilla, appuyé sur une main, et chercha un coin de son esprit où il pourrait considérer ce pauvre corps massacré comme son gagne-pain et rien d'autre. Lorsqu'il l'eut trouvé, il se pencha plus bas et écarta les hautes herbes.

– Oh, merde..., lâcha-t-il doucement.

La femme gisait le visage tourné vers le fleuve, ses bras et ses jambes ramenés contre elle. Sous le fouillis des cheveux brun foncé, un visage subsistait. Mais personne n'allait dire « c'est bien ma chérie » en le regardant. Les yeux étaient clos, gonflés, gros comme des prunes et à peu près de la même couleur, et le nez en bouillie partait en biais. Les lèvres ressemblaient à du boudin, fendues à deux endroits. En dévisageant la morte, Dooley vit la couleur du ciel.

– Qu'est-ce qu'elle fait ? lui cria Olson d'en haut. Sa prière ?

– Elle est attachée. (Dooley tirailla doucement la ficelle tendue qui lui entourait les chevilles.) On l'a ligotée. Pieds et poings.

– Parlons-nous d'un homicide, professeur ?

– À mon avis, c'est clair comme de l'eau de roche. Demande une camionnette, fais venir le labo mobile, appelle le sergent.

– Reçu cinq sur cinq ! Ne tombe pas à l'eau parce que pas question que je t'en sorte !

Dooley entendit les pas pressés d'Olson qui filait s'abriter. Il s'agenouilla, l'eau gouttant à l'arrière de son cou, et parcourut du bout des doigts le dos de la morte. La peau était froide et glissante, la surface blanche et lisse piquetée de pastilles rondes de peau décolorée, râpeuses au toucher. Dooley changea son appui de pied et se redressa un peu tout en restant accroupi. Il saisit une branche pour assurer son équilibre, se pencha au-dessus de la femme et étudia les bigarrures de peau foncée qu'elle avait à l'épaule et à la hanche. Il regarda de nouveau la pente et attendit en pariant que les scientifiques n'allaient pas relever grand-chose ce jour-là.

De retour au bas de la rue, il s'adressa au gars en tenue le plus proche.

– Allons dire un mot à vos témoins.

Sur la banquette arrière de la voiture de patrouille étaient assis deux gamins, dans les huit, dix ans. De gros yeux blancs dans de petits visages noirs. Ils paraissaient trempés et gelés. Et terrifiés ou alors terriblement excités. Difficile à dire. Dooley se glissa sur le siège passager à l'avant, passa un coude sur le dossier et s'essuya la figure d'un coup de mouchoir.

– Alors les garçons. Ça va ? (En guise de réponse, il obtint un O.K. et des yeux écarquillés.) Toi, petit. Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il à celui qui avait réussi à répondre.

– Jerome.

– Jerome comment ?

– Jerome Hayes. On va pas avoir d'ennuis ?

– Non, aucun. J'ai juste besoin que vous me racontiez comment vous avez découvert la dame, en bas.

– Elle est morte, non ? lança soudain la voix fluette de celui qui n'avait dit mot jusque-là.

Dooley hocha la tête.

– J'ai bien peur que oui.

– Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Il passa en revue deux ou trois explications possibles tout en dévisageant le gamin.

– Quelque chose de vraiment moche, répondit-il enfin.

La pluie cessa, le ciel s'éclaircit, le soleil se coucha. Dooley s'en aperçut à peine. Alors qu'Olson prenait la radio et commençait à secouer les policiers en patrouille alentour, il arpenta le secteur : Weed, Kingsbury, Blackhawk. Il s'arrêta, son regard remontant Kingsbury jusqu'à North Avenue. *J'ai son corps dans le coffre et j'ai ses vêtements. Je fais quoi ?* D'après le manuel, une enquête de voisinage. Sauf qu'il n'y avait pas de voisinage. Juste des usines et des entrepôts fermés pour de bon. Olson et lui explorèrent des ruelles, vérifièrent des portes, secouèrent des portails, inspectèrent des poubelles, cherchèrent des passages donnant accès au fleuve dans l'espoir de trouver une chaussure, un sac, un ballot ou un fragment d'étoffe.

Le sergent fit son apparition. Un type qui n'avait pas que ça à faire et pas commode. Dooley passa quelques minutes à justifier son existence et le regarda s'éloigner en voiture. Au coucher du soleil, Olson et lui se trouvaient à huit cents mètres de leur scène de crime, sur la passerelle grillagée du onzième étage d'un immeuble, une vraie cage de lion au zoo, à frapper aux portes à la recherche d'une mère, d'une mamie, n'importe qui susceptible de se charger des deux témoins et de leur indiquer une adresse. Ils passèrent un quart d'heure tendu à convaincre les membres réprobateurs de leur parentèle masculine que les gamins n'étaient accusés de rien, mais qu'il y avait des procédures à respecter. On voyait les flics d'un mauvais œil à Cabrini-Green. Il leur fallut du temps pour redescendre l'escalier obscur et regagner la voiture.

Dooley observa les gars de la police scientifique qui fouillaient les hautes herbes dans la lumière déclinante ; puis un break qui s'éloigna sans se presser autrement.

– On se le tire à pile ou face, dit Olson.

Dooley haussa les épaules. Les coéquipiers avaient leurs préférences. Olson tapait mieux que Dooley et avait le sens du détail, mais pas son estomac d'acier.

– Dépose-moi à Polk Street et attaque-toi au rapport, lui répondit-il.

Le médecin légiste était un individu maigre et blême, qui paraissait en aussi mauvais état que certains de ses clients sous les néons. Les flics disaient en plaisantant que si par malheur il s'endormait au

boulot, ses assistants l'allongeraient aussitôt sur la table.

– Notre maquillage a un peu coulé, n'est-ce pas, ma chère ? dit-il à la femme sur la table.

– J'ai besoin de la cause de la mort, le pressa Dooley.

– Du calme, cow-boy. J'ai sous les yeux un *smörgåsbord*³ de blessures diverses et variées. Il va falloir me donner une minute. Vous constaterez qu'elle est en état de rigidité cadavérique.

Il appuya sur un genou et laissa le corps revenir de lui-même à sa position fœtale.

– J'ai vu.

– En clair, elle est morte depuis au moins dix-huit heures. Et vu la lividité, je dirais qu'elle a passé quelque temps ailleurs avant qu'on se débarrasse d'elle. Peut-être dans un coffre de voiture. Mais je m'en voudrais d'influencer votre enquête.

– Donc à un moment donné hier après-midi ou hier soir.

– Probablement. Le contenu gastrique nous en dira peut-être plus.

– Et qu'est-ce qui l'a tuée ?

– Une hypothèse au hasard ? Juste en regardant son cou, là ? Mort par strangulation.

– Mmm... (Dooley étudiait le dos de la morte.) On l'a utilisée comme cendrier.

– Et on dirait qu'elle a disputé un match en dix rounds avec Sonny Liston, enchaîna le légiste. Sans gants. Voilà pour le plus évident.

Il força doucement les jambes, se tordant le cou pour voir ce qu'elles avaient caché jusque-là.

– Brusquement, je vois beaucoup de sang, dit-il.

– Et pas aux bons endroits.

Dooley hocha la tête.

– Elle s'est tout tapé vivante, c'est ça ?

– Sauf le dernier truc. (Le légiste se redressa, l'air vaguement écœuré.) Je dirais que la strangulation a sans doute été la meilleure chose qui lui soit arrivée hier.

– Alors, qu'est-ce qu'on a ? demanda Olson en se calant contre son dossier.

À le voir, on aurait dit qu'on lui avait couru après plusieurs fois autour du pâté d'immeubles. Son front luisait là où ses cheveux avaient battu en retraite, et il avait desserré sa cravate pour être plus à l'aise. Il ressemblait beaucoup au flic des Homicides qui, à minuit passé, n'a rien à consigner sur le papier mais un tas de feuilles blanches à noircir.

Dooley, qui se sentait encore plus mal en point qu'Olson, fit non de la tête. Toutes les fenêtres du bureau des Homicides-Crimes sexuels du deuxième étage étaient ouvertes, mais l'air frais de la nuit ne parvenait pas à s'y faufiler.

– Que dalle, dit-il. Nous n'avons ni nom ni visage. Pas de scène de crime et pas de témoins. Si c'était une fille sympa et sans histoires, ses empreintes ne nous seront d'aucun secours. Nous n'avons pas de mère affligée, pas de copines inquiètes, pas de petit ami jaloux. Même pas ses vêtements. Tant qu'on ne nous aura pas dit qui c'était, nous n'aurons rien du tout.

Olson hocha la tête.

– Dès que ça sera aux infos, le téléphone commencera à sonner.

– Espérons-le. Il faut qu'on trouve ses vêtements.

– Tu crois qu'ils sont quelque part là-bas ?

– Pas sûr. Ils l'ont déshabillée avant de la tuer. Mais qu'est-ce qu'ils en ont fait ?

– Tout dépend de leur degré d'intelligence. Moi, je les aurais brûlés ou jetés dans de l'eau profonde, très loin de l'endroit où j'aurais déposé le corps.

Dooley hocha la tête quelques secondes. Mécaniquement, le regard perdu dans l'infini.

– Ma foi, on a eu une autopsie pour ne pas s'ennuyer.

Quelques secondes s'écoulèrent.

– Tu veux que j'y aille ? demanda Olson.

Dooley haussa les épaules.

– Je m'en charge. Colle-toi aux rapports sur les recherches de personnes disparues.

Un rire résonna dans le couloir. Dehors, une voiture fila en sifflant dans la rue mouillée de pluie. Olson se massa la figure.

- Ton idée, Mike ? Il n’y a pas loin entre les HLM et le fleuve.
 - Cette première hypothèse est toujours valable. Mais je ne pense pas que Jerome et Claudell soient dans le coup.
 - Mais ils auraient peut-être une idée sur les coupables. Tu crois vraiment qu’ils traînaient là-bas pour chercher des bouteilles consignées ?
 - Je pense que s’ils savaient qui c’était, ils n’auraient pas fait signe à la voiture de patrouille. Et ils en avaient déjà ramassé un plein sac. Je vais te dire ce que je crois plutôt.
 - À savoir ?
 - Qu’on ne va relever aucune trace de sperme sur elle.
- Olson soupesa le pronostic à la façon d’un quidam évaluant les prévisions de la météo.
- Comment ça ?
 - À mon avis, on ne perd pas autant de temps à brutaliser une fille qu’on veut violer. Parce qu’on l’a vraiment charcutée.
 - O.K. Disons que le type ne bande plus. C’est pour ça qu’il la bat comme plâtre. La rage. On a vu ça cent fois.
 - Je ne sais pas. Toutes ces traces de brûlures de cigarette... Ça ne ressemble pas à de la rage.
 - D’accord. Il est tard et je commence à être un peu sonné. Ça ressemble à quoi alors ?
 - Moi, je dirais qu’on voulait obtenir quelque chose d’elle.
- Olson lâcha un long soupir tandis que les pieds avant de son siège retombaient par terre. Il prit appui sur le bord de son bureau et se mit debout. Mains dans les poches, il baissa les yeux sur Dooley. Des yeux bleu délavé de Suédois.
- Je donnerais beaucoup pour avoir ces types en face de moi. Sincèrement. On passe au *J. J.* ?
 - Excellente idée. (Dooley se leva et saisit sa veste.) Prenons les choses du bon côté.
 - C’est-à-dire ?
 - Probable qu’on va bientôt savoir.

Le J. J. n'avait rien de spécialement attirant pour un flic assoiffé, hormis son emplacement : en face de l'ancien commissariat en brique rouge, à l'angle de Damen Avenue et de Grace Street. On y trouvait une table de billard au fond, un juke-box contre le mur et un ample choix de bourbons munis de bouchons de liège pour éviter l'évaporation. Les deux frères qui tenaient les lieux étaient maniaques, frugaux et d'une patience à toute épreuve. La seule chose que les flics aiment encore plus que boire, c'est faire du raffut. Dooley avait assisté à des chahuts qui auraient fait rougir un potache de terminale. Les frères s'accommodaient de leurs excentricités parce qu'aucun tenancier n'aurait pu rêver mieux comme clients qu'une salle remplie de policiers armés.

Ce soir-là, c'était la fête. Frank Finley venait d'être promu lieutenant et muté en centre-ville.

– Whisky pour ces messieurs, s'il vous plaît ! lança-t-il tandis que Dooley et Olson jouaient des coudes pour atteindre le bar.

Finley et Dooley avaient fait équipe pendant un an environ au début des années 50 et Dooley le respectait.

– J'en prendrai bien aussi, dit Dooley. Lorsque vous aurez fini d'abreuver ce type. (Il serra la main de Finley.) Félicitations, mec.

– Merci, Mike. Tu me manqueras.

– Tu parles !

– O.K. Disons que je vais essayer de me rappeler ton nom un moment.

Finley était à moitié beurré et s'amusait.

– Tu me rassures. Sincèrement, tu le mérites. Je te souhaite une bonne et longue continuation.

Finley était un bon policier. Suffisamment peut-être, dans l'échelle d'appréciation de Dooley, pour que son intégrité survive à ses ambitions.

– Merci. (Son large sourire disparaissant, Finley se pencha vers Dooley tandis qu'on remplissait leurs verres.) Écoute, Mike. Rien ne t'empêche d'en faire autant. Monter dans la hiérarchie. Inutile de remplir comme inspecteur des Homicides à la permanence de nuit jusqu'à la fin de tes jours !

– Je veux pas faire autre chose.

– À d'autres, Dooley !

– Le service de nuit, c'est là que ça se passe. Et je dîne où je veux.

Finley le regarda avec une bienveillance d'ivrogne.

– Foutue caboche d'Irlandais, hein ?

Dooley but.

– Je n'aime pas les petits jeux, c'est tout.

– Doux Jésus ! Sauf que tu es obligé de fourrer un billet de dix dollars dans le tiroir de ton bureau par-ci, par-là pour partir en vacances. C'est la vie, Mike.

– Je sais. Rien ne me force à l'aimer.

– Non, c'est vrai. Ah, merde, tiens ! À ta santé ! À l'inspecteur de carrière et l'un des meilleurs ! Dieu te bénisse.

Finley faillit pulvériser son verre contre celui de Dooley, puis il lui tourna le dos.

Dooley dorlota son whisky un moment, prenant plaisir aux blagues ambiantes, les écoutant surtout. Lorsqu'il eut vidé son verre, il flanqua une tape sur l'épaule d'Olson.

– Bonne nuit les petits ! À demain !

– Fais de beaux rêves.

– T'inquiète pas.

Dooley monta dans sa voiture et démarra. La ville avait le côté bien lavé d'après la pluie. Il baissa la vitre pour laisser l'air humide lui passer dessus. Il y avait peu de circulation et il fut vite sorti d'Elston.

Merrimac Avenue dormait dans une ignorance bienheureuse. Dans la série des rues en M, aucun cadavre ne gisait dans des herbes folles. Il éprouvait parfois un sentiment de culpabilité à se faufiler chez lui en pleine nuit, accompagné de la corruption et de la mort du Northwest Side.

Une fois dans son garage, il resta assis un moment dans l'obscurité. Il vérifia qu'il avait bien coupé le moteur. Crevé comme il l'était, une de ces nuits, il allait oublier, s'endormir dans sa voiture et mourir asphyxié au dioxyde de carbone. *Suicide d'un policier : sa famille et ses amis sont sous le choc.* Il voyait déjà les titres.

Il finit par sortir de sa voiture, rabattit la porte du garage et, clé à la main, chercha à tâtons la porte qui donnait dans la cuisine. Il s'efforçait toujours de tout laisser dans le garage obscur. Il refusait de ramener les mochetés de la vie dans la cuisine de Rose avec son ampoule au-dessus de l'évier, la vaisselle luisante dans l'égouttoir, la table débarrassée et les chaises bien rangées. Il mit sa veste sur le

dossier de l'une d'elles.

Il prit le couloir et monta au premier, collé au mur pour empêcher les marches de craquer et guettant des voix assourdies dans le noir. De temps en temps, il arrivait que Kathleen et Frank soient réveillés et l'appellent. « Bonsoir, papa ! » « Salut, p'pa ! » Quand il était petit, Kevin le faisait souvent, au point qu'il se demandait si son fils fermait jamais l'œil. Il détestait réveiller ses enfants mais aimait bien poser sa tête contre la porte et leur dire de se rendormir.

Rose ne l'appelait jamais. Elle attendait seulement qu'il s'approche. Ce soir-là, elle bougea et murmura : « Bonsoir, chéri », à demi endormie, pendant qu'il marchait sans faire de bruit sur le tapis pour la rejoindre. Il s'assit au bord du lit et se pencha pour l'embrasser, s'attardant un instant, le nez dans ses cheveux, les lèvres sur sa tempe douce et moite. Elle trouva sa main et la serra. Il se redressa et resta là sans bouger, à lui tenir la main, à attendre qu'elle se rendorme. C'était à peu près ce que le mariage lui apportait de meilleur ces derniers temps.

Au bout d'un moment, il l'embrassa de nouveau et lui lâcha la main. Il ôta son étui et déposa le calibre 38 et sa plaque dans le tiroir qu'il ferma à clé. Puis il quitta la pièce sans faire de bruit, redescendit l'escalier et regagna la cuisine. Il sortit une bouteille de Jameson du placard et prit un verre dans l'égouttoir. Se versa un doigt de whisky et rangea la bouteille. La pendule au-dessus de la porte indiquait 2 h 20. Il restait parfois dans la cuisine pour un dernier verre, contemplant le Formica du plateau de la table. Mais ce soir-là, il prit le couloir jusqu'au séjour et s'installa dans son fauteuil sans allumer.

Il savait que boire seul dans le noir n'est pas l'idéal et qu'il lui arrivait d'être obligé de se lever après l'aube pour aller pisser bien avant d'être assez reposé. Mais il s'en moquait parce qu'il aimait bien son Jameson et estimait l'avoir mérité.

Il était 14 h 22 dans la province de Quang Tri, au Vietnam. Dooley avait fait le calcul en vérifiant sur une mappemonde : le Vietnam se trouvait exactement à douze fuseaux horaires de Chicago. Il faisait chaud, comme jadis à Bougainville ou à Luzon. Quatorze heures et une chaleur d'enfer. Il la sentait encore.

Père bien-aimé, fais qu'il ne lui arrive rien de vraiment moche, pria-t-il. C'était la seule prière qu'il faisait encore. Il but une gorgée de whisky.

D'une manière ou d'une autre, Dooley s'occupait de trucs vraiment moches depuis un peu plus de vingt-cinq ans, mais là-bas, dans le Pacifique, il avait tout appris sur les degrés de l'horreur. Il avait appris qu'il y a des moments où on préfère être abattu. La première fois qu'il

avait vu un type brûler vif et, noirci et grillé, hurler par terre, il avait commencé à entrevoir ce qu'il y a de vraiment moche.

La femme du bord du fleuve avait couru droit dedans. Sans avoir la chance de prendre un couteau en pleine poitrine, une balle dans la tête ou quelques coups rapides de batte de base-ball. Elle avait couru droit dans cette chose que Dooley sentait sans cesse à ses trousses depuis 1943, quand la 17^e armée japonaise avait pris son éducation en main à Bougainville⁴, dans cette chose qu'il redoutait de ne voir lâcher prise que lorsqu'elle aurait eu raison de son fils. Elle avait couru dans quelque chose de vraiment moche.

Je les retrouverai, lui promit-il en levant son verre dans le noir.

1- . Le club de Houston. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

2- . Ou Cardinals de Saint Louis.

3- . Assortiment de hors-d'œuvre scandinaves extrêmement variés.

4- . L'une des plus grandes îles Salomon, site d'une bataille de la Seconde Guerre mondiale sur le théâtre d'opérations du Pacifique.

Le gouverneur réclamait un impôt d'État de quatre pour cent, mais son propre parti ne le suivait pas. Le FBI tentait de déterminer si le milieu de Chicago manipulait la Bourse. *Bon Dieu, les gars, vous fichez quoi ?* songea Dooley. Accardo, Cerone, Alderisio. Cela faisait vingt ans qu'il entendait ces noms et n'aurait pas été étonné de lire que l'Outfit¹ avait la haute main sur le marché financier. Il tourna la page. Le FBI n'avait pas chômé. Il avait opéré une descente au siège des Black Panthers dans le West Side avec un mandat de recherche de fugitif et mis la main sur deux tombereaux de papiers. Huit inculpés avaient été aussitôt relâchés sous caution. Il poursuivit son examen. Le Viêt-cong avait opéré des attentats à Saigon et dans les villes du Delta. Rien sur le 3^e de marines au nord, dans la province de Quang Tri.

Les Cubs² avaient enfin eu le dernier mot ; six jeux d'affilée. Dooley replia le journal et l'écarta sans douceur. Il vida sa tasse de café et alla la poser dans l'évier. Rose entra avec un petit bouquet de fleurs du jardin et les mit dans un vase. Elle portait un chemisier sans manches et un short informe qui n'aidait en rien à cacher les dimensions de son arrière-train. Dooley dut regarder ailleurs.

– Tu t'es levé tôt. Tu dois passer au tribunal aujourd'hui ?

Elle plaça le vase sur la table et leva les yeux vers lui.

– Non. Juste une petite autopsie sympa.

Elle s'approcha de lui avec la mine réprobatrice qu'elle réservait à toutes ses remarques désinvoltes.

– Tu penses pouvoir faire un saut au déjeuner ?

– Après une autopsie ? Tout dépendra du menu.

– Des tripes.

Elle lui adressa un sourire fugace qu'il saisit au vol en revoyant, l'espace d'une seconde, la fille qu'elle avait été aux alentours de 1948, sa Rose d'Irlande. Il regretta de ne pas la voir plus souvent, cachée qu'elle était maintenant derrière ses cheveux striés de gris et ses kilos en trop, son teint de pêche d'antan désormais marbré de rouge. Il se retrouvait nanti d'une matrone irlandaise entre deux âges et ne savait pas d'où elle sortait.

– Non, le trajet est trop long pour rentrer. J'irai directement au travail. Où est Frank ?

– Encore au lit, j’imagine.

– Bon sang ! Il est presque 10 heures !

– Il est resté debout tard hier soir à écouter de la musique.

Il hocha la tête.

– Ce gamin a besoin d’un boulot. Quelque chose qui le tire du lit le matin.

– Il cherche. L’été commence à peine, il mérite un peu de vacances.

– À son âge, je travaillais d’un bout à l’autre de l’année. Après l’école, tout l’été.

– Et tu trouvais largement le temps de jouer au base-ball.

Il haussa les épaules.

– Évidemment. Je m’occupais. Je ne restais pas vautré à écouter des disques à longueur de journée. Bon Dieu, je serais aux anges si Frank s’intéressait au base-ball !

– Ne t’inquiète pas pour lui. Il saura se tirer d’affaire.

Dooley laissa tomber et s’occupa de rincer sa tasse.

– J’ai vu le PV que Kathleen s’est récupéré. Inutile de compter sur moi pour le faire sauter. Elle va pouvoir payer la note. Il faut qu’elle apprenne.

– Elle a grillé un stop. Ça m’est arrivé à moi aussi. Et à toi.

– Il va falloir que je l’emmène avec moi un jour et que je lui apprenne à conduire. Elle a beaucoup à apprendre.

– Eh bien, prends-la la prochaine fois que tu es de congé. On ne te voit jamais.

– Ouais bon, les gens arrêtent pas de mourir.

Rose faisait de nouveau la gueule quand il se retourna.

– Tu pourrais lâcher la permanence de nuit, non ? Tu n’as pas encore gagné le droit de travailler de jour ?

Il ne voulait pas se laisser entraîner sur ce terrain à nouveau. Il hocha la tête.

– C’est pas si simple, dit-il.

– Je sais, tu aimes travailler le soir. C’est là qu’il y a de l’action.

Dooley n’avait encore jamais perdu au petit jeu de qui baisserait les yeux le premier avec sa femme, et elle abandonna au bout de quelques

secondes. Alors il eut mauvaise conscience et lui tendit les mains. Rose s'approcha et l'entoura de ses bras. Ils restèrent ainsi sans bouger, écoutant le bruit d'une tondeuse un peu plus loin dans la rue.

– Il y a longtemps qu'on n'a pas reçu de lettre, dit-elle, la bouche sur la gorge de Dooley.

Il serra sa femme contre lui et essaya de trouver les mots justes.

– quinze jours, c'est pas si long. On a des choses à faire. On est fatigué. On a un moment de répit et tout ce qu'on veut, c'est dormir. *(Et parfois, pensa-t-il, on n'a rien à dire sauf qu'on ne pourrait jamais écrire ça dans une lettre.)* Tout va bien se passer.

Elle s'écarta pour le regarder.

– Qu'est-ce que tu en sais ? Comment peux-tu même dire une chose pareille ? Et si ça ne se passe pas bien ?

Il ne supportait pas d'entendre sa voix qui montait dans les aigus, de voir la lueur de panique dans son œil. Il lui en voulut de ne pas savoir se contenir.

– C'est une question de chance, Rose. Le coup de dés. Il faut croire à la chance. Prends les chiffres des pertes et tu verras que la chance joue vraiment pour lui.

Elle se détacha de lui et il vit qu'elle ne marchait pas. Lui non plus d'ailleurs, pas vraiment, il savait que plus on reste sur le terrain, plus les chances diminuent. Mais ça, il ne l'aurait dit à personne.

*

Le médecin alluma d'une main une cigarette avec son Zippo tout en feuilletant de l'autre les pages du bloc à pince posé sur le bureau.

– Vous voulez la version BD classique ou le roman en entier ?

– Autant vous en tenir à la BD, dit Dooley. Je lis lentement.

Le médecin légiste hocha la tête.

– Personne n'apprécie mon travail.

– Hé, Doc ! Vous me dites qui c'est et je paie ma tournée.

– Parce que ça vous suffit, hein ? Eh bien, je ne vous dirai pas qui elle est, mais ce qu'elle est. C'est une femme de race blanche, ce que vous saviez probablement déjà. Dans les trente ans, à cinq ans près, en plus ou en moins. Et elle est morte.

– Ben là, merci. Je vais peut-être y aller.

– Patience, cow-boy. Et c'est ce qu'elle est depuis trente-six à quarante-huit heures maintenant. On l'a fourrée quelque part, peut-être dans un coffre de voiture, peu après sa mort, et elle y est restée environ une demi-journée avant d'être jetée sur la berge. La rigidité cadavérique était pleinement installée au moment où vous l'avez découverte, donc elle était morte depuis au moins dix-huit heures. Ce qui signifie qu'elle est morte au plus tard autour de minuit mardi, probablement plus tôt dans la soirée ou dans l'après-midi. Elle n'a rien eu à manger pendant au moins un jour avant de mourir. Ni eu de rapports sexuels depuis un moment non plus. Du moins, personne n'a éjaculé en elle.

– L'a-t-on ligotée avant ou après sa mort ?

– Les deux.

– Les deux ?

– Certaines traces de ligatures sont antérieures au décès, d'autres, postérieures. Il semblerait qu'on l'ait attachée, puis détachée, puis attachée de nouveau, et ce à plusieurs reprises. Quand elle est morte, on l'a ficelée pieds et poings liés une dernière fois, peut-être pour la porter plus facilement.

Dooley rencontra le regard totalement neutre du légiste pendant une seconde ou deux.

– Parfait. Va falloir que je vous demande tout ce qu'on lui a fait subir, dit-il.

– Je vous ai mis ça par écrit, avec les mots latins et tout. Version BD : ils lui ont réduit le visage en bouillie avec des coups-de-poing américains en laiton ou quelque chose de ce genre, ils l'ont brûlée avec des cigarettes, ils lui ont enfoncé un objet pointu, comme un pic à glace, dans certaines parties du corps très sensibles. Si vous trouvez l'endroit où elle est morte, vous découvrirez beaucoup de sang. Sauf s'ils sont vraiment doués pour le ménage.

Dooley ne bougea pas et hocha lentement la tête, le regard fixé sur le bloc.

– A-t-elle réussi à se battre ?

– Pas assez pour rien obtenir d'utile sous les ongles. La seule précision que je puisse vous donner, c'est la présence de salissures sur ses plantes de pied, ses mains et ses genoux ; ça ressemble à de l'huile de graissage et à des saletés. Comme si à un moment donné elle avait marché et rampé sur le sol d'un garage.

– O.K. Côté identité, vous avez relevé ses empreintes ? Un dossier dentaire ?

– Elle avait la mâchoire brisée à trois endroits et de nombreuses dents se sont déchaussées sous les coups. C'est d'un as que vous avez besoin.

– Des cicatrices ? taches de vin ? tatouages ?

– Rien de très utile. Elle a eu quelques points de suture au coude droit il y a longtemps, mais c'est tout. Si j'étais vous, je prierais le ciel que ses empreintes figurent au fichier. Ou que quelqu'un l'ait connue d'assez près pour identifier une verrue ou une tache de son ici ou là. Son visage ne vous apprendra pas grand-chose.

– Génial. Vous avez un colis pour moi ?

Le légiste lui montra un assortiment de sacs en plastique sur un plan de travail.

– Là-bas. Cheveux, sang, ficelle, tout le tremblement. Donnez-moi un quart d'heure pour terminer la paperasse.

– Prenez votre temps, dit Dooley. Je serai juste dehors.

*

– Beaucoup de femmes manquent à l'appel à Chicago, figure-toi, dit Olson. Curieux qu'elles soient si difficiles à localiser.

Dooley se débarrassa de sa veste et l'accrocha au dos du siège.

– Qu'est-ce qu'on a ?

Olson exhala une bouffée d'air.

– En éliminant les trop jeunes, trop vieilles, trop noires, trop blondes ou à qui il manque trop de doigts, j'arrive à six possibilités. Toutes disparues depuis au moins une semaine.

Assis en face de lui, Dooley se rembrunit.

– Une semaine, répéta-t-il.

– Ouais. Ça les exclut ?

– J'aimerais bien. On n'a rien de sûr. Mais il s'agit d'une femme qui a probablement été tuée mardi. Et je pense qu'elle n'a pas dû rester longtemps hors du circuit. Je les vois mal mettre la main sur elle et la laisser moisir une semaine avant de commencer à la travailler. À mon avis, nous cherchons quelqu'un qui disait encore bonjour à ses voisins

lundi. Donc, sa disparition n'a pas encore été remarquée. Peut-être qu'elle vit seule. Dans un de ces grands immeubles locatifs où personne ne connaît personne.

– En tout cas, elle était dans le journal ce matin. Si elle a des amis ou un emploi où elle ne s'est pas montrée depuis deux jours, ça devrait inquiéter quelqu'un. (Olson réfléchit une seconde.) Sauf si la personne qui aurait dû normalement signaler sa disparition est celle qui l'a tuée.

– Évidemment... Toujours la meilleure hypothèse.

– Il la surprend en train de coucher à droite et à gauche ou je ne sais quoi. Il en a son compte et pète les plombs. Il ne la viole pas parce que tout ce qu'il veut, c'est lui donner une bonne leçon.

– Possible.

– Sauf que pour toi, ça a plus été fait de sang-froid, pas vrai ?

Dooley s'adossa à son siège et croisa les mains derrière la tête.

– On l'a enfermée dans un garage. Les scènes de jalousie ne se font pas au garage. Ça se passe à la cuisine ou dans la chambre à coucher. Si c'est un peu plus prémédité, le mec peut l'attirer au sous-sol sous un prétexte quelconque. Si je savais ! Je réfléchis tout haut, c'est tout. Simplement, je pense qu'on voulait récupérer un truc qu'elle avait. Les maris jaloux prennent ce qu'ils ont sous la main. Une brique, une clé à molette, le couteau à découper. Avec cette fille, quelqu'un avait un plan.

– Un type avec un plan.

– Et un garage.

– Mmm... Les garages, c'est pas ce qui manque dans cette ville.

– Pas trop loin de Weed Street. À mon avis, ils ne tenaient pas vraiment à faire un long trajet avec un corps dans le coffre.

– Sauf s'ils sont vraiment futés. Dans ce cas, ils auraient pu aller à l'autre bout de la ville juste pour nous lancer sur une fausse piste.

– Possible. (Dooley lança un regard mauvais à son coéquipier.) Elle devait forcément faire du raffut. Il fallait un endroit où ils étaient sûrs de ne pas être dérangés. Ce qui exclut un garage derrière la maison d'un particulier.

– O.K. On a donc éliminé, à peu de chose près, quelques milliers de possibilités.

– Les vêtements ont peut-être disparu depuis longtemps, dit Dooley. Ils l'auront déshabillée tout de suite et s'en seront débarrassés. Mais

sait-on jamais ? Signale-le dans le bulletin. Des vêtements de femme dans une poubelle, une paire de chaussures à talons dans un incinérateur, n'importe quoi. Si quelqu'un rapporte un sac de femme, on veut le voir.

Dooley et son coéquipier se regardèrent dans les yeux le temps de quelques *tic-tac* de la pendule. Deux types armés de pelles se mesurant du regard au-dessus d'un tas de fumier.

– On pourrait aussi bien ne pas bouger d'ici de la journée. Attendre que quelqu'un nous appelle pour nous dire qui c'est, lâcha Olson.

Dooley sourit.

– C'est pas pour rien qu'ils l'ont larguée dans Weed Street. On repart voir, on saura peut-être pourquoi.

*

– Tu lâches North Avenue et tu prends la première à droite qui mène au fleuve.

Olson haussa les épaules et jeta un coup d'œil dans le pare-brise à l'angle de Weed Street et de Kingsbury Street.

– Ou tu arrives en venant de Division Street.

– Dans ce cas, tu la balances plus près de Division Street. Il y a un million de façons de couper vers le fleuve.

– Possible.

– Écoute, si ça s'est passé là-bas, dans les barres, comment y a-t-elle atterri ? Qu'est-ce qu'une Blanche fichait là ? Tu veux dire qu'ils l'auraient enlevée en pleine rue ou je ne sais quoi ? Je crois qu'on l'aurait su.

– Je ne sais pas, je couvre juste les bases. Donc, ils sont sortis à North Avenue. Parfait pour moi.

– À mon avis, c'est le plus vraisemblable. Et ils venaient de l'est.

– Comment ça ?

– Qu'est-ce tu as à l'est, dans le genre zone industrielle ? Pas grand-chose. On est à Old Town en un rien de temps.

– D'accord, ils arrivaient de l'est. D'où ?

Dooley tambourina sur le métal de la portière du bout des doigts.

– De quelque part à l'est de Crawford Avenue. Pulaski Road, par exemple. Ou disons Cicero Street.

– O.K., je renonce. Pourquoi ?

– Si t'es à l'ouest de Cicero Street, tu vas la larguer dans le parc forestier.

– Tant qu'on est dans les hypothèses, celle-là tient. Donc, Humboldt Park. Un gang de Portoricains ?

– Peut-être. Mais on peut voir la chose sous un autre angle.

– Hein ? Maintenant que tu m'as fait croire à tes inventions ? Ne me laisse pas tomber !

– Mettons que tu aies raison. Qu'ils ne souhaitent pas la larguer dans leur arrière-cour. Nous parlons de petits malins. Pas d'une bande de paumés en train de s'alcooliser. Sauf qu'ils n'ont pas envie de rouler toute la nuit. Du coup, ils pensent au fleuve parce que c'est l'option la plus proche, mais ils cherchent dans les deux sens pour trouver le bon endroit. Ils partent donc de l'est de Cicero Street, et je te parie qu'ils étaient au bas de North Avenue parce que la zone est plus industrielle dans le coin, qu'il y a plus de secteurs où on peut tabasser une femme dans un garage sans que personne ne l'entende. Ils ont peut-être remonté Halsted Street, ou Ashland Avenue, depuis le West Side. Ashland Avenue parce que, s'ils avaient pris par Halsted Street, ils auraient dû faire demi-tour au fleuve ou ailleurs avant de retrouver North Avenue.

– T'es l'as des conjectures, dis-moi ! On met tout par écrit et on rentre à la maison.

– Il y a des millions de garages dans cette ville, mais il ne peut pas y en avoir des masses dans le proche West Side où le proprio ignore ce qui s'y passe dans la journée ou s'en moque. Pour moi, on cherche un truc qu'a de la réputation. Un truc dont les voleurs de voitures connaissent l'existence, ou sur lequel les gars de la patrouille locale se posent des questions quand ils passent à proximité. Ça vaudrait la peine d'en glisser un mot à Monroe Street.

Olson tendit la main vers le contact.

– On va découvrir qu'elle a été tuée à La Nouvelle-Orléans et qu'elle a remonté le Mississippi avant d'être larguée d'un bateau. Et tu auras l'air nettement moins malin.

– En admettant qu'ils l'aient jamais eue à bord, dit Dooley, elle serait au fond du lac.

– T'as réponse à tout, pas vrai ? lui lança Olson en mettant en prise.

– Putain, vous avez que l’embarras du choix, dit le sergent aux six mèches de cheveux collées en travers de son crâne luisant. Il y a tellement de possibilités de planque par ici qu’on pourrait y perdre toute une armée. Depuis les émeutes, tous les gens doués d’un peu de bon sens sont allés boulonner ailleurs. À quelques rues d’ici, un peu plus à l’ouest, vous avez des immeubles vacants en veux-tu en voilà.

Dooley avait l’impression de ne pas se faire comprendre.

– Je ne sais pas si nous cherchons un bâtiment à l’abandon. Je parle pas d’une carcasse incendiée où les junkies vont se défoncer. Je pense à des lieux que vous surveillez. Des ateliers de cannibalisation, des boutiques de receleurs, un entrepôt où on remarque des voitures garées devant mais sans savoir exactement ce qu’on y apporte. Ce qui vous met la puce à l’oreille.

Le sergent haussa les épaules.

– C’est un gros district. Cannibalisation ? Je ne crois pas. Pas dans le coin. Recel ? Je pourrais vous montrer une demi-douzaine d’endroits où je sais qu’ils déposent des marchandises volées. Mais je ne pense pas qu’ils louent l’arrière-salle à des maniaques sexuels.

– Non, je sais. Mais il y a sûrement des espaces qui servent de resserres, de caches. Qui sont, un, sûrs, deux, un peu isolés, et trois, où on n’a pas à s’inquiéter du va-et-vient des employés toute la journée. Vos gars qui patrouillent devraient avoir une idée.

– Vous voulez que je vous dise ? Ici, mes gars s’inquiètent surtout de ne pas se faire descendre par un négro convaincu qu’il est l’heure de faire la révolution. Les télévolées sont le dernier de nos soucis. On s’amuse pas dans le coin.

– Ça, je veux bien le croire. Mais vous pouvez en parler à l’appel. Demander à quelqu’un qui aurait une idée de me passer un coup de fil. S’ils connaissent un endroit où on s’active tard dans la nuit, où des voitures rappliquent à des heures bizarres, où ils ont vu quelque chose qui les a intrigués mardi dernier. N’importe quoi. Faites juste passer le mot et dites-leur de me téléphoner.

Il fit glisser sa carte sur le bureau.

Le sergent s’en empara et le regarda d’un air amusé.

– J’ai l’impression que vous êtes à court de pistes et réduit aux hypothèses.

– Je n’ai jamais eu la moindre piste. J’ai un cadavre mais pas de

nom, pas de témoin, pas de scène de crime. S'il vous vient une idée de génie, je vous écoute. Moi, je ne vois rien d'autre à faire que commencer à secouer les arbres et regarder ce qu'il en tombe.

– Dans ce cas, dit le sergent, vous avez intérêt à vous mettre à l'abri.

*

– Tu crois que tu vas le repérer comme ça, hein ? Juste en roulant ?

Olson semblait excédé, mais il inspectait la rue en bon policier qu'il était.

– On rentre par la route panoramique. (Dooley avait pris le volant, histoire de changer, et suivait Madison Street vers l'ouest à une vitesse de croisière.) On est des touristes, c'est tout. Toi, je ne sais pas, mais moi, je ne peux pas me permettre d'emmener la famille dans le Wisconsin cet été. J'envisage de les amener ici, de leur montrer un pays étranger.

Olson eut un comme un souffle qui aurait pu passer pour un rire.

– Au cœur de l'Afrique la plus noire. Bon Dieu, ils ont vraiment tout dévasté, non ?

La moitié des immeubles du périmètre avait disparu, réduite en cendres, et les constructions encore debout n'avaient plus de vitres, juste des panneaux en contreplaqué et des grilles cadénassées sur les portes. On aurait dit qu'une escadrille de B-29 avait largué ses bombes sur le West Side.

– Curieux que personne n'ait lancé : « Hé là ! C'est ici qu'on doit vivre, vous vous rappelez ? »

– Si on peut appeler ça « vivre ».

Ils avaient passé des heures d'enfer dans le West Side lors des émeutes de l'année précédente. C'était la première fois qu'on tirait sur Dooley depuis 1945.

– Tiens... des indigènes. (À un angle de rue, cinq ou six Noirs avec des afros gigantesques leur lancèrent des regards de haine quand ils les dépassèrent.) Bon sang, Mike... comment t'expliques qu'ils nous aiment pas ? demanda Olson en affectant un ton plaintif.

– Parce qu'ils savent qu'on les aime pas.

Le paysage empira. Dooley se souvenait de l'avenue quand il était gamin et se demanda où tout avait bien pu disparaître.

– Là-bas ! dit-il. C'est le genre d'endroit qu'on cherche.

C'était un îlot à présent. Un immeuble unique, intact, dans un quadrilatère de décombres calcinés et de chantiers de démolition nettoyés. Il était difficile de dire si l'une des devantures hébergeait encore un commerce, mais au moins les vitres étaient-elles intactes derrière les grilles en accordéon, et aucune trace de brûlé ne zébrait la façade. Une enseigne dont la peinture fanée s'écaillait indiquait *Atelier de réparation de voitures* et surmontait une grande porte basculante. Mais celle-ci était baissée et aucun véhicule ne stationnait à proximité.

– Un truc de ce genre-là, dit Dooley. C'est là qu'ils l'ont amenée.

– Ma foi, nos recherches se resserrent, pas vrai ? lui lança Olson. Je parie que nous avons ramené les possibilités à deux cents emplacements sur cinq ou six kilomètres carrés. Allons déjeuner.

Dooley vira dans Ashland Avenue et prit au nord.

– Ils ont laissé des traces, dit-il. Forcément. Ils en laissent toujours.

1- . Le nom de la Mafia de Chicago.

2- . Club phare de base-ball.

De nouveau la pluie. Un samedi. Juin laissait mal augurer de l'été. Dooley roula jusqu'à l'angle de Damen Avenue et de Grace Street, essuie-glaces en mouvement, pneus crissant sur la chaussée. Dans les étages au moins, la température était supportable. Le seul côté positif de la météo. Quelqu'un avait laissé un *Daily News* sur un bureau, il le feuilleta en cherchant l'article, sûr de seulement trouver les dépêches d'agence de presse qu'il avait déjà lues chez lui. Il y avait une autre photo de Nixon et de Thieu à Midway... encore des souvenirs de D-Day. Il se contrefichait du débarquement. La veille, vingt-cinq ans plus tôt, lui se trouvait aux antipodes de la Normandie, et avec ses propres problèmes... Ah, les nouvelles du Vietnam. Tir d'obus sur Da Nang, la 25^e division d'infanterie arrive dans le Delta, des opérations dans le nord, dans la province de Quang Tri, à proximité de la zone démilitarisée, aucune unité spécifiée mais dix marines tués dans une embuscade. Il jeta le journal sur une chaise.

– Tu as vu que Namath dit qu'on s'en tient là ?

Olson s'assit en face de lui, étreignant une tasse de café. Il fallut une seconde à Dooley pour cesser de penser aux marines morts.

– Il s'est passé quoi ? Ses genoux le lâchent ?

– Non. Il dit qu'il ne veut pas abandonner le barreau. Il préfère traîner avec ses copains du milieu plutôt que jouer au foot.

– Ma foi, il a son argent à la banque.

– Tu l'as dit. Ça doit être sympa d'en avoir assez pour tirer sa révérence comme il le fait. N'empêche, cet enfant de putain savait lancer le ballon.

– On peut se passer de lui, non ? (Dooley feuilletait ses avis de messages téléphoniques.) T'as jeté un œil à ces trucs ?

– J'arrive à peine. Impossible de regarder le moindre bout de papier avant d'avoir avalé un café.

– Alors prépare-toi à en voir une tripotée. (Il fit glisser un message sur le bureau.) Quelqu'un a rappliqué avec un nom pour le type qui a été vu avec le jeune trouvé mort dans Hoyne Avenue la semaine dernière. On va regarder ce que le Bureau a sur lui.

– Pas d'appel pour nous dire qui est notre morte ?

– Apparemment pas. Tu as consulté toutes les sorties du

téléscripteur cette semaine, non ? Pas de disparue qui puisse être la nôtre ?

– Personne qui corresponde au signalement. (Olson but du café.) Quatre jours qu'elle est morte et personne n'a signalé sa disparition. Une belle de nuit ?

– J'ai déjà contacté les Mœurs. On peut essayer de comparer ses empreintes avec celles de quelqu'un de leur connaissance.

– Le temps qu'on récupère un nom, je ne sais pas ce qu'on va faire d'elle.

– Moi non plus. Tiens, tiens...

– Quoi ?

Dooley agita un message dans sa direction.

– Un appel d'un type de Monroe Street. « J'ai peut-être une info pour vous. J'ai pris ma journée, appelez-moi chez moi. » Je te parie que c'est mon policier zélé.

– Sans doute un bleu émoustillé par une vitre brisée.

– Probable qu'il faut plus qu'une vitre brisée pour émoustiller les gens du West Side, lui renvoya Dooley en tendant la main vers le téléphone.

*

– Voilà. On m'a dit que vous recherchiez une possible scène de crime dans notre coin.

Au téléphone, Donald Gray n'avait rien d'un bleu au souffle coupé par l'émotion. Il avait pris tout son temps pour décrocher, mais Dooley avait l'habitude. Il passait la moitié de sa vie au téléphone.

– À tout hasard, on ratisse, dit-il. On cherche un endroit où quelqu'un peut commettre un meurtre sans être dérangé.

– On en a à revendre. Si je vous ai appelé, c'est parce qu'ils parlaient de mardi.

– Ouais. On pense que c'est ce jour-là que c'est arrivé.

– Ma foi, tout ce que je peux vous dire, c'est que mardi soir on a ramassé un de nos habitués dans le secteur. Un vieux poivrot qui vit surtout dans la rue, quelque part entre Madison Street et Halsted Street. On a reçu une plainte parce qu'il faisait la manche à un arrêt

de bus. Sincèrement, on aurait préféré ne pas l'embarquer, à cause de l'odeur. Mais on avait là deux citoyens en colère. Bref, on l'interpelle et il se met à glapir en s'indignant qu'on l'embête alors que des gens se font tuer partout. Au début, on a cru qu'il divaguait, puis le voilà qui lance un ou deux trucs qui nous font dresser l'oreille. « On tue des femmes là-bas dans le coin, et vous, vous perdez votre temps avec moi ! » Du coup on s'arrête et on lui demande ce qu'il raconte, et il dit qu'il peut nous montrer l'endroit. On repart donc dans Jackson Street, Adams Street, puis quelques rues à l'ouest d'Halsted Street. Et lui qui nous dit : « Là-bas au bout, et puis non, ça doit être la rue d'après », moi je commence à penser que ce connard nous mène en bateau et j'essaie de lui faire dire ce qu'il a vu ou entendu et il répond des trucs sans queue ni tête. Fin soûl, qu'il est. Et juste au moment où je perds patience, il dit : « C'est là, juste au bout de la ruelle » et cette fois il devient rudement précis et il nous montre où il essayait de dormir quand il a entendu quelqu'un crier. C'était une ruelle entre Adams et Monroe, à l'ouest de Sangamon, il y a une usine ou je ne sais quoi avec une porte qui donne sur la ruelle, et il affirme qu'il a entendu une femme crier à l'intérieur à un moment donné ce jour-là. Il dit qu'il cuvait sa cuite dans l'allée et qu'il venait de se réveiller, qu'il n'a pas bougé et l'a écoutée crier un moment, des cris vraiment faibles, à l'intérieur d'un bâtiment quelque part, et puis qu'elle s'est tue.

– Et il a couru jusqu'au téléphone le plus proche pour vous prévenir, enchaîna Dooley.

– Je lui ai posé la question. Il m'a dit qu'au début il était pas sûr d'avoir vraiment entendu et que de toute façon personne ne croirait un type comme lui. Je lui ai demandé si là, maintenant, il était sûr, il a commencé par faire marche arrière et a fini par dire non, peut-être que pas vraiment. Impossible de le coincer. On a essayé de faire lever quelqu'un, on a vérifié les portes mais tout était archi-bouclé, impossible de voir grand-chose par les fenêtres, du coup on a juste relevé l'adresse, appelé le poste et demandé si on avait signalé des incidents dans le coin, mais non, rien. Alors, honnêtement, je lui ai dit de filer et ça m'est plus ou moins sorti de l'esprit parce qu'avec ces vieux pochtrons ivres morts on sait jamais. Le fait est qu'ils entendent souvent des trucs. Mais quand on en a parlé à l'appel, je m'en suis souvenu et je me suis dit qu'il faudrait vous téléphoner.

– Et c'est une bonne chose que vous l'ayez fait. Vous pouvez me donner l'adresse ?

– Bien sûr. Le bâtiment est dans Adams Street, au 952, et devant, y a un écriteau qui dit *Mid-America Screw Company* ou un truc du genre. À l'arrière, y a une porte basculante qui donne dans l'allée.

Dooley nota vivement l'adresse.

– O.K. Pouvez-vous me dire qui est votre poivrot et où on peut le trouver ?

– Je peux vous donner son nom, je lui ai dressé assez de P.V. ! Ernest McGill, quarante-quatre ans, au moins à ce qu'il dit, mais il en fait soixante-dix. C'est un Indien. On l'appelle Chef, mais c'est le nom qu'on donne à tous les Indiens. Il traîne parfois au *Jack Pot* dans Madison Street et il fait la manche dans Halsted Street. Probable que les gars panier à salade peuvent le cueillir si vous lancez un mandat d'amener.

– O.K., Don. J'apprécie.

– Il fallait que je vous en parle, ça me taraudait de penser que j'aurais peut-être dû faire plus. Je savais pas si c'était seulement le delirium tremens ou quoi, et après, la nuit a été plutôt agitée et j'ai pas eu le temps de me reposer de questions. Mais l'idée que j'aurais pu empêcher quelque chose et que je l'ai pas fait me rend malade.

Dooley réfléchit.

– C'était dans la nuit de mardi ?

– Vers 21 heures.

– Alors, je me ferais pas de souci à votre place. Si c'est vraiment l'endroit qu'on cherche, c'était sans doute déjà fini.

*

La pluie avait cessé, mais un brouillard envahissant l'avait remplacée. Dans les rues luisantes, tout était assourdi, distant, furtif, les piétons qui s'y hâtaient, tête baissée et sans rien regarder, le bruit tamisé de la circulation derrière les vitres fermées des voitures soudain rompu par un brusque crissement de freins, la longue stridence d'un avertisseur de voiture... Olson faillit emboutir la roue arrière d'une Bonneville dans Halsted Street quand elle cala à un feu orange.

Le pâté d'immeubles du 900 Adams Street était intact. Les émeutes l'avaient raté, mais le déclin économique pouvait effectuer tout autant de ravages. Mais plus lentement. La Mid-America Screw Company avait disparu depuis longtemps, laissant derrière elle un bâtiment industriel trapu, d'un seul niveau et aux fenêtres occultées par des treillis métalliques. Vide. Au travers de l'une d'elles, dans Adams Street, Dooley et Olson aperçurent du linoléum abîmé et un meuble de

rangement éventré gisant sur le flanc. Il fallait parfois dénicher un employé éveillé au bureau du greffe du comté pour savoir à qui appartenait un immeuble, mais il arrivait aussi que le problème ne se pose pas. Un écriteau sur la porte d'entrée précisait en effet *Géré par Athens Realty 812 W. Jackson St.* Olson en prit bonne note et ils contournèrent le bâtiment.

Dans la ruelle derrière, ils découvrirent la porte basculante, flanquée d'une autre porte, normale celle-là. La façade avait aussi des fenêtres mais noires de crasse, et il faisait trop sombre à l'intérieur pour distinguer quoi que ce soit. Dooley resta un moment immobile, le regard fixé sur la chaussée fissurée devant la porte basculante, et vit que la pluie l'avait nettoyée.

– Allons chercher notre alcool, dit-il.

– Tu veux pas commencer par causer aux gens d'Athens Realty ? C'est à deux ou trois rues d'ici.

Dooley fit signe que non.

– Ça me gêne pas de tirer ce qu'on pourra d'Athens Realty, mais je ne veux pas qu'ils nous sachent intéressés tant que je n'aurai pas d'éléments plausibles pour un mandat de perquisition. Je veux avoir de quoi cogner.

Olson examina le ciel et enfonça profondément les mains dans les poches de son imperméable.

– On pourrait attendre que les gars du coin l'arrêtent.

– Tu as d'autres projets pour la journée ? Un rendez-vous galant ou je ne sais quoi ?

– Je me disais juste que les poivrots ne manquent pas dans le secteur.

– Ils ne seront pas dans les rues aujourd'hui, lui fit remarquer Dooley. Ils seront occupés à se chercher un toit.

Dooley avait travaillé dans le quartier des clodos quand il était jeune agent de police vingt ans plus tôt. Il n'avait guère changé, même s'il était toujours question dans les hautes sphères de tout raser au bulldozer. West Madison Street ressemblait à de la mauvaise herbe aux racines coriaces. Moche à voir, mais à laquelle il était plus simple de ne pas toucher sous prétexte qu'elle était à sa place. De Clinton Street ouest, de l'autre côté de la voie express, jusqu'à Ogden Avenue, Madison Street alignait des établissements conçus pour se faire du fric sur le dos de gens qui n'avaient pas un rond. Dans Madison Street, on pouvait vendre ses souliers pour le prix d'une bouteille de porto et

n'avoir que quelques mètres à faire jusqu'à ses bouges déglingués pour s'abreuver. C'était dans Madison Street qu'on atterrissait quand on se retrouvait à court d'énergie ou d'options.

– On essaie d'abord les bars, puis les missions, ensuite les asiles de nuit. On a la chance qu'il fasse un temps pourri. C'est pas la nuit rêvée pour coucher dehors. (Dooley rabattit la Plymouth vers le trottoir et se gara.) Le *Jack Pot*. On y va. Avec un peu de chance, le premier sera le bon.

Le *Jack Pot Inn*, comme tous les bars du quartier, vous informait avant même d'entrer à quoi vous attendre pour la mise. En général, la clientèle n'avait pas beaucoup de marge pour négocier. Dans la devanture, de grandes pancartes peintes annonçaient la couleur : *Schooner Beer 15 cents – Shot Whiskey 15 cents – Shot & Beer 35 cents*, et même l'inusable *Sweet Wine 15 cents*. L'intérieur consistait en une salle lugubre tout en longueur, avec un comptoir modérément occupé qui s'étirait sur le côté gauche et des ampoules nues qui pendaient du plafond. Il y avait une forte odeur de bière renversée qu'on n'a jamais essuyée d'un coup de lavette. Et du lino noir par terre et des cartons empilés contre le mur. Ce n'était jamais là qu'on venait boire si on tenait à la décoration : l'endroit tendait à la perfection fonctionnelle.

Le barman savait sinon qui ils étaient, au moins ce qu'ils faisaient. Dooley ne se donna même pas la peine de sortir sa plaque. Chauve, carré et costaud, le barman donnait l'impression d'avoir de nombreuses victoires au compteur, mais de commencer à fatiguer dans les derniers rounds.

– Vous avez un dénommé Ernest McGill dans vos clients ? demanda Dooley.

Olson arpenta lentement la salle, mains dans les poches.

Le barman fit passer deux verres derrière le bar.

– Peut-être. Je les connais pas tous par leur nom.

– Surnommé Chef. Un Indien.

Le barman regarda au bout de la salle et s'arrêta sur un petit groupe de consommateurs qui n'en étaient plus à s'inquiéter de deux flics.

– Dites voir, quelqu'un connaît un Indien qui s'appelle Chef ?

La question déclencha un grondement de rires, mais Dooley n'était pas d'humeur à s'y joindre.

– Vous avez combien d'Indiens qui ont leurs habitudes ici ?

Le barman haussa les épaules.

– J'en tiens pas la liste.

Dooley le fixa d'un œil méchant, le genre de regard qui signifie « je peux te compliquer la vie tant que tu veux ».

– Deux ? Trois ? Cinq ?

– Deux.

– O.K. Vous réfléchissez dur pendant une seconde et vous me dites ce que vous savez sur ces deux individus. Les noms, où ils dorment, ce qu'ils mangent, avec qui ils font équipe. À quel moment de la journée ils se laissent tomber en général dans votre établissement distingué. S'il vous arrive d'encaisser des chèques pour eux et à quel nom sont les chèques en question.

Le tenancier afficha une mine outragée, pas autrement convaincante.

– Putain, je suis pas assistante sociale ! Je suis gérant de bar !

– Mais oui, je sais. Tu remplis juste les verres. Ils ont des noms ?

Un gérant de bar qui ne faisait pas au moins l'effort de protéger ses clients contre la loi risquait de commencer à les perdre, mais le bonhomme savait aussi qu'il avait intérêt à rester du bon côté – celui des flics. Olson avait terminé son petit tour des lieux et apporta un renfort au regard patient de Dooley. Le gérant essuya deux taches humides d'un coup de torchon.

– Je dirais que c'est Mac que vous cherchez. Je l'ai pas vu ces jours-ci. Aucune idée de l'endroit où il crèche, mais je sais qu'il mange quelquefois à côté. Quand il y pense.

*

– Mac ? Vous voulez dire l'Indien ? À la veste à carreaux ? Ouais, il vient chez nous. Je l'ai pas vu depuis quelques jours. Il sait qu'il a intérêt à pas mettre les pieds ici quand il a trop bu. Il vient seulement quand il s'est fait un ou deux dollars. Je sais pas de quoi il vit, peut-être qu'il ramasse les canettes. Je crois qu'il dort sur les aires de chargement, dans Kinzie. C'est surtout là que les Peaux-Rouges roupillent. Mac est O.K. quand il a pas bu. Des fois, je l'ai aperçu devant les missions. Essayez donc la Mission du secours par la Bible.

*

– Ils vont bientôt commencer à faire la queue devant les missions et on pourra faire les files d'attente. Ensuite, il y a une quinzaine d'hôtels entre ici et Ogden. On annule tous ceux qui sont noirs de peau, ça sera vite expédié.

– Attends... tu veux essayer le Holiday Inn du coin ? Juste par acquit de conscience ?

– Celui-là, je crois qu'on peut l'écarter.

*

– Je crois que Mac est parti au nord.

– Vous parlez de quoi ? De la réserve ?

– Hé, vous vous fichez de moi ? Y a trente ans que Mac a pas vu la réserve ! Je parle de Wilson Avenue. Il traîne dans les troquets indiens de là-haut. Il connaît du monde, je pense qu'il a un endroit où se laisser tomber. Il disparaît quelques jours, puis on le voit rappliquer dans le coin. D'ailleurs, il foutrait quoi sinon ?

*

– Je n'en crois pas mes yeux, Mike. Il tombe des cordes et ils obligent ces pauvres bougres à rester dehors ?

– La mission n'ouvre qu'à 18 heures.

– Ce que je veux dire, c'est qu'ils sont là, à l'intérieur, à regarder ces connards se faire saucer ! Ils pourraient quand même ouvrir leurs foutues portes avec cinq minutes d'avance, non ?

– À mon avis, ce n'est pas exactement ce qu'ils entendent par « porter secours »...

*

– Mac ? Je l'ai jamais entendu appeler par ce nom. Vous voulez dire Chef ? L'Indien à la veste à carreaux, c'est ça ? Hé, Danny ! T'aurais pas vu Chef ?

– Grand Chef ou Petit Chef ?

– Tu vas pas chinoiser ! Chef, le Peau-Rouge qui traîne par ici. En

veste à carreaux.

– Lui, c’est Petit Chef. Grand Chef, il a un bandeau sur l’œil. Oui, je l’ai vu l’autre jour au Rothchild. Qui c’est qui le demande ?

– Le policier ici présent a des questions à lui poser.

– Moi, je parle pas aux flics, bordel !

– Excusez-le, inspecteur. Il est légèrement imbibé, là. Dites donc, écoutez... Vu que je vous ai rendu service et tout, vous pourriez pas me dépanner en m’offrant un petit séjour à l’ombre ?

*

– Je dirige un établissement décent. Vous avez pas de raison de m’embêter.

– Qui parle de vous embêter ? Je veux voir votre registre. C’est tout.

– Vous cherchez qui ?

– Ernest McGill. Vous le connaissez ?

– Non. Je veux dire... qu’est-ce qu’il a fait ? On n’a jamais eu d’emmerdeurs ici. Je gère un putain d’hôtel absolument nickel.

– Montrez-moi le registre...

– J’autorise pas les femmes à monter, je laisse pas entrer les voleurs à la tire qui profitent des ivrognes. Je tiens bien la barre et je plaisante pas sur la discipline.

– À force de boire quand vous êtes de quart, vous allez vous payer un rocher. Et me racontez pas d’histoire, je le sens à votre haleine.

– Inutile de me dire comment je dois gérer mon entreprise, monsieur. Quand j’ai pris le gouvernail, vous n’étiez même pas né !

– File-moi le registre, Pépé...

*

– J’ai besoin de prendre une douche. Voire deux. (Olson tourna la clé de contact et mit le moteur en marche.) Mike, promets-moi une chose...

– Quoi ?

Dooley termina ses notes et glissa dans sa serviette le bloc format A4 fourni par l'administration.

– Si jamais je me mets à boire, promets que tu me descends avant de me laisser atterrir là.

– O.K., promis. Je t'abats comme un chien.

– On est prêts à rentrer ? On a fait pratiquement toute la rue.

Dooley adressa un sourire à son coéquipier.

– Ouais, mais on n'a pas encore fait les ruelles...

– Les Cubs se sont fait saucer aujourd’hui, dit Olson. Ça doit faire mal. Perdre devant une grande foule de samedi comme ça...

– À moi, c’est sûr, répondit Dooley qui fourrageait dans des documents. Mon fils devait assister au match, mais quand il a vu ce qui tombait, il n’a rien trouvé de mieux à faire que traîner à la maison et nous casser les pieds. Venir travailler était ma récompense de la journée, et là aussi, je me suis fait rincer.

– Pas sûr. Le contribuable en a eu largement pour son argent.

– Parce qu’on a fait quoi pour ça ?

– On a frappé aux portes. Ajouté des kilomètres au compteur. Montré notre plaque et intimidé la population. Que demander de plus ?

– Le numéro de greffe sur le viol dans Belmont. Impossible de mettre la main dessus.

Olson tapota du doigt un formulaire.

– Sous tes yeux. Tu m’as l’air plutôt rond comme une bille, mec...

– Dommage que je le sois pas.

– Probable qu’on peut arranger ça.

– Ce ne serait pas du luxe. Qu’est-ce qui nous échappe, dans ce viol ?

– Rien. J’ai rempli les formulaires de conclusions pour le bulletin. Tout est là. On n’a pas chômé.

– À d’autres. On n’a rien foutu de la journée. Juste tourné en rond.

– Dis donc, t’as besoin de vacances. Ou au moins de boire un coup. Qu’est-ce qui te ronge ?

D’un geste exaspéré, Dooley enfonça son stylo-bille dans sa poche de chemise.

– La fille sur la berge.

– Hé ! Nos antennes sont sorties, nos sentinelles sont en place. Nous avons juste à attendre que quelque chose bouge.

– Elle connaissait quelqu’un, dit Dooley en repoussant le siège de son bureau. Tout le monde connaît quelqu’un. Elle manque à

quelqu'un. Pourquoi personne ne nous a appelés ?

Olson abattit un poing sur l'agrafeuse.

– Parce qu'on ne sait pas qu'elle est morte. Il aurait fallu qu'elle soit injoignable depuis plus d'une semaine pour que les gens s'inquiètent. Et s'ils ne lisent pas les journaux de Chicago, ne reçoivent pas la télé de Chicago, aucune alarme ne s'est encore déclenchée. Ou bien elle n'est pas d'ici, ou du moins pas ses parents. Ou alors ils sont morts. Nous ne savons strictement rien de cette fille, bordel.

– Non, rien. Sauf qu'elle avait quelque chose que quelqu'un voulait.

– Ou croyait qu'elle avait.

– Bien vu. Si tu me fourrais un pic à glace dans le cul, je te donnerais tout ce que tu veux tout de suite. Je ne resterais pas là à endurer ce genre de sévices si je pouvais l'éviter.

Ils se dévisagèrent en silence pendant quelques secondes. Puis :

– Combien y a-t-il d'hôtels et de motels à Chicago ? demanda Olson. Nous pourrions tous les appeler pour voir s'ils ont une cliente qui manque à l'appel.

– Il faudra peut-être en arriver là. Un raccourci consisterait à examiner les plaintes contre les clients qui ont pris le large sans régler la note. N'empêche... Je ne me l'imagine pas dans un hôtel. Je pense qu'elle se cachait.

– Ça se tient. Où ?

– Je ne sais pas, mais je te propose d'autres hypothèses. Disons que t'as des problèmes avec quelqu'un à Chicago et que tu quittes la ville. Mais sans trop t'éloigner, pour une raison quelconque. Tu es assez près pour que, lorsqu'ils te rattrapent, ils te jettent dans une voiture et te ramènent en ville pour te travailler au lieu de le faire sur place. Juste assez loin pour qu'on ne nous signale pas une disparition.

– Je vois. Par exemple de l'autre côté d'une frontière d'État.

– Mmm... À mon avis, nous en tenir à ce qui tombe sur le téléscripneur ne suffit pas. Les disparitions n'y sont pas forcément signalées, sauf si quelqu'un a une raison de croire que la victime allait se faire tabasser. On devrait commencer par interroger les polices d'État du Wisconsin, du Michigan et de l'Indiana. Voir qui elles recherchent, qui n'est pas rentré à la maison la semaine dernière.

– O.K. Je peux m'en occuper demain.

Le téléphone sonna à l'autre bout de la salle. Harper décrocha. Après avoir marmonné quelques mots, il posa la main sur le micro et

brailla :

– Dooley ! Le 12^e district pour toi !

Dooley prit la ligne.

– Vous cherchez Ernest McGill ? demanda une voix à l'autre bout du fil.

– Mmm... Vous avez mis la main dessus ?

– On l'a embarqué dans le dernier chargement pour ivresse sur la voie publique. Quelqu'un a vu votre mandat d'arrêt et on s'est dit qu'il fallait vous appeler.

Dooley regarda sa montre. Pas loin de minuit.

– Merci. J'apprécie, mais je vais vous dire : je vais rien faire de lui ce soir. Gardez-le après la comparution du matin et je viens vous débarrasser du bébé.

*

Le centre de détention provisoire de Monroe Street offrait une résidence secondaire à une bonne partie de la faune des bas-fonds. Quand on passait une bonne partie de son temps à être soûl, le rituel du panier à salade, de la cellule de détention provisoire, du local de garde à vue et du tribunal de district jouait un grand rôle dans l'existence. Cette fois pourtant, lorsqu'il franchit la porte à barreaux en venant de l'espace réservé aux cellules, l'air ahuri et égaré, Ernest McGill avait tout du novice dans sa veste écossaise crasseuse. Il avisa Dooley qui l'attendait et recula comme s'il venait de recevoir une baffe. Il claudiqua jusqu'au bureau. Dooley voyait qu'il était à jeun et souffrait du manque d'alcool. Il signa les papiers tandis que McGill récupérait ses effets personnels. Puis il dit :

– Allez, Mac. Si on discutait ?

– Mais qu'est-ce que j'ai fait, merde ? lâcha Ernest McGill d'une voix de basse éraillée.

C'était un petit bout d'homme aux jambes arquées. Visage basané et marqué de rides, masse de cheveux noirs et hirsutes. Il ressemblait un peu à une photo de Sitting Bull que Dooley avait vue, en admettant que ledit Sitting Bull ait eu les cheveux coupés avec des cisailles de jardinier et passé quelques nuits dans le caniveau.

– On a laissé partir tout le monde sauf moi.

– T'es coupable de rien à ma connaissance. T'as quelque chose sur la conscience aujourd'hui ?

– Je sais rien de rien.

– Moi non plus, Mac. C'est pourquoi j'ai besoin de te poser des questions. (Il se tourna vers le policier de permanence.) On peut vous emprunter une de vos salles d'interrogatoire ?

– Je vous en prie.

Dans la pièce, la porte fermée, Dooley demanda :

– On vous traite bien, là-bas derrière ?

McGill se posa en biais sur sa chaise, un coude sur le dossier, affalé comme sous le coup de la douleur. Il avait une tête de déterré et empestait encore plus.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

– Tu es mon témoin. Je ne laisse pas les gens embêter mes témoins.

McGill le regarda, les yeux papillotants.

– Ils m'ont piqué dix dollars ! Y a pas pires voleurs que les mecs en uniforme.

Quand il faisait la rue, Dooley avait vu des policiers détrousser des individus ivres morts. Pas beaucoup, mais il n'en faut pas des masses pour créer une réputation.

– Tu as un nom ?

– Hein ?

– Sais-tu le nom du policier qui t'a arrêté ?

La main de McGill tremblait quand il se la passa sur la bouche.

– Et comment !

– Alors tu vas sortir d'ici et porter plainte. Moi, je te soutiendrai. Comme ensuite je dois quitter le coin, je peux facilement leur glisser un mot en ta faveur. À toi de décider.

Un flic pour allié. Dooley voyait que McGill avait du mal à s'y faire. Il espérait mordicus que l'Indien allait refuser car il était parti pour avoir du pain sur la planche, mais il avait besoin d'Ernest McGill dans son camp et pensait que c'était le prix à payer.

– Laissez tomber, dit McGill. Ça vaut pas la peine.

– Libre à toi. (Dooley sortit son portefeuille et en retira un billet de dix dollars.) Tiens.

McGill étudia le problème, longuement et avec application ; là d'où il venait, personne ne vous donnait jamais rien pour rien. Mais dix dollars représentaient une grosse somme pour lui, et il se décida à tendre une main tremblante et à prendre le billet, exactement comme Dooley l'avait prévu.

– C'est pour ce que j'ai dit au flic l'autre jour, hein ?

– Sur ce que tu as entendu dans la ruelle.

– Je veux pas m'attirer d'ennuis.

– Avec qui ? Y a quelqu'un qui t'inquiète ?

– Non. Je parle d'aller au tribunal et tout.

– Mac, je ne vois pas pourquoi on en arriverait là. Je te demande deux choses : que tu me dises exactement ce que tu as entendu, et que tu me montres exactement où. C'est dans tes cordes ?

– Comme je l'ai dit l'autre jour, je cuvais une cuite. Je peux très bien l'avoir rêvé.

– Je ne pense pas. Si tu l'avais rêvé, t'en aurais pas parlé l'autre soir. Tu l'as dit à l'agent Gray parce que t'en étais sûr, pas vrai ?

Dooley observa son témoin aux prises avec la réponse. La tête qui penchait, les mains qui se croisaient pour ne pas trembler.

– Je me sens pas très bien, dit McGill.

– De quoi t'as besoin, Mac ? Tu veux manger quelque chose ? Je t'offre le petit déjeuner.

– Je boirais bien un coup.

– Je pourrais sans doute te payer ça aussi. Mais va falloir m'aider. (Il lui accorda trois ou quatre secondes.) Regarde-moi, Mac.

Puis au regard en biais que lui coulait l'Indien, il ajouta :

– On a fait mal à quelqu'un l'autre jour. Vraiment mal. Et tu le sais. Et t'en aurais rien dit si tu ne voulais pas nous aider à coincer ceux qui ont fait ça. Tu as l'occasion de faire une bonne action, Mac.

Ernest McGill résista près d'une demi-minute au regard de Dooley, puis répondit enfin :

– Je pourrais vous montrer où je l'ai entendue.

– Il m’y a conduit tout droit, dit Dooley au téléphone. Exactement où il a amené le premier policier. Pas de flottement cette fois, aucune confusion. Il m’a montré l’endroit où il dormait et m’a montré le bâtiment en question, juste de l’autre côté de la ruelle. Sans la moindre hésitation.

– Ma foi, vous semblez avoir ce qu’il vous faut, dit le procureur à l’autre bout du fil. Juste une chose. Que faisait-il dans la ruelle ?

Nous y voilà, pensa Dooley.

– Il dormait.

Un blanc, puis :

– Il dormait ? Quelle heure était-il ?

La main de Dooley se crispa sur le téléphone.

– Il dormait parce qu’il tenait sa cuite. S’il s’est réveillé, c’est qu’il devait avoir presque dessoûlé.

L’homme de loi toussota dans l’appareil.

– Vous allez avoir du mal à faire avaler ça à un juge.

– Écoutez, vous devez interroger le bonhomme. Vous verrez. Il était sûr et certain.

– Moi, je vais vous dire. C’est le juge qui va vouloir le faire. Quand vous lui demanderez de signer un mandat de perquisition, il va vouloir regarder votre témoin dans les yeux et l’entendre raconter son histoire sans bredouiller.

– Et merde ! s’emporta Dooley.

De retour à la salle d’interrogatoire, il tendit une tasse de café à McGill.

– Mac, dit-il, voici le marché. Tu vas prendre une douche, un repas et un demi-litre de vodka. Sauf qu’on te donnera la vodka par petites doses, histoire de te tenir en forme parce qu’il va falloir discuter avec un juge.

– Un juge ? Et pourquoi va falloir que je discute avec un juge ?

Ernest McGill avait beaucoup pris sur lui et Dooley vit qu’il touchait à ses limites.

Il croisa les mains sur la table et attendit que McGill centre son attention sur lui.

– Laisse-moi t’expliquer ce que j’essaie de faire. O.K. ? J’ai besoin d’un mandat de perquisition pour entrer dans le bâtiment. Pour

l'obtenir, je dois convaincre un juge que j'ai ce qu'on appelle un motif raisonnable et suffisant. Autrement dit, une bonne raison de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Quelque chose de suffisamment solide pour qu'un avocat astucieux ne puisse pas faire des trous dedans. Autrefois, le juge nous croyait sur parole, mais ils ont un peu durci les choses. Je dois passer par un procureur pour qu'il entérine tout ce que je fais pour que le tribunal ne le rejette pas plus tard. Or celui à qui je viens de parler dit que j'ai besoin de t'emmener voir le juge pour qu'il se fasse une idée de qui tu es. Si le juge pense que t'es un poivrot fini qui a eu des hallucinations, il ne nous donnera pas notre mandat de perquisition et nous ne découvrirons jamais ce qui s'est passé là-bas ce jour-là. Mais si tu réussis à rester cohérent assez longtemps, à regarder le juge dans les yeux en lui disant ce que t'as entendu, à le convaincre que tu disposes de toutes tes facultés et que t'es un honnête citoyen et tout, alors nous aurons notre mandat et nous pourrons peut-être voir ce qui s'est passé là-bas et peut-être même coincer quelqu'un. Et nom de Dieu, Mac, je jure que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te faciliter la vie ici. Je ferai courir le bruit que tu m'as dépanné et que personne ne doit t'embêter. Et je t'invite à dîner au *Pump Room* si ça te dit !

McGill le regarda et fit la dernière chose au monde à laquelle Dooley se serait attendu. Il frémit de toute sa carcasse comme un vieux tacot essayant de tourner au ralenti et lâcha une série de succions et de halètements, dans lesquels Dooley finit par reconnaître un rire.

– Vous êtes un foutu psychologue, pas vrai, inspecteur ? Un foutu psychologue. Y a juste un problème.

– Lequel ?

– Je ne bois pas de vodka.

– Tu en boiras ce matin, lui renvoya Dooley en se levant. Le juge la sentira pas sur ton haleine.

*

Le juge avait des poils gris qui lui sortaient des oreilles et des touffes de laine d'acier là où la plupart des gens ont des sourcils. Debout devant lui, Dooley le regardait parcourir la déposition.

– Vous dites que vous dormiez ? dit le juge sans lever les yeux.

Il parlait d'un ton brusque. La voix de l'autorité. Mordante,

impérieuse, peu habituée aux modulations. Dooley eut le sentiment que c'était sur le même ton qu'il demandait à sa femme de lui resservir du café le matin.

– Oui, monsieur.

Ernest McGill était assis sur le bord de sa chaise, l'allure d'un orphelin dans la veste en seersucker trop grande que Dooley lui avait achetée dans une boutique d'occasion de Madison, les mains posées sur les cuisses, les phalanges à peine visibles.

– J'avais beaucoup travaillé ce matin-là et j'étais fatigué, expliqua-t-il.

Le juge fixa McGill par-dessous ses sourcils.

– Quel genre de travail effectuez-vous, monsieur ?

– Ce matin-là, je ramassais des bouteilles. (Après la question péremptoire du juge, la voix de McGill tenait du borborygme creux. Du tonneau qui roule lentement sur le gravier.) Il y a un type dans Sangamon qui paie pour les vides. J'avais passé la matinée à en récupérer et je venais de livrer un chargement. Ensuite, je me suis senti fatigué et j'ai eu besoin de m'allonger.

– Aviez-vous bu ?

Dooley fixa d'un air réprobateur un ongle rongé, refusant de voir son mandat de perquisition percuter la rambarde et basculer dans le vide.

– Oui, monsieur le juge. J'avais bu, répondit McGill. Mais juste assez pour calmer ma tremblote et m'endormir. Comme on est seulement payé un demi *cent* par bouteille, j'avais juste récolté le prix d'un quart de vin.

– Je vois. (Dans le silence ambiant, le juge tourna une page de la déclaration.) Et un demi-litre de vin ne suffit pas à vous mettre en état d'ébriété ?

– Non, monsieur le juge. Voyez-vous, monsieur, je suis alcoolique. Je sais que c'est un méchant problème et qu'il m'a saboté la vie et tout, mais ça veut pas dire que je suis tout le temps ivre, monsieur. Un demi-litre de vin me suffit tout juste à me tenir tranquille. La plupart du temps, ça ne me fait même pas dormir, mais j'avais trimé comme un malade toute la journée à ramasser des bouteilles, et la nuit d'avant, j'avais pas beaucoup dormi parce qu'un type avec qui j'avais eu des mots avait passé son temps à me déloger des aires et que j'avais dû crapahuter pendant presque toute la nuit. Bouger, je veux dire. Si bien que quand j'ai eu un peu de vin dans le corps, je suis parti dormir

une heure ou deux dans la cage d'escalier que je connais dans la ruelle.

McGill se passa la main sur la bouche, une main plutôt stabilisée, et la laissa retomber sur sa cuisse. Ses yeux larmoyaient un peu, mais il regardait le juge en face.

Le juge laissa tomber la déclaration sur le bureau.

– Et qu'est-ce qui vous a réveillé ?

– Je sais pas exactement. Je suis juste revenu à la réalité, comme qui dirait, et je suis resté là un moment, je me sentais O.K. mais pas prêt à bouger. Et puis j'ai entendu son cri. Pas fort. Très loin. De l'autre côté du mur. Mais je l'ai entendu.

– Et êtes-vous allé voir de quoi il retournait ?

Le regard de McGill quitta le juge et sa main revint sur sa bouche. Dooley reporta le poids de son corps sur son autre jambe et se mit à réfléchir à d'autres angles d'approche.

– Non, monsieur le juge, dit McGill. Je suis juste resté là. J'étais pas sûr, au début. Et puis, quand elle s'est remise à hurler, ça m'a fait peur, j'ai fini par sortir de la cage d'escalier et je suis allé écouter à la porte, et je l'ai entendue encore. Alors là, ça m'a terrifié et j'ai filé.

– Et avez-vous pensé à aller chercher du secours ou à le signaler ?

McGill regardait de nouveau le juge. Le regard d'un homme hanté.

– Non, monsieur. Enfin, si. J'y ai réfléchi un peu. J'ai même marché en cherchant un policier, mais j'en ai pas vu, alors... je sais pas. C'est comme si j'avais essayé d'oublier. C'était pas la première fois que j'entendais quelqu'un crier. Et si vous voulez savoir la vérité, la police, elle se met pas toujours vraiment en quatre quand on a besoin de son aide. (Il lança un regard rapide à Dooley.) Mais...

La main de McGill se leva, voleta et retomba sur sa cuisse.

– Mais quoi ?

– Mais je me sens pas bonne conscience.

Le juge adressa à McGill un regard appuyé et qui en disait long sur son opinion des états d'âme dudit McGill, puis il leva les yeux vers Dooley.

– Si je comprends correctement ce document, vous n'avez pas vraiment de pièces à conviction permettant d'établir un lien entre le témoignage de cet homme et le crime sur lequel vous enquêtez.

– Juste le facteur temps, monsieur le juge. Nous pensons que notre

victime a été tuée cet après-midi-là.

– Mais vos suppositions quant à l’endroit où votre victime a été tuée restent ce qu’elles sont. Des suppositions.

– C’est une hypothèse, monsieur le juge. (Dooley savait par expérience que tenter d’en faire accroire à un juge était toujours une mauvaise politique.) Mais elle est rudement fondée.

Le juge eut un bruit de gorge qui se prêtait à toutes les interprétations et feuilleta de nouveau le document. Des secondes passèrent. McGill s’essuyait la bouche, Dooley faisait tinter de la petite monnaie dans sa poche. Finalement, le juge remonta la manche de sa tige et consulta sa montre. *L’affaire est entendue*, pensa Dooley.

– J’ai déjà vu des demandes plus solides, dit le juge. Mais j’en ai vu de pires aussi.

Il tendit la main vers un stylo.

*

Le soleil baissait déjà dans le ciel lorsqu’ils sortirent de la Criminal Court du comté de Cook et en descendirent les marches pour rejoindre California Avenue. Dooley plia le mandat de perquisition et le glissa dans la poche intérieure de son veston. Et donna une tape sur l’épaule d’Ernest McGill.

– Mac, t’es un sacré mec !

– Je peux avoir le reste de la bouteille maintenant ?

– Tu peux avoir tout ce que tu veux. Tu as faim ?

– Un petit peu.

– Où veux-tu aller ?

– Je sais pas. Vous pouvez me déposer dans Madison, j’imagine.

– Et puis quoi ? Je peux faire mieux !

– Non, c’est bon. Vous me déposez juste. Ça ira.

– Comme tu veux, Mac.

Le trajet jusqu’à Ogden se fit en silence. Pendant un moment, Dooley entendit le bruit léger du liquide heurtant la paroi de la bouteille que McGill portait à ses lèvres. Puis, à l’approche de Madison Street, de doux ronflements lui parvinrent de la banquette arrière. Quand il s’immobilisa dans la rue, il fallut quelques secondes à McGill

pour reprendre ses esprits. Son regard se précisa et s'arrêta sur Dooley qui l'observait par-dessus le dossier de son siège. Il se redressa tant bien que mal.

– Houla... Désolé. Un peu de fatigue, je crois. Merci pour la course.

– Tout le plaisir est pour moi, lui renvoya Dooley. Et écoute-moi. Je vais faire passer le mot, au district. Tu m'as été d'une grande aide. Si je peux faire quoi que ce soit pour toi, préviens-moi. D'accord ? Tu as ma carte.

Ernest prit appui d'une main sur la banquette et le fixa d'un air perdu, abandonné.

– Juste une chose, dit-il.

– Laquelle ?

– Coincez-les. (Dans le faible éclairage de l'habitable, les yeux de McGill luisaient, grands et blancs dans son visage ravagé.) Vous savez, il y a des moments... Bon Dieu, je l'entends encore hurler.

– Il n’y a rien au monde que je déteste autant, dit Stan Kowalczyk en approchant un briquet d’une Pall Mall. Amener les proches parents à la morgue. (Il referma le briquet et le rangea dans une poche de sa chemise.) J’ai eu des gens qui se sont évanouis sur moi, j’en ai vu devenir dingos et se taper la tête contre le mur, j’en ai même eu qui me sont tombés dessus à bras raccourcis. Comme si c’était ma faute si on avait tué leur enfant.

Kowalczyk naviguait dans les eaux de la quarantaine, mais ses cordes vocales abordaient la soixantaine, entamées par trop de cigarettes, voire un peu trop d’alcool, et par trop d’années à dire la loi à des gens qui ne savaient pas écouter. Il exhala de la fumée.

– Ce gars, j’ai eu de la peine pour lui. Faire tout le trajet depuis Kankakee en pensant que nous avions peut-être sa fille. Il avait l’air d’un mort ambulante. Une véritable épave.

– Qu’est-ce qui lui a fait croire que c’était elle ?

Dooley parcourait le rapport complémentaire que Kowalczyk avait jeté sur le bureau.

– Il a lu l’article sur ton macchabée dans le journal. Sa fille avait disparu depuis un mois. Il a parlé à quelqu’un au commissariat du croisement de la 11^e Rue et de State Street qui lui a dit : « Mais comment donc, venez jeter un coup d’œil sur elle. » Jamais vu un mec si heureux de perdre une journée ! Je ne dirais pas exactement qu’il avait un ressort dans ses talons en repartant, mais au moins, on relevait des signes de vie.

– O.K. Comment est-il si sûr que ce n’est pas elle ?

– Sa fille a un lupus sur la nuque et une cicatrice de vaccin sur le bras. Pas ta nana.

– D’accord. Merci de t’en être occupé.

– Toujours ravi de faire le ménage après l’équipe de nuit. Et je me réjouis que ça se finisse bien.

– Façon de parler, lui fit remarquer Dooley. Sa fille manque toujours à l’appel.

– Bah, au diable ! Qui a besoin que ça se finisse bien ? On est des flics, bon Dieu !

Lorsque Olson entra, Dooley fixait la fenêtre, le regard perdu dans la brume au loin, au-dessus du Loop¹. La pluie était partie voir ailleurs après avoir gâché la fin de semaine, laissant derrière elle le premier indice d'une météo embuée pour les prochains jours.

– Inutile de m'attendre, dit Olson. Si tu veux ouvrir le dossier sans moi, tu as ma bénédiction.

– Ne t'inquiète pas. Kowalczyk fait le travail à notre place.

– Seigneur ! Tu es sûr que c'est une bonne idée ?

– Il a eu un bonhomme qui est venu identifier notre mystérieuse inconnue ce matin, mais c'était une fausse alerte.

– Tant pis. C'est pour ça que tu laisses un Polack s'en charger ?

Kowalczyk lui fit un doigt d'honneur et continua à remplir sa serviette.

– Ton poivrot, ça s'est passé comment ? demanda Olson en se calant dans un siège.

– Impec, répondit Dooley. On a un mandat.

– Tu te fiches de moi ?

– Je t'avais dit que ça ne serait pas long.

– Sûr que tu sais embobiner les juges ! Donc, on a le feu vert pour l'agiter sous le nez de quelqu'un ?

– Je l'ai pas obtenu pour éponger tes taches de café. Qui conduit ?

*

La société d'immobilier se trouvait dans Jackson Street, juste après le croisement avec Halsted Street. On avait peint *Athens Import-Export* sur la vitre, avec des caractères grecs au-dessous. Des bougies, des nappes souvenirs imprimées d'images de l'Acropole et des livres en grec encombraient la vitrine. À l'intérieur on trouvait un comptoir et des étagères surchargées de bibelots : statuettes et objets en verre. Il n'y avait personne derrière le comptoir, mais quand Dooley appela, un type arriva par une porte au fond.

– C'est bien l'Athens Realty ? demanda Dooley.

Entre deux âges, le type. Chauve, maigre et un peu voûté, moustache grise. Il regarda Dooley puis Olson, pas heureux de ce qu'on voyait. Il avait les yeux légèrement mouillés.

– Qui veut le savoir ?

Dooley sortit sa plaque de sa poche.

– Inspecteurs Dooley et Olson, police de Chicago, Homicides Secteur Six. Vous avez une société d'immobilier quelque part à l'arrière ?

Le type regarda la plaque, puis Olson et Dooley tour à tour, et parut s'affaïsser un brin, comme s'il s'était un peu dégonflé.

– C'est sans doute à mon frère que vous voulez parler, dit-il. Il n'est pas là.

– Comment s'appelle votre frère ?

– Theodore Athanasopoulous. Moi, c'est Michael.

– Où pouvons-nous trouver votre frère, monsieur Athanasopoulous ?

Les yeux du type firent la navette entre les deux policiers.

– Il est retourné en Grèce.

– Quand ça ?

Haussement d'épaules.

– Environ deux mois.

– Quand doit-il revenir ?

– Je ne sais pas. Il avait des problèmes à régler.

– Je vois. Et c'est lui le propriétaire d'Athens Realty ?

– Tout à fait. Il disait qu'Athanasopoulous est trop long pour une enseigne.

– Et qui dirige l'affaire en son absence ?

La question était apparemment plus coriace que Dooley ne s'y attendait. Du moins Michael Athanasopoulous semblait-il se bagarrer avec la réponse. Après avoir contemplé deux secondes le comptoir d'un air sévère en grattant du pouce quelque chose dessus, il leva les yeux.

– Ma foi... moi, je suppose.

– O.K. Vous avez un immeuble au 952 West Adams Street ?

– Ça se peut. Je ne connais pas toutes les adresses. Normalement, voyez-vous, je n'ai rien à voir avec la partie immobilier. Je m'occupe surtout de gérer le magasin.

– Il y avait une usine, là-bas. Aujourd'hui, elle est vide. À qui devons-nous nous adresser pour y entrer ?

Il y eut un silence, tandis que les yeux mouillés papillotaient.

– Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il enfin.

– Peut-être rien du tout. Nous avons reçu une information laissant penser qu'un crime y aurait été commis. Nous aimerions voir les lieux, si possible. À qui dois-je m'adresser ?

Il vit que le type essayait de deviner quels étaient ses droits et obligations sans parvenir à s'en faire une idée.

– Il ne vous faut pas un mandat ? demanda-t-il après quelques secondes.

– Vous parlez de ce truc-là ? dit Dooley en sortant le document de la poche intérieure de sa veste, le dépliant et le posant à plat sur le comptoir.

Athanasopoulous l'étudia d'en haut, sans bouger, comme s'il craignait d'y toucher. Finalement, il leva les yeux.

– Je vous l'ai dit, Ted est en Grèce. C'est lui le propriétaire.

Dooley le dévisagea le temps de quelques *tic-tac* de l'horloge et le regarda cligner de ses yeux mouillés.

– Ce n'est qu'une hypothèse, dit-il. Mais je dirais que si je jetais un coup d'œil aux papiers, je constateraï que Ted est associé dans une société d'import-export. Exact ?

Coup d'œil soupçonneux suivi d'un haussement d'épaules.

– Mouais...

– Et je dirais aussi que si je jetais un coup d'œil aux papiers, je découvrirais que vous étiez associé dans la société d'immobilier. Exact ?

– Mouais... D'accord, officiellement. Mais c'est surtout le projet de Teddy. Il se charge de l'immobilier, je gère l'affaire d'import. Nous les dirigeons depuis ce bureau. Mais personne n'empiète sur le terrain de l'autre.

– O.K. Mais vous pourriez nous faire entrer.

Michael Athanasopoulous ferma les yeux. Il lâcha un long soupir et sa tête s'inclina. L'espace d'un instant, Dooley crut qu'il priait, appuyé au comptoir. Puis il leva la tête et regarda Dooley dans les yeux.

– J'ai essayé de le dire à cet idiot de salaud, lâcha-t-il.

Dooley était plus que rodé à attendre que des gens lui confient des choses qui auraient fait blêmir leurs avocats. Il prenait alors un air

bien spécial. Impassible, pas trop attentif, patient.

Michael Athanasopoulos poussa un soupir.

– J’ai un sacré problème sur les bras, dit-il.

*

Le local situé derrière le magasin abritait deux bureaux jonchés de papiers, quelques classeurs de rangement et des piles de cartons. Athanasopoulos dégagea des sièges à leur intention et s’affala sur un autre, à un bureau.

– Avant tout, il faut que vous compreniez que mon frère est un idiot.

– Tout le monde a un frère ou deux comme ça, dit Dooley. Qu’a-t-il fait ?

– Je vous ai raconté que Teddy avait des problèmes là-bas, en Grèce ? Je vous ai menti. Les problèmes, c’est ici.

Dooley se dit qu’il pouvait prédire la suite.

– Je vous écoute.

– Je ne sais pas quoi faire maintenant. Peut-être que vous aurez une idée.

– Seulement si vous nous dites d’abord ce qui vous ronge.

– Mon frère s’est attiré de gros ennuis. Des ennuis d’argent.

– Ce sont des choses qui arrivent.

– Voyez-vous, il a un problème.

– Oui, et vous aussi. Vous nous l’avez dit.

– Bon, d’accord. Écoutez. Mon frère aime le jeu. Il se croit un génie, incapable de perdre. Le crétin d’expert, toujours à étudier des martingales. Il croit pouvoir gagner à tous les coups. Il dit que c’est une science. Moi, je lui réponds : une science pour les bookmakers, ça c’est sûr ! Le fait est que pendant un moment, il a gagné. Puis il commence à perdre et se met donc à parier plus gros. Pour se refaire. Et avant qu’il s’en aperçoive, il s’est tellement enfoncé qu’il ne se refera jamais. Cet âne d’enfant de putain a perdu des milliers de dollars en paris ces deux dernières années.

Athanasopoulos s’interrompt, les yeux humides, l’air de plus en plus abandonné, attendant peut-être de la compassion.

- Vous disiez ? enchaîna Dooley.
- Du coup, ils ont commencé à rappliquer.
- Qui ça ?
- Les gorilles.

Dooley hocha la tête. Se dit : *eux, évidemment.*

- Vous avez des noms ?
- Des noms ? Vous blaguez ? Ils n'en donnent pas !
- Mais votre frère ? Vous a-t-il dit à qui il devait de l'argent ?
- Non. Il ne voulait pas en parler. Il savait que ça ne me plaisait pas et il essayait de faire ça en douce. Mais les gorilles qui le recherchaient lui ont grillé sa couverture. J'ai fini par le prendre sur le fait... à tripoter les livres de comptes, essayer de cacher qu'il se payait sur la société pour éponger ses pertes. Il a bien fallu qu'il m'en parle... ce connard.

- Vous a-t-il donné le nom du bookmaker ?

- Non. Tout ce que je sais, c'est qu'il appelait un type pour lui passer des ordres. Il allait récupérer son argent quelque part dans un bar quand il gagnait. Mais je ne connais pas le nom de l'endroit. Je n'ai pas demandé. Ça m'aurait avancé à quoi ? Je voulais juste qu'il rembourse les dettes et arrête de jouer.

- Que s'est-il passé ? Il s'est enfui ?

- Il a passé une sorte de marché avec eux. Il est venu me voir un jour et m'a dit que tout était réglé et qu'ils n'allaient plus nous embêter. Et puis, une semaine après, Ted me dit qu'il a besoin de prendre des vacances en Grèce et que je suis aux commandes le temps qu'il rentre. « Ne t'inquiète pas pour les immeubles, me dit-il. Les loyers arriveront au courrier, tu téléphones à Steve pour les problèmes d'entretien et tu me contactes pour tout le reste. » Donc, je vous renvoie sur lui. Je peux vous donner un numéro à Athènes.

- D'après vous, en quoi consistait le marché ? demanda Dooley.

Athanasopoulous avait du mal à le regarder.

- J'ai ma petite idée là-dessus. Une chose qu'il m'a dite avant de partir. Que le 952 Adams Street n'était plus à louer. « Laisse tomber pour le moment, qu'il m'a dit. Si on te demande, tu réponds qu'il a été loué. »

Dooley hocha lentement la tête.

– Vous avez une clé ?

Athanasopoulous soupira et ouvrit un tiroir du bureau.

– C'est là qu'on range les clés. J'ai vérifié. Il n'y en a aucune pour le 952 Adams Street.

– Et votre préposé à l'entretien ? Il devrait en avoir une, non ?

– Peut-être. Mais avant d'aller plus loin, je peux vous poser une question ?

– Bien sûr.

– J'ai besoin d'un avocat ?

Dooley connaissait la bonne réponse du point de vue du type : et comment ! Mais il n'allait pas le dire.

– Je ne vois rien dont je voudrais vous accuser.

Athanasopoulous hocha la tête.

– Vous me protégez si on me reproche de vous avoir fait entrer ?

Dooley n'ignorait pas que la question méritait réflexion. Il étudia un instant le problème, puis il répondit :

– Si on vous cherche des ennuis, vous montrez le mandat. Vous avez été contraint de nous laisser entrer, vous n'aviez pas le choix. Et vous ne nous avez strictement rien dit.

Athanasopoulous le dévisagea. Dooley entrevit une faible lueur d'espoir dans ses yeux mouillés. Et peut-être aussi autre chose. Du soulagement.

– Ça devrait faire l'affaire, dit Michael Athanasopoulous.

*

Dooley attendit patiemment sur le trottoir pendant que le vieux tripataillait les clés, Athanasopoulous fulminant en grec à côté de lui. La porte céda et Dooley fit signe à Athanasopoulous de le précéder, Olson fermant la marche. À l'intérieur, l'obscurité régnait. Athanasopoulous découvrit un interrupteur. Ils se trouvaient dans un petit bureau agrémenté d'un comptoir. Une fenêtre dans le mur du fond donnait sur un espace plus vaste plongé dans la pénombre, avec une porte sur le côté. Le préposé à l'entretien essaya plusieurs clés. L'une d'elles fut la bonne.

Ils le suivirent dans un grand atelier qui s'éclaira graduellement à

mesure que les tubes fluorescents s'allumaient. Le sol en béton conservait la trace des machines qui y avaient été boulonnées. Dooley et Olson partirent chacun dans un sens et traversèrent lentement la salle. L'écho de leurs pas se répercuta dans le vide. Les deux Grecs restèrent à proximité de la porte. Dooley inspecta le sol avec attention, tout en gagnant le fond de l'atelier.

Dans l'angle le plus éloigné, une large porte donnait sur une autre salle de grandes dimensions, un rai de lumière soulignant le pourtour de la porte abattante dans le mur du fond. Dooley s'immobilisa dans l'embrasure et chercha un interrupteur. Lorsqu'il le trouva, d'autres lumières s'allumèrent et révélèrent un espace assez grand pour contenir un camion de bonne taille entrant en marche arrière. Des années de graisse et de crasse avaient sali le sol en béton. Dooley longea un mur vers l'avant du bâtiment, Olson sur les talons. Dans le coin du garage situé en face de la porte basculante, deux cloisons se coupaient à angle droit, chacune pourvue d'une fenêtre, et formaient un habitacle d'un mètre carré couvert. Dooley poussa la porte de la pointe de sa chaussure. Se pencha et alluma un interrupteur.

Olson et lui avaient sous les yeux un linoléum gris de mauvaise qualité, de fausses boiseries bas de gamme avec des morceaux de ruban de masquage fixant encore des angles de feuilles de papier déchirées, quelques graffitis à l'encre noire et un bureau. Le meuble était placé en biais au milieu de la pièce, flanqué d'une chaise en bois à dossier haut. Dans la fluorescence blême, on se serait cru au bout du monde.

– Qu'est-ce que tu vois ? demanda Dooley.

– On a fait le ménage, répondit Olson après une minute. Où est la poussière ?

– Et tu sens quoi ?

Olson renifla à deux reprises, sans insister.

– Pine-Sol, dit-il.

*

Une camionnette de la police scientifique stationnait dans la ruelle, une voiture du commissariat garée derrière elle et une autre à couple, bloquant le passage. La porte basculante était relevée et, à l'intérieur, les lumières du garage allumées. Derrière les fenêtres du petit bureau d'angle, au fond, des techniciens allaient et venaient avec

détermination.

– Je n'en reviens pas qu'un juge vous ait donné le feu vert, dit le type aux cheveux gris et ondulés qui se tenait à côté de Dooley.

Francis McCone avait conservé un quelque chose d'irlandais malgré quarante ans passés dans les rues de Chicago, peut-être parce qu'il considérait cette ville comme le simple prolongement de son Irlande natale. « Du comté de Cork au comté de Cook », résumait-il volontiers en guise d'autobiographie. L'inspecteur-chef McCone dirigeait la troisième permanence et on ne lui en contait pas malgré ses manières joviales.

– Vous ne savez même pas si un crime a été commis ici, continua-t-il. Quand vous aurez un élément prouvant qu'il s'est passé autre chose qu'une tasse de café renversée et un coup de lavette pour essuyer, prévenez-moi.

– Ils vont trouver. Personne n'est capable de faire le ménage à fond.

– Avez-vous contacté le propriétaire ?

– Nous avons regardé son frère parler en grec au téléphone pendant un moment. À ce qu'il nous a dit, l'autre est en déplacement, quelque part à l'extérieur d'Athènes. Il continue d'essayer de le localiser. Nous avons demandé à tous ceux qui connaissent assez le grec d'appeler et de vérifier qu'il ne nous menait pas en bateau.

– Steve Dimas jure toujours qu'il le parle.

Dooley acquiesça d'un signe de tête.

– Et il nous a donné un ou deux noms. Des gens qui pourraient savoir avec qui pariait le frère. Il faut travailler aux deux bouts de la ligne. Dénicher le frère en Grèce, localiser ses complices ici. Ai-je oublié quelque chose ?

McCone donna un brusque coup de tête vers l'intérieur du garage.

– Juste un petit détail. S'ils ne trouvent rien, vous aurez seulement réussi à mettre le feu aux poudres. Ce sera selon. Ou un magnifique travail de la police ou un gaspillage irresponsable de temps et d'argent.

Pete Olson franchit la porte du petit bureau et traversa le garage, mains dans les poches, en évitant les portions du sol qu'on avait délimitées à la craie.

– Bingo ! cria-t-il en approchant.

– Quoi ? demanda Dooley.

– Ils ont trouvé du sang ! Au moins ce qu'ils estiment en être. Dans une fente de la chaise.

Dooley hocha la tête, lèvres pincées, veillant à ne pas regarder McCrone.

Olson les rejoignit.

– Naturellement, dans ce genre d'endroit, les gens passent leur temps à s'érafler les phalanges et à saigner pendant qu'ils prennent un sparadrap dans la trousse de premier secours.

– C'est juste, dit McCone. Ça ne veut strictement rien dire tant qu'ils ne l'auront pas recoupé avec celui de la victime. S'ils y arrivent. Encore trop tôt pour dire si vous êtes un héros ou un minable, Mike.

Dooley crut voir McCone sourire alors qu'il tournait les talons. Mais il ne l'aurait pas juré.

*

– Tu m'étonneras toujours, dit Olson. Un type aussi peu brillant que toi.

– À côté de toi, j'étincelle, lui renvoya Dooley en s'acharnant sur le clavier.

Olson pouffa.

– Sincèrement. Tu as mis dans le mille, mon salaud !

– Peut-être. (Dooley martela la dernière phrase de sa *Présentation de rapport complémentaire* et sortit vivement le formulaire du chariot.) Tant qu'ils n'auront pas comparé le sang avec celui de notre victime, c'est au point mort. Un ivrogne aura fait un cauchemar devant un immeuble qui appartient à un flambeur minable. Simple coïncidence.

– Oh, allez... Tu ne crois pas ce que tu dis, là.

– Je ne crois rien. Je rédige juste des conneries de rapports.

– Je sais. Tu essaies juste de ne pas la ramener.

Dooley jeta un regard rapide à son équipier.

– Si nous avons trouvé l'endroit où on l'a tuée, c'est un sacré coup de chance. Tu le sais aussi bien que moi. Et je pense que la chance s'arrête là. À partir de maintenant, ça va être l'enfer à l'état pur parce que si l'Outfit est dans le coup, personne ne parlera. Jamais. De quoi que ce soit. Sauf si nous pouvons trouver un bâton assez gros pour

cogner. À quand remonte la dernière condamnation d'un crime mafieux ?

– Ne désespère pas ! Il y a toujours une première fois.

– Ouais, dit Dooley en quittant son siège d'un air las. C'est ce qu'on dit.

*

La lettre était dépliée sur la table de la cuisine, face à Dooley quand il entra en venant du garage. Il sentit son cœur bondir quand il la vit, mais s'obligea à respecter calmement la routine qu'il s'était imposée avant d'y jeter un regard. Arranger sa veste sur le dossier de la chaise, prendre la bouteille dans le placard et un verre dans l'évier. Il se versa son doigt de whisky dans le verre avec une concentration intense et remit la bouteille à sa place. Puis il s'assit et tira la feuille de papier vers lui. Une seule page, couverte de l'écriture appliquée et légèrement sinueuse de Kevin au stylo à bille bleu.

26 mai 1969

Chers papa, maman, Kathleen, Frank...

D'abord et avant tout, ne vous faites pas de souci. Je vais bien, les choses sont rudement calmes dans le coin et nous espérons qu'elles vont le rester. Je sais que je ne vous ai pas écrit depuis un bout de temps et je m'excuse. Nous sommes allés sur le terrain pendant une quinzaine de jours, et même quand il n'y a pas trop d'action, c'est dur de trouver le temps d'écrire. On marche sur les pistes toute la journée et ensuite on doit délimiter un périmètre et en un rien de temps il fait nuit et on n'y voit pas pour écrire. Mais je vais essayer de faire de mon mieux. Nous sommes maintenant de retour à la base et j'ai eu vos trois dernières lettres. Dis donc, Kathleen, c'est super que tu aies décroché ton permis ! Fais attention et ne renverse personne. Frank, on me dit que les Cubs font du bon boulot, tiens-moi au courant.

Ça a un peu bardé ce mois-ci, mais nous n'avons rien eu de trop rude, et nous n'avons pas enregistré trop de pertes. Tout le monde espère que l'été sera calme et sympa. Peut-être qu'on arrivera même à aller à la plage ! Ça battrait de loin la jungle. Je n'aurais jamais cru dire une chose pareille, mais faire du camping devient rudement démodé.

Bon, déjà 9 mois de passés, encore 4 à tirer. Ça sera bon d'être à la maison. Maman, merci pour le colis Care². Papa, je suppose que tu as une petite idée de comment ça se passe ici, ne t'inquiète pas, c'est

supportable. S'il vous plaît, priez pour moi, vous me manquez tous, je vous aime et JE VOUS VOIS EN OCTOBRE.

Tendresses,

Kevin

Dooley pleura un peu, comme il le faisait toujours en lisant les lettres de son fils. Sans faire de bruit, en veillant à ne pas laisser échapper de larmes, en s'essuyant les yeux avec sa manche, prenant quelques inspirations profondes et gonflant les joues pour se reprendre – en entendant la voix de son fils dans sa tête. *Je suppose que tu as une petite idée de comment ça se passe ici.* Oui, Kevin. Et pas qu'une petite. Dooley savait ce que ça voulait dire. Ça voulait dire *c'est l'enfer, papa, je n'ai jamais rien connu de pire et je regrette de ne pas t'avoir écouté quand tu as essayé de me raconter, mais je dois le supporter ; je n'ai pas le choix.* Et puis ce *S'il vous plaît*, qui lui déchirait le cœur.

Pas de truc vraiment moche, pria Dooley. Fais qu'il n'arrive rien de vraiment moche à mon garçon. S'il te plaît.

Il vida son verre et monta rejoindre sa femme.

1- . Ou « la boucle » : le centre-ville de Chicago.

2- . Care package : paquet cadeau envoyé par la Cooperative for Assistance and Relief Everywhere.

Bon Dieu, mais que se passait-il dans le séjour ? Du haut des marches, on aurait cru à un grave accident industriel en cours. Dooley descendit l'escalier et entra dans la pièce, mains dans les poches, sourcils froncés. Frank était allongé sur le canapé, ses doigts tambourinant sur le bord de la couverture du disque au rythme de la musique. Il aperçut Dooley et s'arrêta net, visiblement sur ses gardes. Dooley lui adressa une grimace et fit le geste de tourner un bouton dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Frank prit un air boudeur et rabattit ses pieds par terre. Avec une lenteur étudiée, il s'approcha de la chaîne stéréo et baissa le volume.

– Combien de fois dois-je te répéter de ne pas mettre les pieds sur le canapé ? lui lança Dooley.

– J'ai enlevé mes chaussures, lui renvoya Frank en s'affalant de nouveau sur les coussins.

– Je m'en moque. Je ne veux pas voir tes pieds là-dessus. (Dooley examina de toute sa hauteur le disque qui tournait sur la platine.) Ce malheureux souffre. La musique est si mauvaise qu'elle le fait hurler.

– C'est si drôle que j'en ai oublié de rire, dit Frank.

– Et ça, qui c'est ? demanda Dooley en tendant la main. (Frank lui jeta un regard noir, mais lui donna la couverture de l'album. Dooley l'examina, un sourire s'élargissant lentement sur son visage.) Sainte Mère de Dieu ! Mais c'est ma tante Mary !

– Oh, ça va !

– Je ne blague pas. Elle avait exactement cette tête quand elle lâchait ses cheveux. La femme la plus dénuée de charme au monde ! (Dooley plissa les yeux pour déchiffrer le nom sur la couverture.) Mais c'est un homme ! Je n'en crois pas mes yeux.

– Rends-moi ça, tu veux ?

Frank agrippa la couverture de l'album.

Dooley hocha la tête.

– Écoute-moi, dit-il. Tu ne vas pas rester vautré là toute la journée.

– Je sais. Je sors tout à l'heure.

– Pas avant d'avoir peint le parement. Il n'en est pas question.

- Je vais m’en occuper.
- Tu vas t’en occuper aujourd’hui.
- Mais je dois aller au lac avec Terry !
- Tu iras au lac quand t’auras fini la peinture.
- Oh, allez... Tu as dit que je n’étais pas obligé de le faire tout de suite.
- J’en ai assez de te voir assis à ne pas te remuer les fesses. Il y a intérêt à ce que ce soit fait quand je rentrerai ce soir. Et correctement, c’est préférable.
- Allez, quoi, p’pa !

Dooley quitta la pièce avant d’exploser. Ces derniers temps, son benjamin avait le chic pour le mettre hors de lui. Dans la cuisine, Kathleen s’était perchée sur un tabouret sous le téléphone mural pour écouter quelqu’un à l’autre bout de la ligne, enroulant le fil de l’appareil autour de ses doigts, ses longues jambes bronzées croisées. Elle libéra ses doigts et les agita vers lui. Il se servit une tasse à la cafetière posée sur la cuisinière et l’apporta avec précaution jusqu’à la table, les yeux sur le journal qui y était ouvert.

John L. Lewis¹ était mort, sourcils compris. Nixon ne renonçait pas à la surcharge fiscale. Les Russes et les Chinois se canardaient. Plus on est de fous, plus on rit... Il alla se servir un bol de Wheaties et s’assit. Dans le South Side, un gang de Noirs avait déboulé dans un bistrot, enlevé une Blanche et l’avaient violée dans un immeuble abandonné. Dooley hocha la tête, mais tourna la page. Pas son problème. Ah, les nouvelles dignes de ce nom... Un convoi de la 4^e division d’infanterie avait été attaqué au nord de Pleiku. Et plus haut dans Quang Tri, où un semblant de calme avait régné ces derniers temps, le beau-fils de James Stewart, lieutenant dans les marines, était mort au combat. Il lâcha le journal et se resservit du café.

Kathleen raccrocha enfin.

- Bonjour, papa !
- Bonjour, mon cœur.
- Je peux aller au cinéma ce soir avec Carol ?
- Ça dépend de ce qu’on joue.

L’hésitation le renseigna sur le genre du film. Il leva les yeux, à temps pour saisir le regard prudent de Kathleen, ses lèvres entrouvertes comme à regret.

– Ça s'appelle *Midnight Cowboy*.

– Un western, hein ? Je croyais que tu n'aimais pas les westerns.

– Euh... c'est une sorte de western contemporain.

– Classé quoi ?

Kathleen obliquait vers l'évier, le regard détourné.

– Je ne sais pas exactement. Sans doute A.

– A comme *Adultes* ? Je me demande bien ce que ça peut être ! (Il reprit le journal.) Voyons voir à quoi ça ressemble.

– Papa... A signifie simplement que c'est une comédie dramatique. Qui traite d'un sujet d'adultes ou autre. Ça ne veut pas dire qu'il y a des tas de gens à poil qui s'agitent dans tous les sens.

– Par les temps qui courent, impossible de savoir. Bon Dieu, où ont-ils fichu ça...

Il s'énerma sur les pages. Comme il n'allait jamais au cinéma, il ne trouvait jamais la bonne section.

– Ta tante Barbara a dit que ce truc de l'an dernier... *Le Lauréat*... était le film le plus dégoûtant qu'elle avait jamais vu.

– Seigneur... Tante Barbara ! Pour elle, même *National Geographic* serait porno !

– Il l'est.

– Pa-pa !

– Du calme. Je blague... Nous y voilà. Comment tu l'appelles, ce machin ?

Nouvelle hésitation.

– *Midnight Cowboy*.

Dooley le trouva.

– X ? C'est quoi, ça ? *Interdit aux moins de dix-huit ans* ?

Il regarda sa fille.

Kathleen avait les yeux écarquillés.

– Tu plaisantes ! X ?

– Tu le savais, hein ? dit-il.

– Mais non ! Pas du tout !

– Ne mens pas. Je suis inspecteur, tu l'as oublié ? (Il planta le doigt

sur l'encart publicitaire.) Dis-moi, ce n'est pas le type qui jouait dans *Le Lauréat* ? Mais si, je suis sûr que c'est lui. Il est hors de question que tu ailles voir ce film.

– Papa... J'ai presque dix-huit ans.

– Eh bien, mon bébé, « presque » ne te tire pas d'affaire. Tu dois avoir dix-huit ans révolus pour entrer. C'est hors de ma juridiction. Grand Dieu, je n'en reviens pas de ce qu'ils tolèrent aujourd'hui ! (Il jeta le journal sur la table.) Tu pensais te faire passer pour dix-huit ans, hein ?

– Je ne savais pas que c'était X ! Et ne me traite pas de menteuse !

– N'essaie pas de me mener en bateau.

– Je ne le faisais pas ! Et j'en ai marre d'être traitée comme un bébé !

Dooley en avait assez.

– Je te traite comme tu mérites de l'être. Tant que tu vivras sous mon toit, tu te conformeras à mes règles. *Et ne prends pas le large quand je te parle !*

Le beuglement de son père l'arrêta net sur le seuil. Elle se tourna lentement pour le dévisager, blême et raide de défi.

– Tu as fini ? demanda-t-elle d'un ton égal.

– Pas tout à fait. (Il lâcha un grand soupir.) Kathleen, il y a beaucoup de choses révoltantes dans la vie. J'en vois tous les jours. J'essaie juste de t'en protéger. Ne sois pas si pressée d'être grande.

Elle croisa les bras.

– Je ne suis plus la petite fille à son papa.

Cela crevait les yeux. Encore une chose qui l'attristait.

– Je sais, dit-il.

– Je peux y aller maintenant ?

Il lui fit signe de filer.

– Oui. Et dis à ton frère d'éteindre ce truc de merde.

*

Les tâches simples n'existent pas, et Dooley le savait. Il y a toujours un grain de sable. Pas assez de bois, ou bien les vis sont faussées, ou

alors il y a des problèmes de charpente sous le papier mural. Dans le cas présent, la base de la paillasse avait pourri. En clair : toute la volée de marches de la véranda était à refaire. Un rapide bricolage d'une matinée s'était transformé en deux jours de boulot.

Dooley reprit ses mesures, marqua la coupe et coinça le crayon derrière son oreille. Il voulait en finir et passer une lotion sur son coup de soleil à la nuque, mais il résista à son envie de bâcler le travail. « Quand on ne prend pas son temps, on fait des bourdes », lui avait toujours dit son père quand il le formait en le surveillant de son œil d'aigle. À seize ans, Dooley renâclait un peu, mais il avait appris que le vieux avait raison, sur ce point comme sur tous les autres. Se presser n'attirait que des ennuis.

Il se redressa sur l'échafaudage quand le pick-up de Rob s'arrêta dans l'allée. Celui-ci descendit de la cabine et s'approcha en examinant d'un œil critique les nouvelles marches.

– Je pensais que tu en aurais fini, dit-il. Je vais te chercher une bière au frigo.

Dooley s'épongea le front du revers de la main.

– J'ai dû complètement refaire la paillasse. Et j'ai sué sang et eau pour déposer les anciennes marches sans abîmer le revêtement. Il va falloir aussi que je rebouche les fentes ensuite.

– Pas de pot. Tu en as pour longtemps ?

– Disons encore une heure.

Rob étudia la situation, puis haussa les épaules.

– O.K. Fais ce que tu as à faire. Tu veux passer à la maison plus tard pour que je te règle ?

– Parfait.

– Quand es-tu libre la prochaine fois ? Le boulot ne manque pas. J'ai de quoi t'occuper tout l'été si ça te dit.

Dooley ramassa la scie et se pencha sur son travail sans répondre. Honnêtement, il en avait marre de travailler pour Rob Devlin. Chaque année, il peinait davantage. Dooley et Devlin se connaissaient du West Side. Leurs pères avaient travaillé ensemble, et après la guerre, Rob avait repris l'affaire paternelle tandis que Dooley optait pour la police. Mais, peut-être juste en souvenir du bon vieux temps, Dooley avait effectué des travaux de menuiserie au noir pour Rob durant toutes ces années au lieu d'imiter la plupart des autres policiers qui exploitent leur statut dans une seconde activité confortable et sympathique. Tous deux y avaient toujours trouvé leur compte... des liquidités pour

Dooley, et une main-d'œuvre occasionnelle et fiable pour Rob. Mais Dooley commençait à se demander si le moment n'était pas venu de trouver quelque chose dans un bureau. Il effectua la découpe et éteignit la scie.

– Je ne sais pas. Il faut que je vérifie.

Rob ne bougea pas, plissant légèrement les yeux dans le soleil de fin d'après-midi.

– Tu commences à fatiguer, hein ?

Dooley ôta la sciure qui salissait la planche.

– Non, ça va.

Rob rit sans bruit.

– Écoute, Mike. Rien ne t'oblige à continuer à cause de moi. Je me demandais quand tu en aurais ta dose.

Dooley se décida à lever les yeux vers lui.

– Je pense qu'un brin de répit ne me ferait pas de mal, décrocher un peu. Mais je ne veux pas te laisser en rade.

Rob hocha la tête.

– J'apprécie. Mais j'ai d'autres bonshommes. Je viens d'engager un jeune qui me paraît rudement bon. Fort comme un putain de bœuf.

– Comme nous l'avons été, pas vrai ?

– Tu l'as dit. Écoute. J'aurais de quoi t'occuper cet été, mais je n'aurai aucun mal à te remplacer. À toi de voir.

Dooley haussa les épaules.

– Laisse-moi réfléchir. Je t'appellerai.

Rob lui tapa sur l'épaule.

– D'accord. (Il se tourna et partit vers son pick-up.) On n'a plus vingt ans, Dooley !

– Dieu merci !

*

Dooley était en arrêt dans un coin de son jardin de derrière, mains sur les hanches. Il fixait depuis un moment l'angle de la haute palissade où Rose avait planté ses hortensias. Le moteur d'une voiture

bourdonnait à intervalles réguliers dans une rue voisine. Un bruit très atténué de pop music sur une radio lointaine lui parvenait. Il aurait souhaité pouvoir rester là pour l'éternité.

La porte moustiquaire claqua et les pas de Rose résonnèrent dans le patio. Il se tourna vers elle, tandis qu'elle traversait la pelouse avec deux verres de thé glacé.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle.

– J'examine la clôture. Elle a besoin d'être réparée.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Il y a deux planches fendues en bas. Je dirais bien à Frank de s'en charger, mais je ne lui fais pas confiance, il ne le fera pas correctement.

– Écoute, on s'en est accommodés jusqu'à maintenant, on réussira bien à survivre quelques années de plus.

Il prit un verre et but le thé à petites gorgées. Pas assez sucré, comme d'habitude. Et comme d'habitude, il l'avalait sans faire de réflexion.

– C'est sûr. Comme nous survivons avec la peinture qui s'écaille et les dégâts des eaux au sous-sol. Il y a un million de réparations à faire dans cette satanée maison. Je répare un truc, un autre lâche.

– Merci de t'être occupé des toilettes.

– Je vais commencer à montrer à Frank comment faire ce genre de bricoles. Ce n'est pas si compliqué.

– Frank adorerait que tu lui apprennes. Ça ou n'importe quoi d'autre.

– Tu crois vraiment ? Chaque fois que j'essaie de lui dire un truc, il lève les yeux au ciel comme si ça ne valait pas la peine de m'écouter.

– C'est que tu te comportes toujours en policier avec lui. Essaie de le faire comme un père.

Il partit vers le patio.

– Oh, et puis ça suffit. J'en ai assez de me faire du souci pour lui. (Il se laissa tomber dans un fauteuil.) Et pour Kathleen aussi. J'ai assez de soucis avec Kevin là-bas.

Rose s'assit en face de lui et il regretta d'avoir parlé de Kevin. Elle allait remettre ça. Mais elle se contenta de fixer son thé d'un air sombre.

– C'est quoi, ce retrait de troupes dont on parle ? Tu crois que Kevin pourrait rentrer plus tôt que prévu ?

– Va savoir... Laird disait ce matin dans le journal qu'il comprendrait des unités de l'armée et de la marine. Peut-être que nous pourrions jouer de chance.

Rose regarda un moment le mouvement des glaçons dans le verre.

– On a commencé une lettre, Frank et moi, dit-elle. Elle est sur la table de la cuisine.

– Je vais m'en occuper.

Elle leva les yeux vers lui.

– Je ne veux pas t'imposer une autre corvée.

– Non, je sais bien. Je m'en occupe.

Elle laissa quelques secondes s'écouler.

– Tu as envie d'avoir un peu la paix ? D'aller au cinéma ou autre ?

– Au cinéma ? Tu peux me dire la dernière fois que ça m'est arrivé ? Je crois que le dernier film que j'ai vu était en noir et blanc ! Et parlant, je m'en souviens !

– C'était juste une suggestion. Excuse-moi.

– Je te demande pardon, Rose. (Il étudia sa femme et haussa les épaules.) Je ne sais pas de quoi j'ai envie. J'ai trop de choses en tête en ce moment.

– Oui, dit-elle en le regardant avec sa mine, selon lui, de martyr de la Foi. Moi aussi.

*

Dooley s'assit à la table de la cuisine, stylo-bille à la main, contemplant la feuille de papier devant lui. Il entendait le bourdonnement ténu de la pendule accrochée au mur. *Cher Kevin*, avait-il écrit un peu plus tôt. Au-dessous, un grand blanc. Pour la dixième fois, ses yeux parcoururent l'écriture brouillonne de Frank sur la première moitié de la feuille : *Willams et Santos marquent des tonnes de points et Jenkins et Hands sont super bons. Tout le monde dit que c'est leur année et je le pense aussi. Je suis allé à quelques matchs et c'était vraiment cool, des tonnes de gens dans les gradins qui faisaient les idiots et s'amusaient comme des dingues. Tu seras peut-être rentré avant les séries ? Nous pouvons obtenir des entrées. Fais vraiment gaffe et on ira ensemble.*

Dooley avait appris à sortir un rapport utilisable d'une machine à écrire, mais l'écriture ne lui venait pas facilement. Que mettre sur un morceau de papier qui corresponde à ce qu'il souhaitait dire à son fils et que tout le monde puisse lire ? Sûr qu'il n'allait pas laisser Rose voir ce qu'il voulait vraiment lui écrire. *Maintenant tu en sais autant que moi, petit. Rien ne sera jamais plus pareil pour toi.* Hors de question de mettre ça dans une lettre. Peut-être que lorsque Kevin serait de retour, ils pourraient aller quelque part tous les deux, à la pêche ou ailleurs, et peut-être, à côté d'un feu de bivouac ou au comptoir d'un bar, en parler. Il aurait tant aimé avoir eu quelqu'un avec qui discuter quand il était rentré du Pacifique. Mais ça n'était jamais arrivé.

Pas grand-chose à signaler, ici, écrivit-il. *Juste surchargé de travail. Les gens n'arrêtent pas de se faire tuer.*

*

Lorsque Dooley entra, Olson était déjà installé à son bureau, à feuilleter des papiers. Il leva les yeux.

– Tu as l'air d'un nouvel homme. C'était bon, tes jours de repos ?

– Et comment ! J'adore crier sur mes enfants et me bagarrer avec ma moitié. Qu'est-ce que tu fiches ici ?

– Il n'y pas que toi à être autorisé à venir aux aurores, si ? J'ai téléphoné à nos voisins des État limitrophes comme tu me l'as demandé. Impossible de le faire l'autre jour à cause de l'agitation. Ils vont m'envoyer des trucs par câble.

– Des découvertes ?

– Peut-être. On a une fille à cheveux bruns disparue depuis une semaine de Marion, dans l'Indiana. Mais elle a juste dix-huit ans.

– Sans doute trop jeune. Mais on ne sait jamais.

– Celle-ci pourrait être un peu plus prometteuse. On a signalé la disparition d'une femme de trente ans près d'Elkhart Lake, dans le Wisconsin. D'après la fiche, on ne l'a plus revue depuis lundi dernier. Des cheveux bruns, et l'âge et la taille semblent correspondre. Et deux autres de plus. Je commençais tout juste à vérifier. Je les appellerai si ça se présente bien.

– O.K. Où est le dossier ? On va regarder ce que la deuxième permanence a trouvé sur Athanasopoulos et ses amis.

– Je l'ai déjà fait. On ne dirait pas que nos collègues se sont remués.

Dooley jeta un coup d'œil.

– Bande de feignants... Qu'est-ce qu'ils foutent toute la journée ?

– Ils sont débordés aussi, j'imagine.

– Soit. Écoute, on part localiser quelques-uns de ces crétins. Bon Dieu, il suffit que je prenne deux jours et c'est le bordel !

*

– Teddy Athanasopoulous ? Vous lui voulez quoi ?

Le boucher avait des sourcils épais et charbonneux et des cheveux blancs qui se clairsemaient. De la sueur au front et du sang sur son tablier. Il cessa de débiter un gros morceau de bœuf en steaks. Au vu du couteau qu'il avait en main, Dooley apprécia d'être séparé de lui par un comptoir.

– J'ai des questions à lui poser.

– Ça fait deux mois que je ne l'ai pas vu. J'ai entendu dire qu'il est reparti en Grèce.

Une fin de non-recevoir. Le boucher rabaissa son couteau sur la viande.

– Mais vous, vous êtes toujours là, dit Dooley en affichant son air patient.

Deux autres steaks tombèrent sur le billot.

– Je suis pas Teddy Athanasopoulous.

– Vous ferez l'affaire. Vous avez pris assez de verres ensemble.

– D'après qui ?

Le couteau s'immobilisa. Dooley lui adressa un regard qui signifiait : *Tu as intérêt à ne pas le demander.*

– Vous voulez en parler devant les clients ou bien vous préférez qu'on en discute en privé ?

Dooley s'était acquis l'attention complète des trois femmes à cabas dès qu'il avait sorti sa plaque.

Le sourire narquois du boucher parut un brin plus méditatif. Il se tourna pour appeler quelqu'un dans l'arrière-boutique.

– Panos ! Ramène-toi une seconde ! (Un type plus jeune franchit la porte.) Occupe-toi des clients, tu veux ? Six steaks pour madame. (Il

abandonna son couteau et fit le tour du comptoir.) Allons dehors.

L'auvent au-dessus de la porte les protégeait du soleil. Le boucher sortit un paquet de Chesterfield d'une poche et en alluma une.

– Qu'est-ce que vous avez besoin de savoir ?

– Chez qui Athanasopoulous plaçait ses paris.

Le boucher souffla la fumée vers Jackson Street.

– Quels paris ? demanda-t-il.

– Ceux qui lui ont fait perdre assez d'argent pour l'obliger à quitter le pays. Ces paris-là.

– Comment je le saurais ?

Dooley bougea, se rapprochant juste assez du boucher pour l'obliger à le remarquer, à se tourner et à le regarder dans les yeux.

– Si vous ne le saviez pas, vous seriez choqué et vous me poseriez des tas de questions. Si vous savez qu'il a dû partir à cause de ses paris, vous savez avec qui il parie. Alors maintenant, assez de conneries.

Le boucher détourna les yeux et aspira une bouffée.

– C'est son crétin de petit frère qui vous en a parlé, pas vrai ?

Dooley commençait presque à éprouver de la pitié pour Michael Athanasopoulous. Presque.

– Je veux un nom, dit-il.

Le boucher regarda passer des voitures et tira sur sa cigarette en plissant les yeux pour voir quelque chose par-dessus l'épaule de Dooley.

– Nous ne parions jamais des sommes énormes, bon sang ! Teddy a juste joué de malchance.

Décidément, le bonhomme mettait du temps à comprendre.

– Écoutez, Nick. Vous n'avez pas fait attention quand je me suis présenté, n'est-ce pas ? Je ne suis pas de la brigade des Mœurs. Je me contrefous de vos paris.

Le boucher le dévisagea.

– Alors vous êtes quoi ?

– Je suis de la brigade des Ho-mi-cides. Vous savez ce que ça signifie ?

Le boucher parut s'émouvoir.

– Qui s'est fait tuer ?

– C'est moi qui pose les questions. Donc, vous pariez avec qui ?

Dooley vit le visage du boucher changer lentement, à mesure qu'il prenait conscience de ne plus avoir pied.

– Qu'est-ce qui va se passer si je vous le dis ?

– Pour vous ? Strictement rien. Vous me croyez du genre à dire à votre gars qui m'a donné son nom ? Crachez-le et on n'en parle plus.

Le boucher hocha la tête.

– Je ne sais pas.

Dooley soupira.

– Comme je vous l'ai dit, Nick, je travaille aux Homicides. Mais je connais des inspecteurs des Mœurs. Et ça les intéresserait de savoir ce que vous faites de vos billets de banque. Sauf qu'ils n'ont pas besoin de le savoir.

Il vit le visage du boucher se durcir. Parvenir à l'inévitable conclusion. Le boucher aspira un grand coup.

– Je connais juste le surnom du gars. Charley Sawbucks². (Il jeta sa cigarette dans le caniveau.) C'est un Italien.

*

– Un Italien. L'intrigue s'épaissit. (McCone parut amusé et se renversa dans son fauteuil derrière son bureau.) Personne ne s'étonne ?

– Un Rital avec un surnom à la noix ? Non, ça ne m'étonne pas.

– Donc, vous savez où trouver ce Charley Sawbucks ?

– Je tiens une piste. Mais je vais d'abord poser la question au Renseignement. Histoire de savoir à qui j'ai affaire.

– Appelez Ed Haggerty à Maxwell Street. Il y a des années qu'il leur cherche des poux.

– Demain à la première heure. Maintenant nous attaquons le téléphone. Nous avons quelques avis de recherche à vérifier.

– C'est ça, faites exploser la facture téléphonique de la ville. (McCone cherchait déjà un crayon, lui signifiant son congé. Au moment où Dooley atteignait la porte, il l'arrêta.) Mike...

– Oui ?

– Bon boulot.

Dooley ouvrit la porte d'un geste vif.

– Un peu tôt pour le dire, non ?

*

– Mme Victoria Radke, je vous prie.

– Euh... à l'appareil. C'est moi.

Une petite voix. Lointaine. Le ton hésitant. Dooley avait l'habitude de cette note d'appréhension en réponse à la détermination de sa voix au téléphone.

– Madame Radke, ici l'inspecteur Michael Dooley, de la police de Chicago. Si j'ai bien compris, vous avez signalé une disparition la semaine dernière. Sally Totowski.

La femme mit deux secondes à trouver sa voix.

– Vous l'avez retrouvée ?

– Nous ne sommes pas sûrs, madame Radke.

Il avait appris, il y avait longtemps, qu'il ne lui incombait pas de gérer les émotions. C'était le problème de l'autre personne. Il pouvait seulement exposer la situation d'un ton neutre et se tenir prêt pour les retombées.

– Nous avons la victime non identifiée d'un homicide qui correspond peut-être au signalement que vous avez donné.

– Oh, mon Dieu ! (L'espace d'un instant il crut qu'ils avaient été coupés, puis Victoria Radke fut de retour, sa voix sortant à peine d'une gorge nouée.) Je n'arrive pas à le croire. Pas ça. Que lui est-il arrivé ?

– C'est-à-dire que comme je le disais, nous ne sommes pas certains, au moment où je vous parle, de l'identité de la victime. Nous avons besoin que vous nous fournissiez toute indication susceptible de nous aider à l'identifier, même s'il ne s'agit pas d'elle. Avec un peu de chance, vous pourriez nous aider à ôter votre amie de la liste.

« Donnez-leur quelque chose à quoi se raccrocher », lui avait naguère conseillé un vieux policier.

Elle essayait, il le savait. Il l'entendait presque tenter de se dominer.

– Que puis-je vous dire ? demanda-t-elle enfin, la voix calme.

– D’abord reprendre avec moi le signalement que vous nous avez donné. Juste pour préciser quelques points. Vous avez déclaré que Sally avait les cheveux bruns...

– Oui, c’est exact. Brun clair.

– Je vois. Et pourriez-vous me dire approximativement de quelle longueur, comment elle était coiffée ? Au moment de sa disparition ?

– Eh bien, pas trop longs. Pas comme beaucoup de filles les ont. Je dirais... lui arrivant juste aux épaules. Vous voyez ? Et elle se coiffait de façon à leur donner du volume. Ils ne pendaient pas, ils rebiquaient vers l’intérieur, si vous voyez ce que je veux dire. Comme, je sais pas... comme ceux de Barbara Felton à la télévision, si ça peut vous aider. Elle avait un serre-tête le dernier soir où elle est sortie. Pour les tenir derrière les oreilles, vous voyez ?

– Tout à fait.

Les cheveux de sa morte étaient poissés de boue et de graisse, et leur volume n’était plus qu’un lointain souvenir. La longueur, en revanche, correspondait. Il sentait que ça allait être une conversation où chaque interlocuteur défend des idées contraires. Peut-être était-ce le moment de faire attention aux temps des verbes.

– Pourriez-vous me dire si Sally a des signes distinctifs susceptibles de nous aider ? Des cicatrices, des taches de vin, des tatouages... ce genre de choses.

– Des tatouages ? Grand Dieu non ! Des taches de vin... non. En tout cas, pas à ma connaissance.

– Et des cicatrices ? D’anciens points de suture, des traces d’opération. Rien de la sorte ?

– Je ne pense pas. Rien de grand. Ah... je me souviens qu’un jour, quand nous étions petites, on avait dû lui mettre des agrafes au coude après qu’elle s’était coupée avec une fenêtre cassée. Mais je ne sais pas si ce serait encore visible.

Dooley dut écarter le récepteur pendant qu’il prenait une profonde inspiration par les narines. C’était là le plus dur. Son succès signifierait la dévastation pour la femme à l’autre bout de la ligne.

– Madame Radke, dit-il avec prudence. Êtes-vous encore en possession des affaires de Sally ?

– Oui, naturellement. Tout ! Nous venons juste de les ranger. (Une seconde ou deux s’écoulèrent.) Pourquoi ?

Ce n'est pas ton problème, se répéta-t-il en exécrant cet instant.
Comme toujours.

– Madame Radke, je pense que nous allons avoir besoin que vous veniez pour une identification éventuelle.

– Non !

– Et si vous pouvez apporter des objets qui auraient ses empreintes, ça nous aiderait beaucoup.

Quelque part dans le Wisconsin, une femme souffrait, sa voix s'effaçant de plus en plus dans le récepteur.

– Oh non. Oh mon Dieu... Sally, Sally, Sally...

1- . Dirigeant syndicaliste, président de United Mine Workers of America (UMWA), reconnaissable à ses sourcils broussailleux.

2- . Soit Charley Dixdollars.

– Charley Sawbucks... Donc, on l'appelle encore ainsi ?

À l'autre bout du fil, Ed Haggerty avait la voix qui s'éraillait. Celle d'un homme d'âge plus que mûr. Dooley ne l'avait jamais rencontré, mais connaissait la légende : dans une division du Renseignement vouée, d'après certains, à étouffer l'information autant qu'à la collecter, Haggerty se détachait du lot. Il avait coincé tout le monde, d'Alderisio à Yaras, au moins une fois, et probablement torpillé sa carrière personnelle par la manie qu'il avait de faire son travail.

– Vous parlez de M. Charles Scaletta, si je ne m'abuse. Un pilier du métier.

– Vous voulez dire des paris. À ce que je comprends, ce n'est pas un tueur.

– Certainement pas ! Charley est dans les chiffres. Tout ce qu'il fait, c'est prendre les paris. Et il est bon ! Je ne crois pas qu'il ait jamais purgé de peine. Charley n'est jamais là quand les gars du shérif enfoncent la porte. Ce sont toujours ses employés qui s'entassent à l'arrière du fourgon. Lui, il finance les cautions, règle les amendes, met sur pied une nouvelle officine. Le prix à payer pour se tenir à flot. Il est dans le circuit depuis que Nitti et Guzik filaient des concessions dans les années 30. Non, Charley ne fait de mal à personne. Il a des gens qui s'en chargent pour lui en cas de besoin.

– O.K. Voilà de quoi il retourne. Un de ses clients a été complètement dépassé et les gorilles ont rappliqué. Le client en question a quitté le pays, mais nous pensons qu'il a conclu un arrangement avant, et qu'une part de l'arrangement consistait à donner les clés d'un immeuble vide qui lui appartenait. Or il semblerait qu'un homicide y a été commis, et j'essaie de remonter la filière de Charley au détenteur actuel des clés.

– Un homicide ? Qui y a eu droit ?

– Nous pensons que la fille retrouvée sur la berge a été tuée dans le bâtiment.

Il y eut un court silence.

– Ça m'étonnerait... Ça m'étonnerait beaucoup. Ce n'est pas dans leurs méthodes.

– D'après nous, ils voulaient obtenir quelque chose d'elle. Mais nous

ne sommes même pas sûrs qu'ils l'aient tuée là. Je suis juste une piste.

– Primo, s'il y a eu intimidation, Charley n'en saurait rien. Du moins officiellement, si vous voyez ce que je veux dire. S'il en a besoin, il a juste à glisser une allusion à qui de droit. Il prend le téléphone et dit : « Salut, j'ai un type qui lambine, est-ce qu'un de vos gars pourrait lui dire deux mots ? » Ce genre de choses. Charley va vous regarder avec de grands yeux innocents et niera même connaître ce pauvre crétin. Vous avez du solide sur cet arrangement ?

– Une déduction. Disons qu'avant de partir, le client a interdit à son frère de mettre les pieds dans le bâtiment et que les clés ont disparu. Je mettrais ma main au feu que le frangin est net, et plus ou moins dans le noir sur toute l'histoire. Il s'est montré coopératif.

– Je vois. À mon avis, vous avez intérêt à retrouver l'autre frère car vous n'obtiendrez rien de Charley.

– Je le pense aussi. Je voulais juste savoir où il se situe dans le scénario. À qui il en réfère, à l'oreille de qui il glisse un mot.

– Charley rend des comptes à Taylor Street. En clair à Joey Aiuppa, le patron. Mais ce gang a toute une armée, beaucoup de types à qui Charley pouvait faire appel. Et je ne vois pas quel usage il aurait fait d'un immeuble vacant. Je dirais plutôt que les gorilles, ou celui qui les lui a prêtés, ont pris les clés dans le cadre de sa part du marché. Qu'ils y ont juste vu une possibilité. Un type de l'Outfit trouvera toujours un bâtiment anonyme et sympa avec une bonne serrure. Il y avait des trucs dedans ? Des marchandises volées, par exemple ?

– Pas à ma connaissance. Les techniciens l'ont passé au peigne fin.

– O.K. Je peux pas vous dire, juste là, qui s'occupe des problèmes de dîme de Charley. Laissez-moi passer un coup de fil ou deux, et je vous rappelle.

– Parfait. Vous avez mon numéro.

– Tout à fait. À mon avis, vous n'êtes pas sortis de l'auberge. Dans un cas de ce genre, et si l'Outfit n'est pas dans le coup, les bouches vont se fermer à double tour.

– Nous avons l'habitude, dit Dooley qui raccrocha et leva les yeux vers Olson, debout à côté de lui. Du nouveau ?

– Un appel des Radke. Ils viennent d'arriver. Je leur ai dit de nous retrouver à la morgue.

Victoria Radke était une blonde qu'on aurait qualifiée de belle plante quelques années, voire quelques jours auparavant, mais le chagrin n'est pas tendre pour l'allure et le teint. Devant la femme de trente ans qu'il avait en face de lui, effondrée, la tête sur l'épaule de son mari et une poignée de Kleenex pressée contre le nez, Dooley eut la vision fugitive de la petite vieille rompue par la vie qu'elle serait un jour.

– Excusez-moi, dit Victoria Radke. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Je ne m'étais jamais évanouie.

– Ne vous inquiétez pas, dit-il. Vous êtes sûre que ça va maintenant ?

– Ça n'ira plus jamais.

– Elle n'aurait pas dû voir une chose pareille ! s'indigna le mari, qui avait un bras passé autour des épaules de son épouse et son autre main plantée sur sa cuisse à lui.

Proche de la quarantaine, grand, visage chevalin virant au blême. Un de ces individus qui réagissent au choc en se braquant contre la terre entière.

– Je pouvais entrer tout seul. Vous n'aviez pas à lui infliger ça.

– Vous avez raison. Vous êtes bien sûr qu'il s'agit d'elle ?

Radke hocha la tête avec violence.

– Comment dire « sûr » ! Ça lui ressemble, mais je ne peux pas en jurer.

– Les empreintes nous le confirmeront.

Sa femme étouffa un sanglot.

– C'est atroce... Je ne peux même pas jurer qu'il s'agit d'elle. C'est bien sa couleur de cheveux, mais je ne peux rien vous dire d'autre. Et il y a la cicatrice. Mais... Seigneur, qu'est-ce qu'on lui a fait ?

Dooley déplaça son bloc-notes de quelques centimètres.

– On l'a rouée de coups.

– Comment est-elle morte ?

– Elle a été étranglée.

– Mon Dieu... c'est horrible.

Et tu ne connais pas la moitié de l'histoire, pensa Dooley.

– Elle a fini de souffrir, dit-il. Elle est en paix. Maintenant, c'est à nous de mettre la main sur ceux qui ont fait ça.

- C'est la Mafia. Je suis sûre que c'est la Mafia.
- C'est elle qui vous en a parlé ?
- Elle sortait avec un voyou. On l'a abattu l'hiver dernier.

Dooley avait interrogé des milliers de témoins au fil des ans, mais il pouvait compter sur les doigts d'une main ceux qui lui avaient fait relever aussi violemment la tête.

- Elle vous a dit ça ?

– Oui. Elle m'a téléphoné de Chicago en... je ne sais pas, février disons ? La première fois que nous nous parlions depuis un moment. Elle m'a dit qu'elle envisageait de quitter la ville et m'a demandé si elle pouvait séjourner chez moi pendant quelque temps si elle se décidait. C'est là qu'elle m'a parlé de son copain. Sally n'avait jamais beaucoup de chance avec les hommes. Ou peut-être qu'elle les choisissait mal. Je ne sais pas.

- Pouvez-vous me dire comment s'appelait cet ami ?

– Herb quelque chose. Je n'en sais pas plus. Toujours à en parler. « Herb ceci, Herb cela. » C'était un flambeur ou je ne sais quoi. Et il passait son temps à Las Vegas. Il l'y a emmenée plusieurs fois.

Dooley essaya de se remémorer l'hiver précédent. Le syndicat des jeux n'entrait pas dans son champ de compétences, mais il connaissait tous les noms.

- S'agissait-il d'Herb Feldman, par hasard ?

– Je ne sais pas. Je ne crois pas qu'elle m'ait même jamais dit son nom de famille. Juste qu'il jouait et qu'il avait un tas d'amis dans la Mafia, qu'il avait fait quelque chose qu'il ne fallait pas et qu'ils l'avaient tué.

Dooley se rappelait l'affaire, mais pas les détails. Quelque part dans les banlieues sud, si sa mémoire était bonne.

- Et c'est pour ça qu'elle devait quitter la ville ? demanda-t-il.

– Elle n'a pas dit ça. Juste qu'elle voulait sortir de cette vie-là. Elle avait fini par en avoir sa claque des gangsters, disait-elle. Qu'importe. On était en février et elle ne pensait pas venir avant le début mai.

- Y avait-il longtemps qu'elle en fréquentait ?

– Je ne pourrais pas vraiment vous dire. (Victoria Radke se tamponna le nez et reprit le dessus, se redressant et lâchant une grande bouffée d'air.) Voyez-vous, Sally et moi avons grandi ensemble à Aurora, mais nous sommes restées longtemps sans nous voir. Elle

avait toujours voulu aller à Chicago, elle est partie dès la fin du lycée, elle y a trouvé un emploi et elle n'est jamais revenue. Nous sommes restées en contact, mais sans plus. Vous savez bien... Les premières années, je suis allée la voir plusieurs fois, et puis j'ai fait la connaissance de Bob, on s'est mariés, on s'est installés dans le Wisconsin et nous nous sommes perdues de vue pendant un moment. Jusqu'en février. Elle a téléphoné à ma mère pour avoir mon numéro. Et puis en mai, elle m'a rappelée et m'a demandé si elle pouvait séjourner à la maison. Je lui avais parlé de l'hôtel et elle voulait savoir si elle pouvait habiter chez nous un moment et y travailler, par exemple. J'ai répondu que oui.

– Excusez-moi, mais quel hôtel ?

– La famille de Bob possède un hôtel sur le lac. C'est là que nous habitons et nous le gérons. Nous lui avons donné une chambre et elle y a fait des travaux divers : aider à la cuisine, faire les chambres. Ce genre de choses. Le temps de décider de ce qu'elle allait faire ensuite.

– Je vois. Savez-vous quand elle a commencé à fréquenter le milieu ?

– Pas vraiment. Sauf que c'était le genre de vie dans lequel elle était tombée. Les night-clubs et les bars et tout. Ça a dû commencer quand elle était bunny.

Le front de Dooley se plissa.

– « Bunny » ?

– Au *Playboy Club*.

– Je vois.

– Sally avait toujours voulu entrer dans le monde du spectacle. Elle était vraiment séduisante, vraiment belle. Et au bout d'un moment, à Chicago, elle a été engagée au *Playboy Club*. Elle m'a envoyé une photo d'elle en costume. Elle était faite pour ça.

– Combien de temps y a-t-elle travaillé ?

– Au *Playboy Club* ? Je ne sais pas. Deux ans, peut-être. Après, elle a trouvé un emploi de danseuse dans un bar je ne sais où.

– Rush Street, dit le mari. Quelque part dans Rush Street.

Dooley attendit la suite, mais Radke se contenta de le regarder d'un air méchant.

– Vous rappelez-vous le nom ?

– Pas du tout. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a dit qu'elle travaillait

dans Rush Street. Impossible de vous dire où. Je ne crois pas qu'elle nous l'ait jamais dit.

– A-t-elle mentionné des partenaires, des amis ?

– Elle avait une copine, dit Victoria Radke. Une autre fille qui travaillait au *Playboy Club*. Une bunny aussi. Je crois qu'elles étaient colocataires. Elle s'appelait Laura. Je m'en souviens.

– Pas de nom de famille ?

– Je ne crois pas qu'elle l'ait jamais dit. Juste que Laura était sa meilleure amie à Chicago.

– O.K. Nous pourrions sûrement la retrouver par le club. Maintenant, pouvez-vous me dire ce qui s'est passé le jour où elle a disparu ? C'était, voyons voir... vous disiez, lundi de la semaine dernière. Le 2 ?

La femme regarda son mari, puis elle dit :

– Il ne s'est rien passé en réalité. Simplement, nous ne l'avons plus revue après ce lundi soir. Elle est partie au bar après avoir fini à la cuisine et elle n'est jamais rentrée. Elle allait et venait comme ça lui disait. Elle n'avait même pas d'emploi vraiment régulier. Elle nous dépannait quand nous avions besoin d'elle. Nous n'avons commencé à nous poser des questions que le lendemain après-midi. Bob voulait qu'elle tienne le bar à la plage ce jour-là. Nous gérons une sorte de paillote où les gens peuvent acheter des boissons. Or, impossible de mettre la main sur elle.

Radke se rembrunit.

– J'étais en rogne parce que je comptais sur elle et qu'elle ne s'était pas montrée. J'ignorais complètement qu'il lui était arrivé quelque chose.

Sa femme renifla.

– Et ce soir-là, nous avons commencé à nous inquiéter un peu. Nous avons posé des questions autour de nous, mais personne ne l'avait vue.

– Où se trouvait le bar ?

– Juste au bas de la rue. C'est une petite ville. Juste deux bars, pour vous donner une idée. Elle avait l'habitude d'aller à celui qui est situé quelques rues plus loin. Elle s'y était fait des amis, des gens de la ville.

– Et elle vous a dit qu'elle y allait ?

– En fait, elle est venue dans le bureau et a dit qu'elle sortait prendre un verre, en me demandant si je voulais venir. J'avais des trucs à faire et j'ai répondu que non.

– Elle y est allée, à ce bar, dit Radke. J’y suis passé le lendemain et je leur ai demandé. Elle a bu deux verres, discuté avec des gens, puis elle est partie autour de 22 heures.

– Vous êtes sûrs qu’elle n’est pas repassée par chez vous ? Aurait-elle pu rentrer sans que vous la voyiez, puis repartir ? Se faufiler dehors à un moment de la nuit ? Rencontrer des gens et repartir avec eux ?

Les Radke échangèrent un regard.

– Je ne pense pas, dit le mari. Mais c’est possible, je suppose. Elle avait sa chambre à elle au premier étage. Elle aurait pu passer par l’escalier de derrière, j’imagine.

– Je pense que quelqu’un l’aurait vue, ajouta Victoria. Il y a toujours du monde dehors, même tard. Les gens restent dans leurs vérandas jusqu’à pas d’heure. Même derrière. Surtout dehors derrière. Il y a toujours quelqu’un.

– Mais elle aurait pu rentrer, dit Radke. Tout ce que je peux vous dire, c’est que nous ne l’avons pas vue et personne d’autre non plus après qu’elle est partie pour aller au bar.

– Bien... (Dooley réfléchit un instant.) Recevait-elle des appels téléphoniques ?

Ils échangèrent un regard, puis Victoria répondit :

– Quelques-uns. Elle s’était fait des connaissances.

– Des hommes, précisa son mari. Elle avait beaucoup de succès auprès des types du coin. (Il y eut un froid. Glacial.) Je veux juste dire que c’était une belle femme, ajouta-t-il. Les hommes la remarquaient. Mais les flics ont déjà vérifié. Les noms que j’ai pu leur donner, ils sont allés voir les types et les ont interrogés. Et je pense qu’ils étaient tous réglos. Je veux dire, côté alibis et tout.

– Vous ne vous souvenez pas d’appels téléphoniques inhabituels ce jour-là ?

– Elle a travaillé un moment au bureau cet après-midi-là, dit Victoria. Je l’ai entendue prendre un appel. Et elle peut en avoir reçu d’autres pendant mon absence.

Dooley hocha la tête.

– Était-elle à pied ce soir-là ?

– Oui. Elle n’avait pas de voiture.

– Comment est-elle venue de Chicago ?

– Elle a pris un bus pour Sheboygan et nous sommes allés la chercher.

– O.K. Donc, elle a marché. Personne ne l'a vue aller au bar ou en repartir ce soir-là ?

– Personne n'en a parlé. Mais rien d'étonnant. Nous sommes à la lisière de la ville, et le trajet entre chez nous et le bar n'est pas bien éclairé le soir. C'est presque une route de campagne jusqu'à ce qu'on arrive au pâté de maisons où est le bar. Il y a quelques habitations, mais en retrait de la route. Personne n'a remarqué de voiture inconnue ni rien. En tout cas, à ce qu'on nous a dit. Les policiers du shérif ont tout passé en revue quand nous avons fini par signaler sa disparition le jeudi.

– Soit trois jours après son départ. Vous n'étiez pas inquiets ?

Le poing sur la bouche, Victoria menaçait de nouveau de craquer.

– On s'est juste dit qu'elle était grande. Qu'elle était allée quelque part et qu'on n'avait pas compris. Nous avons regardé dans sa chambre, posé des questions autour de nous. Personne n'avait rien vu qui fasse penser qu'il lui était arrivé malheur.

– À dire vrai, nous avons pensé qu'elle s'était trouvé un ami, dit Radke. Je me suis dit qu'elle s'était mise au vert avec un bonhomme et n'était pas sortie téléphoner. Et ça ne me regardait pas vraiment.

Le poing de sa femme laissa s'échapper un sanglot, un seul.

– Je le savais que c'était pas normal. Si nous avions appelé la police plus tôt...

– Vous ne savez pas si ç'aurait changé quelque chose, enchaîna Dooley, mécaniquement, en entrevoyant les nuits difficiles qui attendaient les Radke.

Il sortit du dossier le télex de la police du Wisconsin. Il l'avait déjà lu, mais ça lui donnait une occupation pendant que Victoria Radke pleurait. Il leva les yeux quand Olson entra dans la pièce. À son expression, il sut presque à coup sûr ce qu'il allait entendre.

Olson s'arrêta au bureau et baissa les yeux sur les Radke avec un air de gravité professionnelle.

– Je crains que ce ne soit elle, dit-il. Les empreintes correspondent.

– Donc, nous avons notre victime. (Olson expédia une boulette de papier dans une corbeille éloignée et la rata largement.) Maintenant, ils peuvent l'inhumer.

– Merci de t'être chargé de les appeler.

Dooley avait gagné à pile ou face et choisi la paperasse.

– Tout le plaisir était pour moi. Ma partie préférée du boulot. « À propos, saviez-vous que votre fille a été torturée à mort la semaine dernière ? » Tout est dans le ton de la voix. Le même que s'il s'agissait d'un portefeuille perdu. Les gens adorent me parler.

Dooley avait assumé son lot de ce genre d'appels. L'amertume ne lui échappa pas.

– Elle a dit un truc utile ?

– Elle ne savait même pas que Sally avait disparu. Tu sais ce qu'elle m'a sorti ? « J'ai renoncé à faire quoi que ce soit de cette gamine quand elle avait quatorze ans. » Sûrement pas une relation mère-fille fusionnelle !

Dooley signa le rapport complémentaire et l'écarta d'un grand geste.

– O.K., dit-il. Nous avons notre victime, nous avons notre scène de crime. Maintenant, je veux des témoins.

– Ça devrait être du gâteau. Sûr qu'on aura le défilé habituel de gars de l'Outfit qui brûlent de tout raconter.

– Feldman. On contacte le Renseignement pour savoir ce qu'ils savent. De toute façon, tu sais qu'il s'agit du même dossier.

– Tu m'as l'air rudement fringant tout d'un coup.

Dooley braqua un index sur lui.

– Pourquoi les types du syndicat¹ se font-ils tuer ?

– Parce qu'ils parlent. Ou que quelqu'un pense qu'ils vont parler.

Dooley hocha la tête.

– Ou parce qu'ils la ferment. Et ça, c'est le gros interdit. Peut-être le plus grand.

La compréhension illumina l'œil d'Olson.

– Oh mon Dieu... La malheureuse idiote.

– Idiote, peut-être. Mais loyale. Ou alors, elle a juste joué de malchance.

Olson parut perplexe. L'espace de deux secondes.

– Pourquoi a-t-elle attendu jusqu'à mai pour prendre ses jambes à son cou ?

– Rien ne dit qu'elle ait attendu. Nous ignorons où elle était entre février et mai.

– Et pourquoi n'a-t-elle pas laissé tomber quand ils l'ont attrapée ? Tu me mets dans cette situation, je cracherais le morceau si vite qu'ils n'auraient jamais le temps de s'en rendre compte !

– Je parie qu'elle a essayé. Qu'elle a essayé comme une folle de tout lâcher.

Olson secoua la tête avec incrédulité, réfléchissant.

– Bon Dieu...

– Comme tu dis. Nous n'avons pas affaire à une bande d'enfants de chœur, ici. Qu'importe. La question est : où est le pactole ? Je pense que si elle l'avait eu avec elle, elle l'aurait donné quand ils l'ont attrapée. Elle ne les aurait sûrement pas laissés l'amener là si l'argent attendait gentiment dans sa chambre là-bas ou je ne sais où. Ce qui lui est arrivé me laisse penser qu'elle ne l'avait pas et ne pouvait pas y avoir accès quand ils l'ont épinglée. Donc, qu'en a-t-elle fait ?

– Elle l'a planqué.

– Tout juste. Les Radke ont fait le ménage de sa chambre après que la police y a jeté un coup d'œil, et ils jurèrent que toutes ses affaires étaient dans la valise et le carton qu'ils avaient apportés. J'ai tout inspecté. Pas de clés de consigne, pas de bordereaux de banque, pas de répertoire d'adresses : rien. Si elle avait quelque chose de ce genre, c'était probablement dans son sac. Et Mme Radke se dit certaine que Sally l'avait avec elle ce soir-là. Les flics du Wisconsin ont peut-être découvert quelque chose. Il faut les appeler pour vérifier. Mais va savoir. Ce ne sont que des hypothèses. Peut-être qu'elle a craché le morceau tout de suite, qu'elle a regagné sa chambre, qu'elle l'a sorti de son tiroir à chaussettes et l'a donné.

Olson le regarda fourrager dans ses papiers un moment.

– Auquel cas, ce qu'ils lui ont fait était juste...

– Pour lui apprendre, dit Dooley. Ou pire.

– Pire ?

– Pour s'amuser.

La fille gisait sans vie dans un fauteuil, en bikini bleu et jaune, un panier d'où sortait une serviette de plage orange à ses pieds. Sa tête pendait sur le côté et le sang avait goutté par le trou de sa tempe, coulé le long de son cou et de sa poitrine, et suinté sous le haut de son maillot, entre ses seins. Elle avait les yeux ouverts, mais les paupières s'affaissaient. Elle paraissait s'ennuyer au-delà de toute expression, comme si la mort l'avait vraiment déçue.

– Je ne sais pas ce qui s'est passé, dit l'homme sur le canapé.

Il était en maillot de bain et chaussures de tennis, l'ensemble agrémenté d'une chemisette aux couleurs criardes. Cheveux blond roux, yeux vides comme s'il avait reçu un coup sur la tête.

– J'aurais juré qu'il n'était pas chargé.

– Je veux être sûr de bien comprendre, dit Dooley. Vous vouliez lui faire peur ?

– Même pas ! Je faisais juste l'idiot.

– Et vous avez braqué l'arme sur elle et pressé la détente.

– Je ne voulais pas ! J'allais juste crier *hou* ! L'obliger à se retourner et à voir l'arme, vous comprenez...

– Lui faire peur, répéta Dooley.

Le regard bleu et vide rencontra celui de Dooley mais ne s'attarda pas.

– J'imagine. Je ne sais pas comment le coup est parti. Je n'ai pas essayé de presser la détente. Il est juste parti.

Dooley regarda Olson qui, debout, le crayon en arrêt au-dessus du son calepin, fixait le type d'un air légèrement réprobateur. Les yeux d'Olson croisèrent rapidement ceux de Dooley et il serra les lèvres. Le policier de patrouille qui les avait attendus dans l'appartement du sous-sol montra l'embrasure de la porte d'un geste de la tête, sans rien dire.

Dooley projeta son menton vers l'automatique tombé sur le tapis.

– Où avez-vous eu cette arme ?

– Mon cousin me l'a donnée quand je me suis installé à Chicago. Il a dit que j'en avais besoin pour habiter ici.

- Vous vous en étiez déjà servi ?
- Mmm... je le gardais juste dans un tiroir.
- Et pourquoi l'avez-vous sorti maintenant ?

– Je ne sais pas. Pour lui montrer que je l'avais, j' imagine. Nous partions pour la plage, mais on s'est mis à parler et elle m'a demandé si je ne craignais pas les cambrioleurs. Je lui ai répondu que non et que j'allais lui montrer pourquoi. Du coup, je suis allé le chercher. Putain... j'avais ôté le chargeur.

- Mmm... Vous aviez ôté le chargeur.

Dooley regarda de nouveau son coéquipier. Olson lut le message et prit le relais, ce qui permit à Dooley de tourner le dos au bonhomme et de faire les cent pas un peu plus loin. Lentement. En réprimant son écœurement.

- Vous aviez vidé la chambre ? demanda Olson,

Le prof de primaire pilotant un gamin pas rapide dans un problème d'arithmétique.

- Que voulez-vous dire ? demanda le type sur le canapé.

Dans le silence qui suivit, Dooley se retourna et son regard embrassa un gâchis à vomir : la fille sans vie dans le fauteuil, le débile sur le canapé, l'air plus sidéré que coupable, et Olson le regardant de toute sa hauteur avec mépris. Des heures de travail en perspective, même si ce n'était que l'évidence : une mort trop stupide pour parler de tragédie. Il aurait volontiers envoyé valdinguer le débile entre les quatre murs de la pièce ; senti les os de sa face se briser sous son poing.

- Une de vos bonnes amies ? demanda-t-il d'un ton calme.

Vide intégral dans les yeux bleus qui rencontrèrent les siens. Pas de remords, pas de honte, aucune prise de conscience.

- Je venais juste de la rencontrer, dit le débile.

– Eh bien, je dirais que vous lui avez fait une sacrée impression, lâcha Dooley.

*

- Bon, on l'accuse de quoi, cette ordure de débile ? demanda Olson.

Il avait desserré sa cravate. La sueur perlait sur son front large et

luisant. Là, au second, la chaleur ne pouvait s'évacuer que dans la gorge.

– Homicide par stupidité, dit Dooley en se glissant sur le siège en face de son coéquipier. Connerie au premier degré.

– Aucun risque qu'il l'ait fait exprès, hein ?

– Aucune chance qu'on puisse jamais le prouver. (Dooley passa son mouchoir sur son visage, vidé par quatre heures d'interrogatoires.) Ses parents à elle n'ont jamais entendu parler du gars, aucune indication d'une quelconque liaison entre eux. Les voisins connaissaient à peine son existence et il ne s'est jamais fait remarquer. Il n'a pas de casier, pas dans l'Illinois en tout cas. Je ne vois qu'une chose : si l'autopsie montre qu'elle était enceinte ou je ne sais quoi et qu'il est le père, peut-être qu'on tient quelque chose. Mais c'est juste de l'optimisme délirant. Ma main au feu que ça ne l'aurait pas perturbé. Cet enfant de salaud restait juste assis à me regarder en répétant : « Je croyais qu'il n'était pas chargé. » Peut-être qu'il est juste aussi stupide qu'il en a l'air, ce qui devrait être un crime en soi.

– On pourrait remplir une taule à ras bord avec des cons pareils.

Dooley cassa net un crayon.

– S'il l'a fait délibérément, alors il voulait être condamné. Avec homicide par imprudence, mise en danger involontaire et tous les délits avec arme qu'on peut lui coller sur le dos, il est bon pour un bail à Stateville¹.

– McCone suit ?

– Il peut écouter un procureur aussi bien que moi. On n'a rien pour parler de meurtre. S'il voulait vraiment la tuer, il s'en tire pratiquement sans rien. S'il se conduit bien, il sera dehors dans quelques années. Qu'il aille se faire foutre ! Il y aura bien quelqu'un pour lui glisser un surin entre les côtes.

Olson lui adressa un regard songeur.

– Putain, Mike, m'est avis que ce mec te tape légèrement sur les nerfs, non ?

Dooley eut son haussement d'épaules fatigué. Son signe distinctif.

– Dix-neuf ans, jolie. Son seul tort ? Accepter d'aller à la plage avec cet abruti. *Bang* ! Dis-moi donc quelle est la morale de l'histoire.

Le téléphone sonna alors qu'Olson y réfléchissait. Et si morale il devait y avoir, Dooley ne la connut jamais, car l'inspecteur qui décrocha cria son nom. Il prit tout son temps pour traverser la pièce et

prendre l'appel. Il commençait à fatiguer.

– Ouais..., lâcha-t-il dans le téléphone.

– Ed Haggerty à l'appareil. Ça va ?

– Oh... merci de me rappeler. Toujours solide au poste.

– Bravo. Vous vouliez tout savoir sur Herbie Feldman.

– En effet. Nous avons une identité pour notre fille de la berge et on nous a dit qu'elle sortait avec Feldman.

– Sans blague ! Une minute... Sally quelque chose ?

– Kotowski.

– C'est ça. Waouh ! Pas de pot. Ce n'est pas elle, vous savez.

– Pas elle, quoi ?

– Qui a cafté sur Herbie.

Dooley se laissa tomber sur un siège.

– Va falloir que vous m'affranchissiez un peu. Je n'ai pas souvent affaire au milieu.

– D'accord, les antécédents. Herb Feldman a été un des types de l'Outfit à Las Vegas. Vous savez qu'ils y ont la haute main sur les casinos. Le *Stardust*, le *Riviera*, le *Desert Inn*.

– Mmm...

– Et ils fraudent. Et pas qu'un peu ! Un montage parfait pour eux. Ils palpent des quantités de cash hallucinantes et qui échappent à tout contrôle. Il y a un type, là-bas, Caifano, qui surveille tout, et quelques autres truands qui convoient l'argent ici. Feldman en était. C'est pour ça qu'il s'est fait descendre. Il attendait son procès devant un tribunal fédéral et ils ont eu peur qu'il passe un marché et dévoile le pot aux roses.

– Je vois. Comment les Feds ont-ils mis la main sur lui ?

– Il était bête et cupide, voilà tout. Il a essayé d'extorquer des fonds à une banque locale et quelqu'un est allé les voir. Herbie a quitté la ville en décembre dernier avant d'être mis en accusation, et il est revenu ici pour se terrer avec Sally dans son appartement à elle. Mais en janvier, le FBI l'a localisé et l'a arrêté pour fuite illégale en vue d'échapper à des poursuites. Elle, ils ne l'ont pas appréhendée, ce qui lui promettait le pire. Vous connaissez... on allait croire qu'elle l'avait balancé. Seulement j'ai parlé aux Feds et leur ai demandé comment ils avaient repéré Herbie. Il a fait la pire connerie qui soit : il a téléphoné

à Las Vegas sur une ligne qu'ils avaient mise sur écoute et dit où il se trouvait ! Et Sally n'a pas été inculpée parce que, d'après eux, elle agissait sous la contrainte. J'ai donc donné quelques coups de fil et fait passer le mot, à savoir qu'elle ne l'avait pas vendu. Quelqu'un ne m'aura pas cru.

Dooley réfléchit un moment.

– Il lui aurait confié de l'argent pour qu'elle le planque ? À première vue, ils voulaient obtenir quelque chose d'elle.

– Possible. Il aura voulu prendre le large avec la dîme du mois ou autre. Pas malin comme idée, mais ces types sont si cupides qu'ils tenteraient n'importe quoi. Et s'ils ont cru qu'elle l'avait aidé à le mettre de côté, ça pourrait expliquer.

– Parfait. Donc, qui ? Je suis prêt à aller frapper aux portes.

– Ma foi, je ne sais pas trop ce que nous avons vraiment. Il s'est fait descendre à Oak Brook et la police du coin n'a pas été d'une grande aide. Il n'y a pas beaucoup d'homicides par là. Les flics sont venus nous voir dès qu'ils ont compris de quoi il retournait, mais ils n'avaient pas grand-chose à nous donner. Les flingueurs étaient cagoulés, personne n'a relevé d'immatriculation. Le topo habituel. Ils n'utilisent qu'un petit nombre d'exécutants pour ce genre de choses. Je peux te citer cinq ou six noms, et c'était probablement deux d'entre eux. Mais je ne pourrai jamais le prouver. Quant à la fille, si c'était parce que Herb s'en est servi pour cacher des fonds, probable qu'on retrouvera les mêmes cinq ou six noms.

Dooley laissa courir deux secondes.

– Ce qu'ils lui ont fait diffère légèrement d'un meurtre sans bavure. Je me demande si quelqu'un s'est taillé une réputation pour ce genre de travail. Disons un spécialiste du pic à glace. Je pense à ce qui est arrivé au bookmaker qu'on a retrouvé dans un coffre de voiture il y a quelques années au bas de Wacker Street.

– Old Action Jackson ? Le fait est que nous le soupçonnions. Mais je ne pense pas qu'on ait déposé un copyright sur ça.

– Ce serait à explorer.

– Alors vous devriez mettre Mad Dog D'Andrea en tête de liste, j'imagine.

– Mad Dog ?

– Mad Dog Joe D'Andrea. Il prélève la dîme des prêts pour le gang de Grand Avenue. Il aurait une façon à lui de manier les outils. Nous pensons qu'il s'est fait les crocs dans les affaires d'Action Jackson,

mais n'avons jamais pu le prouver. Et probable qu'il ait liquidé Andy Sparks l'an dernier.

– Le type qu'on a retrouvé dans l'égout près de Harlem Street ?

– Tout juste. Il avait réussi un gros coup à Alsip² et essayé de tirer son épingle du jeu sans payer l'impôt mafieux. Une vraie passoire avant qu'ils lui tranchent la gorge ! C'est le genre de boulot que fait D'Andrea. Mais nous n'avons jamais réussi à l'épingler.

– D'Andrea en réfère à qui ?

– À ma connaissance, Mag Dog n'en réfère à personne. Il se comporte un peu en franc-tireur. Mais comme je l'ai dit, il travaille principalement pour le gang de Grand Avenue, donc ce serait à Joey Lombardo. Mais dans un cas comme celui-ci, il n'est pas dit que Lombardo mènerait la barque. Les prélèvements de Las Vegas vont directement au sommet, et c'est de là que l'ordre de récupérer l'argent serait venu.

– Le sommet. À savoir qui aujourd'hui ? Ricca ? Accardo ?

– Question intéressante. Ricca a pris sa retraite. Il est définitivement hors jeu. La prison l'a sorti du circuit. Accardo ? Il semble faire de son mieux pour rester en dehors de la mêlée. Il s'est constitué un joli pactole et veut juste profiter de la vie maintenant. Je suis sûr que l'argent remonte encore jusqu'à lui, mais il est extrêmement prudent et tient ses jeunes à l'écart des affaires. Accardo est disons... le roi. Il veut juste un premier ministre compétent pour faire tourner l'entreprise. Si Tony avait voulu revenir, il l'aurait fait quand Giancana a quitté les rails. Au lieu de quoi il lui a dit pour l'essentiel de prendre de longues vacances et l'a remplacé par Battaglia.

– Mais Battaglia a été mis à l'ombre, non ?

– Oui, il y a deux ou trois ans. Le bruit a couru un moment que c'était Joey Aiuppa, mais il n'était pas tout à fait partant. Maintenant, pour autant que je puisse dire, c'est Milwaukee Phil.

Dooley dut réfléchir une seconde.

– Alderisio.

– Exact. Et s'ils ne trouvent pas mieux, ils sont dans le pétrin. Philly est un ancien homme de main. Et pas un génie. Le type qu'il leur aurait fallu, c'est Murray Humphreys. Lui, c'était un vrai cerveau.

– Donc je commence par où ? Qui a donné l'ordre de s'en prendre à Sally Kotowski ?

– Probablement un de ceux que je viens de mentionner. Mais vous

ne le prouverez jamais. Tout au plus réussirez-vous à épingler quelqu'un qui a vraiment aidé à la tuer, et encore. Avec une veine de pendu. À votre place, je me concentrerais sur les preuves matérielles car personne ne va ouvrir la bouche. Si vous parveniez à obtenir des empreintes ou autres, vous pourriez jouer de chance. Sinon, vous nagez à contre-courant.

Dooley réfléchit, le téléphone à l'oreille, jusqu'à ce qu'Haggerty lui demande s'il était toujours là.

– Toujours, lui confirma-t-il. Où trouve-t-on Joe D'Andrea ?

Il y eut un léger gloussement à l'autre bout du fil.

– J'ai comme l'impression que vous êtes du genre à aimer vous cogner la tête contre les murs.

– Bien vu. J'ai la tête dure.

– Ma foi, ça porte parfois ses fruits. Je dirais que c'est à son bureau, comme n'importe quel homme d'affaires. Vous vous souvenez de l'ancien *Armory Lounge* ?

– J'en ai entendu parler. C'est où ? Dans Roosevelt Road ?

– Oui, juste après Harlem Street. Dans Forest Park. On l'a rebaptisé depuis l'époque où Giancana menait ses affaires dans un box à l'arrière, mais beaucoup de gars continuent d'y traîner. Maintenant ça s'appelle *Chez Giacomo*. Je commencerais par là pour trouver Joe D'Andrea.

– O.K. On procède comment, par là-bas ? J'ai intérêt à contacter la police de Forest Park ou je les contourne ?

– Ça, c'est une vraie bonne question. Ils ont des types qui palpent. Ne téléphonez pas en annonçant que vous rappliquez, car je ne pense pas que vous y trouverez D'Andrea. Si j'étais vous, j'irais y voir juste comme ça. Vous avez déjà eu affaire à lui ?

– Non.

– Alors vous allez être servi. À manier avec précaution car il peut exploser comme un pétard si vous le frottez dans le mauvais sens du poil. Bien sûr, quelquefois, c'est le plus amusant. Il lui arrive de s'énerver au point d'être incapable de parler correctement. Il se met à bégayer et à emmêler les mots. Il peut être très drôle. Mais faites gaffe aussi. Il ne plaisante pas.

– Je tâcherai de m'en souvenir, dit Dooley.

1- . Prison de haute sécurité de l'Illinois.

2- . Agglomération de la proche banlieue de Chicago.

Il y avait des avantages et des inconvénients à travailler la nuit, un des avantages étant que si on voulait interroger des truands, on avait plus de chances de les trouver debout et arpentant le secteur après le coucher du soleil. Les truands aiment officier la nuit. Leurs heures de bureau s'alignent en général sur les horaires des bars, boîtes de strip-tease et restaurants nocturnes.

Chez Giacomo, née¹ *Armory Lounge*, imposait sa présence dans la fraction nord de Roosevelt Road, bâtiment long et bas qui s'avachissait en retrait de la rue, doté d'un parking sur le côté ouest et d'une grosse enseigne au néon au-dessus de la porte. En forme de Z, celle-ci indiquait *Chez Giacomo* sur la barre du haut, *Lounge* sur celle du bas et *Restaurant* sur la diagonale. Olson tourna dans le parking et longea au ralenti les quelques véhicules en stationnement : deux Lincoln, une Cadillac ou deux, quelques Riviera ou Toronado ici et là. Dooley inspectait les plaques d'immatriculation. Il tapota la vitre lorsqu'ils passèrent devant une Torino bleu foncé.

– C'est là bonne. Il est là.

Olson se gara en marche arrière à l'extrémité du parking la plus proche de la rue, histoire de pouvoir filer sans traîner. Dooley ne prévoyait pas de problème, mais il y a des précautions qu'on prend. À tout hasard. Ils descendirent et gagnèrent d'un pas décidé la porte sous l'enseigne.

– Espérons qu'il est là depuis un moment, dit Dooley. L'alcool n'a jamais rendu ces gars plus malins.

– Il est connu pour rendre les gens désagréables, lui fit remarquer Olson.

Dooley s'immobilisa, une main sur la porte.

– Ça me plairait. J'adorerais arrêter quelqu'un ce soir.

– Tu te sens d'humeur à ça, pas vrai ?

– Ouais. Je suis mal luné ce soir.

Il poussa la porte.

Ils s'avancèrent dans une longue salle faiblement éclairée, avec un comptoir qui s'étirait sur le côté droit et des boxes le long du mur de gauche. Au fond, elle débouchait sur un espace restaurant avec quelques tables éparses. De la musique sortait d'un juke-box : Johnny

Mathis dégoulinant sur les notes métalliques d'un piano. Des têtes se tournèrent au bar pour suivre leur progression et les regards ne se signalaient pas par leur bienveillance. Dooley était passé maître dans l'art de traverser un bar lors de ses jeunes années en tenue, et il n'en avait jamais oublié les fondamentaux : marcher comme si on est le patron. Il longea le comptoir sans se presser, mains dans les poches, étudiant chaque visage l'un après l'autre et enregistrant les variations sur le thème : renfrogné, hostile, belliqueux. Vingt ans qu'il dévisageait des figures de cet acabit. Deux femmes, jeunes et décoratives, le cheveu crêpé à mort à la façon des filles de LBJ², cramponnées aux bras des mecs, occupées à gagner leur vie.

Dans le box proche du fond, il découvrit le visage qu'il avait étudié sur une photo au commissariat du croisement de Damen Avenue et de Grace Street. L'homme était assis de face, les coudes sur la table, ses deux vis-à-vis se dévissant le cou pour voir ce qui avait brusquement figé la salle. Joe D'Andrea était un petit homme trapu en complet veston froissé, la cravate desserrée, le premier bouton de chemise défait. Ses cheveux gras coiffés en arrière lui dégageaient le front, sa large figure aux joues flasques s'agrémentant d'une bouche dont les coins avaient plongé définitivement vers le bas. À première vue le genre d'homme à vous balancer un swing pour lui avoir effleuré le coude dans la queue à la caisse.

Dooley s'immobilisa devant le box.

– Joe ? dit-il. Joe D'Andrea ?

Le semblant de menton remonta de quelques degrés.

– Ça intéresse qui ?

Dooley sortit sa plaque.

– Je m'appelle Dooley. Lui, c'est Olson. Brigade des Homicides de la police de Chicago.

D'Andrea se cala lentement contre son dossier, son visage affichant un air madré. Il lança un bref coup d'œil à son public de l'autre côté de la table.

– Félicitations ! Vos mamans doivent être vraiment fières de vous.

Les deux autres se mirent à rire. Deux vieux au visage ravagé, des éléments irrécupérables que des années de mauvaise vie avaient rattrapés. Dooley attendit la fin de leurs ricanements. Cela lui rappelait le collège, les petites brutes de douze ans qui rient sur commande au signal du chef de bande. Pas une seconde ses yeux ne quittèrent ceux de D'Andrea.

- Nous avons besoin de vous parler.
- Allez-y. Qu'est-ce qui vous retient ?
- Pas ici. En privé.
- Ce sont mes amis. Je n'ai pas de secrets pour eux.

D'un geste, D'Andrea embrassa tout le bar. Dooley savait que personne à portée d'oreille n'en perdait une miette.

– Je n'en doute pas. Et maintenant assez de salades. Vous nous accompagnez.

D'Andrea se contenta de le regarder fixement, peu habitué qu'il était à recevoir des ordres de la part des flics, et surtout pas sur son territoire.

- Vous voulez dire que je suis en état d'arrestation ?
- C'est une possibilité. Pas de problème. Un truc qu'on nous apprend dès le premier jour à l'école de police. Maintenant, on y va.
- Allez vous faire voir, oui ! On n'est pas à Chicago, ici. Vous ne pouvez rien contre moi.

D'Andrea avait raison. De ce côté-ci d'Harlem Street, Dooley n'était qu'un simple citoyen. Mais il se sentait fatigué de voir les truands s'abriter derrière le règlement. Que D'Andrea et ses copains s'y sentent à l'abri ne lui faisait ni chaud ni froid.

– On parie ? lui lança-t-il. Nous invoquerons une course-poursuite au besoin. Vous avez refusé de vous rabattre pour qu'on vous parle de votre feu arrière en capilotade.

– À d'autres ! Mon feu arrière n'a rien à se reprocher.

Dooley lui sourit.

– Vous avez vérifié récemment ?

Il regarda le visage de D'Andrea virer à l'écarlate.

- Allez vous faire foutre, espèces d'enculés de putain de flics !
- Vous dites ? lui lança Dooley en plissant les yeux. Ça veut dire quoi « enculés » ?

Les autres abrutis auraient dû faire preuve d'un peu de jugeote, mais ils ne purent se retenir : les rires explosèrent.

D'Andrea faillit se lever, ébranlant la table et renversant un peu de bière. Puis il se ravisa et s'affala de nouveau sur la banquette. Et tendit un doigt menaçant vers Dooley.

- Je vais te montrer ce que c'est qu'un putain d'enculé, pauvre con !
- Ça suffit, Joe. On y va. Coopérez et on vous relâchera pour que vous soyez ici au dernier rappel.
- C'est quoi ça, Joe ? dit un des hommes du box. C'est juste des flics.

D'Andrea ricana et s'essuya la bouche d'un revers de manche.

- Comme tu dis. À propos... le flic. Tu as gagné combien l'an dernier ?

- Assez pour me payer un costume neuf. On y va.

Dooley s'écarta pour le laisser sortir du box.

D'Andrea se glissa à l'extérieur en le fusillant du regard.

- Vous m'en gardez un au frais, ordonna-t-il à ses copains.

Il se dirigea d'un pas lourd vers l'entrée. Olson ouvrait la marche, Dooley la fermait, examinant de nouveau les visages. Amusés, dans l'ensemble. Visiblement, personne n'imaginait que Joe D'Andrea ne serait pas de retour avant l'heure de la fermeture.

Dehors, Dooley le conduisit jusqu'à leur Plymouth.

- Les mains sur la voiture, Joe.
- Allez vous faire foutre ! Je ne suis pas armé !
- Tu serais encore plus débile que tu en as l'air si tu l'étais. Mais je ne prends pas de risques. Les mains sur la voiture !

D'Andrea s'appuya sur la Plymouth pendant qu'Olson le palpait.

- Pauvres andouilles ! C'est dans ce clou que vous roulez cette année ? Mon putain de gamin est mieux équipé.
- Probable qu'il dévalise les magasins de vins et spiritueux. Nous n'avons pas cette possibilité.

De la salive vola par-dessus l'épaule de D'Andrea.

- Mon gamin dévalise pas les magasins de vins et spiritueux, espèce d'étron ! Il va à l'université ! Et il pourrait te botter ton cul de flic merdique, je te le garantis !

- Tu la fermes, vu ?

Olson brandit un épais rouleau de billets de banque maintenus par un élastique.

- On envisageait de s'acheter une maison ce soir ?

– Pauvres connards de nullités ! Je parie que vous voyez pas autant de fric en un an. Allez-y, piquez-le ! Putain d’enculés d’envieux...

Olson remit le rouleau dans la poche de D’Andrea.

– Joe, dit Dooley. Tu commences à m’agacer. Tu nous injuries une fois de plus, je te passe les menottes et je t’interpelle pour état d’ivresse et trouble à l’ordre public.

– Ahhh... (Il y eut un court débat intérieur et le pro l’emporta d’un cheveu.) Allez vous faire voir ailleurs, d’accord ?

Ils le placèrent à l’arrière et Olson prit Roosevelt Road à l’est.

– Hé, vous m’emmenez où ? demanda D’Andrea.

– District d’Austin. 5327 West Chicago.

– Faites pas chier. Vous avez des questions, posez-les. On n’a pas besoin d’aller au commissariat.

– Joe, je ne veux pas déclencher des rumeurs. « Deux policiers ont embarqué Joe D’Andrea pour un petit tour l’autre nuit. » Pas mal, non ? Au moins c’est clair. Nous vous avons amené, nous vous avons interrogé, il y a un rapport.

– Bon Dieu, vous voulez savoir quoi ? J’ai rien fait !

– Gaspille pas ta salive avant qu’on y soit.

– Vous me foutez ma soirée en l’air, vous savez ?

Olson roula correctement jusqu’à Austin, et à 23 h 30, ils avaient Joe D’Andrea dans la salle d’interrogatoire. Dooley trouva du café et posa une tasse devant D’Andrea. Puis il s’assit à côté d’Olson, qui avait son bloc-notes et son stylo sur la table.

– Je veux pas de café, dit D’Andrea, le visage furibard, les cheveux en désordre. J’ai déjà envie de pisser.

– Tu pourras te soulager dès que tu auras répondu à une question.

– Mais pas plus. Une seule.

– Où étais-tu le 31 mai ? C’était un samedi.

Les yeux de D’Andrea s’écaraillèrent.

– Comme si je savais ! On est en juin ! Il y a un mois de ça !

– Nous sommes le 14 juin. Il y a quinze jours. Il pleuvait. Tu te souviens ? Allez, deux samedis. Un petit effort.

– Je sais pas. Vous voulez quoi ? La journée ? Le soir ? Samedi, c’est un jour entier.

- La journée. L’après-midi.
- Aucune idée. Probablement chez moi. Je m’occupe du jardin, le samedi. Oui, j’étais chez moi.
- À tondre la pelouse ? Sous la pluie ? Allons, Joe. Tu ne la tonds même pas ta pelouse. T’es un des patrons du syndicat. Tu ne manques pas de jeunes voyous qui brûlent de la tondre à ta place.
- Putain, j’étais chez moi ! Ça me revient, maintenant. Il pleuvait. J’ai regardé la télé, j’ai bricolé un peu au sous-sol. Demandez à ma femme.
- Ne t’inquiète pas, nous y veillerons. Et ce soir-là ? Le samedi soir ?
- Vous avez dit : une question.
- C’est la même. Où étais-tu ?
- Bordel ! Vous aviez dit que je pourrais aller pisser !
- Tout à fait. Dans une seconde. Réponds juste à la question. Où étais-tu ce samedi soir ?
- Sans doute au bar. Comme toujours.
- « Sans doute » ?
- J’étais à ce putain de bar. Demandez au premier venu.
- À qui ? Qui peut en témoigner ?
- Ahhh... (D’Andrea leva les deux mains dans sa direction, écœuré.) N’importe qui. Freddy, le barman. Le même type que ce soir. Il vous le dira. J’y suis toujours.
- Et à part lui, qui d’autre ?
- Putain, je sais pas ! Tout le monde ! Johnny Muscia, Tony Messino, Sammy Carlucci, je sais pas ! Il y avait une foule de gars.
- Dooley le laissa cuire dans son jus quelques instants, jaugeant le temps qu’il lui faudrait pour exploser.
- O.K. Et le 3 juin ? Le mardi d’après ?
- Bon sang, je me pisse sur la jambe dans une seconde !
- Bois le café et pisse dans la tasse. Le mardi. Trois juin. Pendant la journée. Où étais-tu ?
- J’en sais rien, merde ! Je tiens pas mon journal.
- Mardi de la semaine dernière. Mercredi est le jour où on a eu les orages. Je parle du jour d’avant. Les Cubs recevaient les Astros. Tu te rappelles ?

- Putain, non ! Je m'intéresse pas au base-ball.
- O.K., t'aimes pas le base-ball. Mais tu as tout de même remarqué les orages. Exact ? Où étais-tu la veille ? Le mardi ?
- D'accord, d'accord. Je m'en souviens. J'étais au lit.
- Au lit. Avec qui ?
- Avec ta mère.
- Reparle-moi de ma mère, et tu passes la nuit ici. Maintenant, donne-moi une réponse claire et nette.
- Vous avez dit la journée. Je fais la grasse matinée. Ce jour-là, j'ai dormi jusqu'à 14 ou 15 heures de l'après-midi. Je m'étais couché tard la nuit d'avant. Y avait un poker.
- Où ça ?
- Chez Pete McGuire, dans Cicero Street. J'y suis resté jusqu'à l'aube, puis je suis rentré dormir. Je ne me suis pas levé avant l'après-midi. Demandez à ma femme, elle vous le dira.
- O.K. Maintenant, parle-moi de la soirée.
- Je suis allé au bar.
- Encore ?
- J'y vais tout le temps.
- C'est commode.
- J'invente pas. Demandez à n'importe qui.
- Tu y es allé directement de chez toi ?
- Ouais. Je me suis levé, j'ai mangé un truc et j'ai roulé jusqu'au bar.
- À quelle heure as-tu quitté ta maison ?
- Sais pas. Tard dans l'après-midi. Vers les 17 heures.
- Et à quelle heure t'es arrivé au bar ?
- Putain, j'en sais rien ! Ça roulait mal, c'était l'heure de pointe. 17 h 30, peut-être.
- Très bien. Qui peut témoigner que t'étais là le mardi ?
- Attendez que je réfléchisse. J'ai discuté avec Sammy. Sammy Carlucci. Il vous le dira. Et y avait Vince Palermo. Je m'en souviens parce que d'habitude, il ne vient plus et que je ne l'avais pas vu depuis un moment. Et Freddy. Le barman. Ça fait trois personnes qui peuvent

prouver que j'y étais.

– Jusqu'à quelle heure es-tu resté ?

– Jusqu'à la fermeture. 4 heures du matin.

– Tu me dis que tu n'as pas bougé pendant... quoi, onze heures ? Dix heures et demie ?

– Et alors ?

– T'es pas sorti une seule fois ?

– Je m'y plais. Je mange un morceau, je discute avec mes amis. Où est le mal ? Freddy vous le dira. Il se portera garant pour moi. Pour tout ce temps-là.

Dooley hocha la tête.

– O.K. Et maintenant, samedi dernier. L'après-midi et le matin. Où étais-tu ?

D'Andrea ferma les yeux et souffla. Le soupir éreinté du persécuté.

– Au bar. J'étais au bar.

*

– Parfait, dit Dooley. Il était au bar. Il n'en décolle pas.

– Mmm... (Olson conduisait d'une main, roulant sans hâte dans Austin. À minuit passé, la circulation était fluide.) Encore que... intéressant. Il est resté vague pour tous les jours, sauf le mardi. Pour le mardi, il connaissait ses témoins sur le bout des doigts.

– Ouais. Carlucci, Messino, Palermo et le barman. Je vais te dire un truc : ces quatre-là, on peut imaginer qu'ils sont dans le coup.

– Et sa femme ? Tu veux qu'on attaque ce soir, avant qu'il ait pu lui parler ?

– Je ne pense pas. S'il a briefé les types du bar, on sait que l'épouse est déjà à bord. Je suis d'avis qu'on retourne au bar et qu'on leur lance quelques balles courbes, histoire de voir si le batteur les rate.

Lorsqu'ils entrèrent à l'*Armory Lounge*, la musique avait changé. Mais pas les têtes, à quelques exceptions près.

– Hé ! Où est Joe ? leur lança un type qui se trouvait là un peu plus tôt.

– Il se soulage. (Dooley s'arrêta à un espace inoccupé au comptoir et

montra sa plaque au barman.) Freddy ?

– Mmm...

Freddy était un cadavre ambulante, un maigrichon sans un poil sur le caillou qui avait passé trop de temps en vase clos, à servir à boire à des truands dans une lumière insuffisante.

– Je peux vous renseigner ?

– J'ai besoin de faire appel à vos souvenirs.

Freddy chercha à s'occuper. Un verre à astiquer, n'importe quoi. Il ne trouva rien.

– Je vais faire de mon mieux.

– Étiez-vous au travail ici le mardi 3 juin ? Pas mardi dernier, le mardi de la semaine précédente.

– Je travaille tous les soirs sauf le lundi.

– O.K. Donc, le mardi de la semaine précédente. Je veux savoir qui était là, toutes les personnes dont vous vous souvenez.

Freddy le dévisagea un instant.

– Je sais pas. Les habitués, j'imagine. Y a pas grande différence d'une soirée sur l'autre, ici.

– Vous connaissez un certain Vince Palermo ?

– Je sais qui c'est.

– Est-il venu récemment ?

– Mouais... En fait, pas plus tard que la semaine dernière. Peut-être le mardi.

– O.K. Donc, vous vous rappelez cette soirée précise.

– Mmm...

– O.K. Qui d'autre y avait-il ce soir-là ? Réfléchissez bien.

Freddy s'appliqua.

– Un groupe d'habitués. Je me rappelle que Sam Carlucci était là. Ah oui ! Tony Messino aussi.

– Qui d'autre ?

Freddy semblait avoir atteint ses limites. Il haussa les épaules. Sans aucun naturel.

– Je sais pas. Toute une bande. Je peux pas me les rappeler tous.

– Avec qui Palermo a-t-il discuté ?

– Il a parlé à Joe D’Andrea.

– À personne d’autre ?

– Pas que j’aie remarqué. Peut-être à Messino. C’est ça, je crois qu’ils ont discuté. Écoutez, ça remonte à deux semaines, pas vrai ? Comment je me rappellerais ?

Dooley le maintint sous son regard jusqu’au moment où un client à l’autre bout de la salle réclama à boire.

– Vous permettez ? dit Freddy.

Dooley s’écarta du bar.

– Allez-y, faites marcher la boîte.

Un malfrat au visage canin et cireux grimaça un sourire à l’adresse de Dooley.

– Toujours à la pêche ? À mon avis, vous avez encore paumé un appât.

*

– Naturellement, ils avaient tout inventé. Il a choisi trois types et les a briefés. D’Andrea n’a pas décollé de la soirée, étonne-toi que chacun ne se souvienne que de la présence des trois autres. Si on remonte jusqu’à Palermo, il dira la même chose. Si nous trouvions moyen de fourrer tous ces abrutis dans des cellules séparées et de les prendre un par un, on finirait peut-être par en épingler un. Mais on n’a ni le temps, ni les ressources voulus. On doit s’en tenir à ce qu’on a. Mais du coup, je suis de plus en plus sûr qu’il n’était pas là ce soir-là. (Dooley commençait à se lasser d’arpenter ce secteur d’Austin la nuit.) Tu sais ce qui me met en rogne ?

– Quoi ?

– Ils n’ont pas cessé de se foutre de nous. Ils savent.

– Ce sont des truands.

– Ils possèdent cette putain de ville et ils le savent.

– Mike, t’as besoin d’une bière. On arrête de tourner en rond et on va au *J. J.*

– Je n’ai pas besoin de bière. Mais d’un point gagnant.

Ils regagnèrent le commissariat. Le sergent leur jeta un regard noir lorsqu'ils entrèrent.

– Votre invité de la suite de luxe se plaint des prestations, leur lança-t-il. Vous allez l'inculper ?

– Non, dit Dooley. On va lui remettre une médaille.

– Alors éjectez-le ! Il trouble le sommeil réparateur du lieutenant.

Quand Dooley ouvrit la porte de la salle d'interrogatoire, D'Andrea cessa de faire les cent pas et se mit à beugler.

– Putain, vous étiez où ? Ça fait une heure que je suis là ! Je veux voir mon putain d'avocat ! Et tout de suite !

– On se calme. Tu n'as pas besoin d'avocat. Mais d'un brin de conduite. Et si tu ne la fermes pas, tu vas voir comme c'est chouette de se balader dans le West Side à pied la nuit.

D'Andrea s'immobilisa dans l'embrasure de la porte et brandit un doigt vers la figure de Dooley.

– Je ne t'oublierai pas de sitôt, Dooley...

Il paraissait au bord de l'attaque, le visage enflammé, le front luisant de sueur.

– J'espère bien, Joe. N'oublie pas non plus de vite prendre une douche.

Vas-y, se dit Dooley en observant les veines qui battaient sur le front de D'Andrea. *Pique une rogne, vois ce que ça te rapporte.*

D'Andrea parut soupeser la chose, puis se raviser.

– Vous croyez savoir ce qu'il en coûte de se frotter à nous, hein ? Vous n'avez peut-être pas tout vu.

Dooley baissa les yeux sur le visage congestionné à quinze centimètres de lui.

– Je crois, dit-il sans s'énervier, que c'est juste une question de temps avant que je vous coince. Voilà ce que je crois.

Le trajet du retour se fit en silence. Olson s'immobilisa devant l'entrée.

– Tu y es, Joe, dit-il. On ne te fait pas payer la course parce que t'es un bon client.

– Allez vous faire foutre !

D'Andrea descendit et claqua la portière. Il faillit dégondrer la porte du bar en l'ouvrant et disparut à l'intérieur. Olson fit un demi-tour en

trois manœuvres dans la rue et prit vers l'est.

– D'une grâce irrésistible, le bonhomme, non ?

– Gare-toi là-bas.

– Hein ?

– Gare-toi et attends. Je réfléchis.

Olson s'engagea dans un espace de stationnement qui jouxtait un immeuble plongé dans le noir.

– À quoi ?

– Range-toi à l'abri de la lumière, là où on peut surveiller le bar. Je pense qu'il va peut-être prévenir quelqu'un.

Olson braqua, manœuvrant de façon à avoir vue sur la porte du bar, à un demi-pâté de maisons de là.

– Alors ?

– Ça peut être un des types présents, mais pas forcément. Il peut le faire par téléphone, mais ça m'étonnerait. Maintenant, ils se méfient sûrement des appels. Je pense donc qu'on a une chance qu'il ressorte dans deux minutes et prenne sa voiture. Ça sera intéressant de savoir où il ira.

Olson râlait et ça se voyait : il l'attendait, sa bière ! Il vira brusquement dans le parking.

– Si tu le dis...

– On lui donne un quart d'heure. O.K. ? S'il ne se montre pas, ça suffira pour cette nuit.

Il y avait encore un peu de circulation dans Roosevelt Road, dans les deux sens. Le samedi, les gens sortent. Les premières cinq minutes parurent durer une heure. Puis Dooley se calma et réussit à regarder le va-et-vient en oubliant sa montre. Au bout de douze minutes, il se sentit prêt à reconnaître la vanité de son intuition. Mais il décida de lui accorder une minute de plus. Treize minutes : Joe D'Andrea sortit de l'*Armory Lounge* et obliqua vers le parking. Olson tourna la clé de contact.

– Encore dans le mille, 'spèce d'enfoiré !

– Pas sûr. Peut-être qu'il n'avait plus soif. Rien de plus.

La Torino bleue se dégagea du parking, mit le cap à l'est et prit rapidement de la vitesse. Olson lui accorda une rue d'avance et la prit en chasse. Les feux arrière de la Torino s'éloignaient.

– On le laisse aller jusqu'où ?

– Jusqu'à une distance raisonnable. S'il roule trop vite, laisse tomber.

Olson s'arrangea pour ne pas perdre de vue la Torino en respectant deux rues d'intervalle. D'Andrea traversa Austin sans ralentir, puis leva le pied. Au niveau de Cicero Street, il prit au nord et s'engagea dans les rues mal famées.

– Bordel, il va où ? lança Olson.

– Ma foi, pas chez lui. Il habite près d'Harlem Street et de Diversey Avenue.

D'Andrea avait considérablement réduit l'allure et Olson dut rétrograder, et même se rabattre et éteindre ses phares. Ce n'était pas l'endroit rêvé pour stationner à 1 heure du matin. Même avant les émeutes, le secteur n'avait jamais été des plus avenants. Les fenêtres brisées et les grilles cadénassées abondaient, quelques bouteilles d'alcool se déplaçaient dans l'obscurité.

– Il patrouille, c'est tout, dit Olson en déboîtant de nouveau.

Après un virage ou deux et quelques pâtés de maisons, ils virent ce que D'Andrea cherchait. Les dames avaient fait leur apparition dans l'entrée des immeubles et sous les lampadaires : cuissardes et minijupes, bas résille et cigarettes pendant à des lèvres rouge sang. Certaines étaient blanches, d'autres noires ; certaines jeunes, d'autres vieilles. Toutes avec le regard las et méfiant de la rescapée.

– L'enfant de putain, lâcha Olson quand D'Andrea s'arrêta une rue plus loin.

Elle était vêtue d'une minirobe blanche et sortit de l'ombre pour se pencher vers la vitre du passager même pas cinq secondes avant de monter. La Torino déboîta.

– Et voilà, dit Olson. Il fait passer le mot. Nous avons le chef secret du crime organisé de la ville de Chicago. Une pute à vingt dollars la passe.

– Continue à le suivre, juste un moment.

– Tu veux lui faire une surprise ? Braquer les phares sur lui ? Lui infliger un petit *coitus interruptus* ?

– Pour l'instant, je pense à ce qui est arrivé à Sally Kotowski.

Olson avança.

– Tu ne crois pas qu'il fait ça pour le plaisir, hein ?

– Je ne veux pas penser à ce qu’il fait pour le plaisir. Mais je ne crois pas qu’on puisse juste passer et le laisser tranquille. Pas maintenant.

Dans ces rues, les voitures étaient peu nombreuses et surtout là pour une raison précise, et Olson n’eut aucune peine à garder la Torino dans sa ligne de mire. Elle n’alla pas loin. Ce type de transaction se fait habituellement dans la première ruelle obscure, et la Torino arrivait presque au carrefour suivant quand elle tourna pour quitter la rue. Olson roula lentement jusqu’à l’entrée de la ruelle.

– Tu veux faire quoi ? L’épingler ?

– Juste approcher pour qu’on puisse le voir. Ouvre les yeux.

En passant devant la ruelle, ils regardèrent à droite et virent la Torino garée à mi-hauteur. Comme ils l’observaient, les phares s’éteignirent. Quelques secondes s’écoulèrent.

– À ton avis ? demanda Olson.

Dooley étudia la voiture obscure, immobilisée à moins de cent mètres d’eux. Soupesant ses chances.

– Je ne sais pas. S’il voulait la brutaliser, il l’emmènerait ailleurs. Il lui a juste réclamé sa pipe du samedi soir. Mais je détesterais me tromper. On ne bouge pas et on attend une seconde.

La portière passager de la Torino s’ouvrit brusquement et la fille gicla. Elle avait la robe retroussée jusqu’à la taille, mais ce détail ne la ralentit pas pour autant. Elle se releva et se mit à courir aussi vite que ses bottes à talons hauts le lui permettaient.

– On y va, dit Dooley.

Olson fit demi-tour et prit la ruelle dans un hurlement de pneus. Il chercha le bouton et les phares avant emprisonnèrent la fille qui courait vers eux, yeux agrandis de peur, cheveux au vent. Les rayons dans la figure, elle plongea sur le côté et s’aplatit contre le mur. La Torino démarra avec un crissement aigu, ses phares s’allumant au moment où elle débouchait dans la rue à l’extrémité de l’allée.

Olson freina à la hauteur de la fille. Dooley ouvrit la portière et sortit. Elle se tenait à la lisière du halo de lumière, mais il la voyait haleter, tirailler sa robe moulante sur ses cuisses.

– Police, dit-il. Ça va ?

Elle peinait toujours à reprendre sa respiration, puis un bruit s’échappa : elle sanglotait.

– Vous êtes des flics ?

– Oui. Vous a-t-il fait du mal ?

La prostituée reprit son souffle et son courage. Elle se redressa.

– Non, ça va, dit-elle d'une voix légèrement tremblante.

Dooley avait avancé de deux pas, évitant de la serrer de trop près.

– Je n'en doute pas, dit-il. Il est clair que vous vous amusez follement.

Elle souffla un grand coup.

– Allez au diable ! lui envoya-t-elle.

– Écoutez, je ne vais pas vous arrêter. Dites-nous ce qui s'est passé dans cette voiture. Juste maintenant.

Elle n'avait pas survécu jusque-là parce qu'elle était lente. Elle prit Dooley de court, fila sur ses talons vertigineux et lui échappa quand il tenta de la retenir. Il fit deux ou trois pas, puis renonça à la poursuivre.

– On laisse tomber, dit-il en la regardant partir par où ils étaient arrivés.

Ils remontèrent dans la voiture.

– Sa pipe du samedi soir, hein ? dit Olson en quittant la ruelle.

Dooley hocha la tête.

– Il ne l'a pas seulement terrifiée, dit-il. Ce salaud a réussi un truc vraiment pas facile.

– À savoir ?

– Il a fait pleurer une pute.

1- . En français dans le texte original, genre compris.

2- . Lyndon B. Johnson, qui fut porté à la présidence après l'assassinat de Kennedy.

– On s’essuie les pieds.

Dooley leva à peine les yeux du journal quand sa famille débarqua en bloc du garage, apportant la pluie avec elle. Frank lui lança un regard exaspéré et battit en retraite sur le paillason, coinçant Kathleen et Rose dans l’ouverture de la porte. Pendant un moment, tous trois restèrent agglutinés à se trémousser et à racler leurs pieds avant de se déverser dans la cuisine. Rose soupira en passant à côté de lui avec son regard réprobateur habituel. Dooley avait posé le principe depuis belle lurette : inutile d’attendre d’un individu qui travaille jusqu’à pas d’heure presque tous les samedis soir qu’il arrive à l’heure à la messe du dimanche matin. Mais Rose n’avait jamais vraiment capitulé.

– Tu as vu ça ? dit Dooley en tapotant le journal.

– Ça quoi ?

Rose s’immobilisa sur sa lancée. Elle regardait rarement le journal, mais avait pleinement conscience qu’il était porteur de signes et de présages, d’indices sur la vie ou la mort de son premier-né.

– Ils vont retirer la 3^e Division de marines.

La première bonne nouvelle qu’il voyait dans le journal depuis très, très longtemps... Il était resté assis là, à la table, à essayer de contenir la vague d’optimisme qui l’habitait depuis qu’il l’avait lue.

– *Quoi ???* (Leur attention avait instantanément convergé, et ils se pressaient autour de lui, le cou tendu vers la table.) Quand ? Tu veux dire que Kevin rentre ?

L’allégresse des voix féminines l’irrita. Il n’aurait pas dû le leur annoncer de cette façon, mais ç’avait été plus fort que lui.

– Minute ! On dit juste que quelques éléments de la 3^e Division de marines doivent être inclus dans le retrait, à commencer par le 9^e de marines. Kevin est dans le 3^e de marines. Ce qui signifie le 3^e régiment de marines, qui fait aussi partie de la 3^e division, et eux aussi peuvent être du lot. Mais on ne précise pas quand. Vous savez, c’est l’armée. Elle n’est jamais pressée.

À la différence de la mort, pensa-t-il, tandis qu’ils s’arrachaient le journal pour voir.

– Mais c’est une bonne nouvelle, non ? Ça veut dire avant octobre,

n'est-ce pas ?

Rose plaidait sa cause du regard, quêtant des choses qu'il ne pouvait pas lui dire.

– En théorie. Mais ça ne signifie pas qu'il rentrera demain. Ils dégageront les unités l'une après l'autre. Ils ne vont pas juste abandonner le bateau. Et rien n'est jamais acquis. C'est une guerre, bon sang !

– Oh, p'pa ! Ne sois pas si rabat-joie !

– Je suis réaliste.

Dooley regarda Frank d'un œil mauvais et lui prit le journal des mains.

– *Ke-vin re-vient ! Ke-vin re-vient !*

Kathleen et Frank se mirent à sauter sur place comme des demeurés. Dooley tiqua en entendant le vacarme.

– Assez ! Ça suffit ! Vous faites trembler cette fichue baraque !

Ils s'enfuirent en courant dans le couloir. Dooley s'écarta de la table et alla rincer sa tasse. En se retournant, il vit sa femme plantée là, l'air perplexe.

– Quoi ? dit-il.

Elle s'approcha, les bras étroitement croisés sur la poitrine.

– Je sais que tu essaies juste de nous protéger. Mais on a parfois besoin d'espérer. Il n'y a rien de mal à espérer.

– Je sais. (Il ouvrit les bras, elle s'y nicha. Puis, au bout d'un moment, il ajouta :) Je connais la chanson. Là-bas, dans le Pacifique, tous les mois nous apprenions que nous rentrions. Et nous ne sommes jamais rentrés. Pas avant que tout soit fini.

Elle s'écarta.

– Tu pries pour lui, n'est-ce pas ?

– Évidemment. Cette question...

– Il en a besoin. Il a besoin de toutes les prières qu'on peut faire pour lui. Et je suis convaincue qu'elles sont efficaces, Michael. Convaincue.

– Bien sûr, répondit-il d'une voix à peine audible.

Il avait une attitude ambivalente à l'égard de la prière. Il avait prié comme un malade pour son frère Patrick pendant la première année de la guerre. Tout ça pour le voir finir au fond de la mer de Corail

dans la coque envahie d'eau et de ténèbres du porte-avions *Lexington*¹. Il savait que Dieu traitait parfois les prières comme des mouches qui vous bourdonnent autour de la tête. Après la mort de Patrick, il ne s'était jamais soucié de prier pour sa propre existence. De Bougainville à Manille, il s'en était tenu à un *fais que je meure en homme*. Pour lui, la meilleure stratégie consistait à ne pas trop demander.

Rien de vraiment moche, pria-t-il en serrant sa femme contre lui.

*

– C'était une bonne idée, mais je crains de ne pas pouvoir vous dépanner, dit Haggerty à l'autre bout du fil. Impossible de les surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

– Je sais, répondit Dooley. Mais j'ai pensé que ça valait la peine d'essayer.

– Bien sûr. La dernière surveillance que nous avons effectuée sur D'Andrea date d'il y a deux ans. Je pourrais vous dire où il a déjeuné et quand il est allé aux W.-C., mais pas où il était le 2 ou le 3 juin cette semaine-là.

– Ne vous en faites pas. Je savais qu'il y avait peu de chances.

– Les Feds passent leur temps à filer des gens. Peut-être qu'ils pourraient vous donner un coup de main.

– Ça m'étonnerait ! Mais je m'en souviendrai. Merci, Ed.

– De rien. Ne les lâchez pas.

Après avoir raccroché, Dooley se perdit dans la contemplation du dossier.

– Je veux essayer de localiser cette copine, dit-il en tapotant du doigt un nom. Laura. Il faut qu'on se concentre sur les dernières semaines de Sally, et c'est peut-être la seule personne qui puisse nous en parler.

– O.K. (Olson avait immobilisé un crayon au-dessus de sa tasse de café, l'air méditatif. Il fit le geste d'en plonger la pointe dans le café, hésita, retourna le crayon et remua le liquide avec la gomme à l'autre bout.) Celle qui travaillait au *Playboy Club* ?

– Mmm... La bunny.

Olson avala une gorgée et regarda Dooley par-dessus le bord de la tasse d'un air innocent.

– Tu veux que je les appelle ? Histoire de nous éviter le trajet ?

Dooley leva les yeux vers lui, le visage de marbre.

– Non, il faut qu'on y fasse un saut. Avec un peu de chance, on la coïncera avant qu'elle commence à travailler ou autre.

– « Ou autre », répéta Olson en posant sa tasse. D'accord, parfait pour moi.

Le *Playboy Club* se trouvait dans Walton Street, juste à l'est de Rush Street, au cœur du district des noctambules. Dooley ne s'était jamais beaucoup intéressé au secteur, mais il faisait partie d'une minorité. Rush Street attirait la foule qu'il pleuve ou qu'il vente, et n'importe quel jour de l'année. La plupart des établissements étaient du type flambeur, faisaient assaut de néons éblouissants et drainaient une clientèle cossue en costume cravate, mais il s'y ajoutait un saupoudrage de clubs plus bas de gamme, de bars tout en longueur qui s'enfonçaient très en retrait de la rue, quelques sandwicheries et, ici et là dans les rues latérales, des clubs de strip-tease et des boîtes de peep-show. En cette fin d'après-midi dominicale et mouillée, les trottoirs grouillaient de passants, pour l'essentiel des hommes se déplaçant en groupe, l'air avide. Le *Playboy Club* déployait un auvent au-dessus du trottoir, sur toute la longueur de la façade, agrémenté de fanions qui voletaient au sommet de mâts en décrochement fixés au mur. À l'approche de Dooley et d'Olson, un portier se réveilla en sursaut et leur ouvrit la porte. À l'intérieur, ils montèrent une douzaine de marches et se retrouvèrent dans un couloir dont le tapis reproduisait la tête de lapin, symbole de la maison, aussi loin que portait le regard. Devant eux, sur le mur, un panneau d'affichage annonçait *Au Playboy Club ce soir* au-dessus de fentes réservées à des badges nominatifs. Ils aperçurent, à gauche, une table de billard, où une blonde en tenue cramoisie de bunny alignait son coup. Son adversaire, un homme en complet veston et cravate desserrée, tenait sa queue de billard à deux mains, un sourire penaud sur le visage. Sa section de supporters, trois autres types, verre à la main, ne perdaient pas une miette de la bunny penchée sur la table. Pas autrement intéressés, semblait-il, par le coup.

À droite s'ouvrait l'accès à ce qui ressemblait à un bar. Dooley et Olson franchirent la porte et s'immobilisèrent juste à l'intérieur, laissant leurs yeux s'adapter à l'obscurité ambiante. La principale source de lumière consistait en une série de diapositives illuminées sur les murs. Des filles nues, partout, qui rayonnaient dans le noir.

– Ça t'inspire le respect, non ? lâcha Olson. Comme les vitraux.

– Bonsoir. Êtes-vous membres, messieurs ?

La bunny trotтина vers eux, juchée sur ses talons. Elle avait les

cheveux ramenés sur le sommet de la tête, les oreilles en satin coiffant l'édifice. Un sourire éblouissant et presque sincère. Et des seins qui menaçaient de fuser hors du bustier trop étroit.

– Nous sommes inspecteurs de police, dit Dooley. Nous souhaitons parler à votre directeur.

On ne l'avait pas préparée à ce genre de présentations. Elle les regarda bouche bée et, l'espace d'une seconde, parut presque réelle. Puis elle chercha son sourire et dit :

– Euh... Pourquoi ne pas vous asseoir pendant que je vais le prévenir ? Aimeriez-vous boire quelque chose ?

– Nous sommes de service, dit Dooley. Merci.

Il vit qu'il venait de lui poser un nouveau problème. L'air inquiet, elle leur désigna un box et s'éloigna, toujours en trotinant. Dooley observa sa petite queue de coton blanc qui se trémoussait tandis qu'elle s'éloignait. Ses yeux rencontrèrent ceux d'Olson. Ils éclatèrent de rire, incrédules.

– J'ai l'impression d'en avoir déjà vu quelques-unes, dit Olson en jetant un regard autour de lui. Ah... celle-là. Miss Juin, je crois.

– Ouais, lui confirma Dooley.

Il avait aperçu le magazine chez le coiffeur, où on le rangeait sur l'étagère supérieure du portemanteau, mais il n'y jetait un coup d'œil que si un client avait laissé un exemplaire à un endroit où il pouvait s'en emparer comme sans y penser.

– Tu crois qu'ils ont beaucoup de perte en verres renversés ?

– Je te parie que beaucoup de verres basculent pour une raison précise. Juste pour le plaisir qu'on t'aide à éponger. Et que beaucoup inondent l'entrejambe.

– Tu as l'esprit mal tourné, tu veux que je te dise ?

– Le sexe n'est plus cochon, Dooley. Tu ne lis pas les journaux ?

Un homme en complet veston, chevelure grise et soignée, traversa la salle moquettée et s'approcha. Ils se levèrent pour lui serrer la main.

– Jack Barton, dit-il. Puis-je vous offrir quelque chose à boire, messieurs ?

Voix d'une suavité professionnelle, poignée de main exercée et solide.

– Non merci, nous sommes de service. Nous aimerions parler à l'une de vos... à une personne qui travaille pour vous. Si elle est toujours là.

Barton fronça les sourcils.

– J’espère que personne n’a commis de délit.

– Non, non. Nous voulons juste l’interroger. À propos d’un homicide. (Dooley vit les yeux de Barton s’écarter et son regard fuser vers une table voisine où deux individus faisaient semblant de ne pas écouter.) Écoutez, dit-il, on ne pourrait pas en parler ailleurs ?

Sourire éclatant de Barton pour dissimuler son soulagement.

– Ce serait peut-être préférable. Je vais demander à Martha de se joindre à nous. C’est notre mère lapine.

Deux minutes plus tard, ils étaient installés dans un bureau bien éclairé, vierge de toute décoration et encombré de papiers. Barton était assis à son bureau, flanqué d’une femme entre deux âges et bien conservée, en robe bleue et fluide et avec des lunettes de lecture accrochées autour du cou par une chaîne. Elle paraissait un brin, juste un brin, perplexe.

– Je vous présente Martha Willis, la responsable de nos bunnies, dit Barton. Voyons voir. Qui recherchez-vous ?

– Je dois d’abord vous dire, commença Dooley, que nous travaillons sur le meurtre d’une de vos anciennes employées. Elle n’a été identifiée qu’avant-hier. Sally Kotowski.

Martha Willis retint une exclamation.

– Oh, mon Dieu... c’est affreux ! Atroce !

– Une des nôtres ? répéta Barton.

Martha Willis acquiesça. Ferma les yeux, les rouvrit.

– Je me souviens d’elle. Que lui est-il arrivé ?

– Elle a été étranglée. Nous l’avons découverte sur la berge du fleuve la semaine dernière.

– C’était Sally ? Oh, mon Dieu... Je l’ai lu. (Elle se laissa aller dans son siège et, l’espace d’une seconde, Dooley crut qu’elle allait s’évanouir. Les trois hommes se tendirent, prêts à bondir pour la rattraper, mais elle se reprit.) Excusez-moi. Ça va, dit-elle. Seigneur, c’est l’horreur...

Barton faisait les gros yeux à Dooley comme si c’était de sa faute. Dooley s’était déjà fait son idée. Barton ne faisait preuve que d’un intérêt purement professionnel. Il lui incomberait d’étouffer le scandale.

– Et vous cherchiez qui ? dit-il avec calme.

– Une amie de Sally susceptible de nous dire ce que nous avons besoin de savoir sur elle. Nous ignorons si elle travaille toujours ici. Tout ce que nous avons, c'est un prénom.

– Très bien. Et c'est ?

– Laura. On nous a dit qu'elle travaillait chez vous au même moment que Sally, mais nous ignorons si c'est toujours le cas.

Barton adressa un regard à Martha Willis, qui cligna des yeux en retour, puis se tourna vers Dooley.

– Je pense qu'il s'agit de Laura Lindbloom.

– Ah oui, dit Barton. Je m'en souviens.

Olson nota le nom.

– « Bloom » avec deux « o » ?

– C'est ça. Elle nous a quittés en 1966, je crois. Si je ne me trompe pas.

– Savez-vous où elle est allée ? demanda Dooley.

– Aucune idée. J'ai su que Sally et elle ont partagé un appartement après avoir quitté le club, mais je me rappelle que Sally m'a dit un jour qu'elle avait déménagé. Pour où, je ne saurais vous le dire.

– O.K. En tout cas, nous avons un nom.

– Laura Lindbloom. À manipuler avec prudence, dit Barton.

– Jack..., lui lança Martha Willis d'un ton de reproche.

Barton haussa les épaules.

– Il y avait de la tigresse chez cette fille. Tenez. Elle était assise là, exactement à votre place, et me traitait de sale porc ! Elle m'injurait !

Il y eut un court silence.

– Nous avons été obligés de la prier de partir, dit enfin Martha Willis.

– Elle a essayé de nous faire le coup du « vous ne me virez pas parce que c'est moi qui m'en vais », ajouta Barton. Mais croyez-moi, virée, elle l'a été !

– Pour quelle raison ?

– Elle était grossière avec les clients. (Barton leva les mains d'un geste fataliste, bouclant le dossier.) Et avec moi. Aucun sens de la discipline.

– Laura n'était pas un bon élément pour notre structure, leur

expliqua Martha Willis avec lassitude. Tout le monde n'a pas les qualités requises pour être une bunny.

– J'imagine, dit Dooley. Merci pour votre aide.

– C'est bien normal. (Elle se leva, pas très stable sur ses pieds, comme dans le brouillard.) Je suis anéantie. Pauvre Sally... Je vous en prie, arrêtez-les, dit-elle.

– Nous y travaillons, dit Dooley.

Lorsqu'elle fut partie, Dooley montra une étagère sur le mur.

– Puis-je jeter un coup d'œil à votre annuaire de téléphone ?

Barton agita la main.

– Faites, faites...

Dooley prit l'annuaire et le feuilleta. Il y avait une poignée de Lindblum et de Lindbloom à Chicago, dont une Lindbloom prénommée Laura avec une adresse dans Cleveland Street. Il laissa tomber l'annuaire dans le giron d'Olson et tapota la page du bout de l'index.

– Et voilà ! (Il se tourna vers Barton.) Les ficelles du métier.

– J'admire. (Barton sourit.) Écoutez, j'espère...

– Oui ?

– Je sais que vous devez tenir la presse informée. Mais s'il vient à en être question, il doit être bien clair que Sally ne travaillait pas actuellement au *Playboy Club*. Je ne tiens surtout pas à ce que son passage ici devienne... un angle d'approche. Les journaux peuvent causer de sérieux dégâts à une réputation.

Dooley ne bougea pas et songea à quoi ressemblait Sally lorsqu'elle gisait dans les hautes herbes. Il regretta de ne pas pouvoir le lui montrer à ce crétin, l'obliger à la regarder.

– Nous tâcherons d'être discrets, monsieur Barton.

*

L'adresse dans Cleveland Street se situait juste assez au nord pour relever de Lincoln Park et non d'Old Town. Les rues se signalaient par de nombreux arbres, des vieilles maisons étroites et l'absence de places de stationnement. Ils laissèrent la Plymouth à un coin de rue et revinrent sur leurs pas. La maison en question était une construction

victorienne à qui un petit coup de peinture et quelques rafistolages de charpente n'auraient pas fait de mal. Elle s'agrémentait d'une tourelle ronde à un angle. Quatre sonnettes à la porte d'entrée. La deuxième marquée *Lindbloom*. Dooley pressa le bouton. Quelques secondes s'écoulèrent, puis ils entendirent une sorte de raclement au-dessus de leurs têtes. Ils se reculèrent, levèrent la tête et aperçurent une fille qui passait la tête par une fenêtre du premier étage.

– Bonjour ! lança-t-elle.

Elle avait des cheveux blonds et longs qui lui tombèrent sur la figure quand elle se pencha, et aurait pu être une amie de Kathleen. Dix-huit ans au maximum.

– Mademoiselle Lindbloom ?

La fille ne répondit pas. Elle se contenta de les regarder, tandis que son air amical s'effaçait. Dooley commençait à se demander si elle l'avait entendu lorsqu'elle dit :

– Elle est à son travail.

– Nous sommes de la police, dit Dooley. (Il sortit sa plaque et la tint en l'air pour lui permettre de vérifier.) Nous voudrions lui parler.

La fille continua de les dévisager, l'air un peu inquiet maintenant. Dooley était habitué à la réaction, mais n'entendait pas rester là toute la journée.

– Écoutez, Laura est là ou pas ?

– Euh, elle est... à l'atelier.

Dooley attendit, puis il dit :

– O.K. Et c'est où ?

Apparemment, cela ne lui revint pas tout de suite. Elle se mordilla la lèvre pendant quelques secondes.

– Passez derrière et prenez l'escalier.

Elle montra le côté de la maison.

– Merci !

Dooley et Olson prirent le passage couvert et franchirent une porte en bois qui ouvrait sur un jardin entouré d'un mur, dans lequel les travaux de jardinage s'étaient bornés à installer deux chaises dans un patio en briques. Un escalier extérieur s'accotait au mur arrière de la maison. Dooley et Olson montèrent les marches qui craquèrent sous leur poids. Un palier et une porte ouverte les attendaient. Dans l'entrée de la porte, Dooley vit des combles peints en blanc qui

rejoignaient presque le devant de la construction. Un vasistas au plafond dispensait une lumière généreuse. En s'approchant, il découvrit un homme debout devant un chevalet, la mine renfrognée. Il portait des lunettes à grosse monture noire et ses cheveux lui tombaient dans les yeux. Dooley s'immobilisa sur le seuil.

– Bordel ! Vous cherchez quoi ? s'exclama l'homme.

Dooley était habitué à l'absence de courtoisie. Dans sa profession, les réponses courtoises relevaient de l'exception. Pourtant, quelque chose dans le ton de sa voix, le regard qu'il lui jeta, l'irritèrent. Le type avait à peu près la quarantaine, mais cherchait à faire plus jeune – les cheveux, et le fait qu'il n'avait pas pris la peine de se raser ce matin-là.

– Police, dit Dooley. Je cherche Laura Lindbloom.

– Ça ne répond pas à ma question.

Penché vers la toile du chevalet, le type avait gardé un pinceau à la main, mais le posa sur une palette placée sur une sellette à proximité et se tourna pour faire face aux inspecteurs, mains sur les hanches.

Déni, dérobage, atermoisement : Dooley connaissait. Il était habitué aux malfrats, aux truands professionnels décidés à jouer les durs avec lui. Mais pas à encaisser des conneries de la part des honnêtes gens. Enfin, pas encore.

– Je suis inspecteur de po-lice, dit-il en prenant soin d'articuler. On m'a dit que je la trouverais ici.

Leurs regards s'affrontèrent trois secondes. Au moment où le bigleux consentait à ouvrir la bouche pour dire quelque chose, une voix leur parvint de la gauche de Dooley, juste en deçà de l'embrasure de la porte.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Une voix de femme, cette fois.

Dooley avança d'un pas dans l'atelier et s'arrêta net, mains dans les poches. La femme se tenait sur une estrade à une trentaine de centimètres du sol. Nue comme un ver. Pendant un instant, il put seulement la fixer. Il voyait beaucoup de femmes nues en un an, mais presque toutes à l'état de cadavres. À la différence de celle-là. C'était une blonde aux cheveux de miel qui lui arrivaient aux épaules et elle posait, le poids du corps reporté sur la hanche où elle avait placé une main, l'autre main appuyée négligemment sur un tabouret haut. Elle avait des seins qui excédaient juste la limite ténue entre saillants et tombants, glorifiés par des tétons brun clair, un ventre lisse et musclé,

et un triangle parfait de poils brun foncé qui partait à quinze centimètres au-dessous du nombril et se perdait au Pays des Merveilles, à la convergence de ses jambes. Lorsqu'il en vint à son visage, Dooley vit qu'elle avait des yeux marron au regard franc. Comme il la détaillait, la femme échangea un regard avec l'homme au chevalet, puis changea de position, s'approcha du bord de l'estrade et posa le pied par terre avec élégance. Il observa le balancement des seins qui accompagnait ce mouvement.

Elle saisit un peignoir en tissu éponge sur un divan. En une seconde, la vision se dissipa et elle nouait déjà la ceinture autour de sa taille.

– Oui ? dit-elle en faisant un pas vers lui.

Dooley n'avait pas piqué un fard depuis avant Pearl Harbour, mais là, à son grand déplaisir, il se sentit devenir d'un rouge aussi éclatant qu'une voiture de pompier.

– Excusez-moi, dit-il.

– Ne vous inquiétez pas, inspecteur. Je pense que nous sommes tous des adultes ici. Que puis-je pour vous ?

Dooley peinait à se remettre d'une prise de conscience peu ordinaire. Rarement une vérité capitale s'imposait à lui avec une telle précision, à savoir que les femmes sont nues vingt-quatre heures sur vingt-quatre sous leurs vêtements.

– Vous êtes Laura Lindbloom ? réussit-il à demander.

– Oui. De quoi suis-je coupable ? (De nouveau, elle fila un regard en biais à l'artiste et parut obtenir de lui une sorte d'encouragement. Une note espiègle se glissa dans ses yeux.) Danny n'étant pas mineur, vous pouvez difficilement m'accuser de le corrompre.

Derrière Dooley, l'artiste ricana. Dooley observa un temps mort pour retrouver son sang-froid, étudiant le visage de Laura. Plus proche de trente que de vingt, et pas née de la dernière pluie. Une peau sans maquillage et laissant déjà derrière elle l'éclat de la jeunesse, affichant les premières traces légères de l'expérience. Celle du rire et des coups durs. Il avait appris à se méfier de ses premières impressions, mais il aurait volontiers parié qu'il y avait une cervelle derrière le charmant minois.

– Vous connaissez une femme nommée Sally Kotowski ?

Qu'importe ce qu'elle avait pensé jusque-là, la question retint son attention. La lueur espiègle s'éteignit à l'instant.

– Oui, dit-elle. Que lui est-il arrivé ?

– Je crains d’avoir de mauvaises nouvelles. (La formule de rigueur et qui d’ordinaire suffisait. Une fois qu’on la leur balançait, ils étaient prêts pour la salve finale.) Vous avez peut-être lu dans la presse ou entendu parler d’une femme retrouvée morte sur la berge du fleuve la semaine dernière ?

– Oh, mon Dieu !

Elle porta les mains à sa bouche. Réaction classique. Il connaissait tout le répertoire.

– Le corps a été identifié comme étant celui de Sally Kotowski.

Elle commença par regarder le débile à côté du chevalet, derrière Dooley. Puis elle se tourna et partit d’un pas décidé vers le divan, fit demi-tour et s’assit. Sur le bord. Le dos droit, les mains croisées sur les cuisses, elle fixa la fenêtre.

– Je n’arrive pas à le croire.

Dooley s’avança de deux pas. Sans but précis.

– Je crains que l’identification ne laisse subsister aucun doute. Nous cherchons à recueillir le maximum d’informations sur Sally auprès des personnes qui la connaissent.

Elle leva les yeux vers Dooley. Elle se remettait du choc.

– Comment avez-vous fait le lien avec moi ? Je ne l’ai pas vue depuis des mois.

– La personne qui l’a identifiée nous a parlé de vous. Nous avons remonté votre piste jusqu’au *Playboy Club*.

– Je vois. (Elle inspira profondément.) Puis-je m’habiller ?

Dooley acquiesçant, elle se leva et partit vivement, pieds nus, vers le fond de la pièce. Franchit une porte qu’elle referma derrière elle. Il se retourna. L’artiste avait posé la palette sur un établi adossé au mur et contemplait ses pinces d’un air maussade. Olson se tenait à côté du chevalet, étudiant la toile. Dooley ne s’y était pas intéressé en entrant, mais là, il y jeta un coup d’œil. Ce fut une déception. Ils échangèrent un regard.

– Vous permettez, les gars ? (L’artiste s’interposa entre eux deux.) C’est ici que je travaille. C’est mon bureau. D’accord ?

– Ne vous dérangez pas pour nous, dit Olson.

– Désolé de vous avoir interrompu, ajouta Dooley. J’espère que ça ne sera pas trop long.

– Je la paie au temps passé, figurez-vous.

L'artiste se pencha vers la toile, lissa du pouce un à-plat de pigment.

– Oh... Vous voulez dire que c'est elle ? demanda Olson.

L'artiste se redressa avec lenteur et se tourna pour lui faire face.

– Je ne suis pas portraitiste, dit-il fraîchement.

– Ça, c'est sûr, lui renvoya Olson en s'écartant avec un sourire.

Un silence glacial s'installa jusqu'à ce que la porte au fond de l'atelier ne s'ouvre, laissant passer la jeune femme. Elle avait enfilé un gilet de cuir sur une blouse à manches bouffantes et une jupe qui laissait à nu une grande partie des cuisses. Ses cheveux étaient coincés derrière ses oreilles.

– Danny, je suis désolée, dit-elle. Peut-on reporter la séance ? demanda-t-elle de loin à l'artiste.

– Bien sûr. Quand tu veux.

De retour à l'établi, il tripotait des chiffons et des pinceaux.

Elle s'immobilisa devant Dooley et Olson, pâle mais ayant repris son sang-froid.

– Et maintenant, que voulez-vous savoir ?

– Y a-t-il un endroit où nous pourrions parler en privé ? demanda Dooley.

Une seconde s'écoula. Il y eut un brusque fracas de pinceaux venant de l'établi.

– Putain..., lâcha l'artiste. Je vais faire un petit tour dehors, c'est ça ? Faites comme chez vous ! (Il partit à grands pas vers la porte, s'y arrêta le temps de lancer :) Inutile de refermer à clé quand vous partirez ! J'aime qu'on entre ici comme dans un moulin, voyez-vous ?

Quand la porte claqua, elle adressa à Dooley un regard soucieux.

– Il déteste être dérangé quand il travaille.

Dooley hocha la tête.

– Moi aussi. Si nous nous asseyions ?

Laura Lindbloom s'installa sur le divan, jambes croisées. Olson en fit autant à l'autre bout, son carnet de notes à la main. Dooley trouva une chaise qu'il approcha en face de Laura en s'efforçant de ne pas fixer ses jambes. Il la pria de décliner ses nom, prénom et adresse à l'attention d'Olson, puis hésita.

– Euh... quelle est votre profession ? demanda-t-il enfin.

Elle agita une main vers l'estrade où elle avait posé nue.

– Pas seulement ça, si c'est ce qui vous tracasse. Je tiens un bar dans Wells Street. Poser, c'est du travail au noir. Je continue de vendre mon corps, je suppose, mais au service de l'art. Ou du moins, c'est ce que Danny vous dirait.

Dooley soutint son regard un instant.

– O.K. Pouvez-vous nous dire comment vous avez rencontré Sally Kotowski ?

Elle inspira profondément.

– Et vous me dire d'abord ce qui lui est arrivé ? Je ne lis pas vraiment les journaux.

– Elle a été étranglée, lui dit-il seulement.

Laura se couvrit le visage de ses mains.

– Oh, mon Dieu... Pauvre Sally.

Après quelques secondes, elle baissa les mains. Elle continuait de lutter pour garder son calme.

– Je l'ai connue au *Playboy Club*, dit-elle quand elle eut gagné. Nous avons débuté à peu près en même temps, en 64. Nous avons habité quelques mois au club, et quand ça a commencé à bien faire, nous avons décidé de prendre un appartement ensemble. Nous avons cohabité un moment dans Pearson.

– Et vous avez quitté le *Playboy Club* en 1966 ?

– C'est exact. J'avais commencé à percer leur jeu.

Dooley cligna des yeux, mais ne lui demanda pas d'éclaircissements.

– Et Sally ? Quand est-elle partie ?

– Elle a tenu jusqu'en 67, je ne sais pas quand exactement. Puis elle en a eu assez, elle aussi. Mais je pense qu'elle avait obtenu ce qu'elle voulait.

– C'est-à-dire ?

– Un homme. C'est ce que beaucoup de filles recherchent. Un type riche qui les entretienne.

– Et qui était-ce ?

– Ma foi, elle en a essayé plusieurs. Quand elle a donné son congé, elle était avec ce... Herb Feldman.

– Que pouvez-vous nous dire sur lui ?

- Je pense que c'était un truand.
 - Qu'est-ce qui vous le fait dire ?
 - Il en avait l'allure et le comportement. Et il se vantait de tous ceux qu'il connaissait. Il portait des vêtements coûteux, mais il avait des manières de charretier. Il était correct avec Sally, sauf quand il avait bu. Là, il la traitait comme un chien. Je ne sais pas pourquoi elle acceptait.
 - Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?
 - Un jour de l'automne dernier. Nous avions un peu perdu le contact. Herb l'avait installée dans un appartement à elle et nous ne fréquentions pas les mêmes milieux.
 - Était-elle toujours avec lui à l'époque ?
 - Plus ou moins, mais elle m'avait dit qu'elle s'apprêtait à le larguer. Je pense qu'elle commençait enfin à être un peu plus maligne.
 - Vous a-t-elle dit quelque chose de précis sur ses raisons de le larguer ?
 - D'abord, il n'était jamais là. Il passait beaucoup de temps à Las Vegas, mais voulait qu'elle réponde à l'appel quand il rentrait. Il la trompait, mais il exigeait qu'elle lui soit fidèle. Elle en avait assez de se faire manipuler. Et elle avait compris qu'il ne l'épouserait jamais. Pour lui, elle était juste une potiche. Un jouet.
 - Mais elle n'avait pas vraiment rompu ?
 - Je ne crois pas. Elle en parlait au présent. « Herb dit ceci, Herb dit cela. » Elle semblait encore l'avoir dans la tête.
 - Parlait-elle des affaires de Feldman ?
 - Pas beaucoup. Je n'ai jamais vraiment su ce qu'il faisait. Elle m'a dit un jour qu'il jouait. Pour moi, ce n'était pas une profession, mais sans doute que je me trompais. Herb semblait s'en sortir correctement.
 - Parlait-elle de ce qu'il faisait à Las Vegas ?
- Le front de Laura se plissa.
- Pas que je me souviens. Je me suis juste dit qu'il flambait.
 - Elle n'a jamais rien mentionné d'autre ? Juste fait une allusion ?
- Elle lui adressa un long regard. Grave.
- C'est la raison pour laquelle on l'a tuée, n'est-ce pas ? Une histoire à laquelle elle s'est trouvée mêlée ?
 - Nous ne savons pas. Nous cherchons des réponses. Il est possible

que ce soit un simple fait divers. Mais Herb Feldman appartenait à la pègre. C'est toujours un élément à prendre en considération. Sally vous a-t-elle parlé de ses fréquentations ?

– Quelquefois. D'une façon vraiment juvénile. Comme une gamine au lycée toute excitée de traîner avec les mauvais sujets. « Tu ne sais pas avec qui Herb et moi avons déjeuné aujourd'hui ? » Ce genre de choses.

– Des noms dont vous vous souviendriez ?

Elle fit non de la tête. Chercha.

– Des noms italiens. C'est tout ce que je pourrais vous dire. Elle prenait des airs mystérieux, elle restait dans le vague. Elle m'a dit un jour : « Herb connaît des gens qui sont des vraies pointures. »

– O.K. Saviez-vous qu'elle vivait dans le Wisconsin ?

– Le Wisconsin ? Non. Je l'ignorais. Depuis quand ?

– Le printemps. Elle s'y trouvait quand on l'a enlevée. Ça nous serait très utile de savoir comment ils l'ont localisée.

– Comme je l'ai dit, je ne l'ai pas vue depuis l'automne dernier. Et elle n'a pas parlé de son déménagement. Elle pensait faire du théâtre ou du cinéma. Ici, à Chicago. Elle allait avoir un agent. À mon avis, elle n'était pas fichue de jouer.

– Savez-vous si elle a réellement eu un agent ?

– Non. Je ne l'ai jamais revue après.

– Pouvez-vous nous diriger sur quelqu'un qui aurait eu plus de contacts avec elle au cours des derniers mois ?

– Je ne vois vraiment pas. Je crois que sa mère habite à Aurora.

– Nous l'avons déjà interrogée. Il semblerait qu'elles se soient brouillées.

Laura hocha la tête, détournant les yeux. Son regard dériva vers la porte, se perdit dans le palier.

– Pauvre Sally. Je ne sais pas... Je ne pense pas qu'elle avait beaucoup d'amies... d'amies intimes à qui se confier. Il y a eu moi. Pendant un temps. Mais nous avons cessé de nous voir. Je veux dire... elle connaissait des gens. Mais seuls les hommes l'intéressaient. Elle voulait en piéger un. Elle pensait que ça résoudrait tous ses problèmes.

Dooley attendit la suite, mais rien ne vint. Il hocha la tête, jeta un coup d'œil discret à Olson et se leva.

– Parfait. Merci de votre aide. (Il pêcha une carte de visite professionnelle dans sa poche de veste et la lui tendit.) Si ça ne vous ennuie pas, j'aimerais que vous continuiez à y réfléchir. S'il vous revient la moindre information sur les personnes que fréquentait Sally, sur quelqu'un d'autre qui puisse nous parler de ses derniers mois, sur des querelles, des ennemis, n'importe quoi qui aurait pu entraîner sa mort, appelez-moi.

Elle prit la carte, mais ne se leva pas.

– D'accord.

Elle contempla la carte de Dooley d'un air hébété, tandis que les deux policiers se dirigeaient vers la porte. Au moment précis où ils allaient la franchir, elle posa sa question.

– Avez-vous vu son corps ?

Dooley s'immobilisa.

– Oui.

– Ç'a été moche ?

Il fallut deux secondes à Dooley pour décider qu'elle était de ces gens à qui on ne ment pas.

– Oui, dit-il. Très moche.

– Alors rendez-moi service et trouvez-les, dit Laura Lindbloom en levant les yeux vers lui.

Le regard hébété avait disparu, cédant la place à autre chose. Peut-être les débuts de la colère.

– D'accord, dit-il. Pour vous.

1- . Coulé par les Japonais.

– Qu'est-ce que tu lis ?

Debout dans l'encadrement de la porte, Dooley baissa les yeux sur son fils. Les pieds sur le canapé, Frank rectifia aussitôt sa position d'un air coupable et fixa son père une seconde ou deux d'un regard mal assuré. Il regarda le livre qu'il avait en main comme s'il le voyait pour la première fois.

– Un livre, dit-il sans rire.

Dooley ne se sentait pas d'attaque pour discuter.

– Sans blague ? J'ai entendu parler de ces trucs-là. Écoute, petit malin, j'essayais de faire la conversation. C'est quoi, ce livre ?

Frank lui lança un regard ahuri.

– Juste de la science-fiction.

D'où il était, Dooley déchiffra le titre. *En terre étrangère*. Il crut se rappeler en avoir entendu parler en termes négatifs, mais trop vaguement pour en faire une histoire.

– Intéressant ?

Frank haussa les épaules.

– Bof...

Dooley hocha la tête, attendant la suite mais sachant qu'elle ne viendrait pas.

– Super, lâcha-t-il, et il quitta la pièce.

À la cuisine, Rose était assise à la table, une pile de livres de recettes devant elle, et faisait sa liste de courses d'épicerie.

– On n'a plus de sucre, dit-il.

– Il y en avait en réserve dans le placard. J'ai rempli le sucrier.

Il se servit une tasse à la cafetière électrique.

– Quand Frank commence-t-il au stand de hot-dogs ?

– Lundi. Et ce n'est pas un stand, mais un Dairy Queen.

– Qu'importe. Il consent enfin à se secouer.

– Il n'attend que ça. Ne sois pas si dur avec lui.

Dooley s'assit en face d'elle et tira le journal vers lui.

– Je ne supporte pas de le voir assis là à se tourner les pouces. Ce n'est pas bon pour les jeunes.

– Il fait quelque chose. Il lit.

Il étudia la page de titre. Nixon voulait rapatrier les troupes à la fin de l'année. Ogilvie¹ avait envoyé la police d'État à Cairo. Qu'est-ce que foutait Rockefeller au Paraguay ?

– Il lit des conneries.

– Qu'est-ce que tu aimerais qu'il lise ?

Rose avait posé la question d'un ton neutre sans lever les yeux de sa liste. Elle le cherchait... Il surveillait le travail scolaire de ses enfants à la maison, mais disait en plaisantant qu'il n'avait plus rien lu depuis *Tom Swift et son cycloplane*.

– Je pense juste qu'il a besoin de bouger, dit-il. C'est très joli de lire, mais il ne fait jamais d'exercice.

Rose leva enfin les yeux vers lui.

– Et si tu l'emmenais taper la balle ? Comme tu le faisais avec Kevin ?

– J'ai essayé. Il refuse toujours.

– Quand le lui as-tu demandé pour la dernière fois ?

Elle le provoquait. Il connaissait ce regard. Veillant à ne rien exprimer mais plein d'attente.

– Il refusera, dit-il à l'attention de sa tasse.

– En tout cas, je te l'aurai suggéré, lui renvoya Rose en revenant à sa liste.

Son petit déjeuner fini, il prit le couloir en direction du séjour. Sachant qu'il devait obtempérer, sinon Rose lui lancerait des regards noirs toute la journée durant. Mais aussi qu'il n'avait pas franchement envie de cuire sous le soleil à lancer une balle à un gamin qui faisait semblant de s'y intéresser. Il passa de nouveau la tête dans la pièce.

– Dis donc, Frank. Ça te dirait de t'exercer à recevoir ?

Frank leva les yeux vers lui et fronça les sourcils. Sous-entendu : *qu'est-ce qu'il me veut encore ?* Puis son regard s'adoucit et l'espace d'un instant, Dooley ne sut pas trop s'il espérait un oui ou un non.

– Nan, pas vraiment, dit enfin Frank.

Dooley battit en retraite vers la cuisine, où Rose s'était levée et

fourrait des trucs dans son sac.

- Je te l'avais dit, lui lança-t-il.
- Tu es content maintenant ?
- Oui, répondit-il en saisissant le journal. Fou de joie.

*

Le magasin était situé dans Ridge Avenue pas loin de l'intersection avec Clark Street, à deux rues de la masse trapue de la Senn High School. De grandes réclames peintes, blanc sur fond rouge, se bouscullaient sur la devanture : *Produits biologiques, Gros & Détail, Légumes et fruits du jardin, Directement de la ferme à votre table*. À l'intérieur, on trouvait le méli-mélo habituel : des empilements de pommes, tomates et épis de maïs, un amoncellement de boîtes en carton, en-cas et boissons non alcoolisées à côté de la caisse pour les lycéens qui affluaient à la sortie des cours. La chambre froide de plain-pied s'ouvrait au fond, au bout d'un petit couloir.

L'épicier gisait sur le sol de la chambre, trois impacts de balle dans la tête et un autre dans la poitrine. Il avait les yeux grands ouverts et reposait sur le dos, les jambes pliées et écartées comme celles d'une grenouille, un bras en travers du ventre, l'autre étendu par terre. Replet, la cinquantaine, il avait été légèrement gagné par la calvitie et cultivait une petite moustache élégante. Il semblait frais comme un gardon et tout ce qu'il y a de plus vivant, comme prêt à sauter sur ses pieds à tout moment en s'excusant pour la mauvaise farce et en essuyant la peinture rouge qui avait dégouliné de son grand front luisant.

- La caisse est vide, dit Olson depuis l'encadrement de la porte.
- Tu m'étonnes !

Dooley, debout les mains dans les poches de son pantalon, essayait de faire le point. Une arme de petit calibre pour que les orifices soient aussi nets. Peut-être que l'épicier ne l'avait pas prise au sérieux et avait voulu la saisir. Une exécution de sang-froid aurait sans doute signifié une balle dans la nuque, mais il n'y avait pas de règle. Certains tueurs prenaient plaisir à voir la panique dans les yeux de la victime à l'ultime seconde.

- Elle a retrouvé ses esprits ?
- Disons qu'elle n'a pas gémi depuis deux minutes. Le fourgon arrive.

Par la porte qui donnait sur la rue, Dooley vit les badauds qui se bousculaient. Les voitures de police avaient rameuté la population. Comme toujours. La petite femme grassouillette en robe vichy était assise sur une chaise derrière le comptoir, tordant un mouchoir et prise de frissons. Elle avait les yeux rouges et respirer paraissait lui coûter un effort énorme, mais elle ne faisait plus de bruit. Il chercha une autre chaise. N'en voyant aucune, il s'accroupit devant elle, une main sur le comptoir pour garder l'équilibre.

– Pensez-vous être capable de répondre à nos questions maintenant, madame ?

Elle hocha la tête, inspira un grand coup.

– Je l'ai vu, dit-elle d'une voix tremblante. Je l'ai vu sortir en courant du magasin.

– Qui ça ? Quelqu'un que vous connaissez ?

– Un gamin. Juste un gamin. Il avait les cheveux longs.

Dooley hocha la tête.

– Nous vous demanderons son signalement tout à l'heure. Pouvez-vous nous dire juste ce que vous avez vu à partir du moment où vous êtes arrivée au magasin ?

Le visage de la femme commença à se défaire, tordu dans une grimace, et il crut la partie perdue, mais la petite dame boulotte ne manquait pas de courage. Elle se domina et regarda Dooley dans les yeux.

– Je venais faire mes courses, et j'étais encore à une petite distance de la porte quand je l'ai vu sortir en courant. Il fourrait quelque chose dans sa poche, j'ai pensé qu'il venait peut-être de le voler et ça m'a mise hors de moi parce que Mister... Mister Pappas... n'arrêtait pas d'avoir des ennuis de ce genre. Je suis entrée pour lui raconter et je ne l'ai pas vu. Je me suis dit qu'il avait dû s'absenter pour une raison quelconque. Et puis quelque chose m'a poussée à aller voir au fond...

Elle luttait dur, mais elle perdait du terrain. Elle fit une dernière tentative, essaya de terminer, puis se remit à gémir.

Un des policiers de patrouille remonta le couloir en venant de la chambre froide en hochant la tête.

– Putain de petits cons, dit-il. Ils débarquaient par paquets entiers après le lycée et le volaient comme au coin d'un bois. J'ai toujours pensé que c'était juste une histoire de temps avant qu'un truc comme ça se produise.

– Vous connaissez les jeunes d’ici ? demanda Dooley.

– Une tripotée, oui !

– Je vois des gamins sur le trottoir, dehors. Commencez à les cueillir. Tous ceux que vous pouvez trouver. Et embarquez-les. Quand elle en sera capable, elle me donnera un signalement.

La dame assise sur la chaise renifla.

– Qui va le dire à Chrissie ? gémit-elle. Qui va le lui dire ?

– *Où est mon père ?*

Le hurlement jaillit de l’ouverture de la porte qu’un type en tenue barrait de son bras pour empêcher la fille d’entrer dans le magasin. Seize ans peut-être, maigrichonne et en jean, cheveux longs et noirs, bagues sur les dents et grands yeux affolés.

– Où est mon père ? répéta-t-elle en regardant Olson et exigeant une réponse.

– Quelque chose me dit qu’elle sait, marmonna Dooley.

*

– Rien à tirer de ces foutus crobards, dit Olson. Ça pourrait être la moitié des jeunes de la ville. Voire ma femme !

Dooley fourrageait dans les procès-verbaux des interrogatoires, cherchant une pépîte.

– Ne t’inquiète pas. On attrapera ce connard parce que quelqu’un va nous dire qui c’est. Pendant qu’on est assis là, la nouvelle se répand dans le voisinage d’une maison à l’autre. On attaque la rue demain, il se trouvera quelqu’un pour le balancer. (Dooley ferma sèchement le dossier.) Tu te sens prêt à dactylographier ce bazar ? Tu tapes bien plus vite que moi.

– En échange de quoi ?

– Demain, tu prends le volant.

– C’est toujours moi qui conduis !

– Preuve de ma bienveillance à ton égard.

Olson hocha la tête.

– Quel cerveau ! Je n’ai pas une chance face à ta logique de jésuite.

– Écoute. Tu tapes le rapport, je m’occupe de ce que veulent ces

gens-là.

Dooley s'empara des trois fiches de messages téléphoniques qui les attendaient lorsqu'ils étaient rentrés.

- D'accord. Mais le premier qui a fini paie la tournée au *J. J.*
- Marché conclu.

Dooley s'approcha d'un bureau équipé d'un téléphone. Le premier message émanait d'un inspecteur du Secteur Trois en quête d'informations sur un type qui battait sa femme et que Dooley avait arrêté en avril. L'inspecteur avait quitté son bureau depuis longtemps. Dooley laissa un message au Secteur. Le deuxième venait d'un vieux cordonnier polonais d'Augusta Boulevard à qui il avait laissé sa carte un jour et qui l'appelait à peu près tous les mois avec des mises en garde plus ou moins intelligibles sur une tripotée de crimes imminents qui ne se produisaient jamais. Il sauta. Le troisième était de Laura Lindbloom. *A plus d'infos.* Accompagné d'un numéro de téléphone, arrivé après 23 heures. Il consulta sa montre et composa le numéro. À l'autre bout de la ligne, un type s'époumona. Dooley entendit du vacarme et de la musique.

- Laura Lindbloom, je vous prie.
- Qui ?
- Laura Lindbloom. Elle m'a donné ce numéro.
- Mais là, elle est occupée.

L'absence de courtoisie était rarement la bonne façon d'aborder Dooley.

- Pas autant que moi, lui renvoya-t-il.
- Ça, c'est votre problème.

Dooley évitait de jouer à qui crierait le plus fort au téléphone. Il savait qu'on perdait son temps à sortir la grosse artillerie sauf si on pouvait en tirer un avantage.

– Qui est à l'appareil ? demanda-t-il sans s'énervier. Quel est le nom de votre établissement ?

- Le *Mad Hatter* ².
- Dans Wells Street ?
- Exact.

Dooley raccrocha sans ajouter un mot. Il revint au bureau où travaillait Olson et prit sa veste sur le dossier du siège.

– Merci de t'en charger, dit-il.

– De rien. Tu files ?

Dooley hésita, prenant son temps pour enfiler sa veste.

– Faut que j'interroge un témoin.

S'il pose la question, je le lui dirai, pensa-t-il.

– Comment ça ? Pas de J. J. ?

– Peut-être après.

Olson leva les yeux de son rapport.

– Qui est le témoin ?

Dooley fit un énorme effort pour garder un visage de marbre.

– La femme nue. Le modèle de l'artiste.

Olson le fixa bouche bée, puis ses yeux se rétrécirent. À peine l'ombre d'un sourire.

– Espèce de faux jeton ! Pas étonnant que tu m'aies refilé le rapport.

– Pete, je te jure devant Dieu que je n'avais pas vu le message avant que tu m'aies demandé de le faire.

– Ben tiens !

Dooley prit la mouche.

– Tu veux qu'on échange ? Je fais le rapport, tu l'interroges. Bon sang, je n'essaie pas de me placer !

– Non, non. J'ai dit que je m'en occupais. (Olson leva les mains en signe de protestation et arbora un air de martyr.) Pars ! Je reste à trimer en solitaire pendant que tu vérifies ta première impression.

– Pete, je suis sincère. Tu n'as qu'un mot à dire.

Cette fois, Olson afficha un large sourire.

– Pas du tout, tu y vas. Tu me promets juste une chose.

– Quoi ?

– Tu essaies de rester *vêtu*. O.K. ? Pour l'honneur de la police.

Dooley l'insulta et quitta la pièce. Au bas de l'escalier, il mit le doigt sur ce qui l'avait irrité : Olson n'était pas dupe. Son coéquipier savait qu'à l'instant précis où il avait vu son nom sur le message, il n'avait pas cessé de repenser à Laura telle qu'elle leur était apparue, nue, sur l'estrade.

Old Town était là depuis toujours, même avant de tourner au zoo. Il se rappelait quand cette section de North Avenue constituait l'artère principale d'un vieux quartier allemand miteux pourvu de gargotes dont les barmans feignaient de ne pas parler anglais. Les Allemands avaient fait place aux artistes. Il y avait interpellé un beatnik saxophoniste bourrelé de remords pour avoir poignardé son amant dans un bouge de Wells Street en 61 ou 62. Et puis, quelques années plus tôt, le quartier avait explosé. L'intersection de North Avenue et de Wells Street était devenue le centre névralgique de la vie nocturne, une jungle de pièges à touristes et de boîtes à gogos qui happaient tous les soirs des milliers de désœuvrés, d'escrocs et de petits comptables en ribote sur une longueur de quatre pâtés d'immeubles aux néons racoleurs. Les urbanistes avaient retapé les vieilles maisons accolées les unes aux autres des rues latérales pour les vendre à des agents de change et transformé des usines abandonnées en arcades commerciales. Ils avaient planté des réverbères à gaz copie d'ancien le long de Wells Street, et le premier enfant de putain venu un tant soit peu fringant, pourvu d'un projet à la noix et d'une liasse de billets, avait ouvert un bar. Dans Old Town, on pouvait reluquer des danseuses vampant le client sur une estrade ou écouter des hippies guitareux qui ne savaient pas chanter mais se faisaient un devoir d'essayer. On pouvait aussi consommer du LSD et fixer les lumières stroboscopiques tandis que la musique vous esquinait l'ouïe ou boire des bières et jeter par terre les cosses de cacahuètes en regardant défiler les minijupes sur le trottoir dehors. On pouvait se soûler, coucher, se faire arnaquer et se retrouver sans un rond dans la même foulée. Dooley n'aimait pas tellement Old Town.

Il découvrit le *Mad Hatter* avant le premier carrefour au sud de North Avenue et se gara à l'intersection suivante. Rebroussant chemin jusqu'au bar, il joua des coudes entre des groupes compacts de préados à qui l'on donnait dans les seize ans, et des recrues de la marine dans leur première virée à terre après les Grands Lacs et qui paraissaient encore plus jeunes dans leur tenue amidonnée. Un paumé, cheveux dans les yeux, fit mine de lui demander une pièce mais se ravisa.

Le bar se caractérisait par une enseigne au-dessus de la porte à l'effigie du Chapelier fou et une grande devanture à travers laquelle il aperçut des murs de brique brute et un long comptoir qui filait vers le fond. À l'intérieur, il y avait de la musique sortant d'un juke-box et, hurlant pour la couvrir, la foule des clients du vendredi soir qui paraissaient, à première vue, juste un brin plus vieux que l'âge requis par la loi. Deux personnes s'affairaient au bar. Un type hirsute et Laura Lindbloom.

Dooley repéra un espace au bout du comptoir juste assez large pour s'y glisser. Son voisin de gauche lui fila un regard mauvais mais partit voir ailleurs vite fait. Dooley capta l'attention du barman et lui fit signe de s'approcher. Le visage de l'intéressé n'exprimait pas d'enthousiasme excessif, mais Dooley avait l'habitude.

– Oui ?

– Je veux lui parler, dit Dooley en lui montrant Laura, qui confectionnait un cocktail à l'extrémité opposée. Et cette fois, ne me contrariez pas.

Le barman savait reconnaître un flic. Il lança un regard furibard à Dooley, à peine une seconde, et alla chercher Laura. Elle leva la tête quand il la toucha, écouta, ses yeux s'arrêtèrent sur Dooley, elle acquiesça. Quand elle eut servi la commande, elle vint vers lui. Elle portait une robe courte, mais pas trop, et lâche, dissimulant la forme de son corps. Des sandales découvraient ses ongles d'orteils vernis. Comme elle s'approchait, Dooley s'appliqua à garder les yeux sur son visage.

– J'ai eu un message disant que vous aviez appelé, dit-il quand elle se pencha au-dessus du bar, assez près pour entendre malgré le vacarme. Ses yeux marron n'avaient rien perdu de leur franchise et, de près, il ne put s'empêcher de remarquer l'expression boudeuse de ses lèvres qui ne la desservait pas vraiment.

– En effet. Je ne m'attendais pas à vous voir débarquer. Je pensais que vous appelleriez.

– Je l'ai fait. Votre copain ne m'a pas laissé vous parler.

Elle jeta un regard par-dessus son épaule et se mordit la lèvre inférieure.

– Écoutez, dit-elle. Si on allait dans le bureau ?

Il l'attendit au fond de la salle, tandis qu'elle glissait quelques mots à l'oreille de son partenaire puis contournait le comptoir. Elle l'entraîna dans un couloir qui conduisait à une troisième porte après les toilettes. Celle-ci ouvrait sur un local exigu et sans fenêtre, pourvu d'un bureau encombré et d'une chaise unique. Laura poussa du pied la chaise vers lui et dégagea un espace sur la table. Elle se tourna, hissa ses fesses dessus et s'assit, jambes ballantes, lui présentant un point de vue intéressant. Il prit place sur la chaise avec le sentiment déplaisant d'avoir perdu l'avantage.

– J'ai dû faire mauvaise impression à votre ami là-bas, dit-il.

Elle sourit.

- Nous n'aimons pas spécialement les flics dans le coin.
- Et pourquoi donc ? lui renvoya-t-il en connaissant la réponse.

Laura releva légèrement la tête, les paupières un peu tombantes. En clair : « Vous vous fichez de moi ? »

– Voyons voir. Peut-être à cause des pots-de-vin. Oui. Je dirais que c'est ça. Le sac plein de billets que nous devons remettre à vos collègues tous les mois.

– Vous ne parlez pas de mes collègues.

– Je parle de la voiture qui s'immobilise devant le bar et du gars en civil qui se trouve dedans et que mon patron appelle « sergent ». Celui qui a monté une accusation bidon contre nous pour consommation après la fermeture avant qu'on ait commencé à casquer. Ça ne serait pas un de vos collègues ?

– Je ne suis pas à la brigade des Mœurs.

– Le policier qui passe tous les mois chercher son enveloppe n'y est pas non plus. Mais il veut sa part du gâteau lui aussi. Nous le payons simplement pour être sûrs que quelqu'un se montre si on a des problèmes. Soit cent dollars par mois à deux services différents, comme vous les appelez. Ceci en plus de nos impôts, naturellement. J'étais sûrement naïve en croyant qu'ils couvraient la protection de la police.

Il lui concéda l'ombre d'un hochement de tête.

– Je suis aux Homicides. Je me moque royalement de qui sert les boissons ou de l'heure qu'il est quand vous le faites. Mon travail consiste à mettre la main sur des tueurs et je n'en attends rien d'autre que mon salaire. Sommes-nous sur la même page ?

Son regard s'adoucit.

– Bien sûr. Je me défoulais, c'est tout. C'est la première fois qu'un policier applique sans rien me faire payer.

Il réfléchit durant deux secondes, espérant que c'était un compliment.

– Votre message disait que vous aviez d'autres informations à me donner.

– Peut-être. Je ne sais pas si c'est utile.

– Personne ne le saura avant qu'on étudie la chose. Tout renseignement est bon à prendre.

– D'accord. Il y a eu deux choses. D'abord, nous avons enterré Sally

l'autre jour. À Aurora. Sa sœur, sa mère, deux amies et moi. C'est tout. Et je n'ai pas eu l'impression que sa mère tenait à être présente. C'était plutôt triste.

– Comme d'habitude.

– Oui... Qu'importe. Je discutais avec sa sœur, et elle m'a dit que Sally lui avait laissé un tas d'affaires avant de s'installer dans le Wisconsin. Deux cartons. Elle avait sous-loué son appartement, laissé tous les meubles, mais elle avait déposé ses affaires chez sa sœur à Elmhurst.

Cette fois, Dooley lui réservait son attention. Intégrale.

– Bravo. Ça pourrait être très important. (Il sortit son carnet de la poche de sa veste.) Pouvez-vous me dire comment la contacter ?

– Essayez à nouveau sa mère. Tout ce que je sais, c'est qu'elle habite à Elmhurst. Je crains de ne pas avoir pensé à noter son numéro téléphone.

– Ne vous inquiétez pas. Quand était-ce ? L'a-t-elle dit ?

– Juste avant de partir pour le Wisconsin. Elle n'a pas précisé quand. Elle a juste dit que Sally était passée et lui avait laissé ses affaires en disant qu'elle emménageait pour quelque temps chez des amis dans le Wisconsin.

– Parfait. Je vais lui parler. C'est tout ? Vous avez parlé de deux choses, non ?

Elle haussa les épaules.

– Peut-être rien d'important. J'ai juste suivi vos conseils. Je me suis concentrée sur Sally, autrement dit sur ses copains. Et j'ai pensé que je devais vous parler d'un type.

– En dehors de Feldman, vous voulez dire ?

– Oui. C'était avant Herb. En 65. Elle a commencé à voir un type qu'elle avait rencontré au *Playboy Club*. Nous n'étions pas censées sortir avec les clients, bien sûr, mais ça arrivait tout le temps. Un type de la police. Pas celle de la ville. Mais un policier. Ou qui l'avait été. Un ex-flic, j'imagine. Mais un type pas net non plus. Sally m'a dit un jour qu'il avait été mis en examen, mais sans être condamné, pour une affaire glauque dans laquelle il avait été impliqué. Elle est sortie avec lui pendant des mois et je pensais que c'était du sérieux. Mais il est parti. Je veux dire qu'il a quitté le pays. Pour le Mexique. Et Sally jurait qu'il allait revenir pour elle, ou l'envoyer chercher ou je ne sais quoi. Mais il ne l'a jamais fait et elle a fini par renoncer. Elle a eu du chagrin et j'en ai voulu à ce type, car il m'avait paru bien.

– Qui était-ce ?

– Il s'appelait Tommy Spain.

Dooley fronça les sourcils.

– Tommy Spain ? Sans blague !

– Quoi ? Vous le connaissez ?

– J'en ai entendu parler. (Dooley n'ignorait rien de l'histoire, mais cela remontait à quelques années et il dut réfléchir une seconde.) C'était un flic pourri, comme vous dites. Je crois qu'il travaillait au bureau du shérif. Je ne me rappelle plus pourquoi il s'est attiré des ennuis, mais je me souviens qu'il avait mauvaise réputation.

– Le plus drôle, c'est qu'il avait vraiment du charme. Il était poli, il semblait instruit, il se comportait avec courtoisie. Je me rappelle m'être demandé si Spain était son vrai nom. D'après moi, il était italien en réalité. D'ailleurs il le parlait. Un jour, je l'ai entendu passer une commande en italien. Dans un restaurant de Taylor Street.

– Le bruit courait qu'il en était, en effet. Ça ne me surprendrait pas le moins du monde.

– Du coup, j'ai pensé que ça pouvait vous intéresser.

Dooley hocha la tête, le front plissé.

– Sont-ils restés en contact après son départ pour le Mexique ?

– Il lui écrivait et il lui arrivait de téléphoner, mais ça a fini par tourner court. L'année suivante je crois. Du coup, elle s'est mise avec quelqu'un d'autre.

– Quand a-t-il gagné le Mexique ?

– Je ne sais pas vraiment. En 66 ?

– Donc, à votre connaissance, elle n'a plus eu de liens avec lui après disons... la fin de cette année-là ?

– Pas à ma connaissance. Peut-être qu'il n'y a aucun rapport. Mais vous m'avez dit de vous appeler si un truc me revenait. Et il y avait ce type louche avec qui elle sortait. J'ai pensé que vous aimeriez peut-être le savoir.

Il soutint son regard un instant. Bon Dieu, un canon, cette fille...

– Je vous en remercie. On ne sait jamais. Vous avez bien fait de m'appeler.

– Avez-vous... avancé ? Vous rapprochez-vous du ou des coupables ?

– Difficile à dire. Un dossier se constitue petit à petit. Nous disposons de quelques éléments. Mais procéder à une arrestation, non. Nous n'avons pas progressé.

– Est-ce que c'est la Mafia qui l'a tuée ?

Il pencha la tête. Sa main battit l'air.

– Trop tôt pour le dire.

– Mais en admettant... Poursuivra-t-on jamais le coupable ?

Il se tourna pour la dévisager un instant.

– Vous n'avez pas grande opinion de nous, n'est-ce pas ?

– Je suis sceptique, c'est tout. Des gens plus expérimentés que moi m'ont dit qu'on a parfois du mal à faire la différence entre la police et les truands.

Elle commençait à l'énervé un peu. Il dut respirer un bon coup.

– Écoutez. Il y a vingt-deux ans que je suis dans la police. J'ai vu de tout. Il y a de bons policiers, il y en a de mauvais. C'est comme les plombiers. Il y en a qui jouent à de sales petits jeux. Mais ne croyez pas que nous le faisons tous. C'est une des raisons pour lesquelles je suis resté aux Homicides. Pour lesquelles j'ai deux boulots et je me demande comment je vais faire pour envoyer mes gamins à l'université. Vous saisissez ?

Elle le dévisagea un moment, pensive, puis acquiesça. À peine.

– Oui, inspecteur, dit-elle. Et c'est triste.

– C'est la vie. Je ne perds pas mon temps à pleurnicher là-dessus. Je fais simplement mon boulot.

– On apprécierait que plus de policiers en fassent autant.

– Écoutez-moi, ma petite dame. Les gens comme vous ne savent pas toujours de quoi il retourne.

La porte s'ouvrit brusquement et le barman passa la tête.

– Laura, dit-il en ignorant Dooley. Tu ne serais vraiment pas de trop là-bas.

– Excuse-moi, Scott. J'arrive.

La porte claqua et Laura se laissa glisser du bureau. Il s'imagina que l'entretien s'arrêtait là et nota un point ou deux sur son carnet. Lorsqu'il leva les yeux, il la vit debout, bras croisés, visage innocent.

– Je ne suis guère une dame, dit-elle. Vous pouvez m'appeler par mon prénom.

Il haussa les épaules et termina ses notes. Il rangea le carnet.

– O.K., dit-il.

– Pardonnez-moi si je vous ai offensé, inspecteur. Ou puis-je, moi aussi, vous appeler par votre nom ?

– Je m'appelle Dooley. Vous ne m'avez pas offensé.

– Dooley. (Elle lui adressa un sourire narquois.) O.K., Dooley. Puis-je vous poser une question sur le boulot ?

– Je vous en prie.

– Arrêter un individu qui recrute des mineurs pour les prostituer, ça en ferait partie, de votre boulot ?

– Du mien, non.

Le regard de la fille se durcit.

– Je ne vous intéresse plus, n'est-ce pas ?

Il posa ses mains sur ses cuisses et se leva.

– Non, vous m'intéressez toujours, dit-il au bout d'un moment.

Il glissa ses mains dans les poches de son pantalon et demeura sur place, se balançant sur ses talons. Il se sentait mieux maintenant qu'il la dominait de toute sa hauteur.

– Alors je vais vous raconter une chose et vous demander conseil.

– D'accord.

– Vous vous souvenez de la fille que vous avez vue à mon appartement l'autre jour ?

– Mmm...

– Elle habitait chez moi pour ne pas avoir à dormir dans la rue. Elle avait lâché son mac parce qu'elle en avait assez de faire des passes toutes les nuits depuis trois mois. Elle a seize ans.

Dooley attendit une seconde, puis haussa les épaules. Juste un peu.

– Vous l'avez signalé ?

– Elle m'en a empêchée. Elle a peur d'aller parler aux flics parce qu'elle dit qu'ils sont de mèche avec les macs. Elle dit qu'elle a baisé avec des flics. Grátis, bien sûr.

Il la dévisagea. Il n'aimait pas entendre ce langage dans la bouche d'une femme.

– Il existe une brigade de protection des mineurs. Elle est

indépendante des Mœurs, mais elle traite ce genre de choses. Je pourrais vous donner un numéro de téléphone.

– Je ne sais pas si elle est capable de faire la distinction entre les différents types de policiers pour l’instant. Écoutez, je m’occupe de la fille. J’espérais que vous, vous pourriez vous occuper du mac.

Il sentit l’irritation monter.

– Vous voulez que je fasse quoi ? Je suis inspecteur aux Homicides.

– Je sais. Vous ne faites pas partie de la police du coin. C’est pour ça que je pensais que vous pourriez la contourner, au moins passer le mot à quelqu’un qui ferait quelque chose d’efficace. Que votre fierté professionnelle entrerait plus ou moins en jeu.

On lui avait déjà fait le coup. D’autres qu’elle. Il y avait toujours des citoyens indignés qui voulaient savoir pourquoi le monde n’était pas parfait. Il avait renoncé à essayer de le leur expliquer. Il savait qu’il ne pouvait en référer qu’à sa conscience. Et qu’il était temps de la remercier pour son information et de partir. Au lieu de quoi il fixa le sol.

– J’ai besoin d’en savoir un peu plus long, dit-il.

1- . Richard B. Ogilvie, alors gouverneur de l’État de l’Illinois.

2- . Le « Chapelier fou » d’*Alice au pays des merveilles*.

– Ils ont... disons, trois ou quatre endroits différents où ils nous emmènent, dit la fille sur le canapé, ses orteils sales pointant de ses sandales.

Elle avait des cheveux blonds, longs et raides comme toutes les filles par les temps qui couraient et un délicieux visage arrondi, et, de près, Dooley estima qu'il s'était trompé. Trop jeune pour être une des amies de Kathleen.

– Je ne connais pas toutes les adresses. Ils vous conduisent en voiture et vous déposent, vous montez et quelqu'un vous fait entrer. Ils ont des lits dans toutes les chambres sauf dans le séjour, et on reste assises là, à écouter de la musique et des trucs et à attendre les clients. Eux, ils sonnent d'une façon spéciale, comme un code secret, deux petits coups, puis trois. Quand un type entre, il discute avec la personne qui est de service ce soir-là et en choisit une, et si ça tombe sur vous, vous partez dans le couloir et vous lui faites son affaire.

Elle leva les yeux vers lui pour la première fois et, de nouveau, il revint sur son idée. Ce qu'il vit dans ses yeux, c'était une expression maussade, lasse et entièrement adulte.

Il regarda Laura à l'autre bout de la pièce. Debout près de la fenêtre, bras croisés, elle observait la rue. Il reporta son attention sur la fille.

– Et pourquoi avez-vous eu envie d'arrêter ?

Elle contempla ses ongles un moment sans rien dire, affalée sur le canapé.

– J'en ai eu ras-le-bol, c'est tout. Au début, Ray était vraiment sympa. Il me donnait de l'argent et me laissait habiter à l'hôtel sans payer ni rien. Mais une fois que j'ai commencé à travailler, c'était le genre... d'abord, tu me rembourses ce que je t'ai prêté. Même s'il n'a jamais dit qu'il s'agissait d'un prêt. Et ensuite c'était : « Oh, bravo, tu te débrouilles comme un chef, je te dois deux cents billets, mais j'ai des frais à couvrir », et tout ce baratin de merde. « Tiens, voilà dix dollars, va t'éclater. » J'ai fini par comprendre que je ne reverrais jamais mon fric.

Rien de nouveau sous le soleil.

– Vous ne connaissez pas le nom de famille de Ray ?

– Non. Je n'entends jamais de noms de famille.

- Combien y a-t-il de filles ? Le savez-vous ?
- Je sais qu'on est quatre à l'hôtel. J'en ai vu deux autres qui, enfin, vous savez... qui travaillaient, mais je ne sais pas où elles habitent.
- Mmm... mmm.

Il resta un moment à opiner du chef, doutant de sa capacité de jugement. Il était venu là de son plein gré, en prenant sur son temps avant sa permanence, et cette initiative n'avait rien d'officiel. Il leva la tête et vit les yeux marron et francs de Laura qui l'observaient. Il lui rendit son regard et s'aperçut brusquement qu'il n'en échangeait pas de pareils avec les requérants habituels. Laura appartenait déjà à une catégorie à part. Laquelle ? Il l'ignorait. Cette idée l'électrisa, et en même temps le gêna.

– Êtes-vous prête à témoigner sous serment ? demanda-t-il à la fille. À aller au tribunal et à regarder tous ces gens dans les yeux en leur racontant ce qui s'est passé ?

Elle fit non de la tête.

- Pas question. Je ne veux pas qu'on me fasse du mal.
- On vous protégera.
- Mais oui... Pendant combien de temps ?
- Si vous voulez en finir, vous devez accepter de faire une déclaration publique et de témoigner sous serment.

La fille fusilla Laura du regard.

– Je te l'avais bien dit que c'était ça qui se passerait !

Laura s'éloigna de la fenêtre.

– Jenny ne voulait pas vous parler. Elle avait peur que vous leur disiez où elle se trouve.

- Je ne ferais pas une chose pareille.
- Je sais. Je lui ai dit que vous n'étiez pas dans le système.
- J'y suis. Dans une branche différente. Mais pas moins dans la police. Sans témoignage, nous ne pouvons rien faire.
- Je ne veux plus avoir affaire aux flics, dit la fille. Ils sont de mèche avec eux.

Dooley fronça les sourcils, les yeux sur ses orteils sales.

– Comment le savez-vous ? Je veux savoir pourquoi vous dites ça.

Elle le regarda d'un œil noir.

– Parce qu'on m'a obligée à faire une pipe à un flic. Gratis. Ray disait que ça faisait partie du service.

Il ne bougea pas, les lèvres étroitement serrées, comme s'il venait d'avaler une saleté.

– Ray vous a dit que le type était dans la police ?

– Non. Il ne me l'a pas présenté ni rien. Il m'a juste dit : « Écoute, un type va arriver par l'arrière et attendre dans la chambre du fond, et tu ne vas pas le faire payer, quoi qu'il te demande. » Et ensuite il m'a dit : « J'espère que t'as fait du bon travail parce que c'est lui qui décide si on va en taule ou pas. » Oh... et aussi, le type avait un pistolet et des menottes. Pas facile à cacher quand on a le pantalon baissé.

– Pourriez-vous l'identifier ?

Elle considéra la chose pendant quelques secondes avant de répondre.

– Pas question.

– O.K. Je repose la question : pourriez-vous me le décrire à moi ?

Elle battit des cils, puis :

– Chauve. La vraie boule à zéro ! C'est tout ce que je peux vous dire. Mais il n'y a pas que lui. Une fille racontait que Ray lui avait dit que tous les flics se servent.

Il y eut un blanc.

– Ma foi, dit enfin Laura. Il y a flic et flic.

– Bien sûr, admit la fille mollement.

– Qu'attendez-vous de moi au juste ? demanda-t-il.

Laura s'assit sur le bras du canapé.

– Vous pouvez faire passer le mot là où on l'entendra. Trouver quelqu'un de la police qui acceptera de s'attaquer aux macs. Ça doit exister.

– O.K. (Il posa ses mains sur ses genoux et se leva.) Jenny, vous avez le choix. Vous devez déposer une plainte et être prête à aller devant le tribunal. Si vous ne voulez pas, alors quittez au plus vite les parages, voire la ville. Si on met la pression sur ces types, ils vont se demander qui les a dénoncés et ce ne sera pas sorcier de deviner. Vous voyez ce que je veux dire ?

– Oui...

Ses ongles vernis l'absorbaient de nouveau.

Il se leva et baissa les yeux sur elle. Chercha son instinct paternel et ne le trouva pas. Des filles irrécupérables. Elles auraient dû écouter leurs parents.

– Je vais voir ce que je peux faire, dit-il.

Laura l'accompagna dans l'escalier.

– Merci d'être venu, dit-elle une fois à la porte de la rue.

– Normal. (Il leva le pouce vers l'étage.) Depuis combien de temps l'hébergez-vous ?

– Quinze jours.

– Vous prévoyez de l'adopter ?

Laura lui lança un regard peu amène, la tête penchée, provocante.

– Et alors ?

– Vous voulez un conseil ? Conduisez-la dans le centre-ville, mettez-la dans un bus. C'est le genre de fille à vous parasiter tant que vous la laisserez faire.

– C'est une coriace, mais je suis restée auprès d'elle quand elle craquait le soir. Intérieurement, ce n'est qu'une petite fille qu'on a bousillée.

– Elle a une maison ? Des parents ?

– Un beau-père dans le Missouri qui a commencé à la tripoter quand sa mère n'était pas là. C'est pour ça qu'elle a fugué.

Il renonça avec un haussement d'épaules.

– Je ne suis pas responsable de sa vie de famille.

– Bien sûr que non. Ni de la prostitution dans le coin. Je le sais bien.

Elle n'insista pas, mais le défi était lancé. Inutile de lui faire un dessin. Il plongea son regard dans les grands yeux marron et le sentiment de jouer avec le feu ressurgit. Le même petit signal d'alarme. *Qu'est-ce que je fous ici ?* se demanda-t-il.

– Je vous l'ai dit, je vais voir ce que je peux faire.

*

– Michael Dooley ! Où étiez-vous passé ? Ça fait longtemps, non ?

Probable que rien n'est moins fait que l'uniforme du personnel féminin de la police pour mettre en valeur la beauté d'une femme, mais Katie Conway avait un teint et des cheveux d'Irlandaise trop éclatants pour pâtir d'un atroce couvre-chef à écusson.

– Salut, Katie. (Ils n'avaient jamais fait équipe, mais Dooley avait descendu plus d'un verre avec elle et ses trois frères aux réunions de l'Emerald Society¹.) Vous arrivez ou vous partez ?

Il était passé à tout hasard à son bureau du commissariat de Chicago Avenue en espérant l'y coincer et n'avait pas de temps à perdre s'il voulait être à l'heure pour l'appel.

– J'arrive. Les Mineurs sont sur le pont le soir, Dooley. (Katie tira une pile de dossiers vers elle.) Toujours aux Homicides ?

– Et où sinon ? On n'arrête pas de mourir.

– Du coup, je ne sais pas trop si je dois me réjouir de vous voir ici. Ne me dites surtout pas que vous me refilez un ado trucidé.

– Non. Juste une gamine de plus qui s'interroge sur la vie dans la grande ville.

– Que se passe-t-il ? Vous prenez les fugueuses, maintenant ?

– Dieu m'en garde ! J'ai assez de problèmes avec ma progéniture. En fait, je viens juste pour transmettre une info.

Il prit une chaise à un bureau voisin et inspecta la salle ce faisant, notant qui était à portée de voix et la mesure de l'intérêt manifesté. Il baissa le ton. À peine.

– Le *Princeton Hotel* dans California Avenue, vous connaissez ? Rien de spécial ?

Katie Conway fronça légèrement les sourcils, à la recherche d'un trombone dans un tiroir.

– Non, je ne crois pas. Le nom peut-être. Aux alentours de Humboldt Park, c'est ça ?

– À l'intersection de California Avenue et de North Avenue. Voilà. Je suis tombé sur une gamine qui dit avoir habité à l'hôtel et fait des passes pour le propriétaire. Le type a une ribambelle de filles. Avec deux associés, il utilise plusieurs appartements dans Old Town. Toutes les filles sont mineures.

Cette fois, elle l'écoutait avec attention.

– Que voulez-vous dire par tombé sur cette gamine ?

– Une amie m'en a parlé. Elle l'a plus ou moins recueillie. Elle m'a

demandé si je pouvais faire quelque chose. La gamine s'est enfuie de l'hôtel, mais elle est terrifiée et refuse de nous parler. (Il attendit une seconde, puis :) Elle dit qu'il y a des flics dans la combine.

Katie pinça solidement ses lèvres.

– Comment le sait-elle ?

– Elle dit s'en être tapé un.

– Doux Jésus...

Il ne bougea pas, regardant s'échauffer le sang irlandais de Katie Conway. Elle souffla un grand coup, hocha la tête.

– Je ne sais pas, ces gars des Mœurs... Quand même, ça m'étonnerait. Call-girls, danseuses et cetera, tout le monde sait qu'il se passe des trucs glauques. Mais des mineures ? L'idée que des policiers assermentés pourraient tolérer une telle ignominie me révolse.

– Moi aussi. Écoutez. J'ai fait de mon mieux pour la convaincre de venir déposer. Mais elle refuse. Elle m'a donné tous les détails qu'elle a pu, je vous les transmets. J'ignore ce que vous voulez en faire.

– Eh bien, va falloir regarder ça, non ?

Il lui sourit.

– Exactement ce que j'espérais vous entendre dire.

Katie le raccompagna jusqu'à la porte d'entrée.

– Comment va votre garçon... Kevin, si je ne me trompe ? Toujours outre-mer ?

– Mmm... Censé rentrer en octobre. Nous croisons les doigts.

– On parle de les rapatrier sans traîner. Peut-être qu'il aura de la chance.

– Nous l'espérons.

– Que Dieu le bénisse ! (Elle lui serra le bras.) Merci, Mike. Beaucoup de policiers n'auraient pas pris cette peine.

Pendant une seconde, il fut incapable de parler. Il trouva la main de Katie Conway, la serra à son tour.

– Hé ! J'ai aussi une fille.

– Petit, je vais faire de mon mieux pour t’aider, dit Dooley avec toute la sollicitude paternelle qu’il put rameuter.

Assis en face de lui, cheveux sur le col et poussée d’acné au menton, le jeune le fixait avec l’air d’un chien qui vient de se prendre un coup de pied et attend sous la table de la cuisine que l’orage passe.

– Il y a dehors un procureur qui veut te coller en prison pour le restant de tes jours.

– J’ai rien fait, dit le jeune.

Dooley croisa les mains sur la table et prit sa mine de père confesseur.

– On a des témoins. Ils t’ont vu sortir du magasin en courant.

Le visage du jeune s’assombrit et il se tassa sur son siège.

– J’étais dans la boutique, mais j’ai pas tué le type. J’ai juste pris l’argent parce que je voyais personne.

C’était sa meilleure ligne de défense, et elle aurait même pu être vraie. Mais Dooley jugea que non. Il se savait arrivé à la croisée des chemins, au point précis où il bétonnait son dossier ou le jetait par la fenêtre, suivant ce que le gamin allait dire.

– Petit, tes empreintes sont partout sur l’arme.

Il observa pendant trois secondes le visage du jeune et sut qu’il avait épinglé cette petite ordure. Même le gamin le plus stupide, s’il était innocent, n’aurait cessé d’ânonner : « Quelle putain d’arme ? J’ai jamais touché à une arme ! C’est quoi, votre embrouille ? » À celui-là, il fallut près de dix secondes pour comprendre la logique.

– Vous me racontez des salades !

Dooley hocha la tête.

– D’accord, je mens. Nous laisserons le procureur prendre connaissance du rapport du labo et voir ce qu’il en pense.

Il repoussa son siège.

– Je veux un avocat, dit le jeune.

Perdu, pensa Dooley. *Tu viens juste de perdre*. Il se cala de nouveau dans son siège.

– Parfait. Je peux t’en commettre un d’office. C’est ton droit. Mais réfléchis bien. Si je convoque un avocat, c’est fini. Il va te dire de la boucler, tout va partir au tribunal, et les éléments de preuve vont t’expédier à Joliet. À la minute où l’avocat posera le pied ici, je ne

pourrai plus t'aider.

Un semblant d'ombre de panique se glissa dans les yeux au regard morne.

– Comment ça « m'aider » ?

– Je peux parler au procureur de circonstances atténuantes. Je sais que tu n'es pas entré dans le magasin avec l'intention d'abattre cet homme. Qu'est-ce qu'il a fait ? Il a essayé de saisir l'arme ?

Il attendit que le garçon sorte du bois. Observa son esprit lent qui étudiait tant bien que mal ses options tandis que la peur surgissait sournoisement sur les bords.

– Il m'a traité d'andouille de péquenot.

Et il ne se trompait pas ! songea Dooley.

– Franchement dégueu, ça, lâcha-t-il.

*

– Il a jeté l'arme dans un collecteur d'eaux pluviales de Granville Street. À un pâté de maisons à l'ouest de la voie ferrée. (Dooley jeta la confession signée sur le bureau de McCone.) Olson rejoint l'équipe de Streets and Sanitation² pour la récupérer.

McCone feuilleta les pages.

– Une fois qu'ils se mettent à parler, ils n'arrêtent plus, hein ?

– La seule difficulté a été de le guider dans sa déposition. « N'oublie pas ce qui concerne l'arme », lui ai-je dit. En faisant mine de le lui rappeler.

– Tu es un faux jeton de première, Michael Dooley. Et Dieu merci !

– Nous avons tous nos petits talents.

Il regagna son bureau et vit qu'un message l'attendait : *Appeler McKinley à Monroe St.*, accompagné d'un numéro de téléphone. Jack McKinley était un détective chargé de la surveillance des hôtels qu'il connaissait depuis l'époque où ils débutaient à la patrouille. Il le croisait à l'occasion et l'écoutait raconter ses histoires de rixes et de chaos dans le West Side. Cette fois, McKinley le fit attendre presque cinq minutes avant de prendre l'appareil.

– Dooley ! Vieille canaille d'Irlandais minable ! Comment vas-tu ?

– Fatigué d'attendre le téléphone vissé à l'oreille. Où étais-tu, bon

sang ? Sur le trône ?

– Hé, critique pas ! Impossible d'y aller à la maison avec cinq gamins qui embouteillent les lieux.

– Tu m'en diras tant...

– Non, je t'ai appelé parce que j'avais un type assis en face de moi dans la salle d'interrogatoire, et il me sort qu'il sait qui a tué ta fille de la berge.

Il y eut un bruit sourd quand les pieds de Dooley quittèrent le dessus du bureau pour se reposer par terre.

– Tu te fous de moi.

– C'est ce qu'il dit.

– Qui c'est, ce type ?

– Un certain Billy Gaines. Il affirme être un copain du type qu'on a découvert aujourd'hui dans le coffre de voiture de Cicero Street.

– Quel type ? Désolé, je n'ai pas arrêté de la journée.

– On a découvert un mort dans le coffre d'une Buick Electra juste à la sortie de Roosevelt Road ce matin. Mort et pas mal abîmé. On l'a identifié. Chick Steuben. Et il ressort qu'il est du milieu. Ce mec, Gaines, est entré chez nous il y a environ une heure en disant qu'il avait des infos sur le meurtre et sur la fille de la berge. Je l'ai fait asseoir et il s'est mis à parler. Dès que j'ai entendu ce qu'il avait à dire, je vous ai appelés, et on m'a dit que c'est toi qui enquêtais. Tu n'aurais pas envie de faire un saut ? Il a plein de choses à raconter.

Dooley réfléchit deux secondes. À tout casser. Attendre le retour d'Olson ou foncer ?

– J'arrive !

*

– Pourquoi êtes-vous venu ? demanda Dooley.

– Parce que je veux pas crever.

Billy Gaines. La quarantaine incertaine, marquée par beaucoup de nuits blanches et d'alcool et quelques pugilats qui avaient laissé leur trace sur une bouille de carlin aux paupières lourdes et lasses. Il était vêtu d'une chemise de flanelle à carreaux ouverte sur un tee-shirt blanc crasseux. Avec des mèches raides de cheveux bruns et grasseyés

qui se bagarraient sur sa tête, il avait la mine de quelqu'un qui vient de passer une ou deux nuits dans le caniveau.

Dooley se contenta de le dévisager un moment. Il n'avait jamais entendu parler de Billy Gaines, mais McKinley avait potassé la question et l'avait renseigné. Gaines était un malfrat, un ancien des détournements de camions et cambriolages d'entrepôts. Il avait purgé deux ans à Stateville et dans bien trop d'autres établissements, menant son petit commerce dans les franges sud et ouest de Chicago, où les dépôts ferroviaires et routiers s'offraient à l'esprit d'entreprise.

– En clair, vous ne voulez pas finir comme Chuck Steuben, dit-il.

– Exact. Ils aiment pas qu'on ne suive pas leurs consignes. Et ils aiment pas les flics.

– Mmm... Que s'est-il passé ?

Gaines avait déjà tout raconté, mais il était rodé au côté fastidieux des salles d'interrogatoire et ne montra qu'un soupçon de lassitude en répétant son histoire.

– Il y avait un wagon rempli d'alcool, en bas de Canal Street. Chuck l'avait détaché et il lui fallait juste un endroit où le planquer. Il avait payé un type du dépôt pour regarder ailleurs. Et parlé à quelqu'un dans Taylor Street et passé un marché. Ils lui donnaient les clés de l'entrepôt, lui leur filerait la moitié du chargement de bibine.

– Qui lui a donné les clés ?

– Comment je le saurais ? Un des gars d'Aiuppa, je suppose. C'est pas moi qui ai monté la combine, mais Chuckie. Il est juste passé me voir et m'a dit : « Tu viens, j'ai besoin d'un coup de main et tu peux te faire pas mal de blé. » Du coup, j'y suis allé.

– C'était quel jour ?

– Le... Putain, je sais pas ! Il y a quelques semaines, pas loin du début du mois.

– Quel jour de la semaine ?

– Ça ! Un lundi soir, je crois. Oui, un lundi soir parce que la cantine où j'aime manger le soir était fermée. J'ai dû aller ailleurs, et ensuite je suis parti retrouver Chuckie.

– Et que s'est-il passé ?

– Le connard du dépôt nous a vendus. Ou alors ils l'ont coincé. Toujours est-il que l'endroit par où on était censés pouvoir entrer dans le dépôt grouillait de flics des chemins de fer. On a dû décamper vite fait. On a cherché le gars, mais impossible de mettre la main dessus.

Chuckie était vraiment fumasse. En clair, prêt à causer des dégâts. Mais on n'a pas réussi à le dénicher. On a fini par laisser tomber et on est allés boire un verre.

– Où ?

– Un bar que Chuckie aimait bien à Melrose Park. Dans Lake Street. *Chez Angelo*. Un tas de mecs du milieu le fréquentent.

– O.K.

– Donc on entre et on boit quelques bières, et Chuck est toujours fumasse, et voilà que la petite amie d'Herbie Feldman fait son entrée.

– Vous la connaissiez ?

– Moi ? Non. Chuck la regarde et dit : « Merde, c'est la petite amie d'Herbie Feldman. » Je pense qu'il connaissait un peu Feldman. Moi, j'avais appris qu'il s'était fait descendre et tout, mais je le connaissais pas.

– Une seconde. De quoi avait-elle l'air ?

Gaines cligna des yeux, perplexe.

– Comment ça ? C'était une pute. Jolie. Elle avait l'air d'une jolie pute.

– La couleur des cheveux ?

– Bruns.

– Comment était-elle habillée ?

Gaines se renfrogna. Il s'impatiait.

– Comme si je savais ! Elle avait une robe, je crois. Ah oui ! Parce que je me rappelle avoir regardé ses jambes. Je dirais une robe claire.

– Quelle heure était-il ? Quand est-elle entrée ?

– Bon sang, je sais pas !

– Tôt ? Tard ?

– Oh, tard, parce qu'on s'était occupés du boulot et qu'on avait tourné en voiture pour trouver le gars du chemin de fer. Là, ça devait être après 2 heures du matin.

– Parfait. Continuez.

– Qu'importe, on est assis là, on la regarde un moment, puis Chuck dit : « Cette salope ! Elle a pas froid aux yeux pour rappliquer ici. » Moi, je lui demande pourquoi. Il me répond : « Parce qu'elle sait forcément où est le magot de Feldman. »

Dooley le regarda fixement par-dessus la table pendant quelques secondes.

– Vous êtes restés assis là, à la regarder. Qu’a-t-elle fait ?

– Elle a attendu. Elle semblait attendre quelqu’un. Elle a commandé un verre, elle s’est assise, elle enchaînait les cigarettes et elle levait la tête chaque fois que la porte s’ouvrait.

– Et personne ne lui a parlé ? Personne ne l’a embêtée ?

– Oh, il y a bien eu un gars ou deux, mais elle les regardait, peut-être qu’elle leur a répondu, et elle se remettait à fumer. Elle n’était pas là pour racoler.

– Qui attendait-elle ?

– Je ne sais pas. Personne ne s’est jamais montré. Quand on a annoncé la fermeture, elle a demandé au barman de lui appeler un taxi. C’est alors que Chuck m’a dit : « Écoute. On emmène cette garce et on découvre ce qu’elle a fait de tout ce fric. Parce que je me retrouve à sec ce soir et que je dois avoir quelque chose à donner aux Italiens. » Moi, je lui dis : « Laisse tomber, pas question que je m’en mêle. » Mais Chuckie, je sais pas... C’était pas quelqu’un à qui on résistait quand il avait un truc en tête. Il était là, à devenir de plus en plus soûl et fou furieux d’avoir raté ce bon plan au dépôt de chemin de fer, et il était d’humeur à ça. Vous voyez ce que je veux dire ? Du coup, je lui dis : « O.K. » (Gaines s’interrompt, se frotta l’arête du nez, les yeux étroitement fermés. Il les ouvrit, fit une grimace, hocha la tête en signe d’impuissance, haussa fort les épaules.) J’étais pas mal imbibé aussi. Donc je dis d’accord. Et nous sommes sortis.

– Et que s’est-il passé ?

– Chuck est allé à la voiture et m’a dit de passer la tête à l’intérieur et d’annoncer que le taxi de la fille était là. Quand elle sortirait, j’étais censé la fourrer dans la voiture. Je lui ai dit d’aller se faire foutre. Que moi, je connais pas les femmes. Il m’a dit d’accord, alors tu conduis. Je me suis mis au volant et je l’ai regardé rentrer dans le bar. Il ressort. Il attend à côté de la porte et quand elle sort à son tour, il a son couteau à la main, il le lui met sur la gorge et il l’oblige à monter derrière avec lui.

– Et personne n’a rien vu ?

– Il est 4 heures du matin, bon Dieu ! Pas un chat ! Le seul problème, ç’aurait été que quelqu’un sorte du bar avec elle. Mais personne ne l’a fait. Donc on l’embarque.

– Pour où ?

– Le garage. Celui dont il avait la clé. Il m’a indiqué le trajet.

– Où était le garage ?

– Dans une des rues près des bas-fonds. On a remonté Halsted Street depuis Roosevelt Road et on a tourné dans... merde. Adams Street, je crois que c’était. Et on a pris une rue de côté et on a remonté une ruelle. Et lui, il me donne la clé et me dit d’ouvrir et il fait entrer la fille.

– Comment ça ? Avec la voiture ?

Gaines leva les yeux vers lui, oubliant un instant de refermer la mâchoire.

– Pas du tout ! Il la fait sortir de la voiture, le couteau sur la gorge.

– Donc la voiture est restée dans la ruelle ?

– Oui.

Il y eut un long silence tandis que Dooley attendait la suite. Qui ne vint jamais.

– Que s’est-il passé pendant le trajet ? A-t-elle dit quelque chose ?

Gaines haussa les épaules sans conviction.

– Elle a commencé à le supplier, vous connaissez le topo... « Qu’est-ce que vous me voulez... » Ce genre de truc. Et Chuck lui répète qu’elle doit cracher l’endroit où Feldman a planqué son fric, elle lui donne ce qu’elle a et il lui demande où est le reste, elle lui dit qu’elle ne sait rien de l’argent et elle se met à pleurer. Et c’est à peu près tout.

– O.K. Que s’est-il passé dans le garage ?

– Chuck l’a conduite dans le bureau à l’arrière et l’a mise sur une chaise. Et il m’a dit de la ligoter. Il y avait de la ficelle par terre. Donc je l’ai attachée. Et il a commencé à la travailler. Et j’en ai eu ma dose et j’ai filé.

– Vous en avez eu votre dose, hein ?

– Parfaitement ! Pas question de le suivre là-dessus. Je cogne pas les femmes.

– Vous aidez juste à les enlever, hein ?

Gaines avait surtout évité les yeux de Dooley jusque-là. Cette fois, il le fixa d’un air las, le regard atone.

– J’ai juste suivi le mouvement. Je n’ai su qu’à la dernière minute ce qu’il allait en faire. Et alors j’ai filé.

– Probable qu’il était rudement dur de s’imaginer ce qu’il avait en

tête.

– Bordel ! Vous y étiez pas !

– Moi, non. Mais vous, si. Et vous l'avez laissé la tuer.

Gaines contemplait de nouveau la table. Dooley entendit à peine ses derniers mots.

– J'ai essayé de le faire revenir sur son idée.

– Je n'en doute pas. (Dooley continua de hocher la tête pendant quelques secondes.) Qu'est-ce que vous voulez, Gaines ?

– Je veux plaider coupable. Je prends l'inculpation pour l'enlèvement. Je purge ma peine. Mais ne les laissez pas me tuer comme ils ont buté Chuck.

– Comment savez-vous qu'ils l'ont fait ?

– Il m'a appelé hier, il m'a dit : « Fais gaffe, les Italiens sont furieux de ce que nous avons fait à la fille. » Et moi, je dis : « Qu'est-ce que tu racontes, *nous*, espèce de Blanc ? » Et aujourd'hui j'ai appris pour Chuckie, et je suis venu ici directement.

– Faire votre devoir civique.

Gaines avait à nouveau les yeux clos. Aussi défait que s'il allait expirer sur la chaise d'ici quelques battements de cœur.

– Vous appelez ça comme vous voulez, bordel !

Dooley soupira et se leva. Prêt à vomir.

– Félicitations, Gaines. Vous êtes un sacré bon citoyen.

1- . L'Emerald Society est une organisation de pompiers et de policiers américains d'ascendance irlandaise présente dans la plupart des grandes villes du pays.

2- . Service d'enlèvement quotidien des ordures de Chicago.

– Ça se pourrait. Mettons qu'elle ait quitté Elkhart Lake à 22 heures. Elle pouvait être à Melrose Park à 1 h 30, 2 heures du matin. Ce n'est pas si loin. Mais pourquoi est-elle revenue ? (Dooley tambourina sur le bureau avec un crayon, son regard faisant la navette entre McCone et Olson.) Pourquoi aller traîner dans un endroit qu'elle sait plein de truands si elle en avait peur ? Elle avait quitté la ville pour s'en éloigner.

McCone haussa les épaules.

– On lui a peut-être laissé entendre qu'il n'y avait rien à craindre. Vous disiez qu'Haggerty avait fait passer le mot qu'elle ne dirait rien sur Feldman.

– Comment l'aurait-elle su ? Elle se cachait.

– On lui aura téléphoné. Ou elle aura appelé quelqu'un. Qui lui aura dit que l'endroit était sûr.

– Qui devait-elle rencontrer ? Et qui l'a ramenée ?

– Tout le monde et n'importe qui ou presque, dit Olson. Quelqu'un a qui elle a téléphoné pour lui dire de venir la chercher. Si elle projetait de partir, il fallait forcément qu'elle téléphone.

– On peut vérifier. Jeter un œil sur leurs listes d'appels téléphoniques.

– Si on l'a appelée, ça change tout. Quelqu'un peut l'avoir appelée, s'être débrouillé pour passer la prendre.

– Alors pourquoi la larguer à cette cantine et l'obliger à appeler un taxi à la fermeture ?

– O.K. Elle a été prise en stop par quelqu'un à qui elle a parlé là-bas. Je pense que nous allons demander à la police du Wisconsin de vérifier de nouveau sa soirée.

– Même question. Pourquoi se contenter de la larguer là ? Qui ? Pourquoi ?

Il y eut une pause. Puis :

– Allez interroger les gens là-bas, dit McCone. Voir si quelqu'un d'autre l'y a vue.

– J'irai, c'est sûr. Mais si je ne trouve personne qui l'ait vue ? Ou qui

s'en souviennent ? Ça remonte à quand... trois semaines ?

– Alors nous chercherons ailleurs. Mais si vous trouvez quelqu'un qui se rappelle l'avoir vue, on avancerait. Et son histoire à lui paraît plutôt solide.

McCone ne se laissait pas berner, mais Dooley voyait qu'il avait envie d'y croire et il était difficile de le lui reprocher. Quelqu'un vous élucide un sale homicide, vous n'allez pas inspecter les dents du cheval qu'on vous offre.

McCone croisa les mains derrière la tête.

– Steuben avait été pas mal abîmé avant qu'ils le tuent. Ils l'ont brûlé au chalumeau, ils lui ont tranché la gorge et ils l'ont abattu par balle. Ça ressemble à une leçon. Comme s'il avait foiré. Exactement ce que dit Gaines. Et s'il se croit bon pour le même traitement, la prison pourrait sembler une sacrée bonne option.

Dooley se fatigua du crayon et le jeta sur le bureau.

– Ouais, ça pourrait.

– Qu'est-ce qui te chagrine ? demanda Olson.

– Le suspect refroidi. C'est ça qui me déplaît. Je n'aime pas ne pas avoir un corps bien chaud à déferer devant un juge. C'est facile de tout mettre sur le dos d'un mort.

Olson se gratta la nuque en faisant la grimace.

– D'accord, mais nous avons un lascar qui nous supplie presque d'aller en taule et qui dit qu'il a été complice. Ça n'arrive pas souvent. Pour moi, c'est clair : il est terrifié et ça le rend crédible. Je vois assez bien les choses se passer juste comme il l'a raconté. Et les patrons franchement en pétard devant ce que ces deux zigotos ont fait à la fille.

Dooley agita la tête, refusant de capituler.

– C'est l'impression que ça donne. Simplement, je n'aime pas que le mort endosse tout. Trop commode à mon goût.

– Tu penses que Gaines s'est plus activé qu'il le dit ?

– Peut-être. À mon avis, c'est un travail à quatre mains. Ce qu'ils lui ont fait... Il en faut un pour la maintenir, un autre pour faire le sale boulot. Mais je peux me tromper. Et va le prouver ! Tu veux que je te dise ? Il y a trop d'inconnues. Déjà que je n'ai pas trouvé une minute pour aller à Elmhurst examiner les affaires que Sally a laissées chez sa sœur. On trouvera peut-être un indice là-bas. Et j'aimerais vraiment savoir pourquoi elle est revenue. Et si elle est revenue seule. Je

continue à croire que toute cette histoire relève de l'invention.

– Réglez les points de détail, dit McCone. Récupérez les affaires chez sa sœur, interrogez les gens au bar. Si vous trouvez la moindre incohérence, j'ai l'esprit ouvert. Mais malgré toutes vos réserves, nous avons un scénario plausible pour le meurtre. Et donné par un type qui dit avoir été témoin. Je ne vois pas où est son intérêt. Ce qu'il aurait à gagner à mentir, sauf s'il a vraiment aidé à la tuer. Il se dit prêt à plaider coupable d'enlèvement pour éviter la complicité de meurtre. Même dans ce cas, nous le retirons de la rue pour un moment. Difficile de refuser.

– Je sais, dit Dooley. Je ne dis pas que nous devons refuser.

– Pas commode de vous contenter, Mike.

Olson souriait.

– C'est vrai, dit Dooley. Je ne suis jamais satisfait.

– Bravo, conclut McCone. Ça me plaît chez un policier. Mais je pense que le bonhomme peut faire l'affaire.

*

Elmhurst avait été une ville authentique avant d'être happée depuis la guerre par la prolifération sournoise et régulière de centres commerciaux et de barres de logements sociaux à sa périphérie ouest. Maintenant, elle formait juste une autre banlieue, lune dans l'orbite d'une énorme planète. Mme George Eggers, sœur de la défunte Sally Kotowski, habitait une maison à bardeaux dans une rue bordée d'arbres qui aurait pu se trouver n'importe où dans une centaine de petites villes de l'Illinois, et sûrement pas à la frange la plus sympathique de la ville en question. Dans ce coin d'Elmhurst, les pelouses se mitaient et les vérandas ployaient un peu.

June Eggers avait amplement entamé la trentaine et commençait à s'user à force de garder un œil sur les enfants qu'elle avait éjectés de la maison à l'arrivée de Dooley et Olson. Même en faisant la part des années et de l'épuisement, « ordinaire » restait la description la plus indulgente qu'on aurait pu faire de cette femme aux cheveux bruns sans tonus et au teint cireux. Mme Eggers était visiblement de ces personnes que la police intimide, et Dooley mourait d'envie de lui dire de se détendre. Après des préliminaires tendus et quelques mots rassurants, elle apporta un grand carton qui avait hébergé en d'autres temps une télévision portable Zenith. Il était maintenant rempli de

fragments de la vie de Sally.

Assis côte à côte sur le canapé, Dooley et Olson en étalèrent le contenu sur la table basse du séjour. Pour l'essentiel des lettres et des photos, un diplôme de fin d'études secondaires, des trucs divers et variés. Un badge de guide, une petite croix en argent. Certaines photos étaient regroupées dans un album, mais la plupart se mélangeaient en vrac dans une enveloppe en papier kraft. Ils les étudièrent ensemble. Photos scolaires, instantanés de vacances, la famille. Dooley voyait pour la première fois à quoi ressemblait le visage de Sally avant qu'on l'eût réduit en bouillie. Il fut un rien étonné de constater qu'elle avait le teint frais et l'air sain de l'Américaine type.

– Oh, Seigneur ! C'est moi !

Le cliché en noir et blanc montrait deux filles en maillots de bain, un lac et un canoë sur le rivage à l'arrière-plan. On reconnaissait la plus grande, June Eggers, une adolescente pas spécialement jolie entourant d'un bras protecteur son adorable petite sœur. Dooley lui tendit la photo, qu'elle contempla fixement. Il reporta son attention sur ce qui l'occupait.

– Hé ! Regarde un peu.

Olson lui tendit un tirage en couleurs. Encore Sally, adulte à présent. La fille saine, attifée d'un minuscule costume en satin et, cerise sur le gâteau, d'une paire d'oreilles de lapin. Il y avait deux bunnies sur la photo. Épaule contre épaule, souriant à l'objectif. Et l'autre était Laura Lindbloom. Il étudia la photo quelques secondes. Alors que Sally rayonnait de charme, la fille de la porte d'à côté, Laura Lindbloom, œil noir et cheveux d'or, paraissait légèrement en colère. Distant. Il tint le cliché en l'air.

– Vous savez qui est avec Sally ?

Mme Eggers l'examina un instant.

– Je pense que c'est la fille qui est venue à l'enterrement. Laura quelque chose, je crois.

Dooley posa la photo de côté.

– Je vais devoir en conserver quelques-unes.

Il se remit à trier les photos. Il en isola une, le Polaroid d'un homme et d'une femme à une table de restaurant. Cristallerie étincelante sur lin immaculé. La femme était Sally. Elle portait une robe sans manches. L'homme avait des cheveux foncés et des lunettes à monture noire, et était vêtu d'un costume sombre.

– Savez-vous qui c'est ?

La sœur de Sally l'inspecta, mais fit non de la tête.

– Aucune idée. Un de ses amis. Elle en avait beaucoup et je ne parvenais pas à me tenir à jour.

Il retourna la photo, vit que le dos était vierge et la posa sur celle des deux bunnies. Il vérifia le reste des photos, mais n'en trouva aucune autre d'hommes adultes. Il passa aux lettres.

Il les feuilleta, examinant les adresses des expéditeurs. Rien de Las Vegas, rien du Mexique. Il en sélectionna quelques-unes et y jeta un coup d'œil rapide. Mamie, avec une adresse dans l'Iowa. Une certaine Diane, à l'université. Un dénommé Matt l'informant de Fort Bliss, en 1963, qu'il l'aimait. Aucune lettre ne datait de moins de cinq ans.

– Vous connaissez ce Matt qui lui écrivait ? demanda-t-il.

Mme Eggers jeta un coup d'œil à l'enveloppe.

– Mat Hill ? Probablement le garçon avec qui elle sortait au lycée et qui s'est engagé dans l'armée.

– Savez-vous s'il habite toujours dans le coin ? Était-elle en contact avec lui ?

– Non. Il est mort au Vietnam, il y a deux ans. C'est sans doute pour ça qu'elle a conservé la lettre.

Il jeta la lettre sur la pile et ôta le couvercle de la boîte à chaussures posée sur le fond du grand carton. Farfouilla. Elle était pleine de factures réglées, de vieux relevés de comptes bancaires et d'attestations de l'Uptown National Bank of Chicago. L'agence à l'angle de Lawrence Avenue et de Broadway Street. Il les inspecta rapidement, s'en tenant aux totaux. À première vue, Sally ne faisait pas de folies. Elle payait ses factures, mais n'avait jamais mis d'argent de côté. Son en-cours bancaire ne dépassait jamais les deux cents dollars et était en général nettement inférieur. En parcourant un relevé, Dooley lut *Safety Deposit Box Fee \$10,00*. Il leva les yeux vers Mme Eggers.

– A-t-elle jamais parlé d'un coffre à la banque ?

Hochement de tête catégorique : non.

– Nous ne parlions jamais d'argent. Je ne sais même pas combien elle avait.

– Avez-vous trouvé des clés avec ses effets ?

– Non. Tout ce qu'elle a laissé est là. Enfin... la plus grande partie. (Visiblement agitée, elle secoua vaguement la main.) Il y avait des vêtements. Je les ai mis dans un carton à l'étage.

- Avez-vous fouillé les poches ?
- Non.
- Je pense que ce serait une bonne idée. Pouvez-vous les descendre ici ?

Elle fila comme une flèche au premier. Il continua à feuilleter les papiers. Olson s'empara de la photo de Sally et Laura.

- Pourquoi diable as-tu retenu celle-là ? demanda-t-il à voix basse.
- J'ai une raison, dit Dooley.

La sœur de Sally revint avec un autre carton d'où s'échappaient des vêtements. Elle le posa par terre.

- J'ai pris une ou deux choses dont je pensais avoir l'usage. Un chemisier et quelques bijoux. Avez-vous besoin de les voir ?
- Non, merci. Je pense que ça suffira.

Il se leva et alla s'agenouiller près du carton. Fouilla les vêtements : des pulls, un manteau. Il inspecta les poches du manteau et ne trouva rien. Il remit les vêtements en place et se releva.

– O.K. J'aimerais prendre ces relevés de la banque. Et ces photos. (Il tapota les deux instantanés qu'il avait isolés.) Nous allons effectuer l'inventaire et vous donner un reçu.

Olson avait apporté le registre. Il écrivit sous la dictée de Dooley, qui précisait les articles qu'il souhaitait emporter. Lorsqu'il eut fini, Dooley signa le bordereau et en donna un exemplaire à Mme Eggers. Puis il jeta les photos dans le carton à chaussures et referma le couvercle.

- Qu'a dit Sally quand elle vous a déposé ses affaires ? demanda-t-il.

June Eggers parut prise en défaut. L'élève qui n'a pas prévu d'être appelée au tableau.

- Pas grand-chose, en réalité. Juste qu'elle en avait assez de Chicago et avait besoin de changer d'air.
- Semblait-elle avoir peur ? A-t-elle parlé de gens qui lui en voulaient ?

– Non ! Pas du tout ! Elle a juste dit qu'elle avait besoin de quitter la ville.

- A-t-elle dit où elle allait ?

– Séjourner chez des amis dans le Wisconsin, c'est tout. Elle n'a même pas précisé qui, alors que je connaissais Vickie depuis toujours.

– Elle n’a pas laissé d’adresse ?

– Non. Elle a dit qu’elle téléphonerait. Mais elle ne l’a jamais fait. C’est bien son genre. Nous n’étions pas très proches, à vrai dire. Nous nous appelions une ou deux fois par an, à tout casser. On est comme ça, dans la famille.

– Elle ne vous a donc pas fait de confidences sur sa vie personnelle, sur ses amis, ce genre de choses ?

– Non, jamais. Vous savez, j’étais partie, j’avais fini mes études et j’étais mariée à l’époque où Sally... où elle sortait avec des garçons. C’est surtout maman qui m’en parlait, et de façon très négative. Elles ne se sont jamais entendues. Et je crois que Sally a fait les quatre cents coups au lycée.

– Je vois. Elle n’a jamais mentionné aucun homme par son nom ?

– Pas que je me souviene. Je me rappelle qu’elle m’a dit un jour qu’elle avait rencontré un garçon au *Playboy Club* avec qui elle se marierait peut-être, mais sans me dire son nom ni rien sur lui. Et ça ne s’est jamais fait.

– Et votre mère ? Vous confiait-elle ce que lui disait Sally ?

– Ma mère et Sally ne se parlaient jamais.

Il hocha la tête.

– Je vois. Merci. Vous nous avez été d’une grande aide.

June Eggers avait de nouveau pris la photo d’elle avec la morte. Et elle se mit enfin à pleurer un peu en les raccompagnant jusqu’à la porte.

– Vous les attraperez, n’est-ce pas ?

– Nous ne ménagerons aucun effort, dit Dooley.

L’affliction qui marquait les yeux de June ne l’embellissait pas.

– Ce n’était pas vraiment une mauvaise fille. Elle était trop jeune quand nous avons perdu notre père, c’est tout. Elle manquait juste de discernement parfois.

Vingt ans de regrets gouttèrent en un mince filet sur les joues de Mme Eggers.

Dooley s’efforça d’inclure une note de compassion dans son regard.

– Je veux bien le croire, dit-il.

– A-t-on accès à un coffre de dépôt ? J'ignore ce que dit la loi là-dessus.

Olson conduisait d'une main, s'insinuant avec patience dans la circulation de fin d'après-midi.

– Probable qu'ils peuvent obtenir un mandat. Il faudra demander à un type de la permanence de jour de s'en charger. C'est l'inconvénient de la brigade de nuit. Tout est fermé.

– T'en as qui te diront que c'est le bon côté de la nuit.

– Façon de voir. Pour la photo, tu les fais choisir. On ne peut pas leur montrer une seule personne en attendant un oui ou un non. Tu montres la photo, tu leur demandes s'ils reconnaissent quelqu'un. Si elle y est vraiment allée, ils la désigneront sans hésiter.

Les inspecteurs pouvaient passer la moitié de leur vie en voiture, à rouler d'un bout à l'autre de la ville pour traquer des individus, vérifier des pistes. Ce jour-là, ils jouaient de chance : la route venant d'Elmhurst conduisait plus ou moins directement à Melrose Park.

– Quelle adresse ? demanda Olson en prenant Lake Street vers l'est.

– 1700 ouest. Tu as encore quelques croisements.

Dooley observa les devantures des magasins qu'ils longeaient. C'était une banlieue ouvrière, nettement au-dessus des barres des cités, mais à cent lieues encore des pavillons et de leur hectare de terrain. Il vit défiler une kyrielle d'épiceries et de restaurants italiens.

– *Chez Angelo*, c'est ça ?

– Exact. D'après Haggerty, le bar appartient en réalité à Ronnie Gallo, un des patrons de la fine équipe de Grand Avenue. Alors attends-toi à du bourrage de crâne. Le gérant s'en tiendra à ce qu'on lui a dit de dire. Juste comme à l'*Armory*.

– Ce n'est pas nouveau, non ? On t'a déjà dit la vérité dans ce genre de boulot ?

– Une fois. En 1958, si je ne me trompe.

Chez Angelo avait un quelque chose d'intime, avec son néon rouge dans la petite devanture. À l'intérieur, l'obscurité ambiante offrait un répit après la lumière aveuglante du dehors. Lambrissé de bois blond, il était équipé d'un juke-box et de billards électriques, et, au fond, d'une télévision allumée. Deux clients s'attardaient au comptoir, un homme en complet veston et un autre, plus jeune, en chemisette. Les

têtes se tournèrent à leur entrée, mais on regarda aussitôt ailleurs. Dooley sortit sa plaque pour le barman qui s'approchait d'eux. Un type très au bout de la cinquantaine et qui boitait. Il regarda la plaque et tint en l'air les dessous de verres qu'il avait apportés.

- J'ai comme l'impression que vous n'en aurez pas besoin.
- Pas aujourd'hui, non. C'est vous le gérant ?
- Moi et moi seul. Je partirai en congé que les pieds devant.
- Dans ce cas, je vais vous demander vos nom et adresse.
- Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Les têtes se tournèrent à nouveau vers eux.

– À vous de me le dire. J'ai juste une ou deux questions à vous poser.

Dooley avait le sentiment que ce n'était pas uniquement sa dextérité à remplir les verres qui qualifiait le bonhomme pour son emploi. Il ne bougea pas pendant un bon moment, ses yeux faisant la navette entre Dooley et Olson, procédant aux supputations habituelles.

– Louis Molinari, dit-il enfin. (Il ajouta une adresse à Elmwood Park. Olson nota le tout.) Alors c'est quoi, votre problème ?

– Je n'ai pas de problème, Lou, dit Dooley en plongeant la main dans une poche. Je veux juste que vous regardiez une photo.

– Pour quoi faire ?

Dooley posa la photo de Sally et Laura sur le bar.

– Reconnaissez-vous l'une ou l'autre de ces femmes ?

Molinari attira l'instantané vers lui et lâcha un sifflement.

– Putain ! Oui, je crois bien que j'en ai mouillé mon drap en rêve.

– Allons, Lou. Je ne suis pas là pour perdre mon temps. Vous avez déjà vu l'une ou l'autre ?

– Je n'ai jamais mis les pieds au *Playboy Club*.

– Je veux dire, ici. L'une ou l'autre est-elle jamais venue ici ?

Molinari étudia la photo durant cinq secondes environ, puis pencha la tête sur le côté d'un air dubitatif.

– Ça se pourrait. Nous avons des tas de jolies filles, ici. Mmm... Je dirais que je les ai peut-être vues.

– Laquelle ?

Molinari leva les yeux vers Dooley, puis fut obligé de les rabaisser sur la photo. Dooley l'entendait presque réfléchir.

– Je pense que j'ai vu les deux ici, déclara enfin Molinari.

– Ensemble ?

– Non. Je veux dire que les deux sont passées ici à un moment ou un autre. Je pourrais pas le jurer.

– Je vois. Quand vous rappelez-vous les avoir vues, l'une ou l'autre, la dernière fois ?

– Bon Dieu, j'en sais rien ! Je mets pas par écrit qui entre ni qui sort.

– Vous pouvez me donner une fourchette, non ? Récemment ? Il y a six mois ?

– Attendez, que je réfléchisse. Je pense que j'en ai peut-être vu une ici il y a quelques semaines de ça.

– Laquelle ?

Molinari hésita, son doigt en suspens au-dessus de la photo, et l'espace d'une seconde, Dooley crut l'avoir piégé. Puis :

– La brune, dit-il. Celle-là.

Il tapota le visage de Sally.

Dooley hocha la tête, impassible.

– Quand était-ce ? Pouvez-vous affiner ?

– Deux, trois semaines ? Peut-être trois.

– Vous vous rappelez quel soir c'était ?

– Pas à coup sûr. Un lundi ? Oui, je pense que c'était un lundi. Une soirée creuse.

– Tôt dans la soirée ? Tard ?

– Tard, je crois. Elle est arrivée tard, elle s'est installée seule pendant deux heures à peu près, puis elle a appelé un taxi pour la reconduire chez elle.

– Personne ne lui a parlé pendant qu'elle était là ?

– Personne que j'aie vraiment remarqué. Je veux dire, sûrement que si. Des types se levaient pour aller discuter avec elle, mais pas longtemps. Elle était dans ses pensées. Ou peut-être qu'on lui avait posé un lapin.

– Qui y avait-il d'autre ce soir-là ?

– Comme si je m'en souvenais ! Toute sorte de gens !

– Vous disiez que c'était une soirée creuse.

– Oui, mais quand même. Vous croyez que j'ai une mémoire photographique ?

– Non, ça m'étonnerait. Réfléchissez. Qui avez-vous vu lui parler ?

– D'accord, attendez une seconde. Oui, je crois que je m'en souviens. Il y a eu ces deux-là qui sont entrés. Un que je connaissais. Un certain Steuben. Chuckie Steuben. Je me rappelle qu'il était avec un autre gars. Et ils sont repartis à peu près en même temps que la fille.

Dooley le dévisagea sans ciller. Un long moment. Molinari finit par lever les mains en un geste d'impuissance.

– Qu'est-ce que vous voulez encore ? C'était il y a trois semaines.

– Qui d'autre ? Des habitués ?

Molinari semblait brusquement affligé d'insupportables aigreurs d'estomac.

– Bon sang... O.K., laissez-moi réfléchir. Vince Bonifazio. Il était là aussi ce soir-là. Je m'en souviens.

Dooley prit la photo et la remit lentement dans sa poche.

– Merci, Lou. Vous nous avez considérablement aidés.

– De rien.

Comme Molinari se détournait, Dooley capta le reflet d'un soupçon de sueur sur son front.

– Ils auront veillé à lui apprendre sa leçon comme il faut. Qu'il ait été capable de répéter le topo et de la repérer sur la photo ne m'étonne guère. Il a mis assez de temps à se décider, et il avait cinquante pour cent de chances de tomber juste. Probable aussi qu'ils la lui ont décrite. Qu'ils lui ont signalé qu'elle était brune, par exemple. Nous avons remonté la piste dudit Bonifacio dans Grand Avenue. Encore un type du milieu. Et il a répété le même boniment. Il l'a vue, il les a vus. Curieux, pourtant : impossible de se rappeler qui d'autre était présent ce soir-là ! Il m'a donné la même impression de baratin préenregistré, mais je n'ai pas de preuves. Bref, je ne peux pas prouver qu'elle n'y soit pas allée, et pas davantage que Joe D'Andrea ne se trouvait pas à l'*Armory Lounge* ce même soir.

Dooley, assis en face de McCone derrière son bureau, regardait l'inspecteur en chef en sachant que la bataille était perdue d'avance.

– Mais ça ne vous plaît toujours pas, dit McCone.

– Pas beaucoup, en effet. Mais je suis à court de munitions. Pour moi, ça sent mauvais, mais je sais reconnaître un consensus.

McCone hocha la tête une fois, lentement.

– Nous avons des informations sur le bonhomme en Grèce. Dimas a réussi à le joindre. Il dit avoir donné la clé à un type dont il ignorait le nom mais qu'il avait vu en compagnie de Charles Scaletta. Nous parlons donc de l'équipe de Taylor Street, et c'est lui qui aurait remis la clé à Steuben.

– D'après Gaines.

– Oui, d'après Gaines. Tout est d'après Gaines. Bon sang, il est en train de passer aux aveux !

– Je sais. Écoutez, je ne suis pas opposé à une mise en accusation... S'il veut aller en taule, libre à lui. Je dis seulement que j'ai vu des dossiers plus solides.

– Alors quelle est votre idée ? Pourquoi Gaines ment-il ?

Dooley s'arma de patience.

– Parce qu'ils lui ont dit de le faire, répondit-il à McCone. Que sinon, ils le descendraient. Il y a une part de vrai dans son histoire : il préfère aller en prison plutôt que de se faire tuer. Mais sa version sert juste à couvrir ce qui s'est vraiment passé. On a tué la fille pour une

raison précise, et c'est ce qu'ils veulent dissimuler.

McCone soutint son regard un moment avant de lâcher :

– En résumé, pour moi, nous avons des aveux et la confirmation de témoins.

– De témoins mafieux ! Pas un seul qui ne soit pas impliqué jusqu'au cou dans le racket.

– Et vous vous attendiez à quoi ? C'est le crime organisé. C'est le genre de trucs qu'ils font. Ils punissent les éléments qui transgressent. Voilà ce que je vois. Nous allons vérifier les détails encore non explicités, par exemple le coffre. Mais je pense que tout se tient.

Dooley acquiesça d'un signe de tête.

– Parce qu'ils y veillent. C'est un dossier que, pour une fois, ils veulent voir élucidé. À leur façon.

McCone poussa un léger soupir.

– Parfois, les choses sont juste ce qu'elles sont.

– Je sais. Je vais pas secouer la barque. (Dooley se leva et regarda Olson.) Allons mettre ça par écrit.

*

– Y a une bière qui t'attend au *J. J.* avec ton nom dessus, dit Olson. Voire trois ou quatre.

Dooley leva la tête de son bureau.

– Vas-y. J'aurai fini dans dix minutes.

– Impossible de te défiler cette fois.

– Garde-moi un tabouret au bar.

La salle se vida, Olson et deux autres inspecteurs quittant le boulot, plus deux couche-tard de la première brigade qui prirent la direction de la rue. Dooley regarda la photo qu'il tenait à la main. Celle de Sally Kotowski et du type à lunettes. L'homme lui disait quelque chose, mais impossible de le situer. Il jeta la photo dans le carton à chaussures d'origine et referma le couvercle.

Le téléphone sonna à six mètres de là. Il jura tout haut et se leva pour répondre.

– Homicides, j'écoute ?

– Dooley ? dit une voix de femme dans son oreille.

– Ouais.

Il y avait du bruit en arrière-plan. De la musique et des conversations indistinctes.

– C'est Laura Lindbloom.

Dooley prit une seconde pour piétiner sans douceur le petit volètement qu'il avait éprouvé en entendant sa voix.

– Que puis-je pour vous ?

– J'ai besoin de votre aide.

– Que se passe-t-il ?

– Ils ont récupéré Jenny.

– Qui ça ?

– Les types pour qui elle faisait des passes. Les macs.

– Que voulez-vous dire par « récupéré » ?

– Qu'elle est partie de chez moi et qu'elle est partie avec eux. J'étais sortie ce soir. Quand je suis rentrée, j'ai découvert qu'elle avait emporté toutes ses affaires. Mon logeur dit qu'il l'a vue arriver dans l'après-midi avec deux types dans une Chevrolet Caprice, monter avec eux, puis repartir avec ses bagages. Elle sera tombée sur eux quelque part dans la rue. J'ai téléphoné à l'hôtel où elle résidait avant et le type qui m'a répondu m'a dit qu'il n'avait jamais entendu parler d'elle. Je savais qu'il mentait. Forcément. Du coup, je suis passée en taxi, je me suis faufilée à l'intérieur et j'ai commencé ma petite enquête.

– Une seconde. Vous êtes à cet hôtel ?

– Pour l'instant, je suis dans un bar juste au bas de la rue. Je me suis fait vider de l'hôtel. Un type est monté et m'a fichue dehors. Mais alors que j'étais sur le trottoir à essayer de savoir quoi faire, une fille s'est penchée à la fenêtre du premier étage et m'a dit qu'ils l'avaient probablement emmenée à la maison de Marge. Elle a dit que c'est là qu'on amène les filles quand il faut les convaincre.

Dooley massa sa tempe douloureuse avec son pouce.

– Très bien. Que voulez-vous que je fasse ?

– À votre avis, hein ? Il faut la sortir de là !

– O.K., calmez-vous. D'abord, elle les a suivis de son plein gré, non ?

– Si on peut dire. Ils lui auront donné un peu d'argent et beaucoup de paroles lénifiantes, mais je n'aime pas cette histoire de filles qu'il

faut « convaincre ».

– Ça ne me plaît pas non plus. Mais je ne sais pas si nous sommes en mesure d'intervenir.

– Vous êtes de la police, oui ou non ?

– Je n'arrête pas de vous le répéter, je suis de la brigade des Homicides. Maintenant, écoutez. J'en ai parlé à une responsable de la brigade des Mineurs. Une femme bien. Je lui ai donné toutes les informations sur Jenny. Ils vont s'attaquer au problème d'ici peu.

– Assez vite pour aider cette petite fille ? « Convaincre », vous savez ce que ça signifie, non ? Sans doute une quantité de drogue, et ce qui revient à un viol. Ils vont essayer de la dresser. Comme on casse un poney !

– Vous dramatisez.

– Seigneur, pourquoi est-ce que je perds mon temps à discuter avec vous ? Je vais y aller moi-même.

– Vous savez où ?

– L'autre fille se débrouillait mieux, côté adresses.

– Bon sang ! Attendez une minute, voulez-vous ? Je vais essayer de joindre le policier dont je vous ai parlé.

– Parfait. Pendant ce temps-là, je serai chez Marge.

– Mais vous allez faire quoi, nom de Dieu ?

– Je le saurai quand j'y serai. Mais je ne vais sûrement pas me trouver un prétexte pour ne rien faire.

Dooley inspira un grand coup. Consulta sa montre.

– J'en ai encore pour une minute ou deux, dit-il. Où êtes-vous ?

*

C'était juste une maison. Une maison à bardeaux d'un étage, coincée entre des tas d'autres du même style. Montée à la va-vite à un moment donné du début du siècle, pour des gens qui avaient l'argent pour la construire, mais pas assez pour prendre leurs distances avec leurs voisins. Il y en avait des quantités dans le pâté d'habitations, et une quantité de pâtés identiques au nord de Chicago Avenue et à l'ouest du fleuve. C'était un territoire de cols bleus compact où les gens apportaient leur gamelle au travail et donnaient régulièrement leur

voix aux Démocrates.

– On y est, dit Laura d'une voix étouffée. 924.

– Et voilà la Caprice, ajouta Dooley en la dépassant. Enfin... une Caprice.

Il continua de rouler jusqu'au carrefour suivant et tourna à droite, à l'angle. Il se gara à proximité de la ruelle qui longeait l'arrière du pâté de maisons et serra le frein à main.

– O.K., dit-il. Et maintenant ? (Il discernait à peine le visage de Laura dans la lumière des lampadaires.) Rien ne nous prouve qu'elle soit ici et nous ne sommes pas habilités à entrer. Je n'ai pas de mandat, je ne suis même pas en service à ce moment précis. Et je n'ai aucun élément prouvant l'existence d'un délit. Nous sommes deux citoyens menant leur propre enquête, et peut-être non justifiée. Est-ce clair ?

– Alors que faites-vous là ? lui renvoya-t-elle, le visage grave dans l'éclairage avare.

– Excellente question, reconnut-il en ouvrant sa portière.

Il descendit de voiture et se dirigea sans hâte vers le début de la ruelle, les mains dans les poches de son pantalon, Laura sur les talons. Il la remonta... quidam sorti faire un tour la nuit, laissant derrière lui des portes de garage fermées. Le quartier était endormi, la ruelle relativement propre, éclairée par les lumières accrochées à des poteaux en bois espacés de trente mètres les uns des autres. Arrivé au sixième garage à droite, il tapota une poubelle de la pointe de sa chaussure.

– Nous y sommes, dit-il.

L'adresse était peinte sur la poubelle : 924. Il s'avança dans l'ombre entre le garage et celui d'à-côté. Laura se coula derrière lui. Ils longèrent le flanc du garage jusqu'au moment où ils distinguèrent l'arrière de la maison.

– Quelqu'un est encore debout, dit-il à voix basse.

L'obscurité régnait dans les maisons de part et d'autre. Mais là, il y avait de la lumière. Ils virent une cuisine brillamment éclairée, des placards peints en blanc au-dessus d'un évier, et à l'étage des lumières à deux fenêtres, derrière des stores baissés. Dooley resta immobile et silencieux pendant une bonne minute, l'œil et l'oreille aux aguets. Il entendit de la musique, peut-être dans la maison. La rythmique des basses, très faible.

– Qu'allez-vous faire ? chuchota Laura derrière son épaule.

Il se tourna pour la regarder dans l'obscurité. Son visage si proche du sien. Ses yeux réfléchissant la lumière venue d'on ne sait où. De grands yeux sombres.

– Ce que je fais maintenant, dit-il.

Il reprit sa surveillance.

– Encore longtemps ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules. Dans la cuisine, un homme entra dans le champ. Cheveux foncés et raides, pattes, moustache. Pas de chemise. Dooley aperçut un tatouage sur la partie supérieure de son bras gauche. L'homme posa une bouteille de bière vide dans l'évier et disparut du champ.

– C'est le type qui m'a éjectée de l'hôtel, dit Laura dans un chuchotement rauque de tension. Je crois que c'est Ray.

– O.K., dit Dooley dans un souffle. (Il se tourna de nouveau vers elle.) Voilà ce que nous allons faire. Vous ne bougez pas. S'ils tentent de la faire sortir par l'arrière, vous hurlez à pleins poumons. N'essayez pas de les en empêcher : hurlez. Moi, je contourne la maison et je me pends à la sonnette de l'entrée.

Elle hocha la tête, ses cheveux dorés chatoyant dans le demi-jour.

– Et s'ils ne vous laissent pas entrer ?

– Je ne crois pas qu'ils s'y risquent. Je resterai dans la véranda jusqu'à ce que quelqu'un réagisse.

– Qui ?

– J'en sais rien. C'est là que ça va devenir intéressant.

Ils échangèrent un regard. Complicité dans la nuit...

– Parfait, dit Laura.

Une chaîne de clôture à hauteur de taille barrait l'accès du jardin, derrière la maison. Dooley se savait tout juste assez leste pour la franchir sans se couvrir de ridicule. Il atterrit dans le jardin, s'engagea avec prudence sur une dalle de béton et se glissa dans le petit passage couvert qui longeait le côté de la maison. Il gagna lentement le devant, tendant l'oreille, n'entendant rien de nouveau.

Il inspecta la rue de part et d'autre. Elle ressemblait à n'importe quelle autre rue résidentielle à 2 heures du matin. Il monta dans la véranda et posa le pouce sur le bouton à côté de la porte. Une sonnerie se déclencha à l'intérieur, étouffée et lointaine. Il ne se sentait pas d'humeur patiente. Au bout de dix secondes, il pressa de

nouveau le bouton, plus longtemps cette fois. Au troisième essai, il laissa son pouce en place. Il sourit dans le noir en écoutant le vacarme au loin. Il connaissait le bruit infernal que les vieilles sonnettes électriques déchaînent à l'intérieur d'une maison. Lorsqu'il entendit les verrous s'ouvrir, il libéra le bouton. La porte s'entrebâilla, sèchement retenue par la chaîne de sécurité. Un visage de cauchemar remplit le vide.

– Qu'est-ce que vous voulez ? gronda la femme.

Sa voix restait le meilleur indice pour juger du sexe auquel elle appartenait. Les traits châtrés par la graisse, les dents absentes et les cheveux mous et sans couleur définie n'offraient guère de repères.

– Je veux la fille, dit-il. Je veux Jenny.

– Je vois pas de quoi vous parlez, bordel ! lui renvoya-t-elle.

Elle voulut fermer la porte, mais Dooley avait mis son pied en travers.

– C'est vous, Marge ?

– Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

– Je veux la fille, Marge.

Elle fit une nouvelle tentative pour refermer la porte.

– J'appelle la police !

– N'hésitez pas. J'arrive.

– Dave !

Elle disparut et il l'entendit s'éloigner d'un pas pesant. Il pressa de nouveau la sonnette. La porte étant entrebâillée, le vacarme gagna nettement en puissance.

L'homme qui se manifesta en moins de dix secondes n'était pas celui de la cuisine. Des oreilles en feuilles de chou, le poil gris, une gueule aplatie et méchante de carlin. Il se dispensa de la chaîne et ouvrit la porte en grand. Le pan de sa chemisette flottait par-dessus son pantalon, et son corps massif qui s'était empâté à la ceinture remplissait l'ouverture de la porte sans trop de difficulté.

– Tu touches encore à cette sonnette, je te fais bouffer ton doigt, dit-il.

L'accent d'un natif du sud de l'Ohio.

Avec son mètre quatre-vingt-huit, Dooley n'était pas exactement une demi-portion. Sa vie consistait à repousser les créatures qui essayaient

de le bousculer.

– Allez-y, n'hésitez pas ! Vous vous retrouverez par terre et menotté avant d'avoir eu le temps de battre un cil.

Du coup, Dave réfléchit. Juste une seconde ou deux.

– Vous êtes pas flic.

– Peut-être pas. Je vais vous dire comment le savoir. Balancez-moi un swing et vous verrez à quelle vitesse la rue se remplit de voitures de police.

Les yeux de Dave se rétrécirent.

– Vous voulez quoi, merde ?

– La fille. Jenny. Ici. Tout de suite.

– Y a pas de fille ici. On vous a filé un tuyau foireux.

– Écoute-moi un peu, abruti de péquenot. J'entre et je la sors moi-même si nécessaire. Et l'histoire pourrait mal tourner. C'est ce que tu veux ?

Dave soupesa une seconde le pour et le contre. Comme s'il allait saisir l'invitation de Dooley à le titiller. Mais la seconde passa.

– Retenez vos chevaux une minute. Et touchez plus à cette satanée sonnette !

La porte claqua à la figure de Dooley. Il consulta sa montre et se retourna pour inspecter la rue. Quand une minute se fut écoulée, il se pendit dix secondes à la sonnette. S'avança jusqu'au bord de la véranda et se pencha à l'angle de la maison. Ne vit rien dans les ombres proches du garage. Se planta en haut des marches de la véranda, mains sur les hanches, observant la rue. Pressa le bouton de sonnette en respectant une minute d'intervalle.

Il en fallut quatre. Une Plymouth Valiant déboucha à vive allure de Chicago Avenue et dérapa légèrement en s'immobilisant devant la maison. Le conducteur en sortit, claqua la portière et gagna la véranda en jetant un coup d'œil prudent à Dooley. Il était en complet veston et son crâne chauve luisait dans la lumière des lampadaires. Dooley ne bougea pas, hochant lentement la tête pendant que l'homme montait les marches.

– J'aurais dû le savoir, marmonna-t-il.

Le chauve arriva en haut des marches et se pencha vers lui, le serrant de près tout en le scrutant dans la lumière chiche.

– Qu'est-ce que tu fous là ? lança-t-il.

– J’attendais de voir quel genre de nullité de flic pourri gère une chaîne de prostitution d’enfants. Et toi ? Tu fous quoi ?

L’homme eut un petit rire méprisant.

– Dooley... Toujours le connard bouffi de vertu, hein ?

– Et toi ? Toujours un mauvais semblant de flic ? Ils auraient dû te coffrer avec le reste de la bande de Summerdale.

Les narines du chauve se dilatèrent, l’espace d’un instant.

– Je te repose la question : qu’est-ce que tu fous ici ? Tu as un mandat ?

– Je suis venu ramener la fille chez elle. Tu n’as pas envie de voir ce qui se passera dans le cas contraire, crois-moi.

Un sourire étira des lèvres minces.

– Tu n’as ni mandat ni rien. Tu travailles en indépendant, pas vrai ?

Sur ce point, Dooley nourrissait quelques chiens de sa chienne. Son visage s’immobilisa à trente centimètres de celui de l’autre.

– Schroeder, tu l’auras voulu. Ton temps est écoulé. Même dans cette ville ils ne toléreront pas qu’on prostitue des mineures. Je ramène la fille. Et si tu essaies de m’en empêcher, je serai le premier de la meute à te coller au cul et à te vider de la police.

Schroeder ne bougea pas d’un pouce. Pas plus habitué que Dooley à céder du terrain.

– Tu ferais une très grave erreur, dit-il.

Dooley ouvrait déjà la bouche pour lui préciser ce qu’il pensait de sa déclaration lorsque lui parvint, à peine audible, le cri ténu de Laura derrière la maison, porté par l’air nocturne.

– Dooley !

Il ne s’embarrassa pas des marches, alla droit à l’extrémité de la véranda et sauta par-dessus le garde-fou, se réceptionnant brutalement sur le béton mais sans perdre l’équilibre. Il se précipita dans le passage. Laura, à l’angle du garage et penchée par-dessus la clôture, hurlait son nom. En entrant dans le jardin, il aperçut un groupe confus au bas des marches de derrière : Dave le péquenot, Ray qui avait passé une chemise et, entre eux deux, Jenny. Le plus jeune agrippait le bras de la fille.

– Lâche-la ! ordonna Dooley en s’approchant à grandes enjambées.

Dave fit un pas vers lui pour lui bloquer le passage et leva les mains

en un geste d'avertissement. Dooley fut sur lui en moins d'une seconde et lui décocha un coup à l'estomac qui le plia en deux. Ray tira Jenny par le bras, la faisant virevolter derrière lui, et glissa la main sous son pan de chemise, dans sa ceinture. Le temps qu'il ait sorti son couteau, Dooley lui braquait son calibre 38 sur la tête, à moins d'un mètre de là.

– Jette ça.

Ray obéit, vite, et lâcha Jenny pour mettre les mains en l'air. Dooley saisit la fille par le bras en se dirigeant vers la clôture, la tirant pendant qu'elle trébuchait sur l'herbe. Schroeder déboucha du passage couvert et s'immobilisa. Dooley le vit réfléchir, vit la main glisser en douce à la hanche, l'espace d'une seconde. Il braquait toujours son arme, mais dirigée vers le sol.

– C'est fini, Schroeder, dit-il. Laisse tomber.

À genoux, Dave lâcha un soupir de détresse, profond, rauque. Ray avait baissé les mains, mais ne bougeait pas. Dooley rangea son arme dans son étui et utilisa ses deux mains pour récupérer Jenny et pratiquement la jeter par-dessus la clôture.

– Conduisez-la à la voiture, dit-il à Laura.

Il se tourna et fit face aux trois hommes.

– Schroeder...

– Quoi ?

– J'ai fait ce pour quoi j'étais venu. Tiens-toi hors de mon chemin, je me tiendrai hors du tien. Mais rappelle-toi ce que je t'ai dit : c'est fini.

– Va te faire foutre, Dooley, lui renvoya Schroeder.

*

– Je ne me sens pas bien, dit Jenny.

Elle n'en avait pas l'air non plus, allongée sur le canapé et recouverte d'une couverture mexicaine vert et rouge, d'où seuls dépassaient ses pieds sales. Elle avait le visage gris, les cheveux en broussaille et ternes, les lèvres encore luisantes d'avoir vomi tripes et boyaux dans le seau que Laura avait placé près de sa tête.

Laura lui caressa la tête.

– Essaie de dormir, dit-elle.

Dooley traversa le tapis et s'approcha du canapé.

– Avant..., dit-il. (Les yeux de la fille s'ouvrirent et trouvèrent les siens. Il se pencha vers elle, les mains sur les genoux.) Ma douce, il est temps que tu te trouves un foyer. Si tu ne peux pas rentrer chez toi, il va falloir chercher quelqu'un d'autre qui t'accueille. Tu as une grand-mère, une tante, un oncle quelque part ? Tu sais maintenant que la rue ne te vaut rien. D'accord ?

Il n'était pas sûr de s'être fait comprendre.

– Ray a promis de me payer en temps voulu à partir de maintenant, dit-elle au bout d'un moment.

Seigneur, pensa Dooley. *Toute la beauté du monde et pas un gramme de cervelle*. Il se redressa.

– Allez, dors. Je vais laisser Laura te remettre les idées en place demain.

Laura le raccompagna à la porte d'entrée.

– Elle a besoin de revenir sur terre, dit-il. La gueule de bois y pourvoira peut-être.

Laura écarta un rideau pour inspecter la rue.

– Nous sommes en sécurité ici ?

– Je ne pense pas qu'ils viendront, mais je ne garantis rien. Verrouillez les portes. Demain, à la première heure, je laisse un message au policier des Mineurs dont je vous ai parlé. Elle s'appelle Conway. Je vais lui demander de venir et de parler à Jenny. Si elle fait un esclandre, réagissez. Ou elle répond à l'agent Conway ou vous la mettez dans un bus à destination du Missouri. Un non en guise de réponse ne suffit pas.

– Je vais essayer. (Dooley vit qu'elle n'en pouvait plus. Elle poussa un énorme soupir.) Merci. Je crois que vous avez pris des risques pour nous ce soir, non ?

Il haussa les épaules.

– Je ne peux pas dire que je ne me sois pas amusé. Mais ne tirez pas trop sur le fil. Je suis policier et je dois me conformer aux règles.

Elle hocha la tête. Elle paraissait pensive.

– Du nouveau sur Sally ?

Il se figea. En l'espace de deux heures, l'affaire lui était complètement sortie de la tête.

– En fait, oui. Nous sommes sur le point d’inculper quelqu’un. Je ne sais pas pourquoi j’ai oublié de vous le dire.

– Vous tenez les gens qui l’ont tuée ?

Il hésita. Pourquoi ne pas lui dire oui, tout simplement ?

– Nous pensons avoir un complice. D’après lui, le type qui l’a tuée est mort. (Il vit Laura plier sous le coup du soulagement. Ou peut-être de la déception.) Nous vérifions, ajouta-t-il.

Elle semblait fatiguée. Hébétée. Belle, ne put-il s’empêcher de penser.

– Merci pour tout, dit-elle. Bonne nuit, Dooley.

Elle lui pressa le bras comme il s’éloignait, et la sensation de ce contact persista jusqu’à ce qu’il soit chez lui.

Earl Warren était parti. Un certain Burger le remplaçait. Ce qui ne changerait sûrement pas grand-chose, pensa Dooley. Ils continueraient à compliquer la vie des braves gens. Juifs et Arabes recommençaient à se disputer le canal. Il croyait qu'ils avaient réglé le problème deux ans plus tôt, mais il ne suivait pas l'actualité de très près. Sauf le Vietnam. Ah, c'était là. Les marines avaient subi un accrochage à proximité de la ville de Quang Tri et enregistré un mort.

Simple question de chance. Croiser les doigts et essayer de ne pas réfléchir... Il tourna deux pages et compta sept nécrologies de soldats de Chicago morts au Vietnam. Sept.

– Salut, p'pa ! (Il leva les yeux de son journal et vit Frank dans l'embrasure de la porte.) Tu as envie de faire des balles ?

Dooley le contempla un instant. Son échelas de quinze ans aux cheveux qui lui tombaient dans les yeux... Son premier réflexe fut de se défilier, le second d'imaginer son fils repartir dans le couloir pour aller s'affaler sur le canapé.

– Avec plaisir, dit-il.

– Balle rapide ?

Dooley haussa les épaules.

– Où joue-t-on ?

– Dans la cour de l'école. On peut prendre des balles au drugstore.

Dooley replia le journal.

– D'accord.

Il enfila ses tennis hors d'âge, celles qu'il ne mettait qu'une fois par an. Frank récupéra une batte et deux gants dans un placard. Une vieille balle en cuir râpée était fourrée dans l'un d'eux.

– C'est pas le gant de Kevin ? demanda Dooley.

– Si. Il a dit que je pouvais m'en servir pendant qu'il n'était pas là.

Dooley roula jusqu'au drugstore au bas de Milwaukee, et ils entrèrent ensemble pour acheter trois balles en caoutchouc. Puis ils continuèrent jusqu'à l'école, quatre rues plus loin. Comme tous les établissements scolaires de Chicago, elle offrait un grand terrain de jeu goudronné, où un écriteau stipulait *Base-ball interdit*, ce dont personne

ne tenait compte. Dooley se gara et ils franchirent le portail.

– On s'échauffe un peu.

Ils firent quelques échanges avec la balle en cuir. Dooley était venu en traînant les pieds, pensant à tout ce qu'il aurait dû ou pu faire ce matin-là. Mais le contact de la balle dans sa main, les doigts serrés sur les coutures en relief, le mouvement coulé quand il la lançait, la détente du poignet, le petit sifflement de la balle lorsqu'elle quittait sa main, le bruit mat qu'elle faisait lorsqu'elle atterrissait au creux du gant gommèrent toutes ses hésitations. Rien de meilleur au monde que de lancer une balle de base-ball.

Son épaule restait un peu raide et son genou l'élançait encore d'avoir sauté de la véranda, mais il n'y accorda pas autrement d'attention, veillant seulement à loper pendant un moment, puis à reculer d'un pas ou deux à chaque lancer jusqu'à ce qu'ils soient à vingt, vingt-cinq mètres de distance. Frank avait fait des progrès. Il lançait la balle comme un jeune qui se sent à son affaire. Avec encore un brin d'à-peu-près, obligeant Dooley à danser un peu, mais il savait viser correctement. Un gamin normal, quoi.

Dooley avait commencé à transpirer.

– Tu veux frapper ? Je vais te faire des lancers.

Frank se positionna en droitier près d'une portion de mur anonyme où quelqu'un avait dessiné un rectangle à la craie sur les briques pour délimiter une zone de prise. Le gamin n'avait jamais voulu apprendre à frapper en gaucher malgré ses conseils. Ce qui ne manquait pas de l'agacer. Kevin, lui, avait vu tout de suite le parti à en tirer et travaillé un joli swing de la main gauche. Au lycée, il était déjà batteur ambidextre. Dooley plaça les balles en caoutchouc dans son gant et lança :

– Batteur prêt !

Il lui fallut quelques essais pour trouver la zone de frappe, mais il réussit sans peine à trouver son rythme. Il visait le centre et Frank frappait les balles, les levant ou les rabattant au sol, tapant parfois dans le vide et alignant régulièrement un bon retour impossible à rattraper. La surface dure et rapide obligeait à courir après les balles, mais c'était supportable. Les balles loupées rebondissaient pile dans la main de Dooley, une clôture placée derrière lui les arrêtant au besoin. Lorsqu'il se trouvait à court de munitions, il partait ramasser les plus proches sans se presser, tandis que Frank piquait un sprint pour récupérer les plus éloignées.

Dooley commença à lancer un peu plus fort, parfois au prix de la

précision.

– C'est nul, ne tape pas celle-là ! Je t'en envoie une correcte !

Frank virevoltait comme un gamin qui s'amuse, pas comme un frappeur sérieux, et Dooley se mit à lui donner des conseils comme il l'avait toujours fait avec Kevin.

– Garde les yeux sur la balle ! Tu n'es pas dans l'axe ! Remonte le coude vers l'arrière ! Marche droit sur moi !

Frank prit son élan et rata.

– Tes yeux sur la balle ! cria-t-il, un peu plus fort.

– Ça va, c'est bon !

Frank quitta la position, furieux, et expédia un coup de batte à quelque chose par terre. Il s'écarta de Dooley de plusieurs pas en évitant de le regarder.

Dooley veilla à ne pas s'énerver.

– Allez, repositionne-toi. Tu vas y arriver.

– À toi de frapper.

Frank s'approcha de lui, batte tendue.

– Pas du tout. Place-toi. Prends ton élan, je ne dirai plus rien.

– Je veux lancer.

Frank lui faisait de nouveau la tête.

Dooley haussa les épaules, ôta son gant et prit la batte. Une Louisville Sluggie avec un autographe de Willie Mays pyrogravé. Il en jugea l'équilibre dans ses mains. Impossible de se rappeler la dernière fois où il avait tenu une batte pour autre chose qu'envoyer des roulantes et des chandelles à Kevin.

– Tu ne t'énerves pas, hein ? Ça fait vingt ans que je n'ai pas touché un lancer.

– Mets-toi là !

Frank avait rassemblé les balles et se plaçait à un marbre de lanceur imaginaire, à une quinzaine de mètres de là. Dooley se positionna en gaucher, le geste souple et naturel, positionna la tête de la batte en fonction de la plaque, retrouvant ses sensations. À cette distance, Frank ressemblait à Bob Gibson. Dooley prit son élan et manqua les trois premières.

– Éliminé ! cria Frank, pouce baissé.

– Prépare-toi à plonger ! lui renvoya-t-il.

Il se contenta de réceptionner la suivante, la renvoyant net à Frank. Son fils sourit. La deuxième était au niveau des yeux et il la laissa filer. La suivante lui arriva à hauteur de poitrine et un peu hors champ, mais il l'intercepta et elle partit en chandelle. Frank décrivit un cercle et réussit un arrêt en déséquilibre.

– Trois dehors ! Désolé, chef !

– Tu m'as eu !

Pas de quoi pavoiser, pensa-t-il.

– Je te donne une nouvelle chance. Place-toi.

Dooley haussa les épaules et se positionna. Frank ayant perdu sa concentration, Dooley en laissa filer trois mauvaises.

– Remplace-toi un peu ! Vise la plaque !

L'air mauvais, Frank en plaça une rapide, un peu en dedans, à la hauteur de la taille. Dooley pivota et ne sentit rien. Pendant un instant, il crut l'avoir ratée. Frank se tordit pour regarder la balle sortir du terrain, lâchant un « Seigneur ! » bourré de respect. Dooley repéra la course de la balle et, batte entre les mains, la regarda disparaître au-dessus des toits, de l'autre côté de la rue.

– Oh mon Dieu, papa ! s'exclama Frank.

– Bon sang de bonsoir !

– Tu l'as envoyée à quinze cents mètres au moins !

Dooley secoua la tête.

– On la cherchera plus tard. Continue.

Il réduisit son geste et en aligna deux au-dessus de la tête de Frank. Lorsqu'ils partirent récupérer les balles, une femme traversait la rue, l'une d'elles dans la main.

– C'est à vous ?

Son short vert-jaune découvrait des genoux adipeux et ses cheveux s'entortillaient autour de rouleaux. Elle fusilla du regard Dooley, pris en flagrant délit, batte à la main.

– Excusez-moi, dit-il. Je ne voulais pas lancer si loin.

Elle la lui rendit par-dessus la clôture.

– Vous avez failli toucher ma fille !

– Je suis désolé. C'est juste une balle en caoutchouc. Elle ne lui

aurait pas fait de mal.

– Vous ne savez pas lire ce qui est écrit ? Vous devriez avoir honte de vous ! Un adulte !

– Désolé.

Dooley récupéra la balle et lui tourna le dos, irrité et vexé. Il allait dire à Frank que cela suffisait pour la journée, mais l'expression qu'il lut sur le visage de son fils l'arrêta. Frank lui adressait un grand sourire où se mêlaient l'espièglerie, la fierté, la joie à l'état pur. Il sentit son cœur basculer et ne put réprimer un sourire non plus. Il lui tendit la batte.

– En position, mec ! Je ferais mieux de m'en tenir au lancer.

*

Une scène de crime dit tout ce qu'il faut en savoir, à la seule condition de trouver le moyen de la lire comme il faut. Dooley se l'était entendu dire dès son premier jour en tant qu'inspecteur, et l'avait répété à Olson et à tous ceux qu'il avait formés. Sans jamais préciser que cela revenait parfois à essayer de lire du chinois.

Celle-là se trouvait à Uptown, dans un appartement au premier étage de l'aile droite d'un grand immeuble à cour intérieure qui s'étirait derrière une rue ombragée, au sud de Lawrence. Autrefois, avant la guerre, quand Uptown proposait des locations à prix prohibitifs, ç'avait été une adresse de prestige. Maintenant l'argent s'était enfui à l'ouest vers les maisons à trois niveaux ou à l'est vers les hauts immeubles au bord du lac, et ces appartements abritaient des locataires qui peinaient toujours à payer le loyer. Encore que corrects, songea Dooley. Si certaines parties d'Uptown étaient devenues des taudis, il subsistait des pâtés d'immeubles comme celui-là, où les gens portaient au travail et veillaient à la propreté des vieilles constructions massives.

Cet appartement affichait une propreté irréprochable, hormis la chambre où le sang avait éclaboussé les draps et une portion de parquet. Les victimes étaient d'âge moyen, nues et terriblement inertes. La femme avait presque réussi à sortir du lit avant qu'une balle ne lui entre dans l'œil, et elle s'était affalée par terre, une jambe prise dans les draps. L'homme gisait sur le dos, les yeux fermés et la tête sur l'oreiller, une main sur le ventre et l'autre à son côté, posée sur la couverture qui le cachait jusqu'à la taille. Sauf les trois trous dans la poitrine, il aurait pu tout aussi bien dormir. Dooley s'arrêta

dans l'embrasement de la porte, mains dans les poches, et tenta de déchiffrer ce qu'il avait sous les yeux sans rien omettre.

Après un moment, il se tourna et regarda les deux types dans le couloir derrière lui, le policier en tenue de la voiture de patrouille garée devant l'immeuble et le petit homme en tee-shirt blanc, trousseau de clés à la ceinture, qui s'appuyait contre le mur, tremblant et les yeux écarquillés.

– La porte d'entrée était verrouillée ? demanda-t-il.

– Oui, répondit le policier. C'est pour ça que j'ai dû aller le chercher, dit-il en montrant du pouce le petit homme terrifié.

Dooley fronça légèrement les sourcils et gagna la cuisine au bout du couloir, au fond.

– Il n'y a aucune trace d'effraction, reprit le policier en le suivant. J'ai vérifié.

Dooley trouva la porte de service et constata qu'elle était fermée à clé, le verrou poussé, la chaîne en place. Il jeta un coup d'œil aux fenêtres en rebroussant chemin et ne vit ni verre brisé, ni stores découpés.

– O.K., dit-il au policier. En clair ?

Le type était jeune et zélé.

– Ils le connaissaient. Ils l'ont fait entrer.

– Sans sortir du lit ?

On lisait en lui comme dans un livre.

– O.K. Il avait une clé.

Dooley hocha la tête.

– Et il a refermé en sortant ?

– Je pense. Il voulait sûrement retarder au maximum le moment où on les trouverait.

– C'est une possibilité, dit Dooley.

Le policier parut un brin perplexe.

– Il y en a d'autres ?

Dooley sourit.

– Il est toujours ici.

Les yeux du jeune s'agrandirent très légèrement.

– Je vous laisse ouvrir les portes, dit Dooley. Ne touchez à rien d'autre.

Le policier partit dans le couloir, un ressort dans les talons, une main sur son étui. Dooley s'approcha du petit homme en tee-shirt.

– C'est vous, le concierge ?

Le petit homme fit oui de la tête.

– Je jouais aux cartes chez moi, derrière. Depuis 20 heures. J'ai quatre témoins.

– Du calme. Personne ne vous accuse. Vous avez vu les victimes ?

– Ah, ça oui. Ça m'a fait un coup !

– Vous les connaissez ?

– Et comment ! Ils habitent ici. Je les vois tout le temps.

– Vous avez leurs noms ?

– Bien sûr. Ce sont les Dawkin. Mary, je crois qu'elle s'appelait. Lui, je ne sais pas.

– Ils vivaient seuls ? Pas d'enfants ?

– Non. Juste eux. En tout cas, j'ai jamais vu personne d'autre.

– O.K. Jamais eu de problème avec eux ?

– Non, non... Des gens plutôt tranquilles. C'est pas un immeuble à problèmes. Il y a surtout des vieux.

– Parfait. Restez à proximité, voulez-vous ? Nous aurons besoin de prendre votre nom. Vous pouvez attendre dans l'entrée. Mais ne vous éloignez pas.

Dooley regagna la porte de la chambre et étudia de nouveau la scène, entendant le policier qui ouvrait des portes dans les autres pièces. Un bruit de pas lui parvint de la porte d'entrée. Il reconnut la démarche pesante d'Olson.

– Tu as quelque chose ?

Olson arriva et jeta un coup d'œil dans la chambre par-dessus son épaule.

– Personne au-dessous. La dame d'au-dessus, c'est elle qui a téléphoné. Elle a entendu quatre coups de feu vers 21 h 30. Je lui ai demandé si elle avait entendu quelque chose avant, elle m'a répondu que non. Pas de bruits de dispute, pas de coups sur les portes.

– Et la porte de la rue ? On entend souvent l'interphone se

déclencher, des gens monter.

– Je lui ai posé la question. Elle dit que non. Mais elle est restée un moment dans sa cuisine et ça a pu lui échapper.

Dooley hocha la tête.

– Bof, un jeu d'enfant, dit-il.

Un blanc. Olson se rapprocha, occupa l'espace.

– Allez...

– Non, sans blague. Je peux te donner tout de suite un nom pour le suspect numéro un. Laisse-moi cinq minutes de plus, et j'ai une plaque d'immatriculation.

Olson lâcha un petit bruit moqueur.

– Tu te fous de moi.

– Pas du tout. Je ne peux pas encore le présenter à un juge, mais je sais qui chercher.

– Bon sang, mais qu'est-ce que tu vois ici ?

– Tout. La situation.

Il y eut un silence.

– D'accord, dit Olson. Ma langue au chat.

Dooley se retourna. Il souriait.

– Combien connais-tu de gens de cet âge qui dorment à poil ?

– Je ne sais pas. Mon vieux le faisait tout le temps. Son côté scandinave.

– Des gens comme eux vont au lit en pyjama et chemise de nuit. Juste là, je vois des pyjamas. Accrochés au bouton de la porte.

– O.K. (Dooley affichait son sourire de chic type.) Et alors ?

– Ils allaient le faire, Pete. Ou ils venaient de le faire. Probable qu'ils dormaient quand le tueur est entré. Sinon, il y aurait des traces de lutte.

– C'était peut-être leur anniversaire de mariage.

– Peut-être. Qu'y avait-il dans le tiroir ?

Il désigna du geste un tiroir de la commode. Ouvert.

– Comment je le saurais ? Des chaussettes ? Du cash ?

– Allons, Sherlock... C'est pas sorcier ! Attends une seconde.

Pour la première fois, il entra dans la chambre. S'approcha d'une chaise sur laquelle était posé un pantalon d'homme. S'empara du pantalon et fouilla les poches.

– Pas de portefeuille, dit-il. Où est son portefeuille ?

– Je ne sais pas ! Où devrait-il être ?

– Dans son pantalon ou sorti. Quelque part sur la commode. Bien en vue. Où mets-tu ton portefeuille quand tu vas te coucher ? (Dooley continuait à chercher. Et récupéra un trousseau de clés.) Tiens ! dit-il en le lançant à Olson. Va voir s'il y en a une qui correspond à la porte.

Olson attrapa les clés et repartit. Le policier passa une tête.

– Rien à signaler. Il n'y a personne d'autre ici.

– O.K., dit Dooley. Si vous alliez aider votre coéquipier pour l'enquête de voisinage ?

Il s'approcha de la commode et saisit une photographie dans un cadre. Puis il passa dans le couloir et rejoignit Olson qui essayait les clés sur la porte d'entrée.

– Pas une ne va, pesta Olson. Tu peux m'expliquer ?

Dooley lui asséna une claque sur l'épaule.

– Maintenant, tu les essaies sur l'appartement du rez-de-chaussée. Et regarde si tu trouves son portefeuille.

Olson lui jeta un regard lourd de soupçons et partit vers l'escalier. Dooley fit signe au concierge assis sur les marches conduisant à l'étage supérieur.

– Qui est-ce ? demanda-t-il en montrant la photo.

Le concierge prit la photo et l'étudia. On y voyait un couple d'une quarantaine d'années se tenant par la main sur une plage quelque part.

– C'est eux, dit le concierge. Les Dawkin.

– S'agit-il de l'homme sur le lit ?

Il savoura son effet, regardant la compréhension s'inscrire sur le visage du petit homme. En bas, une porte s'ouvrit.

– Oh, mon Dieu ! s'exclama le concierge. Je les avais confondus ! C'est le type d'au-dessous.

– Gagné ! lança Dooley.

– Il n'était pas censé rentrer ce soir. La dame d'au-dessus m'a dit que c'était un représentant de commerce, qu'il passait un tas de temps sur la route. Il est revenu plus tôt que prévu et les a trouvés au lit.

– Seigneur ! lâcha Olson. Bienvenue à la maison !

– Ouais... Il avait une arme dans le tiroir de la commode. Ça tombait bien. J'ai découvert sa police d'assurance-auto dans un tiroir de son bureau. Avec le numéro d'immatriculation, ils devraient vite le localiser.

McCone arborait une expression d'admiration affectueuse.

– Génial, Mike.

– Simple question de bon sens. C'est tout.

Olson hochait la tête.

– Le type venait la baiser en douce à chaque absence du mari. L'enfant de putain.

– Comme tu dis.

– Et tu as tout compris rien qu'en regardant.

– À la seconde où j'ai appris que la porte était verrouillée, j'ai su que le tueur avait forcément une clé. Et qui a la clé de l'appartement ? Le type qui y habite.

– Tu es un génie, Dooley. Je n'ai rien à ajouter.

– Je ne suis pas un génie. Je me sers de ma tête. Rien de plus.

McCone abattit sa main sur le bureau.

– Avant que vous ne partiez...

– Oui ?

– Ils vont inculper Billy Gaines. Pour l'enlèvement de Sally Kotowski.

Dooley le regarda fixement, puis haussa les épaules.

– O.K.

– Freeman est allé à la banque aujourd'hui et leur a posé des questions sur le coffre. Il ressort que Sally est passée le vider et a rendu les clés. Le 2 mai.

Dooley réfléchit une seconde.

- Juste avant de partir dans le Wisconsin.
- Exact.
- Que contenait-il ?
- La banque a refusé de nous le dire, bien sûr. Probablement de l'argent.
- Qui est où ?
- Allez savoir. Peut-être qu'elle n'avait rien de Feldman. Que c'était juste le sien. Donc pas un pactole. Juste ce que récolte une gagneuse par un jour de pluie. Elle en a dépensé une partie et avait gardé le reste sur elle quand on l'a enlevée. On n'a jamais revu le sac, non ? Donc Steuben l'avait vidé et jeté ou détruit.
- Ou alors elle cachait une partie du fric qui appartenait à Feldman, dit Olson. Sauf qu'on l'aidait. Elle l'a laissé chez quelqu'un d'autre, et c'est pour ça qu'elle est revenue. Pour le récupérer. Et c'est pour ça aussi qu'elle était au bar.

Dooley réfléchit une seconde ou deux, puis haussa les épaules.

- Ça ne change pas grand-chose maintenant, j'imagine.

McCone le dévisagea.

- C'est du béton, Mike. Ça tient.

Dooley haussa les épaules.

- C'est vous le patron.
- Si tu as des réserves, je t'écoute.
- Je vous en ai parlé l'autre soir.
- Et je pense que nous avons levé les doutes. Pour moi, c'est réglé.
- C'est à vous de décider.

– Parfaitement. Gaines a passé un accord avec le procureur. Il plaide coupable, moyennant quoi il fera trois ans de taule pour enlèvement. J'aimerais l'accuser de complicité de meurtre, mais l'accord prévoit qu'il échappe à cette accusation. Je pense que trois ans, pour nous, c'est une bonne affaire.

Et pour Billy Gaines, pensa Dooley. Un petit prix à payer pour s'exonérer d'une dette envers l'Outfit.

- O.K., dit-il. L'enquête est close.

Et la Mafia de nouveau gagnante, songea-t-il en regagnant son bureau. Grâce à un chef des Homicides surchargé de travail et dont les

principes ne font pas tout à fait le poids face aux pressions pour refermer les dossiers. Et empêcher de poser trop de questions sur certaines affaires.

Il tenta de se concentrer sur son rapport, mais sans succès. Ça l'obsédait. Il se foutait qu'on retrouve des gens comme Chuck Steuben tabassés à mort et puants dans un coffre de voiture, mais rien de ce qu'il avait appris sur Sally Kotowski ne lui permettait de croire qu'elle avait mérité un traitement pareil. Il se rappela la promesse qu'il lui avait faite en levant son verre en son honneur dans le noir.

Oh, et puis au diable, pensa-t-il. Et il commença à marteler les touches de sa machine à écrire.

Deuxième partie

Un brillant enfant de putain

Chers papa, maman, Kathleen, Frank,

Tout va bien dans ce pays de brigands. Nous avons eu la vie rudement facile ces derniers temps, juste à arpenter le terrain en cherchant des ennuis. Nous ne serons pas trop déçus si nous n'en trouvons pas ! Il y a eu un peu d'action, pas beaucoup, pas tellement de pertes, alors ne vous faites pas trop de souci. Je crois que nous avons mis en fuite la NVA¹.

Papa, j'ai fait la connaissance d'un type dans mon unité de Chicago dont le père est aussi dans la police. Il s'appelle George Wilkins et son vieux est sergent au district de Prairie. George est un chic type, alors salue son père si tu tombes sur lui.

Frank, tiens-moi au courant des résultats des Lion Cubs. Quel score a fait Billy Williams ? J'ai toujours aimé le voir frapper, il a un swing impeccable. Kathleen, est-ce qu'il t'arrive de voir Marcia ? Je lui ai envoyé deux lettres, mais je n'ai pas eu de nouvelles d'elle. Dis-lui que si elle sort avec quelqu'un, qu'elle ne s'en fasse pas, ça m'est égal, elle peut continuer à m'écrire. C'est toujours bon de recevoir du courrier.

O.K. Pas grand-chose à raconter, gardez le rythme des lettres. Octobre sera là avant qu'on ait eu le temps de le savoir.

Je vous aime,

Kevin

Dooley tendit la lettre à sa femme de l'autre côté de la table.

– On dirait qu'il va bien.

– On dirait son père, oui ! « Pas grand-chose à raconter. » (Rose lui adressa un sourire fugitif et étudia de nouveau la lettre avec un air douloureux et comme affamé dans les yeux.) Je n'étais pas au courant de cette histoire. Avec Marcia. Il s'agit de Marcia Borowski ?

– Comme si je savais ! Il ne m'a jamais parlé de ses petites amies.

– Il faudra que je pose la question à Kathleen. Je me demande s'il est toujours en contact avec Beth.

– La fille qui est partie à l'université ? À Champaign ?

Rose soupira et replia la lettre.

– Oui. C'est ce qu'il aurait dû faire. Il serait en deuxième année de fac à l'heure qu'il est.

Dooley se sentait toujours un peu irrité quand Rose abordait le sujet, mais il ne dit rien car il se savait partagé. Une part de lui était fière de son fils, et sacrément, et une autre, qu'il n'admettrait jamais, regrettait aussi vivement que sa femme le fait que Kevin n'ait pas filé à Champaign ou à South Bend avec tous ses amis, au lieu de monter dans ce fichu bus pour Parris Island². Il vida sa tasse de café.

– Probable qu'il aurait été appelé de toute façon. Où est la première section du journal ?

– Je pense que Frank l'a prise.

– Depuis quand lit-il le journal ?

– Une vedette du rock and roll est morte.

– Bravo. Et on dit qu'il n'y a que des mauvaises nouvelles ces temps-ci dans les journaux...

– Michael ! s'écria-t-elle en le regardant d'un air écoeuré.

Dooley se leva et partit vers le séjour. Frank restait invisible, mais le journal gisait sur le canapé. Dooley le lut en diagonale en regagnant la cuisine. On notait une accalmie des combats dans tout le Vietnam. D'après Rogers, c'était peut-être le signe que les communistes envisageaient sérieusement la paix. Hanoi libérerait trois prisonniers de guerre. Il ne demandait qu'à le croire ! Il faillit en parler à Rose, qui avait remis la lettre de Kevin dans l'enveloppe et restait assise en la gardant dans ses mains, le regard perdu. Mais il ne voulait pas qu'elle remette ça. Il s'assit et passa en revue les premières pages. Rockefeller continuait de se balader en Amérique du Sud et de se faire caillasser. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il fichait là-bas ? Un certain Brian Jones s'était noyé.

– Tiens donc, le copain de Frank ! (Il eut un petit rire méprisant.) On l'a retrouvé au fond de sa piscine. Drogué à mort, je parie.

Frank entra dans la cuisine.

– Salut, p'pa !

Dooley leva les yeux.

– Salut, toi ! Fini de boulonner ?

– Oui. Tu as vu la lettre de Kevin ?

– Oui. (Dooley tourna la page.) C'est quoi, cette histoire de Brian Jones ?

Frank lui adressa un regard ahuri.

– Euh... Tu sais qui c'était ?

– Juste ce que j’ai lu là-dedans. (Dooley ne tenta plus de réprimer un sourire.) Sûr qu’il n’avait jamais entendu l’expression « couler comme une pierre³ ».

Frank parut mal le prendre.

– Très drôle, Papa.

Il se dirigea vers la porte.

– Aucun sens de l’humour, dit Dooley en prenant sa femme à témoin. Pas un grain !

*

Une pile de messages téléphoniques l’attendait. Des informateurs avec des tuyaux qui ne mèneraient à rien, un procureur qui remuait de l’air sur un procès imminent, un parfait inconnu qui désirait lui parler d’assurances. Un message qui précisait seulement *Appeler Mitchell*, suivi d’un numéro de téléphone qu’il identifia comme celui du district d’Austin dans le West Side. Il se souvenait de Mitchell. Le gars avait hérité de l’homicide de Chuck Steuben et tous deux avaient comparé leurs notes à l’époque. Il composa le numéro et le joignit au premier essai.

– Mitchell à l’appareil, dit une voix.

– Mike Dooley. Secteur Six. Vous avez essayé de me joindre ?

– Ah, oui. Bonjour. Comment allez-vous ?

– Du pain sur la planche comme toujours. Que puis-je pour vous ?

– Je viens juste aux nouvelles. J’ai appris que vous aviez fini par inculper Billy Gaines ?

– Tout juste.

– Tout le monde continue d’applaudir chez vous ?

Nous y voilà, se dit-il.

– Le chef a jugé que c’était du béton.

– O.K. Je ne vais pas discuter. Mais je suis encore englué dans le dossier Steuben. Impossible de m’en dépêtrer parce qu’on n’élucide jamais un meurtre de la Mafia. Ils savent trop bien la fermer. Mais il faut s’obstiner. Au moins verser au dossier un élément d’explication, histoire de dire qu’on a fait son boulot.

– Bien sûr.

Pourquoi cette entrée en matière ?

– J’ai donc versé le témoignage de Gaines au dossier et je suis passé à autre chose. Et puis, il y a trois jours, un type m’apprend que Steuben s’est fait descendre pour un truc qu’il gardait sous le coude.

Dooley resta silencieux quelques secondes.

– Je vois.

– D’après l’indic, Steuben et Gaines avaient monté un coup dans un entrepôt du Southwest Side le mois dernier et essayé de se défilier sans payer l’impôt. Il avait les détails. Il m’a dit aussi que Steuben n’en était pas à sa première tentative.

– Je vois où vous voulez en venir.

– Ça m’étonne pas. J’ai donc de nouveau interrogé Gaines. À la prison. Il ne démord pas de son histoire. Honnêtement, avec moins d’enthousiasme que la dernière fois. Il avait l’air de réciter un rôle. Impossible de l’en faire dévier. Et je n’ai rien obtenu de plus de la femme de Steuben. Il est rentré très tard à la maison la nuit où notre nana a été tuée, il est donc suspecté. Mais je crois qu’elle est terrifiée. Du coup, je me suis dit que j’allais vous en parler, avoir votre avis sur la version de Gaines. Dans mon souvenir, vous ne paraissiez pas convaincu.

Téléphone en main, Dooley regrettait d’avoir entendu parler de ces gens-là.

– Ma foi, j’avais des doutes. Ça me paraissait trop simple. Tout mettre sur le dos d’un mort... Et impossible de trouver quelqu’un pour corroborer son histoire sauf des types du milieu. Ça m’agace toujours.

– Mmm... Je connais. Sauf qu’elle a plu à votre chef, non ?

– Juste ce qu’il fallait, j’imagine. Difficile de refuser des aveux.

– Comme vous dites. Et allez savoir... Ça pourrait même être vrai ! J’ai juste pensé que je devais vous mettre au courant.

– Et je vous en remercie. Cela dit, je ne vois pas trop quoi en faire.

– Ce n’est pas moi qui vous le dirai. Vous avez une affaire élucidée, avec un malfrat hors d’état de nuire et un autre sous les verrous. Pourquoi mégoter si l’histoire paraît tordue ? Mais il fallait que je vous en parle.

– Merci, dit Dooley. Un million de mercis.

Lorsque Dooley et Olson débarquèrent juste avant minuit, le pâté d'immeubles du 1400 Orleans Street avait tout d'une convention de la police. Des voitures de patrouille et des véhicules banalisés stationnaient partout, des types en tenue et en civil grouillaient dans l'éclat des phares. Dooley repéra McCone à côté d'une Ford Fairlane blanche, depuis laquelle il dispensait ses instructions.

– Ah, Mike ! lança McCone. Juste à l'heure pour les réjouissances.

– Qu'est-ce qu'il y a au programme ? demanda Dooley. Encore un homicide ?

– Je le crains. Ils ont conduit le garçon à l'hôpital Henrotin, mais ça semblait mal parti.

La portière de la Fairlane était ouverte et Dooley vit du sang sur le siège du conducteur.

– Un jeune ?

– Un ado. Et sa copine. Ils s'étaient garés là avant d'aller dîner dans Wells Street et se sont fait agresser en regagnant la voiture. Ils ont tenté de s'enfermer dedans, mais le garçon s'est fait descendre.

– Putain ! Les consignes ?

– McDavid a récupéré l'enquête. Il est là-bas, il vous donnera ce qu'il a côté signalements. Quatre jeunes, noirs, l'un armé, ont détalé vers le sud et l'est à l'arrivée d'un véhicule de patrouille. On a besoin de tous les gars qui sont réveillés pour frapper aux portes. Je sais que vous deux, vous alliez rentrer. Pas de pot.

– Pourquoi dormir quand on peut se faire des heures sup ?

– Bien vu. J'ai mis des types à l'est, mais personne encore dans Wells. Vous commencez par les numéros les plus éloignés et vous procédez à rebours. Vous connaissez la marche à suivre.

– Tout à fait. Ça va être une sacrée pagaille.

– C'est sûr. Mais ils sont peut-être encore dans le coin. Sinon, il se trouvera bien quelqu'un qui les aura vus s'enfuir.

Ils prirent vers l'est en roulant lentement.

– On cherche les ennuis si on se gare par ici, dit Dooley comme ils longeaient un pâté d'immeubles obscurs où quelqu'un s'en était pris à deux lampadaires.

– Et où sinon pour Wells Street ?

– Je sais. Mais regarde un peu. Ces enfoirés sortent des barres et se mettent en chasse. Je te parie qu'ils rameutent toutes les semaines une cinquantaine de gros bras dans les parages. On devrait planter des panneaux. *Stationnement dangereux : zone d'agressions.*

Dooley se gara dans un retraits d'où seul un flic était capable de se sortir et ils continuèrent à pied. Wells Street, un jeudi à minuit, était à peine moins encombrée que la dernière fois que Dooley avait vu l'artère. Mêmes poivrots, mêmes touristes, mêmes gamins. Quarantevingt-dix-huit pour cent de victimes, et les deux pour cent qui l'intéressaient. Il avait un œil du professionnel pour les jauger.

– S'ils ont un brin de cervelle, ils auront filé depuis longtemps. Mais s'ils en avaient, ils feraient autre chose de leur vie. Et si quelqu'un a vu quelque chose, il y a fort à parier que ce quelqu'un n'a pas assez de blé pour traîner dans ces bouges à regarder dehors. On commence donc avec les gamins de la rue.

– O.K. Chacun pour soi ?

– Oui, mais on ne se perd pas de vue. Je prends l'autre côté.

Il traversa la rue. Il avait déjà ciblé un trio qui traînassait sous un porche près d'une boutique à la vitrine brillamment éclairée et remplie de bric-à-brac hippie : tee-shirts, pipes à eau et vestes à franges de trente centimètres de long. Il retint leur attention quand il fut à six mètres d'eux. Il vit le raidissement soudain, les dos qui se détournaient, la trace lumineuse d'un joint qui tomba sur le trottoir, aussitôt pulvérisé par un talon. On s'agita beaucoup, et un garçon s'écarta subrepticement, tête baissée, mains dans les poches de son jean.

– Hé ! Une seconde ! lança Dooley. Oui, toi !

– Moi ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

Le jeune avait des cheveux longs coincés derrière une oreille pour les empêcher de lui tomber sur la figure et faisait de son mieux pour prendre un air ulcéré, menton projeté en avant.

– Du calme, dit Dooley. Ce soir, je me moque de ce que tu fumes.

Un rire nerveux s'échappa du porche. Dooley distingua une fille et un autre garçon dans l'ombre.

– C'est du tabac mexicain, mec, dit le chevelu.

Dooley sortit sa plaque.

– Arrête tes conneries ou je risque de changer d'avis. Je suis inspecteur aux Homicides. Vu ?

- Bordel ! J'ai tué personne !
- Quelqu'un, si. À deux rues d'ici.
- Sans blague ! Quand ça ?
- Il y a une demi-heure environ. Vous avez entendu quelque chose ?
Vu quelqu'un qui courait ?
- Euh... Ça fait au moins une heure qu'on est là, pas vrai ?
- Au moins.
- Sûr que oui.
- On s'occupe juste de nos oignons, m'sieur l'agent.

Et le scénario se répéta presque à l'identique à mesure que Dooley passait en revue le pâté d'immeubles. Isolant ses interlocuteurs, inspectant, triant, supputant. Qui était dehors depuis un moment ? Qui avait déployé ses antennes, me cherchant alors que je les cherchais ? Au bout de dix minutes, il commençait à croire non seulement que les tueurs avaient pris vers le sud, mais que les témoins avaient réussi à filer par là aussi. Sur quoi, il se retrouva devant le *Mad Hatter*.

Même s'il n'avait pas voulu se l'avouer, il avait choisi ce côté-là de la rue parce que c'était celui du bar. Maintenant qu'il était là, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil par la vitre. Et voyant Laura Lindbloom derrière le comptoir, il ne pouvait qu'entrer, non ? Il chercha des yeux Olson sur le trottoir d'en face et le vit qui interrogeait un groupe d'ados. Il hésita une seconde, espérant pouvoir juste se faufiler à l'intérieur et en ressortir aussitôt et qu'Olson n'en sache jamais rien. Et puis il se demanda à quoi rimait ces simagrées. Il siffla et quand Olson leva la tête, il se tapota la poitrine et montra le bar. Olson lui répondit par un geste de la main et Dooley tourna la poignée de la porte. Olson penserait ce qu'il voudrait.

On ne se bousculait pas, au *Mad Hatter*. Et Laura l'aperçut dès qu'il eut franchi la porte. Ses sourcils se haussèrent à peine, et elle s'approcha avec une expression qu'il ne put tout à fait déchiffrer. Au moins, pas consternée. Elle saisit un dessous de verre au passage, peut-être par pur automatisme, mais le laissa en suspens au-dessus du bar au lieu de le placer devant lui.

- Bonjour, dit-elle. Vous êtes là pour affaires ou pour le plaisir ?
- Pour affaires.

Depuis des semaines, Dooley pensait à elle par intermittence, mais la précision de son image s'était un peu estompée. Plonger son regard

dans les grands yeux marron, c'était comme retrouver de l'argent égaré. Ce soir-là, elle avait ramené ses cheveux en queue-de-cheval et posé une touche de quelque chose de brillant sur ses lèvres. Elle était à croquer.

– Un jeune s'est fait tirer dessus par son agresseur dans Orleans. Nous ratissons le secteur.

– Oh, mon Dieu ! Comment va-t-il ?

– Je ne l'ai pas vu. Mais on parle d'homicide.

Elle s'affaissa un peu, comme si elle se vidait de son air, et ses yeux se fermèrent l'espace d'une seconde.

– Seigneur... c'est atroce.

– Oui. Atroce. Quatre Noirs. Ils se sont enfuis vers l'est. Nous cherchons toute personne ayant pu les voir.

Elle était encore sous le choc. Elle poussa un soupir. Le regarda deux secondes.

– En tout cas, dit-elle enfin, ils ne sont pas entrés ici.

– Les nouvelles vont vite dans le quartier. Il ne vous est rien revenu ? Personne n'a dit avoir vu des jeunes Noirs qui s'enfuyaient ?

Elle fronça légèrement les sourcils.

– Non. Personne n'a dit quoi que ce soit sur des gamins de couleur. C'est arrivé quand ?

– Il y a moins d'une heure. Disons quarante-cinq minutes.

Elle parcourut le comptoir des yeux.

– Je crois que la seule personne qui soit entrée il y a trois quarts d'heure est le vieux là-bas. Et il n'a parlé de rien.

– O.K. (Dooley savait qu'il perdait son temps avec cette parenthèse et devait regagner la rue.) Prévenez-moi si vous entendez parler de quoi que ce soit, d'accord ? Vous avez toujours ma carte ?

– Je l'ai. Bonne chance.

– Merci. (Il se tourna pour partir, sa main s'attardant sur le comptoir.) Qu'est devenue Jenny ?

Laura parut étonnée.

– Je l'ai mise dans un bus. Comme vous me l'aviez dit.

– Pour rentrer chez elle ?

– Non. Pour New York.

– New York ? Bon Dieu ! Sûr qu'elle bat le pavé à Times Square à l'heure qu'il est !

Laura fit signe que non.

– Elle a une tante dans le New Jersey. Je lui ai parlé. Elle va prendre Jenny chez elle et lui trouver du travail.

– Bravo. J'espère que ça marchera.

– Moi aussi. Elle doit me rembourser le trajet.

Dooley lui rendit son sourire.

– O.K. À la prochaine !

Il était à mi-chemin de la porte lorsqu'elle l'arrêta.

– Dooley...

Il se retourna.

– Oui ?

– J'ai lu l'arrestation dans le journal. Le type qui a aidé à enlever Sally.

Dooley en resta bouche bée.

– Oui... ma foi... Dommage que nous n'ayons pas mis la main sur le type qui l'a vraiment tuée.

– Oui, mais on dirait que vous avez fait le maximum. Je voulais vous remercier.

– Honnêtement, je n'ai rien fait. Le type s'est livré.

– N'empêche. Passez, quand vous ne serez pas de service. Pour ce qui me concerne, vous avez carte blanche au bar. Et personne ne vous en voudra d'être là.

Dooley ne bougea pas, mains dans les poches, s'efforçant de se concentrer sur ce qu'il aurait dû faire.

– Merci, dit-il. J'y songerai.

*

La nouvelle lettre qu'ils avaient commencée pour Kevin l'attendait sur la table. Dooley se servit sa ration de Jameson et s'assit pour la lire. Il était rétamé, mais il n'aimait pas aller se coucher en laissant quelque chose en suspens. Il s'empara du stylo-bille qu'ils n'avaient

pas rangé et passa en revue ce qu'ils avaient écrit. Rose s'était acquittée de sa page habituelle de commérages et menus propos. Comment faisait-elle, cela le dépassait. Kathleen avait mis quelques lignes, mais, visiblement, le cœur n'y était pas. Elle lui avait annoncé au passage que Marcia avait un nouveau petit ami et s'en était tenue là. Dooley éprouva un mouvement de colère à l'endroit de cette fille qui avait lâché son fils. Elle pouvait lui envoyer elle-même un mot, non ? Frank s'était montré plus disert : *Samedi dernier Billy Williams était en veine : il a cassé le record de jeux consécutifs et a fait une journée incroyable. Il a remporté le premier jeu et a remis ça et frappé trois triples dans le deuxième et nous avons battu deux fois les Cards. Red Schoendienst a écrit dans le journal qu'on aurait du mal à rattraper les Cubs. Je pense que nous allons probablement jouer les Orioles⁴ dans les séries. Ils font figure de meilleure équipe de l'AL⁵. Maintenant, tout le monde ne jure que par les Cubs. Larry Lujack les appelle le « Miracle d'Addison Street ». Même papa s'intéresse de nouveau au base-ball.*

Jusqu'à un certain point, pensa Dooley, jouant du pouce avec le stylo-bille. Il avala une gorgée de son whisky irlandais et s'attela à la missive.

Salut, mon fils. De ton vieux père fatigué. J'espère – il s'interrompit et jura entre ses dents. Il perdait la tête ou quoi ? *J'espère que tu te la coules douce ? Que personne ne t'aura tué avant que tu aies reçu cette lettre ?* La vacuité des phrases habituelles. Et l'impossibilité de mettre dans une lettre ce qu'on pensait vraiment. *J'espère qu'ils te nourrissent mieux que moi à l'époque,* conclut-il. Il se souvint des lettres qu'il avait reçues dans le Pacifique, du courrier qui arrivait comme de l'eau pour un homme qui mourait de soif dans le désert. C'était surtout recevoir la lettre qui comptait. Indépendamment de son contenu. Avoir des nouvelles de quelqu'un qui menait une vie normale. Mais il ne savait jamais quoi écrire. Rose le lui avait bien dit un jour. Raconte-lui juste à quoi tu penses. Il faillit rire.

Des gens meurent partout dans la ville. Les Noirs nous haïssent, les chevelus te détestent et je ne sais pas à quoi ressemblera le pays à ton retour. Je les ai laissés emprisonner le type qu'il ne fallait pas et la plus belle femme que j'aie jamais rencontrée m'a remercié ce soir de l'avoir fait.

Il but une nouvelle gorgée de whisky. Trop tard pour ce genre de sport. Il était fin soûl.

Il fit encore aller et venir le stylo-bille et se mit à écrire. *Comme dit Frank, les Cubs devraient tout rafler cette année. Il était temps, pas vrai ? Nous avons enduré beaucoup d'années noires. Je ne connais pas de Wilkins au district de Prairie, mais je garde son nom en tête. Demain on est le*

4 juillet et, pour une fois, je ne suis pas de service. Nous allons déjeuner dehors dans le jardin et peut-être que Frank et moi ferons des balles comme nous en avons l'habitude toi et moi. Tu vas nous manquer. Les gens ne cessent de me demander de tes nouvelles. Je suis très fier de toi. Nous le sommes tous.

Dieu que tu me manques mon garçon... je t'en prie reviens entier à la maison... s'il existait un moyen sur terre pour que je sois là-bas à ta place je n'hésiterais pas une seconde... j'ai déjà connu cette atrocité, elle aurait dû t'être épargnée.

Comment mettre dans une lettre ce qu'on pense vraiment... Il s'essuya les yeux à sa manche et écrivit : *À bientôt et dans pas trop longtemps.*

1- . NVA : l'armée du Nord-Vietnam.

2- . Centre de recrutement des marines.

3- . *To sink like a stone*. Jeu de mots sur *stone*, « pierre », *stoned*, « défoncé », Brian Jones étant le guitariste des Rolling Stones.

4- . Le club de base-ball de Baltimore.

5- . American League.

– Tu as vu ça ? Tu as vu ce qui est arrivé aux Cubs hier ?

Frank avait la voix blanche d'indignation. Dooley leva les yeux du journal.

– Ils ont perdu ? C'est ça ?

– Oui ! Ils menaient par deux points et ils ont laissé filer ! Typique de Young. Il leur a donné le match ! Il a bousillé deux balles faciles !

– Young ? Qui est-ce ?

– Don Young, le champ centre. Il joue bien durant tout le match et ensuite il devient aveugle ou je ne sais quoi dans la neuvième manche.

– Pas le moment rêvé pour rater deux balles.

– Je commence à m'inquiéter. Ils ont perdu trois sur quatre à Saint Louis le dernier week-end, et maintenant ça !

– Courage. Ils ont combien de matchs d'avance sur les Cards ?

– Ce n'est pas les Cards, le problème. Mais les Mets¹. Ils n'ont plus que quatre matchs de retard sur nous maintenant. Et ce soir, c'est Seaver qui lance.

– Les Mets ? Ne me fais pas rire !

– Ils ne sont pas si mauvais. C'est une série importante.

– Du calme. On fait une bonne année.

Dooley avait les yeux sur un article en page quatre. Il l'avait déjà lu une fois, mais il y revenait après avoir fini le journal. *Spain reconnaît avoir fait un faux témoignage*, titrait-il, et il l'avait sauté, le confondant avec un nom de pays, avant que la photo n'attire son œil. *Thomas Spain*, lisait-on en légende. Elle montrait un bel homme brun à lunettes, qui souriait à un point légèrement à droite du photographe. Dooley l'avait reconnu aussitôt, même si Sally Kotowski ne figurait pas sur le cliché. Il parcourut l'article : *Thomas J. Spain, ancien enquêteur en chef du bureau du shérif du comté de Cook, a plaidé coupable hier d'entente délictueuse en vue de faux témoignage... un cambriolage et le recouvrement abusif d'une valeur de 52 000 dollars... la peine courant concurremment avec une condamnation fédérale à quatre ans d'emprisonnement que Spain accomplit actuellement au Texas... déclaré d'abord coupable en décembre 1964, mais la condamnation avait été annulée... révoqué par le shérif Richard B. Ogilvie...* Il avait appris toute

l'histoire à l'époque, mais l'avait oubliée jusqu'à ce moment précis.

Il replia le journal et le repoussa. Sans trop qu'il sache pourquoi, l'article le taquinait. Le fait que Sally Kotowski avait couché avec le bonhomme ne signifiait pas qu'il ait eu un lien avec sa mort. D'ailleurs, Dooley avait écarté l'affaire Sally Kotowski de son esprit. On ne pouvait pas lui demander de résoudre tous les problèmes de la planète, et si la hiérarchie voulait croire Billy Gaines, ça ne le regardait pas. Le nombre de tués ne cessait d'augmenter et il n'avait pas de temps à perdre pour des filles qui faisaient des choix pourris et s'amourachaient de truands.

N'empêche que cela le taquinait... Il se leva et prit sa veste.

– Tu pars rudement tôt, non ? lança Frank.

– Faut que je passe au tribunal aujourd'hui. (Il enfila sa veste.) Et que je fasse une ou deux courses au passage. Ne te fais pas de bile pour les Cubs. Ils vont assurer.

*

L'Uptown National Bank occupait l'angle de Lawrence Avenue et de Broadway Street, rescapée de la période faste du quartier. Avant la guerre, on pouvait prendre un verre au *Green Mill*, voire coudoyer au bar un des lieutenants d'Al Capone, puis remonter Lawrence Avenue jusqu'au carrefour suivant, en longeant la banque au passage, jusqu'à l'*Aragon Ballroom* pour danser jusqu'à l'aube. Maintenant, il était difficile d'effectuer le parcours sans qu'on vous fasse la manche à deux ou trois reprises. Dooley se rabattit pour se garer et consulta sa montre. Peut-être aurait-il juste le temps s'il avait affaire à quelqu'un de rapide.

À l'intérieur, la banque était le temple d'une religion que la Dépression avait tuée quelques années à peine après sa construction. Le hall d'entrée s'ouvrait au-dessus d'une volée de marches de marbre et offrait à l'œil une voûte vertigineuse, de hautes fenêtres et des grilles tarabiscotées en fer forgé aux guichets des caissiers. Ces vieilles banques au décor compliqué lui plaisaient. Elles vous donnaient l'impression de prendre votre argent au sérieux. Il montra sa plaque à un caissier, qui le redirigea sur un responsable, lequel sortit d'un air affairé des cages situées à l'arrière.

– Je voudrais consulter les registres de vos coffres de dépôt, dit Dooley.

Le responsable compensait sa calvitie en cultivant une moustache. Il lui lança un regard peu aimable.

– Y aurait-il une fois de plus un rapport avec le compte Kotowski ?

– Tout à fait.

– J'en ai déjà discuté avec un policier le mois dernier. Un certain Freeman.

– Je suis au courant. Je sais aussi qu'elle a vidé le coffre. J'aimerais savoir si elle y a eu accès dans les semaines qui ont précédé sa fermeture.

Le responsable hocha plusieurs fois la tête, sourcils froncés.

– Je vais demander qu'on vous communique les justificatifs.

– Ce serait génial.

Dooley attendit dans un bureau au rez-de-chaussée tandis qu'un employé s'affairait dans une pièce adjacente. Il allait devoir accélérer pour arriver à temps à l'intersection de la 26^e Rue et de California Avenue. L'employé, un gamin malingre qui semblait avoir des pattes postiches sur les joues, entra dans le bureau avec une liasse de papiers à la main.

– Voilà, dit-il en les étalant sur une table.

Dooley se pencha sur les papiers. C'étaient les fiches signées par Sally Kotowski chaque fois qu'elle avait eu accès à son coffre. Dooley les feuilleta rapidement. Il y en avait sept, les dates allant du 15 septembre 1966 au 2 mai 1969. Dooley leva les yeux vers l'employé.

– Vous êtes sûr que c'est tout ?

– Absolument tout.

Dooley sortit son calepin et de quoi écrire. La dernière date avant que Sally n'ait vidé le coffre en mai était le 2 octobre 1968. Il en prit note, remercia le garçon et partit.

Tout en roulant assez vite dans Lake Shore Drive, il réfléchit. Herb Feldman avait regagné Chicago pour s'y installer avec Sally en décembre, et s'était fait descendre en janvier. Quel qu'ait été le contenu du coffre, il y avait tout lieu de croire que Sally ne le tenait pas d'Herb Feldman. En tout cas, pas de son dernier passage. Et en admettant qu'il lui ait confié quelque chose à une date antérieure, lorsqu'il était passé par la ville lors de sa fuite, il lui aurait demandé d'aller le chercher, non ? Brûlant ses vaisseaux, il avait besoin de munitions. Il lui aurait forcément demandé de retirer l'argent et de le

lui remettre. Or elle n'était pas allée à la banque entre octobre et mai.

D'accord, cela ne prouvait rien. Mais plus il étudiait la question, plus il acquérait la certitude qu'Herb Feldman n'avait rien à voir avec la mort de Sally, que Billy Gaines mente ou non.

Mais pour l'instant, tout le monde s'en foutait.

*

Aller au tribunal n'entraînait pas dans les passe-temps favoris de Dooley, même si les heures supplémentaires étaient toujours bonnes à prendre. Il avait toujours campé sur sa position : on n'arrête un salaud que si on est sûr qu'il est coupable. La loi exigeait sa présence au tribunal, mais il y voyait une formalité. Comme faire une génuflexion à l'église. Rien ne l'exaspérait autant qu'un avocat de la défense imbu de lui-même qui essayait de mettre à mal sa crédibilité, mais il avait appris très tôt à ne pas mordre à l'hameçon. L'individu lui portait sur le système, au même titre qu'un embouteillage de la circulation ou des crampes d'estomac. Il fallait juste rester assis là, s'armer de patience et garder la tête froide.

– Essayez-vous de dire à la cour que le prévenu était en mesure d'abattre un homme dans un bar à l'angle de Belmont Avenue et de Sheffield Street juste avant 21 heures, puis, à peine cinq minutes plus tard, d'entrer dans un deuxième bar à trois kilomètres de là, à l'angle de Wilson Avenue et de Broadway Street, et de commander une boisson ? lui demandait l'avocat en surjouant l'étonnement avec un haussement de sourcils qui plissa les chairs molles de son front de sillons horizontaux.

Cohen. Un défenseur de la veuve et l'orphelin dont ils discutaient parfois à l'appel. Le chic personnifié et méchant comme une teigne.

Il haussa les épaules.

– Non.

– Reconnaîtriez-vous qu'il est hautement improbable que le prévenu ait pu couvrir en cinq minutes la distance entre les deux ?

– Je dirais que c'est carrément impossible.

Les yeux de Cohen s'allumèrent. Ce n'était pas souvent qu'un témoin lui apportait un élément exploitable sur un plateau.

– Dans ce cas, et étant donné que nous avons le témoignage sous serment du barman de l'établissement de Wilson Avenue, selon lequel

le prévenu est entré à 21 heures le soir en question, reconnaîtriez-vous qu'il est hautement improbable que le prévenu ait été présent quand l'homme a été abattu à l'angle de Belmont Avenue et de Sheffield Street à 20 h 55 ?

Dooley laissa un peu couler, fixant l'avocat d'un air méditatif avant de plisser les yeux.

– Je n'accepte pas le premier fait comme une donnée en soi.

Il y eut un court silence, puis :

– Mettez-vous en doute la déclaration sous serment du témoin ? demanda Cohen.

– Oui.

– En vous fondant sur quoi ?

– Sur le fait que si votre fils doit mille dollars à quelqu'un qui propose d'exonérer le jeune de sa dette en échange d'un faux témoignage à son procès, il est très probable que vous y consentez.

Bang ! Pile dans le cœur. Cohen était trop professionnel pour blêmir, broncher ou chanceler, mais l'intensité glacée de ses yeux lui dit qu'il avait mis dans le mille. Deux jours de recherches supplémentaires, des heures d'interrogatoire patient et têtu, avaient déterré une pépite qui allait expédier un homme en prison pour meurtre et un autre pour parjure.

– Votre Honneur, j'aimerais demander une courte suspension d'audience, dit Cohen en se tournant vers le juge avec l'air d'avoir avalé une huître avariée.

Libre de son temps après son témoignage, Dooley rôda dans les galeries de marbre, se frayant un chemin à travers les hordes hébétées des damnés de la terre. Personne n'allait au carrefour de la 26^e Rue et de California Avenue pour passer un bon moment. Il dépassa une jeune femme noire qui sanglotait dans les bras d'un vieux Noir. Prit un ascenseur et descendit au premier, passa sous une voûte et adressa un signe de tête à une hôtesse retranchée derrière un haut comptoir. Franchit une porte qui spécifiait *Edward V. Hanrahan, procureur*, et tourna dans un couloir pourvu de portes battantes sur les deux côtés. Avant d'arriver au bout, il s'arrêta à l'une d'elles, frappa et la poussa, révélant une petite pièce encombrée par trois bureaux et une rangée de classeurs. Un type qui s'emparait des dossiers d'un bureau le regarda :

– Je peux vous renseigner ? demanda-t-il.

– Je viens voir Malone.

Dooley montra un grand blond en bras de chemise assis à un bureau dans un angle, absorbé par la lecture de quelque chose devant lui. En entendant son nom, l'homme leva les yeux et sourit.

– Mike ! Comment va ? Comment vont les affaires ?

Dooley traversa la pièce et lui serra la main.

– Bien ! En ce moment, ils planchent là-haut sur un de mes dossiers qui leur donne du fil à retordre. J'ai juste besoin que douze honnêtes citoyens restent assez longtemps réveillés pour dire les mots qu'il faut.

– C'est le plus coton.

– Tu l'as dit, frangin. Tu as une minute ?

– Bien sûr. (Malone consulta sa montre.) Voire deux. Parle vite.

Dooley préleva un siège à un bureau voisin et s'assit.

– J'ai vu ton nom dans le journal ce matin.

– Ah bon ?

– En rapport avec l'affaire Tommy Spain.

Le visage de Malone n'exprimait plus rien. Il posa son crayon et le tapota du bout des doigts.

– Et alors ?

Dooley hésita. Il était habitué à voir un type devenir soudain méfiant, mais ne s'y était pas attendu de la part de Tim Malone.

– Eh bien... d'abord, félicitations. Tu l'as eu au deuxième round.

Malone agita la main d'un geste négligent

– C'est juste pour amuser la galerie. De toute façon, Spain a été inculpé au niveau fédéral. Hanrahan cherchait juste à faire les gros titres. Rien de nouveau. Un détail en suspens.

– Il s'agit bien du coup foireux où il a laissé les malfrats se tirer avec la plus grande partie du butin et mis en scène une descente qui a récupéré quelques billets ?

– Tout juste. C'est comme ça qu'il s'est fait un nom. Il était de mèche avec les truands tout du long.

Dooley hocha la tête.

– Cette ordure... Écoute : Spain est apparu dans une affaire dont j'ai eu à traiter récemment.

Malone le regarda avec attention et hocha la tête. À peine.

– Oui ?

– Une femme qui s'est fait tuer début juin. Il s'est avéré que deux de ses copains appartenaient à la pègre.

Malone fronça les sourcils.

– La fille de la berge ? La petite amie d'Herb Feldman ?

– Exact.

– Je croyais que vous aviez un coupable ?

– En effet. Il a déclaré avoir été complice de son enlèvement et avoir aidé un autre type à la tuer. Lequel type est mort. À l'en croire, elle planquait l'argent de Feldman.

Malone hocha la tête.

– Et qu'est-ce qui ne te plaît pas dans cette histoire ?

– Que le type censé l'avoir tuée soit mort. Qu'il n'existe aucun élément de preuve à l'appui de sa version. Que la fille ait été torturée à mort alors que le défunt n'avait rien de ce genre dans son casier. Bref, beaucoup de choses me déplaisent.

– Tu penses qu'on a enjoint au type de porter le chapeau, c'est ça ?

– Ce ne serait pas la première fois.

Malone saisit son crayon et l'étudia.

– Qu'attends-tu de moi ?

– Que tu éclaires ma lanterne. Avant d'être avec Feldman, ma victime sortait avec Tommy Spain. Et il m'apparaît de plus en plus clairement que Spain est beaucoup plus intéressant qu'Herb Feldman. Surtout depuis que la mention de son nom a poussé un procureur avec qui je travaille depuis des années à se comporter comme s'il ne me faisait plus confiance.

Malone le regarda alors et Dooley vit les rouages qui turbinaient derrière ses yeux bleus.

– Je te fais confiance, Mike, dit-il après quelques secondes. Je fais confiance à ma femme. Mais si elle commençait soudain à me poser des questions sur une affaire que beaucoup de gens ne veulent pas voir portée devant la justice, je me demanderais pendant une seconde où elle veut en venir.

Les yeux de Dooley se rétrécirent.

– Qui ne voulait pas que vous poursuiviez Spain ?

– Bonne question. Mon hypothèse ? La personne qui a volé les

éléments de preuve.

– On les a volés ?

– Tous les dossiers se sont volatilisés. Juste après qu’Hanrahan a décidé de juger de nouveau Spain. Heureusement, j’avais tout photocopié. Dès l’instant où il m’a parlé de l’affaire. Je me suis dit que quelqu’un risquait de tenter quelque chose. Tu veux savoir pourquoi je me méfie ? Parce que Spain et ses avocats sont arrivés ici l’autre jour en étant persuadés qu’ils allaient gagner. Ils ne s’attendaient pas à devoir plaider coupable. Si tu avais vu leurs têtes quand j’ai sorti les documents ! À mon avis, j’ai dû mettre en rogne quelques personnes, Mike.

Dooley réfléchit quelques secondes.

– Probable que oui. Mais bon sang, qui y avait accès ?

– Et qui n’y avait pas accès ? Allons, Mike. Tu n’es pas né d’hier. Tu sais comment ça se passe, ici. Il y a un million de façons de truquer une affaire. Et un million de personnes prêtes à s’en charger.

– Qu’est-ce que tu vas faire ?

– Strictement rien. J’ai gagné. Pas question de faire de vagues maintenant. Si on pose la question, je nie toute disparition de documents. J’aime mon boulot, Mike.

– O.K. C’est de bonne guerre. À qui puis-je poser des questions sur Tommy Spain ?

Malone haussa les épaules.

– Tu peux toujours essayer le FBI. Ils l’ont mis hors circuit. Interroge le type en charge de leur brigade C-1. Il s’appelle... ah, oui... Gustafson, je crois.

Dooley eut un petit rire.

– D’après mon expérience, le FBI n’a pas beaucoup de temps à nous consacrer, pieds plats bornés du CPD² que nous sommes. Mais je pourrais tenter le coup.

Malone croisa brièvement son regard.

– Tu veux un conseil ? Contente-toi de ce que tu as. À savoir un type en taule. Réjouis-toi. C’est tout ce que la Mafia te donnera, et plus que ce que la plupart des gens obtiennent. Tu veux chercher la petite bête ? Tu récupéreras seulement des migraines.

– Sacrée philosophie pour un procureur...

Malone se raidit légèrement.

– Mike, dit-il. Tu m'amènes un assassin, je ferai ce que j'ai à faire pour obtenir sa condamnation. Quitte à perdre avec toi au besoin. Tu as assez travaillé avec moi pour le savoir. Mais je suis forcé de vivre dans le monde réel. Il y a des limites à ce que je peux faire sans perdre mon emploi. Et au moins, dans cet emploi, je peux mettre à l'ombre quelques voyous qui font que les gens ont peur de sortir le soir. C'est une réalité qui a même l'heur de plaire au crime organisé.

Dooley hocha la tête et se leva.

– Je sais. C'est astucieux, ce que vous avez fait avec Spain. Tu es le dernier homme au monde à qui je devrais demander de se justifier. Je regrette ce que j'ai dit.

– N'y pense plus. (Malone écarta la chose d'un geste.) Amène-moi un nouveau voyou un de ces jours. Tu le serres, je l'empaille et je l'accroche au mur.

– T'as tout compris. À bientôt, Tim.

Dooley avait tourné les talons, prêt à partir, quand la voix de Malone l'arrêta.

– Dis donc, Mike...

– Oui ?

Malone écrivait quelque chose sur un bloc.

– Si les gars de Hoover refusent de t'aider, il y a un autre type à qui tu pourrais poser des questions sur Tommy Spain. (Il arracha la feuille et la lui tendit.) Je ne connais pas son numéro, mais il doit être dans l'annuaire. Il a un bureau dans Wabash.

Dooley prit la feuille et lut. *Johnny Puig*.

– Merci. Qui est-ce ?

– Un détective privé, mais il a travaillé pour nous. Et aussi pour le shérif. Il travaillait avec Spain, à l'époque. Si quelqu'un peut te renseigner, c'est lui.

– Génial. Et tu prononces ça comment ?

Malone sourit.

– Je vais te le dire, et tu vas rire. Et t'as intérêt à l'oublier car il est très chatouilleux là-dessus. Ça se prononce « *pouch* ». Avec un « ch ». Comme dans « chien-chien³ ».

– Chien-chien à sa mémère ? Au pied, toutou !

Malone hocha la tête, sourire toujours aux lèvres.

– Dehors, Dooley ! J'ai du boulot.

*

Dooley roula presque jusqu'au Secteur en réfléchissant. Puis il se rabattit au niveau d'une cabine téléphonique dans Belmont Avenue. Il ne souhaitait pas trop parler de la mort de Sally Kotowski chez eux, au commissariat à l'angle de Damen Avenue et de Grace Street, à portée d'oreille de l'individu qui avait jugé l'affaire bouclée. Et pas encore au G⁴. Il appela donc Haggerty.

Il s'apprêtait à laisser un message avec son numéro de téléphone personnel, mais il était dans un jour de chance et coïncia Haggerty à son bureau.

– Salut, Mike. Un problème ?

– Que savez-vous sur Tommy Spain ?

– Tommy Spain ? Bon sang, ça ne date pas d'hier ! Vous savez qu'on a fini par le coincer ?

– Je sais. Mais ça ne veut pas dire qu'il soit hors circuit.

– Il ne l'est pas. Que voulez-vous savoir ?

– Absolument tout. J'ai découvert qu'il sortait avec ma fille de la berge.

– Sans blague ? Je l'ignorais. Dites-moi, vous avez mis quelqu'un à l'ombre, non ?

– Si. Mais ça ne me plaît pas trop. On l'aurait tuée parce qu'elle cachait du fric pour Herb Feldman. Sauf qu'à mon avis, elle n'avait rien. Je me demande si Tommy Spain n'était pas dans le coup.

– Comment ça ?

– Je ne sais pas. D'où ma question. Je vais à la pêche.

– Ma foi, je ne pense pas que ça morde.

– Rien qui vous vienne à l'idée ?

– Pas franchement. Quand est-ce qu'ils étaient ensemble ?

– En 66. Dans ces eaux-là. Avant qu'il aille au Mexique.

– Donc, de l'histoire ancienne.

– Je dirais que oui. Peut-être qu'il n'y a rien. Je me disais juste que si c'est pas un truand qui a passé le contrat, c'est peut-être l'autre.

– Peu vraisemblable à mon sens, mais je peux mener ma petite enquête. Dites donc... Ça ne doit pas vraiment vous plaire, la façon dont on dit que ça s'est passé.

Dooley réfléchit une seconde.

– En effet, dit-il. Ça commence juste à me contrarier.

1- . Le club de base-ball de New York.

2- . Chicago Police Departement.

3- . Soit *pouch*.

4- . Le FBI.

– C'est l'unité de Kevin ?

Toute son attention mobilisée, Rose se pencha sur la table, se pressant contre Dooley pour lire le journal par-dessus son épaule.

– Non. Celui de Kevin, c'est le 3^e marine. Là, c'est le 9^e. Le 3^e et le 9^e sont deux régiments de la 3^e division.

Il le lui avait expliqué cent fois, mais elle ne le retenait jamais.

– Donc cela signifie qu'il rentre, non ? Bientôt ?

– Je sais juste ce que je lis dans le journal, Rose. (Il relut, écrit noir sur blanc : « ... 200 marines de la compagnie C, 1^{er} bataillon, 9^e régiment, sont arrivés à la base arrière de Quang Tri, première étape de leur départ du Vietnam... Le retrait concerne les 8 000 hommes du 9^e régiment.) Sans doute qu'on rapatrie toute la division, mais le journal ne dit pas quand.

– Vite. Forcément... avant octobre.

Il chercha un argument propre à modérer ses espoirs. Il refusait, comme par superstition, de se réjouir prématurément. Mais il séchait.

– Il pourrait rentrer avant la date prévue, dit-il enfin.

Rose, derrière lui, l'enlaça, se penchant pour poser sa joue contre la sienne. Il fut obligé de réagir. Trouva sa main et la serra. Ils restèrent ainsi un instant, puis Rose s'écarta en s'essuyant les yeux.

– Il faut continuer à prier. Encore plus fort que jamais.

– Oui.

Il avait lu dans le journal un autre entrefilet qu'il n'avait pas montré à Rose. La semaine précédente avait enregistré le plus faible taux de morts au combat en six mois. Cent cinquante-trois. Insignifiant... Il gardait de mauvais souvenirs des hommes qui étaient morts à la fin du mois de juillet 1945, ayant appris alors qu'on ne doit jamais baisser la garde. Pas avant d'être dans le bateau, pas avant que l'île ne soit plus qu'une tache sale sur l'horizon. Il revint au journal, s'efforçant de tout chasser de son esprit.

Une cour d'appel fédérale venait de rejeter la condamnation du Dr Spock pour entente de malfaiteurs. Comment ça, le célèbre pédiatre ? Pourquoi cet enfant de putain se mêlait-il de foutre en l'air les bureaux d'incorporation ? Condamné, on ne le restait plus longtemps... Jimmy

Hoffa aussi réclamait un non-lieu, au prétexte que le FBI avait réuni illégalement les pièces à charge. Un agent fédéral avait témoigné qu'ils avaient mis tout Chicago sur écoute, même si le Bureau affirmait ne rien avoir obtenu sur Hoffa par ce moyen. Allez donc savoir ce que le G avait encore inventé... Ils ne partageaient jamais rien. Une flotte soviétique croisait au large de la Floride. Pas nette, cette histoire...

Frank entra dans la cuisine.

– Ils ont commencé à retirer l'unité de ton frère ! dit Rose. C'est dans le journal.

– Super génial ! Je peux voir ?

– Non, rectifia Dooley. C'est inexact. Ils ont commencé à retirer le régiment suivant. On se calme.

Il lui lança la première section et prit celle des sports. Abernathy avait concédé quatre points aux Phillies¹ dans la neuvième manche et perdu.

– Waouh ! Quand revient-il ? reprit Frank.

Dooley tourna la page.

– En octobre. À la date fixée. Regarde-moi ça. Je commence à croire que tu as raison, pour les Cubs. Ils ont pris une raclée à New York, non ?

– Pas du tout ! Ils ont gagné le dernier match. Encore Hands, il arrête tout. Dis voir, tu es de repos aujourd'hui ?

– Oui. Pourquoi ?

– Tu as envie de voir le match ? Tu as dit que tu pouvais nous faire entrer !

Dooley regarda son fils de l'autre côté de la table et, pendant une seconde ou deux, cela lui parut presque une bonne idée. Impossible de se rappeler à quand remontait son dernier match de base-ball.

– Je ne peux pas, répondit-il. J'ai un type à voir.

*

Johnny Puig avait accepté de rencontrer Dooley dans un restaurant de Rogers Park situé sous la voie aérienne du El², en face de l'université Loyola. « La bouffe empeste, mais on peut traîner devant un café aussi longtemps qu'on veut sans être dérangés », avait-il expliqué au téléphone. Puig avait un léger accent qu'il n'était pas tout

à fait parvenu à localiser. Dooley avait suggéré qu'ils se voient à son bureau, mais après avoir appris où il habitait, Puig avait dit : « Pourquoi aller jusqu'au centre-ville ? Nous sommes des natifs des quartiers nord. »

Dooley était des quartiers nord-ouest. Nuance. Mais il appréciait d'avoir évité la longueur du trajet un jour de repos. En roulant à l'est dans Devon Street, il vit des nuages gris en suspens, bas au-dessus du lac, mais pour une fois la pluie semblait marquer le pas. Il avait plu tous les week-ends depuis avril.

Le restaurant s'appelait *Chez Cindy Sue* et tremblait chaque fois qu'une rame passait en hauteur. Il offrait un comptoir en forme de fer à cheval et, derrière, une salle à manger à boxes. Puig lui avait dit de ne pas s'inquiéter, qu'ils se reconnaîtraient. Ils étaient tous les deux détectives, pas vrai ? Dans la salle, il inspecta les clients. Il commençait à douter de son flair, ou alors Puig n'était pas encore arrivé, quand le moustachu à pattes et cheveux un brin trop longs pour être un privé du même bord leva la tête et agita une cigarette dans sa direction. Il rebroussa chemin vers le box en se demandant s'il s'agissait d'une erreur.

– Dooley ? lui demanda le moustachu en lui tendant la main.

– Lui-même. Ravi de vous rencontrer, euh...

Son esprit d'à-propos le larguait.

– Johnny Pooch, dit Puig. (Prévenu, Dooley ne broncha pas et s'assit. Puig sourit à travers un nuage de fumée.) C'est un nom catalan, du nord-est de l'Espagne. Je suis né à Barcelone, mais Franco nous a expulsés et nous sommes venus ici quand j'avais seize ans, *via* la France. Ceci est la version expurgée, juste pour expliquer le nom. Si vous voulez l'histoire de ma vie, vous devrez payer un supplément.

– Je me contenterai de la mise en bouche. (Dooley déclina la proposition d'une cigarette, fit signe à une serveuse et se commanda une tasse de café pour imiter Puig.) Je me rappelle avoir lu des trucs sur Franco quand j'étais gamin.

Les yeux de Puig pétillèrent.

– Moi, je me souviens d'avoir vu les bombardiers de Franco abattre une rangée de maisons dans notre rue. Mon vieux espérait que j'aurais une chance de lui régler son compte quand les États-Unis sont entrés en guerre en Europe, mais j'ai dû m'occuper de celui des Allemands. J'ai jugé que ça faisait l'affaire. Certains de ces salauds avaient fait l'Espagne.

Dooley hocha la tête.

– Où avez-vous combattu ?

Il se hâtait de réviser sa première opinion. Cheveux un peu longs, mais striés de gris. Et un simple calcul situait forcément Puig au milieu de la quarantaine. C'était un homme au visage triste, avec des gros yeux noirs de limier et une peau au bronzage sympathique. À première vue, il l'aurait cru italien.

– Unités motorisées de la 3^e division d'infanterie. De Casablanca à l'autre rive du Rhin.

– Motorisées ? Mon infanterie à moi devait aller partout à pied.

– On m'a versé dans les renseignements pour ma connaissance des langues. Nous nous déplaçons surtout en Jeep.

– Je m'en souviens. Vous et les hauts gradés.

– Exact. Dans quelle division d'infanterie étiez-vous ?

– La 39^e. Dans le Pacifique. De Bougainville à Manille.

– Tout un parcours aussi !

– Racontez-moi.

Puig tira sur sa cigarette, exhala la fumée et sourit un peu.

– On a fini par rentrer en fanfare et retrouver les jolies filles.

– À peu près le même topo.

Le café de Dooley arriva. Il prit le temps de doser la crème et le sucre.

– Donc, vous voulez tout savoir sur Tommy Spain, dit Puig.

– Tout ce que vous pourrez m'en dire.

– Je pourrais vous en dire beaucoup. Ça m'aiderait d'avoir le contexte. Vous êtes sur une enquête ?

– Pas officiellement.

– Ce qui signifie ?

Dooley but un peu de son café.

– Que l'affaire a été élucidée. Mais que je n'aime pas la façon dont on a procédé. Et que je suis têtue comme une mule. Je consacre donc ma journée de repos à discuter avec vous au lieu d'aller à un match de base-ball avec mon fils.

– Je vais donc faire en sorte que ce ne soit pas du temps perdu. De quelle affaire s'agit-il ?

– La fille sur la berge du fleuve. Le mois dernier.

– Je m'en souviens. Le lien avec Spain ?

– Elle avait été sa petite amie.

Puig haussa les sourcils.

– Intéressant.

– Les voyous semblaient lui plaire. Après, elle est sortie avec un certain Herb Feldman.

– Je le connaissais. J'ai coincé plusieurs fois tous les parieurs de la ville quand je travaillais au bureau du shérif.

– D'après la version officielle, on l'a tuée parce qu'un truand pensait qu'elle avait l'argent de Feldman. Mais l'affaire empest à plein nez.

Puig hocha la tête.

– Elle n'avait pas un centime de l'argent de Feldman, dit-il. Il ne lui aurait pas fait confiance. Et à supposer qu'il ait mis quoi que ce soit là où il ne fallait pas, ça se serait su et je l'aurais sans doute appris. Or je n'ai entendu parler de rien.

– O.K. Je cherche seulement pour quelle raison on irait tuer l'amie d'un gangster. Et je me demande si le type en question n'était pas Tommy Spain et non Herb Feldman.

– Vous avez un indice plus précis qu'une simple intuition ?

– Strictement rien.

Puig écrasa sa cigarette et adressa un grand sourire à Dooley.

– Un inspecteur comme je les aime ! O.K., voici l'histoire de Tommy Spain. Il a toujours été dans le milieu. Dès le tout début. Il a grandi dans le quartier de Taylor Street et de Racine Street. Tommaso Spagnola de son vrai nom. Tous ses amis étaient des voyous, son père et Sam Giancana, des copains. Normalement, il aurait dû travailler pour le gang de Taylor Street comme tous ses potes, mais on avait de grands projets pour lui. C'est que Tommy est un garçon brillant. Et je ne veux pas dire malin comme un singe, comme tous ces types. Dieu sait par quel miracle, Tommy en avait dans la cervelle. Il parle trois ou quatre langues, lit des livres, peut vous dire qui est président, sait quelle fourchette utiliser pour la salade, tout, quoi. Du coup, quelqu'un a dit : on le met dans la police.

– Il était flic ?

– C'est comme ça qu'il a débuté.

– Avec ses fréquentations ?

Puig fit une grimace.

– Depuis quand êtes-vous dans le coin ?

– Je ne suis pas naïf. Juste écœuré chaque fois que j’entends ça.

– O.K., moi aussi. Toujours est-il qu’il était flic quand je l’ai rencontré. À la brigade des Mœurs de Rush Street. Ça date de dix ans environ... Je travaillais pour le procureur et nous enquêtions sur la corruption au sein de la mairie.

Dooley ricana.

– Vous en avez trouvé ?

– Seigneur ! À ne pas savoir par où commencer. Mais nous avons visé le propre service anticorruption de Daley. Vous vous rappelez ? Il avait nommé en fanfare un certain Goldblum pour éradiquer la corruption partout où il la détectait. Sauf qu’en trois ans, il n’a pas été fichu d’inculper qui que ce soit. Nous avons donc pensé que son véritable objectif était de la couvrir. Comme nous voulions voir qui il rencontrait et comment il occupait son temps, il nous a fallu un type pour le travail de terrain. Et nous nous sommes retrouvés avec Tommy Spain.

– Comment ça ?

– C’est la partie intéressante. Il nous avait été recommandé par Dick Ogilvie.

Dooley le regarda avec attention.

– Le gouverneur ?

– Tout juste. Il était au bureau de l’*US attorney* à l’époque. Nous voulions leur concours, nous avons récupéré Spain. Un des personnages les plus glauques qui ait jamais honoré le CPD de sa présence. Que savions-nous ? Il nous était chaleureusement recommandé. Il avait rendu service à Ogilvie quand celui-ci s’en était pris à Tony Accardo en 58 et Ogilvie le considérait comme un élément de premier ordre. J’ai jeté un coup d’œil aux antécédents de Spain et j’ai découvert un ou deux trucs qui m’ont intrigué... Il avait été impliqué dans une fusillade et avait affirmé qu’un mac avait essayé de lui tirer dessus quand il l’avait arrêté. Vous avez déjà entendu une chose pareille ? Non, moi non plus. Mais le mac en question a été liquidé et certains se sont demandé si ce n’était pas le fond de l’histoire puisqu’il s’était plaint de s’être fait racketter. Mais l’enquête a appuyé Spain. Allez savoir. Bref, je l’ai pris.

Puig secoua le paquet et en fit tomber une deuxième cigarette.

– Bonne pioche ?

Puig approcha une allumette de la cigarette et souffla la fumée par le coin de la bouche.

– Un de ses premiers exploits a été de se faire interpeller alors qu’il planquait devant la maison de Goldblum.

– Oui, je m’en souviens. Le fils de Goldblum est sorti et l’a apostrophé et ils en sont venus aux mains ou je ne sais quoi.

– En effet. Ça a fait du foin, un brin de scandale, puis l’affaire a été étouffée. Spain a soutenu que c’était la faute à pas de chance, mais il y en a qui se sont demandé si le fils n’avait pas été rencardé.

– Par qui ?

Puig sourit à travers un nuage de fumée.

– Je dirais par Tommy Spain lui-même. À mon avis, il était là pour que l’enquête échoue.

– Bon sang... Oui, toute l’histoire me revient. Il s’est fait saquer, non ?

– Exact. Moi aussi, d’ailleurs. Et depuis, il n’y a pas eu d’autre tentative sérieuse du bureau du procureur pour agir contre la corruption.

Johnny Puig commençait à lui plaire – il y avait de l’amertume dans ses yeux.

– Qu’est devenu Spain ?

– Il a quitté la ville.

– Pour aller où ?

– Excellente question. D’après un type que je connais, au Mexique.

Dooley fronça les sourcils.

– C’était en quoi... 1960 ? 1961 ?

– Dans ces eaux-là.

– Je savais que Spain avait gagné le Mexique, mais j’aurais dit à une date plus tardive. En 1966.

– Ça, c’est la deuxième fois. Quand il s’y est rendu avec Giancana. Vous vous rappelez ? Après que Giancana est sorti de prison ?

– Oui, mais j’ignorais que Spain l’accompagnait. Je n’avais jamais fait le rapprochement.

– Eh bien, si : Tommy. Ça a été leur base pendant deux ans, mais ils bougeaient sans cesse. Ils étaient pas mal sous les feux de la rampe, à l'époque.

– Attendez... Qu'est-ce que fichait Spain au Mexique en 61 ?

– Aucune idée. Tout ce que je sais, c'est qu'il y est resté disons... un an, un an et demi. Et quand il est rentré, il y avait un nouveau shérif.

Il fallut une bonne seconde à Dooley pour retrouver ses souvenirs.

– Ogilvie.

– Tout juste.

– Et il a repris Spain ? Après ce qui s'était passé ?

– Ouais... Nous l'avons supplié de ne pas le faire. Je travaillais pour la police à ce moment-là. J'étais retombé sur mes pieds. J'ai dit à Ogilvie que c'était de la folie de recruter Spain, mais il n'a rien voulu entendre. Il disait que Spain était exactement le genre de type qu'il lui fallait. Intelligent et ambitieux. Et sachant travailler sous couverture. Je lui ai répondu que c'était une façon aimable de présenter les choses, mais en pure perte. Tommy Spain a été engagé comme enquêteur en chef du bureau du shérif du comté de Cook !

– Ahurissant.

– Triste mais vrai. Et il s'est vraiment donné à fond.

– Je m'en souviens. On le voyait souvent dans le journal.

– C'est le moins qu'on puisse dire. Et vous savez, le gars tout ce qu'il y a de plus réglo. Pour une part. Quand il le voulait, il pouvait effectuer un excellent travail d'enquêteur. Ça lui valait les gros titres à la une. Mais durant tout ce temps, il a eu son ordre du jour personnel. Pour l'essentiel celui de Sam Giancana, si on y regardait de plus près. Vous connaissez l'histoire des tests au détecteur de mensonge ?

– J'en ai entendu parler, mais j'ai oublié les détails.

– Il lançait un coup de filet et ficelait ensuite les types au polygraphe, officiellement dans le cadre de ses recherches. Curieusement, certains se faisaient refroidir ensuite.

– Il agissait pour le compte de la Mafia.

– Exact. Pour débusquer les mouchards. C'est comme ça que le FBI a fini par le coincer. Il y a eu un mort de trop et ils l'ont épinglé pour entente délictueuse. Après l'affaire de la banque à Forest Park.

– Je m'en souviens. C'était après qu'on l'avait éjecté si mes souvenirs sont exacts ?

– Tout à fait. Il a fini par aller trop loin pour Ogilvie. Avec la descente bidon au motel, l'affaire qu'on jugeait l'autre jour. Après ça, Ogilvie a bien été obligé de le virer.

Dooley but quelques gorgées de son café. Il se sentait l'envie d'une cigarette, ce qui ne lui arrivait pas très souvent. Il avait fumé comme un sapeur quand il était à l'armée, comme tout le monde, puis il avait arrêté net en revenant.

– Mais d'abord, pourquoi Ogilvie l'avait-il embauché ?

– La question à soixante-quatre mille dollars, n'est-ce pas ? dit Johnny Puig. La réponse saute aux yeux, bien sûr.

– Spain détenait un élément compromettant sur lui. Mais quoi ? Je peux me tromper, mais Ogilvie est censé être irréprochable, non ?

– « Censé », certes. Et il l'est peut-être au vu des critères locaux. Mais tout le monde a un cadavre ou deux dans le placard. Et si quelqu'un devait le savoir, ce serait Tommy Spain. C'était sa spécialité.

– Quoi ? Savoir les trucs compromettants sur les gens ?

– Exact. Spain était un maître chanteur chevronné. Il collectionnait les immondices en connaisseur. Il avait été un as du racket quand il était dans la police et voyait le monde par cette lorgnette. « Comment puis-je recueillir une information sur ce type ? »

Dooley voyait un tableau s'esquisser. Il hochait lentement la tête pendant un instant, puis il dit :

– Et en admettant... hypothèse que rien ne justifie sinon une intuition... que Sally Kotowski ait été tuée parce qu'elle connaissait Tommy Spain, elle l'aurait été pour quelle raison précise ?

Puig souffla de la fumée et la regarda monter en volutes vers le plafond.

– Ma foi, je dirais d'abord que votre première idée sur Herb Feldman n'était pas loin du compte. Ce sont des choses qui arrivent. Sauf que si elle s'est fait tuer à cause de Tommy Spain, je ne pense pas que ce soit de l'argent qu'elle cachait.

– Quoi alors ?

– Juste ce dont nous parlions. De la boue.

– Sous quelle forme ?

– À peu près toutes celles que peut prendre la boue. Documents, photos, bandes enregistrées. Spain s'y connaissait en électronique. Il a

mis un nombre incalculable de téléphones sur écoute à l'époque, et planté des mouchards à tout-va.

– O.K. De la boue sur qui ?

– Vos hypothèses valent les miennes. Spain jouait des deux côtés de la barrière et vous pouvez imaginer qu'il était assez intelligent pour avoir acquis quelques polices d'assurance. À un moment ou à un autre, il aurait pu se trouver en position de salir une quantité de gens très différents. Des deux côtés de la loi.

Dooley sourit.

– Ce qui restreint nettement le champ.

– N'est-ce pas ? (Puig lui adressa un long regard méditatif.) Je peux vous donner deux ou trois noms. D'autres personnes que vous souhaiteriez peut-être interroger.

– J'apprécierais. (Puig coinça sa cigarette entre ses lèvres et plongea la main dans son blouson.) Vous avez l'intention de vous obstiner, hein ? En prenant sur votre temps ?

Dooley saisit sa tasse.

– Têtu comme une mule. Tout le monde me le dit.

1- . Le club de base-ball de Philadelphie.

2- . Le métro de Chicago.

Les États-Unis envoyaient des astronautes sur la Lune, les Britanniques des troupes en Irlande. Aucun de ces endroits ne passionnait particulièrement Dooley. Il avait des amis qu'une génération ou deux seulement séparaient des Troubles¹, mais lui-même ne s'était jamais vraiment intéressé au pays de ses ancêtres. La mythologie familiale qu'il avait glanée dans les récits paternels remontait à la main-d'œuvre du canal Érié et aux sergents de cavalerie du général Crook, non aux Pâques sanglantes². Sinon, le policier en lui réagissait aux émeutes dans la rue et il s'imaginait que si les Britanniques voulaient envoyer l'armée à Derry, c'était leur affaire. Le compte rendu de la première colonne l'intéressait nettement plus : 1 300 marines du 9^e régiment de la 3^e division embarquant à Da Nang. Il commençait à sentir que la chance tournait à leur avantage.

Frank entra.

– Alors, p'pa ? Les Mets jouent chez nous. Tu as promis.

Dooley leva les yeux, agacé.

– Je n'ai pas dit quand.

– Tu es encore pris ? C'est ça ?

– Oui.

– Mais ce sont les Mets ! Les plus grandes séries de l'année ! Ça va être super ! Allez, p'pa...

– Laisse-moi réfléchir. (Dooley continua de feuilleter le journal. Un type dans Wilson Avenue avait abattu le fils de son voisin après que le gamin l'avait cogné. Il se demanda qui avait récupéré l'enquête.) Je ne sais pas si nous pouvons obtenir des billets.

– Tu as dit que tu connaissais le responsable de la sécurité et qu'il nous ferait entrer sans payer.

Dooley tourna une page.

– J'ai dit que si nous avions de la chance et qu'il était de service, il pourrait voir. Je n'ai jamais rien promis. Nous n'aurions pas de places assises. Il faudrait rester debout.

– Ce serait génial ! S'il te plaît...

Il ne répondit pas parce qu'il se concentrait sur un titre. *Descente dans un réseau de prostitution de mineurs dans Old Town*. Il lut l'article

en diagonale, cherchant des noms et des adresses : « *L'homme, que la police a identifié comme étant Raymond Moran, vingt-cinq ans, lui a proposé une chambre dans son hôtel au 1543 N. California Avenue et l'a présentée à Mme Marge Schenk...* » Dooley posa le journal et leva les yeux vers son fils.

– S'il te plaît, p'pa... Tu as promis qu'on pourrait !

– D'accord, dit-il. J'aurai un ou deux coups de téléphone à passer.

*

– On flâne juste au hasard et peut-être qu'on aura de la chance.

Dooley joua des coudes dans la foule qui se pressait au carrefour de Sheffield Street et d'Addison Street, visant l'angle de l'ancien stade.

– Ça m'est égal de rester tout le match debout ! cria Frank pour dominer le vacarme.

Le gamin était heureux. Ce serait au moins ça, pensa Dooley. Il avait passé la semaine à sillonner la ville en voiture et l'idée ne lui serait pas venue de gaspiller un jour précieux, où il n'avait pas à se bagarrer avec les feux de circulation ni à négocier une place de stationnement illégal avec un agent excédé qui se fichait pas mal de sa plaque.

La foule le sidérait. Comment arrivait-on à attirer tant de monde un lundi ? Il vit beaucoup de bras et de jambes nus, de filles à cheveux longs en short et en sandales, avec des hauts qui ne laissaient guère de place à l'imagination. À se demander s'il débarquait d'une autre planète. Il n'avait pas mis les pieds au stade depuis des années. Il y avait emmené Kevin autrefois, quand il était petit. Mais Kevin avait commencé à y aller tout seul ou avec ses copains dès qu'il avait eu l'âge de mettre un dollar de côté pour une place dans les gradins et su maîtriser les trajets en bus. Il y avait aussi emmené Frank. Une seule fois. Il était trop petit, quatre ans à tout casser, et ils avaient dû repartir pendant la sixième manche parce que Frank s'ennuyait et s'était mis à pleurnicher. Dooley n'y était pas revenu depuis.

À l'angle du stade, il se retrouva devant une grille fermée. Ses yeux explorèrent les lieux, jusqu'au moment où il trouva l'homme qu'il cherchait au-delà des tourniquets. Les doigts dans la bouche, il siffla, puis fit un geste de la main quand le policier en chemisette blanche de sergent à galons sur la manche se retourna. Le sergent lui adressa un large sourire et se dirigea vers eux sans se presser.

– Salut, Mike ! Sympa de vous voir ! Une seconde...

Il se tourna, fit signe à un type qui se tenait à proximité, et lui demanda d'ouvrir la grille pour laisser Dooley et Frank se glisser de l'autre côté.

– C'est votre fils ? demanda le policier.

– Un des deux. Lui, c'est Frankie.

– Frank, corrigea son fils en lui serrant la main.

– Frank, Frankie, c'est pareil, dit Dooley.

– J'étais Frankie quand j'avais six ans, p'pa !

– Alors, Mike, on ne veut pas voir que le petit a grandi ? lança le sergent en tapant Frank sur l'épaule.

– Remercie-nous de ne plus t'appeler Francis, dit Dooley.

Le visage de Frank s'obscurcit et Dooley sut qu'il avait gaffé.

– Tu ne vas pas..., commença Frank.

– Du calme. C'était juste pour te taquiner.

– J'avais un cousin qui s'appelait Carmen, dit le sergent. Pas une cousine, non, un cousin. Et je peux vous dire qu'il en entendait de belles !

Dooley se creusa la tête pour changer de sujet.

– Qui lance aujourd'hui ? demanda-t-il.

– Je te l'ai dit, s'énerma Frank. Hands et Seaver.

– Ah, oui.

– Ça devrait être un match du tonnerre, dit le sergent. Mais je ne sais pas si vous aurez la chance de vous asseoir. Ils vendent des places à guichet fermé aujourd'hui.

– En tout cas, merci, Phil.

Frank tirant sur sa laisse, Dooley dut abrégé pour le suivre. Son fils tint à acheter une fiche de score. Dooley grogna un peu, mais céda. Il n'avait jamais tenu la marque à un match, sa mémoire lui suffisait.

Le premier coup d'œil sur le diamant éveillait toujours un sentiment de bonheur. Dooley oubliait régulièrement l'enchantement d'un stade de base-ball. Le lierre qui couvrait les murs extérieurs ondoyait sous le vent léger ; quelques joueurs couraient à petites foulées dans le champ extérieur, casquettes et chaussettes d'un bleu vif. Il aimait les couleurs. Même la télévision ne les rendait pas exactement. Le stade se remplissait et les lanceurs s'échauffaient au bas des lignes.

– C’est Seaver, non ? demanda-t-il.

Il y avait des années qu’il ne se tenait pas à jour, mais il n’en parcourait pas moins les pages des sports tous les matins dans le journal et il avait entendu tous les noms.

– Oui. Coriace, le mec. Il a fait un match presque parfait contre nous la semaine dernière à New York.

– Celui que le bleu a interrompu ?

– Oui, Qualls. Bon sang, il fallait voir ça !

– Et dis-moi... Hands. Il fait une bonne année ?

– Dix strikes et sept frappes. Mais c’est notre stoppeur. Je ne sais pas combien de fois il a gagné après avoir perdu plusieurs points d’affilée.

Ils déambulèrent un moment avant de trouver une place où rester debout derrière la dernière rangée de sièges, dans l’angle le plus éloigné du champ gauche. Ils pouvaient s’appuyer contre la clôture, regarder en bas et voir la caserne de pompiers de l’autre côté de la rue, les vendeurs à la sauvette et les récupérateurs de balles perdues qui grouillaient sur le trottoir avec leurs gants. Il faisait chaud. Même le vent brûlait.

Dooley ne perdait pas une miette du spectacle, la mine perplexe.

– C’est qui, les mecs avec les casques jaunes là-bas ?

– Les Bleacher Bums³. Ils sont rudement organisés. Ils règlent les ovations et tout. Parfois, Selma les dirige depuis l’espace d’échauffement.

– Selma ?

– Un lanceur de chez nous. P’pa, il faut que tu te concentres. Nous allons remporter la série mondiale cette année.

– On gagne ce match d’abord, hein ?

Le jeu commença. Pendant les premières manches, ce fut du gâteau, Hands peinant un peu mais ses lancers empêchant l’adversaire de marquer et Seaver lançant des balles rapides impossibles à attraper. Dooley s’amusait. Il avait oublié le plaisir qu’on prend à assister à un match serré. La vie ne lui avait plus laissé le temps de jouer.

Dans la sixième manche, les Cubs marquèrent un point après une balle amortie de Kessinger, ensuite Beckert fit avancer le score par du *hit-and-run* et Williams transforma une des balles rapides de Seaver en un coup slicé au centre gauche du terrain qui lui permit de marquer un point. Frank se déchaîna, sautant sur place et hurlant avec

quarante mille autres idiots. Dooley sourit et lui envoya un coup dans l'épaule.

– Tu as vu beaucoup de matchs quand tu étais petit ? lui demanda Frank entre deux manches.

Dooley hocha la tête.

– Un ou deux. J'étais trop fauché.

– Fauché ? Tu me fais marcher ?

– C'était la Dépression. Mon père était menuisier et il n'y avait pas beaucoup de travail. Nous étions obligés d'économiser. Mais surtout je jouais. Quand il faisait beau, comme aujourd'hui, je passais mon temps dehors avec mes copains. On faisait des balles dans la rue ou on allait au losange, à Columbus Park. On jouait jusqu'à avoir les mains en sang, on lançait jusqu'à ne plus pouvoir lever les bras. C'est comme ça qu'on apprend.

– Tu étais rudement bon, pas vrai ?

Dooley haussa les épaules.

– Tout dépend de ce que tu appelles bon.

– Tu as joué dans les ligues mineures. Kevin me l'a raconté un jour.

– Oui. J'ai joué un été avec les Bears d'Eau Claire.

– Les Bears d'Eau Claire ? Je n'ai jamais entendu parler d'eux.

Dooley rit.

– Il y a beau temps qu'ils n'existent plus ! C'était la vieille Northern League Classe C. Mon entraîneur au lycée connaissait le directeur et il leur a demandé de m'engager. C'était une sacrée partie de plaisir pour un jeune de dix-huit ans.

Il n'y avait pas repensé depuis des années : les petites villes du Wisconsin et du Minnesota, les coups de tapette sur les moustiques à la campagne, les longs trajets en bus. Les flirts avec les beautés du coin, le garçon effronté de la grande ville, terriblement innocent sous ses airs de frimeur. Les promenades tardives au bord du fleuve, les baisers volés sous le bourdonnement électrique des grillons, les retours furtifs dans les meublés. Incroyable, le temps qui avait coulé depuis.

Il y eut un moment d'émotion dans la septième manche, quand un Met envoya une balle haute au-dessus du mur de droite, mais il fut éliminé alors qu'il était à la deuxième base. Dans la huitième, un autre Met s'élimina tout seul en essayant de transformer un simple en double et on en resta là. Les Cubs touchèrent le fond à la fin de la

manche et Hand prit position pour la neuvième.

Dooley en avait assez d'être debout, assez du vacarme ambiant. Il commençait à penser à tout ce qu'il avait à faire, à toutes les raisons pour lesquelles il n'aurait pas dû être là à perdre son temps. Toujours pareil : on oubliait tout pendant un moment et après, c'était encore plus déprimant de se rappeler qu'il faudrait revenir à la réalité en quittant le stade. Hands réussit deux *outs*, puis cala. Durocher prit position et fit venir Regan pour terminer.

– Et voilà, dit Dooley quand Beckert accrocha le maillot de Clendenon pour mettre fin au jeu. Bien fait pour les Mets. On rentre.

À l'extérieur du stade, une fête battait son plein. On jouait de la musique, on criait, on dansait dans les rues. Dooley bénit le ciel de ne pas être de service. Il n'avait pas à s'inquiéter de toute cette ivresse publique.

– On devrait venir plus souvent, dit Frank comme ils traversaient Addison Street avec la foule.

– Sûr. On passerait un bon moment.

Ils regagnèrent la voiture à pied dans le soleil de cette fin d'après-midi.

– Comment se fait-il que tu n'aies pas continué jusqu'aux majors ?

– J'étais nul à la batte, dit Dooley d'un ton qui réglait la question. Nullissime.

– Mais Kevin m'a dit que tu avais marqué plus de 300 points dans les mineures ?

– C'est vrai, j'en ai marqué 329 cette année-là.

– C'est plutôt bon, non ? Pourquoi tu n'es pas passé en majeure ?

Dooley rit. Un rire bref.

– C'était l'été 41.

– Oh... (Frank ne dit rien pendant un moment.) Mais pourquoi tu n'as pas repris quand tu as été démobilisé ?

– J'ai essayé. (Dooley punctua ce souvenir d'un hochement de tête contrit.) J'ai fait un test de deux jours avec les Duluthukes au printemps 47 et je me suis fait éliminer. J'étais devenu incapable de frapper une balle avec effet. Et même pas une balle rapide correcte. J'avais trop perdu. La guerre m'avait pris ça.

– Mais tu aurais pu récupérer, non ? En deux jours, tu ne peux rien prouver.

Dooley se sentit soudain irrité. Pourquoi le gamin insistait-il ?

– Ça n'en valait pas la peine. Il était temps d'aller de l'avant.

Impossible à expliquer. Il revécut cette période de réadaptation, le moment où il avait pris brusquement conscience que le base-ball aussi appartenait à cet univers d'« avant-la-guerre » disparu à jamais.

– J'avais mûri. C'est tout.

Frank laissa courir, puis :

– Moi, je donnerais n'importe quoi pour jouer en majeure.

– Peut-être que tu y arriveras un jour.

Dooley n'y croyait pas. Frank non plus.

– Pas moi, dit Frank. Peut-être Kevin.

Dooley fut incapable de parler pendant un moment. L'espace d'une seconde, il eut du mal à respirer.

– Peut-être, dit-il.

*

– Vérifiez plutôt dans votre *Funk et Wagnalls*, dit celui qui n'avait pas de moustache.

L'auditoire du plateau de télévision se tordit de rire. Kathleen, sur le canapé à côté de Dooley, ricana.

– Votre quoi ? demanda Dooley d'un air soupçonneux.

Kathleen leva les yeux au ciel.

– Votre *Funk et Wagnalls*. C'est un dictionnaire, papa.

Dooley hocha la tête.

– Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

– Le nom. C'est un nom marrant⁴ ! Oh, et puis zut... Je croyais que tu avais le sens de l'humour.

– Je l'ai. J'attends juste qu'ils aient quelque chose de drôle.

– Ne dis rien et regarde. D'accord ?

Dooley se surveilla jusqu'à la publicité.

– Jack Benny, lui, était drôle, dit-il en quittant le canapé.

– Jack Benny ? Ce vieux schnock ?

À la table de la cuisine, Rose remplissait des chèques.

– Rob te doit encore de l'argent ? demanda-t-elle. Il ne serait pas de trop ce mois-ci.

– Pas pour le moment. Il a peut-être un boulot à me confier la semaine prochaine. Il y a un problème ?

– Le nouvel embrayage coûte plus de cent dollars. (Elle leva les yeux vers lui.) Et si nous voulons partir pour tes vacances, ce serait sympa d'avoir un peu d'argent de côté. Pour le moment, nous pouvons juste nous offrir une journée dans les Dells⁵.

– Pas les Dells. J'en ai marre des Dells.

– D'accord, Mister Dooley. Je suis ouverte à toute proposition.

Lorsqu'elle l'appelait Mister Dooley, cela signifiait qu'elle était en rogne. Il lui lança un regard rapide et se sortit un verre du bahut. Trop tôt pour un Jameson, mais il avait envie de quelque chose. Il ouvrit le réfrigérateur, inventoria les boissons non alcoolisées et renonça. Il se servit un verre d'eau et le but en regardant par la fenêtre au-dessus de l'évier.

– Tu veux qu'on aille faire un tour ?

Dooley se retourna, étonné.

– Un tour ? Où ça ?

– Juste dans le voisinage. Ou on pourrait prendre la voiture et aller jusqu'à la réserve forestière.

Elle lui adressait un regard plein d'espoir.

– Il va bientôt faire nuit.

– O.K., n'en parlons plus.

Elle s'était repenchée sur les factures. Dooley se sentit irrité. Il n'avait pas fait ce qu'il fallait et ignorait ce que c'était.

Il posa le verre dans l'évier.

– Je dois sortir un moment.

*

– Laura n'est pas là ce soir. Le lundi, c'est son jour de congé.

Dooley jeta un regard mauvais au barman hirsute, mais c'est à lui-même qu'il en voulait. Il aurait dû téléphoner.

– O.K., dit-il. Elle sera là demain ?

– J'espère, lui renvoya l'autre en lui tournant le dos.

Dooley le fusilla du regard et repartit. Il prit la rue et fila droit vers sa voiture, s'ouvrant un passage

sans se soucier des nombreux passants. Assis au volant, il se maudit tout haut. L'indécision n'était guère dans ses habitudes et il ne la supportait pas. L'indécision et l'inefficacité. Il avait noté le numéro personnel de Laura dans son calepin, mais laissé ce dernier à la maison. Il ne parvenait pas à trancher. S'il était en service, il aurait dû prendre sa serviette. Sinon, qu'est-ce qu'il foutait là ? Il finit par mettre le contact et déboîta en direction de North Avenue.

Il trouva une place dans Cleveland Street, à moins de deux rues de la maison. La nuit était chaude, tempérée par un soupçon de brise, et sous les arbres du trottoir régnait une obscurité agréable. Il se calma un peu. Il agissait en toute légitimité, et si cela lui permettait en plus de discuter de nouveau avec Laura Lindbloom, tant mieux.

Il monta dans la véranda et appuya sur la sonnette. Quelques secondes s'écoulèrent, puis :

– Qui est-ce ? cria une voix venue de quelque part dans les hauteurs.

Il redescendit sur le trottoir et leva la tête vers les fenêtres du premier étage, mais il n'y avait personne.

– Dooley ?

Il y avait une note de surprise dans la voix. Sa voix. Il inspecta la façade de la maison, mais ne réussit pas à la voir.

– Là-haut ! Dans la tour ! cria-t-elle.

C'est alors qu'il la repéra, penchée à la tourelle de conte de fées tout en haut de la maison, dans l'éclairage fantomatique des lampadaires au-dessous. Elle lui fit signe de la main.

– Vous avez une minute ?

Il se sentait idiot, planté là sur le trottoir, à brailler en direction d'une femme dans une tour.

– Bien sûr ! Montez ! Passez par l'atelier, derrière !

Il contourna la maison et prit l'escalier. La porte de l'atelier était grande ouverte, mais il frappa quand même. Comme personne ne répondait, il entra. Une nouvelle toile occupait le chevalet, aussi mauvaise que la précédente. Une porte s'ouvrit au fond, livrant passage à l'artiste.

– Par-là, dit-il en montrant quelque chose derrière lui tandis qu’il s’approchait en traînant les pieds.

Il portait un tee-shirt estampillé d’un motif échevelé d’éclaboussures de couleurs vives et cultivait un bouc depuis leur dernière entrevue. Une boisson à la main, il fixait Dooley d’un air amusé.

– Elle est tout à vous, lui lança-t-il au passage.

– Merci.

Dooley se sentit une fois de plus idiot, même s’il n’aurait su dire pour quelle raison. Il franchit la porte et gravit une volée de marches en spirale qui craquaient sous ses pas, y voyant à peine dans le noir. Il continua au jugé dans l’air chaud et poussiéreux, perdant le décompte des tournants.

Il déboucha dans la tourelle et l’aperçut. À peine visible dans l’obscurité, assise sur une chaise dans une robe très courte, ses longues jambes nues croisées. La tourelle faisait dans les deux mètres cinquante de diamètre, et si elle avait un jour eu des fenêtres, celles-ci avaient disparu. Elle était ouverte à tous les vents, hormis la toiture, et une petite brise pénétrait à l’intérieur, troublant juste un peu les cheveux dénoués de Laura. Il n’y avait pas d’autre éclairage que celui de la rue en contrebas, et un murmure profond et creux montait de la ville immense.

– Bonsoir, dit Laura.

Il s’était arrêté, un peu essoufflé par la montée, absorbant la vue. Au-dessus de la ligne des toits, tout le sud de la ville se déployait sous ses yeux, jusqu’au Loop éclairé au loin.

– Un coin sympa que vous avez là, dit-il après s’être éclairci la gorge.

– Merci. Affaires ou plaisir ?

Il avait repéré un siège en face du sien et s’assit. Il se trouvait à peu près au niveau de la cime des arbres et, en se penchant un peu, il apercevait la rue à travers les feuilles mouvantes. Les voitures en stationnement luisaient sous la lumière des lampadaires.

– Affaires, dit-il.

– Je ne vous offre donc rien à boire.

Des glaçons cliquetèrent et lancèrent de faibles reflets quand elle agita le verre.

Dooley réfléchit une seconde.

- Je viens pour le boulot, mais je ne suis pas de service.
- Dois-je comprendre que vous prendrez un gin-tonic ?
- Tout à fait, répondit Dooley qui ne buvait jamais de gin.

Elle décroisa les jambes.

- Je descends vous chercher un verre.
- Non, ne bougez pas. Je n'ai besoin de rien.

Elle hésita.

- Alors, partageons. Si vous ne craignez pas mes microbes.

Il se demanda si c'était une façon de parler propre aux artistes.

- Je me ferai une raison.

Elle plongea la main dans un seau posé par terre. Elle parut y trouver son bonheur : deux bouteilles et des glaçons qui naviguaient au fond. Elle finit de remplir le verre et le lui tendit.

- Comment trouvez-vous ça ?

Il but. Le goût le déconcerta, mais ne lui déplut pas.

- C'est bon.

Il lui rendit le verre.

– Alors ? demanda Laura. J'ai lu tout ce qu'on en disait dans le journal.

- Mmm... Ils semblent avoir ramassé tout le monde.

– Pas tout le monde, non. Je n'ai vu aucune mention de votre collègue. Comment s'appelle-t-il déjà... Schroeder ?

- Ça va être un peu plus compliqué, dit-il.

- Il va lui arriver quelque chose ?

- Je ne peux rien garantir.

Après quoi un petit silence s'installa. Elle but et lui tendit le verre. Il le garda un moment, ne sachant pas trop ce qu'exigeait la courtoisie.

- Je pense que je devrais encore vous remercier, dit-elle enfin.

- Je dirais que c'est le contraire. Merci à vous.

Il distingua un gracieux haussement d'épaules dans le noir.

- Vous êtes juste venu pour me dire merci ?

Il but une gorgée.

– Non. Pour deux autres choses. D’abord m’assurer que vous étiez au courant de la descente, ensuite vous poser quelques questions de plus.

Il lui tendit le verre, mais elle déclina l’offre du geste.

– Gardez-le. Je vais m’arrêter là. J’ai passé la soirée ici à boire avec Danny. Ce qui explique peut-être que je n’aie pas les idées claires. Allez-vous être en service commandé quand vous me les poserez ?

Il abandonna le verre sur le rebord de fenêtre.

– Je ne sais pas. L’étais-je la nuit où nous sommes allés récupérer Jenny ? Il semble que la démarcation ait été plus ou moins floue dès le début.

– Peut-être que c’était mieux. Que ça devait arriver.

– Peut-être. Qu’importe. Je suis vraiment passé pour vous poser d’autres questions sur Tommy Spain.

Quelques secondes s’écoulèrent.

– Là, je ne vous suis pas, dit-elle enfin. Il a fallu que je réfléchisse pour savoir de qui nous parlons.

– Vous vous rappelez ? Vous m’avez dit que Sally était sortie avec lui quand elle travaillait au *Playboy Club*.

– Je m’en souviens. Et alors ?

– Alors, rien. C’est bien le problème. L’affaire a été classée. Tout le monde est content. Sauf moi.

– Vous ne pensez pas qu’ils ont arrêté les coupables.

– Je pense qu’ils se sont fait rouler.

Il resta un moment immobile à écouter le grondement amorti de la ville.

– Je croyais que quelqu’un était passé aux aveux, dit-elle.

– Une masse d’aveux, sauf sur la mort de Sally. Et le type qui dit l’avoir tuée n’est pas disponible pour se défendre.

– Qu’est-ce qui vous fait croire que c’est du vent ?

– Simple intuition. Mais mes intuitions s’appuient sur vingt ans d’expérience. Quand j’en ai une, il y a une raison.

– Qui est le coupable, à votre avis ?

– Je pourrais vous donner une hypothèse, mais le nom ne vous dirait rien. La question importante, c’est : pourquoi. Si je peux le

découvrir, j'aurai peut-être quelque chose à apporter à un juge. Mais j'ai d'autres affaires à élucider et un patron qui dit que celle-là, c'est du passé. Voilà pourquoi je suis venu sur mon temps de repos.

Laura inspira un grand coup, puis souffla.

– Eh bien, dites-moi... C'est du lourd.

– Ça me tracasse.

– Quel rapport avec Tommy Spain ?

– Je l'ignore. Peut-être aucun. Mais si l'histoire qu'ils vendent est qu'elle s'est fait tuer parce qu'elle fréquentait un truand, on n'est peut-être pas loin de la vérité. Je pense simplement que c'était peut-être l'autre. Et vous êtes la seule à avoir parlé de lui.

– D'accord. Qu'avez-vous besoin de savoir ?

– Tout ce que vous pouvez vous rappeler sur Tommy Spain, ce que Sally vous a dit. En particulier, s'il lui a jamais confié quelque chose. De l'argent, une enveloppe, un paquet, n'importe quoi.

Elle réfléchit, puis elle dit :

– Je ne crois pas. Pas que je me souviene.

– Elle ne vous a jamais rien dit de ce dont ils parlaient ? Jamais discuté de ses activités à lui ?

– Pas vraiment. Sally ne s'intéressait pas beaucoup au monde des affaires.

– Lui a-t-il écrit quand il était au Mexique ?

– Je ne crois pas. Je me rappelle qu'il lui a téléphoné à deux reprises.

– Avez-vous surpris quoi que ce soit d'intéressant ? A-t-elle précisé ce qu'il faisait ? A-t-elle fait des courses pour lui ? Y avait-il quelqu'un d'autre à qui elle aurait pu se confier ?

– Seigneur, je n'en sais rien ! Il va falloir que je réfléchisse.

– Je vous en serai reconnaissant. Et tenez-moi au courant. (Il s'empara du gin-tonic, en but une gorgée, puis une autre. Plus généreuse.) Je suis plutôt amateur de whisky, dit-il en reposant le verre, mais je comprends qu'on y prenne goût. (Il se leva.) Il faut que j'y aille.

Elle resta silencieuse un bon moment, puis elle se leva, silhouette mince et blafarde dans l'obscurité.

– Attention aux marches. On a connu des chutes après un verre ou

deux.

– Je vais me méfier. (Il jeta un dernier regard alentour.) C'est sympa, ici en haut. Paisible.

– J'adore y monter. (Elle fit un pas vers lui.) Revenez. De service ou pas.

– O.K.

Elle tendit la main, il la prit comme s'il donnait une poignée de main au maire. Mais elle retint sa main entre les siennes et ne bougea pas, les yeux sur lui. Il se sentit d'abord gêné, souhaitant se dégager, puis il décida de ne pas résister.

– Si vous continuez, vous pourriez commencer à modifier mon opinion de la police, dit-elle.

– Les policiers, c'est comme les plombiers. Il y en a des bons et des mauvais.

– Comme vous dites.

Elle lui serra la main et le libéra.

Il se sentait un peu étourdi. L'effet du gin ?

– Appelez-moi, dit-il.

Et il risqua un pied prudent sur la première marche.

1- . Terme qui désigne la Guerre d'indépendance irlandaise de 1919-1921.

2- . L'insurrection irlandaise de 1916.

3- . Les clodos des gradins. Fans qui assistaient à tous les matchs en semaine.

4- . Leitmotiv d'une émission télévisée des années 60, qui dut son succès durable au mot *funk*, très proche de *fuck*.

5- . Site de vacances du Wisconsin.

Jimmy Hoffa réclamait un nouveau procès mais on n'allait pas lui faire ce plaisir. *Score : 1 pour les honnêtes gens*, pensa Dooley. Le Salvador et le Honduras qui, pour autant qu'il s'en souvienne, se situaient quelque part au sud du Mexique, se faisaient la guerre pour des raisons pas très claires pour lui... Au Vietnam, l'accalmie se poursuivait, n'empêche que cinquante-six communistes et neuf Américains avaient quand même réussi à se faire tuer. Aucune mention d'une quelconque unité de marines... Il passa à la section des sports et regarda le compte rendu du match auquel Frank et lui avaient assisté : *Les Cubs battent les Mets devant 40 000 spectateurs*. Il lut l'article en diagonale et réfléchit avec un bref pincement de jalousie à la vie d'un rédacteur sportif. Les deux équipes remettaient ça ce jour-là.

La porte moustiquaire s'ouvrit et Rose entra en venant du jardin. Il garda les yeux sur le journal, mais l'écoula se déplacer dans la cuisine, se laver les mains, ranger. Il attendit et, pas de surprise, elle se glissa furtivement derrière lui, lui passa les bras autour du cou et se pencha pour fourrer son nez derrière son oreille. Il repoussa le journal et chercha sa main.

– Bonjour, dit-il.

– Bonjour. Bien dormi ?

– Mmm... Pas de problème.

– Ben, j'espère bien, dit-elle en le libérant.

Il se sentit agacé par la fausse timidité de sa voix, mais se dit qu'il ne devait pas.

– Il fait chaud aujourd'hui, dit-elle. Et lourd. La journée idéale pour rester cloîtré chez soi avec l'air conditionné.

– Un temps d'assassin. On ne chômera pas ce soir.

Il regretta aussitôt la brutalité de sa remarque. Elle ne le méritait pas.

Elle lui passa la main dans les cheveux. Il leva les yeux et vit son visage devenir grave. Elle le caressa de nouveau, puis sourit légèrement. L'espace d'une seconde, il entrevit une Rose plus jeune et plus heureuse.

– J'aimerais que tu puisses rester avec moi, dit-elle. Les enfants

travaillent tous les deux aujourd'hui. Nous aurions la maison rien que pour nous.

– Ce serait sympa, répondit Dooley avec un enthousiasme de commande et en réussissant à sourire.

La tendresse de sa femme le mettait mal à l'aise ce matin-là, car sa conscience le taquinait un peu. Il était rentré tard la nuit précédente, il était monté dans sa chambre et avait fouillé dans un tiroir à la recherche d'un préservatif, puis il avait réveillé sa femme. Sans douceur et sans prononcer un mot. Elle n'avait rien dit de tout ce temps, se contentant de lui murmurer qu'elle l'aimait quand il eut fini. Il était resté allongé ensuite, ses bras autour d'elle, soulagé mais honteux. Il n'avait pas cessé de penser à Laura Lindbloom.

*

Lieber et Rodkin partageaient un cabinet dans La Salle Street avec tous les autres avocats, une suite modeste avec une hôtesse et des sténodactylos qui travaillaient derrière une fenêtre donnant sur une petite antichambre sans prétention et pourvue de deux sièges. Dooley resta debout à côté de la fenêtre et attendit qu'une ravissante rousse veuille bien s'arrêter de taper à la machine. Elle termina une ligne et leva les yeux.

– Je peux vous renseigner ?

– Maître Rodkin m'attend.

– Qui dois-je annoncer ?

– Dites-lui que Dooley est là.

– Asseyez-vous, monsieur Dooley.

Elle tendit la main vers un téléphone.

Dooley obéit et farfouilla dans les magazines : *Time*, *Look*, *U.S. News & World Report*. Comme si les clients de Rodkin et de Lieber savaient lire ! Il abandonna les magazines et attendit en pensant aux avocats et à leur éthique.

Dans le cabinet proprement dit, un homme en veste de sport beige entra dans son champ de vision et s'arrêta à un bureau proche du fond. Il avait des cheveux gris et secs et un long nez qui plongeait vers son menton. Sortant une liasse de billets de sa poche intérieure, il en compta quelques-uns sur le bureau. Une femme à lunettes, entre deux âges, en fit une pile et écrivit un reçu. Dooley essaya de se rappeler où

il avait vu le type. Le temps qu'il traverse l'antichambre pour sortir en lui jetant un coup d'œil prudent, cela lui revint. À l'*Armory Lounge*, assis au bar. Ce qui ne l'étonna guère. En matière de défense de truands, Lieber et Rodkin détenaient la franchise à Chicago.

– Maître Rodkin vous attend.

La rousse se tenait dans l'embrasure de la porte, le regard posé sur lui. Dooley se leva et la suivit dans le bureau de devant, jusqu'à une porte d'angle au fond. Elle frappa, se pencha et l'annonça, puis lui fit signe d'entrer.

Rodkin se leva quand il pénétra dans la pièce et se pencha par-dessus le bureau pour lui serrer la main. C'était un de ces individus au bronzage permanent, aux yeux sombres et alertes et aux cheveux noirs et raides lissés en arrière au Vitalis ou autre. Il portait un costume bleu foncé et une fine cravate couleur lie-de-vin. Le costume lui allait bien. La quarantaine largement entamée, il n'en paraissait pas moins homme à vous piler au tennis.

– Officier Dooley ? Jerry Rodkin, dit-il.

Une poignée de main vigoureuse.

– Ravi de vous rencontrer, dit Dooley. Merci de m'avoir glissé entre deux rendez-vous. Je sais que vous êtes débordé.

– À cause de vous autres ! (Il gratifia Dooley d'un grand sourire d'un blanc étincelant et se rassit.) Alors ? Pourquoi jugez-vous nécessaire d'interroger Tommy Spain ?

Dooley le fixa sans s'émouvoir.

– Je travaille sur un homicide. Il était proche de la victime.

– Qui est ?

– Sally Kotowski.

Rodkin se figea, puis fronça les sourcils.

– Attendez voir...

– Je sais. Nous avons inculqué Billy Gaines d'enlèvement. Si je comprends bien, lui aussi est un de vos clients.

Rodkin hocha la tête.

– C'est exact.

– Ma foi, je suis un peu étonné que vous l'ayez laissé plaider coupable, car je pense que ses aveux ont été obtenus sous la contrainte.

Rodkin arbora une expression méfiante.

– De la police ?

– Non. Des gens qui ont vraiment tué Sally.

Rodkin ne dit rien pendant quelques secondes. Dooley, le fixant droit dans les yeux, savoura son effet. Il ignorait comment fonctionne le cerveau des avocats, mais il aurait mis sa main au feu que Jerome Rodkin aurait pu trouver complètement le dossier établi contre Billy Gaines si on le lui avait demandé.

– Je crains que vous ne vous trompiez sur ce point, dit Rodkin. Gaines m’a tout exposé en détail. Il a aidé Steuben à l’enlever, puis son enthousiasme s’est refroidi. Reconnaissez-lui au moins ça. Je n’ai rien pu faire. Notre homme veut faire de la prison car il ne tient pas à finir comme Steuben. Je lui ai juste obtenu la meilleure transaction possible.

– Je suis sûr que vous avez fait un travail de premier ordre. Mais certains éléments sont apparus, qui nous font croire que Gaines ne raconte peut-être pas toute l’histoire. Et je pense que Tommy Spain a peut-être son mot à dire. C’est pour ça que j’aimerais l’interroger. Vous êtes son avocat et je parie que vous pouvez le contacter à Texarkana. Vous lui téléphonez et vous me le passez, vous pouvez écouter si ça vous chante. Si un de vos clients peut en dépanner un autre, pourquoi hésiter ?

Rodkin fronça les sourcils pour montrer qu’il réfléchissait à la chose. Dooley veilla à garder un visage de marbre. Il était sûr d’avoir coincé Rodkin. Refuser de le mettre en contact avec Spain revenait à refuser d’aider Gaines. L’avocat devait faire mine de servir au mieux les intérêts de son client.

– J’ai besoin de savoir quels sont ces nouveaux éléments, dit Rodkin.

– Vous les connaîtrez en même temps que Spain.

Dooley n’entendait rien livrer, surtout pas le fait qu’il n’avait pas vraiment grand-chose. À première vue, Rodkin n’était pas coutumier des appels difficiles. Il dévisagea Dooley un long moment, toute sa superbe envolée.

– Donnez-moi un jour ou deux pour réfléchir, dit-il.

Dooley faillit éclater de rire en pensant aux appels téléphoniques qui se déclencheraient dès qu’il aurait quitté le cabinet. C’était ce qu’un avocat appelait réfléchir... Il se leva.

– Pas de problème. (Il jeta sa carte sur le bureau.) Appelez-moi au

Secteur. Il s'y trouvera toujours quelqu'un pour prendre le message. Nous ne fermons jamais.

*

– Al Weis ? Qui diable est Al Weis !

Dooley ferma sèchement sa serviette et ôta sa veste du dossier du fauteuil. On flirtait avec les quarante degrés au deuxième étage et il avait été pris d'une suée à simplement rester assis là-bas.

– Les Mets l'ont eu à un arrêt court aujourd'hui. Je n'ai jamais entendu parler du type, mais il a frappé un triple sur Selma.

– Aïe.

– Comme tu dis ! On ne peut quand même pas donner des circuits pour appuyer des arrêts courts !

– Le base-ball a ses mystères. Le bonhomme a saisi sa chance, c'est tout. Tu verras, il n'en réussira jamais un autre.

– Un suffit ! Qu'est-ce qu'on a au menu aujourd'hui ?

– On frappe aux portes. McCone veut un supplément de témoins pour l'agression au couteau dans Washtenaw la semaine dernière. D'après lui, l'enquête de voisinage était archinulle.

– Qui l'avait récupérée ?

– La deuxième permanence.

Olson baissa la voix.

– À savoir ?

Dooley attendit qu'ils soient dans l'escalier pour répondre.

– Carlson et Pasquesi.

– Tu m'étonnes...

– Ouais...

Il y avait de bons inspecteurs et il y en avait de mauvais, et tout le monde savait qui n'en fichait pas une rame. On pouvait être un mauvais flic et pourtant aller loin si on avait un bon soutien en haut lieu.

Dehors, le soleil était féroce, même à 16 h 30. Il faisait un peu meilleur dans la voiture avec l'air qui pénétrait par les vitres ouvertes, mais c'était le genre de journée où les colères explosent et les esprits

se brisent.

– Ça va chauffer en ville ce soir, prédit Olson.

– On s’amusera.

– Tu as entendu l’histoire des types à Brighton Park ? Ceux qui ont battu à mort le gars de couleur ?

Dooley hocha la tête.

– Pas de quoi être fier, hein ?

– Seigneur... Le malheureux a mal choisi son endroit pour s’arrêter et réparer son tuyau d’échappement, non ?

– Des connards pareils. Ils rendent la vie encore pire pour tout le monde.

Dooley espéra qu’ils passent tous sur la chaise. Il les haïssait de lui donner ce sentiment de honte.

– Et sûr que la même chose arrivera au prochain Blanc qui tombera en panne dans un quartier noir.

– Tout est pourri.

– C’est la chaleur.

– C’est plus que ça. Le pays court à sa perte. La société est complètement bousillée.

– Bon sang, Mike. Pas à ce point-là !

– Si. Tu débarques d’une autre planète ou quoi ? Émeutes, assassinats. Cette putain de guerre. Depuis qu’on a tiré sur Kennedy, tout le monde pète les plombs.

– C’est une époque démente, d’accord. Mais on s’en sortira.

Dooley hocha la tête.

– Je ne sais pas sur quoi tu te fondes, collègue. Franchement pas.

Olson roula pendant un moment.

– Au diable ! lâcha-t-il enfin. J’étais dans de bonnes dispositions, mais il a fallu que tu viennes tout gâcher.

– C’est moi tout craché, lui renvoya Dooley. Le boute-en-train de la fête.

S'il est une règle sacrée dans la maison d'un policier, c'est qu'on ne réveille pas le vieux sans une sacrée bonne raison. Et quand Dooley fut tiré du sommeil par un tambourinement à sa porte, sa première idée fut que quelque chose brûlait ou que quelqu'un se vidait de son sang.

– Qu'est-ce qu'il y a ? cria-t-il, les pieds déjà hors du lit.

– Les astronautes, p'pa !

La voix de Frank. À bout de souffle. Dooley fixa la porte sans bouger, pas encore tout à fait réveillé.

– Les astronautes ?

– Oui !

Dooley n'en croyait pas ses oreilles.

– Alors ?

– Ils vont décoller !

Dooley se laissa retomber sur le lit.

– Ils n'ont pas besoin de moi.

– P'pa, le compte à rebours va commencer. Viens vite ! Tu ne peux pas rater ça !

Dooley abandonna. Il se massa la figure à deux mains et soupira.

– Je descends tout de suite.

Il enfila son peignoir et alla pisser avant d'attaquer l'escalier. Rose et les enfants étaient dans le séjour devant la télé, les yeux vissés sur l'écran. Il arriva à temps pour voir l'image tremblante habituelle d'un sillage de fumée dans le ciel.

– Ils n'ont pas explosé, pas vrai ?

– Oh ! Michael ! Sois pas morbide !

– Papa, ils vont sur la Lune !

– C'est historique, p'pa !

– J'ai déjà vu de l'histoire, leur renvoya Dooley. Plus que j'aurais voulu.

– Mais c'est encore plus fantastique que Christophe Colomb ! Personne n'est jamais allé sur la Lune.

– Pour y chercher quoi ? On a tout ce qu'il nous faut dans le Wisconsin.

Rose chercha sa main.

– Arrête, Michael. Avoue que c’est excitant.

Dooley resta là à regarder, la main de Rose dans la sienne, tandis que le plan de la caméra devenait de plus en plus tremblant et que la traînée frétilante de vapeur traversait l’écran en diagonale.

– O.K., je suis excité, dit-il. Je vais aller boire un café pour me calmer.

*

La fiche de message téléphonique mentionnait simplement *Rodkin*, suivi d’un numéro de téléphone et des mots *après six heures*. Dooley la glissa dans une poche intérieure.

– Prêt ? demanda-t-il.

– Il ne va pas faire plus frais là-haut.

Olson avait signé la décharge pour la voiture et agitait les clés. Dooley referma sa serviette et se leva.

– Allons voir M. Easton, dit-il.

Il voulait poser des questions à un type qui lui avait fait une déposition en mai sur la mort de son associé, laquelle suscitait des doutes vu le patient travail effectué par un inspecteur de la deuxième permanence.

– L’enfoiré a remis ça, dit Olson en prenant Damen Avenue au sud dans la surchauffe due à la circulation.

– Qui a remis quoi ?

– Al Weis. Il a réussi un nouveau coup de circuit aujourd’hui.

– Tu te fous de moi ?

– Pas du tout. Ils ont coursé Jenkins dans la deuxième et nous ont battus. On n’a plus que trois jeux et demi d’avance.

– Calme-toi.

– Tu veux que je te dise ? Ils m’inquiètent.

– Les Mets sont dépassés. Quand tu comptes sur ton arrêt court comme force de frappe, t’es mal barré, crois-moi. En septembre, les Mets seront en troisième position. On aura les Cardinals en embuscade. Et attention, c’est là que se fera la course. S’il y en a une.

– On verra. Les Mets ne manquent pas de lanceurs.

– Il faut des battes pour gagner. Relaxe, c'est notre année.

La boîte qui tournait avec cinquante pour cent de propriétaires en moins depuis mai était une entreprise de machines-outils avec une usine dans Fullerton, juste à l'ouest du fleuve. M. Easton n'était pas dans son bureau et sa secrétaire n'avait aucune idée de l'endroit où on pouvait le trouver. Dooley ayant consulté le dossier, ils se rendirent au domicile d'Easton à Lincolnwood. Il n'était pas chez lui non plus, mais sa femme leur donna le nom de quelques bars où ils auraient des chances de le localiser. Après avoir fait chou blanc dans deux établissements, ils jugèrent qu'il était temps de se mettre quelque chose sous la dent. Leur traque les ayant ramenés en ville, ils s'arrêtèrent à une gargote dans Elston Avenue où la nourriture était fiable, et les policiers aimablement accueillis.

– Tu me commandes le rôti braisé, dit Dooley en écartant le menu et en se glissant hors du box.

Il trouva un téléphone public à l'arrière de l'établissement et inséra une pièce. Composa le numéro qu'avait laissé Rodkin. Une secrétaire répondit... la jolie rousse ?... et il demanda à parler à l'avocat. Il n'eut que quelques secondes à attendre avant que l'homme de loi prenne la ligne

– Les nouvelles ?

– J'ai eu Tommy Spain aujourd'hui.

– Il parlera ?

– Pas à vous.

– Comment ça ? Même pas au sujet de Sally ?

– Il dit que c'est vraiment trop moche pour elle, mais qu'il ne sait rien là-dessus. Il ne lui avait pas parlé depuis plus de deux ans au moins.

Dooley s'appuya au mur.

– Voyez-vous, ça, j'aimerais vraiment l'entendre de sa bouche.

– Il ne répondra pas à vos questions. J'ai déjà eu assez de mal à l'avoir au téléphone. Il est dans une prison fédérale. Il faut toutes sortes de démarches spéciales pour organiser un entretien, et il doit y consentir. Et en dehors d'une enquête en cours, vous n'avez pas la moindre chance.

Il était hors de question de croire Jerome Rodkin sur parole, mais Dooley ne voyait pas trop quoi faire.

– Merci pour votre aide, dit-il, et il raccrocha.

Dooley le sentait venir. Il l'avait attendu toute la journée, toute la soirée. Toute la semaine, à vrai dire. Comme tout le monde, dans toute la ville. Il éteignit la lumière dans la cuisine, ouvrit la porte moustiquaire et sortit dans le jardin, son verre à la main. Après l'air conditionné, on avait l'impression d'entrer dans un four. Il s'immobilisa au milieu de son jardin dans l'obscurité, écouta les arbres bruire dans le vent naissant, leva les yeux vers le ciel sans rien fixer de précis. Noir d'encre.

Quelque part là-haut, les astronautes filaient vers la Lune. Il souhaitait qu'ils réussissent, mais il ne parvenait pas à éprouver la même exaltation que ses enfants. Il but une gorgée de whisky et posa le verre froid et mouillé contre sa jugulaire. Il transpirait de nouveau. Il devait y avoir une dizaine de degrés de différence entre l'intérieur et l'extérieur. Une bourrasque tourbillonna dans le jardin, plus frais maintenant. Le couvercle allait exploser. Et sans tarder.

Il se retourna pour regarder la maison plongée dans l'obscurité. Une semaine à passer aux pertes et profits pour ce qui le concernait... Cette fois, c'était parti : le premier éclair fantomatique, le premier grondement de tonnerre. Quelques gouttes de pluie rebondies le frappèrent au visage. Il vida son verre et regagna la maison. Au diable cette semaine... Au diable tout le monde.

– Michael, tu veux du café ? hurla Rose du haut de l'escalier du sous-sol.

– Ce que je veux, c'est ôter le tapis de ce marécage ! Un peu d'aide ne serait pas de trop !

– Impossible de trouver Frank ! Il a dû sortir !

– Tiens donc...

Dooley jura entre ses dents et se pencha pour retrousser les jambes de son pantalon au-dessus de ses genoux. Il avait de l'eau froide jusqu'aux chevilles dans ce qu'il aimait considérer comme son coin repos. Et même si les meubles ne valaient rien, c'était le merdier à chaque inondation. Celle-là était de première grandeur. Des années qu'il n'avait pas vu autant d'eau dans son sous-sol. Il lâcha un nouveau juron et renonça. L'eau finirait par s'évacuer et il ferait appel aux gamins pour transporter des trucs dehors et les mettre à sécher au soleil. Les lambris pourriraient juste un peu plus au bas des murs. Au diable tout ça.

Il remonta, s'essuya les pieds et se mit devant la fenêtre de la cuisine avec son café. Le journal déplié sur la table titrait *APOLLO DÉCOLLE POUR LA LUNE*. Pour lui, c'était une journée de travail comme une autre. Les astronautes faisaient route vers la Lune, mais il restait des enquêtes à élucider, d'autres qui attendaient d'être ouvertes. À ce moment précis, dans la ville entière, des gens concoctaient, ruminaient, trichaient, volaient, prenaient leurs dispositions et pétaient les plombs, amorçant un enchaînement de faits qui aboutirait à un cadavre tout chaud à ses pieds. Il n'avait pas bien dormi, écoutant l'orage et pensant à son sous-sol qui se remplissait. Il aurait donné cher pour se recoucher. Il prit une douche et s'habilla, boucla son étui d'épaule.

– Tu pars tôt, dit Rose. Encore de tribunal ?

– J'essaie juste de prendre de l'avance, dit-il. Je cherche un type.

– Fais attention.

Elle le lui répétait presque tous les jours quand il partait. Là, elle s'approcha, lui mit les bras autour du cou et l'embrassa sur la bouche. Cette petite flambée d'intérêt pour cet aspect de leur ménage aurait dû le réjouir, mais le fait que ce n'était pas elle qu'il désirait avec tant d'intensité brouillait l'image.

– Promis, dit-il.

Tout le Norwest Side était inondé. Des tapis séchaient aux rambardes, des cartons détrempés s'accumulaient dans les allées. Dans Elston, l'eau stagnait sous les viaducs et il dut ralentir en espérant ne pas noyer le moteur. Il ne pleuvait plus, mais à voir le ciel, ce n'était qu'un répit, et les voitures négociaient les rues mouillées dans un sifflement d'éclaboussures.

Le garage des Services de la voirie et de l'assainissement du 1^{er} district était situé dans Grand Avenue, à l'endroit où l'artère s'incurvait vers le nord-ouest, juste à l'ouest de Western Street. Il se gara et continua à pied en passant sous une porte basculante ouverte. Dans un angle du garage, un homme corpulent était assis à un bureau et lisait un journal. Il leva les yeux quand Dooley traversa le béton huileux et ses épais sourcils noirs s'abaissèrent à mesure qu'il approchait.

– Bonjour, dit Dooley.

– Ouais ?

Le gros lui aurait dit d'aller se faire voir que le message aurait été aussi limpide.

Dooley connaissait la chanson.

– C'est vous, le réceptionniste ?

Le siège grinça tandis que le gros se calait lentement contre le dossier, le menton agressif.

– J'ai l'air d'un connard de réceptionniste ?

Dooley le toisa.

– Faudra vous y faire. Je cherche Tony Bellisario.

Le gros jaugea Dooley et parut estimer qu'il risquait d'être un individu à prendre en considération.

– L'est pas là, dit-il.

– Il est où alors ?

– Il a été appelé à l'extérieur.

– O.K. Où puis-je le trouver ?

– Je vous l'ai dit, il est sur un boulot.

– Et vous ne savez pas où ? Vous n'avez pas de registre ? De fiche d'activité ?

Le gros lui adressa un regard signifiant qu'il frôlait les limites. Il

tendit le doigt vers la porte ouverte sur la rue.

– Vous avez vu le bordel dehors ? On va être sur le pont jusqu'à minuit. Impossible de vous dire où il se trouve juste là. Et même si je pouvais, le temps que vous arriviez, il serait déjà reparti.

Dooley le sentait à cran, mais il ne résista pas à l'envie d'insister.

– Comment le contactez-vous en cas d'urgence ?

– Il a jamais d'urgence.

Dooley sourit. Juste un peu, juste assez pour montrer au gros qu'on ne la lui faisait pas.

– O.K. Donnez-lui ça, voulez-vous ? (Il sortit sa carte d'une poche.) Dites-lui de m'appeler. Dites-lui que c'est au sujet de son frère Robert.

Le gros lui lança un regard noir et jeta la carte sur le bureau.

– J'y dirai.

Dooley savait depuis le début que les chances de mettre la main sur un agent des Services voirie assainissement lié à la pègre, en activité, à ce moment précis, dans le 1^{er} district, étaient minces, mais il avait agi en connaissance de cause. Il se tourna pour partir, s'arrêta.

– Et dites-lui que je me fous de ce qu'il fait de ses journées.

– Il a été appelé à l'extérieur, répéta le gros sans s'émouvoir en attirant le journal vers lui.

– Sûr, lui renvoya Dooley. En gardant les pieds au sec, je parie.

*

Le petit meublé de Washtenaw, au nord de Division Street, comportait trois appartements, et l'informateur avait seulement donné l'adresse. Dooley et Olson se garèrent un demi-pâté de maisons plus loin et rebroussèrent chemin. Deux jeunes Portoricains qui fumaient, appuyés à une Dodge Charger, les dévisagèrent d'un air maussade lorsqu'ils passèrent. Il ne pleuvait pas vraiment, mais le ciel était resté menaçant toute la journée, et Dooley aimait autant que la météo garde les gens chez eux. Normalement, par une chaude soirée d'été, il y aurait eu foule dans ce genre de rues et la rumeur aurait circulé comme une traînée de poudre : flics en vue.

Dans l'entrée de l'immeuble, il étudia les boîtes à lettres et vit un Rodriguez, un Benitez et un Campos.

– Comment se porte ton espagnol ?

– Je l'avais pris en option au lycée, répondit Olson derrière lui. Si on a besoin de savoir où est la bibliothèque ou ce qu'il y a au menu, je me débrouille.

– Peux-tu dire « Nous cherchons un tas de merde dénommé Wilfredo Cruz » ?

– Donne-moi une minute. Je pense que merde, c'est *mierda*.

– Ne t'en fais pas. Avec un peu de chance, nous n'aurons pas à trop discuter.

Olson hocha la tête en direction des boîtes.

– Comment procède-t-on ? On les joue aux dés ?

Dooley fit signe que non.

– On émet une supputation éclairée. L'appel téléphonique ?

– Anonyme. De sexe féminin.

– O.K. Quelle est la raison la plus courante qui pousse un individu de sexe féminin à gâcher dix *cents* pour dénoncer quelqu'un ?

Olson sécha une seconde ou deux, puis lâcha :

– Il l'a plaquée.

– Exact. Donc, qui cherchons-nous ici ?

Olson sourit.

– La nouvelle chérie ?

– Ça nous suffit pour un début. (Dooley ouvrit la porte d'entrée.) Tu te postes ici, juste au cas où. Si Wilfredo franchit cette porte, tu l'interceptes.

– Où vas-tu ?

– Regarder par quelques fenêtres.

Dooley sortit et tourna dans le passage couvert. Il gagna l'arrière de l'immeuble, où les marches en bois descendaient jusqu'à la ruelle, et resta un moment à observer et à écouter de la musique hispanique provenant de quelque part, à deux immeubles de là. Puis il monta.

Il savait que les fenêtres du fond des appartements révèlent beaucoup plus de choses que celles de devant. Et aussi qu'une poubelle vous en apprend parfois très long. Certes, rien ne garantissait que Wilfredo Cruz, voleur, dealer et, d'après trois témoins oculaires, tueur, se trouvait chez lui à 17 heures un jeudi après-midi, mais allez

savoir. D'autant qu'en sa qualité de fugitif, il se cachait. Dooley voulait surtout repérer qui vivait où, dans cet immeuble. Et de préférence sans avertir personne que deux quidams d'âge moyen en complet veston s'intéressaient à la question.

Au palier du rez-de-chaussée, un entrebâillement de quinze centimètres entre des rideaux de dentelle lui permit d'entrevoir une cuisine bien rangée, avec des légumes et des fruits sur le plan de travail – bananes vertes, citrons verts, petits piments rouges. Il monta au premier. Là, il n'y avait pas de rideaux à la fenêtre de la cuisine, et il vit un évier encombré de vaisselle sale, et deux bouteilles de rhum, l'une vide et l'autre à moitié pleine, sur le plan de travail. Il contempla la cuisine un moment, puis il s'approcha de la poubelle placée à côté de la porte. Il souleva le couvercle aussi silencieusement qu'il pouvait et son regard plongea dans un fouillis de papiers gras et de peaux de bananes, auquel s'ajoutaient deux autres bouteilles vides. Il plongea la main à l'intérieur, déplaça quelques détritiques et mit au jour une boîte de Tampax écrasée et un vieux numéro de *Cosmopolitan*. Il remit le couvercle en place et sortit son mouchoir.

Comme il s'essuyait les doigts et regardait par la fenêtre en réfléchissant à ce qu'il allait faire ensuite, Wilfredo Cruz entra dans la cuisine et rafla la bouteille de rhum à demi-pleine sur le plan de travail. Dooley s'était figé, mais Cruz s'approcha de la fenêtre en saisissant au passage un verre dans l'évier avant de s'affaler dans une chaise à la table placée en face. C'était un petit dur des rues : malingre, teint jaunâtre, masse hirsute de cheveux noirs et raides. À première vue, la clandestinité ne lui convenait pas. Il se servit un peu de rhum d'un air maussade et excédé, puis il leva son verre pour boire et son regard tomba pile sur lui.

Dooley devait se décider, et ne traîna pas. Probable que Wilfredo n'était pas du genre méditatif et qu'il allait foncer sur le devant, sans prendre le temps de se demander si la police de Chicago était assez maligne pour poster un homme à chaque entrée. La vraie question ? S'arrêterait-il pour saisir une arme au passage. Dooley ôta son pouce de l'interphone, où il l'avait collé pour inciter Wilfredo à sprinter vers le devant, et commença à dévaler les marches. N'ayant aucun moyen de prévenir Olson, il pouvait seulement espérer que les quinze années de rue de son coéquipier suffiraient à le tenir prêt à cueillir au vol un individu qui, prêt à tout, allait lui exploser la porte à la figure.

Il fonça dans le passage en guettant des cris, des détonations, le fracas du verre brisé ou des hurlements de témoins, mais n'entendit rien. Il en émergea juste à temps pour entendre la porte d'entrée de l'appartement grincer quand quelque chose s'écrasa contre elle de

l'intérieur. Il arracha son revolver de l'étui et remonta les marches, cherchant le bouton de la porte avant même d'avoir enregistré la scène : le visage de Wilfredo Cruz pressé contre la vitre, une joue et la moitié de la bouche aplatis de façon grotesque, bras en croix, un flingue dans une main, le calibre 38 d'Olson dans le cou.

*

– J'ai complètement foiré ! s'exclama Dooley. Vingt ans de métier et je me fais avoir comme un bleu. Toutes mes excuses, collègue.

– Bon sang, Mike. Remets-toi. Qui aurait pu savoir qu'il allait entrer dans la cuisine juste à ce moment-là ? Qu'importe, ça a marché comme sur des roulettes.

Olson était encore dans l'euphorie de la victoire. Rien ne pouvait plus réjouir un inspecteur des Homicides que procéder à une arrestation. Et attraper un fugitif au vol, c'était aussi jouissif qu'effectuer un engagement pour inscrire un essai. Olson avait parlé à mille mots la minute en revenant au Secteur derrière la voiture de patrouille venue chercher Wilfredo et son hôtesse. L'adrénaline commençait à peine à redescendre.

– Tu veux lui porter le premier coup ? Il n'a pas encore demandé d'avocat. Tout ce qu'il a dit, c'est que sa copine peut lui fournir un alibi.

– Hein ? La nouvelle ?

Dooley sourit.

– Non, dit-il. Elle est trop contente d'être débarrassée de lui. Elle s'occupe juste de couvrir ses arrières à elle pour l'instant. Je pense qu'il compte sur l'ancienne. Rosalia.

– Oh, si c'est pas émouvant. À mon avis, Wilfredo est peut-être bon pour une surprise. (Olson repoussa sa chaise du bureau.) Je serais ravi de le plaquer en premier.

– Préviens-moi quand tu seras fatigué d'entendre ses conneries.

Dooley avait de la paperasserie à liquider, mais il regarda d'abord ses messages. L'un disait *Tony Bellisario*, suivi d'un numéro de téléphone. Il consulta sa montre, puis il s'installa à son téléphone et composa le numéro.

– Ouais ? dit une voix rocailleuse – un camion roulant sur du gravier.

– Tony Bellisario, je vous prie.

– Qui le demande ?

– Dites-lui que c'est Dooley.

Il y eut un bruit sourd à l'autre bout de la ligne. Quelques secondes après, un homme un peu plus jeune et plus fringant prit l'appareil.

– Oui ?

– Tony ?

– Lui-même. C'est vous le flic ?

– Exact. Je voudrais vous parler de ce qui est arrivé à votre frère Robert.

– Vous voulez dire que vous avez arrêté le gars qui l'a tué ?

– Non.

– Alors de quoi j'ai à vous causer ?

– Peut-être du type qui l'a fait tuer.

Deux secondes coulèrent. Puis :

– Vous parlez de Spain ?

– Tout juste. Il m'intéresse.

– Pourquoi vous m'appellez ?

– Johnny Puig m'a donné votre nom.

– Ah, Pooch... Et alors ?

– Il dit que vous êtes la personne à interroger sur Spain.

Pendant un moment, il n'y eut que des chuchotements et de légers déclics en bruit de fond.

– Pourquoi vous voulez que je le fasse ? Ce que j'ai à reprocher à Spain, c'est des affaires de famille.

Dooley savait qu'il devait ferrer sa prise avec doigté, sous peine de la perdre.

– Vos bisbilles avec Spain ne m'intéressent pas vraiment. J'essaie d'élucider une affaire dans laquelle, d'après moi, une personne a été tuée simplement parce qu'elle connaissait Tommy Spain. Je veux donc savoir pourquoi on se fait tuer à cause de lui.

À l'autre bout du fil, il y eut un rire. Le grognement qu'on lâche en prenant un coup dans l'estomac.

- Pourquoi j'irais vous le dire !
 - Parce qu'une femme s'est fait tuer. D'une façon moche. Et je ne pense pas que l'Outfit puisse s'en glorifier.
 - Alors je te mets au parfum, le flic. L'Outfit se fout de ton opinion.
- Dooley attendit. Il avait présenté son dossier et n'entendait pas le plaider.
- Quand ? dit enfin Bellisario.
 - Demain ? En début d'après-midi. Vous me dites où.
 - O.K. 14 heures, Arco Insurance, 4724 Irving Park Road.
- Un claquement sourd, Bellisario avait raccroché.

*

Quelle couverture pouvait-on attendre d'Arco Insurance ? se demanda Dooley. Le crime organisé en avait des millions, et les compagnies d'assurance leur donnaient entière satisfaction. Des frais généraux minimes. Il suffisait d'un local avec un téléphone et un ou deux bureaux, voire une pièce à l'arrière, pour effectuer une opération de prêt juteuse. Et si on avait une garantie à peu près réglo, on pouvait même vendre quelques polices d'assurance à côté.

Arco occupait une petite agence donnant sur la rue, dans un vieil immeuble en brique situé à proximité des Six Corners, là où Milwaukee Avenue débouche en diagonale sur Irving Park Road et Cicero Street. Il dut chercher un stationnement autorisé, une rue plus loin. Il opérait en prenant sur son temps de repos et dans son véhicule personnel. Il poussa la porte d'Arco Insurance et vit un homme aux cheveux gominés rabattus en arrière, vêtu d'un costume gris. Assis à un bureau, il fumait et parlait au téléphone, appuyé au dossier de son fauteuil et pivotant machinalement d'un côté et de l'autre tout en discutant. Le bouton du col de sa chemise était défait et sa cravate desserrée. On ignorait le stress dans cette agence.

Dooley attira le regard du bonhomme, qui releva le menton de quelques centimètres pour montrer qu'il l'avait vu. Mais l'accueil s'en tint là. Il resta planté à le regarder fumer, écouteur à l'oreille. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre que le type parlait à une femme. Son sourire suffisant et sa façon de chuchoter dans l'appareil le trahissaient. Il lui accorda cinq secondes de plus, puis il se pencha sur le bureau. Assez près pour le saisir par la cravate.

– Je suis venu voir Bellisario.

Le type lui adressa un rictus de mépris et projeta son menton vers un couloir qui conduisait à l'arrière. Dooley suivit un faible solo de trompette de jazz jusqu'au bout du couloir et jeta un coup d'œil dans un autre local dont la porte était ouverte. C'était là qu'on travaillait. Restait à savoir à quoi. Il y avait deux bureaux encombrés de papiers, des téléphones, un coffre-fort. La musique émanait d'un poste à transistor posé sur le bureau à sa droite, et de la fumée s'échappait d'un cigare planté dans la gueule du bulldog derrière le bureau en question.

– Dooley ? lança le bulldog, cigare entre les dents.

– Lui-même. Bellisario ?

– Asseyez-vous.

Debout, ledit Bellisario faisait un mètre soixante-quinze à tout casser, mais sur la balance, il approchait des quatre-vingt-dix kilos. Dont une partie peut-être en muscles, mais en d'autres temps. Il avait des mains de manuel au bout d'avant-bras épais et poilus. Des yeux noirs qui avaient presque tout vu, un peu de cheveux gris encore accrochés aux tempes et des lèvres pulpeuses qui luisaient à force de sucer le cigare. Il regarda Dooley qui approchait un siège.

– Un peu tôt dans la journée pour vous, pas vrai ? La troisième permanence ne démarre pas avant quoi ? 16 heures ?

Dooley s'installa sur son siège et croisa les jambes.

– Je suis censé m'extasier ? Malheureusement, ça ne m'étonne pas qu'un type lié à l'Outfit trouve une bonne âme dans la police pour lui raconter ma vie.

Bellisario haussa les épaules.

– Je me fous de votre admiration.

– Parfait. Quelles que soient vos sources, j'espère qu'on vous a dit ce que je faisais. Je m'occupe d'une seule chose : j'élucide des homicides. Je ne gère pas les extorsions, les escroqueries, les paris clandestins, les comptables fantômes ni rien. Je me moque de votre façon de ramener de l'argent du moment que vous ne tuez personne. Nous sommes d'accord ?

– Sûr. Je me demande juste pourquoi vous venez me poser des questions en dehors de vos horaires.

– Nous faisons beaucoup d'heures supplémentaires.

– Tiens donc... (Bellisario tira sur son cigare. L'amusement lui

plissait les yeux.) Ça doit être un sacré dossier. Qui s'est fait buter ?

– Une femme du nom de Sally Kotowski.

La musique s'égara un moment, ne suivant aucun des chemins balisés du jazz.

– J'ai compris, dit Bellisario. Vous n'acceptez pas leurs conclusions.

– Non. Je ne prends pas.

– Pourquoi diable ?

– Appelez ça de la fierté professionnelle.

– Peut-être que j'ai rien à foutre de la façon dont ils ont procédé. Qu'est-ce que vous en dites ?

– Peut-être. Vous me sortez un fatras de mensonges ou vous la bouclez. Mais je vous le répète, peut-être que vous aussi, vous avez de la fierté professionnelle.

Bellisario le dévisagea un bon moment, fumant son barreau de chaise et écoutant le son indistinct et ténu de la radio. Une minute s'écoula.

– Vous n'allez pas élucider toutes les enquêtes qu'ils vous filent, mon vieux, dit-il. Ce n'est pas ce qu'on attend de vous. Sucrez-vous au passage sur quelques-unes.

– Sally Kotowski a été torturée à mort. Quelqu'un lui a mis le visage en bouillie, puis lui a enfoncé un pic à glace dans le corps. Je ne vais pas me sucrer sur celle-là. Et si vous vous foutez de la façon dont on a procédé, l'Outfit est un ramassis de tarés encore pire que je croyais.

Bellisario rit. Le grognement qu'il avait lâché au téléphone. Il fit tomber la cendre de son cigare dans un cendrier de verre.

– Vous cherchez mon point sensible, pas vrai ? Vous risquez de perdre votre temps.

– Je prendrai ce que je trouverai, dit Dooley.

Bellisario porta le cigare à sa bouche et tendit la main vers la radio. Il monta très légèrement le son et se pencha sur le bureau.

– Si Spain a trempé là-dedans, vous êtes mal parti. Je vous le garantis.

Dooley posa ses coudes sur le bureau.

– Où que vous regardiez, je le suis déjà. Expliquez-vous.

– Vous vous attaquez droit au sommet. Vous savez ce qui est arrivé à mon frère, pas vrai ?

– Tout ce que je sais, c'est ce que Puig m'a dit. Il s'est fait descendre après que Spain l'a interrogé sur un cambriolage.

– Ouais. Au détecteur de mensonge. Bobby s'était fait coincer pour un coup dans le West Side. Ils avaient volé une pelletée de fourrures. Et quelqu'un les a balancés. Ce n'était pas Bobby. Il me l'a juré et je le crois. Mon frère n'était pas un mouchard. Mais Spain l'a ficelé à la machine et l'a fait suer, et du coup il a raconté n'importe quoi sur les gens à qui il avait parlé et sur ceux à qui il n'avait rien dit. Et puis, *boum* ! Une semaine après il se fait descendre. Dans son garage. Et vous savez quoi ? Plus tard, ils ont découvert que c'était quelqu'un d'autre qui avait parlé. Je suis allé poser des questions à quelques personnes, je leur ai dit : « On ne descend pas un gars juste parce que ce trou du cul de Spain dit que c'est une balance. » Et tout ce qu'on m'a répondu, c'est : « Ferme-la. Tout ce que fait Spain, c'est parce que Momo lui dit de le faire. » J'ai donc fermé ma grande gueule. Mais j'ai rien oublié.

– Momo. C'est Giancana ?

– Ouais. Vous dites Spain, vous parlez de Giancana. Spain est son chouchou.

– Je croyais que Giancana, c'était de l'histoire ancienne.

Bellisario fit signe que non en tétant son cigare.

– Giancana n'est pas fini. Quoi qu'on dise. Il reste très actif. Même depuis Mexico. Et Spain est son bras droit.

– Mais Spain est en prison.

– Et alors ? Pour combien de temps ? Encore deux ans ? Vous croyez que Tommy Spain ne peut pas se payer un bout de vacances dans une cage fédérale ? Il se repose, c'est tout. Et après, Momo et lui vont revenir. Vous pouvez compter dessus. Et ensuite, la merde, y en aura pour tout le monde.

– En clair ?

– En clair, ils vont s'expliquer pour savoir qui commande. Vous croyez que ce putain de Philly Alderisio est capable de diriger l'Outfit ? C'est un flingueur, un gros bras. Philly pense avec ses poings. On a besoin d'un cerveau au sommet.

– Comme Tommy Spain ?

Bellisario haussa les épaules.

– Si Giancana ne peut pas s'en charger lui-même, c'est le gars qu'il soutiendra. Pour le moment, ils se tiennent en embuscade. Et en

attendant, leurs amis sont toujours dans le coin. Donc, si vous vous en prenez à Tommy Spain, vous vous attaquez à une grosse pointure qui a de l'influence.

Dooley le regarda asticoter son cigare pendant quelques secondes.

– O.K. Alors pourquoi le fait d'être la petite amie de Tommy Spain amène-t-il une femme à se faire tuer ?

– Et comment je le saurais, bon Dieu ! Peut-être qu'elle savait un truc ! Qu'elle allait balancer ! Ou alors il aura cru qu'elle allait le faire.

– Vu la façon dont ils l'ont travaillée, on dirait qu'ils cherchaient quelque chose. Qu'elle planquait pour Spain ? De l'argent ?

– Spain a du fric aux quatre coins du monde. Il ne confierait rien qui vaille la peine de s'exciter sur une femme.

– Pourquoi pas une information ? Un élément de chantage. On me dit que Spain savait y faire. Pourrait-il lui avoir remis des documents ? Des pièces compromettantes ?

– On pourrait passer la journée à aligner des hypothèses. Tout ce que je peux vous dire, c'est que Tommy Spain est un enfant de putain sans aucune pitié, et que s'il devait pousser sa propre mère d'une falaise pour se faire remarquer, il lui donnerait un baiser sur la joue et elle basculerait dans le vide. Vous savez ce que je ferais si j'étais vous ?

– Non. Quoi ?

– Je laisserais tomber. Je m'en prendrais aux négros qui violent la loi et le soir, je rentrerais retrouver bobonne et les mômes. Vous n'allez pas ressusciter Sally.

Dooley commençait à se fatiguer de l'argumentaire.

– On n'a jamais trouvé qui a tué votre frère ?

Bellisario l'étudia à travers une volute de fumée.

– Je sais qui c'est.

– Et il vaque toujours à ses affaires ?

– Oui.

– Et ça vous convient ?

– Il suivait juste des ordres. Je peux me faire une raison. Pour ce qui est de Spain, je suis patient.

– Mmm... Vous avez dit n'avoir rien oublié. Eh bien moi, j'ai du mal à oublier Sally.

Bellisario fit rougeoyer l'extrémité du cigare et souffla la fumée vers Dooley.

– Alors, il va vous falloir une sacrée putain de veine.

Dooley le fixa à travers la fumée. Éloigna son siège du bureau et se leva.

– Je tente ma chance.

Bellisario le laissa gagner la porte avant de parler.

– Vous avez entendu parler d'un certain Arnold Swallow ?

– Je ne crois pas.

– C'était l'associé de Spain dans le temps. Maintenant, il est sergent aux Mœurs. Rush Street. Il en sait long sur Tommy Spain.

– Il répondra à mes questions ?

– J'en doute. (Bellisario étudia Dooley durant quelques secondes, puis sourit.) Sauf si vous mentionnez une pute dénommée Janet qui vit dans un appartement de Goeth, dont le loyer est payé par un des pontes du syndicat qui s'en sert moins souvent qu'avant. Ne lui dites pas d'où vous tenez l'info.

Dooley réfléchit un instant, puis hocha la tête. Sèchement.

– Merci.

– Et pas un mot. (Bellisario remit le cigare dans sa bouche.) Je ne plaisante pas.

– Il n’y a pas de match ?

Debout dans l’encadrement de la porte du séjour, Dooley fixait l’écran où un type coiffé en brosse expliquait quelque chose à Walter Cronkite. Rose et Frank étaient assis côte à côte sur le canapé, et Kathleen à plat ventre par terre. Personne ne lui répondit. Kathleen le regarda comme s’il avait parlé en chinois.

– P’pa..., dit enfin Frank, ils vont atterrir sur la Lune !

– Tu parles, lui renvoya-t-il. Elle n’est même pas encore levée.

Personne ne parut trouver ça drôle. Il renonça et regagna la cuisine. Il lui restait une demi-heure à tuer avant d’aller travailler et il ne tenait pas en place. Normalement, le dimanche, il emmenait la famille déjeuner dehors ou voir une de ses sœurs, parfois pique-niquer en forêt si la météo s’y prêtait. Mais ce jour-là, dans le pays, tout le monde était devant la télévision. Dooley avait passé un moment à nettoyer les dégâts au sous-sol, puis il avait pris une douche. Et maintenant, il ne savait pas quoi faire de lui-même. Il feuilleta le journal sur la table de la cuisine et chercha un article qu’il n’aurait pas encore lu. Il s’arrêta à la une et contempla une fois de plus le titre discret qu’éclipsait l’énorme *ALUNISSAGE AUJOURD’HUI* au-dessus : *Teddy réchappe du plongeon du haut du pont, la passagère se noie*. Il hocha la tête. Une part du catéchisme du policier enseignait que tout le monde ment et que plus on a à perdre, plus on en rajoute. Et il y avait longtemps qu’il n’avait pas lu dans la presse un mensonge aussi éhonté que cette histoire de Teddy errant, hébété après l’accident, puis reprenant ses esprits le lendemain matin et appelant la police. Il savait que Kennedy avait passé la nuit à essayer désespérément de couvrir ses arrières avec tout ce qu’il pouvait acheter avec un million de dollars et un siège au Sénat. Dommage... Il avait toujours eu un faible pour le petit frère. Sûr que les Kennedy veilleraient au grain. Il se fit une tasse de café lyophilisé et l’emporta au patio avec la section des sports du journal.

À Philadelphie, les Cubs disputaient la deuxième rencontre. Les Phils les avaient battus la veille, mais ils conservaient trois jeux et demi d’avance sur les Mets et dix sur les Cards. Pour lui, le vrai danger, c’étaient eux. Les Sox jouaient chez eux dans le South Side et pédalaient dans la semoule. Jackson, le jeune prodige à la batte des A’s, expédiait des balles hors du terrain à un rythme hallucinant et

pourrait tenter les cinquante *home runs*. Dooley n'avait pas suivi de très près les grandes ligues depuis des lustres, mais il sentait son intérêt renaître un peu. Cela lui donnerait un sujet de conversation avec Frank.

En voiture, il mit le match de base-ball à la radio. Les Cubs géraient correctement les Phillies. Une balle de Santo frappa le toit du Connie Mack Stadium, puis Vince Lloyd dit qu'il avait une annonce à faire : l'*Eagle* venait de se poser sur la Lune.

Ce fut plus fort que lui : il leva les yeux vers le ciel.

*

L'Homme-le-plus-dangereux-au-monde était affalé sur un banc dans le couloir devant la salle des urgences de l'Henrotin Hospital. Sous une afro impressionnante, il se tenait sur ses gardes. À côté de lui, une femme était assise, les mains croisées entre les genoux, reniflant, son visage d'ébène luisant de larmes, raidie par la détresse.

– Il est mort, hein ? dit-elle à Dooley d'une voix tremblante.

– Je le crains.

Le regard de Dooley allait de l'un à l'autre. Il s'efforça de conserver l'air grave et compatissant qu'il cultivait pour ce genre de circonstances.

– Vous pouvez me raconter ce qui s'est passé ?

Elle échangea un bref coup d'œil avec son voisin. Dooley la lisait comme un livre : *fais gaffe à ce que tu dis*. Elle renifla de nouveau et inspira un grand coup.

– Il est tombé de la table pendant que je ne faisais pas attention. Il a dû atterrir sur la tête.

– Je vois. (Il laissa s'installer un blanc, ses yeux allant de l'un à l'autre.) Pourriez-vous venir avec moi une minute ? lui renvoya-t-il.

– Pourquoi ça ?

– Je voudrais que vous parliez au médecin.

Les deux firent mine de se lever, mais il arrêta l'homme d'un regard.

– Juste elle, dit-il.

– Je viens aussi, dit l'homme.

– Vous aurez votre tour. Pour l'instant, nous avons besoin de lui

parler en particulier.

Dooley crut une seconde que l'Homme-le-plus-dangereux-au-monde allait discuter, mais sous la pression de son regard, il s'avachit de nouveau sur le banc. Dooley prit la renifleuse par le bras et l'emmena au bout du couloir. Au passage, il échangea un regard significatif avec Olson : tiens-le à l'œil.

Le bébé gisait sur une civière sous les scialytiques, raide et inerte. Il lui avait fallu quelque huit mois pour arriver à ce bout du parcours. Les médecins lui avaient ôté ses couches sales, mais sans lui nettoyer ses petits testicules ou l'anus. Le bébé avait les yeux entrouverts. Un peu de blanc lui dépassait des paupières. Il avait les mains figées en position semi-crispée et les jambes écartées. Un peu de sang lui marquait les narines. La femme s'immobilisa près de la civière et s'affaissa en éclatant en sanglots. Dooley dut la saisir par le bras pour la remettre debout avec douceur.

– J'aimerais que vous écoutiez le médecin, dit-il.

Celui-ci était un homme d'une quarantaine d'années légèrement chauve et qui ne s'en laissait pas conter. Il avait vu un million de cas de ce genre.

– Venez, dit-il doucement. Je veux que vous regardiez votre bébé. (Elle tremblait, mais elle obéit, la main de Dooley la poussant fermement vers le petit cadavre.) Votre bébé avait le crâne fracturé, dit le médecin. Et je ne parle pas d'une petite fêlure. Il était éclaté. Comme une coquille d'œuf. (La femme émit un bruit, rauque et déchirant, ferma étroitement les yeux, mais le médecin continua.) Cet enfant n'est pas tombé d'une table.

– Si. Il est tombé.

Les mots franchirent ses dents serrées. Elle avait ouvert les yeux, mais elle fixait le sol.

Le médecin adressa un regard à Dooley et poursuivit.

– Il y a aussi ces marques. Ce sont des traces de brûlure, là, sur le ventre de votre bébé. Comme celles d'une cigarette.

– Mmm-mmm..., dit la femme.

– Ah... Et il avait aussi une côte brisée, ajouta le médecin en examinant un ongle.

– Je me sens pas bien, dit la mère affligée.

Dooley la conduisit à une chaise. Quand il fut sûr qu'elle n'allait pas s'évanouir dans ses bras, il s'accroupit près d'elle.

– J’ai besoin que vous disiez la vérité, dit-il calmement. Nous vous protégerons s’il vous menace.

– Je vous l’ai dite.

Elle avait commencé à se balancer d’avant en arrière, les mains croisées entre les jambes.

Dooley laissa filer.

– C’est le père du bébé qui est assis là-bas ?

Elle fit signe que non en continuant à se balancer.

– Son père est en prison.

– Depuis combien de temps vivez-vous avec cet individu ?

– Environ un mois.

Ses yeux s’étaient égarés ailleurs. Loin.

Dooley eut peur de la perdre dans peu de temps.

– Si nous l’appréhendons, dit-il, il ne pourra pas vous faire de mal. Il n’y a pas de caution pour une accusation de meurtre.

Elle cessa enfin de se balancer. Reporta les yeux sur Dooley. Il vit son regard se recentrer.

– Il voulait regarder les astronautes à la télé. Il a jeté mon bébé contre le mur parce qu’il n’arrêtait pas de pleurer.

Dooley hocha la tête et se releva.

– Merci, dit-il.

Le médecin le regarda gagner la porte.

– Vous allez l’arrêter ?

– Et comment ! C’est l’homme le plus dangereux au monde dans le coin.

– Vous le connaissez ?

– Oui, et vous aussi.

Il s’immobilisa à côté de la civière et jeta un dernier regard au bébé mort.

– De qui parlez-vous ? demanda le médecin.

– De l’homme le plus dangereux au monde pour des petits comme lui. (Il leva les yeux vers le médecin.) Le copain de maman.

Ça s'étalait partout à la une : *Un bond de géant pour l'humanité, Armstrong a marché sur la Lune, Éloges de Nixon à la mission Apollo, Des millions de téléspectateurs et d'auditeurs ovationnent l'atterrissage sur la Lune.* Dooley passa rapidement tout en revue et tourna la page. En page trois, un titre discret annonçait *Kennedy menacé de mise en accusation après l'accident.* Ça ne pouvait pas mieux tomber... Le bonhomme avait un sens de la synchronisation stupéfiant.

Lorsqu'il eut fini sa lecture, il quitta la table de la cuisine et fouilla la poche de sa veste accrochée au dossier de la chaise. Il en retira son carnet et s'approcha du téléphone. Il décrocha le récepteur, mais dut rester une minute à fixer le numéro avant de se décider à le composer.

Dooley n'admirait pas outre mesure les agents du FBI. Ils ne lui avaient jamais donné ne fût-ce que l'heure, et tous les policiers qu'il connaissait en disaient autant. Il y avait le visage réservé au public, où tous souriaient aux caméras et parlaient de coopération, et il y avait le monde réel, où les policiers jugeaient les Feds condescendants et jouant les prima donna, les Feds, eux, les estimant tous à la solde de la pègre. Il n'était pas né de la veille et savait qu'il y avait du vrai de part et d'autre.

Il savait aussi qu'il devait y réfléchir à deux fois avant de les contacter sur cette affaire. L'idée de leur donner une raison de plus de se sentir supérieurs lui déplaisait profondément. Mais si quelqu'un pouvait être incité à réexaminer le meurtre de Sally, c'étaient bien eux. On décrocha à l'autre bout et il demanda à parler à Norm Gustafson. Il dut patienter un petit moment, téléphone à l'oreille, à regarder par la fenêtre de la cuisine sa pelouse qui jaunissait, mais après une minute ou deux, on lui passa la ligne.

– Dooley..., répéta Gustafson comme s'il essayait de le remettre. Le Dooley qui travaillait au bureau du surintendant il y a quelques années ?

Dooley connaissait la moitié de la douzaine d'homonymes que comptait la police.

- Aucun rapport. Je suis au Secteur Six, brigade des Homicides.
- Aux Homicides... Que puis-je pour vous ?
- Je voudrais vous poser quelques questions sur un type que vous avez mis sous les verrous l'an dernier.
- De qui s'agit-il ?

– De Tommy Spain.

– Spain ? Il était en ville avant-hier pour répondre à des accusations locales, non ?

– Exact. Mais je l'ai raté. J'ignorais sa venue.

À la seconde où il prononça ces mots, il sut qu'il avait commis une erreur. Pour un peu, il aurait entendu Gustafson lever les yeux au ciel tandis qu'il écoutait un connard de flic du CPD admettre une connerie.

– À vrai dire, je ne me suis intéressé à lui qu'après son départ.

– Et qu'avez-vous besoin de savoir ?

– Nous avons une fille qui a été tuée il y a quelques semaines, et il s'avère que c'était son ex-petite amie. C'est le genre de détail qui attire mon attention.

– J'imagine.

– J'espérais pouvoir l'interroger à ce sujet. Mais sûr que la police ne va pas me mettre dans l'avion pour Texarkana. J'ai essayé de passer par son avocat. Qui, naturellement, s'est défilé. Il dit que Spain refuse de me parler, ce qui me rend encore plus impatient de l'interroger. J'espérais vous convaincre de l'interroger à ma place.

– Et pourquoi en aurions-nous envie ? Pardon de ne pas prendre de gants, mais les homicides ne sont pas notre rayon.

– Parce que je pense que la fille a peut-être été tuée à cause de sa liaison avec lui. Et si c'est pour ça qu'on l'a tuée, c'est une affaire en cours. En clair, votre rayon. Du moins, c'est ce que je pensais.

Le temps de deux battements de cœur, puis :

– Pouvez-vous affiner un peu ?

– Je vais essayer. Elle a eu droit à un traitement particulièrement brutal, et au début nous avons pensé qu'elle détenait peut-être quelque chose appartenant à son copain du moment, un certain Herb Feldman.

– Hé, une seconde. Vous parlez de la fille au bord du fleuve ? Sally je-ne-sais-quoi ? La nénette de Feldman ? C'est ça ?

– Oui.

– Je croyais que vous teniez votre tueur ? Quelqu'un a avoué, non ?

– Nous avons un type qui déclarait l'avoir enlevée et mettait le meurtre sur le dos d'un autre. Très à propos, cet autre est mort.

– Voilà. Steuben. Le gars qu'on a découvert dans le coffre de

voiture. Et vous dites que vous n'y croyez pas ?

– Ça ne me plaît pas.

– Et pourquoi ?

Dooley inspira un bon coup.

– Parce que ça sent le truquage. Voilà pourquoi. Le mort étant le coupable numéro un, pour commencer. Steuben était un malfrat. Aucun crime sexuel à son dossier. J'ai vérifié. Ensuite, le prétendu complice se livre. En théorie parce qu'il était terrifié à l'idée de finir comme Steuben.

– Ça ne vous paraît pas crédible ? Ils liquident régulièrement des types qui veulent faire cavalier seul. Et c'est ce qu'il a fait en tuant la fille, non ? Pour nous, c'est clair.

– Sûr. Mais c'est trop commode. Gaines prend trois ans et nous arrêtons de rechercher le vrai tueur.

– Vous avez des raisons précises de croire qu'il s'agit de quelqu'un d'autre ?

– Surtout le style. Mais pas l'ombre d'une preuve.

– Donc, vous y allez à l'intuition.

– Si vous appelez ça comme ça. Écoutez. Vous êtes le FBI. Si la façon dont nous avons traité l'affaire vous satisfait, ce serait une première.

– Non, je ne dirais pas ça.

– Pensez ce que vous voulez. Mais vous avez déjà vu des truquages. Examinez celui-ci et dites-moi si cette histoire vous paraît nette.

Il y eut un silence. Puis ceci :

– Ce n'est pas pour vous contredire, Mike, mais à mon avis, le Bureau ne va pas être plus tenté de dépenser l'argent du contribuable que vous autres. Il enverrait quelqu'un interroger Spain seulement s'il y avait un lien avec une enquête en cours. Une enquête à nous.

– O.K. Peut-être que nous n'avons pas besoin de l'interroger. Vous en savez diablement plus long que moi sur Spain. Peut-être avez-vous un élément qui pourrait me servir.

– Je l'ignore. À quoi pensez-vous ?

– Spain lui a-t-il donné quelque chose à cacher ? De l'argent, une preuve, ce que vous voulez. Je cherche des mobiles.

– Mais ils n'étaient plus ensemble, si ?

- Plus depuis 66. Mais je ne sais pas ce que ça signifie au juste.
- Franchement, je vois mal ces types confier quoi que ce soit à des ex-copines.
- Pas sûr. Comme je vous l'ai dit, j'essaie juste de recueillir le maximum d'informations. Si vous connaissez un lien entre Tommy Spain et Sally Kotowski qui a pu la mettre en danger, j'aimerais le connaître. Vous avez un dossier sur Spain, vous en avez probablement un sur Sally. S'il y a le moindre élément qui puisse expliquer pourquoi on l'a tuée, faites-le-moi savoir.

Il y eut un autre silence. De plusieurs secondes, celui-là.

- C'est un peu vague, dit Gustafson. Mais j'y réfléchirai.
- Vous voulez quelque chose de plus précis ? Vous pourriez vérifier si, par hasard, vous aviez Joe D'Andrea sous surveillance le 2 juin ou à une date voisine. La moindre information sur ses déplacements le jour où Sally s'est fait tuer nous aiderait beaucoup.
- Je peux jeter un œil si ça peut vous dépanner. Mais nous ne passons pas toutes les heures où nous sommes réveillés avec ces bonshommes. Nous ne sommes pas Big Brother.

Dooley dut réprimer un rire.

- O.K., parfait. Tout ce que vous pourrez me dire. Vous pouvez toujours laisser un message au Secteur Six.

Il lui donna le numéro.

- Merci de m'avoir contacté, Mike. Je vais voir ça. Mais n'en attendez pas trop.
 - Je n'attends jamais rien, lui renvoya Dooley.
- Il raccrocha.
- Surtout de vous autres, les mecs...

Ça prenait parfois du temps, mais pas toujours. Dooley contempla le document qu'il tenait en main et se demanda ce qu'il allait bien pouvoir en tirer. Il avait sous les yeux une photocopie qui lui était arrivée dans une enveloppe émanant du bureau du shérif, comté de Sheboygan, dans le Wisconsin. C'était la copie d'une facture de téléphone de Radke's Resort, à Elkhart Lake, Wisconsin, faisant apparaître seize appels longue distance pour le mois de mai 1969. Il avait complètement oublié qu'il avait envoyé un formulaire pour l'obtenir. Et il l'avait sous les yeux.

Sept des seize appels concernaient l'indicatif de zone 312. Chicago. Cinq se répartissaient sur le mois, puis en venaient deux vers la fin, un le 30 et un autre le 31. Au même numéro. Il examina les préfixes et tenta de déterminer vers quelle partie de la ville les appels avaient été dirigés. Il connaissait la plupart des centrales de Chicago, mais pas celles qui avaient traité les deux appels en fin de mois. Il se leva, document en main, pour aller consulter l'annuaire croisé à l'autre bout de la pièce. Il lui fallut environ trente secondes pour trouver le numéro, suivre l'adresse du bout du doigt et la fixer d'un œil mauvais car il la reconnaissait pour s'y être rendu en voiture à la fin juin. Il ferma l'annuaire et regagna son bureau. Sans s'asseoir, il resta encore un moment à fixer la feuille, puis il se dirigea vers la porte du bureau de McCone.

Celui-ci leva les yeux quand il frappa à l'encadrement.

– Michael ! Que puis-je faire pour vous ?

– J'ai reçu ça du shérif de Sheboygan.

Dooley posa la feuille devant McCone, qui la saisit et l'étudia à travers ses verres à double foyer.

– Traduisez-moi, dit-il.

– Elle a appelé *Chez Angelo*.

– Qui a appelé quoi ?

– Sally Kotowski a appelé *Chez Angelo* à Melrose Park. Deux fois. Juste quelques jours avant de disparaître. C'est l'endroit où Gaines a déclaré l'avoir embarquée, avec Steuben, avant de la tuer. Vous vous rappelez ? L'établissement de Ronnie Gallo ?

McCone le regarda par-dessus le bord de ses lunettes.

- Où voulez-vous en venir ?
- Où, je n'en sais rien. Il faudrait que je voie le dossier, c'est tout.
McCone lui tendit la feuille.
- Alors rangez ça dedans.
- Je n'y manquerai pas. (Il prit le document et y donna une pichenette.) Pourquoi a-t-elle téléphoné ?
McCone le fixa d'un regard peu amène.
- Je n'en sais rien. Ça change quelque chose ?
- Aucune idée. En tout cas, la version de Gaines semble étayée. Ça prouve l'existence d'un lien entre elle et l'endroit où il affirme l'avoir vue.
- Parfait. Une réponse à vos doutes ?
Dooley haussa les épaules.
- Je pense simplement que c'est intéressant et que nous n'avons toujours pas la version intégrale. C'est tout. Elle va dans le Wisconsin pour fuir les truands. Ensuite, au bout d'un moment, elle téléphone à ce bar qui grouille de truands. Puis, apparemment, elle revient et y passe une soirée. Et elle se fait tuer. L'enchaînement m'échappe. J'aimerais savoir pourquoi elle est revenue.
McCone ôta ses lunettes et se frotta les yeux avant de le regarder d'un air excédé.
- Moi aussi ! Et j'aimerais aussi savoir pourquoi l'individu qui est passé hier soir sous un train à la station de Granville El était assis sur la voie avec une bouteille de bourbon ! Mais dans un cas comme dans l'autre, il s'agit juste de curiosité malsaine.
Dooley ne broncha pas. Puis il hocha la tête.
- O.K. Je verse ça au dossier, dit-il.
- Vous êtes un bon inspecteur, Michael Dooley, lança McCone dans son dos. Mais je crois qu'on a le bon gars sous les verrous. Franchement.
- C'est vous le patron, lui renvoya Dooley.

*

On les récupérait parfois lorsqu'ils étaient encore frais. C'était

l'idéal, mais presque jamais le cas. Là, le numéro de la maison leur arriva par radio alors qu'ils se trouvaient à quinze cents mètres de l'adresse, et ils débarquèrent pratiquement sur les talons de la police en tenue. Il s'agissait d'une construction à bardeaux surchargée d'ornementations tarabiscotées, à un coin de rue, dans un secteur tranquille du North Side. Juste au nord de Montrose Drive et à l'ouest de Damen Avenue. Une voiture de patrouille stationnait devant, un groupe serré de voisins, surtout des femmes, se pressait sur le trottoir, bras nus et croisés, l'air inquiet. Dooley et Olson se garèrent et descendirent de la voiture. Dooley avait ôté sa veste à cause de la chaleur lourde et humide, mais il la remit sur sa chemisette. Ils gagnèrent sans se presser les marches de la véranda. Les voisins s'écartèrent pour les laisser passer, les conversations à mi-voix s'interrompant un moment.

Un policier passa dans la véranda, s'écarta et leur tint la porte moustiquaire ouverte.

– Droit dans la cuisine au fond, dit-il. Vous ne pouvez pas le rater.

Il était assez vieux pour avoir quelques années d'expérience à son actif et ne semblait pas en être à son premier homicide. On aurait dit qu'il s'ennuyait un peu. À l'intérieur, la maison était immaculée. Les meubles donnaient l'impression d'être dans la famille depuis un certain temps et les doubles-rideaux des grandes fenêtres orientées à l'ouest faisaient écran au soleil de l'après-midi.

Dans la cuisine, rien ne tamisait l'éclat de la lumière. Le linoléum blanc et les petites flaqes écarlates ainsi que les salissures de sang étincelaient. L'autre policier s'était accroupi sur les talons à la manière d'un receveur donnant le signal, coudes sur les genoux et mains jointes, pour être au niveau de la fille assise par terre ; dos contre un bahut, elle tenait le garçon au creux de ses bras. Celui-ci avait les yeux ouverts, mais il n'y avait pas besoin d'être médecin pour voir qu'il était mort. Le sang avait coulé en abondance par les deux trous de ce qui avait été un tee-shirt blanc. Il avait les cheveux noirs, les yeux bleus, et la peau de la même couleur que du gryère ranci.

La fille elle aussi avait les yeux ouverts et fixes, mais le mouvement de sa main droite qui lissait doucement, interminablement, les cheveux du garçon, le regard dans le vide, attestait qu'elle était vivante. Une jolie brune, pas plus de dix-huit ans. Le garçon semblait en avoir un ou deux de plus.

Le policier se releva en grimaçant légèrement quand Dooley entra.

– Elle a pas prononcé un mot, dit-il à voix basse. Je pense qu'elle est en état de choc.

Dooley hochà une fois la tête.

– Il lui faudra une ambulance, non ?

– Elle arrive, dit l'autre policier derrière lui.

– Parfait.

Il contempla la scène. La chaise renversée, la traînée de sang par terre, les traces dans tout ce gâchis, les plantes des pieds nus de la fille, la porte de derrière ouverte. L'odeur des coups de feu s'attardait dans l'air. Il n'y avait aucune arme en vue.

– Que vous ont dit les gens dehors ? demanda-t-il au policier qui les avait fait entrer.

– La voisine a entendu des coups de feu, puis des cris, et elle a téléphoné. Théoriquement, c'est une mère et sa fille qui habitent là. Nous ne savons pas qui est la victime.

– O.K. (Dooley regarda Olson.) Commence à interroger les gens devant. (Au policier :) Avez-vous fouillé la maison ?

– Pas encore.

– Parfait. Ne touchez à rien, vérifiez juste s'il y a quelqu'un.

Les deux policiers échangèrent un regard et quittèrent la cuisine sur les talons d'Olson. Dooley ne bougea pas, le regard sur la fille dont les mains finirent par s'immobiliser sur la joue du garçon.

– Où est votre mère ? demanda Dooley.

Quelques secondes s'écoulèrent. Dooley avait renoncé à obtenir une réponse quand elle parla.

– Je ne sais pas. (Elle continua à fixer le vide un moment.) Je veux mourir, dit-elle.

– Je vous comprends, dit Dooley. Mais ça passera.

Il s'approcha de la porte de derrière et regarda à travers la moustiquaire. Les deux policiers revinrent : il n'y avait personne d'autre dans la maison. Il leur dit de rester dans la cuisine. Il entendait l'ambulance qui remontait le pâté de maisons. Il sortit par la porte de derrière, descendit une volée de marches en béton. Il y avait un jardin avec un arbre unique – le jardin entouré d'une clôture en bois –, un garage à l'arrière du terrain et un portail dans la clôture. Ouvert, le portail. Dooley le franchit et se retrouva dans une allée. Il la remonta lentement, mains dans les poches, en inspectant le sol jusqu'au moment où il arriva à un autre portail ouvert. Il entra dans un autre jardin, trois maisons plus bas en partant de l'angle. Prit une allée

pavée de briques jusqu'à une autre volée de marches en béton. Les monta et jeta un coup d'œil à travers une autre porte moustiquaire.

– Je peux entrer ? cria-t-il.

Comme personne ne répondit, il ouvrit la porte et entra.

– Vous êtes la police ? demanda une des deux femmes assises à la table de la cuisine.

Un gros revolver en acier bleui reposait sur la table devant elle. La femme avait des cheveux gris et l'air calme. Une autre femme, environ du même âge, était assise en face d'elle. Pétrifiée.

– Oui, dit-il. On peut parler dehors un instant ?

La femme ne bougea pas. Ce qu'il lut dans ses yeux ne lui plut pas. Elle ne paraissait pas égarée, mais semblait faire des plans. Il commençait à peine à se pencher, à penser au mouvement tranquille, coulé, qu'il allait faire pour s'emparer de l'arme, quand la femme le devança. Elle la pointa vers le plafond, mais le doigt sur la détente.

– Vous allez m'arrêter ? demanda-t-elle.

– Oui, si j'estime que vous avez commis un crime.

Il réfléchit à toute vitesse. Il était presque certain de pouvoir éviter de prendre une balle, mais presque seulement.

– Cette petite ordure avait engrossé ma fille, reprit la femme, l'arme à la main.

Il hocha la tête.

– Alors, je dirais qu'il l'a cherché.

– Mais vous allez quand même m'arrêter.

– Je n'ai pas le choix.

Elle regarda le revolver, puis elle le regarda, lui, et, l'espace d'une minute déplaisante, il crut qu'elle allait s'en servir, sur lui ou sur elle. Mais elle finit par le lâcher sur la table avec un bruit sourd.

– Je ne crois pas, en effet, dit-elle.

Il glissa l'arme dans sa poche.

– Je vais vous demander de me suivre, dit-il.

La femme se tourna vers sa voisine.

– Je l'ai vraiment fait ce coup-ci. Pas vrai, Peg ?

Les yeux de Peg se révoltèrent, elle se ratatina et commença à chavirer. Il la rattrapa avant qu'elle ne touche le sol.

– Si c’est pas une famille heureuse... (Dooley vida sa tasse de café.)
À côté, la mienne a tout du *Donna Reed Show*¹.

– Comment va la fille ? demanda McCone.

– Ils ont été obligés de la mettre sous sédatifs. Une fois qu’ils lui ont retiré le garçon, elle est devenue folle furieuse. Je pense qu’elle va passer un moment en chambre capitonnée.

– La mère a fait une déposition ?

– Olson est en train de la taper. À voir son calme, elle aurait aussi bien pu lui dicter une recette.

McCone hocha la tête.

– Mettez-moi ça par écrit.

Dooley s’assit et contempla la machine à écrire, incapable de commencer. Il en avait marre. Marre de tout. Il était peut-être temps de se reconvertir. Sa vie consistait à nettoyer le bordel d’autrui. Il était juste le concierge des vies bousillées des gens. Faites confiance à Dooley pour épinglez la ménagère l’arme à la main, mais donnez-lui une véritable enquête et il piétine.

Il détestait ne pas tenir ses engagements. Et il avait fait une promesse à Sally Kotowski. Mais là, il commençait à penser que McCone avait raison, que Billy Gaines avait dit la vérité et que lui avait juste perdu son temps. Sauf que... si Gaines disait la vérité, un mystère subsistait : pourquoi Sally Kotowski avait-elle appelé *Chez Angelo* et pourquoi avait-elle regagné Chicago ?

Au diable toute cette histoire ! Il prit ses messages téléphoniques. Il y en avait trois relatifs à une autre enquête et un de Laura Lindbloom. *Appelez-moi au bar, j’ai peut-être une info*. Il traita d’abord les autres, puis il composa le numéro du *Mad Hatter*. Laura répondit avec le bar en bruit de fond.

– Dooley à l’appareil.

– Oh ! Bonjour ! Je peux vous rappeler d’ici quelques minutes sur un téléphone plus tranquille ?

– Bien sûr. Je ne bouge pas.

La paperasserie le tiendrait occupé pendant une bonne heure. Il raccrocha et se mit à l’œuvre. Il y eut trois appels, dont aucun pour lui. Puis de nouveau Laura, sans bruit de fond.

– C'est le bon moment pour parler ?

– Tout à fait. De quoi s'agit-il ?

– Vous m'avez dit de continuer à réfléchir à ce qui était arrivé à Sally.

– Oui. Vous avez trouvé quelque chose ?

– Je n'en suis pas sûre. Je me suis juste rappelé un truc. Avait-elle des bijoux quand on l'a découverte ?

Il revit Sally gisant dans les hautes herbes.

– Non, rien.

– Elle avait un médaillon qu'elle portait tout le temps. C'était un cadeau de son père et elle y attachait une grande valeur sentimentale. Quand je dis tout le temps, c'est une façon de parler. Elle l'enlevait pour se baigner ou autre. Et naturellement, elle ne pouvait pas le mettre au club. Mais la plupart du temps, elle l'avait sur elle. J'aurais dû m'en souvenir avant, mais je n'y ai pensé qu'aujourd'hui. C'était un point de friction avec Herb. Il ne l'aimait pas et l'empêchait de le porter. Mais je me rappelle qu'elle le portait la dernière fois que je l'ai vue. Je lui en ai parlé et c'est là qu'elle m'a dit qu'elle en avait marre d'Herb. Toujours est-il que ce n'était pas juste une babiole. Il avait de la valeur. Je crois que c'était un bijou de famille. Un médaillon en or en forme de larme et orné de petites perles. Avec une minuscule image de Jésus à l'intérieur. Vous savez bien... une miniature. Je me suis dit que si le tueur l'avait pris, il aurait pu le mettre en gage ou je ne sais quoi. Et que ça pourrait être un indice.

Qu'elle soit ceci ou cela, cette fille avait la tête sur les épaules.

– Vous avez raison. Dommage que je ne l'aie pas su plus tôt.

– Je ne comprends pas pourquoi je n'y ai pas pensé avant. Et j'invente pas au fur et à mesure, vous savez ? Ça me revient par bribes.

– Ne vous inquiétez pas. Mieux vaut tard que jamais.

– Vous pouvez remonter une piste aussi vague ?

– On peut essayer. Il a pu disparaître de mille façons. À commencer par les gamins qui ont découvert le corps. Mais on ne sait jamais.

– S'il ne se trouvait pas dans ses affaires dans le Wisconsin, je parie qu'elle l'avait sur elle. Elle ne l'aurait sûrement pas laissé à sa sœur.

– La sœur a bien mentionné quelques bijoux. On peut y retourner et vérifier avec elle. Je suis certain qu'il ne figurait pas parmi les effets

rapatriés du Wisconsin. Vous avez peut-être mis le doigt sur quelque chose. Bien sûr, le retrouver serait un vrai cauchemar, même si nous avions les effectifs nécessaires à mettre dessus. Je crains que ça ne soit un coup au hasard, au mieux.

– C'est juste une idée que j'ai eue.

– Et je vous en remercie sincèrement.

Il voulait ajouter quelque chose, mais les mots ne lui venaient pas. Laura laissa le silence s'installer deux secondes, puis :

– Je voulais aussi vous dire combien je vous suis reconnaissante de ce que vous faites.

– C'est mon travail.

– D'après ce que vous m'avez dit, ce sont des heures supplémentaires non rémunérées.

– On peut le voir comme ça.

– Je veux dire... on a classé l'affaire, non ?

– C'est exact.

– Mais vous n'abandonnez pas.

Il garda le silence au lieu de lui dire qu'il avait été à deux doigts de le faire.

– Pas encore, dit-il enfin.

– Ça compte beaucoup pour moi, dit-elle. Savoir que quelqu'un prend à cœur ce qui est arrivé à Sally. Peu de gens s'intéressaient à elle. Ça a beaucoup d'importance pour moi que vous vous obstiniez alors que rien ne vous y oblige.

– Je suis têtue, dit-il. Parfois ça rend les gens fous.

– Que faites-vous demain soir ?

– Je travaille, répondit-il avec prudence. Pourquoi ?

– C'est mon anniversaire. J'organise une fête.

– Bon anniversaire. Quel âge avez-vous ?

– Je vais avoir vingt-neuf ans. Vous voulez venir ?

Il ne bougea pas, le combiné à l'oreille, pris entre le besoin irrésistible de rire et celui tout aussi irrésistible de répondre : bon sang oui !

– Je vous l'ai dit, j'ai du travail.

– Je pense qu'on va continuer tard dans la nuit. Vous pourriez passer boire un verre.

Il ne lui dit pas qu'il avait une femme et des enfants à retrouver à la maison, mais :

– Je ne me rappelle même pas quand j'ai eu vingt-neuf ans. Je serais aussi visible qu'une verrue au milieu de la figure.

– Absolument pas ! Un tas de mes amis sont assez vieux pour se rappeler la guerre. On vous demanderait juste de laisser votre arme dans la voiture.

Il rit sans bruit.

– Il faut que je voie. Mais merci. Je suis sensible à l'invitation.

– Je compte sur vous, Dooley.

Elle lui raccrocha à l'oreille.

1- . Sitcom familial de la fin des années 50.

– Hé, p’pa. Pourquoi tu ne te laisses pas pousser des pattes ?

Dans la glace, Dooley vit Frank qui passait la tête dans la salle de bains.

– Parce que je ne veux pas ressembler à un cow-boy de la télé.

Il rinça le rasoir et attaqua une autre portion de joue.

– Tout le monde en a aujourd’hui, insista Frank. Ça te donnerait l’air rudement sympa.

– Je n’ai pas envie d’avoir l’air sympa.

– Franchement, p’pa... T’es pas drôle.

– Tu l’as dit. Je suis un vrai éteignoir.

Frank battit en retraite, hochant la tête d’un air écœuré. Dooley finit de se raser, noua sa cravate, puis descendit à la cuisine et mit la cafetière en route. Dans le journal, il n’y en avait que pour Teddy Kennedy qui tentait de sauver sa carrière, humble et assagi à l’en croire. En attendant, Nixon était à Manille et discutait avec l’individu en charge dans le coin à ce moment-là. Dooley ne gardait pas de bons souvenirs de Manille. Il avait passé février 1945 à la reprendre aux Japs, rue par rue, maison par maison. Il y avait perdu quelques bons amis. Il tourna la page. La Bourse plongeait, le Dow était à son taux le plus bas depuis deux ans. Et une femme du North Side avait abattu le petit ami de sa fille. Là, il était au courant. La situation paraissait calme au Vietnam. Il replia le journal et alla se servir du café. *Pas de nouvelles, bonnes nouvelles*, se dit-il. Mais il savait que ce n’était pas toujours vrai.

*

– Cambriolages, Campbell à l’appareil.

– John, comment ça va ? Mike Dooley à l’appareil.

– Dooley ! Doux Jésus. On ne s’est pas vus depuis un bail ! Toujours au Secteur ?

– Toujours. J’astiquais justement la petite plaque de cuivre qu’on a vissée sur ton siège.

- Ah... celui des chiottes, tu veux dire ?
- Exact. Celui sur lequel tu t’asseyais quand tu écrivais tes poèmes inspirés.
- J’espère qu’il n’a pas bougé.
- Pas d’un poil. Tu crois qu’on se soucie de laver les murs chez nous ?
- C’est bon de savoir qu’il vous reste un souvenir pour ne pas m’oublier. Qu’est-ce que je peux faire pour toi, Mike ?
- J’ai besoin de fourguer des bijoux volés.
- Alors tu as frappé à la bonne porte. Nous offrons les meilleurs prix.
- Sérieusement. Je cherche un bijou qui aurait pu provenir du cou d’une morte. J’ai le descriptif de l’objet et un suspect. J’espère que tu pourras me dire où il a pu le déposer. En admettant qu’il l’ait mis quelque part.
- Peut-être. Mais il y a des millions de receleurs dans la nature.
- Le type auquel je pense appartient à l’Outfit. Il travaille pour la bande de Grand Avenue. C’est une hypothèse, mais je n’ai rien de mieux.
- Un mafieux ? Je ne les savais pas partants pour ce genre de trucs.
- Ma foi, c’est ma meilleure hypothèse pour l’instant. J’espère qu’il a été assez cupide pour laisser une trace.
- Ces types-là sont rudement rapaces, je te l’accorde. Mais rudement prudents aussi.
- Je sais. Voilà ce que je pense. Tu voles le bijou en question à la victime, il te paraît avoir de la valeur, mais tu n’es pas de la partie, c’est pas ta spécialité. Qu’est-ce que tu en fais ?
- Si t’es malin ? Tu le remets à quelqu’un qui s’y connaît. Tu lui soutes le maximum, tu le laisses jouer les receleurs. Si t’es vraiment futé, tu fais le nécessaire pour que l’objet ne sorte pas de la ville. Mais y a pas de règle avec ces lascars. Quelle est sa valeur ?
- Aucune idée. Peut-être limitée. J’ai une informatrice qui pense le contraire, mais ça ne veut rien dire.
- Tu manques de munitions, hein ?
- Exact. Surtout du côté Outfit. Tu as des réseaux, tu as ce truc qui te relie à un meurtre mais qui pourrait te rapporter deux cents dollars.

Qu'est-ce que t'en fais ? J'imagine que le nombre de receleurs à travailler avec l'Oufit est limité. Je veux juste mettre un doigt dans le circuit.

Le silence tomba tandis que Campbell réfléchissait.

– Juste là, je n'ai pas de réponse, Mike. Donne-moi deux jours pour me faire une idée. O.K. ?

– Prends ton temps, répondit Dooley. La fille ne va pas bouger.

*

Il trouva une place à seulement deux rues de la vieille maison victorienne de Cleveland Street. Il resta un moment dans la voiture après avoir éteint le contact, à essayer de savoir jusqu'à quel point il avait envie de débarquer dans la fête. Il ne tenait pas trop à rencontrer une masse d'inconnus qu'il devinait ne pas appartenir exactement à sa tranche d'âge. Mais la perspective de se poser et de boire un gin-tonic en compagnie de Laura Linbloom reléguait aux oubliettes celle de rentrer à la maison et d'avaloir son Jameson seul à la cuisine. Il était sûr d'une chose en tout cas : il ne laisserait pas son arme dans la voiture. L'idée d'ôter sa veste et sa cravate, de ranger son arme et sa plaque dans le compartiment à gants et d'y aller incognito l'avait effleuré une seconde de folie. Mais il s'était empressé de la rejeter. Pas question d'essayer de se faire passer pour qui il n'était pas. Et si ça ne leur plaisait pas, c'était leur problème.

Il avait plu dans l'après-midi, mais la nuit était moite et chaude. Une de ces nuits bénies de la mi-été à Chicago, où les gens traînent dans leurs vérandas, où le son de la télévision et du rock and roll sort des fenêtres ouvertes, où les voitures roulent lentement le long des pâtés de maison, les bras de leurs occupants pendant aux vitres baissées. Il se rappelait les nuits comme celles-ci où son père emmenait toute la famille à Garfield Park pour dormir dehors sous les arbres, le parc rempli de gens qui fuyaient la chaleur emprisonnée dans les appartements des étages supérieurs. C'était il y avait bien des années, avant l'air conditionné. Le monde avait incroyablement changé... Et pour aller où ?

Même à minuit passé, toutes les vitres étaient éclairées dans la vieille maison victorienne. Et la musique nettement plus forte qu'ailleurs. Il leva les yeux vers la tour qui se dessinait à travers les branches des arbres, mais ne vit pas grand-chose. Il pensa sonner à la porte d'entrée, puis jugea qu'il aurait plus vite fait de prendre par le

passage et l'escalier de derrière.

En arrivant en haut des marches, il vit qu'il avait fait le bon choix. Personne n'aurait entendu la sonnette. Il s'arrêta dans l'entrée de l'atelier et son courage faillit l'abandonner. Il avait investi des grottes bourrées de soldats japonais et des appartements pleins de cadavres encore tièdes, mais il hésitait à s'avancer dans cette pièce chaude et peu éclairée, remplie d'artistes qui se convulsaient au rythme de la musique poussée à plein volume. Deux têtes s'étaient tournées vers lui, mais la plupart des gens étaient trop occupés à danser ou à se parler en criant plus fort que la musique pour faire attention à lui. Autant procéder comme il le faisait dans n'importe quelle boîte où l'on s'écrasait, se dit-il.

Il fourra ses mains dans ses poches et se jeta à l'eau. Il avait plaqué un brin de sourire sur son visage pour montrer que ses intentions étaient amicales, mais même : la plupart des regards qui s'arrêtaient sur lui semblaient hésiter entre la stupeur et l'inquiétude. Il avait l'impression d'être un plongeur dans un aquarium. Il s'était presque habitué à voir les cheveux se dresser sur des têtes masculines, mais ce soir-là, c'était Longhair Central ! Il vit un Blanc avec une coiffure afro de la taille d'un ballon de plage. Il aperçut un type qui arborait une chemise à poignets à volants et qui dansait pieds nus avec une femme en minijupe de cuir. La musique beuglait comme un malheureux coincé sous un marteau-pilon. Il joua des coudes vers le fond de la pièce, souriant aux gens et cherchant désespérément Laura. Des invités fumaient, il flaira l'odeur de substances qu'il savait prohibées.

– Vous êtes perdu ? lui cria une femme en chapeau de cow-boy.

Son grand sourire lui parut exprimer un intérêt sincère. Il se pencha vers elle et buta contre le bord de son couvre-chef.

– J'espère que non ! Laura est ici ? cria-t-il à son tour.

– Là-haut ! dit-elle en lui montrant la porte qui conduisait à la tourelle.

Il acquiesça et partit dans la direction indiquée, enjambant un Noir dans les vapes sur un canapé.

Dans l'escalier en colimaçon, le vacarme de la musique s'effaça et il perçut un bruit de voix au-dessus de sa tête. L'air devint plus frais au fur et à mesure qu'il montait. Quand il leva la tête en arrivant en haut, son regard glissa sous une robe. Même dans le noir, il y avait une foule de choses à voir. Cinq ou six personnes occupaient l'espace. Le temps qu'il se joigne à elles, toutes s'étaient tues et figées au milieu d'une phrase, et le dévisageaient. Il ne bougea pas, laissa ses yeux accommoder, et se mordit les doigts de ne pas être rentré droit chez

lui.

– Dooley !

Il n'avait pas vu Laura parce qu'elle se penchait sur ce qui avait été le rebord d'une fenêtre et regardait la vue au-dessus de la cime des arbres. Mais elle s'était retournée en se demandant la raison du silence soudain, et elle s'avança vers lui, bras tendus. Elle lui déposa un baiser rapide sur les lèvres qui le prit complètement au dépourvu et glissa un bras sous le sien.

– Je vous présente mon ami Dooley, lança-t-elle au groupe. Le meilleur policier de Chicago !

Pour un peu, il aurait entendu leurs cheveux se dresser sur leurs têtes à cette annonce. Il y en eut deux qui parurent prêts à se jeter dans le vide.

– C'est pas moi ! s'écria un barbu à sa gauche.

– Alors pas de souci, lui renvoya Dooley en tentant de se mettre au diapason.

Il sentait encore le baiser de Laura sur ses lèvres. Il y avait de l'alcool dedans, mais il n'aurait pas su dire lequel.

– Dooley est super, reprit Laura. S'ils étaient tous comme lui, la vie serait géniale.

La tension retomba tandis qu'il procédait à une tournée de poignées de main et de présentations de noms qu'il oublia aussitôt et distinguait dans l'ombre des visages qu'il ne reconnaîtrait jamais. Quelqu'un lui colla une bouteille de bière fraîche et dégoulinante d'eau dans la main et Laura l'attira vers le rebord de fenêtre qu'elle avait quitté à son arrivée.

Le peintre s'y trouvait. Son bouc s'était un peu étoffé.

– Bienvenue à la Cage aux singes¹ ! dit-il.

– Merci, répondit Dooley. Je crains d'avoir oublié les bananes.

Laura se mit à rire.

– Je suis heureuse que vous soyez là.

– Vous avez remporté le prix du meilleur déguisement, lui lança le peintre.

– Je devais travailler ce soir.

Dooley ne réussissait pas à déchiffrer l'expression du peintre. Il le cherchait ?

– Ça s’est bien passé ? demanda l’artiste. On a fracassé beaucoup de crânes ce soir ?

– Laisse tomber, Danny, lança Laura. Dooley fait partie des chics types.

– C’était juste pour vous compliquer la vie, dit le peintre en guise d’excuse.

Il expédia une tape sur le bras de Dooley, tout sourire, et s’éloigna.

– Il ne m’aime pas beaucoup, n’est-ce pas ? dit Dooley tandis que le peintre se dirigeait vers l’escalier.

– Ne vous en faites pas. C’est Danny, on ne le changera pas. Il est comme ça avec tout le monde. Le tic de l’artiste. L’ironie et tout ce qui va avec.

Dooley médita la chose une seconde ou deux en se demandant ce qui lui échappait.

– Écoutez. J’espère qu’il ne pense pas que je...

En panne de mots.

– Que vous... ?

Les yeux de Laura brillaient. À cinquante centimètres de lui.

– Vous savez... que j’essaie d’empiéter sur son territoire ou je ne sais quoi.

Elle le dévisagea, puis rejeta la tête en arrière et rit.

– Seigneur ! (Elle le reprit par le bras et la familiarité de son geste l’excita en même temps qu’il l’inquiétait un peu.) D’abord, je ne suis pas son territoire. Vous pensiez que nous couchions ensemble ?

Il en avait assez de se sentir idiot parmi ces gens-là.

– Je me posais la question.

– Alors, juste pour vous rassurer : Danny est homosexuel.

– Oh... (Il sentit son QI chuter illico.) O.K.

– Et même si je couchais avec lui, je vous ai invité, alors on se détend.

Il but une longue gorgée de bière.

– D’accord. Je ne sais pas trop ce que je fais ici, c’est tout.

– Ce dont vous avez envie. C’est le but de cette fête. Écoutez, Dooley. Je suis quelqu’un de très tolérant. J’aime les gens et je n’ai pas de préjugés. Je ne vois pas ce qui m’empêcherait d’avoir pour ami un

grand flic costaud et dur à cuire. Dieu sait que j'ai eu mon lot de hippies fumeurs d'herbe !

– Je sais. Je les ai vus en bas.

– Ça vous pose un problème ?

Il réfléchit un instant. Sincèrement.

– Ça le devrait peut-être, mais non. Pas ce soir.

– J'en suis ravie. Venez discuter avec mes amis, conclut-elle en le tirant par le bras.

Les invités avaient compris qu'il n'était pas là pour les épingler. Laura à son côté, il commença à se détendre. Pendant un moment, il fut le centre de l'attention, répondant à des questions qui, à son étonnement, n'étaient pas entièrement hostiles, puis il sortit une bière du bac à glaçons, se redressa et s'aperçut que tout le monde ralliait le bas de l'escalier, le laissant seul avec Laura Lindbloom. Elle se penchait à nouveau sur le rebord de fenêtre, il la rejoignit et resta debout à côté d'elle, légèrement engoncé.

Elle contemplait la ville.

– Je devrais sans doute descendre retrouver mes invités, dit-elle. Mais on est bien ici.

Il avala plusieurs gorgées de bière. Il commençait à se sentir plus à l'aise.

– J'ai oublié de vous dire « bon anniversaire ».

– Il n'est pas trop tard.

– Bon anniversaire.

– Merci. Seigneur, dire que j'ai vingt-neuf ans... Ça paraît si vieux.

– Comment dois-je le prendre ?

– Je ne sais pas. Quel âge avez-vous ?

– Quarante-six ans.

Elle se tourna vers lui.

– Vous êtes bien conservé, pour quarante-six ans.

– Des fois, j'ai l'impression d'en avoir quatre-vingt-six.

Un petit vent joua avec ses cheveux.

– Vous êtes marié ? demanda-t-elle.

– Oui. Depuis vingt et un ans.

– Comment s'appelle votre femme ?

– Rose.

– Des enfants ?

– Trois. J'ai une fille de dix-huit ans qui vient de terminer le lycée et un fils de quinze ans. Et un garçon qui est au Vietnam, dans les marines. Il a presque vingt ans.

– Au Vietnam ? C'est dur.

– On peut le dire.

Il crut que ça allait tuer la conversation. Ils restèrent un moment silencieux.

– Ça vous plaît d'être flic ? demanda enfin Laura.

– C'est un métier comme un autre.

– Il ne vous fiche jamais le cafard ? Ça ne vous déprime jamais de vous occuper de trucs pareils... comme Sally ?

– Je prends mes distances. On s'endurcit avec le temps.

– Vous n'en rêvez jamais ? Je pense que votre boulot me donnerait des cauchemars.

– Je rêve d'un tas de choses. Je fais des cauchemars, mais aussi des rêves agréables.

Elle l'étudiait. Ses yeux se rétrécirent légèrement.

– Vous devez être quelqu'un de très fort.

Il haussa les épaules.

– On s'habitue.

Elle continua de l'étudier. Puis :

– Qu'est-ce qui vous a incité à devenir flic ? Ou bien venez-vous d'une longue lignée de policiers ? Le côté irlandais...

– Non, je suis le premier. Mon père était menuisier. Mais deux de ses cousins travaillaient dans la police. Je ne sais pas. Ça s'est fait comme ça. Après l'armée, j'ai touché à plusieurs trucs. Et puis j'ai posé ma candidature. Ça semblait normal.

– Pourquoi ?

Il réfléchit, le regard au-dessus de la ligne des toits. Il ne l'avait jamais traduit en mots.

– J'ai dû me dire que j'étais déjà sali et qu'il était inutile que

quelqu'un d'autre s'habitue à l'être alors que je l'étais déjà.

Elle plissa le front.

– Comment ça, « sali » ?

– J'avais regardé la mort pendant trois ans. De près. On n'en faisait pas tout un plat au moment où j'ai été démobilisé. J'imagine qu'être flic ne changeait pas grand-chose.

Laura avait le regard grave.

– C'est... je ne sais pas. C'est horrible que vous ayez dû en passer par là.

– Ça, je n'étais pas le seul. Tous ceux avec qui j'avais grandi faisaient la guerre. Certains ne sont pas revenus. Un de mes frères s'est fait tuer.

– Je suis désolée. Vous étiez proches ?

Il haussa les épaules.

– C'était mon frère.

Quelques secondes passèrent. Puis :

– Comment s'appelait-il ?

– Patrick. (Comme elle paraissait attendre la suite, il continua.) Nous étions une vraie blague irlandaise. Pat et Mike. Pat et Mike vont au cinéma. Pat et Mike tapent la balle. Pat et Mike sortent à quatre en amoureux. (Il hocha la tête, tout à ses souvenirs.) C'était mon aîné et je le croyais capable de marcher sur les eaux. Il est entré dans la Navy cet automne-là, juste avant Pearl Harbour. Tout le monde voyait venir la guerre. Il s'est fait tuer dans la mer de Corail.

– Je suis désolée.

– On meurt. Il faut s'y faire.

Bon sang. Deux bières et je commence à tout déballer... Il porta la bouteille à ses lèvres pour s'obliger à se taire.

Laura le fixait avec une attention intense.

– Pleuriez-vous quand vous pensiez à lui ?

Il lui décocha un regard perplexe.

– Quel rapport ?

– Je me demandais juste. Les hommes ont un problème avec les larmes. Mais pleurer fait du bien.

Il avait pleuré à n'en plus pouvoir quand Patrick était mort. Mais il

l'avait fait en secret.

– Pleurer, c'est comme péter, lui lança-t-il avec un petit rire de mépris. Parfois on est bien obligé, mais il n'y a pas de quoi se vanter. Et les gens préfèrent qu'on se retienne.

Un rire silencieux secoua Laura.

– Vous êtes un drôle de bonhomme, Dooley.

Ils restèrent silencieux un moment. À entendre la musique pulser en bas. Et la rumeur creuse de la ville étalée devant eux.

– Et... qu'est-ce que vous faites pour vous amuser ? demanda-t-elle.

Elle avait enfin mis le doigt sur une question qui le faisait sécher. Il dut réfléchir.

– Je n'ai pas le temps de m'amuser beaucoup. J'aime bien le baseball, je crois. De temps en temps, je joue avec mon gamin. Mais je n'ai pas vraiment de temps pour ça.

– C'est triste.

– C'est la vie. Il y a des tonnes de choses qui exigent qu'on s'en occupe.

– Il doit y avoir plus que le travail dans la vie. Surtout dans votre métier.

– Je m'en sors.

Quelques secondes s'écoulèrent.

– Et là ? Vous vous amusez ?

– Vous voulez dire... à vous parler ?

– Oui. À être ici, à une fête. Vous vous amusez ?

– Évidemment.

Elle gardait les yeux sur lui en souriant légèrement, il finit par détourner les siens, vaincu à ce petit jeu.

– C'est bien, dit-elle. Je suis heureuse que vous soyez venu.

Il eut une vision rapide de lui à la table de la cuisine, devant la bouteille de Jameson.

– Moi aussi, dit-il.

Sur la photographie, Milwaukee Phil avait l'air fâché. Une véritable armoire à glace à l'expression féroce, entre deux âges, plus proche du dernier, les cheveux un peu en bataille, flanqué de deux agents du FBI, menotté et agacé qu'on interrompe son petit déjeuner du dimanche. *Le FBI arrête Alderisio pour escroquerie*, claironnait le titre. Dooley avait vu les versions des deux autres quotidiens et il lut celle-là en diagonale. Le chef d'accusation n'avait rien de nouveau. Alderisio avait commis l'arnaque de trop dans une banque de banlieue et quelqu'un avait parlé. Ledit quelqu'un se trouvait en détention préventive sous protection policière avec femme et enfants, précisait le journal.

Il y a intérêt, pensa-t-il en tournant la page. Un hélicoptère avait été abattu au Vietnam et neuf marines avaient péri. Une loterie... Il y a beaucoup de marines là-bas, et beaucoup d'hélicoptères.

Il leva les yeux du journal quand la porte du *diner* s'ouvrit. Il n'avait jamais rencontré Arnold Swallow, mais Katie Conway lui avait donné son signalement au téléphone. « Un morse habillé par un bon tailleur », lui avait-elle dit. Elle ne l'avait pas raté, songea-t-il en le regardant remonter la travée et échanger des salutations avec le type au comptoir tout en adressant un clin d'œil à la serveuse.

Comme il voulait contacter Swallow sans laisser de traces, Dooley avait appelé Katie. Les croisements entre la brigade des Mineurs et celle des Mœurs l'ayant mise en contact avec Arnold Swallow plus souvent qu'à son goût, elle avait été en mesure de lui dire où le coordonnateur des Mœurs de la deuxième permanence du district d'East Chicago avait ses habitudes au déjeuner et à quoi il ressemblait.

Arnold Swallow était un homme de forte stature qui s'amollissait avec l'âge, perdait des cheveux et prenait du poids. Il gardait la façon de marcher du policier et sa manière très particulière d'inspecter une salle, mais il n'avait plus l'allure du pourri qui se salit les mains. S'il avait commencé à rabattre ce qui lui restait de cheveux par-dessus son crâne dénudé, il manquait d'expédients pour camoufler le pneu qui s'arrondissait à la taille. Son seul recours consistait à l'emmitoufler dans un élégant costume gris foncé qui lui donnait plus l'allure d'un banquier que celle d'un représentant de l'ordre. Il s'installa dans un box et prit le menu que lui tendait la serveuse. Comme elle repartait, il la saisit par le poignet et la retint tout en lui disant avec un air de fin renard quelque chose que Dooley n'entendit pas. Elle rit et rejeta la tête en arrière. Le corps secoué par un accès de gaieté, Swallow la

libéra. Le sourire de la fille s'évanouit dès qu'elle eut le dos tourné. Elle gérait une dizaine de Swallow tous les jours.

Dooley quitta son tabouret à l'autre bout du comptoir et s'approcha du box.

– Swallow ? lança-t-il.

Celui-ci se désintéressa du menu.

– Oui ?

– Vous avez une minute ?

– Ça dépend. Vous avez une bonne raison de me déranger pendant que je déjeune ?

– Je vous laisserai en juger. (Il s'assit en face de Swallow.) Vous avez le bonjour de Janet.

C'était une bonne façon de gagner son attention : Swallow s'immobilisa aussitôt, ses yeux s'agrandissant juste un peu avant d'adopter un regard circonspect.

– Qui c'est, cette Janet ? demanda-t-il en écartant le menu.

– C'est ce que je voulais savoir. Qui diable est-elle pour qu'un gars coure le risque de se faire couper les couilles pour des galipettes dans le foin ? Ce doit être une fichue baiseuse.

Quelques tics de la pendule s'égrenèrent. Swallow reprit un peu du poil de la bête.

– Je ne connais pas de Janet.

Dooley sourit.

– Ah ? O.K. Désolé. Je dois me tromper de gars. Je vais juste appeler mon ami italien pour lui dire que la rumeur n'est pas fondée et qu'il peut oublier ce qu'on lui a dit sur un Arnie Swallow qui aurait tringlé Janet en douce.

Swallow aspira brusquement une grande quantité d'air par le nez, narines dilatées, ses épaules se soulevant avec effort. Puis il souffla et dit :

– Et vous, vous êtes... ?

– Dooley. (Il fouilla sa poche et sortit sa plaque.) Homicides, Secteur Six.

Le front de Swallow se plissa.

– Homicides ?

– Exact. Pas les Affaires internes¹, pas le Renseignement. Juste les bons vieux Homicides. Mais si moi, je sais, vous avez intérêt à vous demander qui d'autre est au courant.

Swallow médita la chose – le marin qui regarde ses camarades de bord gréer l'échelle de coupée. Ses yeux se détournèrent un instant et Dooley le vit réfléchir sérieusement aux grands bavards. L'air soudain mauvais, il revint à Dooley.

– Que diable voulez-vous de moi ?

– Des réponses. Je veux quelques réponses, Arnie. J'ai une morte entre les mains et des questions auxquelles je ne peux pas répondre.

– Je ne connais aucune morte.

– Celle-là, vous la connaissez. Vous vous souvenez de Sally Kotowski ?

– Vous parlez de qui, bordel ? Je ne connais pas de Sally.

– Votre copain Tommy Spain la connaissait très bien, lui.

– Bon Dieu, ça fait trois ans que j'ai pas vu Tommy !

– Ça doit être dans ces eaux-là. Ils étaient ensemble à l'époque.

Swallow cligna plusieurs fois des yeux.

– Vous voulez dire... la bunny ? Cette nana-là ?

– Tout juste. Vous savez qu'elle s'est fait tuer ?

– Non, je l'ignorais. Vous croyez que je suis les faits et gestes des ex-copines de Tommy ? Je n'y arrive même pas avec les miennes.

– Celle-ci était dans les journaux. Vous vous rappelez la fille sur la berge ? C'était Sally.

Swallow réfléchit une seconde et ses yeux s'agrandirent un peu plus.

– Le dossier a été classé, bon sang !

– Le dossier, c'est de la pure connerie.

– On s'en fout. C'est une affaire élucidée.

– Pas pour ce qui me concerne.

– Mais... vous cherchez quoi ? Des problèmes ? Affaire classée, on passe à la suivante, bon Dieu ! Qu'est-ce qui vous fait jouer les justiciers ?

Dooley connaissait le Manuel Arnold Swallow de l'École de police et ne l'avait jamais tenu en haute estime.

– L'affaire pue et je vais l'élucider dans les règles.

Swallow se cala contre son dossier, les paupières tombant un peu. Puis il retrouva son aplomb.

– Je vois. Vous travaillez au noir. Sans l'aval de personne. Vous n'avez strictement rien, pas vrai ?

– Si, vous. Vous dans un appartement de Goeth Street où vous n'auriez pas dû être, Arnie. Voilà ce que j'ai. Vous pouvez contacter mon chef si ça vous dit, et je serai baisé. Mais je n'en aurai rien à faire parce que lorsque je décrocherai le téléphone, c'est vous qui le serez. Et pas qu'un peu.

Swallow prit une nouvelle inspiration. Brutale. Dooley avait trouvé le bon bouton.

– Je ne sais pas ce que vous cherchez. Je vous l'ai dit : Tommy et moi, c'est de l'histoire ancienne. Tommy est en taule, bon sang !

– Comme vous dites. Et il n'y a pas de meilleur alibi, hein ? Mais je ne pense pas que Tommy ait tué qui que ce soit. Vous non plus d'ailleurs. En fait, je sais qui a tué Sally. Ce qu'il me faut, c'est la raison. Et j'ai besoin que vous me le disiez.

– Et comment je pourrais ?

Dooley se pencha sur la table.

– Sally a été tuée parce que Tommy Spain lui a remis quelque chose à cacher. Je veux savoir quoi et je pense que vous pouvez me le dire, et que, dans le cas contraire, vous pouvez amener Tommy à vous le dire, et que, s'il refuse, vous vous démerdez parce que là, on fera passer le mot sur Janet et vous. Est-ce clair ?

Swallow avait perdu toute sa couleur.

– Vous me demandez l'impossible.

– Pouvez-vous joindre Spain au téléphone ? Lui écrire une lettre ?

– Il ne me dira rien. Vous rigolez ou quoi ?

– Votre vieux pote ? Il laisserait des types vous suspendre à un crochet de boucher avant de vous dire ce que vous avez besoin de savoir ! Je ne crois pas.

Swallow prit de nouveau une grande inspiration, par la bouche cette fois, et lorsqu'il souffla, ses joues se gonflèrent comme celles de Dizzie Gillespie. Il gratifia Dooley d'un regard assassin.

– Écoutez... Vous avez tout faux. Je vais vous dire de quoi il retourne. Tommy et moi étions associés, mais Tommy vit sa vie. (Il se

pencha à son tour vers Dooley, son visage à trente centimètres du sien.) Je ne joue pas dans sa ligue, dit-il à peine plus fort que s'il chuchotait. Vu ? Si Tommy Spain devait choisir entre moi et ce qui compte pour lui, il me jetterait comme un vieux Kleenex. Vous voyez le tableau ?

Dooley hocha la tête.

– Je comprends, dit-il. Vous ne pouvez pas m'aider. C'est vraiment dommage. Bonne chance avec le croc de boucher, Arnie.

Il quitta le box et se dirigea vers la porte, mais ne sortit pas du restaurant. Il s'arrêta au téléphone de l'entrée et glissa une pièce dans la fente. Commença à composer le numéro, lentement, résolument. Du coin de l'œil, il vit Arnold Swallow quitter le box, tendre le menu à la serveuse et venir vers lui. Dooley avait fini de composer le numéro d'un marchand de tapis qui faisait une tonne de publicité à la télévision et écoutait les sonneries s'égrener à l'autre bout de la ligne lorsque Swallow arriva à sa hauteur.

– Raccrochez ce putain de téléphone, dit-il.

Dooley raccrocha et récupéra sa pièce. Dehors, sur le trottoir, Swallow alluma une cigarette et le fixa avec une concentration hors du commun.

– Je vais vous dire ce que je peux. Mais n'attendez pas que je fasse des miracles.

Dooley le laissa mariner un bon moment sans bouger, le regard fixé sur lui.

– Alors..., dit-il enfin. Qu'est-ce qui compte tellement pour Tommy Spain ?

D'un geste de sa cigarette, Swallow lui fit signe de le suivre et s'engagea dans Division Street, vers l'ouest.

– L'influence.

– Sur qui ?

– N'importe qui. Tout le monde. Il y travaille depuis longtemps.

– Quel type d'influence ?

Swallow marchait, la cigarette à la bouche.

– Des bandes enregistrées, dit-il, sa cigarette lui cachant les lèvres. Tommy enregistrait beaucoup d'entretiens. Il avait un spécialiste des écoutes qui l'aidait.

– Son nom ?

– Un certain Dave Dovotny. Il ne vous sera d’aucun secours. Il se contentait de placer les micros et de recueillir les bandes. Tommy ne lui parlait de rien.

– Et s’il les écoutait de temps en temps pour son compte personnel ? Où je peux le trouver ?

– Pour le moment, en prison. À Terre Haute, pour une inculpation fédérale quelconque.

– Qu’avaient-ils donc tous les deux qui aurait pu amener à tuer une fille ?

– Je ne sais pas. Ce ne serait que des hypothèses.

– Allez-y.

Swallow expédia de la cendre sur le trottoir.

– Vous en voulez une ? Allez, au choix. Commencez par le gouverneur.

– Qui ça ? Ogilvie ?

– Tout juste. Il a engagé Tommy quand il était shérif. Ça n’est pas passé inaperçu.

– Je m’en souviens. Qu’avait-il sur lui ?

– Je ne sais pas.

– Ne me racontez pas de conneries.

– Je ne vous en raconte pas. Tout ce que Tommy m’a dit, c’est qu’il n’avait pas de souci à se faire, qu’Ogilvie marcherait. Il est sorti d’une réunion en me disant : « Ça y est, c’est fait. » Je ne tenais pas à en savoir plus. Quel intérêt ? Je me suis dit qu’il avait un élément compromettant de la période où Ogilvie travaillait avec les Feds, un marché pourri ou autre. On ne savait jamais avec Tommy. Il avait de la ressource. Il avait toujours des casseroles sur les gens.

– Vous essayez de me dire que le gouverneur Ogilvie a fait tuer Sally pour se couvrir ?

– Grands dieux, non ! Pas Ogilvie ! Réfléchissez. Vous avez un truc sur un politicard, c’est comme des devises. Ça s’échange, ça s’achète, ça se vend. Et ça se vole. N’importe qui sachant que Tommy avait ça pouvait être intéressé.

– Creusez l’hypothèse. Qui le savait ?

– Tous ceux qu’il avait essayé de convaincre de l’utiliser ou de l’acheter. Je ne sais pas ce que Tommy a concocté ces trois dernières

années. Et Ogilvie est juste le premier nom qui m'est venu à l'esprit, comme ça, sans réfléchir. Tommy aurait aussi bien pu avoir un truc sur Nixon au lit avec le pape.

Dooley savait qu'il y avait des limites à ne pas franchir. Quand on pousse trop un type prêt à tout, la situation peut devenir imprévisible.

– À vous de jouer, dit-il.

– Hein ?

– Trouvez ce qu'on voulait obtenir de Sally. Trouvez-le et l'autre copain de Janet n'aura aucune raison d'entendre parler de vous. Procédez comme vous l'entendez, mais trouvez.

Swallow pila net sur le trottoir et le fixa d'un regard féroce.

– Dooley, laissez-moi vous dire un truc : il n'y a pas pires chieurs au monde que les individus comme vous. Depuis combien de temps êtes-vous dans la police ?

– Assez longtemps pour en avoir assez des policiers de votre espèce.

Swallow hocha la tête et aspira une bouffée de sa cigarette.

– Vous êtes grand, vous devriez savoir. Vous semez la merde et vous risquez de le regretter.

– C'est toute l'histoire de ma vie, lui renvoya Dooley.

*

– Tu es célèbre, Dooley. (Olson fit glisser le journal sur le bureau.) *L'inspecteur Michael Dooley de l'unité des Homicides de Damen Avenue.* Tu fais la pige au sergent Preston de la police montée.

– J'ai vu ça ce matin. (Dooley arrangea sa veste sur le dossier du siège et s'assit.) Pour une fois que j'ai mon nom dans le journal, je n'ai rien fait. Sauf me montrer.

Olson prit l'air blessé pour le bénéfice des inspecteurs qui les observaient.

– Et moi ? Je me sens comment à ton avis ? J'y étais aussi ! Or tu remarqueras qu'il ne dit rien d'un « inspecteur Peter Olson ».

– Tu tapais le rapport quand le gars a cherché quelqu'un à interviewer. Si tu veux ton nom dans le journal, apprend à tout lâcher et commence à te pomponner quand les reporters se manifestent.

– N'empêche que tu aurais pu avoir un mot sympa sur moi. « Mon

coéquipier Olson, ici présent, qui m'a épaulé vaillamment pendant que le suspect passait aux aveux... »

Kowalczyk se pencha sur le bureau, un café à la main.

– C'est le gars qui a buté sa femme et sa copine dans Argyle Street ?

Dooley tapota la photo.

– Ouais, une affaire pas commode. On arrive, le gars est assis dans un fauteuil dans le séjour. Il nous lâche : « Ravi de vous voir. Je viens de tuer deux bonnes femmes. » Elles étaient dans la chambre à coucher. Elles avaient fait les bagages pour l'épouse qui se taillait, il arrive, il les trouve. Il nous a dit : « J'ai juste pété les plombs. » On n'a eu qu'à rester là, à l'écouter. C'est comme ça que je les aime... L'affaire qui s'auto-élucide.

Le téléphone sonna. Nyman décrocha.

– Dooley ! brailla-t-il à l'autre bout de la salle.

C'était Haggerty.

– On vit une période passionnante, dit celui-ci après un échange de plaisanteries. Tu as vu ce qui est arrivé à Alderisio ?

– Ouais. Ils vont arriver à lui coller ça sur le dos ?

– Si le témoin reste assez longtemps de ce monde, ils devraient. Les Feds ont la grosse artillerie.

– C'est ce que j'entends dire. Tu as quelque chose pour moi ?

– Oui. Important, je ne sais pas. Tu m'as posé des questions sur Tommy Spain. Je suis allé voir ce qu'on avait sur lui. Il est rentré du Mexique il y a deux ans et s'est retrouvé sous inculpation fédérale en moins de quelques semaines.

– Mmm...

– En fait, nous l'avions mis quelques jours sous surveillance en découvrant qu'il était rentré. Et devine avec qui il a dîné le surlendemain de son retour ?

– Sally Kotowski.

– Dis-moi, tu as l'esprit vif aujourd'hui ! Tout juste, ils ont dîné au *Pump Room* et elle a passé deux heures dans sa chambre à l'hôtel.

– Tu plaisantes.

– Pas du tout ! Elle a été suivie jusqu'à son appartement et identifiée après l'attraction de la soirée.

– Rien qui indique qu'il lui aurait remis quelque chose ?

– En tout cas, ce n'est pas mentionné. Mais nous n'avons pas pu entrer dans la chambre. Et probable qu'elle avait un sac. Mais c'est juste une hypothèse.

– Mmm... Merci, c'est du bon travail. Autre chose d'intéressant sur Spain ?

– Rien qui renvoie sur Sally. Tu ne vois toujours pas Chuck Steuben comme auteur du meurtre ?

– Exact. Tu veux que je te dise ? Joe D'Andrea me plaît toujours autant.

– Tu ne nous fais pas un petit coup d'obsession, hein ? Joe est coutumier du fait.

– Là n'est pas la question. C'est juste que je n'aime pas son alibi et que si je n'ai jamais été très enthousiaste, c'est parce que Gaines s'est manifesté tout d'un coup.

– Et donc, tu t'y mets dès maintenant ? Tu manques pas d'ambition.

– Je suis juste têtu... Une question : avec qui travaille Joe D'Andrea ? Je parle du sale boulot. D'après moi, ils étaient deux. Au moins. Elle s'est forcément débattue comme une malheureuse. Je pense qu'il faut être deux pour maintenir quelqu'un comme on l'a fait. Du coup, je me demandais... Mad Dog a-t-il quelqu'un avec qui il aime travailler ? Qui tient les victimes pendant qu'il cogne ? Je me disais que c'est plus dur d'avoir un alibi pour deux que pour un.

– Ma foi, c'est une bonne question. Il a beaucoup travaillé avec Dogbreath² DiCarlo, jusqu'au jour où DiCarlo est mort, il y a deux ans de ça.

– Dogbreath ?

– Tu ne l'as jamais rencontré ? Ça correspondrait, crois-moi. Qu'importe. Le bruit court que Joe aurait récemment fait appel à un jeune pour l'aider aux collectes. Un certain Tony Messino. Un gars plein d'avenir... une peine de prison à Joliet pour vol de voiture et la réputation d'exploser à la première étincelle. Le genre de Joe. Nous le tenions à l'œil pour un méchant tabassage près de Harlem Street et de Grand Avenue l'an dernier, mais impossible de le cueillir. Le temps qu'on enlève les fils de la mâchoire de la victime, elle avait jugé qu'elle n'avait pas vraiment besoin de parler. On dit qu'il aime faire souffrir. À mon avis, D'Andrea le prépare à prendre le contrôle de la société familiale.

– Intéressant. D'après D'Andrea, Messino serait susceptible de confirmer son alibi. J'imagine que vous n'avez pas de rapports de

surveillance sur lui ?

– Je vérifie et je te rappelle.

– O.K. En attendant, où puis-je trouver Messino si je décidais d'avoir une petite conversation avec lui ?

– Le mieux, c'est de réessayer l'*Armory Lounge*. Ou alors le Club social italo-américain au 1246 Grand Avenue. Il y passe la majeure partie de son temps.

Dooley prit note.

– Merci, Ed. J'apprécie ton aide.

– Tout le plaisir est pour moi. Salue Tony de ma part !

– Je n'y manquerai pas.

Après avoir raccroché, Dooley fixa la fenêtre pendant un moment, puis il alla fouiller la corbeille dans laquelle on avait jeté un *Daily News*. Il récupéra le quotidien et chercha l'article sur l'arrestation d'Alderisio. Et voilà... La liste des individus cités dans le mandat fédéral comme fréquentant souvent les séances hebdomadaires d'Alderisio : Joseph Lombardo, Charles Nicoletti, Jackie Cerone, Frankie Schweih. Un *Who's Who* de l'Outfit. Et tout en bas de la liste, Tony Messino.

Il remit le journal dans la corbeille. Un gars plein d'avenir, ce mec. Sans déconner.

*

Dooley entra dans le garage et se figea. Rose se tenait là en peignoir, le visage angoissé. Sa première idée fut *Kevin est mort*. Mais il ne lut rien d'aussi terrible dans son expression. *Blessé*, fut la seconde. Puis elle dit : « Kathleen n'est pas encore rentrée », et il se sentit un instant en pleine confusion mentale, le soulagement et la panique se télescopant dans son esprit brouillé par la fatigue.

– Où est-elle allée ? demanda-t-il en lâchant sa serviette sur la table.

– Elle est sortie avec Donna voir un film, puis elle a appelé pour dire qu'elles avaient rencontré des garçons qu'elles connaissaient et qu'ils allaient manger quelque chose. Je lui ai dit d'être rentrée pour 23 heures.

Inutile de regarder sa montre. Il savait qu'il était 1 heure passée.

– Tu as téléphoné chez Donna ?

– Oui. J'ai réveillé son père. Il m'a dit que Donna ne l'avait pas prévenu, mais il ne s'inquiétait pas plus que ça. Il ne paraissait pas penser que minuit était très tard. J'ai eu l'impression que chez eux, ils sont un peu moins stricts que nous.

– Qui sont ces garçons qu'elles ont rencontrés ?

– Elle ne me l'a pas dit.

– Bon sang, Rose ! Tu aurais dû lui poser la question ! Tu ne peux quand même pas la laisser sortir comme ça ! (Il se pencha sur le plan de travail, la tête baissée. Il ne manquait plus que ça.) Combien de garçons ? Deux, trois ?

– Je ne sais pas. Et ne me crie pas dessus, Michael. S'il te plaît.

Il leva les yeux et vit qu'elle était au bord des larmes, droite et raide, bras croisés. Il se redressa et poussa un soupir.

– D'accord. Probable qu'il ne lui est rien arrivé. Si elle était avec Donna, c'est déjà ça. À quel cinéma sont-elles allées ?

– Au Gateway. Quand elle a appelé, elle a dit qu'ils allaient se trouver quelque chose à manger près du cinéma.

– Le Gateway. Voyons voir. Dans Lawrence Avenue ? O.K.

Il se disait qu'il n'y avait aucune raison de s'affoler, mais le policier en lui se rappelait toutes les filles sérieuses qui étaient sorties se faire une petite bouffe avec un garçon et avaient atterri dans un dossier d'enquête. Réaliste, il savait qu'il pouvait seulement prendre son mal en patience, mais le père qu'il était s'en sentait incapable.

– Je peux appeler le district de là-bas et voir s'ils ont entendu parler de quelque chose. Quel genre de voiture avaient ces garçons ?

– Donna est passée la prendre. Ils devraient être dans sa voiture à elle.

– Ça me rassure. Elle roule en quoi ?

– Je ne sais pas.

– Tu ne l'as pas vue remonter l'allée ?

– Michael, dit-elle d'un ton las, je ne suis pas flic. Les gens normaux ne regardent pas par la fenêtre pour noter la marque et le numéro de la plaque d'immatriculation chaque fois que quelqu'un arrive.

– O.K. Ne t'énerve pas. Je ne suis pas en colère contre toi. Quel est le numéro de Donna ?

– Il est sur le tableau d'affichage à côté du téléphone. Un morceau

de papier jaune.

Dooley passa le tableau en revue avant de trouver le numéro. Il était tellement vanné qu'il put à peine soulever le combiné. Il commençait à composer le numéro quand Rose lâcha sèchement :

– Elle arrive. Je crois que c'est elle.

Des phares trouèrent la fenêtre quand une voiture s'engagea dans l'allée. Il raccrocha et gagna le couloir qui conduisait à la porte d'entrée.

Quand il sortit dans la véranda, Kathleen s'éloignait de la vitre côté conducteur d'une Impala de quatre ou cinq ans d'âge. Il entendit son rire, et aussi une voix masculine à l'intérieur de la voiture. Elle traversa la pelouse d'un pas alerte, ses jambes blanches rayant l'obscurité. Et s'arrêta net quand elle le vit.

– Désolée, je suis en retard, dit-elle, le souffle soudain coupé et les yeux écarquillés quand il la dépassa.

– Rentre, lui ordonna-t-il.

L'Impala avait commencé à quitter l'allée en marche arrière. Il se mit à courir.

– Papa ! cria Kathleen, la voix tendue à se rompre.

La voiture tourna dans la rue et tangua sur ses suspensions tandis que le conducteur freinait et passait en première, mais Dooley fut plus rapide que lui. Il se planta devant la voiture et abattit son poing sur le capot au moment où elle se remettait en marche, obligeant le conducteur à freiner à mort.

– Putain ! lâcha le garçon au volant.

– On ne bouge pas !

Dooley contourna lentement l'avant de la voiture jusqu'à la portière du conducteur et se pencha par la vitre. Ils étaient deux. Les deux avec des cheveux largement sous les oreilles. Dooley n'en revenait pas que sa fille soit montée en voiture avec de pareilles épaves. Le conducteur avait un tee-shirt avec un paquet de cigarettes dans la poche, et celui assis à la place du passager un bandeau autour de la tête. Tonto à la télé.

– Où êtes-vous allés avec ma fille ? leur lança-t-il.

– Putain, mec ! On se calme !

Le conducteur tentait de crâner, mais sa voix tremblait un peu.

– C'est toi qui te calmes. Tu as vu l'heure ?

– Relax Jack !

– Si tu fais encore le malin, je te sors de cette voiture et je te fesse.
Où est Donna ?

– Hé... (Le gamin perdait son assurance de seconde en seconde, prenant l'engueulade de Dooley en pleine figure.) Elle est rentrée avec sa voiture à elle. J'ai dit que je ramenait Kathy parce que c'était sur mon chemin.

– Où étiez-vous pendant tout ce temps ?

– À Montrose Harbor.

– Ce parc est fermé la nuit. Qu'est-ce que vous y foutiez ?

– Vous êtes quoi ? Flic ?

Dooley s'apprêtait à pulvériser le gamin quand son copain se pencha en travers du siège.

– Sincèrement, monsieur Dooley, nous n'avons rien fait de mal. On est juste restés assis au bord du lac et on n'a pas vu le temps passer.

Celui-là ressemblait à un épouvantail, mais au moins il s'exprimait comme un être humain. Dooley le fusilla du regard. Il entendit la porte d'entrée de la maison claquer.

– Comment t'appelles-tu ?

– Paul McKenna. J'étais en classe à Saint-Tarcissus. C'est là que j'ai fait la connaissance de Donna et de Kathy.

Subitement, la colère de Dooley était retombée. Sa fille était en sécurité et il n'allait pas changer ces deux lavettes en hommes en leur aboyant dessus.

– Tu as une montre, Paul ?

– Non, monsieur.

– Eh bien c'est le moment de songer à t'en trouver une. Et maintenant, filez et rentrez chez vous.

Dooley préféra ne pas entendre le grincement des pneus de l'Impala qui s'éloignait en trombe. Quand il rentra dans la maison, il n'y avait personne en vue et le silence n'aurait rien de bon. Il découvrit Rose assise sur la marche supérieure de l'escalier, le menton dans la main.

– Elle est dans sa chambre, dit-elle à voix basse. Elle a déjà eu droit à un sermon.

– Ça ne lui fera pas de mal de le réentendre.

Il frappa à la porte de Kathleen, mais ne se soucia pas d'attendre

une réponse. Lorsqu'il poussa la porte, elle était sur son lit. Elle leva la tête.

- Va-t'en, dit-elle.
- Tu ne me parles pas de cette façon.
- Eh bien, si.
- Fais attention sinon tu te prends une gifle.
- C'est la seule chose que tu comprends, hein ?
- C'est-à-dire ?
- La violence... Bousculer les gens.

Il ouvrit et ferma plusieurs fois la bouche sans que rien n'en sorte. Il sentit la pression monter en lui comme la vapeur dans une chaudière. Il n'avait pas les mots pour expliquer les choses à cette petite fille. Il avait envie de la frapper pour sa bêtise, de la secouer à l'en faire loucher. Elle le regardait le visage maussade, maculé de larmes. Il ne retrouvait plus sa fille nulle part.

- Tu n'as pas la moindre idée de ce que je comprends, dit-il enfin.

Il crut qu'elle allait amorcer une dispute, mais elle laissa seulement retomber sa tête dans ses bras.

- Ni toi la moindre idée de qui je suis.

Il resta un long moment à la fixer. Elle l'avait blessé et il voulait la blesser en retour, mais les mots lui échappaient.

– Tu peux être qui tu veux, dit-il enfin, mais j'espère que tu te plais ici. Parce que tu vas passer beaucoup de temps dans cette maison le mois prochain.

Il se tourna brusquement et quitta la chambre.

- Je te déteste, dit-elle dans son dos.

1- . Pour Internal Division Affairs, soit l'Inspection générale de la police.

2- . Soit « haleine de chien ».

Nixon se trouvait à Saigon à discuter de tout et de rien avec Thieu dans un palais climatisé. Cependant qu'au nord, pas loin de la zone démilitarisée, trois marines avaient péri dans une attaque nocturne. Dooley avait le sentiment que le président voyait le pays sous un jour très différent de celui de son fils Kevin. Les Cubs avaient battu les Giants¹ et comptaient quatre jeux et demi d'avance sur les Mets. Willie Mays avait été blessé dans une collision sur la plaque.

La porte du bureau privé s'ouvrit et un jeune en sortit, aussi voûté que s'il portait le poids du monde sur ses épaules. Dix-huit ans à tout casser, les cheveux mi-longs, un jean et une chemise lâche à motifs indiens. Il était suivi d'un homme et d'une femme plus âgés, assez vieux pour être ses parents. L'homme était vêtu d'un complet veston, mais ne semblait pas l'habiter. La femme affichait une mine soucieuse. Une quatrième personne se tenait dans l'ouverture de la porte, un homme en bras de chemise mais avec une cravate et un élégant pantalon de ville bleu foncé.

– Je suis sérieux pour la coupe de cheveux, dit-il. Les juges sont sensibles à une allure soignée.

– Ce sera fait, dit le type le plus vieux en expédiant un regard furibard au garçon. Je les lui couperai moi-même.

Dooley posa le journal et regarda l'avocat raccompagner l'heureuse famille dans l'entrée. Lorsqu'elle fut partie, il se leva pour lui serrer la main.

– Monsieur Dooley ? Bernie Shapiro. Désolé de vous avoir fait attendre, dit l'avocat. Nous passons au tribunal demain. Ce garçon a été assez bête pour se faire prendre avec un sachet de marijuana sur le siège à côté de lui. Je vais avoir un mal de chien à lui éviter un séjour à Stateville.

Dooley n'éprouvait pas trop de compassion pour les consommateurs de drogue, mais il hocha la tête à l'idée de ce qu'un gamin de ce genre subirait dans un quartier pénitentiaire à Stateville, même avec une coupe réglementaire.

– Une bonne fessée et un séjour à l'armée feraient aussi bien l'affaire, dit-il.

– C'est une façon de voir les choses, j'imagine.

Shapiro le fit entrer dans une pièce meublée d'étagères sur

lesquelles s'alignaient des livres de droit, d'un bureau fonctionnel et de quelques chaises en bois posées sur un tapis usé. Une fenêtre donnait sur les rails du métro aérien et, derrière, le panorama crasseux et sordide du South Loop. Il fit signe à Dooley de prendre un siège.

– Votre coup de téléphone m'a rappelé des souvenirs, dit-il en s'installant derrière le bureau. Une époque trépidante et des bandes d'escrocs. Ça me manque un peu de temps en temps. Pas trop.

Dooley l'étudia une seconde : fringant, âge moyen, yeux foncés, cheveux argentés, pattes soignées lui descendant jusqu'aux oreilles.

– Vous n'avez pas eu trop de mal à mettre les voiles ? Je ne pensais pas que vous réussiriez à vous en tirer comme ça

– Je n'ai pas mis les voiles. (Le visage de Shapiro se durcit un moment.) Il existait une certaine... entente, disons. Tant que je me contente de représenter des petits consommateurs de drogue dans un bureau à loyer modeste de South Wabash, personne ne va me chercher d'ennuis. Mais je crains ne jamais faire la fierté de ma pauvre veuve de mère en devenant juge. Pas dans cette ville.

Dooley hocha la tête.

– Puig m'a dit que vous étiez trop honnête pour prospérer.

Shapiro sourit.

– C'est un compliment, j'imagine. Et maintenant, que puis-je vous dire sur Tommy Spain ?

Dooley avait essayé divers angles d'approche pour expliquer ses recherches, mais il en avait assez de tourner autour du pot.

– Ce qu'il a à cacher.

Shapiro rit.

– Autant demander ce que Sears a à vendre. C'est tout un catalogue. De quel rayon s'agit-il ?

– Son ex-petite amie vient de se faire tuer après avoir subi des sévices d'une rare brutalité. À première vue, quelqu'un cherchait à obtenir quelque chose. Pour autant que nous puissions dire, l'Outfit l'a liquidée et a maquillé le coup. Ils se sont donné du mal. Et le seul élément important que nous ayons trouvé dans ses antécédents est Tommy Spain.

– Je vois. (Front plissé, Shapiro réfléchit quelques secondes.) Ma foi, Spain a toujours su utiliser les gens. À commencer par sa femme, et cela ne me surprendrait pas qu'il en ait fait autant avec une petite amie.

- J'ignorais qu'il avait une femme.
- Il était marié quand je l'ai connu. Mais je me rappelle avoir entendu dire qu'il avait divorcé.
- Que voulez-vous dire par « utilisé » ?
- Il lui demandait de garder de l'argent pour lui, d'ouvrir des comptes bancaires, ce genre de choses.
- Intéressant. C'est le genre de choses qui a dû causer des ennuis à la petite amie.
- Ça se pourrait. Quant à votre première question, Tommy Spain a des trucs compromettants sur tout le monde. Il joue depuis si longtemps sur les deux tableaux que je ne suis pas sûr qu'il sache dans quel camp il est vraiment. La seule constante est qu'il prend toujours ses précautions. Il garde toujours un as dans sa manche.
- C'est ce que j'ai appris. Puig me dit que vous l'avez rencontré à Cuba ?
- En effet. Au bon vieux temps, avant que notre ami Fidel en fasse un paradis socialiste. À l'époque, c'était un autre genre d'Eden.
- Et vous y étiez allé avec Giancana ?

Shapiro eut un grand sourire.

– Puig vous l'a raconté ? Non, pas exactement. J'y suis descendu avec la Mid-America Hotel Corporation. J'avais une bonne connaissance de l'espagnol pour être allé à Panama pendant la guerre, et ils avaient besoin d'un avocat dans les lieux pour s'occuper à l'occasion de leurs biens cubains. Mid-America possédait trois hôtels à Cuba avant que Castro n'arrive et ne fiche tout le monde dehors. J'ai passé pas mal de temps à Cuba en 57 et 58. Et en effet, je suis tombé sur Giancana à deux ou trois reprises. Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre qui était derrière la Mid-America Hotel Corporation.

– L'organisation de Giancana ?

– Oh, non. Pas directement. Mais un groupe d'autres mafieux et lui en possédaient des fractions. C'était une entreprise très rentable pour eux. Une société légitime qui dirigeait de vrais hôtels. Notamment le *Blackstone* et le *Drake* ici, à Chicago. Mais aussi une couverture idéale pour ces types. Les hôtels avaient des casinos, et personne n'a jamais inventé mieux qu'un casino pour transformer des piles de cash en un compte bancaire confortable et bien protégé. Mid-America, pour eux, c'était une affaire fabuleuse. Pour moi aussi, à être franc. J'adorais aller à La Havane. Deux jours de travail, rien de trop sorcier pour un avocat compétent, le traitement d'un VIP. Et à l'hôtel, on avait droit à

une suite prodigieuse donnant sur la baie, à des soirées embaumées, les frondes des palmiers ondulant dans le petit vent, une nourriture à tomber et de l'alcool sans compter, la musique de mambo partout, une place à la table de roulette, des femmes si vous en vouliez, j'en passe. On vous demandait seulement ne pas tenir compte des mendiants et d'un coup de feu à l'occasion. Pardon de donner dans la nostalgie. C'était très enivrant et très décadent. Bref, c'est là-bas que j'ai fait la connaissance de Tommy Spain.

– Qu'est-ce qu'il y faisait ?

– Il y est descendu plusieurs fois avec Giancana. Comme il parlait plutôt bien l'espagnol, il était très utile. Encore que Giancana ne passait pas beaucoup de temps à fréquenter les responsables locaux. Je pense que le principal travail de Tommy consistait à tenir Giancana à l'abri des ennuis. On ne savait jamais quand il allait exploser et faire une scène, accabler d'injures le serveur, tenter sa chance auprès de la femme de l'ambassadeur ou filer un coup à un autre type imbibé. Tommy lui faisait les gros yeux, le calmait et réglait les dégâts.

– C'était en 57 et 58 ? Je croyais que Spain travaillait dans la police ici, à ce moment-là ?

– Exact. Il ne devait pas avoir de problèmes pour obtenir des congés. Qu'importe. Nous avons bien accroché et passé une ou deux soirées à boire et à discuter. Il avait pas mal roulé sa bosse, il voyageait beaucoup et s'intéressait à une foule de choses. Il avait une vision du monde plus large que le reste de ces types, qui étaient pour l'essentiel des petits durs des rues de Chicago si on creusait un peu. C'était un fils de pute, mais brillant.

Shapiro s'interrompt, fixant un coin de la pièce. Dooley lui laisse deux secondes de battement, puis lui demanda :

– Vous êtes resté en contact avec lui ?

L'avocat fit signe que non.

– Pas vraiment. J'entendais parler de lui, je le croisais parfois en ville. Nous avons déjeuné deux fois ensemble. J'ai appris qu'il avait été viré de la police. Ensuite, il a disparu un moment. La dernière fois que je l'ai vu, c'est par hasard. *Chez Adolph*, dans Rush Street. Ce devait être en 62. Il m'a dit qu'il avait séjourné quelque temps au Mexique.

– Pour y faire quoi ?

Shapiro eut un petit rire et hocha la tête.

– À l'en croire, beaucoup de choses. D'abord, il a donné des cours de

technique de maintien de l'ordre dans une université de Mexico. Mais il a aussi fait quelques allusions à ce qu'il appelait des « opérations ». « L'opération que j'ai montée au Mexique », ce genre de phrase.

– Pour le compte de qui ?

– Il ne l'a pas dit. Mais il m'a laissé entendre qu'elles avaient un lien avec Cuba. J'en ai tiré mes propres conclusions.

Dooley attendit un instant.

– Je ne dois pas être rapide, mais... que voulez-vous dire ?

– À votre avis, qui a engagé et entraîné les malheureux connards qui sont allés à la baie des Cochons ?

– Sans blague ? Comment Spain a-t-il été mêlé à cette histoire ?

– Giancana.

Dooley l'étudia avec attention.

– Je commence à ne plus vous suivre.

– Désolé, j'oublie que ce n'est pas de notoriété publique. (Il soupira, se pencha en avant, déplaça d'un centimètre ou deux à droite un papier sur son bureau.) Tout est lié à la raison pour laquelle j'ai pris mes distances avec Mid-America. En 61, j'ai commencé à m'interroger sur la direction que prenait ma carrière. Ils commençaient à me demander de faire des choses qui me déplaisaient. En fait, j'étais arrivé à la croisée des chemins. Je pouvais continuer et me faire beaucoup d'argent en vendant tous les ans un peu plus mon âme au diable. Ou dire non et voir comment certaines personnes allaient le prendre. J'ai décidé de dire non, et je pense qu'ils se sont tâtés pendant un moment pour savoir si je continuais une carrière, voire une vie après ça. J'ai eu de la chance. Quelqu'un m'aimait bien. Ils m'ont laissé partir. Et peut-être même oublié. Je pense pouvoir vous en parler car Giancana n'est plus dans le circuit. Mais si vous utilisez quoi que ce soit de ce que je vous dis, cela ne vient pas de moi...

– O.K. Je protège toujours mes témoins.

– Parfait. Voilà ce qui s'est passé. La CIA a utilisé Giancana dans un complot pour tuer Castro.

– Vous vous foutez de moi.

– Malheureusement non. Vous vous rappelez l'ambiance quand Castro a tout nationalisé et a amené les Russes ? Panique à Washington. Quelqu'un a donc dit à la CIA de liquider Castro. Mais, naturellement, ils ne voulaient pas laisser d'empreintes.

– Et ils se sont adressés à Giancana ? Qu'est-ce qu'ils fourrent donc dans leurs boissons à Washington ?

Bernie Shapiro rit. Le rire d'un homme qui a tout vu et décidé qu'on peut aussi bien s'en amuser.

– Quelle que soit la substance, elle n'éclaire pas leur jugement. Oui, la CIA a fait appel à la pègre. Tout à fait normal, d'ailleurs. Elle projetait probablement déjà de l'éliminer. Il leur avait fermé tous leurs établissements là-bas. Je ne connais pas les détails, mais je sais que Giancana s'en était vanté. Je l'ai entendu. Et il en était fier. Cela lui permettait de passer pour un bon citoyen qui tirait d'affaire le gouvernement. Et il avait Tommy Spain. Je pense que c'est ce qu'il faisait au Mexique. Il montait l'opération de la baie des Cochons.

L'expérience avait appris à Dooley qu'une enquête pour meurtre conduit parfois en des lieux bizarres, mais celui-ci était une première pour lui.

– Intéressant, dit-il.

– En effet. Je dois ajouter que je n'ai jamais cherché à en savoir plus.

– Je le comprends. (Dooley plissa les yeux.) Je ne sais pas où ça mène, moi.

– Moi non plus. Peut-être nulle part. Comme je l'ai dit, Tommy peut avoir infiniment de choses à cacher. Sur infiniment de gens de tous bords. Et croyez-moi, regardez où vous mettez les pieds. Plus vous en saurez sur Tommy Spain, plus vous inquiéterez certains individus. Et vu le mode opératoire de Tommy, vous ne saurez même pas qui ils sont.

Dooley ne bougeait pas. Perplexe.

– J'aimerais tenter d'interroger sa femme. Savez-vous comment je peux la localiser ?

– Bigre ! Aucune idée. J'ai entendu dire qu'elle s'était fixée en Floride. Peut-être retrouverez-vous sa trace là-bas. Elle s'appelait Marlene. Marlene quelque chose. J'ignore son nom de jeune fille, mais elle peut avoir gardé son nom à lui. Puig en sait peut-être plus. Quelqu'un doit avoir une idée. Reste à savoir si elle vous parlera. Les femmes du milieu apprennent à la boucler, exactement comme les hommes. Stratégie de survie. Elle risque d'être trop terrifiée pour vous répondre.

Dooley acquiesça.

– Qui le lui reprocherait ?

– Inutile de prendre de gants, dit Kowalczyk. Ils veulent la bagarre ? Ils l'auront.

Nyman hocha la tête.

– Et pas de cadeaux, c'est un acte de guerre. Cette fois, on rameute la garde nationale et on lui donne le feu vert. Pas de quartiers !

– Au diable la garde nationale. Les putain de marines, oui !

– En avant toute ! Tu leur laisses le temps d'expédier les femmes et les enfants ailleurs, puis tu mets le paquet. Armes automatiques, chars. On se rend ou on meurt. Tu as un béret noir sur la tête ? Mains en l'air ! Pourquoi irait-on tolérer cette racaille ?

– Hampton, Rush et consorts... on sait où les trouver, on sait ce qu'ils mijotent. Qu'est-ce qu'on attend ?

– Bordel ! Traite le West Side comme nous avons traité Berlin. On pilonne toute cette merde et après, on les occupe pendant vingt ans.

Ils commençaient à lui taper sur les nerfs. Il avait du travail.

– Pourquoi pas jouer le jeu jusqu'au bout ? En laisser la moitié aux Russes ? lança-t-il.

Nyman et Kowalczyk le regardèrent, ahuris.

– Ça m'irait assez, dit Nyman. Ils auraient peut-être des idées.

Dans toute la ville, les forces de l'ordre tressaillaient à la moindre explosion. Deux nuits plus tôt, cinq policiers avaient essuyé des tirs au siège des Black Panthers dans West Madison Street. On avait tiré sur une voiture de patrouille et il s'en était suivi une demi-heure de bataille rangée qui avait pris fin avec l'incendie de l'immeuble. Personne n'avait été tué, mais les nerfs étaient à cran.

– On ne me ferait pas travailler dans le West Side ces jours-ci pour tout l'or du monde, dit Kowalczyk en s'éloignant.

– Réjouis-toi de ne pas être obligé d'y vivre !

Dooley avait grandi dans le West Side et ce qu'était devenu le quartier l'attristait. Il jeta un regard à son message téléphonique : *Appeler Campbell*, suivi d'un numéro. Il alla au téléphone, on lui passa Campbell après une courte attente.

– J'ai un type qui pourrait vous être utile, dit celui-ci.

– Génial.

– À manier avec précaution : il a pris des risques pour vous parler. Mais je lui ai rendu service et il m'a dit qu'il vous aiderait.

– Je vais mettre des gants. De qui s'agit-il ?

– D'un certain Martin Greenberg. Le propriétaire d'une bijouterie dans Randolph Street. Il y a quelques années, il s'est fait voler et racketter quand j'étais à Robberty. J'ai remonté la trace des voyous et j'ai récupéré sa marchandise. Du coup, il me prend pour Dieu. Il a fait aussi un peu de taule pour recel, et probable qu'il continue dans cette branche. Mais je n'y regarde pas de trop près parce qu'il est utile là où il est. Je suis sûr que vous voyez le tableau.

– Tout à fait.

– Bref, il dit que si le médaillon est en dépôt chez un receleur d'un gars de la bande de Lombardo, il peut sans doute le retrouver. Il faudra qu'il parle à votre témoin.

– On peut arranger ça.

– Il a aussi dit qu'il ne garantissait rien. Comme je vous l'ai dit, si votre tueur a un peu de cervelle, il n'aura pas mis son truc en dépôt ici.

– Je ne suis même pas sûr qu'il l'ait jamais eu, dit Dooley. Je me raccroche à des semblants d'espoir.

– C'est la moitié de la vie d'un inspecteur, pas vrai ? Se raccrocher à des riens et user le cuir de ses pompes. En tout cas, il vous dit de passer le voir au 110 East Randolph Street, la bijouterie Greenberg. N'importe quand.

– Je n'y manquerai pas. Merci, Johnny.

– De rien. Souvenez-vous juste de me gratter le dos la prochaine fois qu'il me démange.

– Promis.

*

« Les rixes du vendredi soir », comme Dooley les appelait. Une soirée chargée pour la police. On quittait le travail, on entrait dans un bar, on commençait à boire. L'alcool, les femmes, les esprits qui s'échauffent... Les gens qui en avaient vu de toutes les couleurs pendant la semaine n'étaient pas d'humeur à faire le dos rond le vendredi soir. Beaucoup de coups portaient et rataient leur cible, quelques-uns portaient. Les couteaux jaillissaient et les sutures

occupaient les urgentistes à plein-temps. Parfois, une arme à feu sortait d'une poche. La plupart du temps, tout le monde en réchappait, allait dormir et passait un samedi cotonneux en jurant de s'amender. Mais un pourcentage modeste et opiniâtre des centaines de rixes de bar recensées dans la ville garantissait du travail supplémentaire pour des inspecteurs surmenés. Le vendredi soir, l'homicide fleurissait.

Il avait déjà vu celui-là au moins des dizaines de fois. Le bar s'appelait *Chez Sammy*. Il faisait partie d'une rangée d'établissements de bas étage donnant directement sur la rue, face au mur aveugle du remblai du El, de l'autre côté d'une rue étroite à l'extrémité du North Side. C'était une salle tout en longueur équipée d'un juke-box, d'un flipper et d'une table de billard aux dimensions modestes. Et d'un mort planté sur un tabouret au comptoir. On aurait cru qu'il était fatigué et qu'il s'était penché en avant pour poser sa tête sur le comptoir, le temps de piquer un roupillon. Le trou qu'il avait juste au-dessus de l'oreille et à l'arrière avait laissé couler du sang qui avait imbibé ses cheveux gris et suivi la ligne de la mâchoire pour former une flaque à côté de son menton sur le bois plein et ciré.

Il y avait deux personnes dans l'établissement quand Dooley et Olson entrèrent, sans compter les deux policiers en tenue et le défunt. Le barman derrière le comptoir, et un vieux en costume luisant qui se recroquevillait sur un tabouret au bout.

– Personne n'a rien vu, dit le policier le plus âgé à Dooley. Vous avez du pain sur la planche.

Dooley étudia la scène un moment, mains dans les poches.

– Vous n'avez laissé sortir personne ? demanda-t-il.

– Non, bien sûr. Rien n'a bougé depuis que nous sommes arrivés. Deux clients ont essayé d'entrer, mais nous les en avons dissuadés.

– Parfait, merci. Mais rendez-moi service : si quelqu'un d'autre veut entrer ou se plante là juste pour le spectacle, gardez-les-moi. (Il fit quelques pas dans le bar, Olson tout près de lui.) Qu'est-ce que tu vois ? lui demanda-t-il à voix basse.

– Qu'il est mort sans traîner. Perforation impeccable, effusion de sang minimale.

– Quoi d'autre ?

Il fallut deux secondes à Olson :

– Je vois beaucoup de verres sur le bar. Beaucoup plus que je ne vois de gens.

– Comme tu dis.

Ils s'arrêtèrent devant le barman qui avait pris position sur un tabouret derrière le comptoir, bras croisés. C'était un type efflanqué et morose, et cette histoire n'allait pas améliorer son humeur.

– Vous connaissez la victime ? lui demanda Dooley.

Le barman le dévisagea deux secondes avant de répondre.

– Ouais. Jim qu'il s'appelait.

– Nom de famille ?

– Je sais pas. Il me l'a jamais dit.

– Un habitué ?

– Ouais. On le voyait beaucoup.

Dooley plongea la main dans la poche arrière du défunt et en sortit un portefeuille. À l'intérieur se trouvaient un permis de conduire au nom de *James Moore* et une adresse dans Farewell. Il remit le portefeuille à sa place.

– O.K. Et vous ?

– Quoi, moi ?

– Votre nom ?

– Philip Day.

– Vous êtes le propriétaire ?

Le barman soupira.

– Jusqu'à ce que je m'en débarrasse. J'ai failli vendre et aller en Floride l'année dernière. J'aurais dû écouter ma femme.

– O.K. Que s'est-il passé ?

– Je sais pas. Ça s'est passé trop vite.

– Petit ? Grand ? Vieux ? Jeune ?

Le propriétaire le regarda un long moment.

– J'ai juste remarqué l'agitation, dit-il enfin. Je pouvais rien voir.

– Il y a un témoin. Qu'est-ce qu'on vous a raconté ?

– Personne m'a rien raconté. J'ai juste pris le téléphone et j'ai appelé la police. Le temps que je raccroche, tout le monde avait filé. J'ai essayé de les retenir, mais ils sont tous partis.

– Avant que vous ayez pu demander à quelqu'un ce qui s'était passé ?

Les yeux du propriétaire décrochèrent une seconde, puis revinrent sur lui.

– J’ai demandé, mais personne ne savait au juste. Quelqu’un est arrivé de la rue et a tiré.

Dooley le dévisagea un moment.

– O.K. (Il prit son carnet et un stylo-bille et les posa sur le bar.) Je veux que vous m’écriviez le nom de tous les gens que vous connaissez qui étaient présents quand ça s’est produit. Et les adresses si vous les avez.

Avec les gestes d’un homme sous l’eau, le propriétaire attira vers lui le bloc et le stylo-bille. Il fit cliquer le poussoir à deux reprises et porta la main à son front.

– Voyons voir... Bon sang, je sais pas, moi !

– Réfléchissez.

Dooley partit en direction du vieux à l’autre bout du bar. À mi-chemin, il comprit qu’il n’allait pas lui être d’un grand secours. Il semblait à deux doigts de dégringoler de son tabouret.

– Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

– Ça vous regarde ?

Le visage du vieux s’était contracté pour tenter de faire sortir les mots. Ses yeux chassieux tentaient vainement de se centrer sur Dooley.

– J’en ai besoin pour votre déposition.

– Quelle déposition ?

– Sur le coup de feu.

– Quel coup de feu ?

– Laissez tomber.

Dooley fit signe à Olson et rebroussa chemin vers l’entrée, abandonnant le propriétaire, le front plissé, peinant sur le carnet, et les agents de proximité à la porte et sur le trottoir.

– À ton avis ? lui demanda-t-il.

– Le propriétaire en sait plus qu’il ne dit.

– Quoi d’autre ?

– Il faut trouver le reste des témoins.

– Mmm. Pourquoi ont-ils filé ?

Olson haussa les épaules.

– Ils ne veulent pas avoir d'ennuis.

– Pourquoi en auraient-ils ? Le type était un habitué. Probable que tous le connaissaient. Quelqu'un entre dans ton bistrot de quartier et abat un de tes amis. Tu ne resterais pas pour dire aux policiers qui a tiré ? Au moins donner un signalement si tu peux ?

Olson hocha lentement la tête.

– Sauf si je connais le type et si j'ai peur de lui.

– Ça se tient. Mais le nombre fait la force. D'habitude, les gens font bloc dans ce genre de situation. Tu peux avoir peur, mais avec trois ou quatre de tes potes pour t'épauler, tu auras assez de cran pour dire ce que tu as vu. Même si tu es seul, tu pourrais revenir discrètement une fois que la police est là et traîner dans les parages en attendant l'occasion de lui parler. Or je ne vois personne.

Dooley lui montra le trottoir désert.

Olson l'étudia, puis sourit.

– Pigé. Ils pensaient tous qu'il l'avait cherché.

Dooley acquiesça et commença à remonter vers le coin de la rue.

– Oui. Il l'avait cherché. Tout le monde a vu qui a fait le coup, mais personne ne veut être celui qui la balance.

– « La » ?

– Le propriétaire dit avoir vu quelqu'un franchir la porte en courant. Il n'a pas dit « j'ai vu un type ». Juste « quelqu'un ». Peut-être que ça ne signifie rien, mais je penche pour une femme. Probablement l'épouse. Qu'importe, on finira bien par nous le dire. Nous les fourrons tous dans le fourgon en leur donnant le temps de réfléchir pendant le trajet.

– OK, mais faudrait commencer par les trouver.

– Ça ne devrait pas être trop difficile. Je commencerais par là.

Ils étaient arrivés à l'angle et Dooley tendit le doigt vers l'autre côté de la rue. Un demi-pâté de maisons plus bas, une enseigne au néon pendait au-dessus de la vitrine d'un autre bar.

– On est vendredi soir, dit-il. Qui diable a envie de rentrer à la maison ? La moitié d'entre eux au moins s'occupent de peaufiner leur témoignage.

Lorsqu'ils entrèrent dans le second bar, les conversations

s'arrêtèrent net, laissant Tom Jones beugler tout seul *Love Me Tonight* dans le juke-box. Au bout du comptoir, un groupe de consommateurs semblait congelé sur place. Dooley fit signe au barman.

– Depuis quand sont-ils là ? demanda-t-il en désignant le groupe.

Le barman papillota des yeux, haussa les épaules.

– Je sais pas. Disons une demi-heure.

Dooley s'approcha du groupe.

– J'ai un fourgon qui arrive et quelqu'un qui va relever les empreintes sur les verres de *Chez Sammy*, le bar d'à côté. Quelqu'un veut me dire que vous n'y étiez pas ?

Personne ne se porta volontaire. Deux secondes s'écoulèrent, puis un type avala sa salive avec difficulté et lâcha :

– Ce fils de pute l'avait cherché. Il la battait comme plâtre.

– Pas si vite... On a toute la nuit.

1- . Le club de base-ball de San Francisco.

Le premier week-end d'août prit tout le monde de court : il ne plut pas. Les nuits étaient fraîches, chutant vers les quinze degrés après les habituels vingt-cinq degrés de la journée. Dooley rentra dans la nuit du dimanche, les premières heures du lundi pour être exact, et but son Jameson dans le jardin en contemplant les étoiles. Il somnola un peu dans son fauteuil et se réveilla en frissonnant.

Dans la matinée, la température était remontée et le journal l'attendait sur la table de la cuisine. À Belfast, il y avait des émeutes où les catholiques balançaient des cocktails Molotov sur l'armée britannique. *Bonne chance*, pensa-t-il.

Une nouvelle retint plus longuement son attention : le 9^e de marines avait tué trente-neuf soldats de l'ANV dans un échange de tirs à proximité de Duc Hoa tout en n'enregistrant que deux blessés. Il se demanda si c'était bon signe. Putain, quand donc allaient-ils démobiliser son garçon et le renvoyer à la maison ?

Les Cubs avaient gagné à Wrigley Field. Dans la huitième manche, Billy Williams avait frappé un coup gagnant alors que deux bases étaient déjà occupées, ce qui avait permis d'effacer l'avance de deux coups gagnants des Padres¹. Difficile d'imaginer qu'il y avait une équipe de ligue nationale à San Diego. Il avait déjà du mal à considérer Los Angeles et San Francisco comme des villes de grande ligue... Le monde commençait à le dépasser. Au classement, les Cubs comptaient six points d'avance sur les Mets et neuf sur les Cards. Ça sentait le début de la fin, non ?

– Tu pars déjà ? Encore ? dit Rose comme il enfilait sa veste. Je fais une salade de poulet pour le déjeuner.

– Il faut que je pose des questions à un type. Je veux le coincer pendant la journée.

– La permanence de jour ne peut pas s'en charger ?

– C'est mon enquête. J'aime suivre les choses moi-même. Mets-moi un peu de salade de côté, je la prendrai en rentrant.

Elle leva la tête et tendit ses lèvres pour qu'il l'embrasse. Elle paraissait un peu déconcertée, un peu blessée.

– C'est payé en heures supplémentaires, non ?

Il ne pouvait pas lui mentir. Il en avait toujours été incapable.

– Pas tout. Il reste des trucs en suspens dans une affaire que nous avons élucidée et qui me chiffonnent. Juste un ou deux points à vérifier. Mais je suis obligé de prendre sur mon temps libre.

– Tu fais tout ce travail gratis ?

– Non. Pas tout gratis. (Il prit sa serviette.) Une partie seulement.

Rose le suivit jusqu'à la porte.

– Nous pourrions nous estimer heureux si nous arrivons à nous offrir les Dells cette année, dit-elle.

Il s'arrêta, la main sur le bouton.

– Pense aux Skokie Lagoons. J'ai entendu dire qu'ils avaient des tables de pique-nique, là-bas.

*

La bijouterie Greenberg se trouvait au deuxième étage d'un vieil immeuble doté d'un grand hall d'entrée dans lequel se répercutait le bruit d'ascenseurs encore manœuvrés par de vieux Noirs juchés sur de hauts tabourets, et de longs corridors à carreaux hexagonaux noirs et blancs au sol. Plusieurs magasins s'ajoutaient à la bijouterie, chacun pourvu d'une porte qui ne s'ouvrait de l'intérieur qu'après examen du visiteur. Greenberg avait des cheveux blancs en voie de disparition et ramenés à l'arrière d'un grand front, et la force de gravité semblait avoir vidé ses épaules et son torse de leur chair pour la déposer dans le bide arrondi que sa ceinture éjectait de son pantalon. Sa lèvre inférieure et proéminente luisait sous le néon.

– Les filles comme vous sont dangereuses pour un homme au cœur fatigué ! s'exclama-t-il avec le sifflement rauque et asthmatique d'un homme en mauvaise santé.

Il avait à peine détaché les yeux de Laura depuis qu'il l'avait fait entrer avec Dooley dans la petite réserve encombrée du magasin. Des outils s'éparpillaient sur une table, et il jouissait d'une vue de premier ordre sur un mur aveugle de l'autre côté de la contre-allée.

– J'essaierai de ne pas vous faire peur, lui renvoya-t-elle.

Il rit – la pelle qui racle le béton.

– Mon chou, vous pouvez faire tout ce qui vous chante. (Il la quitta des yeux à contrecœur et reporta son regard sur Dooley.) J'adorerais lui faire moi-même visiter les lieux. Je pourrais leur dire que c'est ma nièce ou autre. Le problème, c'est que je ne peux pas me permettre

d'attirer l'attention. Je n'ai pas envie de finir dans une poubelle quelque part. Je prends déjà des risques rien qu'en vous parlant à vous et à votre copain Campbell. Si je l'aide à trouver cet objet et qu'on arrête quelqu'un, on saura qui a pointé le doigt.

– Bon alors, comment procède-t-on ?

– C'est vous qui l'amenez dans les magasins. Vous avez déjà travaillé à la répression des vols ?

– Pendant un an. Il y a longtemps. Surtout les agressions, les extorsions. Jamais eu à traiter de bijoux.

– Donc, ils ne vous connaissent pas ?

– Ils ne devraient pas.

– Parfait. Vous tâchez de ne pas avoir l'allure d'un flic et vous jouez un peu la comédie. Vous êtes avec une gentille jeune fille à qui vous voulez faire un cadeau. Vous glissez que vous tenez à la discrétion, que vous payez en liquide pour éviter les chèques que Madame pourrait voir. Bref, vous êtes le genre de client qu'ils ciblent. C'est dans vos cordes ?

Dooley échangea un regard avec Laura. Elle lui adressa un sourire rassurant.

– Pourquoi pas ? dit-elle. J'ai toujours aimé jouer la comédie.

Dooley regarda Greenberg d'un œil sceptique.

– Je n'y arriverai pas.

– Bien sûr que si. (Greenberg prit de quoi écrire.) Écoutez-moi. D'après votre description, vous ne recherchez pas un objet de prix. Quelques centaines de dollars s'il est authentique. Donc, je ne crois pas qu'il ait atterri chez un des gars de Michigan Avenue. Ils ne touchent qu'à du sérieux. Si un type de la bande de Lombardo s'est intéressé à ce dont vous me parlez, probable qu'il l'aura déposé chez quelqu'un comme Steve Panos, dans Jackson Street. Il tient un magasin où on vous vend presque de tout. Il a des liens solides avec l'Outfit, et les mafieux aiment s'adresser à des gens en qui ils ont confiance. Essayez aussi Maury Fisher, juste au bout de la rue. Il est connu pour ne pas être trop regardant, mais ce n'est pas une grosse pointure. (Il nota ces informations sur un bloc, arracha la feuille et la tendit à Dooley.) Évidemment, si le gars sait que vous cherchez ce truc, il a peut-être évité les filières habituelles. Ou l'aura mis en gage, même si la plupart des officines sont extrêmement prudentes, histoire de ne pas perdre leur licence. Ou juste en dépôt dans Maxwell Street. Si l'objet en question relie quelqu'un à un meurtre, le plus malin serait

d'aller ailleurs. Mais chez ces gars-là, la cupidité l'emporte presque toujours sur l'intelligence. Amusez-vous bien et surtout, ne dites à personne que c'est moi qui vous envoie.

*

– Je ne sais pas, dit Laura. Tout est superbe, mais je ne vois rien qui me tente vraiment. Vous voyez ce que je veux dire ?

Petit et rondouillard, Maury Fisher avait plus de poils aux sourcils que de cheveux sur le crâne. Il hocha la tête d'un air compréhensif, un peu forcé, de l'avis de Dooley. Visiblement, sa patience s'épuisait.

Dooley savait mentir quand il le devait. La comédie tient parfois un grand rôle dans le métier d'inspecteur, mais elle ne lui venait pas facilement.

– Vous n'auriez rien dans vos réserves que vous ne nous auriez pas encore montré ? demanda-t-il.

Laura et Fisher lui jetèrent un regard étonné. *Trop direct*, jugea-t-il.

– Rien qui soit à vendre, dit le bijoutier.

– Vraiment ? (Dooley le fusilla du regard.) Entendons-nous. Je suis prêt à vous régler cash. Si vous avez quelque chose d'un peu... spécial sous le coude.

Fisher le dévisageait, les yeux écarquillés. Comme si Dooley lui avait craché sur les souliers.

– Je ne vois pas bien ce que vous voulez dire par « spécial ».

– Je ne sais pas. Un truc qui sorte de l'ordinaire.

Le bijoutier replaça avec soin le plateau sur l'étagère de la vitrine.

– Tout ce que j'ai à vous proposer est là, dit-il mollement.

*

– Je suis franchement mauvais, reconnut Dooley. Il m'a tout de suite percé à jour.

Tous deux déambulaient dans Wabash, tandis que les rames du métro aérien rugissaient au-dessus de leur tête. Le vacarme l'obligeait à crier. Il se sentait plus à l'aise dans la rue, avec les taxis qui se lançaient des coups d'avertisseur et tentaient d'y aller à l'intimidation

aux passages protégés, les agents de la circulation qui s'époumonaient contre les lourdauds et les obstinés, contre le flux incessant de piétons.

– Vous avez été parfait.

– Pas du tout.

– Mais si. (Ce jour-là, elle était en blouse sans manches, minijupe et sandales et il surveillait les hommes qui l'observaient au passage.) Vous vous êtes simplement comporté comme un mec avec une copine qu'il veut impressionner. En me montrant votre compétence. Sauf que vous n'étiez pas tout à fait aussi malin que vous ne le pensiez. Croyez-moi, j'ai côtoyé cent fois ce genre de types. Et le bijoutier n'y a vu que du feu.

Dooley marchait les mains dans les poches, ne sachant pas trop s'il devait y voir un compliment.

– Je ne sais pas... J'ai l'impression que nous perdons notre temps.

– Peut-être, mais pas sûr. Allons voir le type dans Jackson Street.

*

– C'est pour moi, dit Laura. C'est mon anniversaire.

Elle décocha un sourire ravageur à l'homme qui, assis au bureau, haussa un sourcil.

– Voyons voir..., dit-il.

Stephen Spanos touchait aux toutes dernières années de la cinquantaine et avait une masse de cheveux noirs striés de gris et rabattus à l'arrière d'un grand front. Il avait des oreilles format Lyndon Baines Johnson, un long nez d'empereur romain et un menton pointu et rasé de près. Et on sentait qu'il avait dû avoir pas mal de succès auprès de ces dames.

– Tous mes vœux ! Vous avez de la chance d'avoir quelqu'un qui vous offre de jolies choses. (Il regarda Dooley.) Vous en avez aussi.

– Oui.

Dooley tenta un sourire de faux jeton qui ne parvint pas vraiment à sortir. Ils se trouvaient dans une petite pièce à l'arrière d'un magasin tout en longueur de Jackson Street, juste à gauche d'Halsted Street. D'où il était assis, il pouvait voir jusqu'à la devanture après avoir longé des yeux des tas d'étagères chargées d'un bric-à-brac de radios, pendules, jouets, nappes, pull-overs, boîtes à chaussures et parfums.

Des cartons s'empilaient le long du mur, certains estampillés Zenith et Norelco. Juste à l'extérieur de la porte de la petite pièce, des portants chargés de costumes deux-pièces sur des cintres encombraient l'espace.

– Et sacrement, dit-il.

Il risqua un œil vers Laura et la vit qui lui adressait un sourire rayonnant.

– Tu es un tel amour, lui susurra-t-elle.

Il réussit à étirer un peu ses lèvres et se tourna vers Spanos.

– Alors ? Qu'avez-vous ?

Spanos prit une clé pour ouvrir un tiroir du bureau et en sortit une boîte en métal.

– C'est un collier que vous voulez.

– Un truc comme ça, dit Laura. J'avais un médaillon que j'aimais beaucoup quand j'étais petite. Je l'ai perdu et j'ai toujours eu envie d'en avoir un autre.

– Un médaillon. (Spanos ouvrit la boîte.) Voyons voir.

– Un médaillon, un pendentif. Ce genre de choses.

– J'aurais ceci.

Spanos posa un pendentif en argent au bout d'une chaîne sur le bureau.

– Ooh, c'est ravissant ! (Laura se pencha et saisit la babiole.) Ça te plaît ?

– Très joli, dit-il.

– C'est une possibilité. Je peux voir ce que vous avez d'autre ?

– Bien sûr.

Spanos sortit d'autres colifichets de la boîte : des colliers en or et en argent, un pendentif avec un rubis, un médaillon en or de forme ovale. Laura s'extasia, mais n'en retint aucun.

– J'aime les perles, dit-elle. Vous savez, les toutes petites. Ma grand-mère avait une broche ornée de perles minuscules. J'ai toujours eu envie d'avoir quelque chose dans cet esprit.

– Des semences ?

– C'est ça ! Vous avez quelque chose avec des perles de ce format ?

Spanos fronça les sourcils et Dooley pensa aussitôt : *elle en a trop*

fait. Spanos étudia Laura quelques secondes.

– Vous songez à quelque chose de très précis, n'est-ce pas ?

Tout en craignant qu'elle ait gâché leurs chances, Dooley reconnaissait ses talents d'actrice. Nouveau sourire éblouissant.

– Ma foi, je suppose que oui, dit-elle. Je veux le petit médaillon que j'aimais tant et sans valeur, sauf qu'il était ravissant et couvert de perles. Je ne trouverai jamais, n'est-ce pas ?

Le front de Spanos se lissa.

– Pas aujourd'hui et pas ici, j'en ai bien peur.

Laura examina les pièces posées sur le bureau et poussa un gros soupir.

– J'imagine que l'heure du choix est venue, dit-elle.

Dooley faillit en tomber de son siège.

– Pas forcément, dit-il. Si tu ne trouves pas ton bonheur, nous pouvons aller voir ailleurs.

– Vous ne trouverez nulle part de meilleur prix, lui fit remarquer Spanos.

Dooley jugea qu'il était largement temps de prendre les choses en main.

– Rien ne nous empêche de revenir. (Il posa la main sur le bras de Laura.) Que dirais-tu de chercher encore un peu ?

– Tu as raison. (Elle sourit à Spanos.) Merci mille fois de nous avoir accordé tout ce temps.

– C'était un plaisir. (Tous trois se levèrent et Spanos leur serra la main par-dessus le bureau.) Si je vois quelque chose qui correspond à ce que vous cherchez, voulez-vous que je vous contacte ? demanda-t-il.

– Oh oui, bien sûr !

– Alors laissez-moi votre numéro de téléphone. Ou le vôtre, ajouta-t-il en regardant Dooley.

– Le sien, de préférence, dit-il.

Spanos sourit.

– Comme vous voulez. Discrétion est mon second nom.

– J’ai cru que vous alliez avoir une attaque ! Vous étiez blanc comme un linge !

Rien que d’y penser, elle souriait. Il déboîta.

– J’ai cru que vous étiez devenue folle. Je me suis vu ressortir de là avec cent dollars de bijoux volés que je n’avais pas les moyens de m’offrir.

– Je vous ai bien eu.

– Ça, c’est sûr.

– Pour vous radoucir, je vous invite à déjeuner.

Il lui jeta un regard en coin.

– Ce n’est pas nécessaire.

– J’insiste. Quand est-ce qu’une dame vous a invité à déjeuner pour la dernière fois ?

– Je ne sais pas. Peut-être jamais.

– Alors laissez-moi le faire. À quelle heure devez-vous être au travail ?

– Pas avant 16 heures.

– Donc, nous avons tout le temps. Où voulez-vous aller ?

Dooley se sentait partagé dans toute cette histoire. Il avait résolu d’en rester au plan strictement professionnel, mais déjeuner avec Laura semblait infiniment plus désirable que ce qu’il avait au programme jusqu’à 16 heures.

– Il y a un ou deux restaurants corrects dans Halsted Street, dit-il.

L’heure du coup de feu étant passée, ils n’eurent pas à attendre de box. Le Grec qui gérait l’établissement s’empressa auprès de Laura et adressa un regard entendu à Dooley dans son dos. Dooley ne voulait pas susciter de rumeurs, mais il ne détestait pas être assis en face d’une beauté. Ils procédèrent au rituel de la commande, puis le silence tomba, et brusquement, Dooley se sentit nerveux. Il avait l’impression d’être à un rendez-vous galant. Il but de l’eau, évitant les yeux de Laura.

– Relax, Dooley. Inutile d’essayer de flirter avec moi.

Elle affichait son petit sourire ironique.

– L’idée ne m’en est jamais venue.

– Je vous crois. C’est probablement pour ça que vous me plaisez.

Il ne sut pas quoi répondre. Il avait commencé à se détendre, mais il n’avait pas envie de parler de lui ce jour-là.

– Alors, racontez-moi, dit-il. Comment une fille intelligente comme vous s’est-elle retrouvée en costume de bunny ?

Elle rit.

– Que dire ? J’étais jeune et idiote. Attention, c’était génial au début ! Je croyais avoir réussi. J’étais une bun-ny ! Mon ticket pour Hollywood. Ils arrivent à vous inculquer cette mentalité d’élite ! Comme ils vous répètent sans cesse que c’est un privilège de porter ce costume, vous ne réfléchissez pas à la torture qu’il vous fait subir. Seigneur ! J’ôtai ce truc après le travail et intérieurement, je me sentais me transformer. Tout retombait à la bonne place. Je pouvais de nouveau respirer. J’avais des marques aux endroits où ce fichu truc me serrait. Vous n’imaginerez jamais à quel point c’est inconfortable !

Certes. Mais il imaginait d’autres choses. Laura quittant le costume de bunny...

– Je n’ai pas l’impression que vous ayez laissé beaucoup d’amis derrière vous au *Playboy Club*.

Elle pouffa doucement.

– Ça ! C’est un terme que je n’appliquerais jamais à personne de là-bas. Que vous a-t-on dit de moi ?

– Que vous n’étiez pas faite pour ce truc. Ce genre de commentaire.

– Eux l’avaient compris. Moi, il m’a fallu un moment pour m’en apercevoir.

– Qu’est-ce qui vous a fait changer d’avis ?

– Outre le pelotage permanent, vous voulez dire ? Outre la nécessité de sourire et d’être aimable avec des gens qui vous donnaient envie de vomir ?

Il se mit à rire.

– Oui. Outre ça.

– Le fait d’être exploitée, peut-être. Le règlement tatillon. Le travail ingrat. Nous avions beau être une élite, on nous traitait comme beaucoup de bonnes vieilles serveuses ordinaires. Sauf qu’on nous demandait aussi d’être des putains.

– Je croyais que le mot d’ordre était : « On ne touche pas. » C’est ce que j’ai toujours entendu dire, en tout cas.

– Pas pour les « bons » clients. « On ne touche pas aux bunnies » ne s'applique ni aux types qui dépensent sans compter ni aux célébrités. Avec eux, c'était : « Écoutez, cet homme est un client très important. Je m'en remets à votre jugement. » Et si vous disiez non, vous dégringoliez de plusieurs places dans la liste des favorites du directeur de salle. Et on vous compliquait la vie.

Il eut envie de lui demander si elle avait jamais dit oui, mais il s'abstint.

– Je comprends que ça pouvait être usant.

– Ça l'était. Mais je n'ai vraiment lâché qu'après avoir commencé à lire des choses.

– Quoi, par exemple ?

– Un livre intitulé *La Femme mystifiée*². Ça m'a ouvert les yeux.

– Je crois en avoir entendu parler.

C'était un terrain glissant pour Dooley, vieux briscard de la lecture des quotidiens, mais nullement rat de bibliothèque.

– On y montre que les femmes ne sont définies qu'en fonction de leurs rapports aux hommes. On ne leur permet pas de forger leur propre identité.

Il médita l'information durant une seconde.

– Qu'est-ce qui les en empêche ? demanda-t-il.

– Toute la culture. La publicité, le cinéma, la télévision. La femme comme objet sexuel, la femme en tant que mère gâteuse, on ne voit rien d'autre.

Il se gratta le cou avec un ongle de pouce. Il se sentait mis au défi. Mais de quoi, et comment réagir, il l'ignorait.

– Vous paraissez bien tirer votre épingle du jeu.

Elle rit.

– Justement. C'est parce que je l'ai percé.

Les salades arrivèrent. Il s'occupa de la sienne en essayant de ne pas tacher sa cravate de *French dressing*³.

– Donc, vous démissionnez du *Playboy Club* parce que vous en avez assez d'être un objet sexuel. Mais comment supportez-vous de poser devant votre ami artiste sans aucun vêtement ?

Elle sourit, fourbissant ses arguments.

– D'abord, je sais qu'il ne va pas me faire d'avances. Mais vous

n'avez pas compris, Dooley. Le sexe est bon, et il est tout aussi néfaste de le cacher que de le conditionner et de le vendre. L'idée n'est pas que *Playboy* est mauvais parce que la sexualité est sale. Il l'est parce que la sexualité devrait être libre et qu'ils en font un bien de consommation, comme de la lessive ou du dentifrice.

– Là, je suis d'accord. On ne devrait pas payer pour ça.

– Or pourquoi les gens paient-ils ? Parce qu'ils ne peuvent pas se la procurer gratis, comme l'air qu'ils respirent. Tout est ficelé. Par des tabous. Nous avons besoin de sexe comme nous avons besoin d'air. Il faut en finir avec les limites qui font des frustrés et des dingos du sexe.

– Pas de limites du tout ?

– Bon si, quelques-unes. D'accord. La sexualité ne peut pas être imposée ni extorquée. Et le mieux, c'est quand elle naît de l'amitié.

– L'amitié ? Et qu'est devenu l'amour ?

Elle pencha la tête de côté, l'air pensif.

– Je ne sais pas trop où est la différence. Sinon une question de degré. J'aime mes amis, mes amis sont les gens que j'aime.

Il mâchonna un moment cette déclaration en même temps que sa salade. Puis il s'essuya la bouche.

– Si je comprends bien, vous n'êtes pas en quête de mari ?

Elle fit la grimace.

– Franchement, je ne pense pas vraiment au mariage. Il n'a apporté que du désespoir à ma mère. Mon père la trompait et il la battait quand il se soûlait. La meilleure chose qu'elle ait jamais faite, et pour elle, et pour nous, a été de le quitter.

– Il y a des mariages comme ça. Mais ce n'est pas une nécessité.

– Peut-être pas. Mais la femme est toujours perdante dans l'affaire.

– Allez...

– Non, sincèrement. Demandez à votre femme si elle a obtenu tout ce qu'elle attendait de la vie.

– Personne ne l'obtient.

Là, il marquait enfin un point. Elle ne réagit pas et hocha la tête quelques secondes avec un air un peu amusé. Puis elle dit :

– Le mariage est parfait. Du moment que la femme a aussi d'autres choix. Il ne devrait pas être la seule façon de marcher.

– Je renonce à discuter, dit-il en haussant les épaules.

– Vous avez intérêt. C'est moi qui paie.

Il se contenta de la regarder un moment, opposant à son léger sourire ce qu'il espérait être un regard supérieur et sûr de lui, jusqu'à ce que les plats de résistance arrivent et permettent de passer à autre chose.

– Vous êtes quelqu'un de pas banal, dit-il en saisissant sa fourchette. Vraiment pas banal, vous savez ?

*

– Agence d'investigations Puig, je vous écoute ?

– Mike Dooley à l'appareil. Nous avons discuté de Tommy Spain il n'y a pas longtemps.

Dooley ne savait pas trop ce qu'il faisait dans cette cabine téléphonique de Belmont Avenue au lieu d'appeler de son bureau. Sinon que son instinct lui soufflait que mieux valait éviter le radar pour l'instant.

– Dooley... Ah, oui. Du nouveau ? Vous avez interrogé les types dont je vous ai parlé ?

– Bellisario et Shapiro ? Oui. Ils m'ont été utiles. Bellisario m'a dirigé sur Arnold Swallow.

– Arnie Swallow ? L'ancien associé de Spain ? Il a répondu à vos questions ? Vous me sidérez !

– Pas de gaieté de cœur. J'ai dû user d'un peu de pression.

– Je parie que ça ne manquait pas de piquant. Que vous a-t-il dit ?

– Rien encore. Je lui ai demandé d'essayer de découvrir ce que cachait Spain.

– Houla... Allez-y avec précaution, voulez-vous ? Swallow ne me dit rien qui vaille.

– C'est un individu assez douteux, c'est sûr. Je vais me méfier.

– Et Bernie ? Il vous a donné quelque chose d'exploitable ?

– Je ne sais pas. Il m'a raconté des trucs bizarres. Sur le Mexique et Cuba.

– Tommy a participé à des histoires pas nettes, c'est exact.

– Il m'a aussi parlé de sa femme.

- Marlene ? Elle vous intéresse ?
 - J’aimerais assez lui parler. Shapiro ne sait pas ce qu’elle est devenue.
 - Seigneur, moi non plus. Ils ont divorcé en 61, 62, je crois. Après, elle est partie. Avec leur fille. Je me rappelle qu’il m’a dit qu’elles étaient en Floride. À Miami, je crois. Je sais qu’il est resté en contact avec elle à cause de sa fille. Il se trimbalait avec des photos d’elle partout. Elle doit avoir... je ne sais pas... dans les onze, douze ans maintenant
 - Savez-vous sous quel nom vit la dame ?
 - Je ne crois pas avoir jamais su son nom de jeune fille. Peut-être qu’elle porte toujours celui de Spain. Ou qu’elle s’est remariée. À mon avis, ce n’était pas le genre de femme à rester célibataire. Écoutez... Je parie que je peux vous la localiser. Il y a quelqu’un qui sait, forcément. Laissez-moi juste un peu de temps.
 - Merci, John. J’apprécie. Prévenez-moi si je peux faire quoi que ce soit pour vous. N’importe quand.
 - Ma foi, j’imagine qu’il me faudra un ami à la police à un moment ou à un autre.
 - Tenez-moi au courant.
 - Je n’y manquerai pas. Ah, encore une chose, Mike.
 - Oui ?
 - Je suis sérieux quand je parle d’y aller avec précaution. Tous ces types... Swallow, Spain et les autres. Vous commencez à fréquenter de grosses pointures.
 - J’en ai bien l’impression, répondit-il.
- 1- . Le club de base-ball de San Diego.
- 2- . Essai de Betty Friedan, fondatrice du mouvement féministe moderne aux États-Unis, publié en 1963.
- 3- . Assaisonnement à la moutarde.

Dooley revêtit sa tenue avec soin, en s'inspectant dans la glace pour s'assurer que ses insignes étaient bien placés, sa cravate impeccable et sa casquette droite. Il ne portait plus très souvent l'uniforme et cela lui faisait bizarre. Il se regarda dans la glace et, l'espace d'une seconde, regretta de ne pas le porter tous les jours. Il dut se demander quelle allure il aurait en casquette à ruban doré, un accessoire auquel il avait renoncé depuis longtemps.

Dans la cuisine, les yeux de Rose s'écarquillèrent quand elle le vit. Elle savait ce que signifiait la tenue.

– Des obsèques ?

– Oui. Dans le South Side.

Il avait fourré son costume dans une housse à vêtements. Il le prendrait avec lui dans la voiture et se changerait à Damen et Grace avant l'appel.

– Qui est-ce ?

Il se concentra sur la fermeture Éclair du sac pour éviter de regarder Rose car il se savait incapable de lui mentir.

– Un vieux policier avec qui j'ai travaillé dans le temps.

Rose ôta une peluche de sa veste bleu foncé et en lissa les revers.

– Tu es très beau en uniforme.

– C'est à ça qu'il sert.

Il se demanda si Rose songeait avec nostalgie à sa fameuse casquette à ruban doré.

Elle l'embrassa sur la joue.

– Fais attention.

Il la regarda dans les yeux et éprouva une brève crispation de colère. Il aurait donné cher pour ne pas avoir à lui mentir.

– Compte sur moi, dit-il.

Sur la voie express, il tenta de mettre de l'ordre dans ses sentiments. Il avait le cœur lourd à cause de l'endroit où il se rendait et il s'en voulait d'avoir menti à Rose. Et il lui en voulait de ne pas être assez solide pour encaisser la vérité. Il avait vu la nécrologie dans le

journal : *Quatre GI du Secteur morts au champ d'honneur au Vietnam*. Il lisait toujours les nécros avec une attention superstitieuse et le nom lui avait sauté à la figure : *Le caporal des marines George Wilkins, 20 ans, fils du sergent de police et de Mme Raymond Wilkins, 6912 S. Aberdeen, Chicago, est tombé à l'ennemi dans la province de Quang Tri le 2 août*. Au travail, le service funèbre avait été annoncé par un entrefilet dans le bulletin.

S'il avait dit à Rose qui il enterrait, cela n'aurait servi qu'à la rendre folle. Lui se sentait perdu. Il savait depuis le début que Kevin se trouvait dans la zone de combat. Mais là, ça se rapprochait trop. D'un autre côté, ça augmentait peut-être ses chances de s'en sortir, en partant du principe que la foudre ne tombe pas deux fois au même endroit. Peut-être que George Wilkins avait joué de malchance pour eux deux. Mais il savait que c'étaient des conneries. Au combat, la foudre frappait partout et autant de fois qu'elle le voulait.

Qu'allait-il dire au père de George Wilkins ? Mon garçon est toujours en vie et pas le vôtre ? Il devait y aller. Il trouverait les bons mots quand il y serait.

C'était une belle journée, chaude et ensoleillée. On ne roulait pas trop mal et il se retrouva au-delà du Loop et dans Ryan avant même de le savoir. Le service se tenait à St. Columbanus, dans la 71^e Rue. Dooley était du North Side et ne connaissait pas trop bien les paroisses du South Side, mais saint Colomban étant irlandais, il s'agissait probablement d'une paroisse qui résistait à tout. Aberdeen s'étendait suffisamment à l'ouest pour ne pas être encore complètement noire. Les Irlandais du South Side s'étaient presque tous redéployés au-delà de Marquette Park, mais des poches d'irréductibles subsistaient.

Il sortit de Ryan, s'engagea dans la 71^e vers l'est et fut sur les lieux en un rien de temps. St. Columbanus était une grande et belle église en brique agrémentée d'une profusion de nervures faux gothique en béton. Une de ces plantureuses églises paroissiales édifiées dans les années 20 par une communauté qui commençait à prospérer. Il se gara après le carrefour suivant. Dès qu'il avait quitté la voie express, la rue lui avait paru nettement noire, mais le quartier semblait des plus sympathiques. L'église continuait sans doute à drainer beaucoup des paroissiens d'origine partis plus à l'ouest. On se pressait sur les marches et il aperçut une quantité de policiers en tenue bleue. Il n'avait jamais croisé un Ray Wilkins dans les services. Mais rien d'étonnant si Wilkins était du South Side. Avec un puissant dans sa manche, on pouvait effectuer toute sa carrière pas trop loin de chez soi.

Il y avait beaucoup de Noirs dans la foule autour du portail de

l'église et ça l'étonna un peu. Wilkins avait dû se faire pas mal d'amis dans le district de Prairie. Il salua quelques policiers d'un signe de tête, mais ne vit personne de sa connaissance. La présence de deux policiers noirs le surprit aussi. Ce n'était pas une espèce qu'il côtoyait souvent. Quand la lumière se fit à l'intérieur de l'église, il se signa, regarda autour de lui et vit une quantité de visages noirs. *Jésus Marie, Kevin. Tu aurais pu me prévenir...*

Il se fraya un passage vers le haut de la nef en révisant l'image qui avait occupé son esprit pendant tout le trajet. Il n'ignorait pas qu'il existait des marines noirs, des policiers noirs, voire des catholiques noirs, mais il avait la certitude qu'à l'arrivée, le mélange des trois donnait un individu qui lui ressemblait beaucoup et il se sentait un peu en état de choc. Il n'était pas le seul Blanc, loin s'en fallait, mais il se demanda brusquement s'il était à sa place.

Il se joignit à la file qui, en haut de l'allée centrale, attendait de dire ce qu'il y avait à dire aux parents. Le cercueil placé sur le devant était fermé, et il savait ce que cela signifiait. Le prêtre s'affairait près de l'autel. Lui, au moins, était blanc. Il commença à retrouver ses marques. Il attendit patiemment son tour, mains serrées, jetant des regards furtifs aux Noirs qui l'entouraient, en habits du dimanche, l'air hébétés et perdus.

Grand et droit dans son uniforme de sergent, Raymond Wilkins acceptait les condoléances la bouche fermée et la poignée de main solide. Il avait la peau très sombre et à peine une touche de gris aux tempes. Il était de ces hommes qui incitent à réfléchir à deux fois avant de les embêter. Les galons d'ancienneté s'empilaient sur sa manche, et il arborait un placard de rubans et de décorations sur la poitrine. Son épouse était une belle femme au visage couleur café et aux grands yeux limpides qui semblaient accueillir toute la souffrance du monde.

Dooley s'avança et tendit la main.

– Mike Dooley, Secteur Six.

Il avait préparé ce qu'il allait dire, mais quand il saisit la main de Wilkins et le regarda dans les yeux, il ne put sortir un mot. Sa bouche resta ouverte deux secondes, il tenta d'extraire quelque chose de sa gorge nouée, dut inspirer et recommencer pour arriver à dire le minimum.

– J'ai un garçon là-bas aussi. Il m'a parlé de votre fils dans une lettre. Ils étaient amis. (Il dut inspirer encore un coup.) Toutes mes condoléances.

Wilkins se pencha vers lui. Il ne lui avait pas lâché la main.

– Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-il à voix basse.

– Kevin.

Wilkins échangea un regard avec sa femme.

– Oui. Je crois que George l'a mentionné. Dieu le bénisse. J'espère qu'il reviendra.

– Mes condoléances, répéta Dooley en regardant l'épouse.

Elle prit sa main entre les siennes et, à sa stupéfaction, lui sourit alors même qu'une larme apparaissait au coin d'un de ses grands yeux noirs et coulait sur sa joue.

– Nous prions pour Kevin, dit-elle.

Dooley s'éloigna par la travée latérale et s'arrêta à un banc vide. Il fit une génuflexion et se glissa sur le banc. Il posa sa casquette à côté de lui et laissa son regard se perdre dans les hauteurs de la voûte, dans les dorures, les vitraux et le plâtre. La messe commença et il dit tout ce qu'il fallait dire, se leva et s'agenouilla aux bons moments, ferma les yeux et inclina la tête pour les prières. Et tout du long pensa à la manière dont on pouvait vivre toute sa vie en voyant les choses d'une certaine façon jusqu'au jour où quelque chose survenait brusquement et où on ne les voyait plus jamais de la même manière.

Il ne se considérait pas comme un individu à préjugés. Il estimait que les Noirs avaient les mêmes droits que lui, il croyait à l'intégration du moment qu'on ne l'imposait pas, et il avait traité des Noirs venus de tous les horizons avec honnêteté et courtoisie. Mais jusqu'à ce moment précis, si on lui avait posé la question, il aurait dit qu'ils étaient différents. Point.

C'est drôle, ce qu'on garde en mémoire. Dooley avait eu son quota de Shakespeare au lycée, comme tout le monde, et cela ne lui avait fait ni chaud ni froid à l'époque. Mais voilà qu'une phrase lui revenait. *Ne saignons-nous pas quand vous nous piquez*¹ ? Assis sur le banc, il fixa la nuque de Raymond Wilkins, le vit saigner et pensa que oui, maintenant il savait. Eux aussi saignaient. *Exactement comme nous.*

*

Dooley s'occupait rarement des viols. Les Homicides et les Mœurs étaient regroupés dans la même unité, mais rien n'empêchait de se distinguer dans un domaine, et il appartenait au gratin des experts en homicide. Parfois cependant, il fallait parer au tout-venant. Olson avait pris à l'ouest dans Foster Street et roulait vers le domicile du

témoin d'un meurtre qui avait révisé plusieurs fois sa version des faits lorsque le chiffre magique tomba à la radio.

– Sept six zéro deux, répondez. Sept six zéro deux...

– Hé, on nous sonne !

Il laissa Dooley saisir le micro. Même s'il conduisait, le micro lui incombait à Dooley car c'était lui qui commandait.

– Ici sept six zéro deux.

– Sept six zéro deux, rendez-vous au 523 North Kenmore. Police sur les lieux avec victime d'agression.

Dooley répéta l'adresse et raccrocha le micro, tandis qu'Olson faisait demi-tour à un carrefour.

– Qu'est-ce que tu en dis ? Pour une fois, la victime est en vie !

À l'adresse, ils trouvèrent un bâtiment en brique rouge foncé avec une cour dans un pâté d'immeubles moins avenant qu'il ne l'avait été dix ou quinze ans plus tôt. Deux voitures de police stationnaient devant, des gens dont la vie manquait de piquant se pressant sur le trottoir.

– Une dame violée au deuxième, leur annonça un agent laconique en leur indiquant la bonne porte d'entrée.

La dame en question n'avait probablement pas plus de vingt-cinq ans et affichait un calme remarquable au vu de ce qu'avait été sa journée. Elle était assise sur un canapé, un enfant de chaque côté d'elle et un troisième qu'elle serrait fort sur ses genoux. L'appartement donnait dans le minable et parut terriblement encombré à Dooley, avec les deux policiers en tenue et une femme d'âge moyen à lunettes en strass brassant de l'air autour du canapé. Les yeux écarquillés des enfants restaient vissés sur leur mère et pas une force au monde n'allait les en détacher. Il se souvint d'un lapin qu'il avait vu un jour acculé par un chien, immobile et tremblant. Il leur donna deux, six et huit ans. Le plus âgé était une fille avec des couettes.

Leur mère avait des cheveux et des yeux foncés et un visage rond et agréable, seulement un peu abîmé par des meurtrissures toutes fraîches à l'œil droit. Elle portait un chemisier jaune sans manches et un pantalon marron en synthétique, mais deux boutons manquaient au chemisier qui béait, révélant le blanc de son soutien-gorge au-dessous. Ses yeux revinrent de très loin quand il s'agenouilla devant elle et là, au regard qu'elle lui adressa, il comprit qu'elle n'attendait pas trop de réconfort de sa part.

– Si vous avez besoin de voir un médecin, nous commençons par là,

dit-il. Nous ne sommes pas obligés de vous poser des questions tout de suite si vous ne le souhaitez pas.

Elle le fixa en clignant des yeux. Puis, comme il finit par se demander si elle l'avait entendu, elle lui répondit :

– Non, ça va.

Pas autrement convaincue, au ton de sa voix.

– Avez-vous mal ? Saignez-vous ?

– Non. Je vais bien.

Il l'entendait à peine.

– Parfait. (Il se leva et jeta un coup d'œil à la pièce.) Rendez-moi service, dit-il aux deux policiers. Inspectez l'arrière. Assurez-vous qu'il n'y a personne. O.K. ?

Ils haussèrent les épaules et s'en allèrent. Dooley regarda la femme d'âge moyen.

– Vous êtes de la famille ?

La femme tendit la main vers un buffet pour se retenir. Elle paraissait plus atteinte que la victime.

– Non, juste une voisine. J'habite au rez-de-chaussée. Elle est descendue frapper chez moi. C'est atroce.

– Quelqu'un a-t-il contacté le mari ?

Il y eut un silence.

– Mon mari est parti, dit la femme assise sur le canapé.

Dooley acquiesça.

– O.K., dit-il à la voisine. Pourriez-vous me rendre un grand service et emmener les enfants dans une autre pièce ? (Il regarda la victime.) C'est possible ?

– Les enfants, dit la victime d'une voix douce. Allez avec Mme Davis. Il faut que je parle aux policiers.

Elle bougea, essayant de se dégager.

– Noooooon !

Le plus petit ne voulait rien entendre.

– Allez, viens, Billy.

La grande sœur le détacha de la mère, le prit dans ses bras et l'emporta. Le garçon du milieu suivit, sans quitter Dooley de ses

grands yeux effrayés. Dooley regarda la voisine les entraîner dans le couloir et lança un coup d'œil à Olson qui partit prendre position dans l'entrée, hors du champ de vision de la femme assise sur le canapé. Elle avait croisé les mains et attendait, les genoux étroitement serrés.

Dooley s'assit au bord d'une chaise, près du canapé.

– Pouvez-vous nous dire ce qui s'est passé ?

Il vit qu'elle se donnait du mal, qu'elle s'efforçait de ne pas craquer. Mais que ça ne durerait pas longtemps. Elle centra son attention sur lui.

– Il est entré par le fond. J'avais la porte ouverte parce qu'il faisait chaud, mais le crochet de la porte moustiquaire était mis. Il a dû la découper avec le couteau. J'étais dans la chambre, j'essayais de coucher Billy pour la sieste, et j'ai entendu Debby crier : « Maman, il y a un homme ! » Je suis sortie dans le couloir et je l'ai vu qui arrivait de la cuisine. Il n'avait pas le couteau à ce moment-là, enfin je veux dire... je ne l'ai pas vu, il ne l'avait pas à la main. J'aurais dû hurler. Probablement. J'ai failli le faire, je voulais... mais je lui ai juste demandé ce qu'il fabriquait là. J'essayais de rester calme à cause des enfants.

Il hocha la tête.

– Vous le connaissiez ?

– Non. Je ne crois pas l'avoir vu avant.

– Pouvez-vous le décrire ?

Cela devenait plus dur. Il ignorait combien de temps elle tiendrait encore. Elle fit un effort et porta la main à sa tête.

– Je ne sais pas bien. Peut-être quarante ans, pas très grand, des cheveux bruns. Il était en maillot de corps. Vous savez... sans manches. Je ne sais pas. Je pourrais peut-être le reconnaître, mais je ne sais pas bien décrire les gens.

– Ne vous inquiétez pas. Nous vous demanderons de regarder des photos quand vous serez prête. Maintenant, je dois vous demander ce qui s'est passé.

Elle acquiesça, un signe de tête rapide, les yeux fixés par terre.

– Il a dit : « Je suis venu pour la fête. » J'ai crié aux enfants de s'enfuir par la porte d'entrée... Mark et Debby étaient dans la pièce de devant... mais il a hurlé : « N'ouvrez pas c'te putain de porte ! » Et il a continué d'avancer. Je lui ai dit de partir sinon je criais et il a tiré le couteau de sa ceinture. J'ai cru qu'il allait nous tuer. (Sa voix se fêlait.

Il attendit qu'elle se ressaisisse. Elle lui lança un regard tendu.) J'ai commencé à le supplier et il m'a dit qu'il ne ferait de mal à personne. Il voulait juste... il voulait juste être de la fête. Il avait bu. Je sentais l'alcool dans son haleine. Je lui ai dit : « Laissez partir les enfants », et il a dit : « Non, ils n'ont rien à craindre. » Il leur a dit d'aller à côté de la fenêtre de devant. Et puis... et puis il leur a dit de regarder, que ça leur apprendrait peut-être quelque chose.

Son regard l'implorait. Et il aurait donné n'importe quoi pour l'autoriser à se taire. Il se sentait pris de nausée. Il échangea un regard avec Olson et vit que lui aussi ne se sentait pas bien. Il inspira un grand coup.

– Parfait, dit-il. Nous allons vous appeler une ambulance et nous nous occuperons de vos enfants. J'ai juste besoin que vous me disiez, si vous vous en sentez capable, ce qu'il vous a fait.

Alors elle baissa la tête, cacha son visage dans ses mains, et il sut qu'il avait trop demandé. C'était pour ça qu'il détestait les affaires de viol. Il les exécrait. La victime d'un meurtre ne souffrait plus le temps qu'il arrive. Des mouvements spasmodiques secouaient les épaules de la jeune femme.

– Il m'a déchiré mon chemisier et... et il a posé les mains sur moi. Mes enfants pleuraient et j'essayais de leur dire que tout allait bien. Et puis il est devenu fou furieux et il m'a frappée. Il m'a mis son couteau sous la gorge et il m'a obligée à m'asseoir et puis il a... il a défait son pantalon et il m'a obligée à... à...

Elle bascula en douceur sur le côté, un bruit s'échappa de sa gorge, il bondit de sa chaise et réussit à la rattraper avant qu'elle ne touche le sol.

– Appelle une ambulance, dit-il à Olson, qui partit vers la porte.

Il la redressa sur le canapé. Elle pressait sa main sur sa bouche.

– Vous avez envie de vomir ? lui demanda-t-il aussi gentiment qu'il pouvait.

Elle se reprit suffisamment pour lui adresser un regard d'une froideur de glace. Puis elle ôta la main de sa bouche.

– C'est déjà fait. Dès qu'il est parti.

Ses yeux se révoltèrent, puis se fermèrent et elle bascula à nouveau.

Dooley la laissa sur le canapé. Elle sanglotait. Il trouva la salle de bains et regarda dans la cuvette des toilettes sans trop d'espoir. Bien entendu, on avait tiré la chasse d'eau. Il revint dans le couloir et gagna la salle à manger. Les enfants étaient assis à la table avec la voisine,

tous l'air grave.

– Maman va bien ? lui demanda la fille.

– Elle se remet. Nous allons la faire examiner par un médecin. Mais tout ira bien.

Il traversa la cuisine et s'approcha de la porte de service. Il vit la moustiquaire lacérée, le crochet défait. Il passa sur le palier, où se trouvaient les poubelles. Son regard se posa sur la porte de derrière de l'appartement voisin. Elle était ouverte. Un des policiers déboucha de l'escalier.

– Personne dans les parages.

Dooley hocha la tête.

– Toutes les portes de service sont ouvertes ?

Le policier fronça les sourcils.

– Je ne sais pas. Certaines. Je n'ai pas fait vraiment attention. Oui. La plupart, je crois. Vous voulez que j'aille voir ?

– Non, c'est bon. Restez là quelques minutes, retenez toute personne qui se montrerait et prévenez-moi.

Il réintégra l'appartement. Il traversa la salle à manger et reprit le couloir en sens inverse. En jetant un coup d'œil dans la pièce de devant, il vit que la jeune femme s'était un peu calmée. Roulée en boule, les genoux remontés contre la poitrine, elle reniflait. Il revint dans la salle à manger.

– Si vous alliez lui tenir compagnie ? dit-il à la voisine. J'arrive tout de suite avec les enfants.

La voisine acquiesça et partit rapidement dans le couloir. Il s'assit à la place qu'elle venait de quitter.

– Alors, on tient le coup ? demanda-t-il en tapotant l'épaule du garçon. Ta maman est vraiment forte, tu sais ? Tu n'as pas à te faire de souci. (Il regarda la sœur aînée, qui avait pris le plus jeune sur ses genoux.) Vous êtes tous solides. Ça se voit. Ce que ce type a fait à votre mère était vraiment moche, mais tout va bien maintenant. Elle va se remettre. C'est une femme qui ne se laisse pas intimider.

Il savait qu'il parlait pour meubler le vide. Impossible de faire quoi que ce soit pour ces enfants qui adoucisse les innombrables nuits en perspective. Il attendit un instant, puis il ajouta :

– J'ai besoin que vous me disiez si vous aviez déjà vu cet homme.

Silence. Il les examina l'un après l'autre. Sans trop y croire. Les

témoignages d'enfants, c'est un coup de dés, mais à tout hasard... Le garçon faisait non de la tête et la sœur aînée se contentait de le dévisager. Il hocha la tête et se leva.

– O.K., dit-il. Si quelque chose vous revient, prévenez-moi. Et maintenant, si nous essayions de réconforter votre maman ?

– Ouchiba, dit le benjamin en ôtant le pouce de sa bouche.

Il fixait Dooley.

– Quoi ?

– Il veut une Hershey Bar, dit le garçon plus âgé. Pas maintenant, Billy.

– Ouchiba à moi, insista le bambin.

Il y eut un silence. Les yeux de la fille s'agrandirent. Elle dévisagea Dooley et fit tourner l'enfant sur ses genoux pour le regarder.

– C'est le type qui t'a donné une Hershey Bar ?

– Ouchiba pas gentil, dit l'enfant, qui se mit à pleurer.

La fille regarda son autre frère pendant un moment, puis elle leva les yeux vers Dooley.

– Je crois savoir qui c'est, dit-elle.

*

– Pourquoi est-il monté au deuxième étage ? (Dooley précéda Olson dans la ruelle, mains dans les poches, inspectant les marches à l'arrière des appartements.) D'autres portes étaient ouvertes. Il aurait pu choisir n'importe laquelle. Donc, il visait une cible précise, mais elle ne l'avait jamais vu. D'où la connaissait-il ?

– Les enfants, hein ? Bien vu.

– La mère les conduit tous les matins chez la personne qui les garde, au bout de la rue. Il les aura aperçus par la fenêtre. La mère lui a tapé dans l'œil et il les a suivis.

Ils arrivèrent au dernier immeuble. Trois appartements. Des marches peintes en gris conduisant aux vérandas de derrière empilées les unes sur les autres.

– La nounou habite au premier, dit Dooley. La grande sœur a dit que quand le plus jeune est revenu avec la barre chocolatée, il venait d'en bas. Donc, nous nous intéressons au rez-de-chaussée. Ou alors...

Près de l'escalier, trois marches de béton conduisaient à l'entrée du sous-sol. La porte était ouverte et de la musique s'en échappait. Dooley descendit les marches, suivi par Olson.

Il s'arrêta dans l'entrée et plongea le regard dans un sous-sol typique d'immeuble locatif avec boîtes de fusibles et machines à laver d'un côté et conteneurs de stockage de l'autre, le tout éclairé par des ampoules nues. À droite de la porte, il y avait une table avec une radio, une bouteille de bourbon et un verre. Un homme en maillot de corps blanc crasseux y était assis, la tête dans les mains. Dooley frappa au montant de la porte et l'homme leva les yeux vers lui. Yeux cernés de rouge et barbe de deux jours, il semblait plongé dans la stupeur.

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

À l'entendre, il n'en était pas à son premier verre.

– Police, dit Dooley. Vous avez passé tout l'après-midi ici ?

Le type se contenta de le dévisager. Dooley lui accorda deux secondes, puis lança :

– Veuillez nous accompagner.

– J'ai rien fait.

– Je ne vous accuse de rien. J'ai juste besoin de vous poser quelques questions.

L'homme continua de le fixer, puis s'écarta de la table. Il se leva et tangua un peu, révélant le couteau coincé dans la ceinture de son jean.

– Putain de flics ! lâcha-t-il.

– Tiens donc, lui renvoya Dooley. Veuillez vous approcher et poser les mains contre le mur.

Le couteau, là où il était, n'augurait rien de bon. Dooley s'était avancé dans le sous-sol et retourné pour prendre l'homme en sandwich avec Olson dans l'entrée.

L'homme ne bougea pas, regardant Dooley avec un air de mépris. Il se tourna vers Olson.

– Putain de salope... J'aurais dû lui trancher la gorge.

Dooley fut pris au dépourvu, mais il vit Olson changer d'expression et, avant qu'il ait pu réagir, son équipier avait fait un pas et décoché à l'homme un direct du droit venu de nulle part. L'ivrogne frôla Dooley en tombant par terre, son nez pissant déjà le sang.

– Hé ! hurla Dooley.

Olson resta planté là, les yeux sur le type qui gémissait. Les bras ballants, il respirait un peu plus fort.

– Sale fumier ! lâcha-t-il.

– Tu débloques ou quoi ? lui lança Dooley.

Olson le regarda, et Dooley le vit revenir de là où il était.

– Seigneur... Je ne sais pas.

*

– Ne me refais jamais un coup pareil, dit Dooley dans un murmure presque inaudible. Tu ne peux pas te permettre ce genre de conneries, Pete.

Olson se redressa de l'évier, le visage ruisselant, saisit une serviette en papier et s'épongea le visage.

– Ça ne se reproduira pas, dit-il. (Il se moucha dans la serviette et la jeta dans la poubelle.) Si tu veux que j'aille dire la vérité à McCone, pas de problème.

– Non, je te couvre. Il cherchait le couteau. Mais ne m'oblige pas à recommencer.

– Tu as ma parole.

Dooley lui adressa un long regard scrutateur. Il entendait des voix derrière la porte, dans le bureau. Le direct d'Olson avait prolongé de plusieurs heures le travail de la soirée, avec une visite à l'hôpital qui avait compliqué la procédure normale d'identification, interpellation et inculpation. À presque minuit, la paperasserie était enfin liquidée et il ne restait plus qu'à conduire le violeur à la prison du 20^e district où on veillerait sur lui jusqu'à ce que le fourgon passe collecter les ordures à l'aube pour les déposer à la 26^e Rue.

– Tu n'as pas l'air bien, lui fit observer Dooley.

– C'est pas qu'un air, dit Olson en s'affaissant contre la cabine des toilettes. Je me sens liquidé.

Dooley l'étudia. Incroyable qu'on puisse passer tellement de temps avec un type et ne jamais le voir. Maintenant qu'il l'examinait, il vit qu'Olson avait maigri.

– Tu es malade ? Prends ta journée.

– Je ne suis pas malade. Simplement, je ne suis pas fait pour ce

métier.

– Ah, non, pas ça. Depuis combien de temps es-tu dans la police ?

Les yeux d'Olson montraient des choses que Dooley n'y avait encore jamais vues.

– Sérieusement, Mike. Je commence à craquer. Je dors mal et tout. Je n'arrive pas à me vider la tête. J'ouvre la porte de chez moi et je m'attends à voir du sang partout.

Mais c'est pas vrai ! pensa Dooley. *Pas de problèmes pendant des mois et la vie qui vous balance soudain une saloperie de grande balle courbe.*

– Putain, mais... Parle à quelqu'un ! À ton prêtre, à ton pasteur, à ce que tu as ! Fais-toi porter pâle un jour ou deux !

Olson fit non de la tête, la honte au visage.

– Comment fais-tu, Mike ? Comment te débrouilles-tu pour ne pas devenir dingue ?

Dooley haussa les épaules.

– Je ne sais pas quoi te dire, mec. Juste que... ne te laisse pas entamer. (Il attendit une seconde ou deux.) Ou alors... trouve une façon de devenir dingue et de vivre avec.

– Merci, dit Olson en le frôlant au passage tandis qu'il gagnait la porte. Ça m'aide vachement.

1- . *Le Marchand de Venise*, acte III, scène I.

... Les gens ici sont vraiment pauvres et il y en a qui ne nous aiment pas beaucoup. Du coup on se demande ce qu'on fait ici. Moi, ce que je sais, c'est que je fais ce qu'on me dit. Il est question de nous rapatrier sous peu, mais je ne vais pas trop y compter. Vu notre manque de pot, nous serons la dernière unité à partir.

Tu as sans doute appris que George Wilkins s'est fait tuer. Ça a été un sacré coup, c'était vraiment un type bien. Il s'est fait tuer parce qu'il faisait ce qu'on attendait de lui au lieu de se défiler comme d'autres. On voit des gars qui sont blessés et on essaie de ne pas y penser, mais quand ça arrive à un vrai ami, c'est dur à encaisser. Tout ce que je peux dire, c'est continuez à prier pour que je rentre vite. Vous me manquez et, FRANCHEMENT, j'attends ces vacances avec impatience. Un cottage au bord du lac, ça paraît vraiment sympa. Être assis là, à ne rien faire pendant un moment...

À bientôt, avec toute mon affection,

Kevin

– Ce n'est pas son ton habituel. C'est la première fois qu'il a l'air... je ne sais pas. Découragé.

Rose regardait Dooley, le visage pincé par l'angoisse.

– Il y a des moments comme ça. On passe par des périodes pas commodes. (Il repoussa la lettre vers elle sur la table.) Il s'accroche. Il va s'en sortir.

– Tu savais que George Wilkins avait été tué ?

– Oui. Je l'ai vu dans le journal.

– Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

– Tu aurais été contente de le savoir ?

– Ce n'est pas une question d'être « contente », Michael. Je ne serai contente que lorsque notre fils sera rentré. Mais j'aurais aimé le savoir, c'est sûr. Tu as pensé à contacter le père du garçon ?

Dooley tripota les sections du quotidien, évitant de la regarder.

– Oui. Je lui ai parlé.

– Et tu ne me l'as pas dit.

– Je ne voulais pas que tu t'inquiètes.

Elle hocha la tête et le regarda les yeux écarquillés. Bouche bée.

– Michael, je suis grande ! Ne me cache plus rien, tu veux ?

– O.K. Je suis désolé. (Il abandonna le journal.) Navré. D'accord ? Je voulais te protéger.

– Il faut que j'appelle ses parents. Mon Dieu, c'est affreux...

Elle quitta la table, s'approcha machinalement de l'évier et regarda par la fenêtre, les bras croisés.

Il ouvrit la bouche pour lui dire que c'étaient des Noirs, mais s'arrêta net. Au lieu de quoi, il lui dit :

– Si tu veux aller les voir, je t'accompagne. Ils habitent au diable. Tout en bas du South Side.

Rose ne dit rien. Dooley regarda fixement son café.

– Et ce cottage au bord du lac ? dit-il. Tu as trouvé quelque chose ?

Au bout d'un moment, elle se retourna.

– Je cherche. Il y a de jolies maisons dans le comté de Door, et les prix auront baissé après Labor Day¹. Mais même, ça va revenir cher pour nous tous, une semaine.

– T'inquiète pas pour l'argent.

– Bien obligée. C'est moi qui règle les factures. Que se passe-t-il avec Rob ? Il n'a plus de travail à te donner ?

– Bon sang, j'ai été pris par des choses plus importantes ! Je suis officier de police, je te rappelle.

– Michael, ne me parle pas sur ce ton. S'il te plaît.

Elle commençait à craquer. Il l'entendait dans sa voix. Il se leva et la prit dans ses bras.

– On va se débrouiller, Rose. Ne te fais pas de souci. Je vais appeler Rob.

– On ne peut pas se disputer, dit-elle dans son col. C'est simple, on ne peut pas. Il faut qu'on s'accroche l'un à l'autre. Quoi qu'il arrive.

– Je sais.

Dooley ne bougea pas, enlaçant sa femme et regardant par la fenêtre. Au bout d'une minute, elle s'écarta et s'essuya les yeux du bout des doigts.

– Je vais à l'église, dit-elle. C'est ton jour de repos, non ?

– Oui, mais j'ai un truc ou deux à régler. Un type à interroger. Je

rentrerai pour le dîner.

*

On manifestait à Bughouse Square. Dooley trouva une place devant la Newberry Library et contourna le parc à pied, observant les hippies et autres yippies qui tournaient avec leurs écriteaux au milieu des clodos habituels avachis sur les bancs ou étalés par terre à l'ombre des grands arbres. Parfois, il n'aurait pas su faire la différence.

Il entra dans le restaurant italien à l'angle de Dearborn Street et de Delaware Place et fut conduit à un box du fond. Il s'y assit de façon à voir le devant de la salle. La foule de midi refluit. Swallow avait dit 14 heures, mais il était venu en avance. En reconnaissance. Lieu public ou non, il avait pris à cœur la mise en garde de Puig.

– *Bang !* (Dooley sursauta en sentant une main s'abattre sur son épaule.) Vous êtes mort, dit Arnold Swallow en abaissant son respectable tonnage sur la banquette en face de lui.

Il avait l'air nettement plus assuré que la dernière fois que Dooley l'avait vu – et juste une ombre de petit sourire narquois.

– Vous avez de la chance que je sois de bonne humeur aujourd'hui ! reprit-il.

Les toilettes, pensa Dooley en s'efforçant de rester impassible. *J'ai négligé les toilettes.*

– Très drôle, dit-il.

– C'est moi tout craché. L'âme de la fête. (Il fit signe à un serveur.) Vous êtes là pour déjeuner ?

– J'ai déjà mangé. Un petit café me suffira.

– Comme vous voulez. Leurs *escalopine* sont à mourir.

Le serveur s'approcha et Swallow commanda sans regarder le menu. Le garçon reparti, il reporta son regard sur Dooley et son petit sourire s'effaça.

– Vous savez ce que vous êtes, Dooley ? Un connard de première. Le gamin à l'école qui cafte sur les garçons qui fument aux toilettes. Voilà ce que vous êtes.

– Peut-être, lui renvoya Dooley. Mais vous n'en êtes pas moins le débile qui fourre sa bite là où elle n'a rien à faire. Et maintenant, qu'avez-vous pour moi ?

Swallow le dévisagea pendant dix bonnes secondes, le regard lourd de tout ce qu'il avait sur le cœur. Dooley ne s'émut pas, lui rendant son regard. Swallow se décida enfin.

– J'ai parlé à Tommy, dit-il.

– C'est sympa. Comment les Feds le traitent-ils ?

– Bien. Rien à redire. Une prison fédérale, ce sont des putain de vacances pour quelqu'un comme Tommy.

– Qu'il en profite. Il en a mérité chaque minute. Qu'a-t-il dit ?

Swallow se pencha en avant, les coudes sur la table. Sa large figure aux joues flasques était un peu enflammée.

– Qu'elle l'avait probablement cherché.

– De quelle façon ?

– Elle est devenue gourmande.

Il cligna des yeux.

– Continuez.

Swallow hocha la tête de découragement, le sage déplorant l'inconséquence de la jeunesse.

– Elle a essayé d'écouler quelque chose qu'elle lui avait volé. Probablement à la mauvaise personne.

– De quoi s'agissait-il ?

– Vous n'avez pas besoin de le savoir.

Dooley fouilla sa poche, à la recherche d'une pièce de monnaie. Il en trouva une et la tint en l'air pour que Swallow la voie bien.

– Vous allez me tirer dessus le temps que j'aille jusqu'au téléphone ? C'est ça, votre plan ?

Swallow le foudroya du regard.

– Le savoir ne vous servirait à rien. Elle aurait pu essayer de le vendre à n'importe qui.

– Cessez de vous foutre de moi, Arnie. J'en ai ma dose. Qu'est-ce qu'elle avait ?

Swallow réfléchit quelques secondes, soucieux de sauver les apparences. Mais Dooley avait tout de suite vu qu'il était prêt à cracher le morceau. Forcément.

– Une bande enregistrée, dit-il.

- Qui traitait de quoi ?
- De ce dont je vous ai parlé l'autre jour. Le gouverneur.
- Ogilvie ?
- Oui.
- Ne m'obligez pas à me creuser la tête, Arnie. Qu'y avait-il sur la bande ?

Les yeux de Swallow papillotèrent et sa voix baissa d'un cran.

- Ogilvie et Humphreys.
- Dooley l'étudia avec attention.
- Humphreys... Vous voulez dire Murray Humphreys ?
 - Ouais. L'illustre Murray Humphreys, le cerveau de l'Outfit. Avec Ogilvie.
 - Et parlant de quoi ?
 - Le marché dont je vous ai parlé. Pour la nomination de Tommy au Bureau du shérif en 62. Tommy l'a enregistré à leur insu.

Dooley le dévisagea jusqu'au moment où le serveur revint avec son café et une bouteille de vin, déboucha la bouteille dans le silence le plus complet et s'éloigna.

- Comment Sally a-t-elle mis la main sur cette bande ?
- Je vous l'ai dit : elle l'a volée.
- Quand ?
- Quand Tommy est rentré du Mexique. Il l'a contactée en souvenir du bon vieux temps, ils ont dîné ensemble, ils sont allés dans sa chambre d'hôtel et ils se sont envoyés en l'air. D'après lui, elle a fouillé dans ses bagages pendant qu'il était sous la douche. Il avait le précieux matériel dans un attaché-case.
- Comment l'a-t-elle ouvert ?
- Il était sous la douche, il avait laissé ses clés sorties. Il lui faisait confiance. Et bon Dieu, il a commis une erreur ! Il ne s'en est pas rendu compte tout de suite. Et avant qu'il ait le temps de récupérer la bande, les Feds l'ont cueilli et il s'est retrouvé en prison.
- Pourquoi l'aurait-elle volée ?
- Allez savoir ! D'après Tommy, elle était furieuse qu'il ne veuille pas l'épouser et elle voulait lui soutirer tout ce qu'elle pouvait. Elle connaissait ses activités et a probablement pris n'importe quoi au

hasard. Après, elle a écouté la bande et s'est dit qu'il paierait pour la récupérer. Sauf qu'elle n'a pas été assez prudente. Elle a agi en amateur. Ce n'est pas facile d'exercer un chantage sans prendre de coups.

– On en revient donc au gouverneur qui l'a fait tuer pour étouffer l'affaire.

Swallow haussa les épaules.

– Je ne vois pas ce qui vous étonne. Vous le prenez pour un saint ? Mais je vous le répète, rien ne prouve que c'est lui. D'autres personnes perdent de leur influence si la bande vient au jour. Ou en gagnent si elles mettent la main dessus.

– Je vois.

– Mais au cas où vous auriez des idées géniales, Scout-toujours, réfléchissez une minute. Si vous lancez des accusations sans avoir la bande pour les étayer, vous ne réussirez qu'à vous attirer des emmerdes. Vous êtes assez grand pour le comprendre, pas vrai ?

Dooley acquiesça.

– Oui. Assez.

Swallow parut se détendre un peu. Il but une gorgée de vin et reposa le verre.

– Alors, connard, reprit-il. On est quittes maintenant ?

Dooley le dévisagea un moment, puis lui renvoya :

– J'imagine. Continuez à tringler Janet si ça vous chante. Je ne dirai rien. Sauf si je découvre que vous m'avez menti.

De nouveau, les sourcils de Swallow s'abaissèrent.

– Rappelez-vous ce que je vous ai dit sur le chantage, Dooley. C'est moins simple qu'il n'y paraît.

Dooley repoussa le café auquel il n'avait pas touché et se glissa hors du box.

– Je m'en souviendrai, dit-il. Merci pour le café.

Dooley examina le problème de très près en négociant la circulation intense de Chicago Avenue. À son avis, il y avait cinquante pour cent de chances qu'Arnold Swallow lui ait dit la vérité. Ou bien il avait concocté une embrouille avec Spain, ou bien il était assez terrifié pour lui donner quelque chose de solide à exploiter.

La partie Ogilvie semblait plausible. Le gouverneur avait une

réputation d'intégrité, mais Dooley ne s'étonnait plus de rien. Difficile de travailler dans les égouts sans se salir les pieds. Quant à savoir jusqu'où il était mouillé... En tout cas, il faudrait interroger de nouveau le bonhomme.

Chez Angelo venait d'ouvrir et il n'y avait qu'un seul client au comptoir, un vieux de la vieille en feutre rond qui lui jeta un regard et se replongea dans l'étude des glaçons de son verre. Lou Molinari tripotait les boutons du téléviseur quand Dooley était entré. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et en manipula quelques-uns de plus avant de claudiquer jusqu'au bar où Dooley avait pris position.

– Alors, on remet ça ? lança-t-il.

– Je veux que vous exerciez encore un peu votre mémoire, Lou.

– Vous me l'avez vidée la dernière fois.

– Elle a sûrement eu le temps de s'en remettre. Je veux que vous me parliez d'appels téléphoniques.

– On en reçoit des tonnes, ici. Je les note pas ni rien.

– Vous en avez reçu deux à la fin du mois de mai. Un le 30, un autre le 31. Appels longue distance. Vous vous souvenez ?

Molinari avait des yeux marron et le regard madré sous des sourcils en paille de fer. Il soutint le regard de Dooley pendant quelques secondes.

– Et comment je saurais qu'ils étaient longue distance ?

– Ils passent par une opératrice. Ou alors la personne qui appelait aurait pu vous le signaler. Ça vous dit quelque chose ?

– Pas vraiment. Comme je disais, on nous appelle beaucoup ici. Ça remonte à quand ?

Dooley n'aimait pas mettre les gens sur la piste. Mais on ne pouvait pas toujours l'éviter.

– Les appels venaient d'une femme. Ça vous aide ?

Cette fois, il avait toute l'attention du barman. De nouveau, leurs regards s'accrochèrent. Les yeux de l'homme se rétrécirent lentement. On procédait à des recoupements.

– On a la trace des appels, donc inutile de nier, reprit Dooley. J'ai besoin de savoir à qui elle voulait parler.

La grande question. À laquelle il avait sans doute une chance d'obtenir la bonne réponse. Un simple barman n'aurait pas pris sur lui de mentir sauf s'il avait répété son rôle, et ils n'avaient aucune raison

d'avoir préparé le terrain car, lors de sa première incursion, il n'avait pas parlé des appels.

Molinari s'écarta, la mine perplexe. Il s'empara d'un chiffon sous le bar et astiqua le bois luisant.

– Aucun souvenir, dit-il. Ça remonte à trop loin, vous savez ? (Il jeta le chiffon là où il l'avait pris et regarda Dooley.) Je peux pas vous renseigner.

Dooley le regarda dans les yeux, l'obligeant à capituler. Le barman haussa les épaules, leva les mains dans un geste d'impuissance et se détourna.

– La semaine dernière, je dis pas. Mais deux mois, c'est trop.

– O.K., dit Dooley. (Il ne le croyait pas, mais il ne parviendrait pas à avoir le dessus.) Où puis-je trouver Ronnie Gallo ?

Molinari haussa les épaules.

– Probable qu'il va se pointer à un moment ou un autre.

– Je n'ai pas l'intention d'attendre. Comment le contactez-vous ?

– J'ai le numéro de chez lui, mais je vous conseille pas d'essayer. Ronnie aime pas qu'on le dérange chez lui. À votre place, j'essaierais le club. D'habitude, il commence par là, l'après-midi.

– Le club. Où ça ?

Molinari tenta de lui faire baisser les yeux, mais renonça au bout d'une seconde ou deux.

– Le Club italo-américain, dans Grand Avenue. Le pâté d'immeubles entre Grand Avenue et Racine Street. Quelque part par là.

– Au 146, dit Dooley. Je connais.

*

Dooley savait qu'on lui avait menti. Il l'avait vu dans les yeux de Molinari. Parfois, un mensonge en dit autant que la vérité. Il était prêt à risquer une ou deux hypothèses. Le barman avait pris les appels. Sally Kotowski n'avait pas voulu lui parler. Elle voulait parler à Ronnie Gallo.

Il passa les possibilités en revue en reprenant vers l'est. Peut-être que ça tenait. Sally appelle *Chez Angelo* avec l'idée de fourguer ce qu'elle a. Peut-être y est-elle allée avant, avec Herb Feldman, ou a-t-

elle entendu Feldman parler de Gallo. Ledit Gallo envoie quelqu'un la cueillir – par exemple son copain Tony Messino du club de Grand Avenue –, et consulte ses supérieurs. L'Outfit ? Payer pour un truc pareil ? Pour Ogilvie, ils sont déjà au courant, selon toute probabilité. Mais mettre la main sur la bande changerait tout. Ça leur donnerait un levier considérable. Si la bande fait partie d'une magouille personnelle de Tommy Spain, peut-être que d'autres personnes aimeraient aussi en voir la couleur. Et quelqu'un a peut-être jugé inutile de payer ce qu'il peut faire cracher à Sally gratis.

Les débordements de cruauté pure n'outrepassaient pas les capacités de l'Outfit. En revanche, ce genre de mise à mort suscitant des réactions, on imaginait mieux la Mafia optant pour une solution plus acceptable. À première vue, une transaction franche et directe. Un brin de marchandage, et ensuite merci beaucoup, ce fut un plaisir de traiter avec vous. Pourquoi être allé tuer Sally ? Dooley n'avait pas tous les éléments en main. Pas encore. Il lui fallait maintenant un bâton pour frapper Ronnie Gallo.

Il n'en avait pas, mais parfois, la meilleure solution consiste à mettre quelqu'un en difficulté et voir quel type de mensonge il vous sort. Ensuite, on part de là. Molinari avait forcément bondi sur le téléphone dès qu'il avait quitté le bar, mais aucune importance. Gallo allait avoir nettement plus de mal à nier tout souvenir de deux appels téléphoniques émanant d'une femme qui avait été kidnappée dans son établissement et tuée deux jours plus tard.

Les Siciliens s'incrustaient dans le secteur de Grand Avenue et Racine Street. Par les temps qui couraient, on entendait autant parler anglais qu'italien dans les rues, et beaucoup de gens s'étaient installés à l'ouest. Restait une poignée d'irréductibles. Dooley aperçut une veuve en noir qui balayait le trottoir. Il se gara dans Grand Avenue et fit à pied la moitié du pâté d'immeubles jusqu'au club.

La façade modeste donnait directement sur l'avenue, avec une vitrine aveugle et une enseigne peinte en vert, blanc et rouge au-dessus de la porte : *Club social italo-américain*. En bas, en caractères noirs et moins voyants, on lisait *Réservé aux membres*. Un climatiseur qui saillait au-dessus de la porte vibrait comme un moteur Diesel et laissait goutter de l'eau sur le trottoir. Dooley fit un écart pour ne pas être mouillé et poussa la porte.

L'intérieur était frais et obscur après la lumière éclatante de la rue. Il distingua six hommes figés dans une attitude soupçonneuse sous des néons. Il y avait un petit comptoir à droite avec quelques bouteilles et un type adipeux derrière, quelques tables et chaises çà et là, pour la plupart inoccupées, un téléviseur sur une étagère en hauteur et deux

portes au fond. À ce qu'il semblait, il avait interrompu une partie de cartes, une dispute, un feuilleton et au moins une sieste.

– 'Savez pas lire ? lança un type qui, assis à une table à deux mètres de lui, fumait une cigarette, les pieds sur la table.

– Non, dit-il en plongeant la main dans une poche. Ça m'évite un tas d'ennuis. Et vous ?

Il montra sa plaque.

La bouche du type s'incurva dans un sourire de mépris autour de la cigarette.

– Ça, je sais, dit-il. P-O-L-I-C-E. Ça s'écrit comme « con ». Ou alors... « crétin » ? J'oublie toujours.

Celui-là, Dooley l'avait pris aussitôt en grippe. Le genre nabot, mais avec l'air de vouloir compenser par la hargne. Une masse de cheveux bruns rabattus en arrière, au-dessus d'un visage qui s'étrécissait en un menton pointu, de grands yeux sombres et une petite bouche faite pour ricaner.

Dooley rangea sa plaque.

– Félicitations. Encore deux ans et on vous fera peut-être passer en maternelle. (Il s'approcha de la table où les trois hommes jouaient aux cartes.) Je cherche Ronnie Gallo, dit-il.

Les trois étaient sortis du même moule. D'anciens durs qui prenaient de la bouteille et s'amollissaient. Un chauve empâté regarda les deux types qui lui faisaient pendant.

– Ronnie Gallo. Putain, c'est qui, Ronnie Gallo ?

– Le nom me dit quelque chose, lança celui qui distribuait en étalant les cartes en éventail.

– Essayez au magasin de spiritueux. Gallo², ils ont ça, ajouta le troisième.

Cela déclencha des rires. Ou ce qui en tenait lieu. Dooley accueillit la blague avec un sourire indulgent.

– C'est une idée, dit-il. Un verre ne sera pas de trop pendant que je vous inculperai, les gars.

Là, ils le regardèrent. Et durant deux secondes, on n'entendit que le murmure du téléviseur.

– Putain, vous parlez de quoi ? demanda le chauve.

– De l'arrestation, dit-il. (D'un coup de menton il montra la table, où

des pièces de un et de cinq *cents* s'éparpillaient parmi les cendriers.) Vous n'imaginez pas la paperasse qu'il faut, juste pour faire venir un fourgon et vous mettre tous les trois en cellule pour jeux illégaux. Ça va tous nous occuper pendant le restant de la journée. Mais vous faites comme vous le sentez.

Il s'en tint là, examinant les types l'un après l'autre. Il les vit envisager de le prendre au mot, et décider que ça ne valait pas la peine de s'attirer les petites contrariétés qui risquaient de s'ensuivre. Le donneur abattit le jeu de carte sur la table.

– Gallo, c'est moi, dit-il. Qu'est-ce que vous voulez ?

– Deux réponses. Les questions sont faciles, promis.

Gallo le fixa des yeux un moment. Taille moyenne, visage de fouine, chemisette jaune à carreaux. Il avait des cheveux qui ressemblaient à de la paille de fer et une barbe d'un jour qui faisait la pige à celle de Nixon.

– C'est au sujet de la morte, hein ?

Dooley ne donna aucune indication. Il savait que Gallo était obligé de jouer cartes sur table au cas où ses copains se seraient posé des questions.

– Vous avez un endroit où on pourrait parler ? demanda-t-il.

– Derrière, dans le bureau. (Gallo se leva avec un soupir excédé.) Jouez sans moi, dit-il.

– Amusez-vous bien, les gars ! lança Dooley.

C'était une pièce encombrée, avec un bureau, des piles de cartons et une fenêtre haute à barreaux qui donnait sur la ruelle. Gallo s'assit derrière le bureau et Dooley tira une chaise devant.

– Vous avez encore embêté Lou au bar, à ce que j'ai appris, dit Gallo.

– Exact. Sa mémoire commence à flancher.

– Ma foi, il vieillit. Vous attendez quoi ?

– Que la vôtre soit un peu plus fraîche. Elle voulait vous parler, n'est-ce pas ?

– Oui. Mais je lui ai dit d'aller se faire foutre. (Gallo attendit une seconde pour voir comment Dooley allait réagir. Comme celui-ci ne disait rien, il poursuivit.) Écoutez, inspecteur, je vous parle franchement. Sans vous raconter de conneries. Je suis joueur, j'ai eu des bisbilles avec la loi ? D'accord. Mais une saloperie pareille ? Ce

qui est arrivé à cette fille ? Putain, comment croyez-vous que je me sente, à savoir que ça s'est passé sur mon territoire ! Que deux fumiers soient venus l'enlever pour lui faire ça ! Ce ne sont pas des gens d'honneur. Je n'ai rien à faire avec eux.

Dooley se contenta de le regarder.

– Étiez-vous présent, ce soir-là ? Le soir où elle a été tuée ?

– Non. Le bar est à moi, mais je n'y vais pas si souvent que ça. Deux fois par semaine à tout casser. Histoire de jeter un œil. Je fais confiance à Lou pour le gérer.

– O.K. Parlez-moi des coups de téléphone.

– La première fois, c'est Lou qui l'a eue. Il m'a laissé un message, disant que cette fille avait appelé du Wisconsin et voulait me parler. Elle avait donné son nom, mais il ne me disait rien. J'ai oublié. Et le soir suivant où j'étais là, Lou me tend le téléphone et me la passe. Elle me dit : « Vous êtes Ronnie Gallo ? », moi, je réponds : « Qui veut le savoir ? », elle dit : « C'est Sally Machinchose. » Je n'ai pas reconnu le nom et je demande : « Qui ça ? », elle me répond : « L'amie d'Herb Feldman. » Alors je lui dis : « Qu'est-ce que vous me voulez ? » et elle me répond : « Je peux vous dire qui est la balance. » « Quelle balance ? » que je lui demande et elle, elle me dit : « La balance qui a vendu Herb au FBI. » Elle ajoute qu'il y a un mouchard dans l'Outfit que personne ne soupçonne et qu'elle a une idée de qui c'est, et qu'elle le dira à qui la paiera pour le dérangement. Je lui renvoie : « Trésor, t'as un jour de retard et il te manque un dollar, tout le monde sait comment le G a été rancardé sur Herb – il était pas prudent au téléphone. » Mais elle me renvoie que non, qu'il y a une balance et qu'elle sait qui c'est. Je dis : « O.K., qui c'est ? » et elle me fait : « Oh-oh, je veux du fric. » À quoi je lui réponds : « Tu te trompes de bonhomme, pourquoi moi ? » et elle me dit : « Herb t'aimait bien. » Bon Dieu, je connaissais un peu Herb, il fréquentait le bar, mais on n'était pas vraiment potes ! Je lui ai dit qu'elle ne s'adressait pas à la bonne personne, qu'elle devait contacter quelqu'un de plus important, par exemple Joe Lombardo. Mais elle me dit : « Pas du tout, Herbie te faisait confiance, c'est à toi que je veux parler. » Moi, arrivé là, je pensais qu'elle n'avait rien. Qu'elle essayait juste de monter un coup. Je lui dis : « Je ne suis pas intéressé, vends ça à quelqu'un d'autre », et elle me dit : « Non, je descends demain pour te voir. » « Parfait, que je lui réponds, tu fais comme tu veux, je ne serai pas forcément là. » Et ça a pas été sorcier de ne pas y être. Je ne voulais rien avoir à faire avec elle.

Il se tut. Dooley resta un long moment à le regarder. Gallo leva les

mains dans un geste qui signifiait « c'est tout » et les laissa retomber sur la table avec un bruit mat. Dooley continua de le fixer, les sourcils froncés, puis il regarda la fenêtre en hauteur. C'était un très bon scénario, taillé sur mesure et qu'il ne pourrait jamais contester. Et il s'insérerait très exactement dans tous les autres épisodes de la version que la Mafia tentait de vendre. Complètement incompatible avec celle d'Arnold Swallow, mais ça ne l'étonnait pas le moins du monde. L'une comme l'autre ou les deux pouvaient être de la fiction. Ne lui restait que cette solution impossible : tout remonter, les vérifier, les comparer avec ce qui pouvait être prouvé. Une immense lassitude le prit soudain.

– Pourquoi ne pas avoir voulu écouter au moins ce qu'elle avait à dire ? demanda-t-il.

Gallo abattit son poing sur la table toute nonchalance disparue.

– Parce que, un, je savais que c'était du vent. Personne n'avait donné Feldman. Il avait été assez stupide pour appeler un de ses copains à Las Vegas sur une ligne que le G avait sur écoute. Et deux, je ne me mêle pas des donneurs ni des informateurs qui balancent un truc et disent qui l'a fait. C'est trop dangereux, ça vous attire des ennuis. Moi, j'aime juste flamber, je n'ai pas d'ambition. J'ai essayé de la diriger sur Joey. Je ne voulais rien de ce qu'elle avait à donner. Cette nana était complètement nase à lancer des accusations qui peuvent vous attirer un tas d'ennuis pour peu qu'on les encourage !

– En avez-vous parlé à Lombardo ?

– Non. Honnêtement, je croyais qu'elle était cinglée et qu'elle laisserait tomber si je ne faisais pas attention à elle.

Dooley hocha la tête à plusieurs reprises, puis se leva.

– Très bien. Merci du renseignement.

– À votre disposition, inspecteur. Un truc pareil, ça ne vient pas de nous. C'est pas dans nos habitudes. C'est pas bien.

Dooley s'attarda dans l'embrasure de la porte, s'efforçant de garder un visage neutre tout en étudiant la mine vertueuse de Gallo.

– Ouais... Une tripotée d'enfants de chœur que vous êtes, je sais.

En sortant, il passa à côté de la table où le dur en modèle réduit s'escrimait sur une nouvelle cigarette.

– Vous avez bien tout noté ? demanda la petite frappe. Il y a d'autres trucs que vous voulez que je vous épèle ?

Ses pieds s'étaient de nouveau sur la table, le sourire méprisant

était de retour sur sa figure, toutes affectations que Dooley connaissait depuis que, à l'âge de six ans, il était passé devant les petites brutes sous le viaduc lors de son premier jour de classe.

Il s'immobilisa devant lui.

– T'as un nom, le roquet ?

Le roquet lui souffla la fumée au nez, le sourire cédant la place à l'hostilité pure.

– Écris-le bien, le flic. Messino. M-E-S-S-I-N-O. Tony Messino. Fourre-toi ça dans le crâne.

Dooley avait su tout du long la réponse. Il sourit à Messino et gagna la porte.

– Maintenant j'ai ce que je voulais, dit-il.

1- . La fête du Travail, le premier lundi de septembre.

2- . Gallo Winery est le plus grand exportateur de vins californiens.

– Tu l’as vue dans *Playboy* ? Oh, mon frère, j’té dis pas ! Maintenant, sûr que c’est une tragédie. Seigneur, quel gâchis...

– Ouais. Ça te brise le cœur, pas vrai ?

– Vise un peu le mari. Dire qu’elle avait épousé ce petit Polack huileux.

– Attention à ce que tu dis sur les Polacks ! J’ai de très proches parents qui le sont.

– Non, franchement. Regarde le mec !

– Va savoir. Peut-être qu’il a une grosse bite.

– Ce qu’il a, c’est du fric. C’est ce qu’elles cherchent.

– Il a tourné le film dans lequel elle jouait, elle a convolé avec le patron. Rien de nouveau sous le soleil !

– Et pourquoi tu crois qu’elle a obtenu le rôle, hein ? C’est Hollywood. C’est comme ça que tu grimpes tout en haut. En passant un tas de temps sur le dos !

– Seigneur, regarde ça... Elle était enceinte.

– Moi, mon suspect numéro un, c’est le conjoint.

– Il était à Londres, crétin.

– Et il a engagé le gamin pour s’en charger ! Le gardien qu’ils ont arrêté ! Elle était enceinte de l’autre. Le coiffeur. Et il le savait.

– Arrête de déconner. C’est le gamin. Je te parie qu’il était défoncé.

– Défoncé ou pas, il n’a pas agi seul. Un type ne tue pas cinq personnes de... attends... de « façon rituelle », comme ils disent ici. On l’a forcément aidé. Mais que la drogue ait joué, ma main au feu. Et écrire sur les murs avec du sang... Hallucinant. Quelle putain de bande de sauvages !

– Cette Folger... C’est « Folger » comme le café ?

– La fille ? Oui. Ça devrait donner un petit coup de pouce à leurs ventes, hein ? Paraît qu’un peu de publicité ne fait de mal à personne.

– Bon Dieu, t’es vraiment malade !

– Je suis flic depuis trop longtemps.

– Prouve-le-moi, dit Dooley en mettant pour la première fois son grain de sel. Impossible de me rappeler quand je t'ai vu faire un travail de policier.

Il les avait écoutés, jusqu'au moment où il en avait eu assez. Il avait du travail, et impossible de se concentrer dans un bureau plein de fainéants qui commentent les nouvelles comme des femmes au foyer. Le groupe se dispersa et le laissa devant le journal, qui titrait en énormes caractères : *SHARON TATE, 4 AUTRES VICTIMES*. Une photo publicitaire de l'actrice massacrée le regardait droit dans les yeux.

Olson s'approcha, une tasse de café à la main.

– Ça te rappelle rien ? demanda-t-il en tapotant la photo de l'index.

Dooley étudia deux secondes le cliché en feignant de rassembler ses souvenirs. En réalité, ça l'avait frappé dès qu'il l'avait vu pour la première fois chez lui ce matin-là en dépliant le journal. Il ne se laissait pas facilement émouvoir, n'empêche... il en avait eu la chair de poule.

– Comment s'appelle-t-elle déjà ? demanda-t-il. L'ex-bunny qu'on a interrogée ? L'amie de Sally ?

– C'est elle. Laura quelque chose. Ça fout les jetons, hein ?

Dooley haussa les épaules et tendit la main vers la pile d'enquêtes non élucidées de la journée.

– En admettant qu'on fasse attention à ce genre de choses.

*

Avant de partir fouler le bitume, Dooley décida d'essayer de combler son retard par téléphone. Après deux autres appels, il eut Ed Haggerty au bout du fil.

– Mike Dooley à l'appareil. Vous avez une minute ?

– Bien sûr. Vous allez me poser des questions sur Tony Messino, je me trompe ?

– Ça m'a traversé l'esprit.

– J'ai fait une recherche pour vous. Mais si, vraiment ! Mais nous n'avons jamais mis Messino sous surveillance. Pas encore. Nous ne pouvons pas couvrir tout le monde. S'il continue à l'avancement, nous finirons bien par le coincer.

– Je sais. Mais je vous pose la question à tout hasard. Vous n'auriez

jamais mis sur écoute le bar *Chez Angelo*, dans Melrose Park ? L'établissement de Ronnie Gallo ?

– Non. Je ne pense pas que ç'aurait été de notre ressort. Celui du G, peut-être.

– Ouais. Ça pourrait. Ce qui ne m'avance guère.

– Qu'est-ce qu'ils fricotent, *Chez Angelo* ?

– Ma nana y a appelé du Wisconsin. À deux reprises, deux jours avant de se faire tuer. J'ai un témoignage de Gallo sur ce qu'elle voulait, mais j'aimerais trouver le moyen de le confirmer.

– Ce serait un sacré coup de pot ! Que dit Gallo ?

– Qu'elle essayait de lui vendre une information. Sur une balance dans l'Outfit. D'après lui, elle a dit que quelqu'un avait balancé Herb aux Feds. Gallo lui aurait dit d'aller se faire voir parce qu'ils savaient déjà que c'étaient les écoutes fédérales qui avaient mis Herb dans le pétrin. Il pensait qu'elle inventait des histoires parce qu'elle avait besoin d'argent.

– Mmm... Peut-être. À moins qu'ils en aient vraiment une. D'ailleurs, je suis sûr qu'il y en a plus d'une. La vraie question est celle-ci : comment l'aurait-elle su ?

– Nous n'avons pas abordé le sujet.

– Mais pourquoi diable appeler chez Gallo ?

– À l'entendre, elle lui a dit qu'Herb avait confiance en lui.

– Herb Feldman ? J'ignorais même qu'ils se connaissaient !

– Je vous répète juste ce que Gallo m'a dit.

– Mmm-mmm... c'est bizarre. À ce que je sais, Gallo et Feldman ne fréquentaient pas les mêmes cercles. Feldman faisait partie de la bande de Rush Street. Gallo, lui, est un type de Grand Avenue et travaille essentiellement dans le West Side. Encore qu'ils auraient très bien pu se connaître. Les gangs se mélangent tous plus ou moins. Mais copains, je n'en savais rien.

– L'histoire est peut-être inventée de toutes pièces. Je ne sais toujours pas comment elle a abouti là le soir où on l'a tuée. Ni même si elle y est jamais arrivée. En fait, j'aimerais interroger de nouveau Bill Gaines. En mettant le paquet. Mais je ne sais pas si McCone me donnerait le feu vert.

– Si le gars est prêt à aller en taule pour cette histoire, je ne vois pas comment vous le feriez changer de version.

– Allez savoir. Maintenant qu’il en a goûté, les autres options lui paraîtront peut-être plus savoureuses. Il faut que je trouve comment ils le tiennent.

– Ça vaut la peine d’essayer.

– Ce qu’il me faut vraiment, ce sont des informateurs. Et je n’en ai pas. Je me demandais si vous pourriez tendre l’oreille pour moi. Si je ne me trompe pas en supposant que D’Andrea et Messino ont tué Sally, quelqu’un de là-bas le sait.

Haggerty resta un moment silencieux.

– Et vous la fondiez sur quoi, déjà, votre hypothèse ?

Dooley rit.

– Sur ce qui me pousse à croire que c’est le chien qu’a chié quand je trouve une crotte sur le tapis. Je ne peux pas prouver que ce n’est pas un de mes enfants, et le chien ne parle pas, mais il faut bien que je parte de quelque part.

– Ma foi, comme c’est moi qui vous ai parlé de D’Andrea le premier, je ne peux pas vous traiter de cinglé. Tout ce que je peux dire, c’est que sans rien de concret sur quoi s’appuyer, je ne peux pas faire grand-chose pour vous dépanner.

– Je sais. Je vous demandais juste de garder les yeux et les oreilles ouverts. C’est vous qui connaissez ces gens-là.

Haggerty soupira dans le téléphone.

– Il y a vingt ans que je les observe, Mike. Et je sais qu’il est sacrément difficile de les pincer une fois qu’ils ont monté un coup avec autant de soin que celui-là. Je laisse mes antennes sorties, mais je ne sais pas ce que je peux récolter.

– Vous avez déjà fait beaucoup. Merci.

– Vous travaillez toujours l’autre bout de la chaîne ? Celui de Tommy Spain ?

Dooley ouvrit la bouche pour lui parler de Swallow, mais quelque chose l’arrêta.

– Toujours, dit-il. J’ai besoin d’un coup de pouce des Feds, là-bas.

– Mes vœux vous accompagnent, lui renvoya Haggerty.

Dooley resta une minute la main sur le téléphone après avoir raccroché. Il avait réfléchi toute la journée aux témoignages qu’il avait obtenus de Swallo et de Gallo, en partant du principe qu’un des deux avait menti. Mais maintenant, il révisait son opinion. Et si les deux

versions n'étaient pas incompatibles, après tout ? Et si Sally avait trouvé un truc à monnayer dans les bagages de Tommy Spain, puis tenté de le vendre à Ronnie Gallo, et si Gallo disait aussi la vérité ? Et si la balance dont elle parlait était Tommy Spain ?

Il ne savait pas trop où cette hypothèse le conduisait, mais il avait le sentiment que cela ne manquerait pas d'être intéressant.

*

Dooley et Olson étaient descendus au Bureau d'identification à l'angle de la 11^e Rue et de State Street pour prendre les photos anthropométriques et les fiches de deux malfrats qui, d'après un renseignement, avaient tué l'employé d'un magasin de spiritueux dans Belmont Avenue en juin. Le dernier domicile connu d'un des suspects se trouvait au premier étage d'un immeuble de six appartements de Kenmore Avenue, dans l'Uptown, le cœur d'Appalachia¹ à Chicago. Dooley sut qu'ils étaient venus au bon endroit quand Leroy Alvin Pickett en personne lui ouvrit la porte, portrait fidèle du péquenot paumé et maussade que montrait la photo. Jusqu'à la queue de canard en désordre qu'il avait sur la nuque.

– Leroy Pickett ? demanda-t-il.

Dans les yeux de Pickett, la compréhension, la panique et enfin la résignation flambèrent et moururent en l'espace d'une seconde.

– Qui le demande ? dit-il, histoire de gagner du temps.

Dooley entendit un enfant pleurer quelque part à l'intérieur, et des odeurs de mauvaise cuisine et de maison encore plus mal entretenue dérivèrent jusqu'à ses narines.

– Police. Veuillez sortir, je vous prie.

Dooley avait coincé son pied dans la porte, prêt à la voir claquer. Il n'avait pas sorti son revolver, mais il savait qu'Olson, derrière lui, avait au moins la main posée sur le sien. Il crut un instant que Pickett allait réagir, mais le type lâcha seulement un « Putain, vous me voulez quoi ? » avec son accent de pauvre Blanc.

– Vous poser quelques questions. Veuillez sortir.

Il n'avait pas l'intention de discuter. Si Pickett ne passait pas sur le palier dans les deux secondes qui suivaient, il entrerait. Il le vit étudier ses options et n'en trouver aucune de satisfaisante.

– Laissez-moi prendre mes pompes, dit Pickett.

Dooley poussa la porte et entra dans l'appartement, obligeant Pickett à reculer.

– J'ai une meilleure idée, dit-il en décrochant les menottes de sa ceinture. Tournez-vous et mettez les mains derrière le dos.

Il inspecta le couloir à droite et à gauche, cherchant des menaces et ne voyant que du sordide. Des meubles abîmés, le papier des murs qui se décollait, une fille au visage pas net debout à côté de la fenêtre de devant et qui le dévisageait.

– Hé, minute ! s'écria Pickett, sa voix partant dans les hauteurs. J'ai rien fait !

– Vous êtes en état d'arrestation, lui renvoya Dooley en lui posant une main sur l'épaule pour l'obliger à se tourner. Les mains derrière le dos.

Et vite, pensa-t-il. Il entendait des chaises racler le linoléum d'une pièce au fond et voulait le neutraliser avant d'avoir à s'occuper des renforts.

Olson s'était placé derrière Dooley, hors de portée d'un brusque plongeon du type, son calibre 38 sur le côté, prêt à l'emploi. Ce qui inquiéta Pickett.

– Putain ! couina-t-il en laissant Dooley lui refermer les menottes autour des poignets. Me tirez pas dessus !

– *Qu'est-ce que vous foutez ?* (En un rien de temps, le couloir s'était rempli d'une ribambelle de gamins dépenaillés et d'une femme obèse en robe de coton informe.) Ôtez vos pattes de mon mari !

Elle avait une voix à briser les vitres mais pas assez de dents pour laisser une marque sur un épi de maïs.

– Il est en état d'arrestation, dit Dooley. Restez où vous êtes.

– Tout va bien, Judy, dit Pickett. C'est juste une connerie. Faut que je leur explique, c'est tout.

L'épouse s'était immobilisée à un mètre de Dooley, mais n'entendait pas plier. Elle agita un doigt.

– Croyez pas que vous allez le sortir d'ici !

– Madame, votre mari est en état d'arrestation pour présomption de meurtre, dit Dooley. Le mieux que vous puissiez faire est d'emmener ces enfants au fond et de finir de les faire manger.

– Qu'est-ce que t'as fait ?

Cette fois, elle regardait son mari d'un air furibard et Dooley

entrevit la vie au foyer de Leroy Alvin Pickett. Ça le fit frissonner.

– J’ai rien fait, répéta Pickett. Obéis à ce type.

– Allons-y, dit Dooley en posant une main sur le bras de Pickett.

Olson avait rangé son arme et attendait près de la porte. Dooley vit ses yeux s’agrandir et fixer quelque chose derrière lui, ce qui lui donna l’avertissement dont il avait besoin pour avoir le réflexe de plonger juste à temps et éviter ainsi le coup à décorner un bœuf qui le visait à la tête.

Il poussa violemment Pickett vers la porte et pivota sur lui-même. Déjà, la harpie prenait son élan pour un deuxième coup, le visage déformé par la fureur. Il avait été cogné par des malabars qui frappaient moins fort que cette femme. Il esquiva le coup mais un troisième suivit aussitôt, puis un quatrième. Elle les décochait aussi vite que Sugar Ray Robinson. Rapide, mais folle de rage. Il prit deux coups, au bras et à la poitrine, puis se lassa. Il mit fin à la séance par un direct qui expédia la tête de la femme en arrière et l’envoya bouler contre le mur, où elle s’affaissa et dégringola comme un sac de farine. Il se retourna vivement pour vérifier où en était Pickett, sachant qu’il n’allait pas rester oisif alors qu’on touchait à sa femme, mais Olson avait veillé au grain et l’avait collé face au mur, le canon de l’arme sur la tête.

– Bon Dieu, Judy ! lâcha Pickett.

Une petite fille hurlait et un garçon d’une dizaine d’années fixait Dooley d’un œil mauvais, comme pour lui dire : tu perds rien pour attendre, mec. Judy, matée, ses grosses jambes écartées, regardait le sang sur ses doigts.

Dooley prit les menottes qu’Olson lui tendait.

– Qui va s’occuper de vos mêmes maintenant, hein ? dit-il, le souffle court. Vous allez passer la nuit en prison.

– Ma dent... Espèce d’enfant de putain. Ma saloperie de dernière dent...

*

– Pickett dit qu’il était présent mais que c’est l’autre qui a tiré. Nous verrons quand nous l’aurons ramené du Tennessee. Pickett nous a dit où le trouver. On a envoyé un télex à la police de l’État. La femme attend que son frère vienne déposer la caution. Elle déclare avoir été victime de brutalités de la part de la police.

Dooley jeta les papiers sur le bureau de McCone.

– Et c'est vrai ? lui renvoya McCone, dubitatif.

– Elle est victime de générations de consanguins si elle est victime de quoi que ce soit ! Elle a de la chance que je l'aie pas descendue.

– Précisez-le, dit McCone. Assurez-vous d'être couverts.

– Tout est là-dedans.

Il quitta la pièce. Il en avait marre d'être dans la police ce soir-là. Il s'arrêta devant son bureau et regarda les messages téléphoniques. Consulta sa montre et jugea qu'il n'était pas trop tard pour appeler Johnny Puig. Il composa le numéro que celui-ci lui avait laissé et laissa passer six sonneries. Comme il allait raccrocher, il entendit Puig dire allô.

– Dooley à l'appareil. J'espère que je ne vous réveille pas ?

– Pas du tout. Ici, à l'agence, nous ne dormons jamais. Encore sur le pont ?

– Les derniers signolages. Quoi de neuf ?

– J'ai fouiné ici et là pour vous. À la recherche de Marlene.

Dooley dut réfléchir une seconde.

– Ah... la femme de Spain. Vous l'avez trouvée ?

– Non. Mais c'est ça qui est intéressant.

– Quoi ?

– La raison pour laquelle je ne l'ai pas trouvée. J'ai interrogé quelques personnes ici, réussi à obtenir un numéro de téléphone. À Miami. Mais la ligne avait été déconnectée. J'ai donc demandé un petit service à un ami au bureau du shérif du comté de Dade, histoire de voir ce qu'il pouvait me ramener. Il a déniché l'adresse et est allé interroger le propriétaire. Il semblerait que Marlene et sa fille aient filé sans payer il y a deux mois. Elles se sont volatilisées. Parties sans laisser d'adresse. D'après le voisin, elles auraient fourré toutes leurs affaires dans la voiture et décampé.

Dooley était fatigué, mais le calcul pas compliqué.

– Soit début juin, dit-il.

– Ouais. La première semaine. Le propriétaire dit que c'était des locataires en or, jamais de problème, les dernières personnes au monde à disparaître dans la nature.

– C'est très intéressant.

– N'est-ce pas ? À mon avis, on les a mises en garde.

– Mmm-mmm... Qui ?

– Quelqu'un qui savait ce qui était arrivé à Sally.

Dooley réfléchit quelques secondes.

– Nous n'avons identifié Sally que, voyons voir... près de quinze jours après l'avoir trouvée. Soit à la fin de la deuxième semaine de juin.

Il y eut une longue pause, puis :

– Encore plus intéressant, dit Puig.

– Ce serait bien de pouvoir leur parler.

– Oui, sauf que je ne sais pas vraiment par où continuer. J'ai épuisé mon stock de petits services dans la région.

– Ma foi, vous avez déjà fait plus que je n'étais en droit de vous demander. C'est moi qui vous suis redevable.

– Je ne vous enverrai pas de facture. À charge de revanche.

– Quand vous voulez.

– Je n'ajouterais qu'une chose : vous avez éveillé ma curiosité, Dooley. Je vais vous dire : si je trouve quoi que ce soit d'autre, je vous en fais part. Gratis. Je me disais que j'avais besoin d'un nouveau passe-temps. Tommy Spain pourrait faire l'affaire.

*

Devant la lettre à Kevin qu'ils lui avaient laissée sur la table de la cuisine, Dooley séchait. Il y avait un bon moment qu'il était assis là à contempler la feuille en avalant de petites gorgées de whisky par-ci par-là et en jouant avec le poussoir du stylo-bille. *Bon sang, trouve quelque chose...*

Je suis assis dans la cuisine, il est 2 heures du matin et je pense à toi, écrivit-il. La maison est silencieuse et tout le monde dort sauf moi. J'ai un verre de whisky devant moi et je pense à ton retour, quand nous traînerons tard le soir tous les deux devant un verre. Tu en mérites sûrement plusieurs. J'aimerais beaucoup que tu sois là maintenant pour que je te raconte ma journée et toi, tu pourrais me raconter la tienne.

Il s'arrêta, relut ce qu'il avait écrit et jura entre ses dents. S'il n'était pas arrivé après ce que les autres avaient déjà écrit, il aurait fait une

boule de la feuille et l'aurait jetée. Il se versa un autre doigt de Jameson et reprit le stylo-bille.

Tu seras bientôt à la maison, j'en suis certain, et nous irons quelque part, juste toi et moi, et nous parlerons de tout. Jusque-là, je te dis seulement fais attention et je t'en prie, n'oublie jamais que je suis fier de toi. Quand tu étais petit, je venais te regarder dormir et je pense maintenant que je voulais te protéger de tout mal. Je suis désolé de ne pas avoir réussi, mais c'est la vie.

Seigneur, je suis bourré... Il avait presque commencé à biffer les deux dernières phrases, mais pas question de transformer la lettre en torchon. Il but, jura et continua : *J'aimerais tant que tu sois ici juste maintenant et pouvoir te dire combien je t'aime.*

Il signa et posa le stylo. D'habitude, il laissait la lettre ouverte pour que Rose voie ce qu'il avait écrit. Mais ce soir-là, il la glissa dans l'enveloppe qu'il ferma. Rose y avait écrit l'adresse du secteur militaire outre-mer et collé les timbres. Il revérifia le tout. Termina son whisky et resta sans bouger, la lettre entre les mains.

Elle a intérêt à lui parvenir, pensa-t-il.

1- . L'Uptown abrite la majeure partie des Indiens des tribus les plus diverses qui habitent Chicago.

Il n'y avait que du malheur dans le journal. Que des mauvaises nouvelles de la première à la dernière page. Encore des tueries à Los Angeles. Même type de scène de crime que les meurtres Tate. Tout compte fait, la police avait conclu que le suspect arrêté n'était pas le bon. Retour à la case départ avec une bande de cinglés en cavale. Dooley se réjouit que ce soit le problème de quelqu'un d'autre. Il avait assez à faire avec les siens. Un chauffeur de taxi s'était fait descendre dans le South Side. Deux SDF de Lincoln Park avaient tabassé un père qui avait refusé de les laisser se joindre à la partie de softball familiale.

Et « la » nouvelle, enfin... de son point de vue. L'entrefilet en page cinq : *Mort d'un détenu dans une rixe*. William Gaines, condamné à trois ans de prison pour enlèvement, avait été mortellement poignardé par un codétenu, un Noir. À première vue, un différend racial. Il resta un bon moment à contempler l'entrefilet. Il réfléchissait. La pègre avait donc le bras si long que ça ? Ou bien la guigne le poursuivait-elle ? Un point l'inquiétait vraiment. L'idée d'avoir commis une erreur en se fiant à Haggerty. Il n'avait rien appris de négatif sur son compte, mais allez savoir. Après des supputations pas vraiment concluantes, il décida de l'exonérer. Même si Haggerty avait fuité les doutes qu'il lui avait exprimés dans leur dernier entretien, celui-ci était trop récent pour avoir déclenché quoi que ce soit. En résumé, il y avait bien eu un trucage, mais la possibilité de le prouver s'éloignait de plus en plus.

À elles seules, ces nouvelles lui auraient suffi. Mais les pires venaient d'outre-mer. Au Vietnam, l'accalmie n'était plus qu'un souvenir. Les communistes avaient lancé une offensive dans tout le pays. D'après les comptes rendus, ils mouraient comme des mouches, mais en emportant beaucoup d'Américains avec eux. Dix-neuf marines avaient été tués sur une crête à trois kilomètres au sud de la zone démilitarisée, dans la province de Quang Tri. Il hocha la tête. De sacrées pertes pour une seule opération. Elles s'alignaient sur ses pires périodes dans le Pacifique. *Sortez mon fils de là. Tout de suite...* Il n'avait plus rien lu sur le retour des marines et craignait qu'on n'en parle plus.

Il passa aux pages des sports pour se changer les idées. Les Cubs avaient sept points d'avance sur les Mets et huit sur les Cards. Les sceptiques commençaient à la boucler. Les Sox avaient perdu six matchs d'affilée, et leur première base s'était fait sauter le pouce en

nettoyant un mortier à l'entraînement dans l'armée de réserve. Une année faste pour les types du North Side...

*

Dooley avait oublié la parade. La ville fêtait les astronautes tout juste sortis de quarantaine. Le Loop étant impraticable compte tenu des rues interdites à la circulation, il dut se garer au-delà de Congress Street et revenir à pied jusqu'à Jackson Street. Les trottoirs grouillaient de gens espérant entrevoir les hommes qui étaient allés sur la Lune et il dut jouer des coudes dans la foule.

Quelques années plus tôt, on avait démoli tout un pâté d'immeubles dans la partie sud du Loop pour le remplacer par un complexe de gros bâtiments noirs et hideux destinés aux Feds. Le FBI disposait d'un étage ou deux dans le bâtiment du tribunal fédéral, où un grand hall d'entrée dallé de marbre et totalement désert offrait un espace idéal aux photographes de presse et aux opérateurs de télévision pour se disputer les bons angles et mitrailler le va-et-vient des gros bonnets mis en examen. Il prit l'ascenseur jusqu'au huitième étage et montra sa plaque à une femme assise derrière un long comptoir noir frappé du sceau du FBI. Elle saisit le téléphone et lui dit de s'asseoir. Il jeta un coup d'œil à sa montre et obtempéra. Le temps d'attente lui donnerait sans doute une juste idée de son importance. Il regretta de n'avoir rien pris à lire.

Il n'attendit que dix minutes, ce qui l'étonna un peu. Gustafson était un poids moyen maigre et nerveux – cheveux gris coupés en brosse et vêtu d'un costume d'été léger. Il lui serra la main et, après avoir franchi une porte, le précéda dans une longue galerie anonyme.

– Vous avez vu les astronautes dehors ? demanda-t-il par-dessus son épaule.

– J'ai vu les embouteillages.

Gustafson rit et le fit entrer dans un local sans fenêtre.

– C'est tout ce que verront la plupart des gens. Mais les saluer est bon pour l'image du maire.

– J'imagine que c'est là l'important.

– Absolument. (Gustafson lui désigna une chaise et prit place à son bureau.) Donc, vous vous accrochez à Tommy Spain, hein ?

Dooley croisa les jambes et tira sur son pantalon.

– Disons que je n’abandonne pas Sally Kotowski.

– C’est une bonne façon de voir les choses, j’imagine. (Guftason le jaugea du regard.) Nous avons parlé à Spain pour vous. Nous avons demandé qu’un de nos hommes de l’antenne de Little Rock prenne un jour pour faire le déplacement.

Ces types estimaient toujours vous faire une faveur...

– Je vous en remercie. Qu’a-t-il à dire pour ce qui le concerne ?

Gustafson prit une chemise sur le bureau, l’ouvrit et parcourut ce qui s’y trouvait.

– Ma foi, ce n’est pas inintéressant. Il affirme ne rien savoir de précis sur ce qui aurait pu entraîner la mort de la fille, mais il dit que c’est peut-être lié à quelque chose qu’elle lui aurait volé.

Dooley accueillit le regard de Gustafson avec un petit signe de tête.

– Continuez, dit-il.

L’homme du gouvernement referma la chemise et l’expédia sur le bureau.

– Spain dit l’avoir contactée quand il est rentré du Mexique l’an dernier et avoir dîné avec elle. Après, ils sont montés dans sa chambre d’hôtel à lui et ont couché ensemble. Elle est partie tard dans la soirée, et après son départ, il s’est aperçu que des documents avaient disparu. D’après lui, elle a fouillé dans ses bagages pendant qu’il était sous la douche.

– Des documents, répéta Dooley.

– Oui.

– Quel genre de documents ?

Gustafson fronça les sourcils, figea la ligne tracée par sa bouche et croisa les mains, les coudes sur les bras de son fauteuil. Il semblait prêt à sermonner sévèrement Dooley sur les dangers du tabac ou la lecture des magazines de cul.

– Vous n’avez pas besoin de le savoir, dit-il.

Dooley l’observa un moment, s’appliquant à garder un visage vide de toute expression.

– Ce n’est pas une réponse, dit-il enfin. Dites-moi que vous n’êtes pas autorisé à le révéler ou que vous ne me faites pas assez confiance pour me livrer l’information, mais pas que je n’ai pas besoin de le savoir. J’enquête sur un homicide et la nature de ces documents pourrait être extrêmement pertinente. N’insultez pas mon intelligence.

Gustafson tiqua. Juste un peu. Ses sourcils se haussèrent d'une fraction de centimètre, puis revinrent à leur place. Il dénoua les mains.

– Je ne cherche pas à insulter votre intelligence. Vous voulez que je vous le dise noir sur blanc ? O.K. Je ne suis pas autorisé à révéler la teneur de ces documents. Je peux vous dire, en revanche, que Thomas Spain a déclaré que Sally Kotowski lui a volé quelque chose qui avait une grande valeur potentielle comme instrument de chantage.

– Qui était la cible ?

Retour du froncement de sourcils.

– Je ne peux pas vous le dire.

Dooley hocha la tête.

– Alors qu'est-ce que je fais ici ? Ce que vous m'avez dit ne vaut strictement rien si vous ne me précisez pas qui Spain voulait faire chanter.

– Vous êtes ici parce que vous avez demandé à avoir un entretien avec moi. Je vous ai dit tout ce que je suis en mesure de vous dire. Vous comprendrez que j'ai un devoir de réserve. Je peux aussi vous confirmer que nous suivons nous-mêmes ce dossier. Il va de soi que si du matériel criminel est en cause, nous diligenterons une enquête.

– Au niveau fédéral.

– Bien entendu.

– Et pas pour meurtre.

– Cela n'entre pas dans notre champ de compétence.

– Je sais. Mais ça entre dans le mien, figurez-vous. Et je veux simplement que le responsable de la mort de Sally soit puni.

– Il m'est revenu que c'est chose faite.

– Je parle du véritable responsable. Je pense qu'on nous a roulés. Et que Spain connaît la vraie raison pour laquelle on l'a tuée.

Gustafson changea de position dans son fauteuil, l'air exaspéré.

– Il y a des aveux. L'affaire est close. Je ne me suis peut-être pas bien fait comprendre, mais rien dans ce que nous a dit Spain ne contredit les aveux en question. Certains détails restent dans l'ombre, certes. Mais il n'y a pas lieu de spéculer sur les raisons du meurtre tant que rien ne prouve qu'on se soit trompé de coupable. Or, à ma connaissance, il n'existe aucune preuve.

Dooley se contenta de le regarder dans les yeux quelques secondes

de plus en comprenant qu'il se heurtait à un grand mur aveugle érigé par des experts.

– Pas encore, dit-il.

Gustafson agita une main vers lui. Un geste qui n'engageait à rien.

– Si vous recueillez le moindre élément, tenez-nous au courant, dit-il.

Puis il saisit la chemise et ouvrit un tiroir. Comme il prenait tout son temps pour la ranger, Dooley comprit qu'on lui signifiait son congé. Il posa les mains sur ses genoux et se remit debout.

Gustafson ferma le tiroir, se leva et lui tendit la main par-dessus le bureau.

– Je sais que c'est dur pour un bon policier d'être parfois obligé de tirer un trait. Mais vous avez fait votre travail. Maintenant, laissez-nous faire le nôtre.

Dooley regarda la main tendue.

– Et moi, laissez-moi vous demander une chose, dit-il. Si au cours de votre enquête, vous tombez sur quoi que ce soit indiquant que ce sont des aveux bidon, me le direz-vous ?

– Bien entendu. (Mine offusquée de Gustafson.) Pour qui me prenez-vous ? (Il laissa retomber sa main sur le bureau.) Nous ne jouons pas l'obstruction, Mike. Simplement, nous avons nos priorités. Et elles ne correspondent pas tout à fait aux vôtres.

Dooley hocha la tête, puis, lentement, lui tendit la main.

– J'imagine, dit-il.

*

Dooley réintégra sa voiture et prit vers l'ouest pour s'extraire de l'enfer du Loop. Les Feds allaient donc s'intéresser à Ogilvie ? Possible. Il y aurait des gros titres dans la presse, et le FBI adorait. Il s'en voulait : il n'avait pas très bien géré Gustafson. Il repassa en boucle tout ce qu'il aurait dû dire. Il avait le sentiment que l'affaire lui échappait. Même si les Feds étaient sérieux, il faudrait des mois voire des années avant que quelque chose ne bouge. Et lorsque les inculpations tomberaient, personne au bâtiment fédéral ne se soucierait plus de savoir qui avait tué Sally Kotowski.

Mais rien ne garantissait que Tommy Spain ait dit la vérité à

Swallow et au FBI... La différence entre des « documents » et une « bande enregistrée » ne manquait pas d'intérêt. Gustafson s'était-il laissé intimider ? Et le témoignage de Spain différerait de celui de Gallo. Intéressant, ça aussi.

Comme si on savait ! pesta-il. Il se sentait d'une humeur massacranter.

Comme toujours, des messages l'attendaient au commissariat du croisement de Damen Avenue et de Grace Street. Dont l'un de *Laura L. Olson* regardait par-dessus son épaule.

– Je le savais, Dooley ! s'écria ce dernier. Elle en pince pour toi ! Elle te veut !

Dooley repoussa le message sur le côté.

– Une idée a dû lui revenir sur Sally. Je lui ai dit de ne pas baisser les bras.

– Mike, comment fais-tu ? Moi, je n'ai pas d'ex-bunnies qui me téléphonent à n'importe quelle heure du jour et de la nuit ! Raconte... l'Old Spice ? Ou juste ton baratin d'Irlandais ?

– Ça s'appelle faire son boulot.

Comme Dooley ne levait pas les yeux, Olson saisit le message et s'en fut pointer pour un véhicule. Dooley en profita pour composer le numéro du message de Laura, qui commençait à être un petit air connu : celui du *Mad Hatter*. Par extraordinaire, ce fut elle qui décrocha.

– Dooley à l'appareil, dit-il.

– Bonjour ! Comment allez-vous ?

– Bien. Que se passe-t-il ?

– Steve Spanos m'a appelée.

Il dut réfléchir une seconde.

– Le receleur ?

– Oui. Celui de Jackson Street. Il croit savoir qui a le médaillon.

– « Croit savoir » ?

– C'est ce qu'il a dit.

– Bizarre.

– Comment ça ?

– Je pensais qu'il essaierait de vous le vendre lui-même. Pas qu'il vous dirigerait sur un concurrent.

– Ah. Moi, je vous transmettais juste le message. Il veut nous rencontrer dimanche matin et nous conduire chez le type.

– Dimanche matin ? Pourquoi diable ?

– Il veut nous conduire à Maxwell Street. Il dit que c'est là qu'on trouvera le bonhomme. Il veut qu'on le rejoigne au Lyon's Deli à 10 heures.

Il se passa la main sur la figure.

– Maxwell Street. Seigneur...

– Oh, allez, Dooley. Ce sera drôle.

Drôle, ça l'aurait étonné, mais il y avait pire compagnie que celle de Laura Lindbloom pour passer une heure sur deux au total à s'ennuyer ferme.

– Sûr. On va s'éclater.

*

Dans les souvenirs de Dooley, on allait à Maxwell Street pour s'acheter des fringues. Maintenant, c'était pour racheter la chaîne stéréo qu'on vous avait volée. Quand il était petit, son père l'avait emmené un jour à ce qu'il appelait Jewtown¹, pour une course qu'il avait oubliée, et il avait cru qu'ils n'en ressortiraient jamais vivants. Dans Maxwell Street, le boniment brutal était une forme d'art.

À présent, les Juifs étaient presque tous partis, mais on risquait toujours de rentrer chez soi avec un truc qu'on ne voulait pas vraiment. Beaucoup de grands magasins, boutiques de tailleur, magasins de chaussures et de meubles avaient fermé, mais le dimanche, la rue se ranimait quand le marché aux puces prenait la relève. Il suffisait de démarrer à l'intersection d'Halsted Street et de Maxwell Street et de faire quelques pâtés de maisons dans n'importe quelle direction pour trouver presque tous les objets de ses désirs, neufs ou d'occasion. Pièces détachées automobiles, vêtements, équipements électriques, livres, disques, éléments de plomberie, au choix. En majeure partie légitimes, mais Dooley connaissait des types de la répression du banditisme qui avaient procédé à plus d'une interpellation dans ce secteur après y avoir découvert des objets qui décoraient les séjours de Hyde Park ou d'Edgewater pas plus tard que la veille ou l'avant-veille.

– Le traiteur est là-bas.

Il montra la rue à travers les chalands. Il s'était levé tôt et avait discrètement quitté la maison pendant que Rose et les enfants étaient à la messe, laissant un mot sans préciser l'heure à laquelle il rentrerait. Pour lui, c'était du travail, mais maintenant qu'il était à pied d'œuvre, il commençait à se sentir coupable car il avait l'impression d'être à une fête.

– Moins vite, dit Laura en posant la main sur son bras. On écoute une seconde.

L'impression de fête dans Maxwell Street venait de la musique. Quand ils s'y étaient installés après la guerre, les Noirs avaient apporté leur musique dans leurs bagages, et le dimanche, ils l'exportaient dans la rue, prenant possession du trottoir, branchant un fil électrique dans une boutique pour l'ampli, posant un chapeau par terre pour les pièces. Par beau temps, deux ou trois orchestres monopolisaient chaque tronçon de la rue. Au cours des dernières années, les hippies avaient découvert l'endroit et la moitié de la foule qui s'y pressait le dimanche matin venait pour le blues.

Il s'immobilisa en retrait d'un petit attroupement qui comptait un bon lot de chevelus, devant un vieux Noir qui hurlait dans un micro tout en jouant de la guitare, accompagné d'un jeune qui martelait une batterie. Il n'aimait pas trop la musique noire, mais il dut reconnaître qu'elle avait un tempo sympathique.

– Chouette, hein ? dit Laura en levant les yeux vers lui.

– Pas mal.

Il haussa les épaules et commença à partir. Laura suivit le mouvement après une grimace qui le qualifiait d'éteignoir. Ce jour-là, elle avait attaché ses cheveux en queue-de-cheval. Au fond, elle ne ressemblait pas tant que ça à Sharon Tate. Mais à une fille époustouflante qui attirait les regards sur sa minijupe, tandis que les gens s'écartaient sur leur passage. Moïse traversant la mer Rouge. Il était en costume parce qu'il s'habillait toujours comme ça pour régler des affaires, et trancher ainsi sur la foule ambiante le mettait un peu mal à l'aise. Il avait l'impression d'être son garde du corps.

On s'entassait aussi chez le traiteur, mais il joua des coudes jusqu'au moment où il repéra Spanos assis au fond à une table minuscule. Il avait une assiette vide devant lui et lui sourit en le voyant.

– Un petit déjeuner, ça vous dit ? cria-t-il au-dessus du vacarme.

– J'ai déjà mangé.

– Comme vous voudrez. (Il aperçut Laura dans le sillage de Dooley et lui adressa un petit signe de tête et un sourire, puis se leva.) On

marche un peu ?

– Nous sommes là pour ça.

Dehors, il était plus facile de parler. Spanos les guida dans Maxwell Street côté ouest, évitant les acheteurs, badauds et petits escrocs et longeant des étals encombrés de lampes, d'ustensiles de cuisine et de chaussures. Et lorgnant Laura de haut en bas.

– Et comment va l'heureuse bénéficiaire ?

Elle lui décocha un sourire radieux.

– Bien, merci. M'avez-vous trouvé un joli cadeau ?

– Je crois bien avoir déniché votre bonheur.

Dooley estima que la question s'imposait.

– Pourquoi vous mettez-vous en quatre pour nous ?

Spanos sourit en regardant tout sauf Dooley.

– Pour une mignonne pareille, je ferais n'importe quoi, répondit-il. Et puis... Je pense que vous pourriez me rendre un service ou deux.

– *Dixit* qui ?

Il se rapprocha de Spanos pour entendre la réponse et passa devant Laura qui traînait derrière.

– Le costard a parlé, dit Spanos. Qui se balade en costard ici un dimanche matin ?

– Je sors de l'église, lui renvoya Dooley.

Il sourit en le disant, sachant la partie perdue. Spanos gloussa.

– La grande en brique rouge là-bas au bout ? demanda-t-il en levant le menton vers le vieux commissariat du 7^e district à quelques rues de là.

– Non, pas celle-là. (Surtout ne pas confondre : l'ancien 7^e district était maintenant le fief du Renseignement sur le crime organisé.) Mais une autre, en effet. Je suppose qu'on ne vous la fait pas.

– Il y en a qui arrivent à le cacher, d'autres pas. Même dans le cercueil vous aurez l'air d'un policier. Je l'ai vu à la minute où vous êtes entré dans mon magasin.

Dooley était un peu agacé. Mais en même temps, il se sentait flatté.

– O.K. Je repose la question. Pourquoi vous donnez-vous ce mal ?

Spanos fit quelques pas sans rien dire, feignant de s'intéresser aux objets exposés sur les étals avant de parler.

– Dans ma branche, dit-il, il est très important d’avoir du crédit. On se le construit où on peut. On veille à ne pas l’entamer. Je cherche toujours à l’augmenter. Et il n’y a pas que chez le banquier que je pourrais en avoir besoin.

Dooley dut sourire.

– Je ne sais pas ce que je peux faire pour vous. Votre activité n’est pas de mon ressort. Je suis inspecteur aux Homicides.

– Je me doutais d’un truc de ce genre. Mais ça ne vous empêche pas de glisser un mot à vos copains des autres brigades. Ceux qui me mènent la vie dure à l’occasion.

– Complètement à tort, je n’en doute pas.

Spanos haussa les épaules et leva les mains d’un geste fataliste.

– Je suis correct en affaires. Vous avez vu mon magasin. Sûr qu’une fois ou deux, je me fais estamper. Il arrive qu’on me mente. Je me fais avoir parce que je suis trop confiant. C’est pour ça que j’ai parfois besoin d’un peu de crédit de votre côté.

Dooley réussit à ne pas lever les yeux au ciel.

– Pas question de vous promettre quoi que ce soit, dit-il.

– Je ne réclame pas des promesses. Ce service est gratis. Je ne demande rien. Sauf peut-être que vous chuchotiez dans la bonne oreille que je vous ai dépanné. Rien de plus.

Ce fut au tour de Dooley d’examiner le bric-à-brac étalé sur le trottoir pendant qu’il réfléchissait. Finalement, il regarda Spanos dans les yeux.

– C’est dans mes possibilités. Maintenant, parlez-moi de ce médaillon.

Spanos hocha la tête, soudain sérieux.

– J’étais curieux après votre passage : j’avais compris que vous cherchiez un truc précis. J’ai demandé à des gens que je connais s’ils avaient vu quelque chose comme ce dont vous m’aviez parlé. Et un gars m’a dit oui. On le lui avait apporté et il avait fait une offre, mais elle n’avait pas plu au vendeur. Il se trouve que je le connais aussi. Un type insignifiant, un amateur. D’ordinaire, il rapplique ici le dimanche.

Spanos s’arrêta et se tourna pour faire face à Dooley, laissant Laura les rattraper.

– Et il l’aurait encore ? demanda Dooley en cherchant à déchiffrer le

visage de Spanos.

– Il l’a. J’ai vérifié.

Il sourit. Dooley se raidit, éprouvant le frisson d’excitation qui accompagne toujours la possibilité d’une percée.

– Où est ce type ?

Spanos se balançait sur ses talons, sourire vissé aux lèvres, l’image du gars qui ne fait que passer le temps.

– Ne regardez pas tout de suite, d’accord ? Je ne veux pas qu’il sache que ça vient de moi. C’est le bonhomme au feutre là-bas à droite, à côté du stand de hot-dogs. Il s’appelle Benny. Sauf s’il l’a vendu il y a moins d’une demi-heure, ce que vous cherchez est exposé juste là.

Dooley résista au désir de regarder. Il hocha la tête et dit :

– O.K. Je vous revaudrai ça.

– Glissez juste un mot à qui de droit.

Spanos tourna les talons et repartit par où ils étaient venus. Dooley et Laura échangèrent un regard.

– J’ai entendu, dit-elle en glissant un coup d’œil rapide par-dessus son épaule. Je le vois. On y va.

L’homme au feutre était noir. La cinquantaine peut-être, le visage émacié et la peau claire, une fine moustache comme dessinée au crayon au-dessus d’une lèvre supérieure épatée. Il n’avait pas le costume deux-pièces qu’aurait exigé le couvre-chef. Juste un veston dépareillé et élégant sur une chemise blanche, et une cravate noire étroitement nouée autour du cou. Assis sur une chaise à l’extrémité d’un éventaire chargé de foulards et de mouchoirs, il avait déployé sa marchandise devant lui sur un grand carton posé en équilibre sur une caisse de bouteilles de lait. Il riait, apostrophant avec un plaisir évident les gens qui se bouscullaient pour faire la queue au stand de hot-dogs voisin.

Lorsqu’ils furent assez près pour attirer son attention, il accorda une demi-seconde à Dooley, puis son visage afficha une expression de révérence tandis que ses yeux allaient de la tête de Laura à ses orteils nus dans ses sandales avant de refaire le trajet en sens inverse en prenant tout leur temps.

– Oh là là ! lança-t-il. La jolie dame que voilà ! De quelle partie du paradis venez-vous, mon ange ?

– De l’Iowa, lui renvoya Laura. Vous connaissez ?

– Ça me rappelle quelque chose, mais j'ai jamais entendu dire que c'était le paradis. (Ses petits yeux luisants étaient revenus sur le visage de Laura et il affichait à nouveau un large sourire.) Que faites-vous dans la grande cité dépravée ?

– Je cherche un truc sympa à rapporter à la maison.

Elle inspectait déjà la marchandise, soit une profusion de bagues, de bracelets, de chaînes et d'autres babioles présentés en désordre sur le couvercle d'une boîte.

– Alors vous êtes tombée pile où il faut ! Sauf que vous avez besoin de rien pour être belle. (Benny lorgna Dooley.) Vous êtes qui ? Son papa ?

– Comment avez-vous deviné ? lui renvoya Dooley.

Lui aussi examinait les bijoux de pacotille, ne sachant trop ce qu'il cherchait. Laura tendit brusquement la main et retira du méli-mélo une chaîne à laquelle était accroché un médaillon en or, orné de petites perles sur le devant. Elle le plaça dans la paume de sa main et l'étudia. Benny flaira une vente.

– Il vous plaît ? Faut dire qu'il est joli. Il vous irait à ravir. Allez-y, mettez-le si vous voulez.

Mais Laura avait découvert le minuscule fermoir sur le côté. Le médaillon s'ouvrit, révélant la miniature d'un Jésus au regard expressif, les yeux levés vers le ciel. Elle regarda Dooley.

– C'est lui. J'en suis certaine.

La pire remarque que pouvait entendre un petit marchand de bijoux de la rue. Le temps que Dooley tourne les yeux vers lui, Benny ne riait plus et essayait de limiter les dégâts.

– Où l'avez-vous récupéré ?

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Il vous plaît, oui ou non ?

Dooley sortit sa plaque de sa poche.

– Je suis inspecteur de police. Où vous l'avez trouvé ?

Benny se savait mal parti, mais n'avait pas l'intention de plier.

– Comme tout le reste de ma marchandise. Chez mes fournisseurs. Je suis du métier, je m'adresse à des grossistes.

Ton ulcéré. Mais à voir son expression, il n'espérait pas convaincre Dooley.

– À d'autres, dit celui-ci. Cet objet vient d'être identifié comme

ayant été volé.

– Hé, minute ! Je donne pas dans ce genre de combines.

Dooley rangea sa plaque.

– O.K. Vous l'aurez voulu. Vous avez deux options. Un, vous me dites où vous avez eu ce médaillon, et ça signifie un nom, quelqu'un à qui je peux poser la question. Deux, vous êtes en état d'arrestation. Je vous coffre sur présomption de recel, nous examinons votre inventaire et voyons combien d'objets signalés volés il comporte. À vous de choisir.

Deux options qui, visiblement, ne tentaient pas le bonhomme. Sous le bord du feutre, Dooley le vit hésiter entre la poêle à frire et la flamme. Le genre de situations dans lequel il aimait mettre un suspect. Les yeux noirs et luisants s'amenuisèrent.

– Vous voulez un nom ? demanda Benny. C'est tout ?

– Il faut que ce soit le bon.

– Mais vous ne m'arrêtez pas ?

– Si je découvre que vous m'avez menti, je reviens et je vous épingle vite fait. Vous me filez ce qu'il faut, je me fous de ce que vous vendez. Je m'intéresse au type qui vous a donné ça. Je ne suis pas à la répression du banditisme, mais aux Homicides.

Benny réfléchit encore, laissant l'information faire son chemin, puis le bord du feutre s'inclina sèchement.

– D'accord. À condition que vous fassiez semblant de m'arrêter. On peut me voir me faire pincer, mais pas balancer.

– O.K. Rangez tout ça. Vous êtes en état d'arrestation.

Un petit espace s'était dégagé autour d'eux quand les gens avaient compris de quoi il retournait. Benny rassembla sa marchandise en quelques gestes rapides et la fourra dans les poches de son pantalon, puis il poussa la caisse sous l'éventaire voisin.

– Vous allez me menotter ? demanda-t-il.

– Pas si vous restez tranquille. Je pourrais vous prendre par le bras.

– Alors on y va.

Dooley le dirigea d'autorité vers le terrain vague au bout de Maxwell Street, où il avait garé sa voiture. Laura les suivit tandis que la foule s'écartait, ayant fini par comprendre qu'il s'agissait d'une interpellation. Benny avançait avec la dignité d'un homme injustement incriminé. Dooley entendit quelques personnes

l'apostropher au passage, raillant son infortune.

Arrivé à la voiture, Dooley le palpa, en partie pour la galerie, en partie parce qu'il n'est jamais recommandé, quelles que soient les circonstances, de partir du principe que l'individu interpellé va tenir parole. Il ne trouva que de la bimbeloterie, des clés et une liasse de billets. Il mit Benny sur la banquette arrière, dit à Laura de s'installer devant, sortit dans Newberry et prit vers le nord.

– Je vous écoute, dit-il. Qui vous a donné le médaillon ?

– Ça va pas me retomber dessus, hein ? Je veux dire... je vais pas être obligé de témoigner ni rien ?

– Je ne peux pas vous le garantir. On y viendra peut-être. Mais pas forcément. Je vais vous demander de signer une déposition. Autrement dit, vous m'accompagnez au Secteur Six. Ça prendra une heure environ. Et je veux pouvoir vous joindre au besoin.

– Dites donc, c'est beaucoup, non ?

– Benny... Je peux aller droit au commissariat de Monroe Street et leur dire de vous inculper pour recel. Écoutez... vous jouez franc jeu avec moi et je fais de mon mieux pour vous laisser en dehors de l'affaire.

Quelques secondes s'écoulèrent. Dooley roulait lentement. Il attendait.

– Parce que vous voyez, dit Benny, le type qui me l'a fourgué... Il m'inquiète un peu, vous savez ?

Dooley le regardait dans le rétroviseur. Il avait l'air sombre.

– Qui est-ce ?

Benny garda le silence un moment, tandis que Dooley continuait vers le nord et s'enfonçait dans les rues désertes en s'éloignant du marché.

– C'est un des Italiens. J'ai fait sa connaissance dans un bar où je vais parfois jouer aux dés. En haut de Halsted Street. Comme j'y étais il y a quelques semaines, il est venu me voir avec le médaillon. Je lui en ai donné vingt-cinq dollars. À mon avis, il vaut bien plus, mais bon, faut croire que j'en suis de vingt-cinq dollars.

– Vous me brisez le cœur. Comment s'appelle-t-il ?

– J'ai juste un prénom.

Dooley jeta un regard rapide dans le rétroviseur.

– O.K. Je vais vous dire. On rebrousse chemin jusqu'au

commissariat de Maxwell Street et vous venez avec moi regarder quelques photos.

– Vous donnez pas cette peine...

– Je veux un nom. J’ai vraiment besoin de ce type.

– D’accord. Une seconde que je réfléchisse. (Benny le fit attendre presque jusqu’à Roosevelt Road.) Messino, dit-il enfin. Tony Messino.

¹⁻ . Soit « Juifville ».

Dooley s'arrêta devant la maison victorienne de Cleveland Street et se gara. Il regarda Laura et la vit qui se penchait contre la vitre, le regard dans le vide.

– Vous êtes rendue, dit-il. Pardon de vous avoir fait attendre si longtemps.

– Ne vous inquiétez pas. Tout le monde a été adorable avec moi.

– J'imagine. Ils ne voient pas très souvent des gens comme vous chez eux.

Elle avait détourné de leurs occupations une pleine salle d'inspecteurs de la deuxième permanence, le temps que Dooley prenne la déposition de Benny, puis remplisse la fiche de scellé du médaillon.

Elle continua de fixer le pare-brise. Il attendit un peu, puis il dit :

– On a fait un grand pas en avant, Laura. Tout le montage explose une fois de plus.

– Je sais.

Sa voix était à peine audible.

– Ça va ?

Elle se redressa et réussit à hausser les épaules.

– Vous voulez monter un moment ? demanda-t-elle doucement.

– Il faut que j'y aille. Je dois retourner au centre-ville déposer ça aux scellés, puis réintégrer le bureau pour écrire le rapport.

– Je vous en prie. (Il n'avait jamais vu une telle expression sur son visage, jamais imaginé qu'elle puisse paraître aussi désespérée, dévastée.) S'il vous plaît, juste une minute, insista-t-elle. Je ne veux pas me retrouver seule. Je vous en prie.

L'excitation de la chasse lui accélérant le sang dans les veines, il n'avait qu'une envie : déposer sa preuve aux scellés, puis localiser McCone et avoir une discussion franche avec lui, mais il ne pouvait pas filer en la laissant dans cet état.

– O.K., dit-il.

En haut, il faisait chaud. Toutes les fenêtres de l'appartement étaient ouvertes, mais il n'y avait pas un souffle d'air. Il s'assit sur le

canapé pendant qu'elle partait à la cuisine préparer un peu de thé glacé. Il ôta sa veste, s'assit en bras de chemise et étui à l'épaule et inspecta la pièce autour de lui. Il y avait des affiches sur les murs. Des reproductions de tableaux qu'il reconnaissait vaguement. Des paysages d'Orient ou qui y ressemblaient. Une chaîne stéréo et des quantités de disques, des livres sur des planches posées sur des blocs de parpaings en guise de bibliothèque. Que diable faisait-il là ? Il se leva, s'approcha de la fenêtre de devant et regarda la rue en contrebas. Des gens passèrent sur le trottoir en riant.

Laura revint et lui tendit un verre de thé.

– Je n'ai pas mis de sucre, dit-elle.

– C'est parfait.

Il but une gorgée et continua de regarder par la fenêtre. Laura resta debout à côté de lui, bras croisés. Elle n'avait pas apporté de thé pour elle et lui n'avait pas trop envie du sien. Il le posa sur le rebord de la fenêtre. Il regarda Laura et vit des larmes rouler sur ses joues.

– Je me sens mal, dit-elle. Je n'avais jamais vraiment assimilé... ce qui lui est arrivé... jusqu'à ce que je tienne ce truc dans ma main.

Elle s'était cramponnée au médaillon, la chaîne en or filant entre ses doigts pendant tout le trajet depuis Roosevelt Road. Dans le bureau du commissariat, il lui avait dit que c'était une pièce à conviction et elle l'avait rendu en disant : « J'imagine que ce n'est rien d'autre maintenant. »

– C'est fini, murmura-t-il. Elle est en paix.

Les sanglots le prirent au dépourvu. Brusquement, Laura avait mis sa tête entre ses mains, secouée de spasmes. Il resta un moment pétrifié. Avec une seule idée en tête : se précipiter vers la porte. Au lieu de quoi il posa la main sur son épaule en disant « Hé... », et puis Laura oscilla, bascula vers lui...

Il l'attrapa et la retint et, après quelques derniers sanglots, elle ôta ses mains, l'entoura de ses bras, ses jambes plièrent un peu, et elle pressa son visage contre le côté de son cou. Il resta immobile, une femme en larmes dans les bras, se bornant à la tenir pendant qu'elle hoquetait. Et là, au bout d'un moment, cela lui parut très normal.

– Tout va bien, dit-il.

– Non, tout ne va pas bien. (Les mots venaient de très loin dans sa gorge.) Ça fait mal.

Il la garda contre lui le temps qu'elle sanglote encore.

– Tout passe. Croyez-moi.

Il fallut un petit bout de temps. Mais après quelques minutes, elle avait cessé de pleurer et ils se retrouvèrent tous les deux à côté de la fenêtre à écouter les bruits de la rue, accrochés l'un à l'autre. C'était bon, mais il savait que ça ne pouvait pas durer éternellement. Au moment où il commençait à s'impatienter un peu, elle s'écarta, assez pour lever les yeux vers lui et le regarder en face.

– Vous êtes bien, dit-elle.

Ses grands yeux marron, brillants, si proches.

– Qu'est-ce que vous racontez...

– Quelqu'un de bien.

Il ouvrit la bouche, mais ne trouva rien d'intelligent à dire. Elle l'hypnotisait, beauté au visage rempli de chagrin, à le dévisager comme elle le faisait... Et il ne pouvait que lui rendre son regard. Le visage de Laura se rapprocha légèrement. Il se raidit, juste assez pour faire passer le message. Elle ne bougea plus.

– Tout va bien, Dooley, chuchota-t-elle. Il n'y a rien de mal à ça.

– Peut-être.

– S'il vous plaît, ne me laissez pas. J'ai vraiment besoin de quelqu'un, juste là.

– Je ne pense pas que ce soit de moi.

– Pourquoi pas ?

– Je suis marié.

– Ça veut dire que vous ne pouvez pas être mon ami ?

– Si. Je suppose que si.

– Alors consolez-moi. C'est ce que font les amis.

– Je ne sais pas comment vous consoler.

– Vous vous débrouillez très bien. Ça me fait un bien fou. Pas à vous ?

– C'est agréable, si.

– Alors tout va bien.

Sa tête se baissa de nouveau, se posa sur son épaule. Comme il ne voyait pas comment se sortir de là, il lui tapota le dos. En panne d'inspiration. Elle finit par abandonner et se détacha de lui. Elle ne pleurait plus et paraissait vidée. Elle réussit à lui sourire.

– Vraiment. Tout va bien. Je ne vous ferai jamais rien faire contre votre volonté.

– Là, vous ne vous trompez pas.

– Seigneur, Dooley ! De quoi avez-vous peur ?

– Je n'ai pas peur. Je pense seulement à ma femme.

Les grands yeux marron scrutèrent un moment son visage.

– Aimez-vous votre femme ?

– Cette question ! Évidemment.

– Alors en quoi pourrais-je nuire à votre couple ?

Dooley savait qu'il existait une réponse, mais il n'arrivait pas à la formuler.

– En rien, j'imagine.

– Votre mariage, c'est entre elle et vous. Rien de ce qui se passera entre vous et moi n'y changera rien.

– Rien ne se passera entre vous et moi.

– C'est déjà fait. (Elle le laissa méditer la chose pendant quelques secondes.) Écoutez-moi. Je ne vais pas vous détourner du droit chemin. Je ne toucherai pas à votre foyer ni à votre famille. Je veux que vous rentriez auprès de votre femme. Croyez-moi. Juste que vous rentriez chez vous en étant heureux.

– Je le suis.

– Alors bravo. Vous savez quoi ? Je le suis aussi. Quand vous êtes là.

Il ne bougea pas, hochant la tête comme un idiot.

– Tout va bien maintenant ?

– Oui. Sans doute. Merci.

– De rien.

Elle se mit à rire, essuyant encore des larmes. Elle était si belle qu'il faillit la reprendre dans ses bras.

– Vous êtes drôle, dit-elle.

Qu'avait-il dit de si comique ? Il n'aimait pas sa façon de le désorienter. Mais, honnêtement, la tenir dans ses bras ne lui avait pas déplu.

– Il faut vraiment que j'y aille, dit-il.

– Je sais. Revenez vite. (Elle paraissait mélancolique maintenant.

Ses grands yeux marron s'étaient agrandis.) Pour le travail ou pour le plaisir.

– O.K. (Il obliqua vers la porte.) Du travail, il y en aura sûrement.

Arrivé à la porte, il s'arrêta, se tourna pour lui dire au revoir, et ne fut pas vraiment étonné quand elle lui prit le visage entre les mains et se dressa sur la pointe des pieds pour déposer un baiser léger sur ses lèvres, avant de s'écarter, le regard grave.

– Amis ?

– Bien sûr, dit-il.

Et il fila vers l'escalier.

*

– Bon sang, Dooley ! (Kowalczyk s'arrêta devant le bureau, un café à la main alors même qu'il faisait plus de trente degrés dans la salle.) Ta femme sait avec quel genre d'informateur tu traînes ces temps-ci ?

– Non. Sauf si un flic jaloux est allé le lui raconter.

– Je veux dire... plutôt canon, la nana.

– Je n'avais pas remarqué.

– Sûr que non. (Kowalczyk but une gorgée de café.) Alors, tu te l'es faite ?

– Dégage, tu veux ? J'ai du boulot.

Dooley continua de marteler les touches de la machine à écrire. Kowalczyk resta un moment à le fixer des yeux, puis il s'éloigna en hochant la tête. Dooley maltraita encore un peu les touches, s'épongea le front avec une poignée de Kleenex et sortit la feuille du rouleau.

Et contempla l'étrange création qu'il tenait. C'était une chose qui, en théorie, ne pouvait pas exister : un « Rapport complémentaire » sur un dossier qui avait déjà été élucidé, fermé, ficelé et rangé. Il avait pris son temps et s'était appliqué car il savait que son travail devait être sacrément convaincant pour retenir l'attention de McCone. Il avait consulté le tableau d'affichage et vu que le chef était présent ce jour-là. Il regarda sa montre. McCone ne tarderait pas. Il avait le temps d'aller se mettre quelque chose sous la dent et de revenir. Il avait déjà fichu en l'air la plus grande partie d'un de ses rares dimanches de libres. Alors une heure de plus ou de moins...

– Rentre chez toi, Dooley, dit Kowalczyk, les pieds sur un bureau. La

salle sera toujours là demain.

– Comme si je ne le savais pas, lui renvoya Dooley en gagnant la porte.

*

– Peut-elle le prouver ? demanda McCone d'un air las, la tête appuyée sur une main. (C'était visiblement la dernière chose dont il avait envie de s'occuper ce jour-là.) Peut-elle absolument jurer qu'il appartenait à la victime ? Porte-t-il un numéro, une marque d'identification ?

– Elle a été catégorique. Nous pouvons aussi recontacter la sœur. Voir si elle peut étayer son témoignage. Écoutez... Le type le tenait de Messino. Ça fait beaucoup pour une simple coïncidence.

– Je ne pinaille pas, Mike. Je dis seulement que vous devez avoir quelque chose d'irréfutable à présenter au procureur. Ils vont vous cuisiner. Que cherche ce Spanos, par exemple ?

– Je ne peux pas répondre à cette question. Si vous voulez que je retourne l'interroger, j'y vais. Tout ce que je sais, c'est qu'il l'a trouvé, que mon informateur l'a identifié, et que le recel est accompagné d'un nom que personne ne lui a soufflé. Que voulez-vous de plus ?

McCone soupira. Il attira vers lui le rapport de Dooley.

– Je peux le porter au lieutenant, qui pourra le porter au directeur de la police judiciaire. Mais ils vont devoir regarder de très près les éléments avant de rouvrir le dossier.

– C'est leur boulot. J'ai fait le mien. (Dooley repoussa son siège et se leva.) Vous voulez savoir combien de temps j'ai passé dessus ? Et je parle de mon temps libre...

McCone leva les yeux vers lui, la mine songeuse.

– Personne ne vous a jamais accusé de ne pas faire votre travail, Mike. Si tous mes inspecteurs bossaient aussi dur que vous, je partirais à la retraite heureux.

– Et on se fout que quelqu'un, à Eleven et State, l'enterre.

– Pourquoi iraient-ils l'enterrer ?

Dooley prit sa mine de « quelqu'un-à-qui-on-ne-la-fait-pas ».

– Parce que dans toute cette histoire, l'important est de ne surtout pas soulever le couvercle. Et vous savez aussi bien que moi que ces

gens-là doivent leur poste à ceux qui veulent que ce couvercle reste fermé.

Les yeux de McCone se rétrécirent.

– En clair ? Qui ?

Dooley avait souhaité se confier à quelqu'un, mais il hésitait encore.

– Je l'ignore, dit-il.

McCone le regarda fixement durant quelques secondes, puis il tapota le rapport.

– Personne ne va l'enterrer, dit-il.

– Je prends ça comme une promesse ?

– Mike, je vais faire ce que je peux. Mais vous venez de me donner un boulot qui va me compliquer la vie pendant un bon moment.

– Montrez-leur les photos, lui renvoya Dooley en se dirigeant vers la porte. Montrez-leur ce qu'on a fait à Sally.

*

– OÙ ÉTAIS-TU ?

À l'instant où il entra dans la cuisine, Dooley sut qu'il avait des ennuis. L'expression de Rose aurait tué un homme de plus petite taille à dix pas. Elle se leva de sa chaise à la table de la cuisine, prête à la bagarre. Il ne bougea pas, cherchant désespérément dans sa tête ce qu'il avait bien pu oublier.

– J'ai été obligé de passer au bureau.

Sa voix manquait de conviction.

– Je vois, dit Rose en croisant les bras. C'était urgent ?

– Non. Mais sacrément important.

– Plus important que le déjeuner d'anniversaire de ta fille chez *DiLeo* ? Celui dont nous parlions depuis des jours ?

– Et merde, lâcha-t-il.

– Ce genre de langage n'arrange rien. (Elle virait au glacial, le nez relevé. Il ne l'avait pas vue dans un état pareil depuis qu'il était rentré beurré après le pot de départ en retraite de Dan Newman.) Nous en avons parlé HIER SOIR. Vas-tu me dire que tu avais oublié ?

Il ferma sèchement la porte derrière lui.

– Je devais voir un type. Ça m’a permis de faire enfin une percée importante. Je suis allé au bureau mettre ça par écrit et j’ai chassé tout le reste de mon esprit. Où est-elle ? Je vais lui parler.

– Elle travaille, ce soir. Elle est déjà partie. Elle a pris ça à la légère, mais elle était TRÈS déçue. Ç’aurait été une bonne occasion de vous rabibochoer un peu, mais tu l’as ratée.

– Eh bien, je la sortirai demain. Il n’y a pas de quoi en faire un drame.

– Michael. Passé le jour, passé la fête. Tout le monde était là, sauf toi.

– Je vais faire amende honorable. (Il posa sa veste sur le dossier d’une chaise. Il voulait boire quelque chose, mais Rose n’entendait pas lâcher de sitôt.) Tu m’avais dit que tu avais ta journée.

– C’est exact. Mais quand un imprévu se présente, il faut s’en occuper. On n’élucide pas une affaire en se tournant les pouces.

– La paperasserie n’aurait pas pu attendre ?

Il se servit un verre d’eau au robinet de l’évier.

– Si. (Il vida la moitié du verre.) Probablement. Bon, j’ai oublié. O.K. ?

– Comment as-tu pu OUBLIER ? Tu as une FAMILLE, Michael. Nous avons au moins autant de droits sur toi que la ville. Non ?

C’est alors qu’il commit une erreur. Au lieu de dire bien sûr, comment peux-tu croire le contraire, il réfléchit une demi-seconde, en toute honnêteté, et l’expression légèrement dubitative de son visage suffit à renseigner Rose. Son visage se contracta, s’assombrit, et il sut qu’il avait foiré. Elle hocha la tête plusieurs fois, impuissante à trouver des mots assez blessants, puis elle quitta la pièce d’un pas furieux. Il l’entendit monter l’escalier. La porte de leur chambre claqua.

Il resta immobile pendant une minute. Le son de la télévision lui parvenait du séjour. Un match de base-ball, Jack Brickhouse divaguant dans le micro. Il hocha la tête et prit la bouteille de Jameson dans le placard. Mit des glaçons dans un verre et posa le verre sur le plan de travail, à côté de la bouteille. Puis il s’appuya contre le plan, se demandant pourquoi il se sentait si coupable alors qu’il avait la conscience parfaitement claire.

Il mit le verre dans l’évier, rangea la bouteille dans le placard et quitta la cuisine. Monta lentement l’escalier puis s’arrêta devant la

porte de sa chambre. Frappa, ouvrit. Rose était allongée sur le lit, le dos à la porte, sans chaussures, les pieds ramenés contre elle. Il rangea sa plaque et son calibre 38 dans le tiroir qu'il ferma à clé et se changea, enfilant un pantalon de toile et une chemisette, attendant qu'elle dise quelque chose. Quand il eut fini, il s'assit sur le bord du lit en lui tournant le dos, les coudes sur les genoux.

– Je suis désolé de ne pas avoir été là, dit-il. S'est-elle bien amusée ?

La réponse tarda.

– Ma foi, elle a beaucoup ri, dit-elle enfin. Ses meilleures amies étaient là. Mais elle aurait voulu que tu le sois aussi. Elle me l'a dit.

– Tu lui as donné la montre ?

– Bien sûr que oui. (Elle soupira.) Je suis sortie l'acheter, j'ai fait un paquet cadeau, je le lui ai remis. Mais j'ai écrit ton nom dessus à côté du mien. Je ne sais pas trop pourquoi.

Dooley lança un regard noir au tapis.

– N'oublie pas que je l'ai payée.

– Non, Michael, je ne l'oublierai pas.

– Je n'étais pas dehors à me payer du bon temps, Rose. Je travaillais.

– Je sais. Tu aimes ça. Plus qu'être en famille.

Il se sentait de nouveau bouillir. Comme quand Kathleen lui avait sorti qu'il ne comprenait que la violence. Il n'avait pas les mots pour lui dire qu'elle se trompait, lui expliquer. Il inspira un grand coup.

– Ce n'est pas vrai, dit-il.

Il resta à écouter les bruits au loin. Le faible bourdonnement de la télévision en bas, des gamins qui braillaient dehors, une voiture qui passait en vrombissant dans la rue.

– C'est dur d'être mariée avec toi, dit Rose.

Il rit. Une expectoration courte et amère.

– Ma foi, tu es plutôt coincée, hein ? J' imagine que tu n'as pas épousé le bon numéro. Dommage.

– Ce n'est pas ce que je dis et tu le sais.

– Désolé que ce soit si pénible de m'avoir pour mari. Ouais, c'est moi qui ai la vie la plus facile, pas vrai ? Tout ce que j'ai à faire, c'est à m'occuper de morts sept jours sur sept.

Cette fois, elle bougea, se tourna et vint plus près.

– Je dirais qu’il y a des vivants dans cette maison et qu’ils aimeraient que tu te soucies un peu plus d’eux.

Il la regarda par-dessus son épaule. Une horreur, les cheveux en bataille, le visage bouffi. Brusquement, il en eut assez.

– Et moi ? Qui se soucie de moi ? s’écria-t-il.

Il se leva et gagna la porte.

– Tu n’es jamais LÀ ! lui lança Rose, sa voix montant dans les aigus tandis qu’il quittait la pièce.

*

Dooley savait qu’il aurait dû rester dans les parages, regarder un moment le match avec Frank, attendre que Rose se calme et descende, s’excuser encore et être gentil avec tout le monde, avaler les restes que Rose lui aurait mitonnés pour le dîner, s’installer devant la télévision avec elle et regarder *Bonanza*, puis *Mission impossible*. Mais il s’en sentait incapable.

Il avait besoin de sortir. De parler à quelqu’un qui n’était pas furieux contre lui. Qui comprenait pourquoi il avait passé son foutu dimanche à faire ce qui l’occupait un jour sur deux dans la semaine. Quelqu’un qui lui en était reconnaissant. Il sauta dans la voiture et démarra.

Il était censé avoir son arme sur lui même quand il était de repos, mais ce soir-là il s’en foutait. Il avait assez donné pour la journée. Il allait prendre sa soirée, et cette fois il en profiterait.

Même le dimanche soir on avait du mal à se garer à proximité de Wells Street. Il trouva une place dans North Avenue et fit un pâté d’immeubles ou deux à pied. Il faillit revenir sur son idée en arrivant à la porte du bar, mais se força à entrer.

– Elle s’est fait porter pâle, lui expliqua le chevelu quand il le repéra planté à l’extrémité du bar, bouche ouverte comme un demeuré en ne voyant pas Laura.

Dooley le remercia et partit.

Il retrouva sa voiture et démarra aussitôt. Ce soir-là, il ne se perdrait pas en tergiversations. Il roula jusqu’à Cleveland Street, expédia toute arrière-pensée au diable et se gara trop près d’une bouche d’incendie à côté de chez Laura. Il revint à pied jusqu’à la maison et sonna.

Personne ne réagit pendant un temps qui lui parut long. Au moment

où il allait abandonner et faire le tour de la maison pour essayer la porte de derrière, l'interphone se déclencha. Il ouvrit la porte et prit l'escalier. Il avait gravi la moitié des marches quand elle demanda qui c'était.

– Dooley, dit-il.

Elle se tenait dans l'ouverture de la porte et l'attendait. Le visage plein d'étonnement.

– Vous êtes revenu, dit-elle.

– Comment vous sentez-vous ?

Il s'arrêta sur le palier, à trois pas de la porte.

– Bien. Entrez...

Elle était pieds nus, les cheveux dénoués, vêtue d'une petite robe lâche en cotonnade qui lui arrivait à mi-cuisse et lui laissait les épaules nues. Tout simplement époustouflante.

Il ne bougea pas.

– Je vous ai cherchée au bar. Le type m'a dit que vous ne vous sentiez pas bien.

– Je les ai appelés parce que je ne me sentais pas le courage d'y aller ce soir. Mais je vais bien. Pourquoi restez-vous planté là ?

– Je vous emmène dîner.

Elle tiqua.

– Je viens juste de manger.

– Alors on prendra un verre. (Tant qu'il ne franchissait pas le seuil de son appartement, il n'avait rien à craindre. Il savait qu'il jouait avec le feu, mais il en voulait la chaleur.) On y va.

Laura ouvrit de grands yeux et ne bougea pas pendant une seconde ou deux, puis elle rit un peu.

– J'ai de quoi boire ici. Entrez, voulez-vous ? Je n'ai pas envie de sortir.

Elle recula d'un pas, ouvrant plus grand la porte.

Il haussa les épaules et s'avança dans l'appartement.

– Je voulais vous raconter comment ça s'est passé avec mon chef, dit-il tandis que Laura refermait la porte. Je crois qu'il est prêt à monter en ligne pour nous. À ne ménager aucun effort pour qu'on rouvre le dossier.

– Ce sont de bonnes nouvelles. (Elle attendit un instant, puis :) C'est pour ça que vous êtes venu ?

– Oui. (Il fourra les mains dans ses poches.) Et parce que j'avais envie de vous voir.

– J'en suis heureuse. Mon Dieu, si heureuse !

Il resta figé sur place, sans voix, pendant qu'elle s'avavançait et lui jetait les bras autour du cou. Il se contenta de sortir ses mains pour la recevoir et lui rendre son étreinte, et ils tanguèrent un moment, joue contre joue. Laura s'écarta. Juste assez pour lui dire doucement :

– Il n'y a rien de mal à ça, Dooley. Rien. C'est bon, non ?

Les lèvres de Laura frôlaient presque les siennes. Il sentait son corps à travers la robe légère. Souple et robuste. Il n'ignorait pas qu'il aurait dû se dégager. Mais il ne le fit pas. Il inspira profondément et tira sa dernière cartouche.

– J'ai toujours été fidèle à ma femme.

Les yeux de Laura étaient immenses. Ses grands yeux marron...

– Votre femme a de la chance. Mais vous n'allez pas vous retrouver à court d'amour si vous m'en donnez un peu.

Il n'eut pas besoin d'autre logique. Il était fatigué de lutter. Il l'embrassa. Et quand les langues se touchèrent, il n'y eut soudain plus rien au monde qu'il désirait aussi ardemment que ce qu'il se savait, dans un éclair de stupéfaction, sur le point d'obtenir.

*

– Je peux continuer à t'appeler Dooley ? Ou bien est-ce trop protocolaire maintenant ?

Il la distinguait à peine dans le faible éclat des lampadaires de la rue dehors, appuyée sur un coude au-dessus de lui, ses cheveux lui balayant l'épaule. Les rideaux vaporeux frémirent dans le petit vent de la nuit. Derrière les fenêtres ouvertes, la ville bruissait doucement, vaste et remuante.

– C'est O.K. pour moi.

Elle laissa courir un doigt sur l'arête de son nez, dessina la ligne de ses lèvres.

– Je ne connais même pas ton prénom. C'est hallucinant, non ?

– Aucune importance.

Il dérivait encore, en paix sur une mer sombre et apaisée. Il avait oublié. Oublié ce qu'était cette communion charnelle, naturelle. La simple et bienheureuse inconscience du désir comblé. Il avait oublié à quoi ressemblait la paix. Laura le caressa, lissant les petites vrilles de ses cheveux légèrement humides pour lui dégager le front, la tempe.

– Tu me rends heureuse, chuchota-t-elle. Je me sens en sécurité avec toi.

Il voulait lui dire aussi des choses, mais les mots le fuyaient. Posant la main sur sa nuque, il l'attira contre lui et l'embrassa. Après le baiser, elle glissa plus bas et posa la tête sur sa poitrine, et ils demeurèrent ainsi un moment. Dehors, des voitures filaient dans les deux sens dans un vrombissement amorti. Une rythmique de rock and roll filtrait faiblement de l'appartement du dessus.

– Il faut que je rentre, dit-il.

Un peu de temps s'écoula, puis Laura bougea et se laissa aller sur le côté. Et s'étira pour l'embrasser sur la joue.

– Pas de regrets, j'espère ?

– Non, aucun, dit-il.

Comment procédait-on ? se demanda Dooley devant la glace. On arrête le rasoir juste après l'oreille et on ne touche à rien pendant quelques jours jusqu'à ce que ça fasse sale ? Ou bien on se rase un centimètre plus bas un jour sur deux pour les laisser pousser petit à petit sur les côtés ? Il pensa à tous les gars qu'il connaissait et qui avaient adopté les pattes. Comment s'étaient-ils débrouillés ? *Oh, et puis zut*, conclut-il en étendant la mousse au-dessus de ses oreilles.

En bas la cuisine était déserte, mais le journal attendait. La Corée du Nord avait abattu un hélicoptère américain. D'abord le *Pueblo*, et maintenant ça. Pourquoi ne pas tout simplement larguer une bombe A sur Pyongyang pour qu'on n'en parle plus ?... Un cyclone ravageait la côte du golfe du Mexique avec des vents de deux cent cinquante kilomètres par heure... Et dans l'État de New York, des milliers de personnes avaient envahi une exploitation pour entendre un concert de rock. Des centaines d'entre elles étaient malades ou blessées et des embouteillages monstres bloquaient les autoroutes, empêchant les ambulances de passer. Quel était le connard qui avait signé les autorisations ?... Là-bas, en Californie, Ronald Reagan annonçait qu'il allait présenter à nouveau sa candidature. Il hocha la tête avec incrédulité. Lessivé par deux carrières, et le bonhomme trouvait encore moyen d'avoir son nom dans le journal !

Au Vietnam, les marines luttaient pied à pied avec l'APV à proximité de la zone démilitarisée. On ne mentionnait pas les unités impliquées, ce qui l'exaspéra, mais il savait que c'était forcément la 3^e division. On se battait dans tout le pays, mais le département de la Défense disait que les retraits de troupes se poursuivraient. Il relut deux fois l'article et repoussa le journal. Il emporta son café dans le patio. Dehors, il faisait bon. Pas trop chaud, avec une petite brise. Ce matin-là, le monde naissait.

La soirée précédente avait été un peu bizarre. Il s'était arrêté sur le trajet pour boire un verre, afin que son haleine étaye ses dires au cas où on lui poserait la question, et était rentré la mine contrite, sans trop avoir à se forcer pour jouer l'époux prodigue assagi. Rose s'était montrée froide mais polie. Elle partait se coucher. Il avait dit qu'il était désolé. Pour plus de raisons qu'elle ne l'imaginait, mais se sentant encore plus sidéré que coupable. Il avait discuté un peu de base-ball avec Frank et attendu que Kathleen rentre de son travail de serveuse. Elle avait écouté ses excuses, l'avait assuré qu'il n'y avait pas

de problème et était montée se coucher. Il était resté assis tard dans la nuit dans le jardin avec un verre de whisky, puis, un peu éméché, il avait rejoint sa femme endormie. Et avait pensé à Laura. Tout l'épisode lui avait paru légèrement irréel.

Ce matin-là, il se sentait en forme. Il s'était regardé dans la glace et s'était dit : hier soir, j'ai trompé ma femme. Pourtant, il n'en avait pas le sentiment. Laura avait eu les mots justes : il n'allait pas se retrouver à court d'amour. Ce matin-là, il en avait en revendre.

Il entendit une voiture s'arrêter dans le garage. Lorsqu'il entra dans la cuisine, Rose et Kathleen apportaient les sacs de courses. Rose en lâcha un sur la table avec un bruit sourd.

– Tu es matinal.

– La journée est trop belle pour rester au lit. Tu as besoin d'aide ?

Elle eut l'air un peu interloquée.

– Je crois qu'il reste encore deux sacs dehors. Tu dois partir tôt ?

Il posa sa tasse dans l'évier.

– Non, pas aujourd'hui. J'ai pensé que je pourrais peut-être inviter ma fille de dix-huit ans à déjeuner. Ma femme aussi, si elle a envie de venir.

Rose et Kathleen échangèrent un regard, ne sachant pas trop comment le prendre. Il alla dans le garage récupérer les deux derniers sacs d'épicerie.

– Non, ça va, papa, dit Kathleen quand il regagna la cuisine. Inutile de te forcer pour moi.

Son expression et le ton de sa voix donnaient dans la froideur.

Il posa les sacs.

– Je ne me force pas, dit-il.

– À vrai dire, j'ai déjà accepté de sortir avec Nancy.

– O.K. Très bien.

– Je te prends au mot, dit Rose.

Il la regarda dans les yeux, content de voir qu'il en était capable, content de lire autre chose sur le visage de sa femme que son expression habituelle de souffrance résignée.

– C'est un rendez-vous galant, précisa-t-il.

– Je suis désolée pour hier, dit Rose. J’ai peut-être été trop dure avec toi.

Elle le regarda par-dessus le bord de son Coca. Après les dépenses de la veille, elle avait refusé que Dooley l’emmène dans un endroit trop cher ce jour-là, et ils avaient opté pour un *dîner* de Milwaukee Street. Pas de quoi s’extasier, mais correct pour un déjeuner.

– Non, dit-il. Je l’avais cherché. C’était impardonnable d’oublier son anniversaire. Et je devrais passer plus de temps à la maison, je le sais.

Se sentir contrit lui faisait du bien. Il allait montrer à Rose quel bon mari il pouvait être.

– Tu as fait des tonnes d’heures supplémentaires.

– Je ne ménage pas ma peine sur ce dossier, et je le fais pour l’essentiel sur mon temps libre car les génies de la hiérarchie estiment qu’ils l’ont déjà réglé. Mais je sens qu’on arrive au bout. Ensuite, je reprendrai le rythme de mes heures de repos. Évidemment, probable que je vais devoir les occuper à travailler pour Rob si nous voulons aller dans un coin sympa après le retour de Kevin.

– On se débrouillera. Ne bloque pas tes heures de repos. (Elle joua avec son verre, le regard absent.) Quand pensent-ils rapatrier l’unité de Kevin ?

– Bientôt. Je n’ai rien lu de précis ces temps-ci, mais ils vont maintenir les retraits. Le 9^e marines est déjà en route, et le 3^e devrait suivre. À mon avis, ça ne devrait pas tarder. (Il attendit que sa femme lève les yeux vers les siens.) Il va revenir, Rose. Les chances sont de son côté.

Elle acquiesça.

– D’accord. Je te crois.

Ils se turent, les yeux dans les yeux. Comme ils n’avaient cessé de le faire depuis 1948. Et pendant un moment, il oublia complètement Laura Lindbloom.

– Michael..., commença-t-elle.

– Oui ?

– Je me suis laissée aller ces derniers temps.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Tu le sais très bien. Notre vie de couple n’est pas très... trépidante

depuis un moment, et je le regrette. Mais ça va changer. J'entame un régime, je vais prendre soin de moi. Il ne me reste peut-être pas trop de temps avant... avant d'être vieille. Mais je vais tirer parti de ce qui m'est encore donné. Je te le promets.

Il ne sut pas quoi répondre. Il venait de comprendre qu'il s'était surtout retranché derrière l'idée d'avoir fait une croix sur sa vie sexuelle avec Rose pour coucher avec Laura. La bouche ouverte, il entrevoyait que la situation était peut-être plus complexe qu'il ne l'avait prévu. La ferveur qu'il lisait sur le visage de sa femme lui fichait un pieu dans le cœur. Il ferma la bouche et déglutit avec peine.

– C'est bien, dit-il.

*

Je ne lui ai pas menti, pensa Dooley en roulant dans Elston Avenue. *Je ne lui ai menti sur rien. Pas vraiment. J'ai commis une erreur, c'est peut-être une histoire sans lendemain, mais je n'ai pas menti à ma femme. Pas en paroles.*

Au deuxième étage, des messages l'attendaient. Il les passa rapidement en revue : des demandes de renseignements émanant d'inspecteurs d'autres divisions, la réaction d'un témoin qu'il avait essayé de localiser. Il n'y avait rien de Laura L. Il refoula sèchement la déception qui lui pinçait le cœur. Ce n'était vraiment pas le moment de se languir comme un potache enamouré.

Mais Dieu ! Cette sensation ! Laura allongée sous lui. La faim dévorante. La passion torride. Il dut fermer les yeux l'espace d'une seconde.

On se bousculait dans la salle à l'heure de la relève, McCone essayant de mettre un peu d'ordre dans l'attribution des tâches, la deuxième permanence réglant les derniers détails. Un téléphone sonna et quelqu'un cria : « Dooley ! »

Il s'obligea à ralentir en allant prendre l'appel.

– Dooley à l'appareil, dit-il.

– Ouvrez grand vos oreilles, dit un homme. Vous voulez la preuve que Chuck Steuben n'a pas tué Sally Kotowski ?

Il posa la main sur le combiné et cria : « Vos gueules ! » à deux inspecteurs qui avaient éclaté de rire à proximité.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

– Je vous ai posé une question, reprit l'inconnu.

Il avait la voix d'un gros fumeur et on entendait comme un bruit de fond. La circulation peut-être.

Dooley attendit un instant, puis il dit :

– Bien sûr. Qu'est-ce que vous avez ?

– Pas si vite, le fin limier. Voilà ce que vous allez faire. Vous connaissez un endroit qui s'appelle *Chez Lenny* ? Dans South State Street ?

– *Chez Lenny... Lenny's Liquors* ?

– Tout juste. State Street au sud de Van Buren. Soyez-y à 1 heure cette nuit.

Il réfléchit deux secondes.

– J'ai une meilleure idée. Si vous passiez plutôt me voir ?

– Désolé, c'est le marché. Une heure cette nuit. Seul.

– Je ne vais nulle part seul. Si vous avez un truc à me dire, vous pouvez aussi le dire à mon coéquipier.

– Alors allez vous faire foutre. Salut.

– Attendez une minute. (Il aurait juré que le type avait raccroché, mais une seconde ou deux s'écoulèrent et il n'avait toujours pas entendu de déclic.) Laissez-moi vous poser une question. Pourquoi je ne viendrais pas avec mon coéquipier ? De toute façon, je lui raconterai tout.

– Parce que personne ne veut parler à votre putain d'équipier. C'est à prendre ou à laisser. Une heure, seul. Vous saurez à qui parler.

Cette fois, le déclic arriva et la communication fut coupée. Il raccrocha et resta un moment la main sur le combiné, puis il décrocha de nouveau et composa le numéro qu'Haggerty lui avait donné à O. C. Là aussi, c'était l'heure de la relève. Il réussit à le coincer dans son bureau.

– Mike Dooley à l'appareil, dit-il. Est-ce que vous m'auriez redirigé un informateur ? Donné mon numéro à quelqu'un ?

Il y eut un court silence, puis ceci :

– Comment ça ?

– On vient de me proposer un tuyau sur mon affaire. Le vieux topo du vous-venez-seul-à-minuit. Au *Lenny's Liquors* dans le centre-ville.

– Je n'y suis pour rien, dit Haggerty. Pour rencontrer qui ?

– Il a juste dit que je saurais à qui parler. La voix ne me dit rien. Il m’a demandé si je voulais la preuve que Steuben n’a pas tué Sally.

– Intéressant.

– Oui. Sauf que je ne suis pas sûr de croire encore au Père Noël.

– Allez savoir. Vous avez secoué l’arbre, peut-être qu’un truc est tombé.

– Peut-être. N’empêche qu’il faut que j’y aille, non ?

– En effet. Juste un conseil...

– Lequel ?

– Emmenez du renfort.

– Vous pouvez me faire confiance.

*

– Une heure du matin ? McCone marchera pour les heures sup’ ?

Olson n’avait pas l’air d’apprécier. Assis, il faisait tourner les clés de la Plymouth autour de son index, l’air maussade.

– Et dans le cas contraire ? lui renvoya Dooley avec humeur.

Olson le gratifia d’un grand sourire.

– Tu paies la tournée. (Il se leva.) Bon sang, Mike. Je roule pour toi, tu le sais bien.

Dooley leva les yeux au ciel et se mit debout.

– Il m’a déjà donné le feu vert, je lui ai parlé. Officiellement, le dossier est clos. Mais il a dit qu’il nous appuyait du moment que nous revenions avec la preuve.

Olson le précédait déjà vers la porte.

– Pour une fois, je peux dire à ma moitié qu’on ne m’a pas laissé le choix. On m’a ordonné d’aller boire.

Huit heures plus tard, Olson avait perdu un peu d’allant. Ils avaient passé le plus clair de la permanence à écumer le North Side, à la recherche d’une jeune Mexicaine qui aurait vu son petit ami abattre un autre jeune de dix-sept ans d’une balle de calibre 22 dans la tête.

– À mon avis, Marisa a mis les voiles, dit Olson. Vers le sud.

– Peut-être, dit Dooley. Mais quelqu’un nous l’aurait dit. Nous

aurions eu droit à « Elle est partie » au lieu de « Je ne sais pas où elle est ». D'après moi, elle est encore dans le coin. J'espère seulement qu'elle est toujours vivante.

– Tu crois que Luis l'a liquidée ? Pour l'empêcher de parler ?

– Pas Luis, probablement pas. Mais peut-être un de ses copains. Elle semblait prête à nous parler.

– Putain...

– Oh, et puis au diable ! Demain est un autre jour. Maintenant on va au centre-ville pour le coup de l'étrier.

– Merde ! J'avais oublié.

– Pense aux heures sup'.

– C'est ça. Les heures sup'. Et un verre. Ou bien on est encore en service commandé ?

– On l'est. Mais je ne parlerai à personne des bières que tu vas ingurgiter. Tu vas en avoir besoin pour me couvrir.

– Et toi ?

– Je prévois d'entrer, de parler à qui veut me répondre et de me tirer au plus vite. Toi, tu n'es pas censé être là. Voilà le plan. Tu entres d'abord, seul, tu reconnais les lieux. Sans insister. Si la moindre chose te semble pas nette, tu sors aussitôt.

– Parce que c'est moi qui me jette dans le traquenard ? Merci beaucoup !

– Écoute, le petit génie. C'est moi qu'ils attendent. Pas toi. Ils ne sauront pas qui tu es.

– Je sais. Je te taquine.

– Desserre ta cravate et tâche de paraître inoffensif. Si tu n'aimes pas ce que tu vois, tu ressorts et tu me cherches. Si tout te paraît O.K., tu t'assieds, tu te commandes une bière et tu attends. Et tu gardes les yeux ouverts. Ensuite, quand j'entrerai, rappelle-toi que tu ne me connais pas.

Olson roula en silence pendant quelques secondes.

– Tu crois vraiment que c'est un coup monté ?

– Non. Mais que c'est probablement quelqu'un qui a un but intéressé. Inutile de prendre des risques.

South State Street n'était pas l'artère où on emmène ses gamins pour regarder les éclairages de Noël. Les établissements qui s'alignaient au

sud de Van Buren s'appelaient le *Rialto*, les *Follies* et la *Dame Rose*, et s'il y avait en vitrine des échantillons de ce qu'on proposait à l'intérieur, on couvrait les yeux des enfants au passage. South State Street avait vu le jour quand Dooley était grand. Et au début, elle n'avait rien de prestigieux. À 1 heure du matin, l'endroit n'était pas tout à fait désert, mais un délégué de convention égaré aurait peut-être été rassuré dans le cas contraire, à en juger par la mine des gens qu'on y croisait.

Lenny's Liquors y avait établi ses pénates depuis l'époque où Dooley patrouillait en voiture, et il se souvenait y être entré une fois ou deux, mais il ne connaissait pas grand-chose de sa réputation, en bien ou en mal. C'était un magasin de vins et spiritueux pourvu d'un bar, un établissement où on pouvait acheter un litre de bière à rapporter à l'asile de nuit ou s'asseoir au comptoir et boire si on n'avait pas la patience d'attendre d'être de retour chez soi. Dooley avait demandé à Olson de le longer, puis de tourner et de se garer dans Congress et d'y revenir à pied. Il s'installa au volant et négocia les rues en sens unique jusqu'à ce qu'il dénicher enfin une place à un arrêt de bus de State Street, l'avant de la voiture vers le nord et avec une bonne vue sur la porte d'entrée de l'établissement. Un néon en perdition clignotait au-dessus de la porte et semblait être là depuis la Grande Dépression, le nom du bar était peint sur la vitrine. Il consulta sa montre, surveilla les trottoirs et les rétroviseurs, et attendit. Olson restait invisible. À 1 heure pile, il éteignit le moteur et descendit de voiture.

Il traversa la rue et entra dans le bar. L'intérieur se coulait dans la norme : une arche ouvrant sur la partie magasin brillamment éclairée, des vitrines réfrigérées le long du mur, une caisse-enregistreuse sur le devant, et une salle sinistre toute en longueur depuis la porte de la rue, avec un haut plafond en métal estampé et un linoléum noir par terre. Le comptoir s'étirait à gauche, les boxes se succédant jusqu'à la cloison à droite. Le peu de lumière provenait d'une rangée de tubes fluorescents fixés au mur derrière le comptoir.

Il compta sept consommateurs au bar, trois couples et un homme seul. Trois boxes étaient occupés, le plus proche de l'entrée par deux vieux, un au milieu par deux Noirs, et le plus au fond par Pete Olson, assis devant une bière et nonchalamment appuyé au dossier de la banquette, l'image même de l'indifférence. Dooley adressa un signe de tête au barman – visage grognon et éreinté, chemise blanche sale et cravate noire –, et s'avança lentement dans la salle en l'inspectant. Lorsqu'il croisa son regard, Olson eut un imperceptible mouvement d'épaule. Dooley détourna son regard et obliqua vers le solitaire assis aux deux tiers du comptoir : il avait tout de suite reconnu Tony Bellisario.

Juché sur son tabouret, Bellisario ressemblait à un crapaud surdimensionné. Un coude sur le comptoir, un cigare à la bouche, il faisait face à la porte. Lui aussi avait reconnu Dooley, et ils se saluèrent d'un froncement de sourcils mutuel quand Dooley le rejoignit.

– Ne me dites pas, lui lança Bellisario.

Dooley écarta du pied un tabouret et s'approcha du comptoir.

– Ne me dites pas quoi ?

– Que c'était un coup fourré de flics foireux.

Dooley le fixa des yeux deux ou trois secondes. Une petite alarme se déclencha dans sa tête.

– Ce n'est pas vous le type qui doit me prouver que Steuben n'y est pour rien ?

Le front de Bellisario se plissa et il ôta le cigare de sa bouche.

– Putain, mais qu'est-ce que vous me chantez-là ?

– Que faites-vous ici ? lui demanda Dooley, soudain tendu.

– J'ai reçu un coup de fil.

Dooley se figea.

– Ça sent mauvais, dit-il.

– PERSONNE NE BOUGE !

Dooley n'eut pas à regarder qui avait braillé derrière lui. À la voix et à l'emplacement, il sut que c'était un des Noirs et regretta de ne pas leur avoir prêté plus d'attention. Dans la glace derrière le comptoir, il les vit sortir de leur box à trois mètres de lui, le premier un revolver à la main, le deuxième en agitant un sac à côté d'un fusil à double canon scié. Il tourna la tête à gauche, bougeant aussi peu que possible, pour avoir une vue directe par-dessus son épaule. Sa main s'était glissée dans sa veste la première seconde après le hurlement, mais elle n'en était jamais ressortie car la glace lui avait montré où se trouvait le fusil par rapport à lui. *Trop tard*, pensa-t-il. *J'aurais dû bondir dès cette première seconde.*

– O.K., vous tous ! C'est un braquage ! hurla le type au fusil en levant son arme et en balayant la salle du geste. Les portefeuilles sur le bar ! TOUT DE SUITE ! Toi, là. Vide la caisse dans le sac !

Son compère rafla le sac et sauta sur le bar pour le jeter au barman, qui s'était figé les mains à moitié en l'air. Dooley réfléchissait à cent kilomètres à l'heure. Il se tourna pour échanger un regard avec

Bellisario et vit qu'ils comprenaient tous les deux de quoi il retournait. Il jeta un coup d'œil à Olson, qui s'était brusquement redressé mais restait pétrifié sur sa banquette. *Qu'est-ce que tu attends ?* pensa-t-il.

Il vérifia de nouveau par-dessus son épaule. Le type au fusil scié détourna l'arme du barman et la braqua sur Dooley.

– Allez, Jack ! lui ordonna-t-il. Sors-moi ce truc !

C'était un grand type dégingandé, avec une afro démente et des yeux noirs et brillants pas assez fous pour un braqueur. Dooley sut aussitôt qu'il avait pour mission première de tuer deux hommes.

Bon Dieu, Pete ! Fais quelque chose ! supplia-t-il Olson en son for intérieur. *N'importe quoi, juste pour me donner la seconde qu'il me faut !* Il réfléchissait si vite qu'il eut le temps de penser à tout. Qu'il allait mourir parce que Pete Olson était trop terrifié pour saisir son arme et pour hurler « Police », qu'il pouvait difficilement lui en vouloir d'être sain d'esprit et de ne pas vouloir risquer d'attirer l'attention d'un type armé d'un fusil à canon scié à portée mortelle garantie.

Il avait la main gauche à plat sur le bar, la droite sur la crosse de son calibre 38 dans sa veste, le doigt sur la détente à l'intérieur de l'étui, mais il n'arriverait jamais à sortir son arme à temps. À moins de deux mètres, les canons jumeaux du fusil scié semblaient aussi gros que des tuyaux d'égout. On fermerait les cercueils à l'enterrement...

« POLICE ! »

Il entendit le hurlement d'Olson venant du fond de la salle, presque un cri de désespoir, et vit le fusil se braquer brusquement sur lui, et ce fut le moment. D'une torsion du poignet, il tourna son arme dans l'étui en espérant que le cuir était assez souple pour lui permettre de lever assez haut le canon, et tira à travers sa veste, se brûlant l'aisselle, déchiquetant le pan de son veston gris Sears and Roebuck en laine peignée et trouant l'estomac du braqueur.

Un coup partit tandis que le type se pliait en deux, mais Dooley ne pouvait pas attendre de voir si Olson était blessé ou non. Il avait la seconde qu'il lui fallait et là, au milieu des cris et du vacarme des tabourets qui dégringolaient, il réussit à arracher le calibre 38 de son étui et à le braquer sur l'autre Noir qui n'avait pas encore compris qui avait tiré sur qui et cherchait une cible, le visage affolé, les yeux écarquillés. Dooley le visa à la poitrine et lui tira deux balles, perforant sa chemise hawaïenne aux teintes criardes, maîtrisant sans effort la double action du revolver en vertu des effets miraculeux de l'adrénaline. L'homme garda les yeux écarquillés tandis qu'il commençait à s'effondrer, mais Dooley ne put s'offrir le luxe de le suivre du regard : l'autre bougeait encore. Il était tombé durement sur

le cul, comme si on lui avait retiré sa chaise, et il grimaçait en direction de Dooley, dents blanches et de travers luisant dans son visage noir, essayant de lever son fusil. Dooley savait qu'un homme blessé armé d'un fusil à canon scié était tout aussi dangereux, sinon plus, qu'un individu en parfaite santé, mais il voulait en garder au moins un vivant. « Lâche ça ! », cria-t-il en braquant son arme sur lui. Le Noir parut réfléchir une seconde, mais au lieu de lâcher l'arme, il la releva dans un ultime effort convulsif.

Dooley lui tira une balle dans la tête.

*

– Dites donc, les gars. Vous êtes plutôt loin de chez vous, non ?

L'inspecteur principal était quelqu'un que Dooley ne connaissait pas. Un jeune, dans les trente, trente-cinq ans. Maigre et nerveux, il donnait l'impression de ne jamais manger ni dormir tout son soûl. Il mâchait son chewing-gum la bouche ouverte, avec férocité.

– Que faisiez-vous dans le coin ?

– Nous étions censés rencontrer un informateur.

Dooley, les mains sur les hanches, observait les techniciens de scène de crime qui se déplaçaient tant bien que mal autour des corps. Le bar s'était rempli de policiers du 1^{er} district aussitôt après la fusillade. Il avait tenté d'empêcher les témoins de partir en courant et envoyé Olson à la voiture pour demander des renforts par radio, histoire de l'occuper pour l'aider à se remettre du choc. Il avait ôté sa veste et l'avait déployée sur un tabouret de bar. Les policiers l'avaient inspectée avec des hochements de tête, passant le doigt dans le trou du tissu, regardant Dooley avec révérence.

– Qui est votre informateur ? demanda le policier.

– Il ne s'est pas montré.

Ce qui était la vérité au sens littéral, même si elle ne se bornait pas à ça. Mais il s'en occuperait plus tard. Restait que ce policier n'avait qu'une chose à se demander : avait-il des raisons pertinentes de trouer ces deux ordures ? Viendrait le moment où il se verrait obligé de mettre par écrit ses soupçons. Mais lui, pour l'instant, s'en tiendrait au marché qu'il avait conclu avec Bellisario en attendant l'arrivée des inspecteurs.

– Vous me tenez hors de cette histoire et je m'occupe de Swallow, lui avait glissé Bellisario à voix basse.

– Je ne peux pas garder Swallow à distance si c'est vraiment lui qui a monté le coup, avait marmonné Dooley.

Bellisario l'avait regardé longuement avant de dire :

– Il faudra donc voir qui de nous deux le coincera le premier.

– Vous avez abattu celui-ci et votre coéquipier a tué l'autre ? C'est bien ce qui s'est passé ? était en train de lui demander le policier.

Dooley fit signe que non.

– Je les ai eus tous les deux, dit-il.

Les sourcils du policier montèrent d'un cran. Il hocha la tête.

– O.K. Le temps de prendre quelques dépositions et je vous laisse partir. Probable que vous allez passer la nuit à rédiger votre rapport.

– Vous connaissez... (Dooley rejoignit Olson qui, les mains dans les poches, observait les opérations.) Ça va ? demanda-t-il.

– Je suis désolé, Mike, lui répondit Olson en tournant vers lui des yeux hagards.

– De quoi ?

– Je n'ai même pas tiré. C'est à peine si j'ai réussi à sortir mon arme.

Dooley hocha la tête, posa la main sur le bras d'Olson et le serra.

– Si tu avais commencé à tirer, tu risquais de me toucher. Tu as fait exactement ce qu'il fallait quand tu t'es levé et que tu as hurlé. Tu m'as sauvé la vie. À propos... je t'ai remercié ?

– J'étais paralysé... Et d'abord, j'aurais dû les repérer.

– Tu t'es levé, non ? (Dooley lui asséna une claque sur l'épaule.) Parfois, il n'en faut pas plus. Se lever.

*

Il rentra presque à l'aube. Il fit l'impasse sur le whisky et monta directement dans sa chambre. Rose remua quand il entra. Il s'approcha et l'embrassa, puis il rangea sa plaque et son arme et se déshabilla. Il se glissa dans le lit, mit les bras autour de sa femme et la tint contre lui. Juste couché là, le visage dans ses cheveux. Elle émit un petit grognement satisfait, encore à demi-endormie.

C'est à sa famille qu'on pense après avoir senti le souffle glacé de la mort sur sa joue. Il resta sans bouger et pensa à Rose, à Kevin, à

Kathleen, à Frank. Il voyait dans son esprit toute la scène se rejouer. La terreur, les coups de feu, le sang par terre... Il avait eu des heures pour réfléchir au reste. Aux implications, aux urgences, aux menaces qui persistaient. Mais là, il voulait juste dormir avec sa femme dans ses bras.

C'est à peine s'il songea à Laura Lindbloom.

– Grands dieux ! Qu'est-ce qui est arrivé à ta veste ?

À voir son expression alors qu'elle déployait le veston troué, Rose ne savait pas trop si elle voulait entendre la réponse.

Il se mit à rire, essayant de minimiser l'affaire.

– Une balle l'a traversée. (Il vit sa femme blêmir, la mâchoire soudain pendante.) Ne t'inquiète pas. Elle sortait, pas l'inverse. (Il referma le journal et vida sa tasse de café.) J'ai tué deux types cette nuit, ajouta-t-il, sérieux maintenant.

Rose gagna la chaise de justesse avant que ses jambes ne se déroberent sous elle.

– Oh, mon Dieu. Michael... que s'est-il passé ?

Il haussa les épaules.

– Un braquage dans une taverne. Il se trouve que nous y étions, Olson et moi. Pour le travail.

Elle ferma les yeux un moment. Lorsqu'elle les rouvrit, ce fut pour dire :

– C'est pour ça que tu es rentré si tard ?

– Oui. Quand on tue quelqu'un, ils te passent vraiment à la moulinette. Mais je n'ai rien à me reprocher. C'était justifié. Du début à la fin. Ils m'auraient abattu si je n'avais pas tiré le premier.

Elle hocha la tête, dépassée par l'horreur. Chercha sa main.

– Oh, Michael ! dit-elle. Je prie pour toi tous les jours que Dieu fait. Je n'arrête pas de prier pour toi.

Il lui sourit, même si l'horreur de la scène commençait à lui revenir. Il y avait des moments où il voulait juste saisir sa femme et s'accrocher à la vie. Mais pas question de flancher.

Elle finit par lui lâcher la main.

– C'est la première fois, n'est-ce pas ?

– Que je tue quelqu'un ? En qualité de policier, oui. La guerre, mieux vaut ne pas en parler.

Juste la chose à ne pas dire, il s'en aperçut à la seconde même. Il vit les pensées de Rose fuser vers son fils en pleine lutte armée.

– Hé, si on déjeunait de nouveau dehors ? Qu'en dis-tu ?

*

– C'est une sacrée accusation, dit McCone, les yeux plissés. Vous êtes sûr de ne pas être un peu à cran ?

– Réfléchissez. Pourquoi Bellisario était-il là ?

– Bellisario... C'est qui, celui-là ?

– Le type qui m'a rancardé sur Swallow.

– J'ai vu passer un rapport ?

– Non, parce que j'ai pris sur mon temps libre après la fermeture du dossier. Vous vous rappelez ? Je vous mets tout ça par écrit, ne vous faites pas de souci. Bellisario m'a dirigé sur Swallow et m'a dit comment faire pression sur lui. Il était là hier soir parce qu'il a reçu un appel, exactement comme moi. Quelqu'un qui prétendait avoir de l'argent pour lui. Le remboursement d'un prêt de la part d'un type à qui il avait forcé la main. Et à la minute où j'entre et commence à discuter avec Bellisario, c'est le bordel. Un coup monté, dont nous étions tous deux les cibles. Le braquage servait juste de couverture. Swallow faisait le ménage.

– O.K., il y a de quoi se poser des questions. Mais comment diable allez-vous le prouver ?

– Je ne sais pas. Je vais peut-être regarder de plus près les deux morts et tâcher de trouver un lien avec Swallow. Mais ce n'est pas mon principal souci. Ni celui de Swallow. Son vrai problème, c'est Bellisario. Les mafieux réagissent vite. À mon avis, Swallow est cuit. S'il a un brin de bon sens, il est déjà sur le départ. Je lui aurais volontiers posé d'autres questions, mais je pense qu'il ne me donnera rien d'autre. Des gens qui ont plus à lui offrir, le FBI par exemple, pourraient le convaincre de passer un marché. Mais là, Bellisario risque de le retrouver le premier.

McCone mâchait son chewing-gum et n'en aimait pas le goût.

– Mettez-moi ça par écrit, dit-il enfin.

– Qu'est devenu le dernier rapport que je vous ai donné ?

– J'ai vu Donovan. Il passe le prendre demain. Il ne m'a rien promis.

– Ne les laissez pas s'asseoir dessus.

– Je vous l'ai déjà dit : je ferai tout ce que je pourrai, Mike.

Maintenant à vous de me promettre une chose.

– Quoi ?

– Désormais, vous suivez le règlement à la lettre.

– J’ai essayé de tout faire dans les règles.

– Je sais. Simplement, n’en faites pas une affaire... personnelle.

– Je me conformerai aux règles, dit Dooley en se levant. Mais c’est personnel. Regardez donc le museau d’un canon scié, histoire de voir comme on se sent concerné.

*

– Dooley En-plein-dans-le-mille ! Le tireur le plus rapide de l’Ouest !

– Ça leur apprendra à vouloir foutre en l’air le saloon de Miss Kitty !

– Tu utilises quoi, Dooley ? Ton pistolet à bouchons Fanner-fifty ?

– Deux pour le prix d’un ! Si c’est pas savoir tirer...

– Hé, Olson ! Tu foutais quoi ? T’étais aux chiottes ?

– Sous la table, oui ! Je savais que Mike saurait régler ça.

– N’empêche que pour un coup d’essai, c’est un coup de maître, Dooley. Pourquoi tu ne pointes pas dans West Madison Street pour continuer là où tu en es resté ?

– Fais gaffe. Ils vont te coller une amende pour avoir chassé le négro alors que la saison est fermée.

– Bouclez-la, voulez-vous ? (Dooley essayait de lire ses messages et ils commençaient tous à l’énerver.) Espérez juste ne jamais avoir à le faire.

Du coup, tout le monde la ferma. Ils s’éloignèrent sans insister, dans un silence gêné. Nyman tapa sur l’épaule de Dooley au passage.

– Tu as fait du bon travail, Mike.

Dooley trouva un téléphone et passa ses appels en revue. La routine, sauf deux. Un message d’Haggerty, qui était absent. L’autre de Laura. Il plia la fiche et la mit dans sa poche de chemise.

– On va chercher Marisa, lança-t-il à Olson.

À l’heure du dîner, ils cherchaient toujours. Dooley se sentait un peu nerveux à l’idée de repartir dans la rue, vu la fusillade de la veille.

Le monde était un peu moins sûr pour lui ce soir-là et le resterait pendant un moment. Il se demanda si Arnold Swallow avait craché tout son venin et jugea que c'était probable. Mais pas plus.

Ils dînèrent dans un endroit qu'il aimait bien, dans Lincoln Avenue, au sud de Belmont. Il alla aux toilettes et, en revenant, s'arrêta au téléphone et y glissa une pièce. Composa le numéro et attendit. Laura décrocha, avec le bruit du bar en fond sonore.

– Dooley, dit-il.

– Dooley ! (Le ton de sa voix gomma en un instant toutes les bonnes résolutions des deux jours précédents.) Comment vas-tu ? lui demanda-t-elle.

– Bien. Quoi de neuf ?

– J'avais envie de te voir. (Il ne dit rien, et après un moment, elle ajouta :) Pour le travail ou pour le plaisir.

Il entendit toutes sortes de choses dans sa voix, mais aucune n'avait trait au travail. *Tout est différent maintenant*, pensa-t-il. *Différent et compliqué.*

– Moi aussi. Je ne sais pas quand exactement.

– Tu travailles, là ?

– Oui. Je ne suis pas sûr d'être libre ce soir.

– Ce n'est pas forcément ce soir.

– O.K. Alors vite.

– Demain ? Tu pourrais venir au bar après avoir fini.

– Peut-être. (Il savait qu'il jouait mal la comédie. Il voulait être avec elle, mais il avait des doutes. Des doutes sérieux.) Bien sûr. Demain serait probablement O.K. Tout dépend de ce qui se présente.

– O.K. Dooley ?

– Oui ?

– Tout va bien ? Je veux dire... après l'autre soir ? Toujours pas de regrets ?

Dooley ne put retenir un petit rire. Inutile de s'étendre là-dessus au téléphone. Il ferma les yeux.

– Aucun, dit-il.

Des émeutes en Tchécoslovaquie faisaient maintenant le pendant à celles d'Irlande du Nord. Parfois, on aurait cru que le monde entier partait en fumée. Plus près de chez eux, un leader des Black Panthers s'était fait arrêter pour avoir torturé à mort un informateur. *Fourrez-leur des bérets à la noix, ils n'en restent pas moins des gangsters*, pensa-t-il. Gustafson n'avait pas chômé. Le FBI avait raflé tout un troupeau de patrons mafieux du milieu des paris et les avait amenés dans le centre-ville devant un grand jury. Il parcourut les noms des yeux : Ferriola, Angelini, Cortina, Cerone. Rien qui puisse l'aider, mais ce serait intéressant d'interroger Haggerty.

Au Vietnam, neuf GI avaient été tués par le tir d'un de leurs propres chars... Il tourna la page, tâchant de ne pas tenir compte du plomb qui lui lestait le creux du ventre. Ah, on y était : *Un policier au repos abat des braqueurs dans un bar*. Les reporters avaient tout faux comme toujours, mais il s'en moquait. Autant qu'on croie qu'il n'était pas de service. En lisant son nom dans le journal, il éprouva le même sentiment bizarre que lorsque ça lui était déjà arrivé. Mi-fier, mi-honteux. Le téléphone allait sonner ce jour-là.

– T'as vu ça ? Ce qu'Holtzman a fait hier ?

Frank tira la section des sports coincée sous le coude de Dooley, déstabilisant la tasse qu'il tenait.

– Attention, tu veux ?

Dooley lui lança un regard furieux, renversant du café sur la nappe.

– Désolé. Regarde ! Il a fait jeu blanc !

Frank abattit le journal devant lui, cachant la section qu'il essayait de lire.

– Génial. Maintenant, passe-moi une serviette en papier.

– Jeu blanc ! Et tu sais quoi ? J'ai failli aller au match ! Jim m'a appelé pour me dire de venir, mais j'avais du travail. Seigneur, si j'avais pu me faire porter pâle...

Frank lui jeta une serviette.

– Tu as intérêt à ce que je ne te prenne pas en train de sécher ton boulot pour un match.

– C'est bon, je ne l'ai pas fait !

– Et que je ne découvre jamais que tu as menti à ton patron. Ni à personne d'ailleurs.

– D'accord, d'accord. Ne t'énerve pas. Mais tu te rends compte ? Jeu blanc ! Je te l'ai dit que c'était leur année. Tu crois que nous pouvons

avoir des places pour les séries ?

Dooley écarta la section des sports.

– Du calme. C'est encore prématuré. Ils en sont à combien de jeux maintenant ?

– Sept et demi. C'est dans le sac.

– Il leur reste encore du chemin à faire. On est toujours en août.

– Il faut qu'on retourne vite voir un match. Les Braves jouent ici aujourd'hui et demain, et les Astros viennent ce week-end. Tu es de repos ?

– Non, mon garçon. J'ai pris le week-end dernier, je te rappelle. J'ai de quoi m'occuper pour un moment, maintenant.

Frank s'attarda un instant pendant que son père passait à une autre page.

– Quand est-ce qu'on rejoue ensemble ?

Il feignit de lire quelques secondes, essayant de trouver une réponse. Il leva les yeux.

– Je ne sais pas, dit-il enfin. Pas aujourd'hui, je dois partir tôt.

– Ce serait bien qu'on le refasse un de ces jours.

– Absolument. Tu n'as pas coiffeur aujourd'hui ?

– Hein ? (Frank le fixa avec un regard d'incompréhension.) Non. Pourquoi ?

– À ton avis ?

– Oh, allez. Ils ne sont pas si longs...

– Tu les coupes. J'imagine que ton boulot te permet une expédition chez le coiffeur ?

– C'est toujours maman qui me paie le coiffeur.

– Plus maintenant. Tu gagnes de l'argent.

– Oh, écoute ! (Frank gagna la porte en traînant des pieds, puis s'arrêta et se retourna pour le regarder en face.) Tu sais que des fois, t'es franchement pénible ?

Dooley hocha la tête et tourna une page.

– C'est mon boulot.

Maxwell Street était déserte en semaine. Maintenant, ce n'était plus qu'une rue de taudis. Dooley se gara à côté du grand commissariat en brique rouge et s'assura qu'il avait verrouillé la portière. Le bureau d'Haggerty se trouvait au premier étage, celui de l'O. C. Intelligence¹. Haggerty lui avait proposé de le rencontrer ailleurs, mais Dooley lui avait répondu que ce n'était pas un problème pour lui de faire le trajet. Quand quelqu'un vous rend service, on sort de ses habitudes pour lui simplifier la vie.

Jusque-là, il n'avait eu Haggerty qu'au téléphone. Mais à la voix, il s'en était fait une image assez juste : un policier de la vieille école, massif et bourru, le poil gris et le sourcil noir, l'œil perçant.

– Mike ! dit-il en se levant et en lui tendant un vrai battoir par-dessus le bureau. Vous paraissez plus jeune en chair et en os que ce à quoi je m'attendais. Pur de cœur et d'esprit, c'est ça ?

– Je l'ai été. En d'autres temps.

– Comme nous tous, pas vrai ? (Ils s'assirent et le petit rire d'Haggerty s'effaça.) Il m'est revenu que vous avez fait le coup de feu l'autre soir ?

– Oui. C'est dans le journal aujourd'hui.

– J'ai vu. Un braquage ? Rien de plus ?

Dooley jeta un regard autour de lui, mine de rien. Il y avait d'autres personnes dans la pièce, mais aucune ne lui parut trop proche ni trop intéressée par ce qu'il disait.

– En fait, je me suis posé la question. Pour être franc, je pense que c'était un coup monté.

– Je me demandais aussi... Vous avez une idée ?

– Oui. Je pense qu'Arnold Swallow était derrière.

– Swallow ? L'ancien équipier de Tommy Spain ? (Il avait pris Haggerty au dépourvu.) Pourquoi ?

– Parce que j'ai fait pression sur lui. Avec une information que j'ai obtenue de Tony Bellisario. Qui lui aussi était présent ce soir-là. Et il s'en est fallu de peu. Le message était limpide. Bellisario et moi venions à peine de comprendre le fin mot de l'histoire quand les coups de feu sont partis.

Haggerty l'étudia.

- C'est incroyable. Si vous avez raison, c'est de la dynamite.
- Si j'ai raison, je pense que Swallow ne va pas trop traîner dans le coin.
- Vous l'avez coincé parce que Spain et lui étaient de mèche, hein ?
- Oui. Je pensais que Swallow savait de quoi il retournait. Mais je n'en jurerais pas. Il m'a donné une version que je croyais venir de Spain, mais je ne sais pas si je la crois.

Haggerty rit doucement.

- Je dirais que c'est la marque d'un esprit avisé.
 - Il faut que je trouve un autre angle d'attaque.
- Haggerty pencha la tête de côté, réfléchissant.
- Ma foi, Dave Novotny vient de sortir de prison.
- Dooley dut se concentrer une seconde.
- Le gars de Spain qui plantait des micros partout ?
 - Lui-même. Il pourrait avoir connaissance d'un truc ou deux. Mais aussi avoir envie de la fermer, bien sûr. En tout cas, le bruit court qu'il est de retour en ville.
 - Où pourrais-je le trouver ?
 - Il avait une femme et des enfants quelque part dans le South Side si j'ai bonne mémoire. Je peux vérifier pour vous.

– Ce serait génial.

- Pas de problème. Vous avez vu ce que les Feds ont fait hier ?
- Oui. Ça va changer quelque chose ?

Haggerty hocha la tête.

– Non, pas grand-chose. Pas maintenant. Ils vont purger une petite peine et quelqu'un d'autre tiendra les comptes pendant un moment. Mais je pense qu'à longue échéance, les Feds feront tomber l'Outfit. Pas que ça me réjouisse de le dire car je n'aime pas trop ces salauds. Mais la ville a besoin d'eux. Je ne vous apprends rien, je suis sûr.

Dooley hocha la tête sans enthousiasme.

- Je n'ai vu personne que je connaisse personnellement sur la liste.
- Tous ceux qui vous intéressent sont encore en activité, j'en ai peur. (Haggerty fronça les sourcils, mettant ses pensées en ordre de marche et en venant à la raison pour laquelle il avait appelé Dooley.) J'ai jeté un coup d'œil à des rapports d'informateurs en pensant à

vous.

– Je vous en remercie.

– Il n’y avait pas grand-chose sur Tony Messino. Il n’est pas resté longtemps sur nos écrans radar. Et jusqu’à maintenant, il s’est montré relativement prudent.

– Il joue la comédie, je vous le garantis.

– Je n’en doute pas. J’ai néanmoins trouvé quelque chose qui pourrait vous intéresser. (Il posa la main sur un dossier placé sur le bureau, comme pour l’ouvrir, mais parut se raviser.) Un de mes hommes a consigné un entretien qu’il a eu avec un informateur sur le gang de Grand Avenue il y a deux mois. L’informateur rapportait une conversation qu’il avait entendue par hasard début juin. Le 3, pour être exact.

Haggerty s’interrompt. Ménageant le suspense.

– Intéressant, oui, dit Dooley. C’est bien le jour en question.

– Il a entendu la moitié d’un court appel téléphonique passé à l’intérieur du Club italo-américain de Grand Avenue. Votre copain Messino au téléphone dans l’arrière-salle. Et il disait : « Dis à Joe que c’est fait. » C’est tout.

– « Dis à Joe que c’est fait. »

– C’est tout. Pas de contexte, rien.

– Quelle heure était-il ?

– Fin d’après-midi, pas d’autres précisions.

– Ça correspondrait. Nous l’avons trouvée le lendemain.

Ils se dévisagèrent un long moment.

– Joe D’Andrea, dit Dooley.

– Aiuppa, DiVarco, LaBarbera, enchaîna Haggerty. Les Joe ne manquent pas. Joe Lombardo est le chef du gang.

Dooley fronça les sourcils.

– Vous avez autre chose sur lui ?

– Lié à votre fille ? Strictement rien. Et l’appel ne prouve rien. C’est juste une confirmation. Qui met simplement Tony Messino un peu plus en évidence. Si vous arrivez à épingler Messino, vous pourriez remonter un peu plus haut. Encore faut-il y arriver.

– J’y travaille, le rassura Dooley.

Je passe la voir et on va discuter, pensa Dooley. Et rien de plus. Planté sur le trottoir, il regardait Laura échanger quelques derniers mots avec le chevelu qui éteignait les lumières à l'intérieur du bar. Elle sortit de l'établissement, glissa son bras sous le sien, et ils remontèrent vers North Avenue où il avait garé la voiture.

– Dure journée au bureau ? lui demanda-t-elle.

– Pas trop mauvaise. Nous avons retrouvé une fille que nous recherchions. Elle a assisté à un meurtre. Elle n'était pas chaude, mais je pense qu'elle va témoigner.

– Bravo. Rien de neuf sur Sally ?

– L'affaire n'est plus entre mes mains. Nous attendons maintenant que la hiérarchie du centre-ville prenne une décision.

– Une décision sur quoi ?

– La réouverture du dossier.

– Parce que ce n'est pas sûr ?

– Il subsiste toujours un doute. Les grands patrons aiment les affaires élucidées, et celle-là l'a été. En plus, les gens qui ont tué Sally ont les moyens d'influencer ce qui se passe là-bas.

Ils firent quelques pas en silence.

– C'est terrible, dit Laura.

– C'est la vie. Il y a des gens honnêtes, mais...

– Mais quoi ?

Il hésita.

– Le système n'est pas parfait.

– Dooley, on croirait entendre un dangereux extrémiste !

Il rit.

– Rien n'est parfait dans ce monde et ne le sera jamais. Il faut t'y faire.

Elle lui serra le bras.

– Ça, c'est parfait. Être avec toi.

Il ne trouva rien à répondre et ce fut sans rien dire qu'ils firent le trajet jusqu'à Cleveland Street et cherchèrent une place. La nuit était tiède, la rue silencieuse. Rebrousser chemin à pied sous les arbres,

dans la pénombre, jusqu'à la maison, ne manquait pas de charme. Il tentait de mettre de l'ordre dans ses pensées. *En haut, dans la tourelle*, se dit-il. *On s'assiéra avec quelque chose à boire et on discutera des possibilités d'une amitié.* Laura ouvrit la porte d'entrée et le précéda dans l'escalier. Puis elle referma celle de son appartement derrière lui. Et lui jeta les bras autour du cou.

– Allons au lit, dit-elle.

Il n'arrivait pas à croire qu'elle était dans ses bras. Que ce baiser électrisant lui était destiné.

– O.K., dit-il en essayant de reprendre son souffle.

– Et cette fois, dit-elle, je vais faire ton éducation.

Jusque-là, il aurait juré avoir une connaissance plus que correcte de ce qu'il fallait savoir, mais la façon dont elle le lui dit lui ouvrit brusquement des horizons somptueux et inexplorés.

– Commence par le début, dit-il. Je ne veux rien rater.

*

Il se réveilla et jura. Dehors, il faisait presque jour. *Espèce de crétin*, pensa-t-il en se levant d'un bond. *Naturellement, tu t'es endormi...* Il attrapa son pantalon et sortit sa montre de la poche. Pas tout à fait 5 heures. Laura bougea pendant qu'il enfilait ses vêtements à la hâte.

– Dooley, dit-elle doucement, le souffle rauque, à peine éveillée.

– Il faut que je rentre.

Elle étira une main en travers du drap, mais il n'y toucha pas.

– Reviens vite, dit-elle.

Il se concentra un instant sur ses boutons et sur ses lacets de chaussure.

– Oui.

Il se pencha pour l'embrasser quand il fut habillé.

– Sois prudent dehors, dit-elle en le libérant.

– Ne t'inquiète pas.

Elle l'arrêta à la porte.

– Dooley ?

– Oui ?

– Tu vas lui mentir ?

Il resta interdit, le regard mal assuré.

– Non. Je ne vais pas lui mentir.

– C'est bien.

Peut-être que j'ai juste menti à Laura, pensa-t-il en accélérant vers chez lui dans les rues désertes. Et que je vais mentir aux deux.

Quand il rentra, la lumière était allumée et Rose l'attendait dans la cuisine, un bol dans les mains, le visage tendu.

– Merci mon Dieu, dit-elle. J'étais inquiète.

Elle se leva et se nicha dans ses bras.

– Ne me dis pas que tu es restée debout à m'attendre ?

– Je me suis levée il y a un petit moment. J'étais incapable de dormir. Après ce qui t'est arrivé l'autre nuit, je me faisais un sang d'encre.

– Tu devrais quand même savoir que tant qu'on ne te téléphone pas, il n'y a pas à s'inquiéter.

– Où étais-tu ?

Il n'avait rien préparé, mais la réponse vint aussitôt. Sans effort.

– J'interrogeais un informateur.

– Pendant tout ce temps ?

– Parfois il faut leur payer à boire.

– Je vois. Je me disais bien que quelques verres pouvaient y être pour quelque chose.

– Ce n'est pas ce que tu crois, dit-il en la tenant dans ses bras.

Et pensant : *pas encore. À proprement parler, je ne lui ai pas menti.*

Il n'y avait pas assez d'argent pour les écoles, mais le maire affirmait qu'il allait en trouver. Dooley ne put s'empêcher de rire à l'idée de Daley fouillant les fonds de tiroirs du quatrième étage. *Que l'Outfit finance les écoles pendant un an, pensa-t-il. C'est là que sont les fonds...*

Bernadette Devlin était à New York en minijupe, et Bernardine Dohrn sous bonne garde dans la sienne. Les Arabes bombardaient Jérusalem, et les Rouges l'hôpital de la baie de Cam Ranh. La situation se détériorait dans tout le Vietnam. À proximité de la zone démilitarisée, une compagnie de GI épuisés avait refusé d'avancer. Il hocha la tête. Il savait à quel point la situation devait être insoutenable pour que les troupes désobéissent à l'ordre formel d'aller au feu. Le 7^e marine avait perdu vingt hommes dans la vallée de Que Son. Rien sur le 3^e marine à Quang Tri, et pas d'autres précisions sur les retraits de troupes prévus.

Il abandonna sa lecture et resta un moment songeur devant son café. Le journal du dimanche précédent avait dit que le retrait semblait compromis par crainte d'une escalade des combats. Il avait tenté de cacher les nouvelles à Rose, mais elle les avait entendues à la télévision et était montée pleurer dans la chambre. Il lui avait dit qu'il y avait de fortes chances pour qu'on procède au retrait conformément au calendrier. Mais c'était pour se rassurer lui-même. Il se contentait de retenir son souffle, de garder confiance malgré tout.

Il posa son café, soupira et chercha la section des sports. Les Cubs avaient perdu contre les Reds¹ et comptaient quatre jeux et demi d'avance sur les Mets.

*

Les parcs à bestiaux dépérissaient. Les grosses sociétés de viandes, Swift, Armour et compagnie, se délocalisaient et le bruit courait que les abattoirs allaient fermer sous peu. Les autoroutes entre les États avaient rangé le chemin de fer au rayon des antiquités. Or le réseau ferré était à l'origine de l'implantation des parcs en question, voire de la ville. La Jungle² comptait trois siècles d'existence mais s'apprêtait à fermer boutique.

Personne ne regretterait l'odeur, pensa Dooley en roulant vers l'ouest dans la 47^e Rue qui longeait la lisière sud des abattoirs. Rose avait eu un vieil oncle qui réceptionnait les bêtes dans les parcs. Un des postes les plus prisés et de ce fait monopolisé par les Irlandais, arrivés parmi les premiers immigrants. Il le revoyait hochant la tête quand on faisait allusion à Upton Sinclair et disant : « Ce gars-là ne savait même pas la moitié de la vérité. »

Il traversa Ashland Avenue et reporta son attention sur les noms des rues. Même s'il perdait sa base économique, le quartier ne faisait pas trop mauvaise figure. La population s'accrochait. Le Back of the Yards subsisterait alors que les abattoirs auraient disparu depuis belle lurette, et les Tchèques, Polonais et Mexicains qui avaient acquis ces maisons avec l'argent gagné sur les docks de déchargement, les aires d'abattage et les tables de conditionnement n'allaient pas les abandonner sans se battre. Ils mettraient un peu d'argent dans une voiture bonne pour la casse et iraient travailler ailleurs. Dieu sait ce que feraient les Noirs. Ils ne s'étaient jamais implantés si loin à l'ouest.

Il tourna au sud et continua sur deux pâtés de maisons, scrutant les numéros. Il trouva la maison qu'il cherchait juste avant d'arriver à un viaduc routier et se gara. Il s'agissait d'un bloc de petites constructions serrées les unes contre les autres avec de minuscules jardins séparés du trottoir par des barrières. Même sur une parcelle modeste, il fallait protéger le peu de terrain qu'on avait. Des arbres chenus ombrageaient la rue et quelques plates-bandes souffraient de la chaleur. Après les averses constantes du début de l'été, août s'était signalé par sa sécheresse. Il monta une volée de marches et pressa une sonnette.

Comme les Union Stockards, la femme en chemisier jaune qui lui ouvrit avait connu des jours meilleurs. Grande et mince, vive dans ses mouvements, des cheveux devenus gris et qui n'avaient pas vu de rouleaux ces derniers temps, voire de peigne, des yeux au regard méfiant de la femme endettée ou de l'épouse protectrice.

– C'est pour quoi ? demanda-t-elle.

– Je cherche David Novotny, dit-il.

Elle l'inspecta de haut en bas.

– Vous êtes du FBI ?

À son ton résigné, il sut que l'espèce ne lui était pas inconnue.

Il sortit sa plaque.

– Police de Chicago, madame. Secteur Six, brigade des Homicides. M. Novotny n'a pas de problème à ma connaissance. Mais il pourrait

me donner une information sur une affaire dont je m'occupe en ce moment.

Visiblement, elle hésitait à le croire, mais elle en avait assez de livrer des combats qui n'étaient pas les siens.

– Il est derrière. Vous pouvez passer par l'allée.

Elle lui montra le chemin et lui ferma la porte au nez.

Il contourna la maison. Après s'être baissé pour éviter un climatiseur asthmatique, il déboucha dans une arrière-cour coupée en deux par un chemin en béton qui conduisait droit à un garage délabré. Un homme était assis sur une chaise pliante, jambes croisées, réfugié à la lisière sud du jardin, à l'ombre de la maison voisine. En bermuda, tennis blanches et chemisette à carreaux, il tapait machinalement le sol avec un putter de golf, le regard dans le vide. Une balle de golf s'était immobilisée sur l'herbe sèche à un mètre de ses pieds.

– Monsieur Novotny ?

L'homme leva les yeux vers Dooley qui traversait la plaque d'herbe et le jaugea comme l'avait fait sa femme, avant de renoncer lui aussi. Dooley devina un homme cassé.

– Quoi encore ? lui lança l'homme, sans conviction.

Un chapeau de paille un peu effiloché coiffait un visage long et dolent qui n'avait pas connu le rasoir ce matin-là. Dooley sortit l'immanquable plaque.

– J'ai dit tout ce que je savais à l'*US attorney*. Strictement tout. J'ai payé ma dette envers la société. Bon Dieu, je suis sorti de prison il y a une semaine ! Vous ne pouvez pas me foutre la paix ?

Dooley rangea la plaque et tenta de prendre son air compatissant.

– Je ne suis pas venu vous faire des misères. J'espère seulement que vous pourrez me dépanner.

– Vous dépanner ? Et moi, qui va me dépanner ? C'est moi qui me retrouve ici sans argent, sans travail, sans amis !

Dooley jeta un regard autour de lui et aperçut une autre chaise de jardin, pliée et appuyée aux marches de derrière. Il alla la prendre et l'installa à l'ombre, à côté de celle de Novotny. Et s'assit.

– Vous avez servi de bouc émissaire, n'est-ce pas ?

– Vous savez tout, non ?

– Je sais un truc ou deux, oui. Vous avez été condamné en même temps que Spain, et l'autre type a été acquitté.

– C'était l'idée de Spain. Il a eu ce qu'il méritait, Fisk la conditionnelle, moi la cage. J'ai juste essayé d'être correct.

– C'est que le gouvernement n'aime pas les faux témoignages.

– Tiens donc ! dit Novotny en donnant un faible coup de putter dans la terre. Surtout venant de fonctionnaires de police assermentés. (Il leva le putter, le pointa vers la maison.) Mon vieux a acheté cette maison en 1923. Il travaillait aux abattoirs, un peu plus loin. Il leur a donné quarante-trois ans de sa vie et trois de ses doigts. Il avait quatre enfants et il nous disait que nous étions trop honnêtes pour vivre ici. Quand j'ai été engagé au bureau du shérif, il a essuyé ses larmes et m'a dit qu'il était fier de moi. Et me voilà de retour à la case départ. De nouveau à Back of the Yards. Je suis heureux qu'il soit mort avant qu'on m'ait inculpé.

Dooley se voyait rarement régalé des histoires de famille des témoins. Il attendit quelques secondes, puis il dit :

– Vous n'avez pas eu de chance.

– Je l'ai cherché. (Il voulut taper dans la balle, mais la rata.) Comme ça, vous êtes inspecteur aux Homicides du Secteur Six. Qu'est-ce que vous me voulez ? Je n'ai jamais tué personne.

Dooley inspira un grand coup et se jeta à l'eau.

– Je veux que vous me parliez d'une bande que vous avez enregistrée pour Tommy Spain, bande à cause de laquelle une fille a été tuée il y a deux mois.

Il s'était attendu à ce que Novotny éclate de rire, se paie sa tête et l'envoie se faire voir. Mais pas à ce qui suivit : un type complètement pétrifié et qui le resta huit ou dix secondes. Finalement, Novotny se tourna pour lui faire face, et ce que Dooley lut dans les yeux du bonhomme éveilla presque sa pitié.

– Je ne sais pas, dit Novotny. Je n'écoutais jamais ces putain de bandes. Je les récupérais et je les remettais à Tommy.

Dooley sut qu'il lui mentait. Il le lut sur son visage. La terreur pure dans ses yeux le trahissait. Il ne broncha pas et continua de regarder Novotny avec l'air neutre et patient qu'il réservait à ce genre d'entretien.

– On réessaie ?

La tête de Novotny s'affaissa. Il fixa le sol entre ses pieds pendant un petit moment, le front posé sur ses mains croisées au-dessus du manche du putter, puis il se redressa et son regard se perdit dans le ciel brumeux.

– Je n'en ai jamais écouté une seule. (Il se tourna pour le regarder dans les yeux.) Plutôt retourner en prison que de vous dire autre chose. Même si la prison a failli me tuer.

Dooley attendit quelques secondes.

– Je sais protéger un témoin, dit-il.

Novotny rit enfin, un grincement sec, épuisé.

– Ça c'est sûr. Mettons, juste pour le plaisir, que je sache effectivement de quoi vous parlez. Je vous le dis, vous en faites ce que vous voulez. Et ensuite ? Tôt ou tard quelqu'un va comprendre d'où vous tenez ça. D'abord, ce sera dans votre foutu rapport. Et ne me dites pas qu'ils n'ont pas accès à vos rapports parce que je sais que c'est faux. Et une fois leur idée faite, il me restera combien de temps ? Vingt-quatre heures ? Moins ? Comment allez-vous me protéger ? Je suis sacrément trop vieux pour m'enfuir et me cacher. Si je savais quoi que ce soit, ce qui n'est pas le cas, je serais un foutu connard de vous le raconter. Écrivez-le donc dans votre rapport !

Impossible à réfuter, Dooley le savait. L'argument était en béton. Il réfléchit un moment, écoutant le babillage ténu de la télévision qui lui parvenait d'une fenêtre ouverte.

– Qu'est-ce que Spain a fait des bandes ? Où les a-t-il cachées ? demanda-t-il.

– Ça aussi, je l'ignore. Je ne sais rien de rien, inspecteur. Je suis comme le sergent Schultz³. *Je chais rrrien* ! (Novotny lui décocha un salut militaire et se remit à hacher l'herbe avec son putter.) Sauf que je suis un ex-taulard et que j'ai autant de chance de trouver du travail qu'un jockey de cent kilos. Mais au moins je suis vivant, et j'envisage de le rester.

Dooley hocha la tête et le lui concéda.

– Spain a quelque chose sur quelqu'un, dit-il. Sur une grosse pointure. Et ce quelqu'un pensait que Sally détenait la bande ou savait où elle était, et c'est pour ça qu'elle a été massacrée. Personnellement, je ne le pense pas. Sinon, elle l'aurait dit et serait morte plus vite ou même restée en vie. La bande est donc dans la nature et si je parviens à la trouver, je saurai qui est ce quelqu'un. Je me fous de savoir ce que Spain a sur lui. Mais je veux le coincer pour Sally.

– Massacrée ? répéta Novotny, du dégoût dans la voix. Pour vous, c'est une raison de vous aider. Pour moi, c'est une sacrée bonne raison de la fermer. (Il regarda Dooley et sourit, mais sans un atome d'humour.) J'appelle ça un élément de dissuasion.

- Comment faire pour mettre la main sur cette bande ?
- Ce n'est pas moi qui vous le dirai. Et je ne blague pas.
- Qui alors ?

Ils se turent une bonne minute, chacun regardant ailleurs.

– La bande ne vous aidera pas à épingler les tueurs, reprit enfin Novotny. Les gens assez importants pour faire l'objet de chantage en chargeant d'autres de tuer à leur place.

– Je sais qui l'a tuée. Si je connais la raison, je peux tout faire tenir ensemble. Porter une accusation pour entente délictueuse.

– Autant l'ignorer. Ça ne vous apportera que des ennuis, croyez-moi.

Dooley en avait assez de le cajoler. Il se leva et mit les mains dans ses poches.

– Votre vieux serait fier de vous, dit-il en tournant brusquement les talons.

Novotny le laissa aller presque jusqu'au coin de la maison.

– Passez voir Fay ! lui cria-t-il.

Dooley s'arrêta et se retourna.

– Qui est-ce ?

Novotny se contenta de le fixer des yeux. Dooley revint lentement sur ses pas dans l'herbe mitée.

– Qui est-ce ? répéta-t-il.

– Vous ne savez pas ? C'est la femme de Tommy.

– Je croyais qu'elle s'appelait Marlene.

– Non. Marlene, c'est sa seconde femme. Fay était la numéro un, la vraie. Celle que Tommy a vraiment aimée. Et qui s'est tirée. Elle le connaît mieux que personne.

– Où est-elle ?

Novotny eut l'air incrédule.

– Vous ne le savez pas ? Bon sang, elle a fait du meilleur boulot que j'aurais cru !

– De quoi parlez-vous ?

– Je parle de dissimuler ses traces. Fay a épousé un gros bonnet et j'imagine qu'elle ne veut pas qu'on sache qu'elle a démarré comme femme d'un policier pourri et fauché du West Side. Fay donne dans le

gratin maintenant.

– De qui parlons-nous ?

Novotny rit doucement, et cette fois son rire sonna juste.

– Fay Blackman. Mme Howard Blackman.

Dooley le dévisagea, abasourdi.

– Vous vous foutez de moi ?

– Pas du tout ! Mariée à Tommy Spain en d'autres temps. Et je parie qu'elle sait où sont tous les cadavres.

*

McCone coinça Dooley dès qu'il arriva au bureau.

– Le lieutenant veut vous parler.

– Donovan ? Qu'est-ce qu'il me veut ?

– Vous poser une ou deux questions, c'est tout.

Dooley lâcha sa serviette sur une table et suivit McCone jusqu'au bureau du lieutenant. Avec l'impression d'être un gamin qu'on emmène voir le proviseur. Il saisit quelques coups d'œil au passage, mais la plupart des inspecteurs étaient occupés par le changement de permanence, trop absorbés donc pour le remarquer ou se poser des questions.

Mack Donovan commandait les brigades Homicides et Proxénétisme du Secteur Six. Un policier tout à fait estimable, pour ce qu'il en savait. C'était un individu solidement charpenté, assez vaniteux pour ramener de longues mèches de cheveux bruns sur le côté afin de couvrir la nudité de son crâne. D'autres que Dooley l'avaient toujours jugé franc du collier.

– Asseyez-vous, Mike, dit Donovan sans lever les yeux du rapport sur son bureau.

Il obéit et attendit. Quelques secondes plus tard, Donovan le regarda par-dessus ses lunettes de lecture.

– Vous n'y allez pas avec le dos de la cuiller.

– Pour Swallow ?

– Oui. Vous pouvez le prouver ?

– Je n'ai pas encore essayé.

– Si vous voulez accuser un de vos collègues de tentative de meurtre sur votre personne, mieux vaudrait avoir des munitions.

– J'en suis conscient. C'est pour ça que je n'ai pas mentionné son nom aux policiers qui enquêtaient sur la fusillade. Si vous souhaitez que je me charge de Swallow, O.K.

Donovan et McCone échangèrent un regard.

– Ça pourrait être difficile.

– Pourquoi ?

– Il nous a quittés.

– « Quittés » ? Vous voulez dire qu'il est mort ?

– Non. Qu'il est parti. Parti comme dans « absent ». Il a demandé un congé d'urgence personnelle le surlendemain de la fusillade et on ne l'a pas revu depuis. L'inspection des Affaires internes a interrogé ses voisins. D'après eux, il a quitté la ville.

Dooley ne put réprimer un petit sourire.

– À sa place, j'en aurais fait autant. Vous me croyez maintenant ?

Donovan le scruta longuement.

– Quel est votre degré de certitude ? Sur votre nouvel angle d'approche du dossier...

– Cent pour cent. Vous avez lu le rapport, non ? Où donc me suis-je trompé ?

– Je ne dis pas que vous vous êtes trompé. Je vous dis qu'il vous faut une preuve.

– Le médaillon.

– Seulement si vous pouvez prouver qu'il appartenait à la victime.

– J'ai la déclaration sous serment d'un témoin.

– Et seulement si vous pouvez prouver que votre receleur l'a eu de quelqu'un d'autre que l'homme déjà reconnu comme étant le meurtrier. Tout ce que vous avez, c'est l'allégation d'un délinquant reconnu coupable impliquant ce Messino. Ce n'est pas une preuve.

Dooley n'aimait pas l'air qu'avait pris Donovan.

– Je sais. Je me suis dit que c'était une raison suffisante pour procéder à une enquête.

– Je n'en suis pas sûr. Nous avons des aveux.

– Vous n'avez pas obtenu d'aveux. Mais une accusation visant un

mort. Et le type qui l'a formulée est lui aussi mort maintenant.

– Ça ne change rien. Nous disposons toujours d'un témoignage légitime sur le meurtre, et de la part d'un individu qui a reconnu y avoir participé. Un témoignage que rien ne permet de remettre en question.

Dooley commençait à se sentir bouillir.

– Et vous êtes satisfait, c'est ça ?

Le visage de Donovan se ferma.

– Qu'importe, du moment qu'ils le sont en haut lieu. Il va vous en falloir bien plus pour rouvrir ce dossier, Mike.

– Le médaillon ne vous plaît pas ?

– C'est le coup monté qui me déplaît. J'ai l'impression que ce Spanos vous utilise pour atteindre Messino pour une raison ou une autre. Je me demande si vous ne vous êtes pas un peu trop précipité.

– Peut-être. Ai-je le feu vert officiel pour l'interroger à nouveau et essayer de le faire parler ?

Donovan soupira et ferma le dossier.

– Il faudra qu'on en reparle. Pour l'instant, l'affaire est close. Je suis sûr que vous en avez une quantité d'autres pour vous occuper.

Dooley hocha la tête, le visage de marbre.

– Oui, dit-il en se levant. Aucun doute là-dessus.

*

En règle générale, Dooley n'avait pas une haute opinion des reporters, mais il connaissait Pat Fallon depuis qu'ils s'étaient rencontrés sur une scène de meurtre dans West Jackson à la fin des années 40, Fallon comme correspondant à temps partiel encore dans les langes, lui comme simple agent à ses débuts. Fallon signait maintenant une chronique dans le *Daily News*, Dooley éclairant de temps en temps sa lanterne au fil des ans. Il respectait Fallon parce que celui-ci voyait juste le plus souvent et ne le mettait jamais en situation fausse. Tandis qu'Olson partait chercher la voiture, il composa son numéro au journal.

– Fallon à l'appareil.

– Pat ? Mike Dooley.

– Salut, Mike ! Comment se porte la guerre contre le crime ?

– Elle croule sous le boulot. Et la presse ?

– C'est calme. Dites-moi que vous m'apportez un petit scandale bien juteux.

– Le scandale, c'est que je continue à voir votre signature tous les jours dans le journal. J'imagine que l'ébriété n'est plus un motif de renvoi.

– *Au contraire*⁴, mon ami. C'est une compétence appréciée. Comment croyez-vous que nous amenons les gens à nous parler ? Surtout les flics...

– Les flics ne parlent aux reporters que parce qu'ils savent que vous inventerez n'importe quoi s'ils ne le font pas.

– Et pas qu'un peu ! C'est le côté sympa du métier. Ça et les pots, bien sûr. Il me semble que je vous en ai payé quelques-uns au cours de mon existence. Que se passe-t-il ?

– Vous avez une minute ?

– Pour vous, toujours, Mike. Qu'avez-vous en réserve pour moi aujourd'hui ?

– Rien. Aujourd'hui, c'est moi qui ai besoin de vous.

– Waouh ! Que le monde s'arrête de tourner ! Vous voulez dire qu'il est enfin temps de passer à la réciprocité ?

– Comme vous voudrez, mon vieux. Que savez-vous sur Howard Blackman ?

– Blackman ? Qu'entendez-vous par : « Que savez-vous ? » Je sais tout ce que tout le monde sait. Riche comme Crésus, grand philanthrope. Nixon vient de le nommer ambassadeur en Irlande.

– Exact. Et sur sa femme ?

– Sa femme ? Vous parlez de la nouvelle ?

– Une dénommée Fay.

– C'est ça, la nouvelle. Pas vraiment. Je sais que la première est morte il y a quelques années et qu'il s'est remarié un ou deux ans après. Je l'ai aperçue plusieurs fois. La seconde épouse typique d'un bonhomme plein aux as. Jeune et plus belle que la précédente.

– Vous connaissez ses antécédents ?

Fallon garda le silence durant deux secondes.

– Pas vraiment. Pourquoi ? Dooley, que se passe-t-il ?

– Il se peut que je veuille avoir un entretien avec elle, c'est tout. Son nom a surgi en liaison avec un truc. Saviez-vous qu'elle a été mariée à Tommy Spain ?

– À d'autres, Dooley !

– Je suis sérieux. En tout cas, c'est ce qu'on m'a dit.

– Ça, c'est un scoop. Je me demande si les gens de Washington sont au courant.

– Ne comptez pas sur moi pour le leur dire. J'ai juste besoin de lui parler. Et je ne sais même pas où la trouver. J'imagine mal les Blackman dans l'annuaire.

– En effet. Voyons un peu... ils ont un appartement dans le Gold Coast⁵ et une grande propriété à Kenilworth, je crois. Sur le lac. Vous pourriez essayer de passer par son bureau à lui, je pense. Global Properties, dans Michigan Avenue. Vous feriez mieux de vous presser. Je crois avoir lu qu'il part pour Dublin dans quinze jours.

– Je suis sûr de pouvoir la localiser. C'est juste que je ne veux pas y aller sans munitions. J'aime savoir à qui j'ai affaire.

– Ma foi, dans son cas, à une dame très riche.

– Ça me changera.

– Putain, Dooley. Vous avez éveillé ma curiosité ! Vous me tiendrez au courant ?

– C'est juste de la routine. Juste un entretien.

– Mon œil ! La routine n'existe pas quand on est à ce point friqué.

– C'est bien ce que je crains, lui renvoya Dooley.

1- . Le club de base-ball de Cincinnati.

2- . Nom donné aux abattoirs de Chicago en raison du célèbre roman d'Upton Sinclair paru en 1905 et dénonçant les conditions de travail des immigrants.

3- . Personnage principal de la sitcom *Papa Schultz* des années 60.

4- . En français dans le texte original.

5- . Quartier du North Side, où résident les familles les plus fortunées de Chicago.

Troisième partie

Tiens-toi prêt...

Dooley n'en revenait pas qu'on soit déjà en septembre. En un clin d'œil, l'été avait disparu. La chaleur n'était plus qu'un souvenir, mais la pluie se faisait toujours désirer. Les agriculteurs du sud de l'État pestaient et sa pelouse ressemblait à un paillason tout juste bon pour s'essuyer les pieds. Les nuits étaient fraîches. Pour une fois, il ne travaillait pas pour le Labour Day, et ils avaient tous été invités à un barbecue chez sa sœur Barbara, où il n'avait pas bougé d'un fauteuil de jardin, à boire des bières et à écouter son beau-frère Ted lui expliquer comment le monde marchait, ce qui le mettait toujours en joie. Il avait légèrement trop bu et s'était un peu lâché sur le trajet du retour, Rose crispée d'inquiétude sur le siège à côté de lui, tandis que Kathleen marmonnait à l'arrière : « Pa-pa, ra-len-tis ! » et que Frank gloussait, ravi de la balade.

Kathleen s'apprêtait à partir pour l'université. Pas plus loin que DePaul, d'accord, mais elle allait loger à la résidence des étudiants. Pas franchement mieux que la Californie. Il avait lu des articles sur ce qui se passait dans les résidences par les temps qui couraient et cela le tracassait. Restait à espérer qu'un établissement catholique sache imposer son autorité à sa fille ou, plus important, à ses condisciples de sexe masculin. Il l'avait observée pendant ses derniers jours à la maison, toute à son déménagement et à ses projets, et la tristesse l'avait envahi. Il perdait sa petite fille.

Rocky Marciano était mort : accident d'avion. Il y avait des émeutes à Fort Lauderdale et à Camden, dans le New Jersey. Au Brésil, les généraux s'étaient ligüés pour larguer le président, mais en Libye, un colonel avait suffi pour dégommer le roi. Nixon participait à la conférence des gouverneurs et faisait des promesses. Il ne trouva rien dans le journal sur la seule promesse qui comptait pour lui : celle qui concernait la 3^e division de marines. Quelques faits divers palpitants lui avaient échappé pendant ses jours de repos : on avait tiré sur une religieuse dans le West Side et des policiers de Wood Street s'étaient fait agresser par sept Noirs qui les avaient roués de coups et dépouillés. Il hocha la tête. Les choses allaient de mal en pis.

Les Cubs, après avoir corrigé les Braves, avaient vu leur match annulé à Cincinnati à cause de la pluie, et les Mets avaient perdu. Les Cubs menaient par quatre jeux et demi. Dooley avait maintenant la foi : les Mets étaient le vrai danger, mais les Cubs allaient tenir bon. Pour une bonne raison : ils avaient une meilleure équipe. Au fil d'une

saison, la crème remontait toujours vers le haut. Il écarta le journal.

– Je peux te parler une seconde ? lui demanda Rose, assise en face de lui à la table et levant les yeux du carnet de chèques et de la pile de factures.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Son visage avait une expression particulière. Hésitante, presque timide.

– C'est au sujet de l'endroit dans le Wisconsin. Tu sais, avec les cabanes sur le lac. Là où nous allons en octobre.

– Oui. Et alors ?

– Ils veulent des arrhes. Cinquante dollars.

Il haussa les épaules.

– On a l'argent ?

– L'argent, oui. C'est juste que...

– Quoi ?

Elle ouvrit la bouche, mais rien ne vint. Elle se maîtrisa.

– Et si Kevin ne rentre pas ? dit-elle d'une voix mal assurée.

Puis elle enfouit son visage dans ses mains et éclata en sanglots.

Il la fixa avec ahurissement pendant quelques secondes. Repoussa sa chaise, se leva, fit le tour de la table, se posta derrière elle et lui posa les mains sur les épaules. Kathleen apparut dans l'encadrement de la porte, les yeux écarquillés. Dooley lui lança un regard noir. Il serra les épaules de Rose.

– Fais le chèque. Kevin rentre et nous irons tous à la pêche. Tu le leur envoies, ce putain de fric.

*

Quelqu'un avait écrit : *Shapiro a appelé – Pooch à l'hôpital du comté*, suivi de ??? Il fourra le message dans la poche de sa veste.

– Prêt à démarrer ? demanda-t-il.

Olson ôta ses pieds de la table.

– Prêt. Le programme pour ce soir ?

Dooley rassembla les papiers épars sur le bureau et les glissa dans sa

serviette. Il avait sa feuille de route pour la soirée, mais jugea qu'il pourrait justifier un petit détour imprévu en cas de besoin.

– On va faire du porte à porte autour de Lincoln Park. Pour le gamin sur qui on a tiré. Mais on passe d'abord au County Cook Hospital.

Le front d'Olson se plissa.

– Voir qui ?

– Un dénommé Pooch.

– Pooch ! C'est un nom, ça ?

– Plus ou moins espagnol.

– On ne dirait pas.

– Il t'expliquera.

– C'est qui, ce bonhomme ?

– Quelqu'un qui en sait long sur Tommy Spain.

– Sur qui ?

Dooley referma sèchement sa serviette.

– Je te raconterai dans la voiture.

*

Johnny Puig avait une tête de déterrée. Boris Karloff à mi-séance de maquillage pour *La Momie*.

– Mais je me sens super bien, dit-il, pas très distinctement. Ils vous donnent de la bonne drogue.

La conviction laissait à désirer. L'œil qui n'était pas sous un pansement de gaze était presque fermé à cause de la tuméfaction ; la lèvre inférieure ressemblait à une saucisse cousue de points de suture. Des attelles maintenues par une bande lui immobilisaient une main, l'autre arborait des écorchures aux articulations.

– Bon Dieu ! s'exclama Dooley. Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Il le dominait de toute sa hauteur, tandis qu'Olson attendait à côté de la porte. Il avait dû exhiber sa plaque et déployer une sérieuse dose de persuasion énergique pour décourager une infirmière à la mine de dogue.

– J'ai reçu un avis de livraison express, commença Puig en

articulant avec difficulté. À mon bureau. (Il dut s'interrompre et trouver son souffle. Des côtes brisées, en déduisit Dooley.) Deux gros postiers hideux.

– Allez-y doucement, dit Dooley. N'essayez pas de parler. Nous pouvons revenir plus tard.

– Non. Écoutez. (Il haleta doucement pendant un moment, puis il fit une nouvelle tentative.) J'ai déclenché un truc. Quelqu'un à qui j'ai parlé l'a raconté.

– À qui ?

– Je ne sais pas. (L'œil unique se ferma un instant. Il se rouvrit quand la respiration se stabilisa.) Ils m'ont dit : « Tu laisses tomber Tommy Spain. Tu n'as jamais entendu parler de... ce putain de Tommy Spain. » Texto. Ce « putain » de Tommy Spain.

– O.K. Restez calme.

Dooley lui tapota l'épaule.

– Je n'ai parlé de vous à personne. Je pense que vous êtes encore couvert.

– Parfait. Merci.

– Dooley, reprit Puig en lui tendant sa main bandée. Il y a un type.

– Plus tard. Reposez-vous.

– Non. J'ai trouvé un type. Un informateur. À l'intérieur. Dans le milieu. Il faut que vous lui parliez.

Dooley attendit. On ne harcèle pas un homme qui souffre. Il échangea un regard avec Olson. Il l'avait mis au courant pendant le trajet et Olson avait été sidéré, et un peu vexé, par tout ce que Dooley avait fait sans le lui dire. Là, il observait la scène, les yeux plissés. Dehors, les bruits de l'hôpital se répercutaient dans le couloir. Des voix étouffées, une porte qui claque au loin.

– Il faut qu'il se tienne à carreau. Vraiment. Voilà ce que vous allez faire.

Puig fut obligé de se reposer un moment. Dooley espérait qu'on arrivait à la fin car il voyait qu'il l'épuisait. Il s'attendait à se faire éjecter d'une seconde à l'autre. Mais c'était le County Hospital et les infirmières avaient des choses plus urgentes à régler.

– Il y a une taverne... dans Elmwood Park. *Chez Carlo*. Vous appelez... et vous laissez un message pour Grady. Dites que c'est pour la Corvette... et laissez un numéro... pas un numéro de la police.

Votre domicile ou... mieux, un numéro neutre. Quelqu'un qui peut prendre un message. Ensuite, vous attendez. Il vous rappellera.

– Grady.

– Oui. Il a...

Dooley attendit, mais Puig ne finit pas sa phrase.

– Il a quoi ?

– De la dynamite, chuchota Puig. Il a de la dynamite.

*

– Alors Mike ? C'est quoi, le script ? demanda Olson en remontant Lake Shore Drive. Qu'est-ce qui se passe ?

– Je te l'ai dit. Steuben a fait un témoignage bidon. D'Andrea et Messino ont tué Sally pour empêcher la divulgation d'un élément compromettant qu'a Spain. Quoi, je l'ignore, mais ça nous aidera à reconstituer le tout.

– Nous avons de quoi arrêter D'Andrea et Messino ?

– Pas encore. Avec quelques efforts de plus, peut-être. Juste peut-être. Mais ensuite, c'est toujours le même topo. Ils portent le chapeau et le donneur d'ordre ne perd pas une minute de son sommeil. Et moi, je les veux au grand complet, du sommet à la base.

Olson hocha la tête.

– C'est beaucoup demander, non ?

– Ça n'a jamais été fait. Trop difficile. On a besoin d'un dossier que la hiérarchie ne peut pas étouffer, quelque chose que tous ces avocats et juges véreux ne réussiront pas à arranger. On a besoin d'une preuve, et on a besoin de bruit autour. De vacarme.

Olson roula en silence un moment.

– McCone est au courant ?

– Plus ou moins. Le sommet, je ne sais pas trop. Jusqu'à maintenant, Puig n'a rien d'officiel.

– Et si le sommet ne réagit pas ?

– Alors qu'ils aillent au diable ! Tout ce qu'ils peuvent me faire, c'est ne pas me payer au temps passé. Mais pas m'empêcher de travailler là-dessus.

Il y eut un silence.

– Et moi ? dit enfin Olson. Que veux-tu que je fasse ?

– Je ne te demande rien. C'est mon affaire, c'est moi qu'elle tracasse.

– Je croyais que nous faisions équipe.

– De 16 heures à minuit, oui. Cette affaire, c'est juste mon passe-temps.

Olson mit son clignotant et déboîta pour sortir du Drive.

– Tu te fous de moi ? Je marche avec toi, Mike. Quoi que tu me demandes.

– Merci, dit Dooley. Je te dirai.

*

Un jeune de dix-huit ans avait été mortellement touché tard dans la nuit la veille, dans la ruelle entre Orchard Street et Howe, juste au bas d'Armitage Avenue. La première permanence avait hérité de l'enquête et trouvé un témoin. Le signalement qu'il avait donné avait abouti au portrait-robot de deux suspects, les méchants typiques, cheveux longs compris. Ils se seraient enfuis vers le sud.

– Wells Street, dit Dooley

Il ne pensait pas à Laura. Pas en priorité en tout cas. C'était une hypothèse légitime fondée sur l'idée que deux voyous à cheveux longs rôdant entre North Avenue et Armitage Avenue auraient forcément laissé des traces dans le brouillard de l'Old Town. Laura, c'était un simple bonus.

Olson se gara dans North Avenue, presque à la même place que Dooley la dernière fois qu'il était venu dans le coin, et ils continuèrent à pied jusqu'à Wells Street.

– De nouveau chacun pour soi ? demanda Olson.

– Oui. (Dooley se creusait la cervelle. Comment gérer la chose sans que ça ait l'air cousu de fil blanc ?) Tu veux quel côté de la rue ?

– Je crois que la dernière fois tu as eu le côté est.

– Alors, O.K.

Dooley s'efforça de prendre un air désinvolte. Pas question de laisser Laura empiéter sur son travail. Il regarda Olson traverser la

chaussée avec un pincement de regret. Au bout de la rue, l'enseignne du *Mad Hatter* s'alluma.

Il attaqua le sud, inventoriant le trottoir et les bars, montrant les portraits, répétant les signalements, aiguillonnant les mémoires, récoltant beaucoup de haussements d'épaules et de hochements de tête. Il eut aussi droit à une bonne dose de réticences, et à quantité de refus. Comme d'habitude.

Quelqu'un siffla. Sur l'autre trottoir, Olson se trouvait devant le *Mad Hatter* et lui faisait signe de le rejoindre. Il traversa la rue sans se presser autrement.

– Oui ?

Olson, radieux, penchait la tête vers le bar.

– Devine qui travaille là ?

Il a oublié que j'y suis allé en juillet, pensa-t-il. Mais il s'en souviendra s'il réfléchit.

– Je sais, dit-il. L'amie de Sally.

Olson parut un peu dépité.

– Tout juste. Pas facile de l'oublier, hein ? Elle m'a demandé de tes nouvelles.

– Sans blague ? (Il s'autorisa un sourire.) Dans ce cas, mieux vaut que je passe lui dire bonjour.

Olson lui enfonça un doigt dans la poitrine en feignant la réprobation.

– Si tu n'es pas sorti de là dans dix minutes, je viens te chercher.

– Fais ton boulot, collègue, je m'occupe du mien.

Il entra dans le bar.

Laura leva la tête d'un cocktail qu'elle mélangeait et le vit. À la façon dont son visage s'illumina, le cœur de Dooley cogna. Il avait oublié ce feu qui vous incendiait d'un simple regard. Il l'attendit au bout du comptoir, observant ses mouvements, regardant ses longues jambes nues sous la minijupe. Le point où elles aboutissaient n'était plus tout à fait un mystère. Lorsqu'elle s'approcha, il dut faire un effort pour maîtriser l'expression de son visage.

– Tiens ! s'exclama-t-elle. (Elle aussi se donnait visiblement du mal.) Votre coéquipier me dit que vous n'avez pas de temps pour une bière.

– Nous sommes de service, malheureusement. Il vous a montré les

portraits ?

– Oui. Ils ne m'évoquent rien, mais j'ouvrirai les yeux.

– O.K. Comment allez-vous ?

– Bien. À propos, j'ai reçu une carte postale de Jenny.

– De qui ? Ah oui. Votre petite amie. Que devient-elle ?

– Elle était à Woodstock.

– Où ça ?

– Le grand festival de rock il y a quinze jours. Dans l'État de New York.

– J'y suis. Elle a réussi à rester vêtue ?

– Je ne sais pas. Elle s'est éclatée, à ce qu'elle m'a dit. (Elle hésita, et ils sourirent en même temps, conscients tous deux que cette comédie obligée ne manquait pas de sel.) Que faites-vous après le travail ? demanda-t-elle.

Dooley était arrivé pétri des meilleures intentions du monde, n'avait pas pensé à elle jusqu'à il y avait une demi-heure, mais le sourire de Laura oblitéra tout. Le nombre de trajets qu'il lui faudrait faire dans les deux sens lui effleura l'esprit.

– Je vous retrouve ici à la fermeture ?

– J'adorerais, dit-elle.

Il eut du mal à ne pas se pencher par-dessus le comptoir pour la prendre dans ses bras.

*

Dooley se réveilla dans la nuit pour aller pisser. Trouva la salle de bains à tâtons et, tant qu'à y être, en profita pour se laver. Pas question de retrouver Rose avec l'odeur de Laura partout sur lui. Il avait encore son goût sur la langue. Ahurissant. Dommage de se défaire ainsi de Laura, mais il le fallait.

Il revint s'asseoir au bord du lit dans le petit vent froid qui arrivait par la fenêtre ouverte, faisant frémir les voilages. Il croyait Laura endormie, mais elle se tourna et lui posa un bras autour de la taille.

– Ne t'en va pas, chuchota-t-elle.

– Il le faut.

– Pas encore. Il est seulement 3 heures.

Il se recoucha à côté d'elle, la prit dans le creux de son bras, sa tête à elle sur sa poitrine. Restait allongé, elle contre lui, heureux de tout ce qui s'était passé, mais troublé aussi. Regrettant de ne pas pouvoir comprendre ses sentiments. Dehors, des branches d'arbre s'agitaient doucement. Leur bruissement obstiné et ténu lui parvenait. Il n'était nullement assoupi, cette fois. Mais les yeux grands ouverts et fixant la fenêtre.

Au bout d'un moment, Laura se blottit contre lui, puis l'embrassa, le nez dans les poils de sa poitrine. Elle releva la tête et se cala sur un coude.

– À quoi penses-tu ? lui demanda-t-elle doucement.

Il n'avait pas envie de le lui dire, mais il le fit.

– Je pense à mon garçon.

– Lequel ?

– Kevin. Celui qui est outre-mer.

Elle le caressa un moment, ses grands yeux lumineux proches des siens.

– Quand rentre-t-il ?

– Bientôt. Mais il est au cœur de l'action. On parle du retrait de son unité, mais je ne sais pas quand il va avoir lieu.

– Seigneur... ça doit être dur.

– Le pire, c'est que j'ai peur d'avoir épuisé toute ma chance.

– Comment ça ?

Le regard de Dooley se perdit dehors.

– J'ai passé trois ans dans le Pacifique. J'ai reçu quatre Purple Heart et je suis rentré sur mes deux pieds. C'est une sacrée veine. J'ai utilisé toute ma part de chance là-bas. Et peut-être aussi celle de mon fils.

Soudain une terreur mortelle le prit. Il ferma fort les yeux. Laura lui passa un bras autour du cou d'un geste vif et le serra contre elle, murmurant son nom. Il lui rendit son étreinte et concentra tous ses efforts sur les larmes qu'il fallait refouler. Il n'allait pas lui faire ce plaisir.

– Seigneur Jésus, dit-il. Rends-moi juste mon fils.

Le temps s'écoula. Ils restèrent couchés là, Laura lui caressant la tête, embrassant les larmes qui s'échappaient au coin de ses yeux.

Après un moment, il la repoussa gentiment et s'assit.

– Il faut que j'y aille, dit-il.

Elle le regarda enfiler son pantalon.

– Tu en parles avec ta femme ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Elle a assez de problèmes de son côté. Elle n'a pas besoin des miens en plus.

– Bon sang, Dooley... Et tu te demandes pourquoi ta vie amoureuse s'est déglinguée.

– De qui tiens-tu tes lumières sur ma vie de couple ?

– De toi. Tu m'as raconté beaucoup de choses.

– Et depuis quand t'en soucies-tu ?

Quelques secondes s'écoulèrent.

– Je me soucie de toi, dit-elle enfin. Si ton couple est important pour toi, je m'en soucie.

Du diable s'il y comprenait quelque chose. Il rentra le pan de sa chemise dans son pantalon.

– J'ai besoin de réfléchir à tout ça.

– C'est le moins qu'on puisse dire ! Écoute. Pour moi, c'est simple. Je crois que tu es capable d'aimer plus d'une personne. Moi, oui. Alors j'aimerais me dire que nous pouvons nous aimer sans que cela t'empêche de continuer à aimer ta femme. Mais crois-moi, elle a besoin que tu lui fasses confiance pour pouvoir continuer à t'aimer.

– Je lui fais confiance.

– Quand l'as-tu laissée essuyer tes larmes pour la dernière fois ?

– Bon Dieu, elle ne m'a jamais vu pleurer !

– Et voilà, Dooley. C'est exactement ça, ton problème.

Il finit de s'habiller en silence, irrité par le sujet. Quand il fut prêt, il ne bougea pas, le regard posé sur la forme blême de Laura sur le lit, essayant de rameuter les pensées qui fusaient en tous sens dans sa tête.

– Je ne suis pas bon dans ce genre de discussion, dit-il.

Il s'attendait à de nouveaux sermons, mais elle lui dit seulement :

– Ne t'inquiète pas, Dooley. Tu te débrouilles franchement bien dans d'autres domaines.

Brusquement, il se sentit vanné.

– Au revoir, dit-il.

Elle sortit du lit et lui tendit les bras. Il la serra contre lui, nue, chaude. Elle l'embrassa sur la bouche.

– Ne sois pas en colère contre moi, d'accord ?

Le cœur de Dooley voleta. Il se sentait pieds et poings liés.

– Non, dit-il. Je ne le suis pas.

*

Il faisait froid dehors et les rues étaient désertes. En rentrant chez lui, Dooley se sentit brusquement incapable de croire à ce qu'il venait de faire. Tout parut s'éclaircir d'un coup. Comme s'il avait vécu dans le brouillard pendant des semaines et que ce brouillard s'était subitement dissipé et qu'il y voyait de nouveau. Il se maudit entre ses dents, faisant crisser un peu les pneus dans les virages. *Bon Dieu, qu'est-ce que je fous ?* La même question, encore et toujours.

Il était presque rendu quand il comprit enfin ce qui se passait. Il pensait toujours à Kevin. Conscient que son retour s'accompagnait de réalités auxquelles il n'avait pas réfléchi jusque-là. Une image persistait dans son esprit. Comment expliquer à un marine endurci par les combats et à peine sorti de la ligne de front qu'il avait trompé sa mère...

– Bon Dieu, mais qu'est-ce qui m'a pris ? s'écria-t-il tout haut, bloqué par un feu rouge à un carrefour désert.

Il n'y avait personne en vue, il appuya sur l'accélérateur, laissant derrière lui un lambeau de caoutchouc et un crissement à faire grommeler les vieux sous leurs couvertures.

Hô Chi Minh était mort. Il y avait une photo de lui à la une, avec son petit bouc et son air inoffensif, souriant à l'objectif. *Tu souriras moins au fin fond de l'enfer, sale charogne arrogante !* Lui, son seul souci était de savoir si ça changerait quelque chose à la guerre. Les Nord-Vietnamiens annonçaient une trêve en hommage à l'oncle Hô. Sauf que les trêves, ils ne les respectaient pas. Des opérations sporadiques se poursuivaient çà et là. Une unité de l'ARVN s'était fait hacher menu. Mauvais signe si on comptait les laisser administrer le pays. Dooley chercha en vain des informations sur le retrait.

Les inspecteurs de la première permanence avaient procédé à une interpellation dans l'affaire du jeune de Milwaukee après un solide travail d'enquête. Le jeune en question avait mal choisi ses amis. Le sempiternel scénario. Philly Alderisio avait de nouveau été interpellé, cette fois pour infraction à la législation sur les armes. Il était déjà poursuivi pour escroquerie et Dooley se demandait si cela suffirait enfin à garder ce fils de pute derrière les barreaux.

Les Cubs avaient perdu, les Mets aussi. La belle affaire !

Il repoussa le journal et se perdit dans la contemplation de son café. Il y avait deux jours qu'il évitait sa femme, tentant de mettre un peu d'ordre dans ses émotions. Sa conscience avait fini par réagir, mais il allait devoir se bagarrer avec des souvenirs de Laura Lindbloom passablement intenses, visuels, tactiles, le choix ne manquait pas. Il avait toujours été doué d'une grande force de volonté, mais lutter avec des désirs plus forts que lui n'entraînait pas dans ses habitudes.

Frank débarqua dans la cuisine. Il fila vers le réfrigérateur, sortit le pichet de jus d'orange et s'en remplit un verre. Dooley lui dit bonjour et obtint un marmonnement. Frank ressortit tout aussi discrètement, son verre à la main, sans un regard pour Dooley, tête baissée. Dooley le regarda s'éloigner dans le couloir. Au bout d'un moment, il quitta sa chaise et le suivit.

Frank était assis sur le canapé et buvait son jus d'orange, fixant la fenêtre d'un œil mauvais. Dooley n'avait pas été victime de son imagination. Le gamin arborait un œil poché à souhait, le gauche, et une lèvre bien enflée. Il continua à s'intéresser à la fenêtre, l'ignorant.

Dooley traversa lentement le séjour et s'assit dans un fauteuil, face au canapé.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

– Je me suis battu.

– Quelqu'un que je connais ?

Frank lui lança un regard agacé.

– Tu ne connais pas mes copains.

– O.K. À quel sujet ?

– Aucun. Une idiotie. Un motard au stade qui s'est fichu de moi. Je lui suis rentré dedans.

Dooley hocha la tête.

– Tu as gagné, j'espère ?

– Euh, non... Il m'a foutu une trempe.

La première réaction de Dooley fut de lui dire de surveiller son langage, mais il s'interrompit juste à temps. Frank paraissait au quatrième dessous, inutile d'en rajouter. Restait à savoir s'il était fier de son fils parce qu'il s'était rebiffé ou vexé parce qu'il avait perdu.

– Parfois, c'est plus malin de laisser tomber, dit-il enfin.

Frank leva les yeux et lui décocha le regard aigu dont Rose usait en experte.

– Kevin ne l'aurait pas fait, dit-il.

Kevin n'aurait pas perdu, faillit lui renvoyer Dooley. Mais cette fois encore il s'arrêta à temps. Et eut une illumination.

– Vous n'êtes pas en concurrence, Kevin et toi, dit-il.

– Première nouvelle, marmonna Frank en regardant par terre.

Dooley ne bougea pas, fixant son benjamin, découvrant ce qu'il n'avait pas su voir. Il y avait des semaines comme ça.

– Frank, dit-il après un long silence. Si jamais je t'ai fait l'impression de donner l'avantage à Kevin, j'ai eu tort.

Frank vida le verre et le posa sur la table basse.

– Ça, pour lui donner l'avantage, tu es bon ! Et tu sais quoi ? Je ne te le reproche pas !

Avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Frank s'était levé et avait quitté la pièce.

– Frank ! lança-t-il dans son dos en l'entendant monter l'escalier quatre à quatre.

Il resta assis là, dans la maison silencieuse. Et plus il s'attardait, plus il se sentait mal.

*

Dooley s'était demandé un moment dans quelle mesure il fallait prendre au sérieux cette affaire de barbouze. L'informateur de Puig souhaitant rester dans l'ombre, il devait respecter son désir. Les numéros de la police se reconnaissaient à leur préfixe. Donc pas question de laisser son numéro professionnel. Était-il dangereux de donner celui de son domicile ? Il finit par juger que « Mike », assorti d'un numéro à préfixe du Northwest Side et demandant une Corvette, n'attirerait d'ennuis à personne. Les renseignements lui fournirent le numéro de *Chez Carlo* à Elmwood Park. Il appela et laissa le message codé à une serveuse à la voix somnolente.

Le second point à régler posait des problèmes pour d'autres raisons. Exactement comme il l'avait prévu, on ne trouvait aucune trace d'Howard Blackman, magnat des affaires et ambassadeur désigné, ni dans l'annuaire, ni par les Renseignements. À Global Properties, il franchit trois ou quatre barrages avant de s'entendre dire que le numéro du domicile de Blackman était confidentiel.

– Je suis officier de police et cet appel est officiel, dit-il. Je peux vous donner mon numéro de plaque. Appelez-les et vérifiez.

– Je regrette, lui renvoya le fonctionnaire. Je ne suis tout simplement pas autorisé à divulguer cette information.

– Vous ne m'avez pas écouté. Je suis officier de police.

– De toute façon, M. Blackman se trouve actuellement à Washington.

– En fait, c'est à sa femme que je voudrais parler.

– Ah. (Il y eut un silence. Puis :) Je pourrais vous donner le numéro de sa secrétaire ?

– Ce serait une bonne idée, dit Dooley, reconnaissant là une manière habile de se défiler.

À l'entendre, la secrétaire n'avait encore jamais parlé à un policier et ne croyait pas tout à fait qu'il en existait.

– Que pourriez-vous bien vouloir à Mme Blackman ? lui demanda-t-elle.

– C'est entre Mme Blackman et moi.

- Je vois. Ma foi, je suis au regret de vous dire qu'elle est en Californie en ce moment.
 - Quand revient-elle ?
 - Je crois qu'elle avait l'intention de rentrer la semaine prochaine.
 - Pouvez-vous lui transmettre un message ?
 - Bien sûr.
 - Alors dites-lui que je souhaiterais lui parler dès son retour. Elle peut m'appeler au numéro suivant. Avez-vous de quoi écrire ?
 - Naturellement.
- Il répéta son nom et donna son numéro professionnel.
- Encore une chose, ajouta-t-il.
 - Oui ?
 - Dites-lui qu'il s'agit de son premier mari. Ça devrait retenir son attention.
 - Je veillerai à lui faire parvenir le message, promit la dame à l'autre bout du fil, mais sans le moindre enthousiasme.

*

Il était temps de retourner au tribunal. Dooley avait arrêté en mai un type qui avait massacré sa mère dans la cuisine de leur appartement, et après quelques mois de chinoiserie absurdes sur la détermination de compétence, le moment était enfin venu de confronter le salaud à un juge. Il n'avait aucun doute en revanche sur la compétence du meurtrier : seule une main solide avait pu trancher autant de vaisseaux sanguins de gros calibre. La principale pièce à conviction consistait en un couteau à pain de trente centimètres de long que Dooley avait récupéré par terre au milieu de cette boucherie, couvert du sang de la maman et des empreintes du fiston.

Il roula jusqu'à l'intersection de la 11^e Rue et de State Street et monta au septième étage aux Scellés, où les pièces à conviction et les biens récupérés restaient entreposés en attendant de trouver leur utilité. Comme tous les inspecteurs, il entretenait de bonnes relations avec les vieux sergents qui dirigeaient le service. L'inspecteur est responsable de sa pièce à conviction jusqu'à sa production au prétoire, et s'il a un minimum de bon sens, il reste copain avec ceux qui en ont la garde. La salle des scellés ressemblait à un comptoir de traiteur,

avec des policiers qui se bouscullaient pour vous servir. Quand votre tour venait, vous commandiez une enveloppe remplie d'éléments de preuve au lieu de cinq cents grammes de salami.

– Vous avez un de mes joujoux quelque part, dit Dooley en poussant son récépissé sur le comptoir à l'intention d'un policier chenu.

– Nous allons au tribunal si j'ai bien compris ?

– Nous allons fourrer un fils ingrat à la place qui est la sienne ! Attention à ne pas vous couper. (Le préposé examina le récépissé, cherchant le numéro d'inventaire. Dooley fouilla dans sa serviette et se décida sur une impulsion :) Dites donc, pendant que j'y suis... Pouvez-vous me prendre ça aussi ? Ça m'éviterait de revenir demain.

Il sortit le récépissé du médaillon de Sally et le glissa sur le comptoir.

– Faire travailler deux fois plus dur un homme de mon âge ? Vous devriez avoir honte !

Le vieux policier prit les deux récépissés et clopina vers une travée bordée d'étagères en hauteur. Dooley attendit, se demandant s'il était fou. À quoi diable le médaillon allait-il lui servir ? Mais il savait qu'il se sentirait mieux en l'ayant avec lui.

Au bout de quelques minutes, le vieux policier revint avec une grande enveloppe en papier kraft à laquelle était attachée une fiche chamois. Il jeta l'enveloppe sur le comptoir où elle tomba avec un bruit mat et tendit à Dooley ses récépissés.

– Voilà votre cure-dent. L'autre pièce n'est pas ici.

Je le savais, pensa-t-il. Mon intuition était à cent pour cent exacte et à cent un pour cent trop tardive.

– Qu'est-ce que vous voulez dire : « pas ici » ?

– Je veux dire qu'elle n'est pas ici. Elle a déjà été récupérée.

– Comment a-t-elle pu l'être sans le récépissé que je viens de vous donner ?

– Vous avez un coéquipier ? Peut-être qu'il est passé la prendre. Ça arrive tout le temps.

– Sans le récépissé ?

– Qu'est-ce que j'en sais, bon sang ? Il l'aura pris chez vous dans votre casier. Vous étiez en congé récemment ? Tout ce que je peux vous dire, c'est que la pièce avec ce numéro d'inventaire n'est pas ici.

– Pouvez-vous vérifier la décharge ?

Le regard du vieux sergent lui conseilla de ne pas pousser.

– Si vous voyiez d’abord avec votre coéquipier ?

Dooley commençait à s’énervier.

– Mon coéquipier n’aurait eu aucune raison de venir la chercher. Si quelqu’un a récupéré ma pièce à conviction, cette personne a forcément signé une décharge. Je vous demande de vérifier et de me dire qui a pris cette foutue pièce. D’accord ?

– Ne vous fâchez pas. Quel numéro, dites-vous ?

Il vérifia le récépissé et s’éloigna, visiblement en rogne. Dooley ne bougea pas et attendit, réfléchissant au sort de son enquête. Le sergent mettait du temps à revenir. Il consulta sa montre et jura. Il allait être en retard au tribunal. Le sergent se manifesta enfin, la mine peu amène.

– La décharge n’a pas été classée.

Dooley le fusilla du regard.

– Donc, la pièce à conviction est forcément ici.

– Sauf qu’elle n’y est pas. Probable qu’une de ces andouilles de civils qu’ils emploient dans le service l’a rangée au mauvais endroit. Ou que nous ne l’avons jamais eue. Ou alors vous aviez l’intention de l’apporter ou dit à votre coéquipier de s’en charger et il ne l’a pas fait.

– Dans ce cas, j’aurais encore les autres fiches, non ?

Il lui agita le formulaire jaune sous le nez.

– Et comment je saurais ce que vous en avez fait ?

– À d’autres ! Vérifiez dans le fichier permanent.

– Non, et puis quoi maintenant !

– Quand j’ai déposé la pièce, j’ai aussi remis un formulaire rose. Je veux le voir. S’il est au fichier, ça signifie que vous aviez ma pièce et que vous l’avez égarée. S’il ne l’est pas, non seulement vous l’avez perdue, mais vous avez aussi trafiqué le fichier. Essayez de me répéter que j’invente cette histoire, et je passe de l’autre côté du comptoir pour m’expliquer avec vous.

– Je n’y ai pas touché, à votre foutue pièce !

– Quelqu’un l’a fait. Maintenant, vous me trouvez mon formulaire.

Aux Scellés, l’activité était au point mort. Dooley monopolisait l’attention. Le sergent tenta de l’intimider du regard, mais renonça et fila. Dooley était conscient de la présence des autres inspecteurs qui

attendaient.

– Vous avez perdu quoi ? Des bijoux ? Logique. Ils les volent. C'est scandaleux, la quantité de pièces à conviction qui disparaissent, dit une voix près de son épaule.

Il se retourna et découvrit un inspecteur de la répression des vols qu'il connaissait un peu et qui hochait la tête.

– Ou ils les perdent, purement et simplement, ajouta un autre type. Ils n'en fichent pas une rame.

Lorsqu'il revint, le sergent tenait une fiche rose et arborait une expression neutre. Il la posa sur le comptoir devant Dooley.

– C'est ce que vous voulez ?

Dooley inspecta la fiche. C'était une copie de la fiche jaune qu'il avait en main, avec le descriptif du médaillon.

– Tout à fait. La preuve que j'ai bien déposé cet objet chez vous.

– Je ne vous traitais pas de menteur, dit le sergent. C'est juste qu'on peut se tromper.

– Je ne commets pas ce genre d'erreur, lui renvoya Dooley. (Il se tourna vers l'inspecteur à côté de lui.) Rendez-moi service, voulez-vous ? Si on doit en venir là, vous le confirmerez ? Vous avez vu la fiche rose.

L'autre type l'étudia.

– Je le confirmerai, soyez tranquille.

Dooley fit glisser la fiche rose sur le comptoir.

– Remettez-la au fichier. Elle a intérêt à s'y trouver quand les gars de l'Inspection générale vérifieront.

– Inutile de me menacer !

– Alors trouvez ma pièce à conviction. (Il saisit l'enveloppe kraft, signa la décharge et la jeta sur le comptoir.) Maintenant je dois aller au tribunal. Mais je reviendrai. Et à mon retour, je veux qu'elle m'attende.

– Je ferai de mon mieux.

– Plus que mieux, dit Dooley en jouant des coudes vers la porte.

– Envolé, McCone. Quelqu'un l'a pris. Ils couvrent.

McCone n'aimait pas ce qu'il entendait, mais il n'allait pas lever les bras en l'air et courir en tous sens.

– Vous avez vérifié auprès d'Olson ?

– Olson n'a jamais su qu'il s'y trouvait. Seules les personnes qui avaient lu mon rapport étaient au courant.

– Et vous en déduisez ?

– Bon sang, vous le savez ce que j'en déduis !

– N'élevez pas la voix ici.

– Excusez-moi. Écoutez. Vous et moi savons qu'il y a des policiers véreux dans les services. Qu'il y en a qui doivent leur poste à la Mafia. Notamment à Eleven et State, et l'un d'eux a fait disparaître ce médaillon parce qu'il prouve que j'ai raison. Quelles mesures comptez-vous prendre ?

*

Francis McCone était un bon policier, pensa Dooley. Mais comme n'importe qui comptant trente ans de présence, il avait trouvé des biais pour coexister, pour être un bon flic sans faire trop de vagues. L'affaire ne le méritait pas. Dooley le savait, comme il savait qu'il demandait beaucoup à un vieux briscard qui voyait une retraite confortable se profiler à l'horizon.

– Je vais en parler au lieutenant, dit McCone après un silence.

– O.K., dit Dooley en se levant avec lassitude. Moi, je dépose une plainte. Je ne vais pas les laisser s'en tirer comme ça une fois de plus.

McCone soupira. Le soupir d'un homme dont on exigeait trop.

– Je suis derrière vous, Mike, dit-il. Mais n'attendez pas de miracles.

*

Dooley n'avait jamais rechigné devant ses horaires de travail. Il savait s'occuper, et aussi que regarder la pendule ne faisait que retarder les aiguilles. Ce soir-là, c'était différent. Il avait une foule de choses en tête et était impatient de dételer.

– Ça va ? lui demanda Olson en roulant au nord dans Broadway

Street, vers l'adresse d'une femme qui avait déposé une plainte pour viol.

– Ça va.

– Tu n'as pas l'air d'être toi-même ce soir.

– Non ? Et de quoi alors ?

– Je ne sais pas. On ne t'entend pas.

– Et qu'est-ce que tu veux que je dise ?

– Je ne sais pas. Un truc du genre : « Vise un peu les jambes de cette nana » ou « Leur pâté de viande était vraiment infâme ». Les trucs habituels, quoi.

Dooley passa en revue tout ce qu'il aurait pu dire : on étouffe mon affaire, j'ai trompé ma femme, je suis un père nullissime. Il opta pour : « J'ai besoin de vacances. »

– Doux Jésus ! Là, je suis terrifié ! Si l'Homme de fer a besoin de se mettre au vert, le service est mal parti.

– C'est comme ça qu'on m'appelle ?

– Non, je viens d'inventer. En général, on dit « ce connard de Dooley ». Mais non, Mike ! Je plaisante. Sans blague, tu es sérieux ? Tu es le meilleur de la brigade et tout le monde le sait.

– Ça ne m'empêcherait pas d'être tout de même un connard.

– Mais qu'est-ce que t'as, ce soir ? Tu nous fais une crise d'identité ou quoi ?

Dooley rit sans bruit pour lui montrer qu'il allait bien.

– C'est juste que j'ai trop de choses en tête.

– Tu es aussi solide que ce putain de rocher de Gibraltar, Dooley ! N'essaie pas de me ménager.

– Ne compte pas là-dessus, mon pote.

Il se sentit mieux pendant cinq secondes. Puis il se rappela où ils allaient et se sentit encore plus mal qu'avant. Il détestait les histoires de viol.

Celle-là n'était pas trop moche. La victime avait eu le temps de se mettre en colère, une réaction qu'il appréciait toujours. Mieux : elle connaissait son agresseur. À 1 heure du matin, ils l'avaient localisé, interpellé et inculpé.

– La tournée est pour moi, dit Olson en signant le rapport. Personnellement, je ne pense pas que tu passes assez de temps au J. J.

C'est tout ton problème.

Dooley regarda sa montre. Laura en avait encore pour une bonne heure, mais il ne voulait pas la rater.

– Je passe mon tour, dit-il. Je l'ai promis à ma femme.

– Promis quoi ? D'arrêter de boire ? lâcha Olson, ahuri.

– De passer moins de temps avec les enfants de putain ramollis que vous êtes. (Dooley ferma son attaché-case.) Non. Sincèrement, je suis crevé. Pour une fois je rentre et je vais au lit.

Il ne s'attarda pas en discussions, sauta dans sa voiture et prit vers le nord au cas où on l'aurait observé, puis il coupa vers Lincoln Avenue pour redescendre vers Old Town.

Laura ne cacha pas son étonnement quand il entra juste avant la fermeture. Il l'attendit sur le trottoir pendant qu'elle réglait les derniers détails avec le chevelu.

– Je suis heureuse que tu sois venu, dit-elle en lui prenant le bras.

– Il fallait que je te voie.

– Et moi donc ! J'ai beaucoup pensé à toi.

Ils parlèrent de tout et de rien pendant le court trajet. En haut, dans son appartement, Laura envoya valser ses sandales et pivota sur elle-même pour lui faire face. Elle s'accrocha à lui juste comme avant et l'embrassa. Il dut lui rendre son baiser, difficile de s'en empêcher. Mais il avait eu toute la soirée pour parvenir à une décision et il ne fit pas durer. Laura leva les yeux vers lui.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Ça.

– Que veux-tu dire ? (Il vit dans ses yeux qu'elle savait. Il s'écarta d'elle. Bien obligé pour ne pas céder à nouveau. Il alla jusqu'au canapé et s'assit.) Je ne peux plus coucher avec toi.

Elle oscilla légèrement sur les talons. Elle haussa les sourcils, puis les rabassa.

– Je vois, dit-elle. Une raison précise ?

– C'est une erreur, dit-il. Je suis marié.

Elle fit deux pas vers la fenêtre, les bras croisés. À son attitude, il vit qu'elle savait que c'était fini. Mais sûr qu'il n'allait pas l'emporter au paradis. C'était fini, restaient les imprécations... Elle se retourna brusquement pour lui faire face.

- Ça m'étonnait que ça ne revienne pas sur le tapis, dit-elle.
- J'aurais dû m'en tenir à ce que j'avais dit.
- Je ne me rappelle pas t'avoir mis le couteau sous la gorge.
- Non. Mais j'ai fait le mauvais choix.

La remarque la blessa. Il le vit avec la même clarté que tout le reste ces temps-ci.

- Désolée que tu juges que c'était une erreur.
- Comment pouvait-il en être autrement ? J'ai fait du mal à ma femme.
- Tu lui en as parlé ?
- Non. Pas encore. Mais je lui ai fait du mal même si je ne le lui avoue jamais.
- Cela me dépasse, mais O.K. Message reçu. Rappelle-toi seulement que personne ne t'a obligé à coucher avec moi.
- Je ne t'accuse pas. Mais rappelle-toi que tu as pris l'initiative.
- Je le reconnais. Mais, excuse-moi, j'ai eu l'impression pendant un moment que ça ne te déplaissait pas.

Il sentait qu'il se crashait contre les limites de ses capacités de répartie. Il avait envie de cogner quelque chose.

– Bon Dieu, Laura... J'ai passé des moments fantastiques et tu le sais. Mais c'était une erreur. Toutes ces histoires d'amour libre, d'amour dont on ne manquera jamais, tous ces trucs... C'est magnifique à entendre, et c'est sûr que j'ai marché. Pendant un moment je me suis retrouvé à la fête, comme tout le monde. Pour une fois dans ma vie. Je n'étais pas assez intelligent pour résister et je ne le suis pas assez pour t'expliquer que c'est une erreur. Tu m'as fait sacrément réfléchir. Je ne te reproche rien, mais ça ne peut pas continuer.

La détresse se lisait sur le visage de Laura.

- Je t'ai fait sacrément réfléchir ? répéta-t-elle. C'est ce que tu as éprouvé ?
- Je ne trouve pas les mots pour le dire. Je ne suis pas doué pour les mots.
- Puis-je te dire ce que j'ai éprouvé, moi ? Au point où j'en étais ?

Il se sentait épuisé et n'aspirait plus qu'à une chose : rentrer et se coucher.

– Je ne peux pas t'en empêcher.

– Au point où j'en étais, j'avais l'impression de me noyer dans l'océan et tu m'as remontée à la surface.

Dooley tourna vivement la tête pour la regarder. Pas sûr d'avoir bien entendu.

– Hein ?

– J'étais assise dans le noir et tu as allumé les lumières. Je faisais des cauchemars et tu m'as réveillée. Je me sentais seule et brusquement tu as été là et je n'ai plus été seule.

Elle se tenait debout près de la fenêtre, les bras croisés, mais quelque chose dans la façon dont elle parlait lui permit soudain de voir, au-delà de sa détresse, sa vérité. Il la dévisagea quelques secondes.

– Toi ? dit-il. Comment peux-tu te sentir seule ?

Elle fit la dernière chose à laquelle il se serait attendu. Elle rit. Mais il n'aurait pas su dire si elle riait ou pleurait, car les larmes roulaient sur ses joues. Et puis ce fut une certitude. Elle pleurait.

– Oh, mon Dieu... Dooley, sombre idiot... Qu'est-ce que tu crois ?

Alors, forcément. Il n'allait pas rester assis là, à la regarder pleurer. Il se leva du canapé, s'approcha d'elle, l'entoura de ses bras, la serra contre lui un moment pendant que ses larmes mouillaient son col. À travers la fenêtre, il voyait les feuilles des arbres, leur chatolement dans la lumière des lampadaires de la rue.

– Je suis désolé, Laura. Je ne sais pas quoi faire.

Ce n'est pas vrai, pensa-t-il en le disant.

– Fais ce que tu veux, dit-elle en s'écartant assez de lui pour le regarder. (Elle avait les joues luisantes et son nez coulait un peu. Elle renifla.) Simplement, ne me déteste pas parce que j'ai eu besoin de toi.

Dooley restait muet. Il n'avait jamais réfléchi à la situation dans ces termes. Pas un seul instant. Il la regarda dans les yeux pendant un moment.

– Je ne pensais pas que c'était comme ça.

– Ça l'était, dit-elle, plus jolie que jamais avec ses yeux pleins de larmes. Ça l'était.

Le vendredi soir, il plut enfin. Assez pour compenser le temps perdu. Les cieux s'ouvrirent et déversèrent suffisamment d'eau sur la ville pour paralyser l'aéroport d'O'Hare et causer une bonne dizaine de coupures de courant. L'heure de pointe vira au cauchemar, autoroutes engorgées et viaducs à nouveau inondés. Dooley et Olson passèrent la soirée à chercher en vain le frère aîné d'une jeune Portoricaine qui avait été violée une semaine plus tôt. Le violeur présumé s'était retrouvé avec six impacts de balle dans le corps quelques heures après sa mise en liberté sous caution.

Le samedi, le journal accumula toute la misère du monde. Un ex-marine rentré du Vietnam depuis moins d'un mois avait été tué par balle sur la banquette arrière d'un cabriolet dans le West Side. Cela lui flanqua un coup. Où donc son fils serait-il en sécurité ? En Irlande du Nord, les protestants se déchaînaient dans les quartiers catholiques, et au Vietnam, les Rouges bombardaient Da Nang, rompant leur propre trêve. Il ne regarda même pas la section des sports. Trop écœuré.

Il devait aller travailler, mais pas avant 16 heures. Sa femme et ses enfants étaient sortis avec des amis pour profiter au maximum d'un samedi agréable dans les derniers jours d'un été bientôt défunt. Il ne savait pas quoi faire de lui-même. Il bricola un peu dans la maison et au jardin, se fit un sandwich et le mangea assis dans le patio en pensant à Laura Lindbloom. À 14 h 30, il prit une douche, mit son costume et une cravate, prit sa plaque et le calibre 38 dans le tiroir fermé à clé. Attrapa sa serviette dans le coin de la cuisine et récupéra sa voiture.

Il ne s'était pas confessé depuis qu'Eisenhower occupait la Maison-Blanche, probablement lors de son premier mandat. Il continuait d'aller à la messe à Noël et à Pâques, mais les autres sacrements avaient plus ou moins disparu de son horizon. Il n'aurait su dire pourquoi. Il croyait toujours à l'existence d'un Dieu et qu'il était important de se conformer au dogme, mais, dans l'ensemble, il n'avait pas eu trop le temps de pratiquer. À ce stade de sa vie, il estimait que sa principale obligation consistait à veiller à ce que ses enfants soient élevés au sein de l'Église.

Mais ce n'était pas tous les jours qu'il trompait sa femme... Il roula jusqu'à l'église et se gara dans la rue. Il se sentit un peu voyant en montant les larges degrés de devant. Il ne tenait pas spécialement à croiser quelqu'un qu'il connaissait. Mais, le cas échéant, inutile d'en

faire toute une histoire.

L'intérieur était frais et plongé dans la pénombre. Quatre personnes attendaient dans la travée près du confessionnal. Une mère de famille et ses deux enfants, et la petite vieille de rigueur. Ou ils étaient tous un peu en avance, ou le prêtre avait un peu de retard. Bref, le calme plat. Le père Doyle fit enfin son entrée, remontant l'allée d'un pas pressé. Il y regarda à deux fois quand il aperçut Dooley et le gratifia d'un grand sourire et d'un signe de tête avant de s'engouffrer dans le confessionnal.

Dooley attendit debout, prenant soin de ne fixer personne. Il jeta un coup d'œil subreptice à sa montre. À ce rythme, il serait en retard pour l'appel. Combien de péchés deux bambins du primaire pouvaient-ils avoir sur la conscience ?

Lorsque vint son tour, il entra dans le confessionnal et s'agenouilla dans l'obscurité.

Il s'éclaircit la gorge.

– Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché. Je ne me suis pas confessé depuis... (Il se rendit compte qu'il aurait dû y réfléchir. Et aussi qu'il parlait trop fort. Inutile de diffuser ses aveux à la paroisse entière. Il baissa la voix.) Ma dernière confession remonte à quinze ans au moins. (Il attendit une réaction de réprobation, mais le silence persista derrière la grille. Il plongea.) J'ai tué un homme, dit-il.

Seigneur, comment avait-il pu sortir ça ? Il eut l'impression que quelqu'un d'autre commandait brusquement à sa langue.

La voix du père Doyle vint doucement d'ailleurs.

– Je croyais qu'ils étaient deux.

– Non, dit Dooley. Je ne veux pas dire récemment. Ces deux-là l'avaient cherché, c'était de la légitime défense. Je parle de la guerre. Je veux dire... j'ai tué beaucoup d'hommes pendant la guerre. *Et merde*, pensa-t-il. *Comment me suis-je lancé là-dedans ?* (Il était trop tard pour se taire.) Mais il y en a eu un en particulier. Peut-être que je n'aurais pas dû. Et je ne crois pas l'avoir jamais dit en confession.

Il n'y avait pas repensé depuis des années, mais le souvenir lui revint avec une précision intense. Le soleil brûlant de Luzon sur sa tête, les implorations du collabo philippin extirpé de sa cachette par ses compatriotes libérés depuis peu. Dooley avait une compagnie décimée à mettre en sécurité avant la tombée de la nuit, et pas le temps de se soucier des inimitiés locales. Quand le chef de village avait essayé d'insister en lui demandant d'emprisonner cette crapule, il avait levé son Garand et avait fait gicler les trois quarts de la

cervelle du type. Il revoyait encore le sang former une mare dans la poussière.

– J’ai tué un homme de sang-froid, mon père, dit-il, glacé en prononçant les mots.

Le temps s’écoula. Il commençait à croire qu’il avait scandalisé un prêtre, ce qu’il avait toujours jugé impossible.

– Pourquoi celui-là était-il différent ? demanda le père Doyle

– J’aurais dû le faire prisonnier. Mais ça me cassait les pieds. C’était plus simple de le tuer.

La voix du prêtre. Le chuchotis.

– Vous disiez que la guerre a fait de vous une brute.

– Je le crois, mon père.

– Mais vous restez capable de distinguer le bien du mal.

– Je crois.

– Alors Dieu vous pardonnera.

Dooley l’espérait. De toutes ses forces. Il n’en revenait pas de voir comme ce souvenir le hantait. Après tout ce temps.

– Ce n’est pas ce que je suis venu vous dire, reprit-il. (Il ouvrit la bouche, mais rien ne vint. Il la referma, inspira un bon coup, et fit une nouvelle tentative.) J’ai commis le péché d’adultère.

Ce jour-là, il gratifiait le père Doyle d’une bonne séance d’entraînement ! Il y eut de nouveau un grand blanc, puis :

– Combien de fois ?

– Trois fois. (Chacune d’une limpidité de cristal dans son esprit, mais ce n’était pas le moment de laisser ses pensées s’égarer.) Mais c’est fini. J’y ai mis un terme et je regrette. Et j’ai honte.

Un peu de temps s’écoula.

– Si vous vous repentez sincèrement, dit le prêtre, vous pouvez compter sur le pardon de Dieu.

– Bien, mon père.

Dooley hésita. Il voulait lui demander s’il devait en parler à Rose. Il voulait faire le tour de la question, mais le confessionnal ne s’y prêtait pas.

– Y a-t-il autre chose ? murmura le prêtre.

L’espace d’un instant, Dooley fut tenté d’ouvrir les vannes. Je

m'emporte avec ma femme et mes enfants, j'ai donné la préférence à un de mes fils sur l'autre, j'ai été brutal avec ma fille... Il avait de quoi y passer la journée entière.

– C'est tout, mon père.

Il aurait presque entendu le père Doyle compter les prières à réciter pour sa pénitence. Comment calculaient-ils ? En fonction d'un barème ?

– Vous direz quatre Notre Père et dix Je vous salue Marie, dit le prêtre.

Je m'en tire bien, se dit-il. Et se sentit coupable d'avoir eu cette pensée.

– Et maintenant, récitez avec ferveur votre acte de contrition.

Il n'était pas sûr de s'en souvenir.

– « Mon Dieu, j'ai un très grand regret de vous avoir offensé... » Il chercha désespérément la suite. « ... parce que vous êtes infiniment bon et infiniment aimable... » Après, on embrayait sur les souffrances de l'enfer, non¹ ? Il ne l'aurait pas juré. Ah... « ... et que le péché vous déplaît. Je prends la ferme résolution... de ne plus vous offenser et de faire pénitence. »

Il espérait avoir été assez fidèle au texte, et cela dut faire l'affaire car il entendit l'absolution traverser la grille. *Ego te absolvo*... Il se signa, se releva et sortit du confessionnal.

Il remonta la nef, fit une gémuflexion, se glissa sur un banc et récita sa pénitence. Puis il se signa, s'assit et demeura là un moment en essayant de savoir s'il se sentait mieux. Il aurait souhaité s'attarder, le regard perdu dans la haute voûte de l'église, à ne rien faire. Mais ce luxe lui était refusé. Le travail l'attendait.

*

Dirksen avait rendu l'âme, cédant enfin à un cancer du poumon. Cela faisait deux ans, d'après Dooley, que le vieux sénateur avait l'air d'un cadavre ambulant, et il était temps. Dans le désert de Judée, on avait retrouvé l'évêque porté disparu, mort lui aussi, et au Brésil on négociait la restitution de l'ambassadeur victime d'un enlèvement et probablement encore en vie. Le Vietnam ? Silence assourdissant. Pas un mot de trêves, de retraits de troupes ni de perspectives de victoire. Mais un titre à la page des nécros : *Deux marines de la région tués dans une opération des Viets*.

Les Cubs avaient perdu quatre matchs d'affilée et ne menaient plus que de deux et demi, mais fonçaient vers New York et la grande épreuve de force. Il ne travaillait pas ce soir-là, et se vit soudain devant la télévision avec Frank, à regarder le match.

Il le découvrit dans le séjour, les pieds sur le bras du canapé et lisant un magazine. Il réprima son agacement et eut même un petit sourire en le voyant rectifier aussitôt la position. Le gamin avait meilleure figure. Hormis les boutons.

– Ça te dirait de faire quelques balles ? demanda-t-il.

Frank le dévisagea deux secondes, bouche bée.

– Euh... oui. Je suppose, dit-il.

Dooley lançait ses tennis quand le téléphone sonna. Frank répondit et lui tendit le combiné.

– C'est pour toi.

Il prit le téléphone.

– Michael Dooley ? demanda un homme.

– Lui-même.

– Sergent Davis à l'appareil. Scellés. Vous avez déposé une plainte au sujet d'une pièce à conviction qui avait disparu ?

– C'est exact.

– Nous l'avons localisée.

Dooley ne bougea pas, l'appareil à l'oreille.

– Je n'en reviens pas, dit-il enfin.

– C'est quoi, cette histoire ?

– Où était-elle ?

– Exactement à sa place. Nous essayons de déterminer pourquoi vous n'avez pas été en mesure de la trouver l'autre jour.

– Pas moi. Le responsable.

– Eh bien, elle est là. Souhaitez-vous retirer votre plainte ?

Dooley regarda Frank, l'image de la patience, batte et gant en main, qui l'attendait. Pas question d'enfiler son costume et de prendre la voiture jusqu'au centre-ville. La colère le prit brusquement.

– Pas avant que j'y aie jeté un coup d'œil, dit-il. Donnez-moi une heure.

Frank haussa les épaules.

– C'est O.K., p'pa.

– Partie remise, dit Dooley. Peut-être demain.

– Quand tu voudras, lui renvoya Frank en s'éloignant dans le couloir.

*

Davis était un grand escogriffe aux cheveux gris assortis à ses yeux hostiles. Il avait la mine sévère d'un homme dont la vie professionnelle consiste à gérer le mécontentement d'autrui.

– Vous formulez de graves accusations dans votre rapport, dit-il.

– En effet.

Dooley n'était pas prêt à faire de concessions.

– Souhaitez-vous les reconsidérer à la lumière de la réapparition de l'article ?

– J'aimerais d'abord savoir pourquoi il a disparu.

– Il n'a pas disparu. J'ai été à même de le localiser sans difficulté ce matin.

– Alors que s'est-il passé l'autre jour ? Avez-vous interrogé le responsable auquel j'ai eu affaire ?

– Je n'ai pas vu de raison de le consulter.

– Faites-le, il vous confirmera mes dires. La pièce avait disparu.

– L'important est qu'elle soit là maintenant.

Davis tapota l'enveloppe en papier kraft posée sur le bureau.

Dooley soutint son regard glacé pendant quelques secondes, perplexe. Impossible de se faire une idée du bonhomme. Peut-être qu'il était réglo et précipitait les choses, soulagé d'avoir résolu le problème. Les chefs de service détestaient les enquêtes de l'Inspection générale.

– Laissez-moi voir, dit Dooley.

Le sergent fit glisser l'enveloppe vers lui. Y figuraient, manuscrits, le numéro d'inventaire et le numéro d'enregistrement R.D. originel du dossier. Dooley l'ouvrit et en sortit la petite enveloppe blanche anonyme dans laquelle il avait rangé le médaillon. Il l'ouvrit et le fit

tomber avec sa chaîne sur le bureau.

Il l'étudia trois secondes.

– Ce n'est pas le même, dit-il. (Il leva les yeux vers Davis, commençant de nouveau à bouillir.) Ils ont été échangés. (Il repoussa le colifichet sur le bureau. C'était un médaillon avec une chaîne, mais il y manquait les petites perles.) Ça ne lui ressemble ni de près, ni de loin.

Davis lui expédia un regard furibard.

– Il correspond à la description de la fiche.

– Seulement parce que je n'ai pas donné assez de détails. J'ai eu la bêtise de croire que je pouvais confier ma pièce à conviction à vos services.

Les yeux de Davis se rétrécirent.

– Je ne relèverai pas pour l'instant et je vous suggère de retirer votre plainte, sauf si vous pouvez prouver cette nouvelle allégation.

Davis déchaînait toute la puissance d'un regard qui avait sûrement foudroyé plus d'un subordonné difficile. Dooley n'en était plus à se laisser intimider par des bureaucrates. Il avait pétrifié des forcenés armés.

– Et moi je vous suggère de découvrir qui tente de me bousiller mon enquête. À moins que vous ne soyez de mèche.

Le regard de Davis se modifia. Brusquement, il parut plus amusé qu'en colère. Il se cala contre son dossier et étudia la fiche posée devant lui.

– Je vais qualifier la plainte de « non fondée ». Rien ne vous empêche d'en déposer une autre si ça vous fait plaisir. Mais je vous conseille d'apprendre à ne pas formuler d'accusations extravagantes à tout va. Cela nuit à votre crédibilité. Et maintenant, vous la voulez, votre pièce à conviction, oui ou non ?

Dooley se mit à rire.

– Gardez-la, rangez-la à sa place. C'est un faux, mais tout le monde s'en fout. Du moment que la paperasserie est conforme, vous êtes content !

Davis le regarda quitter le bureau d'un pas raide.

– Ravi ! lança-t-il à son dos.

– Dooley ? Qu'est-ce que tu fous ici ?

Kowalczyk, qui entraînait dans la salle à la fin de sa permanence, s'arrêta sur sa lancée.

– J'écris un poème sur toi. Qu'est-ce qui rime avec débile ?

Dooley ne leva pas les yeux de la machine à écrire. Il espérait que la colère qui lui remplissait la tête le mènerait jusqu'à la fin de son rapport. Il avait fulminé pendant tout le trajet depuis le croisement de la 11^e Rue et de State Avenue, jurant tout haut dans la voiture. Le coup monté était en place et il ne savait pas quoi faire sinon le consigner par écrit, en veillant à ce que son rapport atterrisse dans le dossier de quelqu'un. Il avait même déniché une feuille de papier carbone, bien décidé à en conserver un double par-devers lui. *L'inspecteur juge extrêmement troublant de penser que le personnel de la police procéderait à de telles falsifications au profit de scélérats*, tapa-t-il. Il marqua un temps, fixant la feuille d'un œil noir, regrettant de ne pas trouver de mots à la hauteur de son indignation.

Kowalczyk se laissa choir sur un siège.

– Ta famille te reconnaît encore quand tu vas la voir ?

– Ma famille ? répéta Dooley. Tu parles des gens qui vivent dans ma maison ?

Lui dire ou non ? Dooley tournait en rond. Il se souvint d'une conversation au J. J. quelques mois plus tôt sur un inspecteur dont la femme avait demandé le divorce après qu'il lui avait avoué son infidélité. « Il l'a cherché, cette andouille, avait dit quelqu'un. On n'avoue jamais ça à sa femme. » « Il faut être taré ! avait renchéri un autre. Ce qu'elles ignorent ne les fait pas souffrir. »

Tout le monde y était allé de ses conseils à la noix. « Elles se portent mieux si elles ne savent rien. Savoir ne fait que les rendre malheureuses. Si on veut que les choses s'arrangent, on la boucle. Ma bonne femme m'a dit que si jamais je la trompais, je ne m'avise surtout pas de le lui dire ! »

Bref, l'unanimité. Et il ne cessait d'y repenser. Un choix apparemment marqué au sceau du bon sens. Mais qui le tracassait. Il avait le sentiment que ce qui avait toujours existé entre Rose et lui

serait perdu s'il essayait de le lui cacher. Lui taire les mauvaises nouvelles était différent, ce n'était pas un mensonge auquel elle devait croire. Mais s'il lui cachait ça, il lui demandait d'aimer quelqu'un qui n'existait pas vraiment.

Il l'emmena de nouveau déjeuner dehors. Cette fois, ils prirent la direction du lac, Dooley souhaitant s'éloigner un peu des sentiers battus. Ils trouvèrent leur bonheur dans Sheridan Road, près de Pratt Avenue. Rien d'extravagant, mais correct, et à une rue du lac. Pendant le déjeuner, la conversation fut légèrement contrainte. Ils parlèrent des enfants, de Kathleen pendue au téléphone et qui leur décrivait avec excitation sa première semaine à l'université, de Frank qui pestait contre la rentrée à St. Patrick, mais ils ne cessaient de se cogner aux événements d'outre-mer qui retenaient la vie de leur aîné en otage. Sinon, il y avait des silences. Après plus de vingt ans de mariage, ils ne savaient plus bien de quoi ils parlaient naguère.

Après le déjeuner, ils se promenèrent sur la digue de Fairwell Avenue. C'était une journée de toute beauté, fraîche et ensoleillée, dans laquelle pointait déjà un soupçon d'automne. Ils distinguaient les plus hauts édifices du Loop à douze kilomètres au sud. Le Prudential Building, la nouvelle tour Hancock. Le petit vent ébouriffait les cheveux de Rose. Quelques pêcheurs s'égrenaient le long de la jetée, mais tout au bout, après le phare, il n'y avait personne. Ils restèrent un moment immobiles, puis Rose l'enlaça. Il lui rendit son étreinte et pensa : *Je ne serai jamais capable de le lui dire.*

– Rose..., commença-t-il après un long moment.

Elle déchiffra le ton de sa voix et s'écarta juste assez pour le regarder.

– Oui ?

– J'ai fait quelque chose de mal. (Il regarda sa femme dans les yeux et sut qu'il était trop tard pour faire marche arrière, et il espéra qu'il avait pris la bonne décision.) Je t'ai trompée.

Il avait commis son lot de grandes et de petites erreurs dans sa vie. À l'armée et dans la police, il avait appris que la seule chose à faire était de les reconnaître et d'accepter la sanction comme un homme. Reculer n'était pas dans sa nature.

– Ça n'a pas duré, c'est fini, ça ne se reproduira pas. Je me suis confessé et je dois trouver le moyen de faire la paix avec toi.

Il ne savait pas à quoi s'attendre. Il avait espéré un hochement de tête entendu, des bras croisés signifiant « je le pensais bien », peut-être une giflure. Au lieu de quoi, ce fut un instant de sidération. Il n'aurait

rien pu voir de pire. Puis ce fut la détresse. Tiens-toi prêt, pensa-t-il. *Tu vas le sentir passer.*

Le visage de Rose se stabilisa un peu. Elle inspira profondément, se ressaisit.

– Je vois, dit-elle.

Tant qu'il continuerait de parler, il était paré. Jusqu'à un certain point.

– Je sais que c'était mal. Je n'ai rien à dire pour ma défense. Mais c'est fini, et je t'en parle parce que je ne peux pas te mentir. Et je vais passer le restant de mes jours à me faire pardonner.

Elle restait immobile. Il vit son visage se durcir.

– Quelqu'un que je connais ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

– Non.

Rose reprit aussitôt du poil de la bête, la sidération faisant place au mépris.

– Je me disais aussi... Tes retours tard dans la nuit. L'informateur à qui tu devais payer tous ces verres ?

– C'était un mensonge.

Oui et non, pensa-t-il. Mais se perdre en explications reviendrait à admettre des fautes professionnelles aussi répréhensibles que les égarements personnels.

– Ça durait depuis quand ? demanda-t-elle doucement.

– Pas longtemps. (*Jusqu'où entrer dans les détails ? Qu'est-elle prête à entendre ?*) Trois fois, Rose. C'est tout. Ensuite je suis revenu à la raison.

Elle se mit alors à hocher la tête. Immobile mais hochant la tête, les cheveux volant dans son visage sans qu'elle se soucie de les écarter.

– Ça, dit-elle, c'est bien la dernière chose à laquelle je me serais attendue venant de toi, Michael.

Le coup porta.

– Je suis désolé, dit-il, à court de mots.

Rose n'allait pas le laisser s'en tirer avec une simple excuse. Il lut la confusion dans ses yeux.

– Ramène-moi à la maison, tu veux ? dit-elle.

Sur quoi elle tourna les talons et se dirigea vers le rivage.

L'écart s'était réduit à un et demi. Les Cubs avaient perdu le premier match à New York le soir précédent, trois à deux, Koosman battant Hands de justesse à la plaque, Hundley perdant son sang-froid et à deux doigts d'avoir droit au lasso et au pistolet tranquilisant. Il y avait eu une photo de lui dans le journal. Une vraie séance de rodéo ! Ce soir-là, c'était Seaver contre Jenkins, lequel Jenkins partait se reposer pendant deux jours.

– Ça m'inquiète, dit Frank. Durocher les épuise. Je me demande s'ils ont encore des réserves.

– Ne te fais pas de souci, dit Dooley. Ils seront à genoux ce soir. C'est là que la classe parle. Quand la course devient serrée.

Il voulait tout oublier de ses ennuis ce soir-là, s'immerger jusqu'au cou dans un match de base-ball. Rose s'était comportée en somnambule durant tout le dîner, puis elle leur avait dit qu'elle allait passer voir Emily. Il ne donnait pas cher de sa réputation aux alentours de la maison de ladite Emily. Il espérait que tout le quartier ne serait pas au courant le lendemain matin.

Il y avait pire : Laura lui manquait ce soir-là. À en crever. Tout. Sa beauté, sa voix, son rire, son corps. Il savait que ça ne lui valait rien de s'appesantir là-dessus, mais la perte commençait à peine à se faire sentir. Même s'il avait pris la bonne décision, la souffrance ne se calmerait pas de sitôt. Serait-il jamais capable de la revoir ? De juste entretenir des liens d'amitié ? Quelque chose lui disait qu'il rêvait. Il lui avait promis de l'appeler, mais il savait que ce serait une erreur, au moins pendant un temps. La tentation, la véritable tentation, n'entraînait guère dans son champ d'expérience. Il désirait Laura au point d'en avoir mal.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Son esprit battait la campagne et le glapissement de Frank le rappela brutalement à la réalité. Sur l'écran de la télévision, la caméra cadra l'abri des Cubs, Santo planté dans le cercle d'attente, et ce qui ressemblait à un chat noir traversant le gazon dans sa direction. Dooley vit l'animal tourner en rond tandis que les joueurs du banc lui faisaient peur et détalier sur le losange.

– Mais c'est hallucinant ! s'exclama Frank.

Dooley se mit à rire, incapable de se retenir. Un chat noir dans un match de base-ball... Exactement à l'image du tour qu'avait pris sa vie.

– Et voilà, dit-il. C'est fini. Les Cubs sont foutus.

1- . Oui, dans l'acte de contrition anglais.

L'enfer se déchaînait dans le monde entier. Les Israéliens avaient abattu onze jets arabes au Moyen-Orient, et les Russes et les Chinois se réunissaient à Pékin pour savoir s'ils devaient continuer à se tirer dessus. En Irlande du Nord, les protestants coursaient toujours les catholiques dans les rues. Au Vietnam, la trêve était finie. Les marines avaient tué vingt soldats de l'APVN à proximité d'An Noa tout en n'enregistrant qu'une seule perte, mais les communistes bombardaient les bases américaines et celles de l'ARVN d'un bout à l'autre du pays.

Plus près de chez eux, cela n'allait pas mieux. Il y avait eu des émeutes près des Taylor Homes dans le South Side, et à Cabrini-Green, quelqu'un avait piégé trois policiers dans un ascenseur à mi-étage et mis le feu à la cabine. Ils avaient réussi à se dégager, mais il s'en était fallu d'un cheveu, et personne n'avait été appréhendé.

Dooley se sentait au bord de la nausée. Il ne savait pas où allait le pays. Il ne supportait plus d'ouvrir le journal. La tête dans les mains, il resta assis sans bouger pendant un moment. Sa vie aussi partait à vau-l'eau. Rose lui avait à peine adressé la parole au cours des trois derniers jours. Il ne pouvait pas le lui reprocher, mais cela le rendait fou. Il attendait le coup suivant.

Il soupira et ôta ses mains de sa figure. Son regard tomba sur la section des sports. Les Cubs avaient de nouveau perdu à Philadelphie et occupaient la seconde place, avec un jeu de retard.

*

Le message indiquait simplement *Mme Blackman*, suivi d'un numéro de téléphone. Dooley avait appelé le numéro en question et parlé à quelqu'un qui n'était pas Mme Blackman, et on lui avait dit qu'il pourrait la voir chez elle le vendredi à 14 heures. « Chez elle », soit à Kenilworth, ce qui expliquait qu'il longeait le lac en direction nord, traversant des agglomérations qu'il n'aurait jamais les moyens d'habiter. Des rues ombragées par de vieux arbres, des maisons immenses. À droite, la vision intermittente d'une eau bleue. C'était une journée rêvée pour une balade en voiture, mais les événements le lestaient de plomb. À la sortie de Wilmette, il faillit rater le panneau de Kenilworth. Il tourna, quittant Sheridan Road, et, après avoir un peu cherché, localisa enfin le commissariat de police, à peu près de la

taille d'une petite annexe de bibliothèque à Chicago.

Le chef de la police approchait de la retraite et semblait goûter son confort derrière son bureau. Dooley se présenta et sortit sa plaque, et tous deux échangèrent des impressions pendant un moment. Le chef avait servi vingt ans en ville, puis sauté sur l'occasion de finir sa carrière dans une affectation où le maintien de l'ordre consistait essentiellement à faire respecter les règles de stationnement.

– Alors, que puis-je pour vous ? demanda-t-il.

– Je vous signalais simplement ma présence, dit Dooley. J'ai rendez-vous avec la femme d'Howard Blackman pour lui poser quelques questions et je ne suis même pas sûr de trouver l'adresse. Je n'ai pas vu de numéros aux maisons sur le trajet.

Le chef eut un petit rire.

– Le fait est qu'on ne vous facilite pas la tâche. Je peux vous y conduire, si vous voulez. Blackman possède une grande portion de terrain en bord de lac. Mais l'entrée est des plus discrètes. (Il saisit sa casquette.) Et les gens se méfient des inconnus depuis le meurtre Percy.

La fille du sénateur, battue à mort dans son lit trois ans plus tôt. L'affaire avait accaparé les médias du monde entier, mais n'avait jamais été élucidée.

– Difficile de les blâmer.

– C'est arrivé six mois après que j'ai pris mon poste, dit le chef de la police. Vous parlez d'une sinécure !

– Vraiment pas de veine.

– C'est la vie. Je regrette seulement qu'on n'ait pas attrapé ce salaud. (Ils gagnèrent le parking.) Je peux vous demander ce que vous voulez à Mme Blackman ?

– Sans doute rien du tout, dit Dooley. Elle a été mariée à un type dont le nom a surgi dans une enquête dont je m'occupe. Comme il n'est pas joignable, j'espère qu'elle pourra répondre à quelques questions polies. Histoire de secouer l'arbre, en fait.

Il vit le chef se demander si ce qui pouvait en tomber risquait de lui nuire. Une part de son travail consistait à assurer la discrétion. Les riches n'aiment pas être dérangés par des policiers.

– Elle a accepté de vous voir, n'est-ce pas ? s'enquit-il sans regarder Dooley.

– C'est ce que son personnel m'a dit.

– D'accord. Suivez-moi.

Ils montèrent dans leurs voitures respectives et le chef reprit la route du lac, puis remonta Sheridan Avenue sur deux cents mètres. Et mit son clignotant et s'arrêta juste avant une petite allée goudronnée qui perçait un écran d'arbres. Dooley le rattrapa. Le chef lui désigna l'allée du geste, puis porta la main à la visière de sa casquette. Dooley lui rendit son salut et s'engagea dans l'allée.

Elle se poursuivit sur quelques mètres, longea des courts de tennis et s'incurva sur la gauche, puis les arbres disparurent et il eut brusquement l'impression d'être dans un autre pays. Devant lui se dressait une énorme bâtisse en pierre grise tapissée de lierre et à l'architecture chaotique, où saillaient çà et là des terrasses, des balcons, des pignons et des cheminées. Elle était entourée d'un grand jardin agrémenté de haies, de plates-bandes et de bouquets d'arbustes qui, taillés au carré, se prolongeaient jusqu'au bord du lac bleu et scintillant. Il venait de déboucher par erreur dans Disneyland.

Il continua l'allée jusqu'à ce qui lui parut être la porte d'entrée, un bloc de bois piqué de clous en fer forgé et posé en haut d'une volée de marches. Il coupa le moteur, sortit de son véhicule et monta les marches, en quête d'une sonnette. Il en trouva une, pressa le bouton et attendit en inspectant le parc et en se demandant qui diable tondait toute cette herbe.

La porte s'ouvrit et révéla une bonne en robe noire et tablier blanc. Mexicaine à première vue, mais parlant un anglais irréprochable, comme il put en juger.

– Vous désirez ? lui demanda-t-elle

– Je viens voir Mme Blackman. Elle m'attend.

Il lui tendit une de ses cartes. Elle la prit, lui fit signe d'entrer, referma la porte derrière lui et le pria de la suivre. Il lui emboîta le pas dans un hall à hauteur de plafond monumentale d'où partait un large escalier, puis dans un petit passage et, après un détour, dans un autre couloir où elle lui fit signe d'attendre et frappa à une porte. Elle l'ouvrit et disparut. Il y eut un bruit de voix, puis elle ressortit et lui fit signe d'entrer.

Il pénétra dans une pièce où le lac s'imposait d'emblée au regard, étincelant et sans cesse en mouvement derrière une rangée de baies vitrées. Une femme s'était levée et venait à sa rencontre. Elle était grande et mince, pas du tout désagréable à regarder, et la première impression qu'il eut en la voyant à contre-jour fut qu'elle faisait dix ans de moins que son âge.

– Monsieur Dooley ? demanda-t-elle en lui tendant la main. Fay Blackman.

Il lui serra la main.

– Ravi de faire votre connaissance, dit-il.

De près, il révisa son opinion. Elle devait avoir son âge, peut-être deux ans de moins, mais bénéficiait des meilleurs soins que l'argent pouvait acheter. Elle luttait contre l'âge mûr et jusque-là remportait la victoire. Ses cheveux étaient d'un auburn somptueux. Quelques rides marquaient sa peau claire, mais ne lui prêtaient que plus de personnalité. Elle avait un visage allongé dont les traits délicats lui donnaient une sorte de fragilité, mais l'intelligence de ses yeux marron laissait entendre qu'elle était assez habile pour protéger ses intérêts.

– Merci de prendre le temps de me parler, dit-il.

– Je vous en prie. Aimeriez-vous un café ?

Il n'en avait pas franchement envie et ne voulait pas tomber dans les mondanités, mais il avait déjà réfléchi. Si l'idée de jouer au rustre chez la châtelaine le hérissait, il obtiendrait plus de cette femme en lui laissant croire qu'elle lui accordait une faveur.

– Avec grand plaisir, merci, dit-il.

– Elena, apportez-nous du café, s'il vous plaît. (Il pensait qu'elle parlait dans le vide, jusqu'au moment où il s'aperçut que la bonne était restée postée juste derrière la porte.) Asseyez-vous, voulez-vous ?

Fay Blackman lui montra un fauteuil placé en face de celui qu'elle venait de quitter. Il fit quelques pas sur un épais tapis et s'assit, le lac à gauche, une pièce remplie de livres à droite, et une femme très fortunée en face de lui. Elle portait un tailleur-pantalon gris et fluide, et elle croisa les jambes, les mains nouées sur les genoux.

– C'est une maison superbe, dit-il.

Elle sourit, mais avec un soupçon d'ironie.

– Très éloignée de Taylor Street, n'est-ce pas ?

– C'est là-bas que vous avez grandi ?

– À côté. Plus près de Racine Street et de Polk Street, en réalité. Mais vous dites aux gens Taylor Street, ils sont fixés. Ou croient l'être.

Il acquiesça.

– C'est là que vous avez rencontré Tommy Spain ?

Elle inspira un grand coup, comme prête à sauter du grand

plonger.

– Il s'appelait Tommy Spagnola quand j'ai fait sa connaissance, dit-elle. Mais à l'époque, mon nom était Fay Ciccone. Je l'ai croisé dans une boucherie de Racine Street alors que je faisais des courses pour ma mère. Il était joli garçon, il m'a fait du charme, il a fini par me raccompagner à la maison et m'a demandé de sortir avec lui. Nous nous sommes vus par intermittence pendant quatre ans avant de nous marier. Nous avons rompu à deux reprises et nous nous sommes rabibochés. Mes parents ne l'aimaient pas, mais il ne cessait de revenir à la charge, plaçant sa cause et me demandant de faire la paix. Nous avons fini par nous marier. C'était en 1954. Nous avons divorcé deux ans plus tard. Il faut croire que j'aurais dû écouter mes parents.

Elle paraissait avoir répété son texte toute la matinée.

– Quand est-il devenu Tommy Spain ? demanda-t-il.

– Avant d'entrer dans la police. Il pensait qu'il valait mieux ne pas avoir un nom trop italien. J'ignore si ça a changé grand-chose.

On abordait les questions épineuses. Il chercha la bonne formulation.

– Aviez-vous conscience de ses... relations ?

– Vous me demandez si je savais que c'était un gangster ? Pas quand je l'ai épousé. J'étais au courant, pour son oncle Mooney. C'est comme ça qu'il appelait Sam Giancana. Je savais de qui il s'agissait. Tommy m'a dit que Mooney était juste un ami de son père et un brave type, et qu'il n'allait pas envoyer bouler un vieil ami de la famille sous prétexte qu'il faisait quelques trucs pas très nets. J'ai accepté son explication. C'est seulement après notre mariage que j'ai compris que Tommy était lui aussi dans le racket. C'est plus difficile de cacher des choses à une épouse. C'est pour ça que j'ai divorcé. Je lui ai lancé un ultimatum, la pègre ou moi. Il a choisi la pègre. Et ça, monsieur Dooley, ça a signifié la fin de notre couple. J'ai refait ma vie. Je suis allée à l'université, j'ai fait ma propre carrière, finalement j'ai rencontré Howard et nous nous sommes mariés. J'ai revu Tommy à quelques occasions au fil des ans, j'ai eu de ses nouvelles, bien sûr, mais à l'heure où je vous parle, je ne l'ai pas revu depuis au moins quatre ans. Et j'ignore absolument tout de ses activités. À vrai dire, je me suis donné beaucoup de mal pour prendre mes distances avec tout ça. C'est pourquoi je ne vois vraiment pas ce qui pourrait vous amener ici aujourd'hui.

Elle était devenue de plus en plus glaciale au fil de son exposé. Elle l'acheva avec un regard polaire. Il l'avait observée plusieurs fois avec perplexité et comprit soudain qu'elle était raide de tension. Terrifiée à

en chier.

– Ma foi, dit-il, je ne suis certainement pas venu ici pour vous causer des ennuis.

Il savait ce qui la terrifiait. Les dégâts qu'un simple inspecteur de police de Chicago peut causer aux perspectives d'avenir d'un ambassadeur désigné en s'intéressant de trop près au premier mari de sa femme. Il n'avait rien contre le nouvel ambassadeur, mais il n'ignorait pas non plus qu'il pouvait exploiter cette terreur en cas de besoin. Il savait qu'il avait une massue à agiter sous le nez de Fay Blackman, née *Cicccone*, s'il le fallait.

– Je suis venu pour comprendre, dit-il. J'espérais que vous pourriez m'aider à entrer dans le crâne de Tommy.

Les traits délicats s'étaient figés dans une expression de dédain.

– Je n'ai qu'un temps limité à consacrer à ce genre d'histoires, dit-elle. Posez-moi des questions précises, je me ferai un plaisir d'y répondre.

– En réalité, je n'en ai qu'une. Et j'y viens dans une seconde. Mais laissez-moi vous parler d'abord d'une fille du nom de Sally Kotowski. (Il regarda par la fenêtre, alignant ses idées en bon ordre.) J'ai passé beaucoup de temps avec Sally début juin. J'ai le sentiment de bien la connaître. Et j'ai éprouvé de l'affection pour elle, pour vous dire la vérité. (Maintenant il regardait Fay Blackman, et il la vit se demander où diable il voulait en venir.) Je regrette de ne pas avoir eu le temps de la rencontrer de son vivant. Sally a été assassinée le 3 juin. D'après nos estimations. Elle a été torturée à mort. Et c'était la petite amie de Tommy Spain.

Il avait voulu provoquer un choc, mais le résultat dépassa ses espérances. L'espace d'un instant, il crut qu'il allait devoir courir chercher la bonne. Les yeux de Fay Blackman s'agrandirent, puis se fermèrent. Toute couleur quitta son visage et elle porta la main à son grand front élégant.

– Oh, mon Dieu... lâcha-t-elle.

Il ne bougea pas, l'observant. Il la vit respirer profondément, plusieurs fois, puis rouvrir les yeux. Sa main retomba.

– C'est Tommy ? murmura-t-elle.

Dooley lui fit signe que non.

– Il est dans une prison fédérale. Quelqu'un d'autre s'en est chargé car ils voulaient quelque chose qu'ils croyaient que Sally avait.

Ce fut encore pire. Fay se pétrifia, un air d'horreur sur le visage. Et quand elle reprit la parole, les mots sortaient à peine.

- Quelque chose que Tommy lui aurait donné ?
- C'est ce que je pense.
- Oh, mon Dieu. C'est horrible.
- Oui. Horrible.

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre. Et resta là, le regard perdu dans le lac, reprenant son calme. Et se retourna enfin. Elle avait une nouvelle expression sur le visage. Une expression dans laquelle la colère commençait à flamber.

- Tommy a fait pareil avec moi. Il a essayé, en tout cas. Il me demandait de cacher des choses pour lui, de lui garder de l'argent, de porter des messages. Il disait que personne ne se méfierait d'une femme. Et il plaisantait sur les risques qu'elle encourait. Ceux-là même qu'il reportait sur moi. C'est une des choses qui ont pourri notre couple. Il aimait utiliser les gens. Surtout les femmes.

- C'est mon impression, et elle m'amène à ma question. Je ne pense pas que Sally avait vraiment ce qu'ils voulaient. Je ne suis pas sûr que Tommy lui faisait assez confiance.

- Ce n'est pas moi qui vous le dirai.

- Ma question est donc celle-ci : qui d'autre aurait-il utilisé ? À qui d'autre aurait-il confié quelque chose de vraiment précieux ? Quelque chose qu'il était obligé de mettre en lieu sûr, mais en y ayant toujours accès ? À qui d'autre faisait-il confiance à ce point ?

Pendant une seconde, il crut qu'elle allait s'évanouir.

- Il ne me l'a pas remis, dit-elle, comme hors d'haleine. C'est ça que vous pensez, n'est-ce pas ?

L'idée lui avait traversé l'esprit.

- Non, dit-il. Mais je me demande si vous, vous ne le sauriez pas.

Elle retrouva son aplomb.

- En treize ans, je n'ai rien eu à voir avec lui. J'ignore tout de ses amis.

- Je pense que la personne que je recherche est quelqu'un qu'il connaît depuis longtemps. Je ne crois pas que les gangsters se font beaucoup confiance, donc je ne cherche pas de ce côté-là. Je formule juste des hypothèses, mais il s'agit à mon avis de quelqu'un de la période de sa vie où il vous connaissait. Quelqu'un de son ancien

quartier. Quelqu'un que vous pourriez connaître.

Pendant le silence qui s'installa, Elena arriva avec le café sur un plateau. Fay lui dit de le poser sur la table et attendit qu'elle reparte.

– Je ne sais pas si je peux vous aider, dit-elle, en regardant de nouveau par la fenêtre. Ça remonte à loin.

Il se leva. Il n'avait pas envie de café et il avait rempli son objectif.

– Vous avez ma carte, dit-il. S'il vous vient des idées, appelez-moi, je vous en prie. Merci de m'avoir accordé de votre temps.

Elle attendit qu'il ait gagné la porte avant de l'arrêter.

– Je peux vous donner deux noms, dit-elle. J'ignore s'ils sont toujours vivants. Et il ne s'agit que d'hypothèses.

– Ça m'en fait deux de plus, conclut-il.

*

Il s'arrêta à la première cabine téléphonique qu'il aperçut et composa le numéro d'Haggerty à Maxwell Street. Il dut attendre et regarda les voitures filer dans Sheridan Road pendant qu'on partait à sa recherche, mais une ou deux minutes plus tard, il l'avait au bout du fil.

– Que se passe-t-il, Mike ?

– J'ai besoin de jeter un coup d'œil à vos rapports de surveillance sur Tommy Spain. Ceux dont vous m'avez parlé. Quand il est rentré du Mexique il y a deux ans.

Il y eut un blanc.

– Vous continuez de vous accrocher, dit enfin Haggerty.

– Tout juste. Et je suis à deux doigts de boucler le dossier.

Cette fois, le silence se prolongea.

– Ed ?

– Je suis toujours là. Vous avez le feu vert de votre chef ?

– Bien sûr. Pourquoi cette question ?

– J'ai reçu un avertissement à votre sujet.

– Vous vous foutez de moi ? De qui ?

– La hiérarchie. Inutile de vous en dire plus. Mais le message est le

suivant : l'affaire Kotowski est close, toute enquête ultérieure est irrégulière. On m'a dit de refuser toute nouvelle coopération avec vous.

– Comment sont-ils même au courant... Merde. Je vous ai mis dans mon rapport, non ?

– J'imagine. On m'a dit que vous déposiez des plaintes non fondées et que d'une façon générale vous emmerdiez tout le monde. En gros, vous pétez les plombs.

Ce fut à son tour de garder le silence.

– Ed... Vous croyez vraiment que je déraile ?

Si quelqu'un enregistrerait la conversation, il y aurait beaucoup de blancs sur la bande.

– Non, Mike, dit enfin Haggerty. Je ne sais pas si vous voyez juste dans cette affaire, mais personne n'a tout le temps raison. Je vais être franc : je vais être obligé d'y regarder de plus près avant de vous donner quoi que ce soit d'autre.

Dooley faillit lui raccrocher au nez. Le combiné avait déjà fait la moitié du chemin quand il se ravisa. Il souffla un bon coup, puis il dit :

– O.K., Ed. Je comprends. Vous me rappelez.

Et là, il raccrocha.

*

Il ne fut pas étonné quand McCone le convoqua dans son bureau : il l'attendait.

– Asseyez-vous, Mike, dit McCone en fouillant dans la paperasse d'un air débordé. (Il s'assit. McCone tripota ses papiers pendant quelques secondes de plus et se décida enfin à le regarder.) Je viens de parler à Donovan.

– Laissez-moi deviner, lui renvoya Dooley. Je pète les plombs, je dépose des plaintes non fondées et d'une façon générale j'emmerde tout le monde.

McCone fronça les sourcils.

– Il ne me l'a pas dit comme ça. Pas avec autant de mots.

– Qu'importe. Toujours est-il que l'affaire Kotowski est close et que

toute enquête ultérieure est irrégulière.

– À qui avez-vous parlé ? demanda McCone d'un air soupçonneux.

– Je n'ai pas eu besoin de parler à qui que ce soit. J'ai vu d'où soufflait le vent.

– Soit. Sachez bien que je vous ai soutenu.

– Merci.

– Sauf que c'est compliqué de rouvrir une enquête. Il faut un élément en béton.

– J'en avais un. On l'a fait disparaître.

– Les Scellés l'ont retrouvé.

– Ils ont échangé les médaillons. Quelqu'un y est allé et a falsifié la preuve.

McCone lui jeta un regard furibond. Visiblement partagé entre sa conscience professionnelle et son confort tout aussi professionnel. Dooley l'avait toujours respecté, et jugea que l'issue de sa lutte intérieure restait incertaine.

– Si vous pouvez le prouver, dit enfin McCone, déposez une nouvelle plainte. Je vous soutiendrai.

Dooley se leva.

– Je vais me pencher sur le problème. Mais je pense qu'ils ont soigneusement monté leur coup.

– Qu'allez-vous faire ?

Dooley réfléchit un moment. Pour une fois, il hésitait.

– Reposez-moi la question demain.

*

À la seconde où il entra dans la cuisine, il sut que quelque chose n'allait pas. D'habitude, quand il rentrait chez lui, la lumière au-dessus de l'évier était allumée. Là, c'était le plafonnier. Et la lumière du séjour éclairait le couloir. Il referma sans bruit la porte du garage derrière lui, l'oreille aux aguets. Au vu de sa profession en général, de son état d'esprit à ce moment précis et de tout ce qui lui était arrivé ces derniers temps, il n'allait pas poser l'hypothèse que quelqu'un avait oublié d'éteindre avant d'aller se coucher.

La maison était silencieuse. Il posa doucement sa serviette par terre et sortit son calibre 38 de l'étui. Le tenant le long de sa cuisse, il s'engagea lentement dans le couloir. La salle à manger était plongée dans l'obscurité. Il s'arrêta pour inspecter l'encadrement de la porte, mais ne vit rien de spécial. Il longea l'escalier et gagna le séjour.

Rose était assise dans le fauteuil à côté de la fenêtre. Elle avait les jambes croisées et son peignoir s'était ouvert, révélant la plus grande partie d'une cuisse blafarde et légèrement empâtée de cellulite. Elle regardait Dooley.

– Ne tire pas, dit-elle. Je suis innocente.

Il rangea son arme et fixa sa femme avec stupéfaction, tandis qu'elle se levait et s'approchait de lui. Bien qu'en peignoir et pantoufles, elle était lourdement maquillée : rouge à lèvres pétant, mascara, blush. Le grand jeu. Il l'avait déjà vue avec un soupçon de rouge à lèvres, mais jamais comme ça. Ça ne lui allait pas si mal, d'ailleurs. Mais ce n'était pas Rose. On aurait dit une inconnue. L'odeur la devança. Elle s'expliquait par la bouteille de Jameson et le verre vide trônant sur la table à côté de la lampe. Rose s'immobilisa à un mètre de lui et croisa les bras.

– Bienvenue à la maison, inspecteur ! lui lança-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ? Pas d'indics à interroger cette nuit ?

Nous y voilà, pensa-t-il.

– Tu es soûle, dit-il.

– Ouais. Et alors ? Pourquoi tu serais le seul à prendre du bon temps ?

Il s'était senti fatigué en franchissant la porte. Là, l'appréhension retombant, il fut sur le point de s'effondrer.

– Je monte ranger une chose ou deux. Je redescends et on parle. (Alors qu'il allait faire demi-tour, il s'arrêta.) Sers-moi un verre, tu veux ?

En haut, il rangea sa plaque et le calibre 38, puis il enleva sa veste. Il resta immobile un moment, se frottant le visage, puis il redescendit. Rose avait réintégré le fauteuil. Elle avait posé un verre sur la table basse devant le canapé, avec des glaçons. Assez plein pour l'assommer. Et elle s'était resservie. Un demi-verre de whisky, sans glaçons. Il se laissa tomber sur le canapé.

– Tu vas être malade, dit-il.

– Ça me regarde.

Il avala une gorgée. Il se sentait honteux. Et gêné.

– Rose..., dit-il.

– C'est moi. Ta femme. Tu t'en souviens ?

– Je suis désolé, Rose.

– Ça te plaît ? (Elle leva le menton comme un mannequin et fit un grand geste désinvolte, renversant un peu de whisky.) J'ai fait un effort pour toi.

– C'était inutile. Je t'aime comme tu es.

– Ça ne suffit pas, on dirait.

– Rose...

– J'ai aussi dépensé quatre-vingts dollars pour une robe aujourd'hui. Et ensuite, quand je suis rentrée à la maison et que je l'ai mise, je me suis vue dans le miroir et j'ai pleuré.

– Je suis désolé.

– Moi aussi. Je sais que je m'apitoie sur moi-même. Ça passera.

Elle porta le verre à ses lèvres.

– Bon Dieu !

Il se leva du canapé et traversa la pièce en deux enjambées. Lui arracha le verre des mains en renversant du whisky sur son peignoir. Puis il posa violemment le verre sur la table basse. Un peu plus de liquide en coula.

– Ça suffit ! dit-il.

Rose le gratifiait de son regard maussade. Sous le maquillage, c'était un peu comique, mais il ne se sentait pas d'humeur à rire.

– Michael, comment as-tu pu me faire ça ? dit-elle.

– Je ne sais pas.

– Me faire ça maintenant ?

Son regard avait changé. Maintenant, c'était la détresse qui l'habitait. Il s'assit sur le bord de la table basse, face à elle.

– Je ne sais pas, Rose. Je pense que c'est parce que je suis faible.

– Ne me mens pas, Michael Dooley ! Tu es l'homme le plus fort que je connaisse.

Que pouvait-il lui répondre en toute sincérité ? Je l'ai fait parce que j'étais en rogne contre toi. Parce que je m'apitoyais sur moi. Parce

qu'elle est une pure merveille.

– Je ne l'ai pas fait pour te blesser, dit-il. J'ai juste perdu la tête. La première fois en vingt-cinq ans, Rose. J'ai perdu la tête. C'est arrivé une fois. Juste une. Maintenant, c'est fini.

Il but, fit la grimace et posa son verre à côté du sien.

Il y eut un long silence, pendant lequel il regarda fixement le tapis.

– Elle est jolie ? demanda Rose.

C'est ta punition, songea-t-il. Accepte-la comme un homme.

– Oui.

– Quel âge a-t-elle ?

– Vingt-neuf ans.

– J'imagine que ça explique tout. Les hommes sont comme ça, n'est-ce pas ?

Il leva les yeux vers sa femme.

– Je ne sais pas. Je sais seulement ce que je suis. Elle est jolie et elle m'a fait du charme. Voilà tout.

Son regard triste, dépossédé, le tuait.

– Pour moi, c'est fini, hein ? Tu ne vas plus jamais me regarder, me désirer, n'est-ce pas ?

– Ce n'est pas vrai.

– J'ai un miroir, Michael. Je sais à quoi je ressemble maintenant.

– Rose... Arrête.

– Remarque, tu n'es plus vraiment Tyrone Power non plus.

– Je le sais.

– Sauf que toi, tu n'es pas obligé. On te demande juste d'avoir du pouvoir. Les jeunes femmes aiment le pouvoir, pas vrai ? Aucun homme encore jeune ne voudra plus coucher avec moi. Mais toi, le grand flic coriace, tu pourrais avoir toutes les femmes que tu veux. Je me trompe ?

– Je ne veux personne d'autre, Rose. Je veux juste faire la paix avec toi.

– Tant mieux pour toi, Michael Dooley. Je suis ravie que ta conscience te tourmente. Mais je ne pense pas que tu vas la laisser gâcher tes souvenirs, hein ?

Il était réduit au silence car il méritait le moindre mot qu'elle prononçait, il le savait. Comme il regardait sa femme, les larmes se déclenchèrent. Elles affluèrent, ruisselèrent sur ses joues, emportant avec elles des petites coulures de mascara. Et puis elle ferma fort les yeux, porta les mains à son visage, se tordit dans le fauteuil et ramena ses jambes vers elle. Elle sanglotait.

Deux en une même semaine... Il se leva lentement, avec lassitude. *Tu as merdé partout, mais tu es devenu rudement doué pour faire pleurer les femmes.*

Il débarrassa les verres et la bouteille et éteignit toutes les lumières tandis que les sanglots de Rose se calmaient, se faisaient plus rares. Il y avait des années qu'il ne l'avait pas portée, mais il n'allait pas la laisser là. Il passa ses bras sous sa nuque et ses genoux, peinant sous l'effort. Elle était lourde, mais elle ne se débattit pas, et il gagna l'escalier en chancelant juste un peu. Il dut souffler sur le palier, mais il y arriva. Il la laissa tomber sur le lit un peu plus rudement qu'il ne l'aurait souhaité. Mais il était vanné. Il se déshabilla et garda ses sous-vêtements, s'allongea à côté de sa femme, l'entoura de ses bras et attendit qu'elle s'endorme.

Il se sentait terriblement mal dans sa peau. Sa nuit fut un enfer.

Il plut pendant le week-end. Exactement comme il avait plu la plupart des week-ends du début de l'été, mais cette fois sans qu'on y voie de l'injustice. L'été tirait tout bonnement sa révérence. Le samedi matin venu, Dooley soigna la gueule de bois de sa femme, lui apportant son café et ses tartines grillées au lit, puis son cold-cream et des Kleenex pour qu'elle puisse se nettoyer le visage, s'asseyant auprès d'elle pendant qu'elle somnolait, lui tenant la main. Ils ne firent pas allusion à ce qu'ils s'étaient dit la nuit d'avant. Frank demanda si elle allait bien. Dooley lui répondit qu'elle passait par une période difficile avec Kevin outre-mer et tout. Il se demanda si le gamin avait entendu quelque chose, mais il n'en eut pas l'impression.

Il travailla tout le week-end. Le samedi, une émeute de Portoricains dans Division Street fit trois blessés parmi les forces de l'ordre. Il rata le déchaînement de violence, mais récupéra une rixe dans un bar de l'Uptown, où un Indien cuité poignarda un congénère qui eut le temps de saigner à mort par terre avant l'arrivée de l'ambulance. Le lendemain dimanche, Olson et lui partirent à la chasse aux témoins sous la pluie, personne ne souhaitant parler d'une fusillade survenue à 1 heure du matin devant vingt-trois spectateurs dans une salle de bal louée à Southport.

Les journaux ne lui remontèrent pas le moral. Trente mille personnels de la Navy allaient quitter le Vietnam, mais pas un mot des marines. U Thant déclarait qu'une solution était peut-être en vue, mais les B-52 bombardaient de nouveau le Nord. Dans le West Side un type avait tiré au calibre 32 sur des manifestants et atteint un jeune Noir à la tête, le gamin était dans un état critique. Le tireur était noir lui aussi. Allez comprendre.

Les Cubs comptaient trois jeux et demi de retard sur les Mets et Frank portait le deuil.

*

– Ils sont sacrément sérieux, dit Olson.

– Et comment ! Ils ne veulent pas qu'on rouvre le dossier.

Dooley s'escrimait sur son steak à la sauce brune. Il aurait dû se méfier, mais à cette heure de la soirée, même dans une cantine

correcte, le plat du jour attendait depuis un bon moment et avait perdu toute fraîcheur.

– Il leur suffit d'un flic pourri ayant accès aux Scellés. Et tu peux parier qu'il n'en manque pas.

– Que se passe-t-il si tu maintiens ta plainte ?

– Sans doute pas grand-chose. Simplement, elle n'ira nulle part. Et si je continue mon enquête, mes rapports non plus. L'inspecteur en chef a fait connaître sa décision. Il faudrait que j'arrive avec un autre élément comme le médaillon, et que je fasse un maximum de raffut pour que, s'ils essaient de l'enterrer une fois de plus, quelqu'un rameute l'opinion. Peut-être que je devrais alerter la presse ou quelque chose, je ne sais pas.

Olson le regarda manger pendant un moment.

– Tu n'arrêtes pas de dire « je ». Rappelle-toi que je suis là aussi.

– O.K. Nous devrions alerter la presse. Mais d'abord nous pointer avec un élément nouveau. Et je ne sais pas s'il en reste encore.

Ils se concentrèrent sur leur assiette. Dooley en avait assez d'y penser.

Olson leva les yeux.

– Reprécise-moi un truc. Pourquoi a-t-elle appelé le bar ?

Dooley haussa les épaules.

– J'ai deux versions. D'après Swallow, elle avait une bande enregistrée qu'elle avait volée à Spain et voulait vendre. D'après Gallo, elle avait connaissance d'une balance et voulait le dénoncer. L'une ou l'autre pourrait être exacte, voire les deux. Ou aucune.

Olson médita l'information en silence.

– Si nous savions si elle a donné le nom de la balance, nous aurions quelqu'un avec un mobile.

– Mais la torturer ? Juste pour être sûrs qu'elle la boucle ?

– Nous avons une trace de D'Andrea sur la scène de crime ce soir-là. Il aurait pu travailler Sally juste pour le plaisir. Tout en l'empêchant de parler.

– Ça se pourrait.

– On devrait peut-être faire de nouveau pression sur Gallo. Ou sur le barman. Les obliger à réagir. Je ne sais pas, mais ce coup de téléphone m'a toujours titillé.

Dooley but du café pour avaler sa bouchée.

– Moi aussi, dit-il, l'air mauvais.

*

Dooley se réveilla avant l'aurore, la chambre commençant tout juste à se deviner dans la lumière blafarde. Et brusquement, il sut. Ce sont des choses qui arrivent. L'esprit travaille pendant qu'on dort, et quand on tient la réponse, on se réveille. Il se demanda pourquoi il lui avait fallu si longtemps pour comprendre. « Ne formulez jamais d'hypothèses », leur avait-on enseigné à l'école de police judiciaire. Or là, il en avait posé une, énorme, qui lui avait fait faire fausse route pendant des semaines, voire des mois. Vingt ans de métier et toujours à montrer des signes de stupidité. Parfois, il s'étonnait lui-même.

Il se leva alors qu'il n'avait pas son content de sommeil, et ce n'était pas peu dire, s'habilla et descendit à la cuisine. Il fit du café et réfléchit à sa journée. Le travail de l'esprit le stupéfiait. Il lui avait expédié une réponse en pleine figure un jour de repos... Il avait promis à Rob de lui filer un coup de main et à Frank d'échanger des balles, mais il leur demanderait de ne pas lui en vouloir. Il éprouvait un sentiment d'urgence. Il remonta dans la chambre, prit sa cravate et sa veste, la plaque et le calibre 38. Rose bougea dans le lit et il se pencha pour l'embrasser.

– Quelle heure est-il ? marmonna-t-elle.

– Trop tôt pour te lever. J'ai quelqu'un à voir. Pour une enquête.

Il s'attarda un moment, sa main chaude dans la sienne, assis là et souffrant mille morts, culpabilité, amour, ressentiment, tout mélangé. Puis il descendit et se prépara. Il était 6 heures, Rob serait debout. Il l'appela et annula, invoquant le boulot. Rob avait l'habitude et lui souhaita bonne chance. Il laissa un mot sur la table de la cuisine : *Parti dans le Wisconsin. De retour dans l'après-midi. Frank, j'essaierai de rentrer à temps pour qu'on fasse des balles.*

Il consulta la carte qu'il gardait dans sa voiture et démarra. À Touhy, il prit la voie express vers le nord. L'exaltation légère qu'il éprouvait d'ordinaire en partant pour un long trajet était au rendez-vous, mais voilée ce jour-là par d'autres éléments. Comme il emmenait presque tous les ans la famille passer quelques jours dans le Wisconsin, il connaissait la route. Beaucoup de policiers de Chicago prenaient leur retraite dans cet État et lui-même y avait songé. Trouver une maison quelque part au bord du lac, peut-être investir

dans un petit bar...

Il mit les informations à la radio. Nixon disait que de nouveaux contingents de soldats s'apprêtaient à quitter le Vietnam. Il y croirait quand il le verrait... Un policier avait été victime d'un coup de feu alors qu'il répondait à un appel dans les HLM, le pronostic vital n'était pas engagé... Les Cubs avaient perdu à Montréal. Éliminés à quatre et demi. Anéantis, disparus, de l'histoire ancienne. Il éteignit.

Il traversa Milwaukee sans trop de difficulté et continua sur la 57, toujours vers le nord. Même si l'été durait officiellement jusqu'au 21, il avait l'impression d'être en automne. On ne relevait pas de changement dans les feuillages, mais le foin était entièrement coupé et on avait démonté les panneaux de signalisation au bord de la route. *Vente de pommes – Cueillette à la ferme...* Il aimait le paysage du Wisconsin. Exactement l'idée que tous les gars de la ville se faisaient de la campagne. Collines moutonnantes, granges rouges, fermes blanches. Il quitta l'autoroute à l'ouest de Sheboygan, vérifia sur la carte et continua sur des routes secondaires jusqu'à Elkhart Lake.

Il n'y avait jamais mis les pieds, mais l'endroit ne différait guère de beaucoup de petites villes de vacances du Wisconsin. Des cottages et quelques hôtels regroupés autour d'un lac, le centre-ville s'étirant le long de la rue principale avec deux bars, une petite épicerie, des magasins d'antiquités et une église ou deux. Il s'était demandé comment trouver ce qu'il cherchait, mais ce ne fut pas compliqué : il n'eut qu'à suivre les panneaux indiquant *Chez Radke*. La route serpentait à travers les bois, laissant entrevoir le scintillement de l'eau en contrebas et de jolies maisons cachées dans les arbres. Il s'arrêta sur un parking gravillonné devant l'hôtel.

C'était une grande construction délabrée à charpente de bois et peinte dans un vert terne, ceinte d'une véranda au niveau du sol et surchargée de crêtes, tourelles et rangées de fenêtres à persiennes. La bâtisse exigeait sûrement un entretien considérable, mais s'ils faisaient le plein en été, ils pouvaient probablement passer la morte saison d'hiver sans soucis de trésorerie. Un écriteau sur le toit de la véranda affichait *Chez Radke. Depuis 1927*.

Il ne bougea pas tout de suite, réfléchissant à son angle d'attaque. Puis il sortit de la voiture, mais au lieu de monter les marches qui conduisaient à la véranda, il partit à droite vers l'angle du bâtiment, les mains dans les poches tel un quidam étudiant la propriété. Derrière l'hôtel, un espace dégagé offrait des équipements de jeu détériorés et quelques tables de pique-nique, puis le terrain descendait en pente à travers les arbres jusqu'à une plage. Un débarcadère s'avancait dans l'eau, mais rien n'y était attaché. Il n'y avait personne en vue. Labour

Day n'était plus qu'un souvenir et tout le monde avait retrouvé le chemin de l'école ou du travail. Un sentiment de mélancolie l'envahit. Fini le bon temps, bientôt l'hiver.

Il découvrit Radke près d'une resserre à outils dans la partie réservée aux dépendances de la propriété, à une centaine de mètres de l'hôtel de l'autre côté des arbres, où se regroupaient un garage et deux remises cachés à la vue derrière un alignement de taillis. Radke, à genoux à côté d'une petite tondeuse John Deere, trifouillait le moteur avec une clé anglaise. Il détourna les yeux en entendant les pas de Dooley, reporta son attention sur le moteur, redressa de nouveau la tête d'un coup sec et se figea.

– Bonjour, dit Dooley.

Radke se releva, visiblement affligé de problèmes d'articulations, essuyant ses mains tachées de graisse sur sa combinaison de travail.

– 'jour. (Il avait plus mauvaise mine que dans le souvenir qu'en gardait Dooley et son long visage chevalin affichait une certaine tension.) Vous désirez ?

– Qu'est-ce qui cloche dans ce truc ? demanda Dooley avec un signe de tête vers la tondeuse.

Il gardait les mains dans les poches. Le citadin en costume cravate copinant avec les gens du coin. Une colère froide lui nouait l'estomac, mais il plaqua un sourire sur ses lèvres. L'impression d'être un chat, une souris entre les griffes.

– Une belle saloperie, voilà ce qui cloche ! lâcha Radke en maugréant. (Il jeta la clé par terre.) Qu'est-ce que vous voulez ?

Le visage qu'il tourna vers Dooley montrait qu'il savait exactement ce qui l'amenait.

Dooley maintint le sourire pendant un moment, affable et détendu, se positionnant pour l'uppercut.

– Que vous me parliez de deux coups de téléphone que vous avez passés les 30 et 31 mai derniers.

Il laissa son sourire s'effacer en douceur.

Radke sortit un chiffon d'une poche de sa combinaison et s'occupa de ses doigts en silence pendant quelques secondes.

– Ça remonte à loin, dit-il, mais sans conviction excessive. Comment voulez-vous que je me rappelle ?

Dooley partait d'une hypothèse, mais il la savait sacrément bonne. La seule possible.

– Vous avez appelé un bar, *Chez Angelo*, à Melrose Park, Illinois. J’ignore à qui vous avez parlé, mais je peux imaginer de quoi.

Il entendait les appels des oiseaux dans les arbres, le bruit ténu d’un bateau à moteur au loin. Il se préparait à matraquer Radke, à démonter son bluff, à le laminer. Mais Radke cala soudain. Il se tourna, chancela un peu et s’affala sur le siège de la tondeuse, capitulant, une main sur le volant.

– Je ne savais pas qu’ils allaient la tuer, dit-il.

Dooley dut inspirer fort en l’entendant. Puis il relâcha son souffle.

– Vous pensiez quoi ? Qu’ils allaient lui donner une récompense ?

Radke le regarda. Il y avait de la souffrance dans ses yeux.

– J’ai cru qu’ils allaient la gifler un peu, lui reprendre ce qu’elle avait piqué. C’était une femme. Mais pas qu’ils la tueraient.

– Ils tueraient le putain de pape s’il leur cachait quelque chose ! (Il vit Radke hocher plusieurs fois la tête et lever les yeux vers lui, sonné.) Qu’est-ce qu’elle vous avait fait ? Elle vous avait giflé ?

Radke lui adressa un regard de méchanceté pure, mais Dooley savait d’où elle venait. De la honte. Radke baissa de nouveau la tête.

– Elle s’est foutue de moi. D’abord copine comme pas deux, tortillant du cul dans son petit short. Et quand j’essaie de tâter la marchandise pour laquelle elle faisait de la réclame, madame se met à... monter sur ses grands chevaux. Vous savez bien.

– Je peux imaginer, dit-il. (Il rassembla tout le mépris dont il était capable.) Vous avez touché combien pour elle ?

Cette fois, Radke ne le regarda pas.

– Pas assez, dit-il d’une voix étranglée.

– Ça ne l’est jamais, hein ? (Arracher Radke à son siège, brandir la clé anglaise, lui briser le nez deux fois plutôt qu’une...) Vous l’avez volée aussi, n’est-ce pas ? Après sa mort. Vous avez fouillé dans ses affaires. (Encore une hypothèse, mais il la savait bonne elle aussi.) Ça vous a rapporté combien ?

– Deux mille, lâcha Radke à l’attention du sol, à peine assez fort pour qu’il entende. Je me suis dit qu’elle n’en aurait plus besoin.

– C’est sûr. Il en reste ?

Radke fit signe que non.

– J’ai déjà tout dépensé.

– J’espère au moins que vous en avez profité.

Radke leva vers lui de gros yeux suppliants.

– Vous l’avez déjà dit à Vickie ?

Seigneur...

– Ce n’est pas votre plus gros souci, lui renvoya-t-il. Croyez-le ou pas. Votre plus gros souci est que vous êtes complice de meurtre.

Maintenant Radke levait les mains, l’implorait.

– Je jure devant Dieu que je ne savais pas qu’ils allaient la tuer.

– Ça ne change rien. Votre seule chance, c’est de passer un marché et ça signifie que vous me racontez tout. Dans les moindres détails.

Dooley l’avait gaffé, harponné, hissé à bord.

– Qu’est-ce que vous voulez savoir ?

– Comment saviez-vous qui appeler ?

Le regard de Radke se perdit dans les arbres.

– Je connaissais Ronnie Gallo à cause de mon père. L’endroit était très couru dans le milieu de Chicago. Autrefois, tous les grands hôtels avaient des salles de jeu. Si vous plongez au fond du lac, vous trouverez toutes les machines à sou qu’ils y ont balancées quand ils ont fermé. Mon vieux et celui de Ronnie sont devenus amis. Et quand j’étais petit, Ronnie passait les étés ici, et on traînait ensemble. Et on est restés en contact. J’avais son numéro, au bar. Je l’ai appelé et j’ai demandé à lui parler.

De tous les endroits à sa disposition dans le pays, il avait fallu qu’elle choisisse celui-là...

– Et qu’est-ce que vous lui avez dit ?

– La première fois que j’ai appelé, il n’était pas là, mais j’ai laissé un message. Je lui ai dit que si quelqu’un était intéressé, je pouvais dire où se trouvait Sally Kotowski. Mais que ça ne serait pas gratuit. J’ai dit que je rappellerais le lendemain.

Dooley attendit deux secondes.

– Et vous l’avez fait.

– Oui. Et Ronnie était là, et il a dit qu’il avait eu le message et qu’il y avait des gens que ça intéressait vraiment et qui étaient prêts à payer. Il a aussi dit qu’ils me rappelleraient si je leur donnais un numéro où on pouvait parler affaires. Je lui ai indiqué le numéro du *Legion Hall* et une heure où le faire.

Dooley en avait sa dose des pauses et des hochements de tête.

– Au fait !

Radke cessa de regarder Dooley pour un oui ou pour un non et lui cracha le reste dans un marmonnement, les yeux au sol.

– Je leur ai dit d'aller en voiture jusqu'à Sheboygan et de m'appeler avec un numéro où je pourrais les joindre. Ils ont téléphoné le surlendemain, ils étaient dans un motel. Et puis, quand elle est sortie la nuit suivante, je les ai appelés et je leur ai dit de venir et de me retrouver en bas de la route, que c'était O.K. Je suis sorti sans me faire voir, je les ai retrouvés et je leur ai montré où l'attendre sur le chemin, quand elle rentrerait du bar. Ils m'ont filé cent dollars.

Dooley faillit vomir.

– Cent dollars, répéta-t-il.

– Ne commencez pas. Je sais que j'ai fait un truc moche.

– Ne vous inquiétez pas. Je laisse ça au procureur.

– Je suppose que je l'ai mérité.

Dooley ouvrit la bouche pour lui dire qu'il méritait surtout une balle dans la tête, mais il se ravisa. Il devait prendre une décision. Il travaillait en indépendant, hors de sa juridiction. Mais il venait de recueillir un aveu qui réduisait à néant la version enregistrée des faits. Pas question de le laisser tomber à l'eau.

– Vous allez devoir m'accompagner pour une déposition, dit-il.

Il avait besoin de localiser le shérif ou le poste de la police d'État le plus proche. Il lui fallait des témoins, une sténo et tout le tremblement.

Radke leva les yeux et Dooley fit en sorte que rien dans son expression ne lui donne un semblant d'espoir.

– O.K., dit doucement Radke. (Il se redressa.) Laissez-moi me nettoyer un peu.

Dooley le suivit vers l'hôtel.

– Votre femme est là ? demanda-t-il.

– Quelque part dans le coin. Laissez-moi lui parler, d'accord ?

– Pas de problème.

– Qu'est-ce que je lui dis ? Que vous m'emmenez en taule ?

– Dites-lui que vous vous absentez pour quelques heures.

Dooley ne savait pas trop ce qui allait suivre. Ils passèrent dans la véranda. Arrivé à la porte, Radke se retourna.

– Vous avez besoin de m’accompagner ?

Dooley hésita. Pas très sûr de vouloir regarder le mariage de Radke partir en fumée. Mais il y a des règles.

– J’en ai peur, dit-il.

Radke haussa les épaules et ouvrit la porte moustiquaire. À l’intérieur, la maison était fraîche et peu éclairée. Ils traversèrent un grand hall vide, lambrissé de frisette de pin et avec une cheminée à une extrémité, et se dirigèrent vers un comptoir devant des rangées de casiers.

– Elle doit être au fond, dans le bureau, dit Radke.

Il leva un panneau rabattant au bout du comptoir et franchit une porte. Il se déplaçait avec lenteur. Dooley se posta près du comptoir, juste assez près pour entendre ce qui allait être dit. Mains dans les poches, il étudia le hall. Vraiment dommage... Un endroit sympathique dans lequel on aurait volontiers passé une semaine en famille.

Une porte au fond de la salle s’ouvrit, livrant passage à Victoria Radke. Elle pila net en apercevant Dooley et ils se dévisagèrent un court instant. Dans le bureau derrière lui, il entendit un bruit léger. Un tiroir ? Il réagit au quart de tour. Il plongea sous le panneau rabattant au bout du comptoir et arriva à la porte ouverte du bureau juste à temps pour voir Radke porter le revolver à sa tempe. Radke posa sur lui ses grands yeux mélancoliques et Dooley inspira, mais son cri se perdit dans la puissante détonation qui troua la tête de Radke. La lumière quitta ses yeux et il bascula de la chaise.

– Espèce de salaud ! hurla Dooley.

Il resta sous le choc pendant deux secondes, puis il saisit le bouton de la porte parce qu’il entendait les pas qui s’approchaient rapidement sur le parquet ciré : il ne voulait pas que Victoria Radke voie dans quelle abjection son mari avait laissé son bureau.

– Je sais que j’ai merdé. On ne pouvait pas faire pire. J’aurais dû voir les signes. Mais je n’ai rien vu.

Dooley avait refusé de s’asseoir et s’appuyait au bureau de McCone. Jamais il n’avait été si pressé de sa vie. Il avait enfreint toutes les règles de la circulation possibles en rentrant du Wisconsin après s’être enfin extirpé de plusieurs heures d’explications au bureau du shérif du comté de Sheboygan et dans les services de la police d’État du Wisconsin. Il était presque 22 heures et il tirait sur sa laisse.

McCone leva les mains en un geste d’impuissance.

– Je ne vois pas ce que vous pouvez faire. Radke mort, vous n’avez plus rien.

– Je sais. La question est donc : que puis-je sauver ? Il ne reste qu’une possibilité. Coincer vite Gallo en espérant lui soutirer un aveu avant qu’il apprenne la mort de Radke. C’est une affaire d’heures, voire de minutes. La radio pourrait en être informée d’un moment à l’autre. Si c’est dans les journaux demain, nous sommes cuits. Ce sera forcément dans ceux de Milwaukee. Et comme j’étais présent, ça risque de filtrer jusqu’ici.

– Personne ne peut confirmer ce qu’il vous a dit ? L’épouse ?

– Il ne lui en a jamais soufflé un mot ! C’est pour ça qu’il s’est tué. Parce qu’il avait trop honte. Et puis elle est bonne pour la camisole de force maintenant. Je crains qu’il n’y ait que moi.

McCone le regardait sans bienveillance. Inutile de compter sur lui désormais...

– Mike, dit McCone. Jurez-moi que vous n’avez pas enfreint la loi.

Dooley en resta bouche bée.

– Seigneur, McCone ! Je croyais que vous me connaissiez mieux que ça.

– Je pose la question parce que j’ai vu des inspecteurs laisser une enquête se transformer en croisade et prendre des initiatives malavisées.

– Donnez-moi une chance avec Gallo. Si je réussis à le casser, tout se débloquera. Surveillez-moi si ça vous chante. Mais nous n’avons pas une minute à perdre.

McCone continuait à le fixer d'un air furieux. Puis il dit :

– D'accord. Coincez-le. Je ne peux vous être d'aucune aide. Tout le monde est en patrouille. Vous savez où le trouver ?

Dooley gagnait déjà la porte.

– Je sais où chercher.

*

Dooley devait se fier à ses intuitions, et il savait que la première avait intérêt à être bonne. Si l'on apprenait que la police le recherchait, Gallo deviendrait instantanément introuvable. Probable qu'à cette heure-là, il abattait sa journée de travail et ne musardait pas au club social de Grand Avenue. Dooley tabla sur le bar de Melrose Park. Il prit trente secondes pour appeler chez lui et dire à Rose de ne pas se faire de souci, qu'il travaillait, puis il sauta dans sa voiture et partit.

Sauf qu'à Melrose Park, il avait autant de pouvoir qu'un gamin avec une plaque en fer-blanc donnée en bonus dans une boîte de Cracker Jacks. Normalement, il aurait dû demander l'aide des policiers de Melrose Park, mais il se méfiait de ce service. Avec tous les truands qui vivaient dans leur juridiction, il avait le sentiment, justifié ou non, que tous palpaient. Il pouvait s'adresser à la police du shérif, leur demander de pincer Gallo et de le lui remettre ensuite, mais ça prendrait toute la nuit. Ils voudraient un mandat et ce n'était pas le moment de perdre son temps avec des juges. Le mieux était de localiser Gallo quelque part en ville, mais autant rêver. S'il le trouvait au bar, il allait devoir inventer quelque chose.

Vingt-trois heures approchaient quand il entra *Chez Angelo*. L'endroit n'était qu'à moitié plein. Molinari officiait derrière le bar et il ne perdit pas de temps. En quelques pas il fut au comptoir, se pencha et fit un signe du doigt au vieux.

– Putain, vous voulez quoi maintenant ? lâcha Molinari.

– Où est Gallo ?

– Et comment voulez-vous que je le sache ?

– Vous avez une urgence. Comment contactez-vous votre propriétaire ?

– Quoi, comme urgence ?

– Une perquisition.

Molinari parut un peu sceptique, mais pas longtemps. L'expression du visage de Dooley glissa juste ce qu'il fallait de doute dans son esprit.

– Je vais voir si je le trouve, dit-il.

Il sortit de derrière le comptoir et se dirigea vers un couloir au fond. Dooley l'observa deux secondes, puis il le suivit. Il n'allait pas se faire avoir pour la deuxième fois de la journée. Beaucoup de regards hostiles le fixaient, mais il s'en moquait.

– Attendez au bar, lui lança Molinari par-dessus son épaule.

– Il est derrière, non ?

– J'ai dit : attendez au bar.

Molinari tenta de l'arrêter, mais Dooley le bouscula et s'engagea dans le couloir. Les deux premières portes étaient celles des toilettes. Il ouvrit la troisième sans frapper.

Gallo leva les yeux de son bureau, furieux. Dooley l'avait surpris en plein comptage, là, à se lécher le pouce, une liasse de billets dans la main gauche et une bonne dizaine d'autres paquets sur le bureau, maintenus par des élastiques.

– C'est quoi, ce bordel ? demanda-t-il.

Un acolyte était assis en face de lui, un vieux nervi à la peau tannée. Veston noir et là, sa main glissa à l'intérieur tandis qu'il pivotait sur son siège.

Dooley se savait en terrain glissant quelle que soit la façon de l'aborder, légalement ou non, mais parfois, la meilleure solution consiste à sprinter.

– Vous êtes en état d'arrestation, dit-il.

Il sortit sa plaque et la montra à l'acolyte, dont la main s'immobilisa.

– Pour quel motif ? beugla Gallo.

– Vous êtes recherché pour répondre à des questions sur le meurtre de Sally Kotowski. Vous me suivez sans faire d'histoires, sauf si vous voulez que ça devienne déplaisant.

– J'ai essayé de le retenir, Ronnie ! lança Molinari dans son dos.

Dooley n'ignorait pas qu'il allait au-devant de sérieux ennuis si quelqu'un jugeait bon de résister, mais il s'en moquait. Il carburait à l'adrénaline et à l'indignation.

– Vous n’avez pas le droit de m’arrêter ici, dit Gallo.

– Ah non ? Je suis témoin, à ce moment précis, des agissements d’une entreprise illicite. Je suis habilité à invoquer la juridiction extraterritoriale au vu de la législation sur les jeux d’argent.

C’était de la pure foutaise, mais Gallo ne devait pas être très versé en droit. Plus inquiétant était de savoir dans quelle mesure le vieux cogneur allait se prendre au sérieux dans son rôle de garde de Wells Fargo. Il avait toujours la main à l’intérieur de sa veste. Dooley le regarda dans les yeux.

– Tu vas faire quoi ? Abattre un policier ? Je me contrefous de l’argent. Mets tes mains où je peux les voir.

La main sortit de la veste. Gallo dévisagea Dooley un moment.

– Vous êtes complètement maboul, dit-il.

– Comme vous dites, lui renvoya Dooley. Ce ne serait pas une bonne idée de me contrarier. Maintenant, remuez-vous.

*

Dans la salle d’interrogatoire, Gallo étudiait un ongle de pouce avec la mine d’un type qui a lu tous les magazines de la salle d’attente de son dentiste. Quand McCone entra, Dooley ferma la porte derrière lui et s’assit en face de Gallo. McCone passa derrière Gallo et s’appuya contre le mur.

– O.K., dit Dooley. Vous savez pourquoi vous êtes là ?

– Aucune idée.

Gallo leva les yeux de son pouce, mais ne parut pas autrement inquiet.

– Vous êtes là parce que je n’ai pas aimé les réponses que vous m’avez faites la dernière fois que je vous ai interrogé, et je vais vous offrir une chance de me donner les bonnes.

– Comment ça ? J’ai raté l’examen ?

– Tout juste. Et le sujet était : comment éviter la prison.

– D’accord. Vous m’accusez de quoi ?

– De rien. Jusqu’à maintenant. Recommencez à me mentir, et nous essaierons entrave à la justice et complicité de meurtre. Pour commencer. Histoire de voir ce que ça donne.

Gallo ricana. Un petit bruit de mépris.

– Putain, vous hallucinez !

– Le 31 mai, vous avez reçu un appel téléphonique d’Elkhart Lake, dans le Wisconsin. À qui avez-vous parlé ?

Gallo leva les yeux au ciel.

– On ne va pas remettre ça ! Je vous l’ai déjà dit. J’ai parlé à cette pute, cette Sally qui s’est fait tuer plus tard. Putain, je vous ai tout dit là-dessus !

– Vous êtes prêt à jurer que vous avez parlé à Sally Kotowski au téléphone le 31 mai de cette année ?

– Le jour, je ne sais pas. C’était votre idée. Mais je lui ai parlé, c’est sûr.

Dooley ne vit pas l’intérêt de continuer à tourner autour du pot.

– Connaissez-vous un dénommé Robert Radke, résidant à Elkhart Lake dans le Wisconsin ?

Dooley adorait cet instant. Quand leurs yeux s’accrochaient aux siens et qu’il voyait qu’ils savaient qu’il les tenait. Gallo avait des petits yeux de fouine qui ne livraient pas grand-chose. Mais là, il lui fut impossible de cacher son brusque regain d’attention. Il se cala contre son dossier, s’autorisant une ombre de sourire.

– Souhaitez-vous que je vous repose la question ? demanda Dooley après quelques secondes.

Le regard de Gallo s’était vidé de toute expression. Il s’intéressa de nouveau à son ongle de pouce, le tripota du bout d’un doigt calleux.

– Je ne dirai plus un mot, lâcha-t-il. Pas sans la présence de mon avocat.

– Vous voulez un avocat ? C’est bien ça ? Nous en sommes déjà à ce stade ? Vous n’avez pas encore entendu ce que Radke nous a dit.

Gallo lui jeta un coup d’œil excédé.

– Je veux mon avocat.

– Parfait. Mais si vous le faites venir, nous n’aurons plus aucune possibilité de mettre sur pied un accord. S’il vient, qu’est-ce qu’il va vous dire ? De la boucler. Si vous la bouclez, nous ne pouvons rien faire. Nous appelons le procureur et ils étudient le catalogue complet de chefs d’accusation dont vous aurez à répondre. Ronnie, vous avez aidé à tuer la fille. Vous êtes bon pour une sérieuse peine d’emprisonnement. Si vous me parlez, peut-être qu’on n’en arrivera

pas à ce stade.

Gallo passait un sale quart d'heure. Même les truands sont des êtres humains. Mais Gallo était un pro, et il connaissait la musique.

– Je veux mon putain d'avocat, dit-il.

*

– Nous avons perdu, dit Dooley. (McCone et lui s'étaient réfugiés dans le bureau de McCone.) Il m'a pris au mot.

– Vous renoncez plutôt facilement, non ?

– S'il fait venir un avocat, ça se passera exactement comme je vous l'ai dit. Il la bouclera. Et avant que j'aie pu tirer quelque chose de lui, l'avocat en question aura été informé de la mort de Radke. C'est cuit. (Il avait envie de balancer un truc, d'enfoncer son poing dans le mur. Il avait parié qu'il réussirait à faire parler Gallo et il avait perdu.) J'ai tout misé sur ce coup. Je suis à sec.

McCone se gratta la nuque, se massa les yeux. Officiellement, il avait fini sa journée. Le sergent de la première permanence avait pris la relève. Visiblement, le chef regrettait de ne pas avoir eu le temps de s'éclipser avant l'arrivée de Gallo.

– Plus vite vous convoquez l'avocat, dit-il, meilleur c'est pour vous. Vous le faites venir ici, vous exposez ce que Radke vous a dit, vous voyez si vous pouvez l'amener à un arrangement avant le matin. Tant qu'il ignore que Radke est mort, vous avez une chance.

– O.K. (Dooley regagna la salle d'interrogatoire. Gallo avait les yeux clos, la tête reposant sur son poing.) Qui est votre avocat ? demanda-t-il.

Gallo ouvrit les yeux.

– Jerry Rodkin.

– Ben tiens ! dit Dooley.

*

Dooley ignorait comment on pouvait avoir l'air aussi frais que Jerome Rodkin à 2 heures du matin. Il semblait sortir d'un salon de coiffure pour hommes après être passé chez son tailleur.

– Pourquoi mon client est-il ici ? demanda-t-il, tirant d'un coup sec ses poignets de chemise et fronçant légèrement les sourcils, comme déconcerté par un léger retard dans le service de table.

– Parce qu'un type du Wisconsin a fini par se lever et dire la vérité. (Dooley avait apporté un autre siège pour Rodkin et tous trois s'étaient assis à la table telles des femmes au foyer dans la cuisine.) Votre client a été impliqué dans le meurtre de Sally Kotowski.

– Qui est le type du Wisconsin ?

– Robert Radke.

Impossible de taire le nom. Il ne pouvait qu'espérer pouvoir enfoncer Gallo avant que son avocat ne découvre que Radke appartenait au passé.

– Quelles sont ses allégations ?

– Il a parlé à votre client des allées et venues d'une femme qui a ensuite été enlevée et tuée. Il l'a vendue et votre client a transmis le message. (Il se tourna vers Gallo.) Il a tout raconté, Ronnie. Qu'il vous avait connu enfant, tout. Qu'il vous a appelé et vous a vendu Sally Kotowski pour cent dollars. On a là tous les éléments pour établir la complicité. Dans quelle mesure ça s'aggrave dépend de ce que vous êtes prêt à dire à la barre des témoins. Vous me désignez les tueurs, je me bats pour vous avec le procureur général.

Gallo regarda Rodkin, mais la conclusion ne faisait aucun doute. Rodkin hocha très brièvement la tête. Gallo haussa les épaules et garda le silence.

– Radke est-il ici ? demanda l'avocat, comme par simple curiosité.

– Il est dans le Wisconsin, en garde sécurisée au bureau du shérif du comté de Sheboygan.

– Je suppose que vous avez pris sa déposition.

– Évidemment.

– Puis-je la voir ?

Dooley sut que c'était le commencement de la fin.

– On s'occupe de le redactylographier.

– Quand pourrai-je la voir ?

– Dès qu'elle sera prête.

Rodkin lui adressa un regard dénué d'expression.

– J'aimerais l'étudier avant même que nous commencions à

examiner ces allégations.

– Libre à vous.

Dooley se leva et quitta la pièce. Il savait que c'était fini.

*

Une nouvelle aube se levait lorsqu'il rentra chez lui. Il avait aligné vingt-quatre heures d'affilée sur son jour de repos et ne toucherait pas un centime parce qu'il avait agi de sa propre autorité. Sans illusions, il avait lancé la procédure d'arrestation et d'inculpation de Gallo, lequel était aussitôt reparti après le versement d'une caution. Rodkin en avait sorti le montant d'une liasse de billets qu'il avait dans sa poche. Rien n'était aux chefs d'accusation, hormis la parole de Dooley, et ils seraient instantanément rejetés quand ils arriveraient devant le jury d'accusation.

Dooley rentra la voiture dans le garage, mais au lieu de passer directement dans la cuisine, il sortit dans son allée et regarda le ciel qui s'éclaircissait à l'est. Il avait dépassé le stade de l'épuisement et se sentait comme pris de vertige. Ne parvenant pas à croire qu'il n'avait pas dormi depuis qu'il avait pris la route pour le Wisconsin. Un mois semblait s'être écoulé. Il avait vu un homme se faire exploser la cervelle. C'était la veille, mais il avait l'impression qu'il s'agissait d'une seule et même journée.

Il était vidé. Il en avait fini avec l'affaire Kotowski. Elle était close et les salauds avaient de nouveau gagné. Il avait tenté sa chance mais il avait foiré, et il était temps de passer la main. Qu'ils aillent tous se faire foutre ! Il revint dans le garage, ferma la porte et gagna la maison. Rose se réveilla quand il entra dans la chambre et se contenta de le regarder ranger sa plaque et son arme. Il savait quelles questions elle se posait. Il avait bousillé son enquête, son mariage, tout. Il se coucha, l'embrassa et sombra dans l'inconscience.

Il se réveilla en plein jour. Sa montre indiquait presque 14 heures. La maison était silencieuse et il resta allongé à écouter le vrombissement occasionnel d'une voiture dehors et pas grand-chose d'autre. Il ne voulait pas se lever. Il était de nouveau de repos ce jour-là, mais il n'avait envie de rien. Juste qu'on lui foute la paix un moment. Un ou deux ans peut-être. Il entendit qu'on sonnait à la porte.

Il guetta les pas de Rose, mais rien ne vint. À la place, il y eut un bruit de pas dehors. Quelqu'un repartait et s'éloignait dans l'allée. Il se

leva et s'approcha de la fenêtre. Écarta les rideaux à temps pour voir une voiture déboîter du trottoir devant sa maison. Un véhicule qu'il ne reconnut pas. Il réfléchit un moment, puis il enfila son peignoir et descendit. Gagna la porte d'entrée et l'ouvrit. Et, naturellement, il y avait une enveloppe kraft glissée à l'intérieur de la porte moustiquaire. Il la ramassa et referma la porte.

Son nom figurait sur l'enveloppe, et en haut à gauche était imprimé *Police de la Ville de Chicago*. Il l'ouvrit et tira une mince liasse de papiers, juste assez pour voir les mots *Brigade de répression du banditisme*.

Haggerty. Il hocha la tête. Il remonta et rangea l'enveloppe sous clé dans le tiroir qui renfermait sa plaque et son arme. Il n'était là pour personne. C'était fini, point barre.

Il s'habilla et redescendit. Dans la cuisine, il se fit du café et jeta un coup d'œil au journal. Nixon avait dit qu'il était temps de mettre fin à la guerre et que 35 000 soldats rentraient. Grouille-toi...

Il avala une tartine et partit allumer la télévision, chose qu'il ne faisait jamais. Les Cubs s'agitaient sur la Neuf. Ils jouaient de nouveau à domicile contre les Phillis, et la caméra cadrait surtout des gradins vides. Sur le terrain, le cœur n'y était pas. Comme rien ne l'inspirait, il s'assit pour regarder, et il n'avait toujours pas bougé quand Frank rentra du lycée.

Frank s'arrêta dans l'embrasure de la porte, fixant l'écran d'un air morose.

– Pourquoi regardes-tu ces nullités ? lança-t-il.

– Excellente question. Parce qu'ils sont plus intéressants que le papier du mur, j'imagine. Mais pas de beaucoup.

– Je les hais.

– Quel revirement, dis-moi !

Frank lâcha ses livres sur la table basse et s'affala à côté de lui, sur le canapé.

– Comment ont-ils pu foirer à ce point-là ?

– C'est un jeu exigeant. Il oblige à l'humilité. Et il arrive qu'on se fasse battre, c'est tout.

– Ils ont été en tête du classement toute l'année ! Depuis l'ouverture ! Jusqu'à il y a une semaine !

– Ils ont trop forcé.

– Ils se sont ramassés, oui ! Voilà ce qui s'est passé ! Ils ont craqué.

Dooley fut bien obligé de rire un peu.

– Hé ! dit-il. On s'est bien amusés le temps que ça a duré.

Ils restèrent silencieux un moment, attentifs au jeu. Jenkins lançait, cherchant un vingtième point qui n'aurait strictement aucune importance maintenant. Dooley se sentait d'humeur bizarre. Ça ne lui arrivait pas souvent d'être assis à ne rien faire. Il s'aperçut que pour la première fois depuis longtemps, il était heureux que son garçon soit là, avec lui. Il lui jeta un regard et vit avec ahurissement un reflet humide au coin de son œil. Frank se hâta de l'essuyer et afficha un rictus de mépris.

Dooley était sidéré.

– Frank, c'est juste un jeu. Personne n'est mort.

– Je croyais qu'ils réussiraient. C'était leur année.

Il s'efforçait de contrôler sa voix.

– Je le croyais moi aussi. On s'en remettra.

Frank ne dit rien, fixant la télévision d'un air furieux.

Et brusquement, Dooley l'envia. Un coup au cœur si violent qu'il en eut presque le souffle coupé. Il était incapable de se rappeler un moment de sa propre existence où perdre un match de base-ball était le pire événement susceptible de se produire. Et maintenant il ne voulait qu'une chose : protéger son garçon de tout ce qui l'attendait et qui serait infiniment plus insupportable que de voir un club se faire descendre en flammes. Il tendit le bras et lui posa la main sur l'épaule.

– Qu'ils aillent au diable ! Si on allait faire des balles ? Briser quelques carreaux, peut-être ?

Frank ne dit rien, ne bougea pas, et Dooley crut qu'il allait se faire rembarquer.

– O.K., dit Frank. Mais si tu casses une vitre, c'est ton problème. Moi, je me tire.

*

Au retour, Rose préparait le dîner. Dooley ne lui avait pas parlé depuis avant son expédition. Quand il l'embrassa sur la joue, elle lui lança un regard interrogateur.

– Alors, comment va le Wisconsin ? demanda-t-elle un peu timidement, comme si elle n'avait pas vraiment envie de le savoir.

– Un témoin. Mais il s'avère qu'il est mort. Beaucoup de temps perdu. Pareil pour hier soir. Il arrive que les caïds s'absentent.

Voyant qu'il s'en tiendrait là dans ses explications, elle revint à ses légumes. Il partit prendre une douche.

Le téléphone sonnait lorsqu'il redescendait. Il décrocha dans l'entrée.

– Mike ? dit une voix d'homme.

– Lui-même.

– Grady à l'appareil. Vous m'avez appelé au sujet de la Corvette ?

La voix était un peu haut perchée, mais râpeuse.

Dooley se figea. Il dut faire un effort pour savoir à qui il parlait.

– Oui. Johnny Puig m'a donné votre nom.

– Parfait. Donc, vous voulez me parler ?

Il dut réfléchir. Une foule de choses lui traversa l'esprit. Il avait envie de dire au type que c'était fini et qu'il n'était plus sur l'affaire. Qu'il avait fait une croix dessus. Qu'il se foutait royalement de ce que l'autre avait à dire. Il soupesa la chose, puis il dit :

– En effet. Mais je choisis l'endroit.

L'AL's TAP était un petit immeuble carré situé dans Central Street, à deux rues au sud de Lawrence Avenue. Le genre d'établissement à passer inaperçu pour qui roulait à plus de cinquante à l'heure. Le beau-frère de Dooley, Ted, l'y avait emmené un jour. Dooley l'avait choisi pour son manque d'attrait. C'était un bistrot de quartier désuet dans un secteur agréable et sûr, avec un comptoir long et massif doublé de rangées de bouteilles derrière et des tables qu'on aurait trouvées dans la cuisine de n'importe qui, tout en chrome et plastique. Une télévision placée en hauteur sur une étagère au bout du comptoir diffusait une émission qui ressemblait à *Hawaii Five-0*. On approchait de 10 heures.

Il s'assit au bout du comptoir, face à la porte pour surveiller les allées et venues. Il commanda une bière et attendit, la bouteille entre les mains. L'affluence était honorable, l'assemblée partageant son attention entre la télévision et la conversation. Des gens entraient et sortaient. Trois hommes seuls firent leur apparition, mais aucun ne paraissait chercher quelqu'un, et tous rejoignirent des consommateurs déjà là. Sur l'écran, les informations succédèrent à une avalanche de publicités, Nixon ouvrant le ban avec une déclaration que Dooley n'entendit pas.

– C'est vous, Mike ?

Le type debout près de lui affichait la cinquantaine. Un demi-siècle qui n'avait pas été tendre avec lui. Il en avait passé une bonne part au soleil, et aussi à travailler avec ses mains au prix de deux dents en moins et de quelques rides tracées au burin. Il avait des yeux sombres, légèrement mouillés, qui ne donnaient pas l'impression de rater beaucoup de choses.

– Oui. Vous n'aviez pas dit que vous seriez en chemise rouge ?

Les alarmes de Dooley se déclenchaient. Il pensait avoir été rudement attentif, mais il n'avait pas repéré l'individu.

– Vous me prenez pour un cinglé ? lui demanda l'inconnu. Il fallait que je vous surveille un moment avant de vous donner ma position.

– Comment m'avez-vous reconnu ?

– Vous êtes le seul type ici à ressembler à un flic.

– O.K. Donc, vous êtes Grady.

– Tout juste, dit celui-ci en s’asseyant sur le tabouret vide à côté de lui, bouteille à la main, l’œil sur la télévision. Dick l’escroc¹. Il y a quelque chose dans ce type... je ne sais pas. Il ne m’inspire pas confiance. (Il but.) Puig dit que vous êtes net. Dieu l’entende. Je mets ma vie en danger en vous parlant.

– Probable que vous l’avez cru. Vous êtes là.

– Allez savoir pourquoi. Probable que je touche le fond.

– Vous avez encore le temps de repartir. J’ignore complètement qui vous êtes.

– Puig ne vous a rien dit, hein ?

– Non, rien de rien.

Grady avala une autre gorgée de bière et posa la bouteille.

– C’est moi qui pilote les parties de dés.

– En clair ?

Grady rit doucement.

– Vous ne connaissez pas les dés ? Faut croire que les mecs restent discrets. Et donc, grande partie de *craps*. Je veux dire... on y joue partout. Mais là, c’est tout un circuit. Qui rapporte énormément d’argent à l’Outfit. C’est là que jouent les supercracks. Et ils n’aiment pas se faire prendre. Dès qu’on joue plusieurs fois quelque part, ça se sait. Si bien qu’il y a quelques années, les types qui gèrent le jeu ont eu l’idée de le mettre sur roues.

– Sur roues ?

– Tout juste. D’abord, ç’a été un bus. Un bus scolaire complètement décati. Maintenant, c’est un semi. Ils ont une remorque construite sur commande, air conditionné et tout, avec bar intégré, toilettes et tout le tralala. Pas de fenêtres pour éviter qu’on voie à l’intérieur, archisécurisé. Ils font le plein de joueurs et ils démarrent.

– Vous vous foutez de moi ?

– Pas du tout. Je fais Peoria aller-retour, je vais n’importe où. Je roule toute la nuit, et pendant tout ce temps, ils lancent les dés à l’arrière. Le matin arrive, je les largue tous au parking.

– Incroyable...

– Je le jure devant Dieu ! Et moi, je suis au volant.

Dooley hocha la tête.

– Comment avez-vous eu ce boulot ?

Grady rit de nouveau. Un rire sans joie, vanné.

– C'est une longue histoire. Disons pour l'essentiel que je suis la propriété de l'Outfit. Corps et âme.

– Comment ça ?

– Je ne l'ai pas vu venir. Ça remonte loin. Je pariais, bien sûr. Et je ne savais pas comment arrêter. J'y ai laissé ma putain de chemise, j'ai emprunté à leurs satanés requins, je ne pouvais pas rembourser. Et puis un jour, j'ai compris que j'y étais.

– Où ça ?

– Au point où vous comprenez qu'ils vous possèdent. Que vous n'avez plus le choix. Que vous ne serez jamais, je dis bien jamais, en mesure de rembourser votre dette, parce que, arrivé là, ils savent qu'ils vous tiennent. Définitivement. Et vous pourriez travailler pour eux pendant cinq cents ans, vous ne parviendriez jamais à éponger vos dettes. Si bien que le choix se réduit à : un, vous disparaissiez en suppliant l'enfer qu'ils ne vous retrouvent jamais, ou deux, vous dites O.K., les gars, je suis à vous.

Dooley hocha la tête.

– Pas commode.

– Comme vous dites. Impossible de me tailler car j'avais une femme et trois gamins. Et malgré tout ce que j'ai à me reprocher, je les aime. Du coup, j'ai dit : demandez-moi ce que vous voulez, je suis votre homme.

– Et vous faites ça depuis quand ?

– Beaucoup trop longtemps. Mais vous n'avez pas envie que je vous raconte ma vie. Vous voulez épingler Tommy Spain, non ?

– Pas exactement. Il l'est déjà. J'essaie de trouver les informations compromettantes qu'il a sur d'autres personnes et qui pourraient leur valoir d'être inculpées. Puig m'a dit que vous aviez une grosse casserole.

Grady lâcha un rire de gorge. Un borborygme humide et méchant.

– Une « grosse » qu'il a dit ?

– D'après lui, de la dynamite.

– Mieux que ça. Du TNT.

Dooley était habitué aux exagérations des informateurs sur leur marchandise. Il saisit sa bière.

- De quoi faire des dégâts, à vous entendre.
- Seulement si quelqu'un veut l'utiliser. Le FBI s'est défilé.
- Vous avez contacté le FBI ?
- En priorité. Je me disais que je perdrais mon temps avec la police locale. Le prenez pas mal. Mais j'ai vu trop de policiers se fourrer des enveloppes dans la poche. Je me suis dit que j'allais aller tout droit au sommet.
- Et que s'est-il passé ?
- Rien. Que dalle. Ils m'ont accordé une heure et j'ai eu droit à un merci poli. Ensuite, silence radio.
- Il leur faut du temps. Le gouvernement n'est pas pressé.
- J'ai attendu deux ans. Puis je leur ai téléphoné. Ils n'avaient jamais entendu parler de moi ! J'ai demandé à voir le sergent à qui j'avais parlé. On m'a répondu qu'il avait été muté.

Dooley laissa passer quelques secondes.

- Désolé pour la question, mais vous êtes sûr que c'était du solide ?
- Attendez de savoir.
- Je suis là pour ça.
- O.K. Vous en voulez une autre ? (Grady commanda deux autres bières.) Ça remonte à quelques années, reprit-il quand ils furent servis. Moi, je suis dans le bâtiment. Je parle de mon vrai métier. Les travaux d'intérieur. Quand j'ai eu des ennuis avec eux, ils m'ont dit d'accord, tu peux te libérer de ta dette. Nous avons toujours des trucs à faire. Je suis donc devenu le gars qu'ils appelaient quand ils avaient besoin de construire le moindre truc. Et je pourrais vous en raconter là-dessus... des pièces secrètes et tout ce genre de conneries. Mais on n'est pas là pour ça. Revenons-en à ce qui s'est passé. Ils m'ont mis sur l'*Armory Lounge*. Vous localisez ?
- J'y suis allé.
- Et vous savez qui y traînait ?
- Giancana.
- Tout juste. Et tous ses hommes. Dont Tommy Spain.
- Exact. Que s'est-il passé ?
- À l'époque, je travaillais déjà depuis deux ans pour eux et ils étaient habitués à me voir dans le coin. En clair, c'était comme s'ils ne me voyaient plus. Et puis un soir, j'étais à l'*Armory*, je faisais un peu

de peinture dans le couloir du fond, près des chiottes, et Giancana et Spain étaient assis là dans un box de l'arrière-salle, à discuter. Et j'entendais absolument tout ce qu'ils disaient. Au début, je n'y ai pas fait attention, puis un ou deux trucs me sont restés dans l'oreille et j'ai commencé à écouter. Et je m'en suis mordu les doigts ! Et ensuite, je ne savais pas comment me tirer de là. J'ai pensé à faire du boucan, histoire qu'ils me remarquent et me disent de dégager, mais j'étais trop terrifié. Si bien que j'ai continué à peindre, et eux à parler. Et puis ils se sont séparés et chacun est parti de son côté. Moi, j'ai terminé mon travail et je suis rentré chez moi. Et je n'y ai pas trop repensé jusqu'à quelques mois plus tard, quand c'est arrivé.

– Quand quoi est arrivé ?

Grady avala une gorgée de bière, puis il dit :

– Quand on a abattu le président.

*

– Oh, allons ! dit Dooley.

– Je le jure devant Dieu ! Je les ai entendus qui parlaient de tuer le président des États-Unis.

Dooley s'aperçut qu'il dévisageait Grady. Il s'obligea à fixer l'écran de télévision, mais il ne voyait rien.

– Quand était-ce ? demanda-t-il après ce qui lui parut un bon bout de temps.

– En été, il y a six ans. Peut-être en juillet. Je ne me rappelle pas au juste. Et je n'y ai pas attaché trop d'importance parce que Mooney passait son temps à la ramener, à dire qu'il allait se débarrasser des gars qu'il n'aimait pas. Mais ensuite, quand ça s'est produit quelques mois plus tard, je me suis rappelé ce que j'avais entendu.

Dooley aurait donné cher pour être resté chez lui ce soir-là, pour lui avoir dit d'aller voir ailleurs.

– Vous allez me dire très exactement ce que vous avez entendu. Vous êtes sûr qu'ils parlaient de Kennedy ?

– Ils n'ont jamais prononcé son nom. Mais ce qui a attiré mon attention, c'est quand Giancana a dit : « Cet enfant de putain ne serait même pas à la Maison-Blanche si je n'avais pas été là. »

Dooley réfléchit en buvant sa bière.

– Ce n'est pas un scoop. Il était fou furieux que Kennedy ait mis son frère sur les rackets. Tout le monde le sait. Mais de là à projeter de le tuer...

– Attendez... Giancana a dit qu'il voulait se débarrasser du gars, sur quoi Spain a répondu : « Si vous l'ordonnez, probable qu'on y arrivera. » Il a dit quelque chose comme : « Il y a un tas de types à Washington qui ne l'aiment pas non plus, et j'ai les contacts pour monter quelque chose si vous en avez envie. » Et Spain avait vraiment l'air de savoir de quoi il parlait. Il ne plaisantait pas.

– Et qu'a dit Giancana ? Il en a donné l'ordre ?

– Pas juste là. Spain lui a dit qu'il pouvait trouver des gens qui s'en chargeraient, Giancana a répondu qu'il fallait réfléchir, et ensuite ils sont partis. Bon Dieu, ça ne vous suffit pas ? C'est ce qui s'est passé.

Dooley commençait à se sentir un peu mieux. Grady n'avait rien. Dooley avait rencontré des dizaines de cas de ce genre. Des gens convaincus de détenir une information qui leur donnait de l'importance, mais qui n'avaient que du vent.

– Désolé, mon vieux, mais ça ne prouve rien. À mon avis, Spain se vante.

– C'est ce qu'a dit le FBI. Que ça ne valait pas tripette. Pas sans une preuve pour l'étayer.

Comme une bande enregistrée, pensa brusquement Dooley.

– Bon Dieu...

Grady lui décocha un regard en biais.

– Le FBI n'en veut pas. Personne d'autre n'y croit. Alors qui ?

Dooley lui rendit son regard.

– Alors moi, j'imagine.

*

Dooley contemplait le journal en essayant de réprimer un sentiment de nausée. *23 marines devant quitter le Vietnam tués au combat*, disait le titre qu'il avait sous les yeux. L'article au-dessous précisait que des unités de la 3^e division de marines récemment désignées pour être rapatriées avaient été durement touchées par l'armée du Nord-Vietnam à proximité de la zone démilitarisée. Jusque-là, il avait toujours été capable de prendre un peu de recul, de compter sur les

impondérables, de laisser ses sentiments sous le boisseau. Cela devenait plus difficile. Il commençait à perdre confiance dans les impondérables.

Il repoussa le journal. Il n'avait pas bien dormi. Il s'était levé trop tôt, sans avoir l'impression de s'être reposé, et était sorti s'asseoir un moment au jardin dans la fraîcheur du petit matin pour essayer de faire le tri dans ses pensées.

On venait de lui larguer une information qu'il devait exploiter. Il avait tenté de faire une croix dessus, mais impossible. Elle allait bien au-delà du dossier Sally.

Il monta dans sa chambre. Rose se levait, assise sur le bord du lit, la mine chiffonnée et endormie.

– Tu t'es levé aux aurores, dit-elle.

– Je n'arrivais pas à dormir.

Il s'assit à côté d'elle et l'entoura de son bras. Elle se raidit un peu, mais quand elle vit qu'il ne cherchait rien d'autre, qu'il voulait juste être assis là avec elle, elle se détendit et posa la tête sur son épaule. Si seulement il avait pu tout lui raconter... En parler à quelqu'un. Revenir en arrière comme si rien n'avait changé. Il l'embrassa, se leva et alla ouvrir le tiroir où il rangeait sa plaque et son arme. Et sortit l'enveloppe en papier kraft.

*

Dooley avait aperçu les bâtiments de l'université depuis l'autoroute, mais sans jamais examiner de plus près le campus. Sa laideur le sidérait. On avait saccagé le cœur du quartier de Taylor Street pour recouvrir d'asphalte plus de quarante hectares et les peupler de blockhaus de béton. Le résultat tenait plus d'une cité ou d'une prison que d'un ensemble de facultés. L'hostilité des Italiens se comprenait. Beaucoup d'entre eux avaient migré à l'ouest, mais il subsistait quelques poches d'irréductibles autour des vestiges de Taylor Street. Comme ce périmètre de trois ou quatre pâtés de maisons où on pouvait encore commander un bon *pollo al pomodoro* ou un verre de *grappa* de première qualité, à condition de ne pas trop ressembler à un universitaire.

L'église se dressait à deux rues de là, au nord de la rue, un peu à l'ouest du campus. Il n'en savait pas grand-chose, sinon qu'elle portait le nom d'un saint italien. C'était une construction en brique jaune

coiffée d'une grosse coupole de cuivre vert, à laquelle s'accrochait un presbytère de brique rouge. Tous deux donnaient l'impression de pouvoir survivre aux immondices dont la ville les accablait, que ce soit l'université à l'est ou les barres d'immeubles à quelques rues au sud.

Il se gara dans Loomis Avenue et descendit de voiture. Le matin, il s'était penché sur les rapports de surveillance d'Haggerty. Beaucoup se révélaient inutilisables, bourrés de *sujet perdu dans la circulation* et autres notations du même tonneau. Mais les pieds-plats avaient parfois réussi à coller à Spain, et il avait pu effectuer un recoupement entre les endroits où Tommy Spain s'était rendu juste avant d'être écroué et les personnes à qui, d'après Fay Blackman, il aurait pu faire confiance. Un recoupement avait valeur d'hypothèse, non ? Si ce n'était pas la bonne, il ne voyait pas trop quoi faire ensuite.

Il contourna l'église, découvrit une porte sur le côté du presbytère et sonna. Il attendit une minute. Comme il s'apprêtait à recommencer, il entendit un bruit de pas allègres sur le carrelage à l'intérieur et une religieuse lui ouvrit la porte.

– Bonjour !

Une nonnette avec des yeux noirs dans un visage rond et agréable mis en valeur par sa coiffe, et dont l'habit dénudait au moins trente centimètres de tibias.

– Puis-je vous renseigner ? demanda-t-elle.

– Je cherche le père Piccolo, dit-il. Suis-je à la bonne adresse ?

– Tout à fait, lui confirma-t-elle. Puis-je lui dire qui le demande ?

Il sortit sa plaque.

– Je suis officier de police. Je souhaiterais lui poser des questions sur un de ses anciens paroissiens.

Les yeux de la nonnette s'agrandirent juste un peu, mais elle n'hésita qu'un instant avant de s'effacer.

– Je vous en prie, entrez.

Elle referma la porte et le précéda dans le couloir. De la musique s'échappait de quelque part dans la maison. Il fut étonné. Pas du tout ce qu'il imaginait que les prêtres écoutaient. Elle lui disait quelque chose. Probable que Frank ou Kathleen avaient le même disque.

La musique devint plus forte à mesure qu'ils se rapprochaient. Elle venait de la pièce dans laquelle la nonnette l'introduisit, un vaste espace lambrissé de bois à l'arrière de la maison et dont les fenêtres

donnaient sur un petit jardin clos. Un vieux prêtre était assis à une grande table, des piles de registres et de papiers déployées devant lui. Cheveux blancs, visage taillé à la serpe, mais le regard était vif. Et ses doigts pianotaient sur la table au rythme de la musique. Une voix atone célébrant la tiédeur d'un flingue...

En voyant l'expression de Dooley, le prêtre sourit, fit un geste vers le tourne-disque et la nonnette s'empressa de relever le bras du lecteur. Le silence se fit aussitôt.

– J'ai demandé à sœur Mary Catherine de pourvoir à mon éducation musicale, dit le prêtre. Plus la musique devient cacophonique, plus les jeunes semblent la prendre au sérieux, et j'ai compris que quelque chose m'échappe sûrement.

– Nous sommes deux, répondit Dooley. Mes enfants ont tenté de m'instruire, mais j'ai laissé tomber.

– Il faut de la persévérance, à ce que je constate. (Le prêtre et la nonnette échangèrent un bref regard tandis qu'elle rangeait le disque dans sa pochette, et Dooley crut voir ses joues s'empourprer légèrement tandis qu'elle souriait.) En quoi puis-je vous être utile, monsieur ? demanda-t-il.

Il lui montra sa plaque.

– Je voudrais vous poser des questions sur un certain Tommy Spain. Spagnola de son nom d'origine.

Le sourire quitta le visage du vieux prêtre et fit place à un air de mélancolie, voire de regret, dans le regard qu'il posait sur Dooley.

– Tommy Spain, répéta-t-il. Je ne m'y suis jamais habitué. (Il soupira et s'écarta de la table.) Je pense que le jardin nous offrirait un bon endroit pour parler. Pouvez-vous assurer un moment la permanence, ma sœur ? (Et comme il gagnait la porte :) En ce moment, nous explorons les archives pour écrire l'histoire de la paroisse. Notre cinquantième anniversaire approche.

– Félicitations.

– Merci. Quand elle a été créée, on pouvait marcher dans Taylor Street depuis Halsted Street jusqu'à Racine Street en n'entendant parler qu'italien. Les gens étaient pauvres, mais ils se souciaient les uns des autres. Beaucoup de choses ont changé.

Le jardin se trouvait presque entièrement à l'ombre, dominé par l'église. Il y avait une plaque de gazon, une allée en brique conduisant à un banc et des roses le long du mur.

– La prohibition est le pire malheur qu'ait eu à subir le quartier,

reprit le prêtre. Même si on vous assure le contraire. Lorsqu'on a fini par abroger la loi, seuls les voyous s'étaient enrichis. Et nous n'avons pas cessé d'en souffrir depuis. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des membres de cette paroisse sont honnêtes, mais c'est au un pour cent restant que Taylor Street doit sa célébrité.

Ils arrivèrent au banc et s'assirent.

– J'avais de grands espoirs pour Tommy. Je pensais qu'il pourrait échapper au milieu. Sa mère était une femme estimable, son père ne valait pas grand-chose. À un moment donné, il devait avoir dix-huit, dix-neuf ans, j'ai vu qu'il hésitait. Il aurait pu bien tourner. Ou mal. Il avait de mauvaises fréquentations, mais il aimait encore venir me parler de temps en temps. J'ai essayé de l'orienter dans la bonne direction et j'ai échoué. Peut-être ai-je trop insisté.

Dooley attendit la suite, mais le prêtre fixait les roses d'un air sévère.

– Tommy est passé vous voir le 13 février 1967, dit-il.

Il y eut un long silence.

– C'est exact. Il venait de rentrer du Mexique.

– Et il savait qu'il allait être inculpé.

– Je m'en souviens.

– Il vous a confié quelque chose à lui garder.

Le prêtre demeura immobile un moment. Dooley contemplait l'arrière du presbytère, écoutant le bourdonnement de la ville derrière les murs.

– Vous lancez juste une hypothèse, n'est-ce pas ? dit enfin le prêtre.

– En effet. Mais je pense que je viens d'avoir ma réponse.

– Vous savez de quoi il s'agit ?

– J'en ai une idée assez juste. Et vous ?

Le vieux prêtre se passa la main sur la figure.

– Non. Tout ce que Tommy m'a dit, c'est que sa possession n'allait pas à l'encontre de la loi et que ça constituerait une sorte d'assurance susceptible de le garder en vie. J'ai peut-être commis une erreur de jugement, mais j'ai accepté. Tommy m'a-t-il menti ?

– Non. D'après moi, il vous a dit la vérité.

– Allez-vous me demander de vous le remettre ?

Dooley savait qu'il abordait la partie épineuse.

– Je n'en suis pas encore sûr. Quelle consigne Tommy vous a-t-il donnée ?

– Il m'a juste dit de le mettre en sécurité, et que s'il mourait de mort violente, de l'envoyer à un de ses contacts au *Chicago Tribune* qui saurait quoi en faire.

Dooley hocha la tête.

– C'est ce que je pensais. (Il réfléchit un moment.) S'agit-il d'une bande enregistrée ?

Quelques secondes s'écoulèrent.

– On vous a bien renseigné, dit enfin le père Piccolo.

– Voilà ce que je vais vous demander, enchaîna Dooley. Vous l'écoutez. Et vous décidez de ce qu'il faut en faire.

Ne surtout rien précipiter maintenant. Le prêtre et lui étaient assis là depuis ce qu'il jugeait être un bon bout de temps. Il se sentait bien et rien ne le pressait. Et il serait volontiers resté un moment de plus.

– Qu'arrivera-t-il à Tommy si je le fais ? demanda enfin le prêtre.

– Il n'aura plus son assurance.

– Et sa vie sera en danger.

Il faillit lui dire que Tommy ne risquait rien là où il se trouvait, mais il lui vint à l'esprit qu'il ne pouvait pas le faire, tant s'en fallait.

– Peut-être. Mais j'espère être en mesure d'agir à ce moment-là contre ceux qui le menaceraient. Si j'ai la bande.

Du temps s'écoula encore.

– Je vous la remettrai à une condition, dit le prêtre.

– Laquelle ?

– Je dois prévenir Tommy. Simple question d'honnêteté.

Dooley réfléchit un moment.

– O.K. Mais ne lui dites pas qui est venu la chercher. Y consentez-vous ?

– J'imagine que oui.

Le père Piccolo bougea enfin, se mettant debout dans un craquement de jointures, et Dooley l'imita. Le prêtre paraissait plus âgé, ou peut-être, simplement, plus abattu qu'à première vue, quand il était entré dans la pièce.

– Si vous m'attendiez dans le couloir ? dit-il. Je vais vous la

chercher.

[1-](#) . Ou Tricky Dicky, le surnom de Nixon.

La 3^e division avait perdu trente-cinq marines de plus. Morts au combat au cours des dernières vingt-quatre heures. Toujours pas de précision sur le régiment auquel ils appartenaient. Dooley commençait à éprouver une sensation bien connue : la première morsure profonde de l'appréhension. La situation se détériorait et, à première vue, les retraits n'étaient pas pour bientôt. Quelqu'un avait dit à la télévision que la 3^e division allait être difficile à remplacer en raison de l'étendue du territoire qu'elle couvrait, et l'ARVN n'était pas en mesure d'assurer la relève.

Il entendit Rose arriver du jardin et quitta aussitôt la table. Si elle le voyait la mine sombre devant le journal, elle saurait aussitôt ce qui le rongait. Il alla se resservir à la cafetière électrique.

– Bonjour, dit-elle.

Il lui jeta un regard rapide, essayant de lire les signes. Le dégel était amorcé, mais il se sentait encore comme en conditionnelle.

– Bonjour. Quel temps fait-il dehors ?

– Agréable. Ensoleillé, mais pas trop chaud.

Elle s'approcha de l'évier et se fit couler un verre d'eau.

Il la regarda boire.

– Tu as maigri, on dirait.

Elle se tourna vers lui avec une expression qu'il ne lui avait pas vue souvent. Du défi.

– J'ai perdu cinq kilos, annonça-t-elle. (Elle but encore un peu d'eau. Sans le quitter des yeux.) Avec un peu de régime mais le plus gros avec du sang et des larmes.

Il ne bougea pas.

– Ça te va bien, finit-il par dire.

Le regard s'adoucit à peine.

– On pourrait recommencer à déjeuner dehors, dit-elle.

C'était un bon signe, mais il tombait au mauvais moment. Dooley avait une foule de choses en tête ce jour-là. Il réfléchit quelques secondes et vit la déception pointer sur son visage. Et puis, au diable...

– Bien sûr, dit-il.

Elle cligna des yeux, hésitant. Puis :

– Promets-moi juste que tu n’as pas d’autres surprises à m’annoncer.

– Promis. (Il posa sa tasse.) J’ai pourtant une chose à faire, mais nous pouvons peut-être voir ça ensemble. Phil a toujours son magnétophone ?

Phil était le beau-frère de Rose, le mari de sa sœur Maureen, connu pour son amour des gadgets. Elle se rembrunit, contrariée par cette balle courbe inattendue.

– Oui, pour autant que je sache. Pourquoi ?

– Nous pourrions faire un saut chez Maureen après le déjeuner. J’ai un truc à écouter.

*

C’était moins facile que Dooley ne l’avait prévu. D’abord l’électronique n’était pas son fort. Il avait vu Philippe mettre l’appareil en marche, mais il ne l’avait jamais fait lui-même. Maureen lui déclara qu’elle n’y connaissait strictement rien et le laissa se débrouiller. Il avait craint que la bande soit d’un type spécial qui ne corresponde pas au lecteur, mais elle semblait être au bon format. Il trouva vite comment la placer et l’insérer dans l’autre bobine.

Ensuite, il y eut ce qu’il entendait. Il pensait n’avoir qu’à s’asseoir et à écouter l’enregistrement, et que toute l’affaire lui apparaîtrait en clair. Or il se retrouvait avec une série de conversations grailonneuses et à peine audibles qui ne voulaient pas dire grand-chose pour lui. Il n’arrêtait pas d’interrompre le défilement et de revenir en arrière pour récupérer ce qui lui avait échappé. Dans les intervalles de silence, il entendait Rose et sa sœur qui parlaient doucement dans la cuisine. Il allait bientôt devoir tout rembobiner et partir au travail. Il avait posé son carnet et son stylo-bille sur la table, mais n’avait rien écrit car il ne savait toujours pas ce qu’il écoutait.

Ou qui parlait. C’était bien le problème. Haggerty reconnaîtrait peut-être les voix. Mais pour lui, elles se ressemblaient toutes. Il arrêta la bande, rembobina, appuya de nouveau sur la touche d’avancement. *Ils peuvent réellement faire ça ?* demandait quelqu’un sur la bande. *Joe, c’est le FBI,* dit quelqu’un d’autre. *Ils peuvent faire ce qui leur chante.*

Il y avait environ vingt minutes de conversation. Dooley arriva à la fin, rembobina et écouta les cinq dernières minutes d’affilée. Il ne

bougea pas pendant un moment, réfléchissant juste à ce qu'il avait entendu, à tous les Joe qu'il connaissait. Puis il rembobina la bande en entier et l'ôta de l'appareil. La remit dans sa boîte plate en carton, puis la boîte dans l'enveloppe beige ordinaire que le père Piccolo lui avait tendue au bas de l'escalier au presbytère. Comme il allait la ranger dans sa serviette, il laissa son geste en suspens. Après une seconde de réflexion, il ressortit la boîte de l'enveloppe. Se leva et traversa le séjour de Maureen jusqu'aux rayonnages encastrés où Phil classait ses enregistrements dans des boîtes étiquetées. Celle qu'il avait à la main ne se distinguait en rien des autres. Il tendit le bras et la glissa au bout d'une rangée.

Puis il remit tout le reste dans sa serviette, la ferma et regagna la cuisine.

– Fini ? demanda Rose.

– Oui. Merci, Maureen. Dis à Phil qu'il m'a bien dépanné.

– Alors, qu'y a-t-il sur cette bande mystérieuse ? demanda Maureen, tout émoustillée de participer à l'application de la loi.

Il sourit, minimisant les choses.

– Une bande de gangsters qui parlent boutique.

– C'est électrisant ! De gros secrets ?

Il fit non de la tête. Il mentait mal. Mais s'il y avait un temps pour les bobards, c'était bien celui-là.

– Pas vraiment, dit-il.

*

Dooley et Rose dormaient les fenêtres ouvertes. Il y avait de l'automne dans l'air. Le journal du samedi ne parlait que de football universitaire. Kathleen vint déjeuner à la maison et Rose se mit en quatre pour la circonstance, avec rôti, purée de pommes de terre, sauce, haricots verts, salade de fruits en gelée et petits pains. Bref, le grand jeu. Ils dînèrent dans la salle à manger. Kathleen était tout imbuë de sa personne, de la nouveauté et de l'excitation d'aller à l'université. Elle parlait sans reprendre son souffle. Le travail était dur, mais ce n'était pas la galère et elle s'était fait une tonne de nouveaux amis, elle apprenait des trucs dont elle n'aurait jamais soupçonné l'existence. Dooley n'était jamais allé à l'université et se sentait fier de sa fille, mais un peu jaloux aussi. Cela la changeait déjà.

– Il va y avoir une grande manif en ville la semaine prochaine, et je vais y aller, dit-elle.

Tout le monde se figea net.

– Une manifestation de quel genre ? demanda-t-il.

– Contre la guerre. Une manifestation pour la paix.

Kathleen lui adressait le même regard de défi que sa mère la veille. Il eut brusquement le sentiment qu'elle avait ménagé son effet, se préparant à larguer sa bombe depuis qu'elle avait franchi le seuil de la maison. Il posa sa fourchette. Frank et Rose l'observaient d'un air inquiet.

– N'oublie pas que tu as un frère là-bas. Au beau milieu de cette guerre, dit-il.

– Je n'ai pas oublié, papa. Pourquoi crois-tu que je veux la voir finir ?

Il haussa les épaules.

– Vouloir qu'elle finisse est une chose. C'en est une autre de soutenir l'autre camp.

– Qu'est-ce qui te fait croire que je le soutiens ?

– Je ne sais pas. Les manifestations que j'ai vues, je ne les qualifierais pas vraiment de proaméricaines.

– Papa, on n'a pas besoin d'être antiaméricain pour être contre la guerre ! C'est une mauvaise guerre. Nous n'avons rien à faire là-bas.

– Peut-être, mais nous y sommes. Et aussi longtemps que nous y serons, nous avons le devoir de soutenir nos hommes. Que crois-tu que Kevin éprouverait s'il te voyait de là-bas ?

– J'espérerais qu'il saurait que je le fais pour lui.

– Pour lui ?

– Oui, pour lui. Je veux que mon frère revienne, le plus tôt étant le mieux. Pas toi ?

– Bien sûr, mais...

Il ne put terminer sa phrase. En peine de mots.

– Mais quoi ?

Il planta un doigt dans la nappe.

– Abstiens-toi seulement de me dire que ton frère est dans le mauvais camp. Ne t'y risque surtout pas. C'est ce qui me met hors de

moi. Ces voyous qui passent leur temps à dire que nous sommes du mauvais côté de cette guerre... C'est peut-être une erreur d'être là-bas, mais pas parce que les communistes sont des anges.

Kathleen soutint son regard, mais un peu de peur s'était glissée dans le sien.

– Je ne le prétends pas. Je dis que ce n'est pas notre combat. Que mon frère Kevin ne devrait pas être là-bas à risquer sa vie pour un régime corrompu.

Il ne réagit pas, fixant sa fille d'un œil noir, s'efforçant de réprimer l'impression sournoise d'avoir été expédié au tapis. Et par une gamine. Deux fois il faillit lui répliquer, mais sans pouvoir tout à fait mettre le doigt sur ce qu'il voulait dire. Rose et Frank étaient tendus, attendant la tempête. Rose ne bougeait pas et ne le quittait pas des yeux. Brusquement, il s'aperçut qu'à bien y réfléchir, il n'était pas sûr d'être si en désaccord avec Kathleen. Il comprit aussi autre chose : l'expression de son regard était celle de quelqu'un qui a peur mais ne flanche pas.

Il saisit son couteau et sa fourchette. Coupa un morceau de viande. Mais avant de le porter à sa bouche, il regarda Kathleen.

– O.K., je n'en ferai pas un drame. Tu m'as l'air d'avoir étudié la question.

Personne ne pipa mot pendant un moment. Dooley mâchait sa viande et s'efforçait de ne pas tenir compte des regards qui s'échangeaient autour de la table. Lorsqu'il leva à nouveau les yeux vers Kathleen, il vit que son expression avait changé. Qu'il avait retrouvé sa fille. Jusqu'à un certain point.

*

Les types du FBI se manifestèrent après le déjeuner. Lorsqu'on sonna à la porte, Rose et Kathleen avaient réintégré la cuisine et faisaient la vaisselle. Cantonnés dans le séjour, Dooley et Frank regardaient les Bears en déconfiture à Green Bay. Dooley alla ouvrir et découvrit Gustafson sur le paillason en compagnie d'un autre agent. Tous deux dans leurs habits du dimanche et visiblement en service commandé. *Seigneur, pensa-t-il, c'est du rapide.*

– Mike ? Désolé de vous déranger chez vous, mais c'est relativement urgent et je me demandais si vous aviez une minute.

Gustafson avait sa mine « mission officielle », très éloignée du

sourire affable dont il l'avait gratifié à son bureau du centre-ville. L'autre agent ressemblait à un arrièrè tout juste sorti de la douche après le grand match. Coiffé en brosse, mâchoire carrée, et toujours en rogne après la défaite.

Dooley afficha son air innocent.

– Je commence dans une heure. Ça ne pourrait pas attendre ? Je peux vous voir au Secteur.

– Je crains que non, Mike. Vous commencerez à travailler, vous serez dérangé, vous n'aurez pas de temps pour nous. D'ailleurs, il s'agit d'un point que nous voulions aborder hors des canaux habituels.

Gustafson gardait un ton neutre, laconique, discret. Dooley regarda le comparse à l'air mauvais. Le gentil et le méchant...

– O.K., dit-il. Allons derrière.

Il les emmena dans le patio, Rose et Kathleen pouffant quand ils traversèrent la cuisine. Gustafson dit bonjour aux dames avec un sourire pincé. Dehors, Dooley tira trois sièges et ils s'assirent.

– Je vous présente l'agent spécial Krause, dit Gustafson. Un de nos poids lourds à la brigade du C-1.

Krause hocha la tête. À peine.

– Comment va ? s'enquit Dooley. (Il regarda Gustafson.) Que se passe-t-il ?

– Vous avez eu un entretien avant-hier avec un prêtre de Taylor Street. Le père John Piccolo.

– En effet. (Son esprit fonctionnait à cent à l'heure.) Je m'intéresse toujours à Tommy Spain. Piccolo a connu Spain quand il était plus jeune et j'ai pensé qu'il pourrait me parler de ses fréquentations. Je cherche des gens en qui Spain avait assez confiance pour leur remettre des éléments compromettants qu'il a recueillis, car je commence à croire que c'est la clé du meurtre Kotowski.

Il mentait mal, mais il savait mettre le texte en forme.

Gustafson ne prit pas la peine de faire semblant de le croire.

– Il vous a remis une bande enregistrée.

Dooley le fixa d'un œil ahuri, puis fronça les sourcils.

– Qui vous a dit ça ?

– Nous voulons cette bande, Mike. Inutile de nous raconter des conneries.

Dooley admira. Il avait droit d'emblée à l'agression énergique et frontale. Sans être obligé de feindre la colère qu'il sentait s'inscrire sur son visage.

– Les conneries, vous les tenez de quelqu'un d'autre, lui renvoya-t-il. Il m'a seulement donné quelques noms, que je connaissais pour la plupart.

Krause intervint. Une première.

– La bande qu'il vous a remise est une pièce à conviction dans une enquête fédérale en cours et constitue un matériel extrêmement sensible. Elle n'a rien à voir avec un dossier sur lequel vous travaillez, et toute tentative pour en divulguer le contenu, le transmettre à une partie intéressée ou en faire un quelconque usage se révélerait extrêmement préjudiciable au travail de notre agence. Il nous la faut, et tout de suite.

Dooley commençait à s'énervier sérieusement. Il rendit à Krause un regard aussi peu amène.

– À supposer qu'il m'ait remis quelque chose, ce serait une pièce à conviction relative à une enquête de la police de Chicago, et c'est à moi qu'il reviendrait de juger à qui elle appartient et qui détient un droit sur elle. Et si vous étiez passés par les canaux appropriés, j'aurais probablement été ravi de la partager avec vous. Mais je n'apprécie pas d'être harponné chez moi un dimanche comme si j'avais quelque chose à me reprocher.

– J'imagine que vous l'avez écoutée ? dit Gustafson.

La question faillit le prendre en défaut, mais il réussit à conserver une expression légèrement perplexe.

– Je ne vois pas de quoi vous parlez, dit-il. Vous tenez ça du père Piccolo en personne ?

Gustafson et Krause échangèrent un regard, puis Gustafson reprit la main.

– O.K., dit-il. Vous avez clairement spécifié votre position. Je suis déçu, mais pas vraiment étonné. Je travaille depuis assez longtemps dans cette ville pour savoir à quoi m'en tenir.

– Une seconde. Essayez-vous de me dire que je transmettrais une information à la pègre ?

– L'idée me serait détestable. Vous n'avez pas ce genre de réputation. Mais dans cette ville, allez savoir...

– C'est une insulte ! Je me fous que vous soyez de votre putain de

FBI. Mais je ne me laisserai pas insulter comme ça, et chez moi en plus !

– Si j’ai tort, la meilleure façon de le prouver est de restituer cette bande.

Dooley l’étudia avec attention.

– Je commence à penser que vous craignez plus que je donne une information à la presse qu’à la Mafia.

– Dans un cas comme dans l’autre, dit Gustafson, ce serait une grave erreur de votre part. Maintenant, à moi de préciser ma position. Si quoi que ce soit de cette bande parvient aux mauvaises oreilles ou, mais oui, atterrit dans la presse, nous en ferons une affaire fédérale. Au sens propre. Nous vous poursuivrons pour entrave à la justice, et nous le ferons si vite que vous ne saurez même pas ce qui vous a frappé.

– On vous bottera le cul comme il faut, traduisit Krause.

Dooley ne bougea pas de son siège, les regardant tour à tour et veillant à la boucler. Il les savait à court de munitions. Pour l’instant. Il se demanda quelle serait leur prochaine tactique.

– Je suis à la brigade des Homicides, dit-il. J’élucide des affaires de meurtre et je me contrefiche du reste. Si votre bande enregistrée se trouve contenir un élément que je peux utiliser pour faire condamner le meurtrier de Sally Kotowski, je l’utiliserai. Dans le cas contraire, prenez-la. Je vous la déposerai sur votre bureau. Mais vous n’entrez pas dans ma maison un dimanche pour m’accuser de mensonge et de faute professionnelle. Vous n’essayez pas de m’intimider. Je me moque que vous soyez du FBI. C’est ma position, et j’espère qu’elle est claire.

Il espérait aussi, et sérieusement, avoir laissé juste assez d’ambiguïté pour se donner un peu de marge. Gustafson se leva, Krause fit de même avec une seconde de décalage. On ne lisait rien sur le visage de Gustafson.

– D’accord, Mike. Comme vous voulez. Simplement, ne commettez pas d’erreur.

Dooley se mit debout, lentement. Les yeux dans ceux des hommes du gouvernement.

– Si vous remettez en question mon intégrité, c’est vous qui commettez une erreur. Et monumentale, dit-il.

Le travail d'un inspecteur s'avère parfois d'un ennui sans borne, mais c'était ce qu'il fallait à Dooley ce soir-là. Son esprit était pleinement occupé par d'autres soucis que l'enquête de voisinage stérile qui les tint sur le pont, Olson et lui, pendant presque toute la permanence. Un jeune avait abattu un homme dans Chicago Avenue et pris la fuite dans une ruelle. Quelqu'un avait forcément vu dans quelle direction, mais personne ne voulait le reconnaître. Ils avaient frappé à quantité de portes et n'avaient rien appris.

Rien générant beaucoup de paperasserie, il fut de retour chez lui à 1 heure du matin. Il but son Jameson à la table de la cuisine en réfléchissant à la bande enregistrée de Tommy Spain et à ce qu'elle signifiait. Puis il éteignit et monta.

Lorsqu'il se pencha pour l'embrasser, Rose lui prit la main.

– Ne mets pas ton pyjama, chuchota-t-elle.

Il resta assis sur le bord du lit.

– O.K., dit-il enfin.

Lorsqu'il se glissa dans les draps, Rose l'attira à elle. Elle aussi était nue, contact qu'il n'avait pas ressenti depuis un certain temps. Ce n'était pas Laura Lindbloom, mais cela lui fit du bien.

– Il ne se passera rien si tu n'en as pas envie, lui chuchota-t-elle à l'oreille. Je voulais juste me réhabituer.

Il était fatigué, comme toujours. Et une partie de lui n'aspirait qu'à dormir. Une autre refusait obstinément de la décevoir. Il ne bougea pas pendant un moment et, bien entendu, des trucs commencèrent à se produire.

*

– C'est elle qui t'a appris ?

La question le prit de court. Elle le réveilla brutalement. Les cheveux de Rose lui chatouillaient la joue et il sentait la tiédeur de son haleine dans son cou. Leurs deux corps reposaient l'un contre l'autre, chauds et humides de sueur. Il se sentait bien. Heureux que ce soit arrivé. Avec un peu de bonne volonté au départ, mais ça en valait la peine.

– Ça change quelque chose ? demanda-t-il.

Rose prenant son temps pour répondre, il faillit s'inquiéter. La dernière chose dont il avait besoin, c'était de gâcher cet instant.

– J’imagine que non, dit-elle dans un souffle.

J’adore ma femme, pensa-t-il. À deux doigts de se rendormir. La pensée était réconfortante. Le téléphone sonna.

Rose sursauta, Dooley jura. *Kevin*, pensa-t-il. *Non, Kathleen. Quelque chose est arrivé à Kathleen*. Rose le libéra et il se tourna pour décrocher le combiné.

– Allô ?

– Michael Dooley ?

Un homme.

– Lui-même. Je vous écoute.

– Tommy Spain à l’appareil.

Il resta appuyé sur un coude, incapable de réagir.

– Allô ?

– Mon œil !

Dooley s’assit brusquement au bord du lit.

On rit doucement à l’autre bout du fil.

– Sans blague, inspecteur. En direct de Texarkana, Texas, avec l’aimable autorisation du gouvernement fédéral.

Dooley posa la main sur le micro.

– Juste le travail, glissa-t-il à Rose. (Dans l’appareil :) Je change de téléphone. Ne quittez pas.

Il posa le combiné sur la table et enfila son pantalon de pyjama.

– Quand tu m’entendras parler en bas, raccroche, dit-il à Rose.

Il ne prit pas la peine d’allumer. Il faillit prendre la communication dans l’entrée, mais jugea que c’était trop près de l’escalier et revint sur ses pas, dans la cuisine. Il décrocha le combiné de l’appareil mural.

– Toujours là ? demanda-t-il.

– Toujours là, mon vieux.

Il entendit le déclic assourdi de Rose qui raccrochait en haut.

– Prouvez-moi que c’est bien vous, dit-il.

– Vous le prouver ? Comment voulez-vous que je fasse ?

– Dites-moi ce qu’il y a sur la bande.

– Hé, je ne sais pas qui écoute en plus de vous et moi.

L'idée ne lui plut pas trop. Il réfléchit, puis il dit :

– Où avez-vous fait la connaissance de votre première femme ?

Nouveau rire de Spain.

– Chez le boucher. Vous avez parlé à Fay, c'est ça ? Irlandais comme pas deux, hein ? Vous savez embobiner les gens ! Qu'avez-vous raconté au père John pour le convaincre de cracher la bande ? Je pensais pouvoir faire confiance à un prêtre pour respecter une promesse.

– Je pense que le père John a deviné vos intentions, c'est tout.

– Vous devriez avoir honte d'avoir abusé d'un vieillard.

– Que diable voulez-vous, Spain ?

– Et que diable à votre avis ? Je veux que vous cessiez de jouer les héros, bordel. Que vous remettiez la bande au FBI.

– Pourquoi ? Quel avantage pour vous ?

– Aucun en particulier. Mais ils en prendront plus soin que vous.

– Que croyez-vous que je vais en faire ?

– Si seulement je le savais ! Je ne vois pas ce que vous avez à en tirer, sauf amuser la galerie. Je vous garantis que ça ne va pas ramener Sally à la vie.

– Ça, nous n'y arrivons jamais. Mais nous réussissons parfois à faire condamner les auteurs du crime. Voire, pas souvent, les commanditaires.

– C'est votre objectif ?

– L'idée m'a traversé l'esprit.

– Seigneur... Et moi qui croyais parler à un adulte ! Depuis quand êtes-vous dans la police ?

– Depuis assez longtemps pour être écoeuré.

Il y eut un court silence, Dooley écoutant intensément les bruits tenus du cosmos que véhiculait la ligne.

– Laissez-moi vous expliquer les choses de la vie, reprit Spain. Vous publiez la bande ? C'est simple, vous déclenchez une guerre. Elle fera beaucoup de morts. Et au total, personne ne s'en trouvera mieux.

– Surtout pas vous. Vous perdez votre élément de négociation.

– Exact, mais ce n'est pas le plus important. Le plus important, c'est qu'un matériau de cette nature exige d'être manipulé avec précaution.

– Et le FBI y veillera, je sais. Et c'est très précisément ce qui me révolte.

– Ils savent que vous avez la tête sur les épaules. Que certaines choses sont inévitables et que le mieux qu'on puisse faire, c'est de les contrôler.

– Et vous allez les y aider, hein ?

– Disons que j'ai un rôle à jouer. Je m'y suis préparé toute ma vie.

– J'ai un mot pour désigner ce genre de rôle.

– Gardez-le. Écoutez, Dooley... Je ne vous ai pas appelé parce que je n'arrivais pas à dormir. Mais pour vous prévenir. Et le message est celui-ci : crachez-la. Sinon vous allez avoir toute sorte de problèmes.

– De la part du FBI ?

– Bon Dieu, Dooley ! Ce n'est pas des mecs du FBI que vous devez vous inquiéter ! Ils n'ont pas tué Sally.

– Alors je vous pose une question : comment les meurtriers de Sally sauront-ils que j'ai la bande ?

– Je reformule : je ne veux pas que vous l'utilisiez, le FBI non plus. Eux ou moi pourrions juger la situation assez grave pour glisser une allusion dans la bonne oreille. Vous connaissez l'obsession des stratèges de la Défense pour le mot « dissuasion » ? Eh bien, considérez que Sally est un élément de dissuasion. Vous n'avez pas envie de prendre un tel risque. Leur visite chez vous aujourd'hui, ce n'était pas gratuit.

Dooley sentit de l'eau glacée lui couler dans le ventre.

– Vous êtes une méprisable ordure, Spain.

– Je le prends comme un compliment. Mais écoutez-moi, Dooley. On n'est pas forcés d'en venir là. J'ai agité le bâton, maintenant voilà la carotte.

– Épargne ta salive, connard...

– Écoutez-moi jusqu'au bout. Quand votre fils doit-il rentrer du Vietnam ?

Le coup le plia en deux. Il dut se rattraper au mur.

– Quel rapport ?

– Ça pourrait être demain, Dooley. On peut arranger ça.

– À d'autres.

– Dooley, écoutez-moi. Vous croyez qu'ils autorisent le détenu

fédéral lambda à passer des appels secrets la nuit depuis le bureau du directeur ? Je joue dans la cour des grands, Dooley. Et si je n'ai pas assez d'influence, vous savez que le FBI peut y suppléer. Nous avons des contacts à Washington qui peuvent faire jouer le piston. Nous pouvons mettre votre garçon dans un hélico demain, direction Da Nang et le grand oiseau d'argent qui le ramènera. Tout ce que vous avez à faire, c'est téléphoner à Gustafson et lui remettre la bande.

Dooley écoutait le cognement sourd de son cœur. Immobile. *C'est comme ça qu'ils gagnent*, songea-t-il. *Qu'ils gagnent toujours.*

Il pensa à Kevin, là-bas sur la ligne de front. À Rose allongée au premier, réveillée. Pouvait-il laisser passer une chance de sauver son fils ? Il pensa aux marines morts. Et aussi à la fille gisant dans les hautes herbes sur la berge. Il pensa à son frère, Patrick. À son père. Morts tous deux. Il ferma les yeux et porta le téléphone à son oreille.

– Va te faire enculer, Spain...

Et il raccrocha.

– Ça y est ! Il est sorti d'affaire !

Dooley bondit de la table en renversant sa chaise.

– Kevin est sorti d'affaire ! Il rentre ! Rose !

Il ignorait où était sa femme. Il était descendu et avait trouvé la cuisine vide, s'était fait du café, puis avait jeté un coup d'œil au journal. Il gagna la porte de derrière et inspecta le jardin, mais il ne la vit pas. Il regarda dans le garage. Sa voiture avait disparu. Frank se trouvait à l'école et il n'y avait personne avec qui partager la nouvelle. Pour un peu, il l'aurait hurlée à la rue.

– Il en est sorti, répéta-t-il tout haut.

Il releva sa chaise et s'assit pour relire l'article.

Les marines quittent les bases proches de la DMZ, titrait-il. Mais surtout, il y avait le premier paragraphe : Le corps américain de marines a annoncé aujourd'hui qu'il réduisait la durée du service au Vietnam de 13 à 12 mois pour les troupes de combat, décision prenant effet immédiatement. La période se décompte à partir de la date de départ des États-Unis. Cette mesure touche la presque totalité des 72 000 marines servant actuellement dans le pays. Kevin avait quitté les États-Unis le 14 septembre 1968, date gravée au fer rouge dans la mémoire de Dooley. Il y avait huit jours la veille, Kevin avait achevé sa période.

– Il rentre, dit-il à nouveau, plus calme cette fois.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre. Jamais il n'aurait la patience d'attendre le retour de Rose. Il n'avait guère dormi, incapable de fermer l'œil, torturé par sa conversation avec Tommy Spain. Il avait même commencé à réfléchir à un endroit où installer Rose et les enfants, au moins jusqu'à ce que tout soit terminé. Il avait toujours pensé que la Mafia avait des règles en la matière, mais il ne jurait plus de rien. Il craignait d'avoir commis une énorme erreur. Il s'était senti horriblement mal en se levant, mais il avait maintenant l'impression de pouvoir gérer la situation. Surtout avec le retour de Kevin.

– Va te faire foutre, Tommy Spain, dit-il en regardant par la fenêtre.

Il ne savait pas quoi faire de lui-même. Il traîna dans la maison en cherchant des trucs à bricoler, sortit dans le jardin et se perdit dans la contemplation du piquet abîmé de la clôture, ne réussit pas à s'y attaquer. Puis il entendit la voiture de Rose s'arrêter dans l'allée.

Il l'aida à décharger les courses d'épicerie, réprimant le désir de lâcher la nouvelle. Elle devina qu'il se passait quelque chose et finit par lui poser la question. Il lui montra le journal, incapable de s'empêcher de sourire.

Rose lut et ferma les yeux. Il crut qu'elle allait s'évanouir. Elle tangua légèrement. Il la retint. Le journal tomba par terre tandis qu'elle l'entourait de ses bras.

– Merci mon Dieu ! dit-elle. (Elle s'écarta, les yeux humides.) Quand ? demanda-t-elle. Quand arrive-t-il à la maison ?

– Bientôt. Ils les rapatrient par avion ces jours-ci. Probable qu'il appellera dès qu'il aura atterri quelque part.

– Je veux le voir. Je n'y croirai pas tant que je ne l'aurai pas dans mes bras.

– Tu peux y croire, dit-il. Il rentre.

*

Dooley ne parvenait pas à se concentrer une seconde. Les dossiers qu'il avait sous les yeux auraient aussi bien pu être écrits en chinois. Le calme régnant dans le secteur, Olson et lui étaient censés se pencher sur des affaires non élucidées. On trouvait toujours un point à creuser, un meurtrier qui s'était volatilisé, mais moins souvent une initiative à prendre et dont l'utilité sautait aux yeux. L'enquête qui l'accaparait avait été jugée close et il ignorait encore ce qu'il allait faire de la bombe qu'on lui avait remise. Entre ça et le retour de son fils, il avait la tête ailleurs.

Il décida d'essayer de localiser un jeune qui déclarait avoir été témoin d'une fusillade en mai, puis s'était perdu dans la nature. Il avait peut-être jugé pouvoir refaire surface en toute sécurité – l'occupation idéale compte tenu de son humeur. Elle l'obligerait à rouler en cherchant des adresses. Il ne vit pas les heures passer et cela lui laissa le temps de réfléchir.

Lorsqu'il rentra chez lui, Rose était assise dans la cuisine devant une tasse de chocolat chaud. Il eut un coup au cœur en la voyant, mais elle lui sourit aussitôt pour le rassurer, se leva et l'embrassa.

– Je ne pouvais pas dormir, dit-elle. Je suis trop excitée.

– Ça pourrait prendre quelques jours, lui dit-il. Dans l'armée, on perd toujours son temps à des absurdités. La paperasserie, les formalités et Dieu sait quoi encore. Il est probablement à Da Nang

maintenant. Le temps des préparatifs pour le vol de retour. L'important, c'est qu'il ne se trouve plus sur le front. Ils l'auront retiré tout de suite.

– Il aurait pu appeler, non ? Il l'a déjà fait une fois depuis Da Nang. Tu te rappelles ?

– Écoute, je ne sais pas comment ils procèdent. Peut-être qu'il est en transit quelque part. Ne t'inquiète pas, il rentre.

Il voulait la rassurer, mais, honnêtement, lui-même ne se sentait pas si tranquille. Des millions de choses pouvaient mal tourner. Les lourdes pertes que la division avait enregistrées les derniers jours l'inquiétaient encore. Chaque jour qui passait sans télégramme du ministère de la Défense ou sans officier du corps des marines au visage grave frappant à la porte garantissait un peu plus que Kevin en avait réchappé. Mais malgré son euphorie du matin, il savait qu'ils n'étaient pas encore tirés d'affaire.

C'est une course contre la montre, songeait-il, allongé dans le lit à côté de Rose. Une course entre un coup de téléphone et un télégramme.

Le lendemain, il fit frais. Ce fut le premier jour où on se sentit vraiment en automne. Le soleil brilla, mais le thermomètre resta cantonné à dix-huit degrés. Il passa le début de la matinée à réparer, enfin, la clôture du jardin. Il avait besoin de s'occuper. Chaque fois que le téléphone sonnait, son estomac chavirait. Il termina la clôture et partit au travail.

De nouveau la sonnerie du téléphone se déclencha alors qu'il arrivait au bas de l'escalier. Et de nouveau Rose décrocha avec la note d'impatience heureuse dans la voix qui l'atteignait droit au cœur. Juste comme aux sonneries précédentes, il entendit la déception qui la ramenait sur terre.

– Un instant, dit-elle. C'est pour toi, ajouta-t-elle en lui tendant le combiné au moment où il entrait dans la cuisine.

– Dooley ?

Une voix d'homme. Pas de celles qu'il connaissait.

– Lui-même. Qui est à l'appareil ?

– T'en as rien à foutre. Écoute juste. Tu as quelque chose qu'on veut.

Il se figea. *Nous y sommes*, pensa-t-il.

– À savoir ?

– Joue pas au con. Tiens-toi prêt. Voilà ce qui va arriver.

- Une seconde. Depuis quand me dites-vous ce qui va arriver ?
- Depuis que j’ai quelque chose que tu veux. Pigé ?
- Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Un bruit lui parvint à l’autre bout de la ligne. Comme un soupir, peut-être d’exaspération.

- Ne quitte pas.

À l’autre bout il y eut des bruits indistincts, puis quelque chose de très audible qui glaça Dooley. La voix de Laura Lindbloom.

- Dooley ? C’est toi ?

– C’est moi. Ça va ? demanda-t-il, très conscient de la présence de sa femme derrière lui, devant l’évier.

- J’ai peur, Dooley.

Il y avait un soupçon de tremblement dans sa voix.

Brusquement, il eut peur lui aussi. Il dut respirer un grand coup.

- Bien. Pas de panique. Où es-tu ?

- Je ne sais pas bien. Ils m’ont mise dans une camionnette.

Plus qu’un soupçon. Il entendait sa terreur.

- O.K. Tout va bien se passer. Repasse-moi le type.

Celui-ci revint aussitôt.

– Parfait, connard. Tu as pigé maintenant ? Tu as quelque chose que nous voulons, nous avons quelque chose que tu veux. Maintenant, écoute bien.

- J’écoute.

– Pas de coup fourré, pas de flics. Tu viens seul, prêt pour l’échange. C’est assez simple pour ta petite tête ?

- Je pense.

– Tu as intérêt à jouer franc jeu. S’il se passe quoi que ce soit qui ne nous plaît pas, tout démarre. T’as compris ?

- Où ?

– À la bonne heure. Tu connais le Sears à l’angle de North Avenue et de Harlem Street ?

- Oui.

- Tu te gares dans le parking à minuit. Seul. Et tu attends.

Quelqu'un te dira quoi faire. Vu ?

Il s'adossa au mur, réfléchissant désespérément.

– Disons 1 heure, dit-il. Je travaille ce soir.

– C'est ton putain de problème. Nous y serons à minuit. Si tu n'y es pas, c'est elle qui a des problèmes.

Il y eut un déclic.

Rose le fixait des yeux quand il se tourna après avoir raccroché.

– C'était quoi, tout ça ?

Il hocha la tête, sentant le monde s'écrouler autour de lui.

– Des conneries, dit-il. Juste des conneries. (Il leva les yeux et vit qu'elle le dévisageait d'un air ahuri.) Le travail. Quelqu'un qui essaie de faire le malin.

– Rien de dangereux, j'espère ?

Elle était femme de policier depuis longtemps, mais les risques l'inquiétaient toujours.

Il la regarda sans la voir.

– Non, dit-il. Pas pour moi.

*

Il ne se faisait pas d'illusions, mais il devait en avoir le cœur net. Il roula jusque chez elle, dans Cleveland Street. Sonna à l'entrée, mais n'obtint pas de réponse. La porte de la rue était fermée à clé. Il chercha des traces d'effraction et n'en vit aucune. Il sonna à d'autres portes, mais personne ne répondit. Il contourna la maison et monta jusqu'à l'atelier. La porte était fermée et verrouillée. Il frappa et malmena le bouton, mais personne ne vint ouvrir. La maison de Laura était déserte.

Assis dans sa voiture, il réfléchit. La situation était pire qu'il ne l'avait imaginée. Quelque chose avait foiré. Gravement. Il s'était inquiété de sa famille et avait complètement oublié Laura. La famille d'un homme, on n'y touche pas. Sa maîtresse, oui. Mais où était le lien ?

Schroeder. Lui. Forcément. Schroeder, Swallow, la pègre. Flics des Mœurs pourris et gangsters. Il y avait peu de marge. Schroeder avait trimballé sa rancune et fouiné un peu, puis fait passer le mot sur Laura

et lui. Peut-être même avait-il parlé à Swallow. Et Schroeder connaissait des gens qui savaient où habitait Laura. Dooley s'était cru discret. Mais y avait-il seulement réfléchi ? On l'avait vu dans un bar de Wells Street en sa compagnie. Il avait fait affaire avec un receleur lié au milieu avec elle à côté de lui et jouant le rôle de sa maîtresse. Et Dieu sait à qui Laura en avait parlé. Il avait oublié l'efficacité du bouche à oreille. Et quand Tommy Spain avait fait savoir qu'il fallait mettre la pression sur un policier dénommé Dooley, les bonnes personnes n'avaient pas eu trop de difficulté à faire le rapprochement.

Il jura tout haut. Il avait été idiot. *C'est ta punition*, pensa-t-il. *Tu as commis une mauvaise action et elle se retourne contre toi*. Il mit le contact.

Et fit quelque chose qu'il ne faisait presque jamais : il téléphona pour dire qu'il était malade.

– Je vomis tripes et boyaux, dit-il dans la cabine téléphonique, et ce n'était pas si loin de la vérité. Dites à Olson qu'il est seul ce soir.

Cela contrevenait à tous ses principes, mais l'affaire était grave. Il avait songé cinq secondes à jouer le coup selon les règles. Aller trouver McCone et tout lui dire. Puis il avait jugé que rien de ce qu'aurait pu suggérer McCone ne pouvait améliorer les choses. Il craignait les conséquences d'une réaction officielle : une flopée de policiers sur zone pour effrayer les ravisseurs de Laura. Il avait aussi songé à intervenir juste avec Olson parce qu'il se serait senti plus à l'aise avec du renfort. Il savait que Pete lui prêterait main-forte, mais il redoutait ce qui pourrait arriver si on le repérait. Il avait donc décidé que lui aussi travaillerait en solitaire ce soir-là.

Il reprit vers le nord et sonna à la porte de sa belle-sœur Maureen, et croisa les doigts pour qu'elle soit chez elle. Elle l'était, et son visage s'éclaira quand elle le vit.

– Notre agent secret ! Tu as de nouveau besoin du magnéto ?

– J'ai oublié quelque chose l'autre jour, dit-il en repoussant les frontières de la courtoisie en la bousculant pour gagner sa salle de séjour.

Il récupéra la bande sur l'étagère où il l'avait laissée et regarda Maureen.

– Phil sait comment on copie une bande ?

Elle ne bougea pas, ahurie, en tablier.

– Je crois, dit-elle. Mais je me rappelle qu'il m'a dit un jour qu'il fallait deux appareils. Il sera de retour d'ici une heure si tu veux lui

parler.

Il se rembrunit, hocha la tête.

– C'est une idée. As-tu une machine à écrire que je pourrais utiliser en attendant ?

Il s'assit à la table de la salle à manger et tapa son texte pendant que Maureen s'affairait dans la cuisine, ne cessant de vérifier d'un œil étonné si tout allait bien. Il écrivit sans discontinuer pendant près d'une heure, terminant juste avant l'arrivée de Phil.

Phil était un individu de grande taille guetté par la calvitie et qu'il avait toujours jugé un peu niais. Mais ce jour-là, il n'avait pas de meilleur ami au monde.

– Je peux emprunter la machine portable de mon voisin, dit-il, désireux de coopérer.

– Génial. Un seul exemplaire. Je peux venir le récupérer dans deux heures ?

Il mit le cap sur le Sears, à l'intersection de North Avenue et de Harlem Street. Dans le parking du grand magasin, il s'attarda un moment dans la voiture et essaya d'imaginer comment les choses allaient se passer. Il se trouvait à la lisière sud de la ville. Elmwood Park commençait de l'autre côté de Harlem Street. River Forest et Oak Park s'étendaient de part et d'autre de cette voie, au sud de North Avenue. Il longea quelques pâtés d'immeubles dans les deux sens, essayant de prévoir. Harlem Street et North Avenue étaient des artères commerciales et actives, mais faisaient place, une rue plus loin et dans chaque direction, à des rues résidentielles qui seraient désertes à minuit.

Il revint chez Phil et Maureen. Phil lui avait copié la bande enregistrée et refusa que Dooley lui rembourse la bande vierge.

– Hors de question, Mike. Je suis heureux de t'aider.

– Pourrais-tu encore me rendre un service ? demanda-t-il en lui tendant la copie de la bande et les feuilles qu'il avait dactylographiées. À la première occasion, tu me postes ça à mon nom, à mon domicile ? Tu les mets juste dans une enveloppe et tu les envoies à mon adresse.

Il repartit, laissant Phil et Maureen crispés par l'excitation. Il avait encore des heures à tuer avant minuit. Il fit la seule chose qu'il savait faire : travailler. Il roula jusqu'au *Mad Hatter*, où le barman fulminait parce que Laura ne s'était pas montrée. Ça lui donna une idée. Il regagna la maison de Cleveland Street et découvrit Danny l'artiste des lieux. Oui, il pensait avoir entendu sonner à la porte de Laura le

matin, mais il n'avait pas réagi. Non, il n'avait pas remarqué de camionnette dans la rue.

Dooley procéda à une enquête de voisinage. Un homme avait aperçu un monospace dans l'allée derrière la maison. Il alla vérifier et conclut qu'ils avaient pu enlever Laura en passant par l'arrière et franchir un portail donnant sur la ruelle sans se faire voir. Hormis la couleur du véhicule, le témoin n'avait rien vu de spécial.

Il essaya de réfléchir aux détails. Il leur avait fallu un endroit où garder Laura à l'ombre un jour durant. Il connaissait quelques-unes de leurs planques dans le quartier, mais ils en avaient une tripotée à leur disposition. Inutile de songer à y faire irruption en arrosant à tout va et à la sauver malgré tout.

Il décida qu'il n'y avait vraiment qu'une solution : se montrer.

*

L'Olds Cutlass Supreme de couleur sombre se glissa sournoisement dans le parking à la sortie de North Avenue et s'immobilisa à six mètres de sa voiture. Il s'était appuyé contre le véhicule, bras croisés dans l'air froid de la nuit.

– Dooley ? demanda une voix venant du siège passager de l'Oldsmobile.

Il s'approcha de la voiture. Il ne voyait pas très bien le visage sous les hauts lampadaires qui éclairaient le parking, et rien ne garantissait qu'il aurait reconnu quelqu'un. Ils disposaient d'inépuisables réserves de fantassins pour ce genre de boulot.

– Marche jusqu'au magasin de meubles, dit le type. T'as intérêt à être seul.

– Il n'y a que moi, dit-il.

L'homme fit un geste de la main et la Cutlass accéléra, décrivant un grand arc de cercle dans le parking désert avant de reprendre North Avenue vers l'ouest. Dooley se mit en mouvement.

Il traversa Harlem Street et aperçut l'enseigne du magasin deux rues plus loin, sur le côté sud de la rue. Tout en marchant mains dans les poches, le type qui fait une promenade de santé avant d'aller se coucher, il tenta de repérer des guetteurs. Quelques voitures le dépassèrent, mais il n'y avait guère d'animation après minuit et en milieu de semaine. Rien n'attira son regard, pourtant il les savait là.

Le parking du magasin occupait l'angle sud-est de la rue. Dooley resta sur le côté nord jusqu'au moment où il arriva à sa hauteur et put l'inspecter. Il vit deux voitures garées en épi contre le devant du magasin, une Coupe de Ville et une Buick Riviera, pas très loin l'une de l'autre. Il repéra la Cutlass un peu plus haut dans North Avenue, de l'autre côté. Il attendit un moment, scrutant les voitures en stationnement, dans North Avenue et la rue transversale au sud, essayant de voir celles qui étaient occupées. Et jugea que ça n'avait pas grande importance. N'importe comment, ils étaient supérieurs en nombre. Il laissa passer une voiture et traversa la large artère déserte.

Deux hommes sortirent de la Riviera tandis qu'il traversait le parking d'un pas tranquille. Ils vinrent à sa rencontre. Sans se presser.

– Ne bouge plus, dit celui de droite quand il fut à trois mètres. (Courtaud, coupe-vent distendu par son bide.) Reste où tu es.

– Où est la fille ? demanda-t-il.

– Tu le sauras le moment venu.

Ça ne lui plut pas.

– D'abord, je veux savoir qu'elle est O.K.

– C'est pas toi qui dictes les conditions. (Il lui montra la Cadillac d'un bref coup de tête.) Il veut te parler.

Ça ne lui plut pas du tout. Mais il n'était pas en position de force. Et il n'allait pas tourner les talons. Il fixa deux secondes des yeux vides d'expression.

– Je suis là pour ça, dit-il en faisant un pas vers la Cadillac.

– Pas si vite. Reste où tu es.

Le deuxième type s'avança vers lui. Laid comme l'enfer. Un nez qui en avait vu de dures dans une gueule de carlin. Il tendit la main vers sa veste, mais Dooley l'écarta sèchement.

– Tu ne me touches pas, dit-il.

– Minute, dit le carlin. Tu ne montes pas dans cette voiture avant qu'on ait vérifié que t'as pas de micro. Et on te garde ton arme. T'inquiète pas, on te la rendra.

Il avait perdu toutes les batailles jusque-là, mais il ne pouvait quand même pas ne pas réagir. Il ne supportait pas qu'on lui fasse les poches.

Le carlin enfila sa main dans la veste de Dooley et sortit l'arme de l'étui. Il la fourra dans sa ceinture et s'occupa des poches. Il examina la plaque et la remit en place. Il prit la bande enregistrée dans la

poche de côté, ouvrit la boîte, la referma et la jeta à son copain.

– Continue de vérifier, dit l'autre.

Le carlin le palpa à la ceinture, promena ses mains sur son dos et ses flancs, le long de ses jambes de pantalon.

– C'est fait, dit-il en s'écartant.

– O.K., dit le courtaud. Maintenant, tu ne bouges pas.

Il rejoignit la Cadillac et tendit la bande à quelqu'un sur la banquette arrière par une fenêtre ouverte. La porte du côté conducteur s'ouvrit et un homme sortit. Il fit quelques pas sur l'asphalte, alluma une cigarette. Le courtaud se baissa et écouta pendant un moment quelqu'un qui parlait bas à l'intérieur du véhicule, puis il se redressa.

– C'est bon, dit-il avec un geste de la main, puis il s'éloigna.

Dooley s'approcha lentement de la Cadillac. Il ouvrit la portière arrière, monta et regarda l'homme qu'il était venu voir. Il eut le temps de le distinguer nettement avant que la lumière du plafonnier ne s'éteigne quand la portière se referma. C'était un vieillard, maintenant. Plus vieux que sur les photos qu'il avait vues. Et pas très corpulent. Il avait été bâti en force, le torse puissant, assez vigoureux pour tuer deux types pour Al Capone avec une batte de base-ball. Mais ce n'était plus maintenant qu'un vieux schnock un peu trop gros sous un blouson léger en Nylon. Les cheveux ondulés avaient viré au gris, mais il avait conservé son visage maussade mangé par ses yeux noirs.

– Joe Batters, dit Dooley. « *The only Joe that matters*¹. »

– Il n'y a que les amis qui m'appellent comme ça, dit le vieux.

– Désolé. Alors monsieur Accardo, j'imagine.

– On s'en contentera. C'est toi, Dooley ?

– Ouais.

– T'es une sacrée tête de mule, Mister Dooley.

– C'est ce qu'on me dit.

– Que pensais-tu pouvoir en faire ?

Accardo leva la bande dans sa boîte.

– J'espérais mettre quelqu'un en prison.

– Bah, n'y compte plus. Tu l'as écoutée, pas vrai ?

– Je l'ai écoutée. Bien sûr. Qu'est-ce que j'aurais fait d'autre ?

– Évidemment. Mais tu comprends la situation, non ?

– Maintenant, oui. Mais pas au début. Quelqu'un m'a lancé une grande balle courte. J'ai cru qu'il s'agissait de Dallas.

Accardo lâcha un petit grognement joyeux.

– Dallas ? Tu penses que j'aurais laissé ce putain de Giancana monter un coup pareil ? Pourquoi crois-tu qu'il est au Mexique maintenant ? Qui que ce soit qui ait pressé la détente à Dallas, ce n'était pas nous.

– C'est bon à savoir. Je suppose que tu es dans le camp des anges maintenant.

– Tout juste, frangin. Je suis avec les chics types.

– Sauf que l'argent continue de remonter jusqu'à toi, n'est-ce pas ? Je vois pourquoi tu tiens à la discrétion. Et puis, qui le croirait ? Joe Batters, balance du FBI ?

La température chuta. D'un coup.

– Surveille ton langage, connard.

Dooley en avait sa dose. Il allait devoir la fermer longtemps après être sorti de voiture, et il y avait certaines choses dont il voulait se libérer.

– Ne t'y trompe pas, dit-il. Évidemment, quand le FBI propose d'intervenir auprès d'un juge fédéral pour obtenir que la seule condamnation qu'on t'ait jamais collée soit annulée en appel, et qu'il te demande juste de les informer en échange, j'imagine que le choix est plutôt facile. Après, tu peux te vanter de n'avoir jamais passé une nuit en prison.

– Et je n'en passerai jamais aucune. Inutile de te faire un dessin, n'est-ce pas ?

– Inutile en effet. Et sûr que je vois pourquoi ils ne veulent pas que cette pièce à conviction remonte à la surface. Ils ne pourraient pas avoir de meilleur informateur. Rêver mieux qu'avoir le patron de l'autre camp dans son équipe ?

– Je ne suis plus le patron. J'ai pris ma retraite. Et l'affaire continue de tourner. Je n'ai fait de mal à personne sauf quand on le cherchait.

– Je ne suis pas sûr que Jimmy Hoffa serait d'accord. Tu l'as donné au FBI, n'est-ce pas ? Il m'a fallu un moment pour comprendre ce que j'entendais. Mais Spain était exactement ce qu'il te fallait, là-bas.

– Tu veux que je te dise, Dooley ? Tu es dans de sales draps. Tu en sais beaucoup, beaucoup trop.

– Écoute, monsieur Accardo. Je m'en fous. Tu comprends ? Je me contrefous des coups tordus du FBI. Ce sont eux, les experts. Moi, je suis juste un modeste inspecteur des Homicides. Je ne vais pas jouer les trouble-fête. J'ai un travail à faire et une famille à nourrir. Je t'ai rendu la bande, maintenant je veux voir la fille.

– Parlons d'abord de toutes les copies que tu as faites, lui lança Accardo.

Dooley inspira un grand coup.

– Je n'en ai fait qu'une. Je l'ai mise au coffre, à ma banque, avec l'explication écrite de ce qu'elle signifie. Elle ne pourrait en sortir que si je mourais. On ouvrirait alors le coffre pour prendre ma police d'assurance et ce genre de choses, et on la trouverait. Tant que rien ne m'arrive, personne ne sait qu'elle existe. Si j'étais toi, je m'inquiéteraïs plutôt des copies que Spain en a faites. Tu sais forcément qu'il y en a d'autres dans la nature.

– Tu ne m'apprends rien de nouveau.

– Écoute-moi voir. Le FBI a misé sur Spain comme poulain. Pour te succéder. Spain veut être le patron, et ils l'ont déjà inscrit au tableau de service.

– Tout ça, je le sais. Laisse-moi te demander quelque chose.

– Quoi ?

– Pourquoi crois-tu que je ne suis pas inquiet... quel que soit le nombre de copies que tu as faites ?

C'est là qu'il faut surveiller son langage, se dit Dooley à lui-même. Il contenait difficilement l'énorme colère qu'il sentait monter en lui.

– La dissuasion, dit-il. Tu as fondé ta crédibilité avec Sally. (Il se tourna pour regarder Accardo et ne put gommer l'amertume de sa voix.) Elle est morte juste pour ça, n'est-ce pas ? Pour servir d'élément de dissuasion. Elle n'a jamais eu la bande. Elle n'a jamais eu quelque chose que tu voulais. Tu faisais simplement parvenir un message à Tommy Spain. Je me trompe ?

Accardo garda une immobilité de roc pendant un long moment. Puis il dit :

– Ce n'était pas censé être si brutal. Mais j'espère que toi aussi, tu as reçu le message.

– Je l'ai reçu, dit Dooley en parvenant à peine à sortir les mots.

– Alors le moment est venu de foutre le camp de ma voiture. Ils te diront où trouver ta petite amie.

– Minute. (Il savait qu’il poussait, mais il était décidé à aller jusqu’au bout.) Il y a un autre élément dans le marché.

– Putain, de quoi tu parles ?

– Je te l’ai dit : je suis inspecteur des Homicides. Je ne m’occupe ni des jeux, ni de la prostitution, ni d’aucune autre de vos activités. Vos affaires vous regardent. Mais quand quelqu’un se fait tuer, en particulier de la façon dont on a tué Sally, cette fois, ça me regarde. Je ne t’impliquerai jamais dans quoi que ce soit, tu peux y compter. Mais il faut que tu me donnes les types qui ont liquidé Sally. Il le faut parce que je suis un homme honnête qui fait un travail honnête, et que même toi, tu es gagnant quand il y a des limites. Je ne vais rien dire de plus sur Sally, sauf que je pense que ça a dépassé les limites. Tu me donnes ces types et nous sommes quittes. Les limites sont rétablies et personne ne saura de quoi nous avons parlé ici.

– Je n’ai pas à te donner quoi que ce soit.

– Non. Mais je pense que tu le feras. Parce que, quelque part, je pense que tu es assez honnête pour savoir que des types comme ceux qui ont tué Sally ne méritent pas de traîner dans les rues. Tu n’en veux pas dans ton camp. Alors, donne-les moi.

– Bon Dieu, mais tu rêves !

– Je ne parle pas de procès, Accardo. Tu me donnes leurs noms et je me chargerai d’eux moi-même. Tu me comprends ?

Accardo se contenta de le dévisager dans la pénombre. Cette fois, Dooley en fit autant. Il avait fixé dans les yeux l’Armée impériale du Japon. Après ça, un Italo, un dur de Grand Avenue, n’était rien.

– T’es cinglé, dit Accardo.

– C’est ce qu’on me dit.

Accardo rit. Un grognement bref et unique.

– Je vais t’en donner un, dit-il. Mais c’est nous qui nous en chargerons. Toi, tu restes en dehors.

Dooley le regardait toujours, tirant au maximum. Il savait qu’il avait obtenu tout ce qu’il pouvait espérer, plus que personne ne s’était jamais risqué à essayer. Mais il n’allait pas faire de courbettes. Il saisit la poignée de la portière.

– Quand ? demanda-t-il.

Accardo agita une main vers lui, lui signifiant son congé.

– Demain. Maintenant tu fous le camp avant que je change d’avis.

Dooley descendit de la voiture et ferma la portière. Avec douceur. Il s'avança vers les trois hommes qui attendaient à quinze mètres de là en fumant.

– Fini ? demanda le courtaud en jetant un mégot rougeoyant comme il s'approchait.

– J'ai besoin de deux choses, dit-il. Tout de suite.

– Attrape ! dit le trapu en lui jetant son arme.

Il la saisit au vol et la rangea dans l'étui.

– Ça fait un, dit-il.

– Attends que je devine, dit le trapu. Le numéro deux a des tétons et une paire de lèvres qui étaient juste ce qu'il fallait pour me sucer ma grande queue d'Italo.

– Où est-elle ? demanda Dooley en luttant contre le besoin pressant de ressortir ce qu'il venait de ranger et de le rentrer dans la gorge de quelqu'un.

Le courtaud ne parut pas intimidé par les vingt centimètres à l'avantage de Dooley. Il releva son menton vers lui en ricanant.

– À treize kilomètres d'ici à l'est, ronronna-t-il. Juste là où tu as trouvé sa copine.

*

Dooley courut. Il se fichait qu'on le voie. Il fonça jusqu'à sa voiture, quitta le parking et roula plein est comme un fou. Il fut stoppé par les flics et obligé de se ranger le long du trottoir juste après Cicero Street. Il dut leur montrer sa plaque et leur expliquer qu'il venait d'avoir un tuyau sur un éventuel homicide. Il les vit se demander pourquoi il n'était pas dans une voiture de service, mais ils le laissèrent partir.

Il refusait d'y penser. Il avait déjà assez à faire à se concentrer pour ne renverser personne. Dans son esprit, toutes les options défilaient. Toutes extrêmes. Au cas où ce qu'il redoutait serait vrai. Il se sentit perdre un peu la tête alors qu'il accélérât dans North Avenue en pleine nuit.

Weed Street était plongée dans l'obscurité. Un lampadaire se dressait au bout de la rue, mais l'ampoule était morte. Il s'arrêta dans un hurlement de freins et sauta de sa voiture. La clôture grillagée béait toujours. Personne ne s'était soucié de la réparer. Il déchira la manche de sa veste au fil de fer en se baissant pour passer au travers.

Cette fois, il ne pleuvait pas, mais on n'y voyait rien. Il devinait des reflets tremblants sur l'eau sombre de l'autre côté des broussailles, mais il ne distinguait strictement rien sur la berge en contrebas. Il se débattit dans les hautes herbes, trébuchant, manquant de dévaler la pente tête la première, se rattrapant à une branche ici et là. Il avançait de mémoire et avait tout faux. Brusquement, il se retrouva en équilibre au-dessus de l'eau noire et ne découvrit que de vieux pneus et des bouteilles vides. Il reprit son aplomb et reporta son regard sur la pente. Le noir intégral. Il allait devoir attendre que le jour se lève.

Il s'injuria. Il allait battre les buissons à quatre pattes au besoin et toute la nuit durant s'il le fallait. Ses yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité. Et soudain il la vit. À peine une lueur de cheveux blonds dans les ténèbres, forme blottie qui aurait pu être celle d'une femme jetée dans les hautes herbes, et le cœur faillit lui manquer parce qu'elle était d'une parfaite immobilité.

– Laura ! cria-t-il.

Bruit étouffé. Pas humain.

– Laura ?

Il commença à remonter la pente vers elle, glissant sur ses genoux, rampant. Le bruit se répéta, un gémissement sourd, une torture à entendre. Puis il toucha sa jambe. Et à la différence de Sally, Laura était chaude.

¹⁻ . Le seul qui compte.

Dooley avait sorti son arme quand il était passé à nouveau à travers le grillage. Il savait qu'il y avait toujours un risque que Joe Batters lui ait gardé une surprise dans sa manche.

Elle tenait debout sur ses pieds nus, et sauta assez prestement dans la voiture. Hormis ses jambes noires de terre et son visage choqué, elle paraissait plus ou moins intacte. Ils l'avaient bâillonnée et attachée à un arbre avec un fil de fer. Dooley avait ôté la bande adhésive de sa bouche sans trop de mal, mais s'était bagarré avec la ferraille. Il l'avait obligée à lui parler pendant qu'il s'escrimait sur le métal, et après avoir maîtrisé ses sanglots elle lui avait dit qu'elle n'était pas blessée. Il ne savait pas trop s'il la croyait, mais cela lui fit du bien de l'entendre.

– Tu es sûre de ne pas avoir besoin d'un médecin ? lui demanda-t-il en faisant demi-tour pour reprendre North Avenue, vers l'est.

Elle pleurait, tassée contre la fenêtre.

– Non. Ça va. Je suis juste... terrifiée. J'étais folle de terreur. Je ne l'ai jamais été autant. Jamais. C'était l'enfer. Oh, mon Dieu. Sally...

Il ne savait pas où il allait, mais il roulait vite.

– Laura, je suis obligé de te poser la question : est-ce qu'ils t'ont fait quelque chose ? Quoi que ce soit ?

Elle respira un grand coup et se calma.

– Non. Mais en me faisant clairement comprendre que ça ne les dérangerait pas.

Il l'imaginait assez.

– Je ne sais pas si ça te suffit pour constituer un dossier. Si nous pouvons courir le risque.

– Ça m'est égal. Je veux juste me sentir de nouveau en sécurité. Mais je ne sais pas où.

– As-tu un endroit où aller ? Je veux dire en dehors de la ville ? Tu as bien des amis quelque part ?

– Bien sûr... Quelque part.

– Je ne sais pas si tu dois t'en aller définitivement. Probable que non. Mais ce serait vraiment une bonne idée d'envisager de longues

vacances.

– Et mon appartement ? Mes affaires ?

– Honnêtement, je ne pense même pas que nous devrions aller chercher de quoi te changer.

– Je n'ai même pas mon sac !

– Danny ne peut pas entrer chez toi ?

– Si. Il a la clé.

– Alors il est temps de le réveiller par un coup de téléphone. Il peut prendre quelques affaires et nous retrouver quelque part. Combien d'argent as-tu ?

– Je ne sais pas. Pas assez pour un billet d'avion.

– Mais assez pour un bus ? Je peux arrondir.

– Probablement. (Quelques rues plus loin :) Dooley, c'était à cause de quoi ?

– Une pièce à conviction. Je l'avais et ils voulaient la récupérer.

– Ils l'ont eue ?

– Mmm...

– Donc ils ont encore gagné.

Il continua de rouler, l'œil dans le rétroviseur.

– Pas sûr. Pas complètement.

*

Ils trouvèrent un bar ouvert dans North Avenue. Laura se lava dans les toilettes et appela Danny. Il fit son apparition vingt minutes plus tard, avec le sac de Laura, une paire de chaussures et une mallette de cabine Pan-Am qu'il avait rempli sur ses instructions.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il à Dooley.

Pour la première fois depuis que Dooley l'avait rencontré, il semblait prendre quelque chose au sérieux.

Il ne se sentit pas en veine d'explications.

– Elle est témoin de quelque chose, dit-il. Des fois, il y a des risques.

– Quand reviendra-t-elle ?

– Je ne sais pas. Ce n'est pas définitif.

Danny et Laura s'étreignirent sur le trottoir, puis Dooley et elle remontèrent dans la voiture. Il tourna au bas de LaSalle Street, vers le Loop. Des phares les doubaient à vive allure, des voitures changeaient de file devant eux.

– C'est fini, dit Laura d'une voix rêveuse.

– Qu'est-ce qui est fini ?

– Cette partie de ma vie. C'est terminé. Je ne sais pas ce qui va se passer maintenant.

– Tu peux revenir. Laisse seulement passer un moment.

Les immeubles défilaient, éclairés au néon et à la vapeur de sodium, mais vides d'êtres humains.

– Tu as vraiment envie que je revienne ?

Il fit une grimace à la nuit.

– Oui et non. Je ne devrais pas, mais j'en ai envie.

Ils traversaient la rivière. Les lumières des tours miroitaient sur la surface sombre et inquiète.

– Non, Dooley, dit Laura. C'est fini. En tout cas, pour moi. J'ai beaucoup mûri ici, mais je pense qu'il est temps de partir.

L'intensité de la tristesse noire et sans fond qui s'abattit brusquement sur lui le stupéfia.

– Où ? demanda-t-il un peu plus fort qu'il ne le souhaitait.

– Je ne sais pas. En Californie peut-être.

– C'est loin.

– Oui, reconnut-elle. Très, très loin.

Dans Randolph Street, le grand hall de la gare routière était presque désert. Juste quelques voyageurs qui traînaient ou somnolaient ici et là. L'inquiétude ne le lâchant toujours pas, Dooley resta près de Laura, observant les gens pendant qu'elle parlait à un agent au comptoir. Elle revint avec un billet.

– Dans une demi-heure, j'ai un bus qui arrive de Cleveland et qui me déposera à Des Moines, dit-elle. Ça me rapprochera de chez moi. Peut-être que je vais rester un moment chez ma mère.

Ils trouvèrent un coin où attendre, à l'abri de l'éclairage. Ils restèrent enlacés. Dooley ne craignait plus qu'on le voie. Au bout d'un moment, Laura se remit à pleurer, doucement. Il ne sut pas quoi faire,

sinon la serrer un peu plus fort contre lui. Quand il fut temps de prendre l'escalier roulant qui descendait au quai, il l'accompagna, le bras autour d'elle.

Le bus s'immobilisa et deux ou trois voyageurs rassemblèrent leurs affaires et se mirent en mouvement pour monter. Laura laissa échapper un sanglot, le serra désespérément dans ses bras et s'écarta pour le regarder.

– Je t'aime, chuchota-t-elle. Je ne devrais pas, mais je t'aime.

Il plongea son regard dans ses grands yeux brillants en sachant qu'il avait touché un des gros lots de la vie et que c'était du passé. Qu'il ne la reverrait plus jamais. Si seulement il avait eu les mots pour le lui dire...

– Tu as toute la vie devant toi, dit-il. Sois heureuse.

– C'est avec toi que j'étais heureuse.

Elle lui donna un baiser rapide et le repoussa.

*

Dooley rentra chez lui. Il rentra chez lui retrouver sa femme, il se coucha près d'elle dans le noir et l'entoura de ses bras. Elle bougea, marmonna et se rendormit. Il resta là, à penser à Laura. Jusqu'au moment où il sombra dans des rêves inquiets.

Lorsqu'il se réveilla, il était seul dans le lit et la lumière lui dit qu'on était au milieu de la matinée. Il découvrit Rose à la table de la cuisine, fixant le journal.

– Je me fais du souci, dit-elle. Pourquoi n'avons-nous pas de nouvelles ? Il aurait dû au moins appeler, non ?

– Je ne sais pas, Rose.

Il tira le journal à lui.

– Il n'y a rien dedans, ajouta-t-elle. Ça dit juste que les marines rentrent ? Sans aucune précision.

Il parcourut la première page. Un procès devait se tenir dans le bâtiment fédéral du centre-ville, les huit manifestants arrêtés à la convention du parti de l'année précédente comparaisant enfin devant un juge. On s'attendait à d'autres manifestations. Il repoussa le journal. Il s'en foutait complètement.

– Je ne sais pas, dit-il. Il devrait être en sécurité maintenant.

Probablement dans un dépôt quelconque à faire la queue pour téléphoner. Nous ne pouvons rien faire d'autre qu'attendre.

– Je veux passer à l'église. Tu viendras me chercher s'il appelle ?

Il regarda la pendule.

– Je dois partir dans à peu près une heure.

– Tu n'es pas de repos aujourd'hui ?

– Si, mais j'ai un type à voir.

– Pour l'enquête ? Je croyais que le dossier était clos.

– Il devrait l'être aujourd'hui. Je crois qu'on tient le bon bout.

*

Tiens-toi prêt, songea Dooley. Ça va faire mal.

La première fois qu'il s'était fait cette réflexion, il était accroupi dans un trou sur une crête de l'île de Bougainville, tandis que les vestiges de la 17^e armée japonaise se massaient au bas de la colline pour une charge banzaï. La frénésie qui s'en était suivie lui avait enseigné qu'on peut survivre même à de vraiment sales histoires, et cette formule lui avait servi au fil des ans à des moments difficiles.

Maintenant, il était debout devant l'évier de la cuisine et regardait par la fenêtre le jardin, les arbres de l'autre côté de la rue, une trouée de ciel bleu. Il aurait donné cher pour rester là indéfiniment, collé à ce moment du temps. Parce qu'il avait peur de ce qui allait se passer quand il faudrait bouger.

Il n'aurait su dire quand exactement la certitude que son fils était mort s'était abattue sur lui. Peut-être le rêve qu'il avait fait juste avant l'aube. Son petit garçon, Kevin, qui l'appelait à l'aide. Peut-être l'expression du visage de Rose à la table de la cuisine. Peut-être juste le fait que deux jours après le retrait du front ils n'aient toujours pas de ses nouvelles. Ou simplement parce qu'il n'avait pas assez dormi. Mais il avait soudain eu la certitude que la chance les avait lâchés.

Cette certitude rendait les choses plus faciles, dans un sens. Il s'était débarrassé de toutes ses hésitations sur ce qu'il avait prévu de faire ce jour-là. Depuis qu'il avait parlé à Tony Accardo la nuit précédente. À présent, il n'avait rien à perdre. Il était un homme en colère et il devait régler une affaire en suspens. Il espéra seulement qu'il l'aurait fait avant d'être confronté aux télégrammes, aux condoléances et à une épouse folle de chagrin.

Tiens-toi prêt, pensa-t-il. Ça va faire mal.

*

Ce n'étaient que des suppositions. Mais les hypothèses de Dooley s'étaient révélées plutôt exactes jusque-là. Étayées par l'expérience. Sans doute fallait-il commencer par la maison de Joe D'Andrea. Il habitait un bungalow en brique près d'Harlem Street et de Diversey Avenue, dans le West Side, dans un quartier tranquille qui ne causait jamais de tracas aux policiers du district d'Austin. Dooley avait mémorisé l'adresse la première fois qu'il s'était intéressé à D'Andrea, il la retrouva sans peine.

Le problème allait être la surveillance. La maison se dressait à un angle, avec un garage derrière qui s'ouvrait sur la rue latérale. Une grande clôture en bois s'étirait le long du trottoir, de la maison au garage. Elle avait un portail. Il tourna une ou deux fois dans le secteur et trouva une place tout près de là dans la rue latérale, du même côté que la maison. De là, il voyait clairement le garage de D'Andrea et ça lui suffisait. Il ne s'inquiétait pas trop d'être repéré. Les voisins étaient sans doute accoutumés à voir des hommes dans des voitures en stationnement, les yeux fixés sur le pavillon. Et compte tenu de l'angle, D'Andrea ne pouvait pas le voir d'où il était, ce qui était l'essentiel.

Il s'installa dans l'attente. Il était presque 13 heures et D'Andrea ne tarderait probablement pas à se montrer. Dooley n'avait pas pris la peine de venir plus tôt car il connaissait l'emploi du temps des truands. Maintenant qu'il avait pris position, il espérait que l'affaire n'allait pas s'éterniser. Il savait être patient quand la situation l'exigeait. Mais ce jour-là, c'était dur de rester sans rien faire. Ce jour-là, il avait trop de choses en tête.

Mon fils est mort, pensa-t-il. Il savait qu'il n'en prendrait conscience que lorsqu'il verrait le télégramme dans sa main. Il se demanda ce qu'il y lirait. *Nous avons le regret de vous informer...* C'était quoi, la formule consacrée ? Il essaya de se rappeler le télégramme qui avait annoncé la mort de Patrick. Un télégramme de ce genre suffisait dans une vie. Une guerre aussi, d'ailleurs. Il ne parvenait pas à comprendre comment celle-là s'était déclenchée. Personne n'avait largué de bombes sur les États-Unis, pour autant qu'il s'en souvînt. Il avait toujours pensé que le gouvernement savait ce qu'il faisait. Là, il en doutait.

La porte de derrière de la maison s'ouvrit et se referma. Impossible

de voir vraiment qui en était sorti. Le garage ne lui donnait qu'une vision partielle de l'entrée. Il attendit que la porte du garage se relève. Ce serait le signal pour démarrer.

Il attendit. La porte resta fermée. Lorsque, au bout d'un moment, il aperçut une tignasse blanche au-dessus de la clôture, il se rappela que Joe D'Andrea disait s'occuper de son jardin. Il inspira un grand coup, souffla. Commença à se dire qu'il était parti pour une longue attente.

Mon fils est mort. Je corrige, rectifia-t-il. *Un de mes fils est mort.* Il savait qu'il n'avait pas été un bon père pour Frank. Il ne pouvait pas vraiment se l'expliquer. Peut-être le fait que Rose avait commencé à parler très tôt de Francis comme du futur prêtre de la famille. Dooley respectait les prêtres, mais estimait en secret qu'il leur manquait quelque chose. Qu'ils n'étaient pas des hommes à part entière. C'était faux, il le savait, mais il n'y pouvait rien. Frank avait paru caresser l'idée un moment et peut-être que l'attitude de Dooley s'en était ressentie. En tout cas, il était temps de redresser la barre. Frank était un brave gamin, un garçon intelligent et au cœur d'or, avec sa dose de courage. Et Dieu lui était témoin qu'il allait le traiter désormais comme son fils numéro un.

Ce n'était pas l'endroit où laisser libre cours à ce genre de réflexions. Il allait avoir besoin de toutes ses ressources, et manquer d'étouffer à la pensée de son garçon ne l'aiderait guère.

Une voiture passa. Il en avait vu de temps en temps depuis qu'il s'était garé, mais celle-là retint son attention parce qu'elle roulait lentement et qu'il y avait deux types à l'intérieur. En approchant de l'extrémité du pâté de maisons, elle ralentit encore, et il comprit qu'il avait de nouveau tablé sur des hypothèses.

Il s'était figuré que si Joe D'Andrea devait être liquidé ce jour-là, ce serait ailleurs. On le convoquerait ou on lui dresserait une embuscade dans un endroit qu'on le savait fréquenter. Ils ne liquidèrent pas les gars chez eux, avait-il toujours pensé. Or là, il voyait une voiture arriver subrepticement et s'immobiliser le long du trottoir à côté de la maison de D'Andrea. Il posa la main sur la poignée de la portière.

Il ne fut pas autrement surpris quand il vit l'homme descendre de voiture et traverser le trottoir jusqu'au portail de la clôture de Joe D'Andrea. Mais il fut étonné par la lenteur avec laquelle il se déplaçait étant donné qu'il arborait un masque de Mickey et avait un fusil de chasse à la main. Il n'y avait rien de furtif ni même la moindre trace d'inquiétude dans son comportement. Ça aurait pu être le plombier venu déboucher le puisard.

Dooley attendit qu'il ait franchi le portail pour presser la poignée.

Le minutage allait être délicat. Il sortit, referma doucement sa portière et se mit à marcher, vite. Son esprit fonctionnait à cent à l'heure. Attendre les coups de feu ou commencer à courir tout de suite ? Il commença à courir.

Il n'avait toujours rien entendu quand il atteignit le portail, et il se demanda s'il s'était trompé du tout au tout ou s'il avait eu une hallucination. Devant lui, il vit la voiture qui tournait au ralenti à l'angle, le conducteur chargé d'assurer la fuite au volant. Il jeta un regard par le portail ouvert.

Il aperçut un petit jardin avec des plates-bandes bien entretenues le long de la clôture du fond, et une porte ouverte dans un côté du garage, à l'arrière du terrain. Des voix lui parvinrent de l'intérieur. Il s'immobilisa dans le jardin juste à temps pour entendre la voix de Joe D'Andrea monter dans les aigus sous l'effet de la panique.

– Tony, petit... Tu ne peux pas faire ça ! Pas à moi !

Tiens-toi prêt, pensa Dooley en sortant son calibre 38. Les choses avaient déjà pris le curieux effet de ralenti qui les caractérise toujours au combat. Comme dans un accident de voiture. Sauf qu'un accident de voiture est l'affaire de deux secondes et qu'une fusillade peut durer des heures. Il avança vers la porte du garage, calculant des distances, des angles, des secondes. La détonation le fit sursauter, mais en même temps, le calma. L'attente était finie.

Il franchit la porte du garage, arme au poing. Vit la Torino de D'Andrea qui remplissait la plus grande partie de l'espace. À gauche, il aperçut une grande éclaboussure du sang de D'Andrea sur le mur du fond. D'Andrea avait glissé sur le sol, caché par la voiture, laissant une traînée rouge au bas du mur, et le type au fusil actionnait la glissière pour le second coup quand Dooley hurla : « Police ! Lâchez votre arme ! » Le type au fusil lui jeta rapidement un regard par-dessus son épaule. Il s'était remonté le masque de Mickey en haut du crâne pour montrer à D'Andrea qui le tuait. Dooley ajusta son calibre 38 sur Tony Messino.

– Lâchez-la ! Tout de suite !

Les yeux de Messino quittèrent Dooley qui entendit au même moment des bruits de pas derrière lui. Il tourna sur lui-même dans l'embrasure de la porte et vit Ronnie Gallo traverser le jardin en sortant un automatique de sa ceinture. Il eut le temps de se traiter d'idiot pour avoir de nouveau posé une hypothèse, à savoir que le conducteur filerait au lieu de venir au secours de son partenaire. Et jugea le moment venu de bouger. Il bondit dehors au moment où Messino tirait. Des éclats de bois volèrent du chambranle et des grains

de plomb se fichèrent dans le bois de la clôture. Gallo tressaillit quand ils faillirent le toucher. Dooley plongeait dans l'herbe, y roula et se retrouva sur un genou face à Gallo. Qui afficha un air d'étonnement lorsqu'il reprit son équilibre et leva lentement son automatique. La première balle de Dooley, tirée à la hâte, le toucha à l'épaule gauche et le déstabilisa un peu. La balle de Gallo se perdit dans l'herbe. Dooley lui en mit une autre dans la poitrine, et Gallo recula de deux pas, l'air toujours sidéré, puis ses jambes fléchirent et il s'effondra. Un grand silence tomba.

Dooley tendit l'oreille, guettant un bruit de pas à l'intérieur du garage. Tout ce qu'il entendit fut celui de la glissière du fusil à pompe, encore une fois.

– Messino ! hurla-t-il. Jette ton arme et sors les mains en l'air !

Il savait qu'il ne fallait pas y compter, avant même d'entendre les pas de Messino racler le sol en béton. Il voyait déjà la suite. Messino tablant sur sa puissance de feu supérieure et fonçant vers la voiture. Son instinct le conduisit dans le garage. Messino aurait à balayer un arc d'un mètre qui irait en s'élargissant, et il avait tout intérêt à se rapprocher du bord de l'arc.

Messino vola à travers la porte, tenant haut son fusil. Il vit aussitôt Dooley, mais aussitôt était déjà trop tard. Dooley était presque assez près pour l'empoigner. Messino tenta de tourner le canon vers lui, mais Dooley lui tira dans la poitrine à bout portant et détourna le canon qui se dirigeait vers lui avec sa main qui tenait le calibre 38. Le coup partit tandis que Messino trébuchait, mais cette fois, ses plombs se perdirent dans les arbres.

Messino n'allait pas pouvoir actionner de nouveau la glissière. Pas en temps voulu. Et Dooley vit qu'il le savait. Messino avait été emporté dans le jardin par son élan, et couché sur le côté, il tentait d'actionner son fusil mais sans en trouver la force. Dooley s'approcha, son arme à bout de bras. Il fit gicler le fusil d'un coup de pied et regarda Messino de toute sa hauteur.

– Alors, Tony ? Tu n'avais jamais rencontré de résistance, hein ?

Cette fois, Messino avait l'air complètement ahuri, le sang suintant par le trou de sa chemisette bleu pâle où il dessinait une tache très sombre. Dooley savait qu'il n'avait pas beaucoup de temps pour faire passer le message. Il se pencha et parla doucement.

– Je veux que tu penses à Sally, dit-il. Je lui avais fait une promesse et je l'ai tenue.

Les yeux de Messino s'agrandirent juste un instant, puis Dooley vit

qu'il l'avait perdu. Gallo ne bougeait plus non plus, ratatiné dans l'herbe. Dooley alla jeter un coup d'œil dans le garage et vit que Joe D'Andrea n'allait filer nulle part. Pas avec la moitié de la tête en moins. Il ressortit dans le jardin et contempla son œuvre. Écœuré. Il en avait fini.

*

La fusillade précédente de Dooley n'avait attiré que deux inspecteurs de la première permanence. Celle-là rameuta la hiérarchie. Il eut même droit à un adjoint du sous-directeur. Le jardin de Joe D'Andrea se peupla de casquettes galonnées d'or et les badauds s'attroupèrent dans la rue de l'autre côté de la clôture, attirés par la constellation de voitures de police à l'angle.

– Bon Dieu, mais vous foutiez quoi ici ? lui lança un lieutenant à l'air furibard.

Dooley lui répéta l'histoire, patiemment.

– J'étais venu poser des questions à Joe D'Andrea sur une fusillade, dans laquelle je pense qu'il a joué un rôle. Je travaille sur l'affaire depuis juin. Je suis arrivé jute à temps pour voir ces deux-là le liquider. J'ai essayé de les appréhender et ils ont résisté.

Il savait qu'on allait le lui faire payer. Trois mafieux tués et un inspecteur extérieur au secteur avec une arme encore chaude à la main allaient susciter beaucoup de haussements de sourcils. Encore heureux que tous soient morts, sauf lui. Il arrive que les choses tournent mieux que prévu. Il avait sincèrement projeté d'arrêter Tony Messino et de le laisser raconter ce qu'il voulait. L'accuser du meurtre de D'Andrea aurait été moins satisfaisant que de l'épingler pour celui de Sally, mais ç'aurait marché

Mais peut-être était-ce préférable. Il passa deux heures au Secteur Cinq à répondre à d'autres questions.

– Vous êtes le Dooley qui a abattu les deux types dans Central il y a quelques semaines ? lui demanda un sergent.

– J'ai eu un été chargé, lui renvoya-t-il.

On approchait de 17 heures quand il monta dans sa voiture et partit. Il ne tenait pas spécialement à rouler dans le Loop, et pas davantage à aller où que ce soit. Il prit vers l'est dans Grand Avenue, observant les dégâts que le temps avait infligés à la ville dans laquelle il avait grandi et se demandant quand elle avait pris un mauvais

virage.

Il se passait quelque chose dans le Loop. Des embouteillages et partout des policiers. Il laissa sa voiture dans Franklin Avenue et continua à pied. Comme il approchait du bâtiment fédéral, il commença à entendre la foule. Une rumeur désordonnée, rageuse. Le tumulte du chaos. Des vitres se brisaient. Jackson Street étant barrée, il dut montrer sa plaque pour pénétrer dans le périmètre du bâtiment fédéral.

– C'est quoi, ce bordel ? demanda-t-il à un policier équipé de son casque d'émeute.

– Les Panthers et les hippies manifestent à cause du procès. Vous débarquez ou quoi ?

Dooley tourna à un angle et déboucha sur l'esplanade. Et les vit. Des bandes dépenaillées qui couraient, balançaient des objets et braillaient. La police paraissait avoir sécurisé le périmètre et réduit les désordres à de simples escarmouches. Des petits groupes se déplaçaient ici et là, défiant l'ordre public, chantant et se bornant à s'agiter dans tous les sens. Il dut sortir sa plaque à plusieurs reprises, mais arriva enfin à la porte du bâtiment.

– Parce que vous croyez entrer comme ça ? lui lança l'agent fédéral posté à la porte.

– Je dois parler à Gustafson au bureau du FBI. Appelez-le si vous voulez.

Le capitaine avait sa dose de contestation et lui fit signe de passer. À l'intérieur, il régnait un climat de siège. Policiers et agents fédéraux et Dieu sait qui d'autre tournaient en rond, les yeux écarquillés, sursautant au moindre bruit. Il prit l'ascenseur jusqu'au huitième et entra dans le bureau du FBI.

– Je veux parler à Gustafson, lâcha-t-il. Dites-lui que Dooley est là.

Ce fut Krause qui arriva et le conduisit au bureau de Gustafson d'où il venait.

– Vous avez ce que nous voulons ? lui demanda Krause tandis qu'ils prenaient le couloir.

– Plus maintenant.

Krause lui décocha un regard en biais, mais ne releva pas. Gustafson attendait derrière son bureau quand Dooley entra.

– Ça se calme dehors ? demanda-t-il.

– J'ai un message pour votre bon ami Joe Batters, dit Dooley.

Les yeux de Gustafson se durcirent.

– Accardo ? Ce n'est pas mon ami.

– À d'autres ! Vous lui avez dit que j'avais la bande enregistrée. Lui avez-vous précisé que vous vous fichiez de savoir comment il allait la récupérer ? Ou savait-il juste que vous n'en auriez rien à faire ?

Les deux Feds échangèrent un regard.

– Mike, dit Gustafson, laissez-moi vous expliquer la situation.

– La situation, je la comprends. Sauf que rien ne m'oblige à l'aimer. Maintenant, écoutez bien ce putain de message. Notez-le par écrit au besoin.

Gustafson lui adressa un long regard glacé.

– Quel est-il ?

– Dites à Accardo que nous sommes quittes maintenant. Dites-lui que je les ai eus tous les deux, exactement comme je voulais, et que l'histoire est réglée.

– Il le sait.

– De quoi parlez-vous ? Dites-lui qu'il n'a pas d'inquiétudes à se faire pour ce qui me concerne du moment qu'il s'en tient à ses affaires. Que si jamais je tombe sur un autre homicide ayant un lien quelconque avec l'Outfit, j'irai jusqu'au bout, exactement comme cette fois-ci. Dites-lui qu'il existe un policier qu'il ne pourra jamais acheter.

Gustafson hocha la tête. À peine.

– Où est la bande, Mike ?

– Demandez-le à Accardo.

Dooley en avait fini, lui aussi. Il tourna les talons et gagna la porte.

Gustafson le rappela.

– Dooley...

– Quoi ?

– Nous sommes du même bord. Vous le comprenez, non ?

Dooley était fatigué, crevé. Il embrassa Krause et Gustafson du même regard.

– C'est ce qu'on me dit.

Sur le trottoir dehors, on continuait d'en découdre. Dooley s'était presque dégagé de la pagaille quand un vaurien coiffé comme le Wild Man of Borneo¹ obliqua vers lui.

– Hé, le flic ! glapit-il. Tu veux que je te dise ? Vous êtes débordés !

Dooley se tendit et l'envoya valser. Le voyou tomba, lui poursuivit sa route. Il se sentait un peu mieux. L'idée l'effleura que le vaurien avait peut-être raison, mais personne ne semblait disposé à vouloir l'embêter. Il refit tout le trajet jusqu'à sa voiture. Il commençait à avoir mal aux pieds.

Mon fils, songea-t-il en roulant vers le nord. *Je ne sais pas dans quel pays tu serais rentré...* Penser à la haine que tous ces gens qui manifestaient devant le bâtiment fédéral auraient vouée à son fils l'attrista.

Il mit le cap sur le commissariat à l'angle de Damen Avenue et de Grace Street. Rien ne l'y obligeait vraiment, mais il ne se sentait pas encore le cœur de rentrer chez lui. Il monta au deuxième et posa sa veste sur le dossier d'une chaise.

– Je croyais que tu étais de repos aujourd'hui, dit Nyman, l'air étonné.

– Je ne le suis jamais, lui renvoya-t-il.

– T'as une pile de messages.

– Je vais m'en occuper.

Il s'assit pour dactylographier son dernier rapport sur Sally Kotowski. Il tapa tout ce qu'il savait sur le meurtre, sauf la vérité qu'il recouvrait. *J'estime que la victime a été tuée à titre de dissuasion afin d'empêcher la divulgation d'une information détenue par Tommaso Spagnola alias Tommy Spain, actuellement incarcéré à la prison fédérale de Texarkana, Texas*, écrivit-il. *Toutes les recherches d'informations doivent désormais porter sur lui.* Il sortit la feuille du chariot et alla la déposer sur le bureau de McCone.

– Point final, dit-il. Si ça ne plaît pas à la hiérarchie, qu'ils aillent se faire foutre. Vous leur direz.

McCone lui adressa un regard pensif.

– Mike, vous avez un congé de prévu, non ?

– Et comment ! Je vais aller à la pêche avec mon garçon.

J'ai aussi une fille, pensa-t-il en remontant Elston Avenue en direction de chez lui. La nuit était bien avancée et il roulait la vitre ouverte, l'air froid lui ébouriffant les cheveux. *Une fille intelligente et courageuse. Une adulte maintenant.* Il pensa à Laura, désormais livrée à elle-même dans un bus qui filait vers l'ouest à travers la nuit. *Laura était un cadeau, mais j'en ai de plus précieux. Des cadeaux que je dois*

garder. Nous les prendrons, ces vacances. Mon garçon, ma fille et ma femme. On s'assiéra au bord du lac et on parlera de Kevin. Et on commencera à s'en remettre.

Dooley n'y avait jamais cru vraiment tout au fond de lui-même. Pas avant de s'immobiliser dans l'allée derrière la voiture de Ted et de voir toutes les lumières allumées, les autres voitures garées dans la rue devant sa maison. C'est alors que la vérité se ficha enfin en lui. En voyant toute la famille rassemblée. Ce fut alors qu'il comprit. Il inclina la tête, ferma étroitement les yeux et réfléchit. Ça y est, et ça fait mal, et c'est ainsi. Il resta là un moment, luttant contre l'insoutenable, et pensa à sa femme à l'intérieur. Elle avait besoin de lui. Il respira à fond, s'essuya le coin des yeux avec les doigts, s'obligea à sortir de la voiture.

Il remonta le chemin vers la porte d'entrée de la maison dans laquelle il avait élevé ses enfants, se demanda quelle quantité de douleur un homme peut endurer dans son existence et pensa qu'il allait le savoir. Son cœur s'accéléra quand la porte s'ouvrit brutalement en grand et claqua et, l'espace d'une seconde, il ne comprit pas pourquoi son fils se précipitait dans le jardin vers lui en criant, et comme Frank se jetait à son cou, manquant de le renverser, il entendit ce que le gamin criait.

– Kevin est de retour ! Kevin est rentré !

Frank était devenu fou, il sautait autour de lui, il gesticulait. Et au moment où les mots commençaient à s'enregistrer, il regarda la porte de sa maison et se vit debout dans l'ouverture de la porte. Il y vit un jeune Michael Dooley, amaigri et fatigué, brûlé par le soleil, épuisé par les durs combats et le long voyage. Et là, enfin il se rendit compte que c'était son garçon qu'il regardait. Kevin était rentré.

Il amorça un sourire, tangua un peu sur ses pieds et se demanda alors si une joie soudaine pouvait tuer un homme tandis que Kevin descendait de la véranda, Rose et Kathleen et les autres se bousculant dans l'entrée derrière lui et venant à sa rencontre. Il hocha la tête, incrédule. Il tendit la main et Kevin la lui prit.

– Bonjour, papa, dit-il doucement. C'est bon de te voir.

Ils s'étreignirent. Dooley lui tapa le dos à plusieurs reprises, puis recula pour le regarder.

– Seigneur... c'est bon que tu sois de retour, dit-il.

Kevin souriait. Son sourire espiègle de toujours, si beau à voir.

– Alors, p'pa ? Tu disais que les Cubs allaient rafler la mise !

Dooley rejeta la tête en arrière et rit aux étoiles, rit jusqu'à en avoir les yeux ruisselants de larmes.

– Ah non ! Laisse tomber les Cubs ! s'exclama-t-il en remontant le chemin, les bras autour des épaules de ses fils. C'est la saison du foot. Et j'ai comme l'impression que les Bears vont faire une année du tonnerre !



1- . Soit Le Sauvage de Bornéo. Allusion aux chevelus exhibés par le cirque Barnum au milieu du XIX^e siècle.

Note de l'auteur

À l'exception de Tony Accardo, tous les personnages qui s'expriment dans cette histoire sont des créatures de fiction, bien que beaucoup de membres du crime organisé mentionnés ici aient réellement existé et que le personnage de Tommy Spain ne soit que très légèrement retouché. Bien entendu, l'intrigue relève de la pure spéculation, mais l'influence profonde du gang d'Al Capone et de ses descendants sur Chicago et sur la société américaine en général repose sur des faits documentés dans de nombreux ouvrages, notamment *Captive City*, d'Ovid Demaris, et *The Outfit*, de Gus Russo.

En 1969, les Chicago Bears enregistrèrent une victoire pour treize défaites.

Remerciements

Cette fois encore, l'auteur doit remercier toutes les personnes qui lui ont généreusement accordé de leur temps et lui ont permis d'écrire ce livre. Et surtout John DiMaggio qui s'est attelé avec enthousiasme et persévérance à la tâche terriblement ardue et nécessaire de l'initier au travail de la police. Art Bilek s'est penché de près sur le manuscrit, puis a livré sans détours son opinion à l'auteur, lequel adresse aussi ses remerciements à Robert M. Lombardo, Ed Dams, Hy Roth, Bruce Clorfene, Bob Kelty et David Walker. Merci mille fois à vous tous.

Si, malgré des secours si compétents, il demeure des inexactitudes ou des invraisemblances, il va de soi qu'elles sont entièrement imputables à l'auteur.

Dans la collection
Robert Pépin présente...



Pavel ASTAKHOV

Un maire en sursis

Alex BERENSON

Un homme de silence

Départ de feu

Lawrence BLOCK

Entre deux verres

Le Pouce de l'assassin

C. J. BOX

Below Zero

Lee CHILD

Elle savait

James CHURCH

L'Homme au regard balte

Michael CONNELLY

La lune était noire

L'Envol des anges

L'Oiseau des ténèbres

Martin CRUZ SMITH

Moscou, Cour des Miracles

Chuck HOGAN

Tueurs en exil

Andrew KLAVAN

Un tout autre homme

Michael KORYTA

La Rivière Perdue

T. Jefferson PARKER

Signé : Allison Murrieta

P. J. PARRISH

Une si petite mort

Henry PORTER

Lumière de fin

Craig RUSSELL

Lennox

Le Baiser de Glasgow

Roger SMITH

Mélanges de sangs

Blondie et la mort

Joseph WAMBAUGH

Bienvenue à Hollywood